

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

AVIS.

Que nos Abonnés ne soient pas étonnés de ne pas voir ici le *titre du tome* XI, et de voir la pagination interrompue ; nous donnerons ce titre et les 4 pages qui manquent à la fin de ce volume. Les pages 5 et 6 contiendront une *Table de tous les articles* par leur ordre d'insertion. Cela nous a été demandé par quelques personnes ; et, d'ailleurs, cela ne nous empêchera pas de donner la *Table des matières*, qui elle-même sera beaucoup plus complète.

ÉPERNAY, IMPRIM. DE WARIN-THIERRY ET FILS.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE,

RECUEIL PÉRIODIQUE

DESTINÉ A FAIRE CONNAÎTRE TOUT CE QUE LES SCIENCES HUMAINES RENFERMENT DE PREUVES ET DE DÉCOUVERTES EN FAVEUR DU CHRISTIANISME ;

Par une Société

DE LITTÉRATEURS ET DE SAVANS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS ;

SOUS LA DIRECTION

DE M. A. BONNETTY,

Membre de la Société Asiatique de Paris.



SIXIÈME ANNÉE.



TOME XI.

PARIS,

Au Bureau des Annales de Philosophie Chrétienne,

Rue St.-Guillaume, n° 24, Faub. St.-Germain.

1835.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE ONZIÈME VOLUME.

N° 61.

N°. 62.

N°. 63.

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 61. — 31 Juillet 1835.

Critique littéraire.

PENSÉES DE BLAISE PASCAL,

RÉTABLIES SUIVANT LE PLAN DE L'AUTEUR,

PUBLIÉES PAR L'AUTEUR DES ANNALES DU MOYEN-AGE [1].

Histoire des manuscrits et des éditions des Pensées de Pascal. — Découverte de ses manuscrits. — Edition de Port-Royal. — Supplément de Desmolets. — Autres manuscrits de Pascal. — Edition de Condorcet, et notes de Voltaire. — Classification des Pensées de Pascal. — Edition de l'abbé Bossut et de quelques autres. — Edition de 1835, par M. Franlin. — Prééminence de cette édition. — Observations au nouvel éditeur.

Connaissez-vous Baruch? demandait Lafontaine. Je demande, moi : Connaissez-vous Pascal? — Etrange question! dites-vous. — Pas si étrange, car l'œuvre culminante de Blaise, ce qui nous est resté de lui sous le nom de *Pensées*, avait trouvé jusqu'ici bon nombre d'imprimeurs, je le sais, mais d'éditeurs, en vérité pas un seul.

Le mot paraît dur, mais il n'est que vrai : vous allez voir.

Avant le Pascal de 1835, dont l'histoire vaut la peine d'être contée, trois tentatives principales avaient été faites : le pêle-mêle de Port-Royal, augmenté du pêle-mêle de Desmolets; l'*anti-Pascal* de Condorcet, comme disait Voltaire, et le classement à contre-sens de l'abbé Bossut. Trois tentatives manquées, trois gâchis, sur ma parole! Voulez-vous savoir en quoi? je ne

[1] Gaume frères, 5, rue du Pot-de-Fer. 1 vol. Prix, 5 fr.

demande pas mieux que de vous l'apprendre. Chemin faisant, nous causerons des manuscrits de Pascal, dont vous ne savez pas grand'chose peut-être, ami lecteur. Après quoi, nous apprécierons bien mieux, vous et moi, ce que vaut l'œuvre d'entendement et de conscience dont vous venez de lire le titre.

I. — ÉDITION DE PORT-ROYAL.

Après la mort de Pascal, on trouva dans son cabinet, enfilés en plusieurs liasses, mais sans ordre quelconque et sans suite aucune, quantité de chiffons de dimensions diverses, tous précieux puisque ce haut génie y avait laissé empreints des éclairs de sa pensée, mais tous à peu près illisibles. Ses amis de Port-Royal y jetèrent les yeux, et familiers qu'ils étaient avec les traits les plus informes de son écriture, ils déchiffrèrent quelques-uns de ces fragmens, et y reconnurent avec admiration autant de pierres d'attente du monument que Pascal voulait élever à la vérité du dogme chrétien. Confidens intimes de ce grand dessein, ils furent si frappés de ce qu'il se révélait de vigueur et de puissance dans ce que la mort en avait épargné, qu'ils s'empressèrent de recueillir ces notes éparses, ces indications hâtives, haletantes, écourtées, écrites en de rares et brefs intervalles pour fixer des souvenirs sans cesse troublés par d'atroces douleurs.

« La première chose que l'on fit (c'est Port-Royal qui parle), fut de faire copier ces petits morceaux de papier tels qu'ils étaient, et dans la même confusion qu'on les avait trouvés. Mais, lorsqu'on les vit en cet état, et qu'on eut plus de facilité de les lire et de les examiner que dans les originaux, ils parurent d'abord si informes, si peu suivis, et la plupart si peu expliqués, qu'on fut fort long-tems sans penser du tout à les faire imprimer...... Enfin on fut obligé de céder à l'impatience et au grand désir que tout le monde témoignait..., et ainsi on se résolut de les donner au public. »

Ainsi l'édition de Port-Royal, qui aurait dû être une œuvre de piété amicale et d'enthousiasme chrétien, ne fut qu'un acte de tardive condescendance, j'ai presque dit de résignation. En ces tems de sérieux respect pour le public, on ne savait com-

ment lui offrir des matériaux bruts, non disposés encore par l'architecte, non polis par la main assidue de l'ouvrier. « La première manière de l'exécuter qui vint dans l'esprit, et qui était sans doute la plus facile, était de les faire imprimer tout de suite dans le même état qu'on les avait trouvés. Mais l'on jugea bientôt que de le faire de cette sorte, c'eût été perdre presque tout le fruit où on en pouvait espérer........ Il y avait une autre manière, qui était d'y travailler auparavant, d'éclaircir les pensées obscures, d'achever celles qui étaient imparfaites ; et en prenant dans tous ces fragmens le dessein de M. Pascal, de suppléer en quelque sorte l'ouvrage qu'il voulait faire. Cette voie eût été assurément la plus parfaite ; mais il était aussi très-difficile de la bien exécuter..... Ainsi l'on a choisi une manière entre deux. L'on a pris seulement dans ce grand nombre de *pensées* celles qui ont paru les plus claires et les plus achevées, et on les donna telles qu'on les avait trouvées, sans y rien ajouter, ni changer ; si ce n'est qu'au lieu qu'elles étaient sans suite, sans liaison, et dispersées confusément de côté et d'autre, on les a mises dans quelque sorte d'ordre, et réduit sous les mêmes titres celles qui étaient sur les mêmes sujets : et l'on a supprimé toutes les autres qui étaient ou trop obscures ou trop imparfaites. »

Du propre aveu de MM. de Port-Royal, leur édition est donc une édition tronquée, incomplète, et, notez ce point-ci, en dehors du plan de Pascal.

Non certes, que ce plan fut ignoré d'eux : ils consacrent au contraire la meilleure part de leur préface à l'exposer avec détail, d'après un entretien de l'auteur, antérieur à sa dernière maladie. Et savez-vous ce qu'ils ajoutent? « Il ne faut pas s'étonner si, dans le peu qu'on en donne (il s'agit des *Pensées*), on n'a pas gardé son ordre et sa suite pour la distribution des matières. Comme on n'avait presque rien qui se suivît, il eût été inutile de s'attacher à cet ordre. On espère même qu'il y aura peu de personnes qui, après avoir bien conçu une fois le dessein de M. Pascal, ne suppléent d'elles-mêmes au défaut de cet ordre ; et qui, en considérant avec attention les diverses matières répandues dans ces fragmens, ne jugent facilement où

elles doivent être rapportées suivant l'idée de celui qui les avait écrites. »

Ainsi les solitaires de Port-Royal conviennent que le plan de leur édition n'a rien de commun avec celui de l'auteur, et, chose naïve, ils se sont abstenus de suivre ce plan, à raison de la facilité même avec laquelle il pouvait être rétabli.

Et ce n'est pas l'unique défaut de l'édition *princeps* des *Pensées*. Les amis de Pascal en avaient *supprimé* un assez grand nombre. Bien plus, malgré le témoignage qu'ils se rendent de n'avoir rien changé à celles qu'ils publient, les manuscrits attestent que les premiers éditeurs en ont modifié quelques-unes. La hardiesse, tranchons le mot, la témérité apparente de plusieurs de ces pensées, pouvait servir des passions alors flagrantes. Port-Royal, suspect à plus d'un titre, Port-Royal, foyer d'une double opposition, politique et religieuse, devait craindre de confirmer et d'irriter les préventions toutes-puissantes du grand Roi. Le 20 novembre 1668, Arnauld écrivait au beau-frère de Pascal (Ch. Périer) : « Il ne faut pas être si difficile, ni si religieux à » laisser un ouvrage comme il est sorti de la main de l'auteur, » quand on le veut exposer à la censure publique. On ne saurait » être trop exact quand on a affaire *à des ennemis d'aussi méchante* » *humeur que les nôtres*. Il est bien plus à propos de prévenir les chi- » canes, que de se réduire à la nécessité de faire des apologies. » Voilà sous l'influence de quelles préoccupations les *Pensées* parurent pour la première fois, en 1670. De notables fragmens sur l'impuissance de la raison humaine dans la sphère métaphysique et sur ses incertitudes dans l'édifice de nos institutions civiles, manquent à cette édition comme à toutes celles qui ont suivi durant un demi-siècle.

Toutefois, rendons grâces à Port-Royal : tout défectueux que fut ce petit volume, il n'en sauvait pas moins de l'oubli un des trois plus mémorables monumens de la langue française, et l'élan le plus admirable peut-être qui ait transporté jamais un génie d'homme. Aussi telle fut la fortune de ce livre que, dès son apparition, il fut placé à une incomparable hauteur dans l'estime publique, et qu'il n'en a pas déchu un seul jour. On demandait à Bossuet quel était l'ouvrage ancien ou moderne qu'il aimerait

le mieux avoir fait : les *Pensées* de M. Pascal, répondit le grand homme. Et l'un des docteurs de Sorbonne, à qui le manuscrit avait été soumis écrivait dans son approbation ces magnifiques paroles : « Il semble que cet homme incomparable non-seulement voit, comme les anges, les conséquences dans leurs principes, mais qu'il nous parle comme ces purs esprits, par la seule direction de ses pensées. »

II. SUPPLÉMENT DE DESMOLETS. — MANUSCRITS DE PASCAL.

En 1728, dans le 5ᵉ tome des *Mémoires de littérature et d'histoire*, espèce de garde-meuble littéraire où s'enfouissaient des débris de portefeuilles assez mêlés, les curieux lurent le titre suivant : *Œuvres posthumes, ou suite des Pensées de M. Pascal, extraites du manuscrit de M. l'abbé Périer, son neveu.* Les curieux furent peu touchés de cette découverte, car c'en était une, et l'on continua de réimprimer l'édition de Port-Royal, sans tenir grand compte des *Pensées* jusqu'alors inédites qui enrichissaient en assez grand nombre le répertoire dont je viens de parler, non plus que d'un entretien fort remarquable de Pascal avec Sacy, sur Epictète et Montaigne, qui se trouve inhumé dans le même volume.

On avait pourtant quelque obligation au père Desmolets, bibliothécaire de la maison de l'Oratoire à Paris, pour le double présent qu'il venait de faire à la philosophie et aux lettres. L'entretien avec le Maistre de Sacy est une clef fort importante pour le livre des *Pensées.* Epictète et Montaigne y sont considérés comme la dernière et la plus complète expression de deux sectes dont l'une s'appuie sur la grandeur, et l'autre sur la faiblesse de l'homme; deux thèses également incontestables, également invincibles, et qui ne peuvent être conciliées que par la révélation. Si M. Ch. Nodier (je dis M. Nodier le bibliographe, car il y en a plusieurs) avait eu cette pièce présente à l'esprit, les *Questions de littérature légale* n'eussent point eu le tort grave de dénoncer Pascal comme un plagiaire, pour quelques citations de Montaigne, plus ou moins littérales, que le grand homme destinait à justifier son point de vue sur ce philosophe, et qui, égarées parmi les chiffons dont est sorti le livre des *Pensées*, ont

été confondues par les premiers éditeurs (lecteurs peu assidus de Montaigne) avec l'œuvre originale et tout-à-fait supérieure qu'ils offraient au public. Ce même entretien avec Sacy parut de nouveau en 1736, avec quelques variantes, dans le second tome des *Mémoires* de Nicolas Fontaine *pour servir à l'histoire de Port-Royal.*

Mais, ce qui est demeuré propre au P. Desmolets, c'est la publication d'un certain nombre de *Pensées* dont quelques-unes (et ce ne sont pas les moins importantes) ont été négligées par les éditeurs subséquens et par Bossut lui-même. Nous citerons entr'autres les trois derniers mots de cette phrase de Pascal : « S'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible ; nous » sommes donc incapables de connaître ni ce qu'il est, *ni s'il est.*» C'était là sans doute une de ces hardiesses formidables dont Arnauld avait exigé le sacrifice, et il n'est pas démontré d'ailleurs que Pascal lui-même l'eût conservée, s'il lui eût été donné de mener à fin l'œuvre qui a épuisé et couronné sa vie.

Un autre service rendu par le père Desmolets, c'était la révélation d'une source demeurée inconnue et qu'il n'a probablement pas épuisée ; je parle du manuscrit de l'abbé Périer, neveu maternel de Pascal [1]! De quelles mains Desmosiets tenait-il ce manuscrit? Peut-être de l'abbé Périer lui-même, tout au moins de ses héritiers immédiats. Ce fut la destinée de ce digne oratorien d'être favorisé de beaucoup de confidences semblables : Malebranche, le père Lami, d'autres encore, le firent dépositaire de ceux de leurs manuscrits qu'ils n'avaient pas eu le tems de publier. Bibliothécaire d'une congrégation savante, qui ne passait point pour hostile au jansénisme, sa position dut être un titre de plus à la confiance de la famille de Pascal. Son supplément au livre des *Pensées* n'a pu toutefois lui coûter beaucoup de peine. Aucune trace d'un classement, ni d'un arrangement quelconque : les matières viennent comme les notes éparses de l'auteur sont tombées sous la main du copiste. De brèves indi-

[1] On s'était proposé d'abord d'entrer ici dans quelques détails sur les divers manuscrits des *Pensées*, et plus particulièrement sur le manuscrit autographe de la Bibliothèque du Roi. C'est toute une histoire à conter, assez curieuse même mais trop longue pour ne pas rompre l'unité du présent travail. Peut-être y reviendra-t-on quelque jour.

cations marginales sur l'objet de chaque pensée, sont tout le travail de l'éditeur.

III. — ÉDITION DE CONDORCET.

Cinquante ans passèrent encore sans qu'on remuât la cendre de Pascal. On était en plein 18e siècle, lorsqu'en 1776, le marquis de Condorcet, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, prit à tâche d'en finir avec la seule renommée chrétienne qui imposât encore aux géomètres, et donna le volume intitulé *Eloge et Pensées de Pascal*, qui mérita l'honneur d'être annoté par Voltaire en 1778. Cette falsification est dès-longtems jugée. On ne croit plus aujourd'hui que Condorcet fut *le secrétaire de Marc-Aurèle*, ni qu'il ait été si supérieur au *secrétaire de Port-Royal*, comme Voltaire le dit dans ses notes. On n'approuve plus qu'un éditeur, quel qu'il soit, se substitue à l'auteur, et qu'en publiant un livre aussi intimement chrétien que celui de Pascal, on se croie permis de mutiler ses vues sur l'Ecriture, et de retrancher tout un ensemble de considérations sur la personne de J.-C.

Mais le vice radical du remaniement de Condorcet fut d'imaginer un ordre double de Pensées, les unes purement philosophiques et morales, les autres relatives à la Religion, et de scinder ainsi l'unité du dessein de Pascal jusqu'à le rendre méconnaissable. Conçoit-on, par exemple, que cinq des fameux chapitres sur l'homme, si hautement, si profondément inspirés et dominés par la foi au dogme de la chute originelle, soient entièrement séparés par Condorcet du sixième chapitre, qui a pour titre : *Contrariétés étonnantes dans la nature de l'homme*? Les uns sont classés dans la première partie de l'édition de 1776, l'autre dans la seconde. Ainsi Pascal parle-t-il tour-à-tour de la grandeur de l'homme et de sa faiblesse, de son orgueil et de ses misères, il ne fait que de la morale. Mais résume-t-il sa pensée et repasse-t-il comme à la fois toutes ces contrariétés, il fait de la religion. La belle chose que la philosophie! comme disait M. Jourdain.

Je n'ai garde, au reste, de calomnier personne, et quand je reproche à Condorcet d'avoir falsifié Pascal, je n'entends pas

dire qu'il ait altéré le texte autrement que par des interversions et des suppressions, ce qui est bien, certes, la manière de falsifier la plus adroite. A cela près, l'édition de Condorcet est fidèle; il a généralement conservé les leçons originales, se bornant à mettre en relief le côté sceptique du livre, et à donner le change sur la pensée fondamentale qui en est l'âme, en rejetant toute la partie religieuse sur les derniers plans. L'éditeur tient fort à prouver d'ailleurs que la faiblesse de l'homme, ses vices et ses crimes ne viennent point de sa déchéance primitive, mais des institutions sociales. Seulement il oublie de démontrer que ces institutions si perverses ne viennent pas de l'homme, et que sa faiblesse n'y soit pour rien. La naïveté est forte : mais qui ferait l'histoire des distractions que donne l'esprit de parti dirait vraiment des choses incroyables.

IV. — ÉDITION DE L'ABBÉ BOSSUT.

Trois années après la publication de Condorcet, Pascal eut enfin pour la première fois les honneurs d'une édition complète. Les *Pensées* y trouvèrent leur place. Jamais le texte n'en avait paru aussi épuré, aussi complet. Port-Royal avait, à peu près sans motifs, écarté des dissertations d'un intérêt élevé et d'une assez grande étendue sur l'autorité en matière de philosophie, par exemple, sur la géométrie en général et sur l'art de persuader : tous morceaux plus précieux que je ne puis dire, par l'exquise justesse et la singulière vigueur de raison qui les distinguent. L'abbé Bossut les inséra judicieusement dans son recueil. Malheureusement le nouvel éditeur était plus géomètre que philosophe; il eut le tort de considérer ces écrits détachés comme faisant corps avec les *Pensées*, et celui, moins concevable encore, de coordonner les *Pensées* elles-mêmes au double plan imaginé par Condorcet : « ajoutant ainsi en quelque sorte au » désordre de la collection, tout en donnant plus de lucidité à » chaque partie par la plénitude et par la pureté de son texte. »

Cette édition a généralement servi de modèle à toutes celles qui ont suivi; il y eut bien, jusque dans le 19ᵉ siècle, des réimpressions du travail de Condorcet; bien plus, en 1783, un père André, de l'Oratoire, ex-bibliothécaire du chancelier d'A-

guesseau, ex-éditeur de ses œuvres, et auteur de je ne sais quelle réfutation de l'*Emile*, fit réimprimer les *Pensées* suivant l'ordre de Port-Royal, non pourtant sans jeter à la suite, à titre de supplémens, les nombreuses additions empruntées par Bossut aux manuscrits originaux; Mais autant le bon oratorien, dans la première série, est fidèle à l'ombre de Port-Royal, autant, dans le supplément, s'attache-t-il jusqu'au scrupule, à la double division suivie par Condorcet et Bossut; ce qui fait un admirable chaos. Le débit du livre n'en fut que plus prompt, et l'édition du P. André fut reproduite par la presse en 1787.

Vint ensuite M. Renouard, qui d'abord réimprima le texte de Bossut, et finit par l'allonger de quelques rognures de pensées qu'il avait pris la peine d'extraire des manuscrits de Pascal, déposés à la Bibliothèque du Roi. Une de ces pensées est celle-ci: « Est fait prêtre maintenant qui veut l'être, comme » dans Jéroboam. » Il ne faut pas trop en vouloir aux précédentes éditions d'avoir négligé de pareils non-sens. Une autre particularité des éditions de M. Renouard, comme de celle de M. Lefèvre, c'est d'avoir pris au P. André une des imaginations les plus bouffonnes qui se puissent concevoir. Tous ces éditeurs mettent dans la bouche d'un incrédule qu'ils donnent pour interlocuteur à Pascal, toutes les pensées de Pascal lui-même, sur l'inefficacité des preuves communément reçues touchant l'existence de Dieu. L'incrédule et Pascal prennent tour à tour la parole, mais en ayant l'attention de ne point se répondre; c'est une série de monologues parallèles, véritables *à parte* de théâtre, qui pourraient se prolonger indéfiniment sans que la question eût fait un seul pas. Ainsi, l'incrédule dit: « S'il y a un Dieu, il est infiniment imcompréhensible, « et Pascal répond: *je n'entreprendrai pas ici de prouver la Trinité par des raisons naturelles*, bien que son adversaire n'ait pas dit un mot de la Trinité. Sur quoi, l'incrédule s'écrie: » C'est une chose admirable que jamais auteur canonique ne s'est servi de la nature pour prouver Dieu; il fallait qu'ils fussent plus habiles que les plus habiles gens qui sont venus depuis »; et ainsi de suite.

En vérité, il était honteux pour la France, que les *Pensées* de Pascal eussent été à ce point tenaillées, embrouillées, dépareillées un siècle et demi durant, et que, jusqu'à l'an de grâce

1835, il ne se fût pas trouvé un homme pour réclamer, au nom de Pascal, au nom de la Religion, au nom de la vérité, contre cette longue et à peine croyable injure. Cet homme enfin s'est rencontré; il s'est levé du fond d'une de nos provinces, il a évoqué Pascal du sépulcre, et il nous l'a présenté vivant et debout, dans la plénitude de sa foi et de son génie, dans toute l'intégrité de sa pensée, le front sillonné par la souffrance, mais rayonnant de flamme et de lumière.

V. — ÉDITION DE 1835.

La restauration du livre des *Pensées*, d'après le plan de l'auteur, n'était pas comme aucuns pourraient le croire, œuvre de charlatanisme et d'arbitraire. Le plan de Pascal nous est authentiquement connu; il est constaté, on l'a vu, par la Préface même de la première édition des *Pensées*, où il est développé avec étendue par ses amis, en même tems quils déclaraient n'avoirpoint pris la peine de s'y conformer. Comment les éditeurs subséquens, et, par exemple celui de 1826, qui a superstitieusement suivi l'abbé Bossut, ont-ils eu le courage de réimprimer cette partie de la préface *princeps*, qui était une dénonciation solennelle contre leur falsification du plan primitif et original? Comment aussi la restitution de ce grand dessein n'avait-elle pas été tentée jusqu'ici? la réponse est simple, c'est que Port-Royal *n'avait pas osé*; c'est que le siècle suivant et le nôtre *n'avaient pas compris*.

Port-Royal *n'avait pas osé*; car la pierre angulaire de l'édifice philosophique de Pascal, c'est que la raison est impuissante à constituer la vérité métaphysique, et qu'il fallait à l'homme une révélation pour qu'il crût, non pas seulement en J.-C., mais en Dieu. Cet audacieux démenti à Descartes et à tous les philosophes chrétiens du 17e siècle, effaroucha la rigidité scholastique des Jansénistes; ils craignirent d'achever de se décrier en bâtissant sur une telle base, et ils sentirent l'impossibilité d'asseoir sur toute autre une partie des matériaux préparés par Pascal; ils se décidèrent à les négliger, et à sacrifier l'exécution d'un plan qui assignait à ces matériaux une importance fondamentale.

Le 18e siècle *n'avait pas compris*. Voyez plutôt. Qu'est-ce que Pascal aux yeux de Voltaire? *un fou sublime, né un siècle trop tôt.* Et Voltaire, c'est assurément la personnification la plus complette et la plus intime de toute son époque.

Le 19e siècle n'a pas compris davantage. Qu'est-ce que Pascal pour M. Villemain? un homme qui, *depuis l'accident du pont de Neuilly* (antérieur pourtant aux *Provinciales*, de quinze mois) *avait le cerveau dérangé.* Mais je croyais citer M. Villemain, et il se trouve que je cite encore Voltaire. M. Villemain dit seulement que « depuis un accident funeste, les sens affaiblis de » Pascal croyaient voir s'entr'ouvrir sous ses pas un précipice, » faible image de cet abîme du doute, qui épouvantait intérieu- » rement son âme. » Qu'est-ce enfin que Pascal pour M. Cousin? « Pascal, un jour, dit ce philosophe, a vu de près la mort » sans y être préparé, et il en a eu peur. Il a peur de mourir; » il ne veut pas mourir, et ce parti pris, en quelque sorte, il » s'adresse à tout ce qui pourra lui garantir plus sûrement l'im- » mortalité de son âme. C'est pour l'immortalité de l'âme, et » *pour elle seule*, qu'il cherche Dieu. » Ainsi, toujours l'accident du pont de Neuilly, toujours le point de départ de Voltaire, avec quelques variantes de diction. Pascal n'est pour les hommes de notre tems (les hommes de foi exceptés), qu'un douteur vulgaire, un esprit malade et plein d'angoisses, qui a peur de la mort, peur de l'enfer, qui *cherche alors des secours bizarres contre un si grand péril*, et qui met à croix ou pile l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, absolument comme Jean-Jacques lançait des pierres contre un arbre, pour savoir s'il serait ou non damné.

Il était tems qu'il sortît comme des cendres de Port-Royal un vengeur de la mémoire du grand homme, un esprit ferme, élevé, chaleureux, nourri de la plus pure moelle du 17e siècle, ayant étudié pour ainsi dire à Port-Royal même, tant il s'est identifié de bonne heure avec toutes les mâles traditions de cette école! tant il a vécu et conversé familierment avec ces graves et puissantes intelligences! tant, au Jansénisme près, leur tour d'esprit, les habitudes de leur pensée, la direction générale de leurs études, et les moindres nuances de leurs conceptions, lui sont intimes et sympathiques! Bien peu d'hommes de

ce tems sont assez fortement trempés pour respirer librement à cette hauteur d'atmosphère; bien peu ont le goût et le sentiment de cette austère discipline d'esprit et de cœur, de cette dialectique pour ainsi dire innée, de cette imagination tout à la fois sévère et ardente, qui constitue le caractère commun des solitaires de Port-Royal, et dont la puissante individualité de Pascal s'était si profondément empreinte. M. Frantin, il est tems de le nommer, attiré, maîtrisé dès sa jeunesse par l'ascendant de tant et de si mâles qualités, s'est fait depuis trente ans le contemporain de ces solitaires; il s'est senti, à beaucoup d'égards, de leur famille, et parmi eux il s'est choisi un maître de prédilection, Pascal. Durant les frivoles passe-tems intérieurs de l'empire, il s'exerçait, lui, à pénétrer chaque jour plus avant dans les replis de cette vaste conception qui a créé les *Pensées*, et, sans songer encore à publier jamais son travail, il reconstruisait pour sa satisfaction propre ce monument inachevé. Abstraction faite du plan conservé par la préface de Port-Royal, l'examen attentif, la méditation diligente de chaque fragment, lui en révélaient la place; et de la sorte la restauration de l'œuvre du maître, poursuivie *con amore* pendant de longues veilles, cessa d'être un rêve, et apparut éclatante d'évidence dans le livre que nous avons sous les yeux.

M. Frantin, toutefois, craignit l'illusion d'une préoccupation constante et presque passionnée; il soumit son travail, déjà tout achevé, à deux hommes qui ont occupé depuis les plus hautes positions de l'ordre judiciaire, et dont le témoignage devait être d'autant plus décisif, qu'eux aussi, familiarisés de bonne heure avec les études philosophiques et religieuses, avaient dès leur adolescence, voué à Pascal une sorte de culte. Ces deux amis, séparément consultés, collationnèrent les textes, les confrontèrent à leur tour avec le plan de Pascal, et le résultat de cette révision consciencieuse fut une pleine confirmation du classement de M. Frantin.

Ce double suffrage suffisait à la modestie de ce dernier; il garda son manuscrit pour son usage, et distrait par les travaux qui ont abouti à la publication d'une excellente composition historique (*les Annales du moyen-âge*), il laissa passer la Restauration sans faire jouir personne du trésor qu'il s'était fait sous

l'Empire. Rendu à la vie privée en 1830, en même tems que les deux premiers confidens de son précédent travail, ce leur fut à tous trois un indicible plaisir de repasser ensemble ces pages oubliées presque par les deux Aristarques depuis près de vingt-deux ans. Et lorsque, revoyant toute cette classification avec la maturité de l'âge, et la sécurité d'une intelligence reposée et refroidie, ils reconnurent de nouveau la parfaite vérité de cette restitution du texte de Pascal, et tout ce qui les avait frappés dans la première lecture approfondie qu'ils en avaient faite, ils considérèrent comme un devoir la publication de cette édition.

Nous en jouissons enfin; elle est dans nos mains, et c'est la seule que les admirateurs de Pascal reconnaîtront désormais. Comme l'a dit un homme d'esprit et de savoir, jusqu'ici nous avions des *Pensées*; maintenant nous possédons un *ouvrage* [1]. Chacun des fragmens de l'auteur a été pour l'éditeur un texte en quelque sorte sacré : nulle addition, nulle soudure; à peine quelques notes de loin en loin; mais, suivant la remarque d'un autre, excellent juge en ces matières; si le manque de transition se laisse encore apercevoir, la simplicité du plan, la vigueur originelle du dessein de Pascal, sont telles que ce défaut n'apparaît nullement dans la suite et la progression des idées.

Veut-on un exemple? j'ouvre le chapitre de la *grandeur de l'homme*, et dans la nouvelle édition, je lis :

Je puis bien concevoir un homme sans mains, sans pieds; et je le concevrais même sans tête, si l'expérience ne m'apprenait que c'est par là qu'il pense. C'est donc la pensée qui fait l'être de l'homme, et sans quoi on ne le peut concevoir.

» Qu'est-ce qui sent du plaisir en nous? Est-ce la main? Est-ce le bras? Est-ce la chair? Est-ce le sang? On verra qu'il faut que ce soit quelque chose d'immatériel.

» L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. — Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous

[1] *Gazette de France*, feuilleton du 3 février.

relever, non de l'espace et de la durée. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale.

»L'homme est visiblement fait pour penser; c'est toute sa dignité et tout son mérite. Tout son devoir est de penser comme il faut; et l'ordre de la pensée est de commencer par soi, par son auteur et sa fin.....

»La pensée de l'homme est une chose admirable par sa nature. Il fallait qu'elle eût d'étranges défauts, pour être méprisable. Maiselle en a detels, que rien n'est plus ridicule. Qu'elle est grande par sa nature! Qu'elle est basse par ses défauts!

»Malgré la vue de toutes nos misères qui nous touchent et qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève.

»L'homme est si grand, que sa grandeur paraît même en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable...... Ainsi toutes ses misères prouvent sa grandeur. Ce sont misères de grand seigneur, misères d'un roi dépossédé.

»Qui se trouve malheureux de n'être pas roi, sinon un roi dépossédé? Trouvait-on Paul-Emile malheureux de n'être plus consul? etc. etc.

»Nous avons une si grande idée de l'âme de l'homme que nous ne pouvons souffrir d'en être méprisés, et de n'être pas dans l'estime d'une âme; et toute la félicité des hommes consiste dans cette estime.

»Si d'un côté cette fausse gloire, que les hommes cherchent, est une grande marque de leur misère et de leur bassesse, c'en est une aussi de leur excellence..... L'homme estime si grande la raison de l'homme que, quelqu'avantage qu'il ait dans le monde, il se croit malheureux, s'il n'est placé aussi avantageusement dans la raison de l'homme. C'est la plus belle place du monde, etc. etc.

Certes, il est difficile de nier la parenté intime, tranchons le mot, l'étroite connexité de toutes ces pensées. Eh bien! prenez Port-Royal, et vous verrez que la troisième et la quatrième y sont classées, l'une dans le chapitre XXIII, l'autre dans le ch. IX de cette édition; vous verrez de plus que les autres fragmens que vous venez de lire ne s'enchaînent point du tout les uns aux autres, et ne se suivent aucunement. La pensée que l'homme n'est qu'un roseau pensant est à deux pages de distance de la pensée sur l'immatérialité de l'âme, et rien ne lie ces deux idées entr'elles.

Prenez Bossut : c'est pis encore. Le troisième fragment appartient à la première partie de son travail, et le quatrième à la seconde. Ceux de ces fragmens qui sont le moins séparés sont placés dans la première partie, mais sous deux divisions différentes. Enfin tous, excepté un, lui paraissent se rapporter à

une conception purement philosophique et morale, comme celle des pensées de la Rochefoucauld, par exemple, et nullement à une conception religieuse.

Et pourtant ceci n'est point chose facultative et indifférente : il y va de l'intelligence de tout le livre de Pascal. Aux yeux de l'auteur des *Pensées*, déchéance et réhabilitation, voilà tout l'homme, toute la religion. Voilà l'unique vérité qui importe à chacun de nous ; hors de là, il *n'estime pas que toute la philosophie vaille une heure de peine*. C'est au service exclusif de cette unique vérité, que Pascal avait dévoué son génie. C'est pour la faire prévaloir, c'est pour qu'elle rayonnât de toute sa lumière dans les intelligences paralysées par l'indifférence ou obscurcies par le doute, qu'il avait pris la plume, et non pour la vanité de faire un livre. Cette idée fondamentale, qui seule donne le mot de la grande énigme de l'homme, de son origine et de sa fin, obsédait en quelque sorte Pascal ; elle lui apparaissait partout, dans ses méditations, dans ses lectures, dans ses observations les plus diverses. Elle est au fond de presque chacune de ses *Pensées*, et la plupart s'y rattachent par quelque lien secret pour qui sait le lire et l'entendre.

Le nouvel éditeur (et ce point serait capital à lui seul) a restitué à cette idée-mère toute sa prédominance. Toutefois la justesse de son esprit a su le préserver d'un autre écueil, celui d'une unité trop systématique et trop absolue. Il a reconnu que, dans les papiers de Pascal, se trouvaient plusieurs fragmens antérieurs peut-être et certainement étrangers à son grand travail apologétique. Telles sont les réflexions sur la géométrie en général, sottement mutilées par le géomètre Bossut ; tel le discours sur les différences de l'esprit géométrique, de l'esprit de justesse et de celui de finesse. Quelques pensées détachées de littérature, ou de morale purement humaine, n'auraient pu sans effort et sans témérité se voir introduites dans le corps de l'ouvrage. M. Frantin a eu la sagesse de rejeter ces fragmens et ces pensées à la fin de son volume.

Mais il n'en a point usé de même, ni pour le discours sur la condition des grands, ni pour l'entretien sur Epictète et Montaigne, ni pour l'écrit de Pascal sur les miracles, et nous l'en félicitons sincèrement.

Sans doute le morceau sur la condition des grands, simple allocution au duc de Roannez (le même qui eut tant de part à la première édition des *Pensées*), n'était point destiné à l'apologétique projeté par Pascal. Mais les idées qui constituent le fond de ce discours appartiennent visiblement à la haute conception chrétienne qui inspirait cet ouvrage. Elles y auraient incontestablement trouvé place, et leur absence y ferait lacune. Qu'importe donc le cadre sous lequel ces idées nous ont été transmises, si elles font corps avec les pensées de Pascal sur les opinions populaires, si elles développent et complètent ces pensées? La forme dramatiquement familière de tout ce morceau rompt au contraire avec bonheur l'uniformité forcée d'une série de considérations aussi graves que celles dont se compose le livre de Pascal.

Cette justification s'applique avec plus de plénitude encore à l'entretien sur Epictète et Montaigne. Ce beau parallèle résume trop bien les sept chapitres sur l'homme et toute la philosophie religieuse de Pascal, pour que M. Frantin dût hésiter à s'en emparer, à en épurer le texte (comme il l'a fait en conférant les variantes, et en préférant toujours les leçons les plus heureuses), et à en faire comme le couronnement de tout ce qui précède. Il est vrai qu'ici le rédacteur est Fontaine ou Sacy, comme tout à l'heure c'était Nicole. Mais, si la sagesse de Pascal a eu ce point de ressemblance avec la sagesse socratique, qu'elle a été recueillie et conservée par des amis, nul du moins n'a suspecté la fidélité de leur mémoire, et l'éloquente originalité de la parole de Pascal perce encore dans ces échos affaiblis, avec une si incomparable énergie, qu'on ne citerait dans tout Sacy et dans tout Nicole rien qui approche de la vigueur de style de ces deux morceaux.

Les pensées sur les miracles et celles sur la mort ne souffraient pas même cette objection superficielle; car ici la rédaction est bien de Pascal. Elles n'avaient point été directement écrites pour son grand ouvrage, mais à l'occasion de faits tout domestiques, la mort d'Etienne Pascal, son père, et le fameux miracle de la sainte Epine, opéré sur Mlle Périer, nièce de l'auteur. Cependant il se trouvait là, surtout dans les pensées sur la mort, de si belles choses et d'une application si générale, que Bossut

comme Port-Royal en avait consacré l'incorporation dans le livre des *Pensées ;* toute édition qui eût supprimé ces deux chapitres eût à bon droit passé pour incomplète.

Il est un reproche pourtant que nous ferons à M. Frantin : c'est de n'avoir pas religieusement conservé à chaque fragment, si je l'ose dire, son individualité, tout en le rapprochant de tel autre qu'il ne fait que continuer. J'aurais aimé que chacun des chiffons de papier trouvés sur le bureau de Pascal eût gardé, non plus son isolement, mais sa place distincte, en obtenant toujours, à la suite du fragment auquel il se rattache, un alinéa séparé. Il y aurait eu là un respect superstitieux, si l'on veut, pour ces débris d'une grande pensée ; mais, quand il s'agit d'un Pascal, de pareils scrupules nous plaisent, et nous n'estimons point qu'il soit sans intérêt d'avoir cette pensée telle qu'il nous l'a réellement laissée, mâle, profonde, éloquente, mais sans cesse brisée par les hoquets de la maladie et les paroxysmes de la douleur.

Aussi-bien laissons là toutes ces chicanes, et jouissons du beau et consciencieux labeur dont le fruit nous est offert. Le travail d'un éditeur n'est point assez prisé de nos jours. On ne tient pas assez de compte à un homme capable de penser par lui-même, de ce qu'il a dépensé de tems et de dévoûment à rechercher, à éclaircir, à épurer la pensée d'un autre. On ne sent pas assez tout ce qu'il faut de patiente ardeur et de minutieux discernement pour une pareille tâche. Au 16e siècle, au tems des sérieux et longs travaux, une édition suffisait à créer une réputation littéraire ; au 19e, au tems des travaux *fashionnables*, nous pouvons prédire à M. Frantin qu'on lui saura bien moins de gré d'avoir restauré Pascal, que s'il eût écrit tel roman de la veille ou tel feuilleton du jour ; mais aussi on s'en souviendra plus long-tems.

Nous n'avons parlé d'ailleurs que de l'édition proprement dite, et le *discours préliminaire*, quelque court qu'il soit, mériterait à lui seul un examen approfondi. Il y a là sur la philosophie de Pascal, considéré soit comme psychologue, soit comme le précurseur de la réaction dont nous sommes témoins contre Descartes, tout un point de vue complétement neuf et singulièrement fécond, qui donne à la publication du livre des *Pensées* une actualité inattendue.

Ce *discours préliminaire* a je ne sais quoi de simple et de solennel tout ensemble, comme les préambules des historiens de l'antiquité. Rien de vague dans cette exposition, rien d'indécis, ni de flottant dans la pensée ou dans la diction de l'écrivain. On dirait d'un auteur du 17ᵉ siècle, tant le style est ferme et plein, la conception nette et substantielle. Rien de suranné toutefois dans le tour ou dans les formes du langage; nulle affectation d'archaïsme; nulle froideur, nulle indigence dans cette élocution moins sobre que tempérante. On sent que, tout en se faisant le contemporain de Port-Royal, M. Frantin était avant tout homme de notre tems, et qu'il a su se maintenir tel. Ce n'en est pas moins la gravité naturelle et toute virile de la première moitié du siècle de Louis XIV : c'est toute la physionomie littéraire de ce tems, avec ses contours précis et arrêtés; c'est bien surtout ce mouvement calme et vrai d'une force qui n'a pas besoin de s'exagérer, parce qu'elle est sûre d'elle-même.

Th. Foisset.



Philosophie.

LA RAISON DU CHRISTIANISME,

PAR M. L'ABBÉ DE GENOUDE[1].

Premier Article.

Caractère particulier de la société actuelle. — Action du Clergé dans les sciences. — Entrée des hautes classes de la société dans le corps sacerdotal. — Le journalisme et M. de Genoude.. — Influence de la raison du Christianisme. — Plan et but de l'ouvrage. — Son exécution.

On a souvent comparé l'état moral de la société actuelle à celui des premiers siècles de l'ère chrétienne, et il faut convenir qu'en ce qui touche les doctrines, les spéculations philosophiques, l'absence de tout grand foyer intellectuel en dehors du Christianisme, l'inquiétude générale des esprits qui réclamaient des croyances et ne trouvaient que des opinions, il faut, dis-je, convenir que les points de ressemblance sont frappans et nombreux. Ne pourrait-on pas encore, sous un autre point de vue, comparer notre 19e siècle à l'époque qui suivit l'invasion des Barbares?

L'arrivée de ces peuples étrangers causa une terrible commotion; l'ancien ordre social fut anéanti, les restes d'une civilisation brillante encore, quoique décrépite, disparurent, l'Eglise elle-même, au triomphe de laquelle ces hordes avaient été convo-

[1] La *Raison du Christianisme*, ou preuves de la vérité de de la Religion, tirées des écrits des plus grands hommes de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne; ouvrage publié sous la direction de M. de Genoude. L'ouvrage contiendra 12 volumes. 9 ont déjà paru, et sont presque épuisés. Le prix de chaque volume est de 5 francs, et de 6 fr. 45 c. par la poste. Au Bureau de la *Gazette de France*, rue du Doyenné, n° 12, et chez Sapia, libraire, rue de Sèvres, n° 16. — On sait que M. l'abbé de Genoude publie en outre deux autres ouvrages d'une grande importance, *la traduction de la Bible*, et une *traduction des Pères de l'Eglise*. Ces trois publications réunies présentent une suite de temoignages non interrompus depuis Moyse jusqu'à nos jours. Quelle autre religion est capable d'offrir une si belle et si sûre tradition?

quées, en ressentit un funeste ébranlement. Cet éclat si vif dont le sacerdoce avait brillé au 4e et au commencement du 5e siècle parut subitement éclipsé. Au milieu de cette grande révolution, lorsque la violence envahissait tout, l'Eglise s'était posée comme le seul pouvoir représentant de la justice et du droit, comme le seul refuge contre la force brute ; bientôt, à défaut de moyen plus efficace de protection, elle ouvrit son vaste sein aux populations nouvelles. Tout ce qui était faible, pauvre, opprimé; vainqueurs et vaincus, serfs et barbares, s'y précipitèrent en foule; tous y vinrent chercher un asile; les uns contre la tyrannie de leurs maîtres, les autres contre la tyrannie de leurs propres passions et l'abrutissement de la vie barbare. Faut-il donc s'étonner que cette multitude ait apporté jusque dans le sanctuaire son ignorance avec tous les vices inséparables de sa condition? Faut-il s'étonner de tout ce qu'il en coûta d'efforts aux plus grands hommes de ce tems, aux conciles, aux papes surtout, pour faire refleurir les sciences et la discipline ecclésiastique?

Notre âge a eu aussi son invasion des Barbares, et la date n'en est point si éloignée qu'on n'aperçoive encore la grandeur des ruines entassées. Ce que l'Eglise eut alors à souffrir n'a pas besoin d'être rappelé, c'est elle surtout qui a supporté les plus rudes des coups portés çà et là par ces Barbares modernes.

Mais des jours de loisir studieux et d'influence scientifique semblent arriver pour le clergé. Quoique tous les vides du sanctuaire soient loin d'être remplis, et tous les besoins des populations satisfaits, cependant ceux qui dans les rangs de la milice sainte se sentent portés à la retraite et à l'étude peuvent commencer à suivre leurs goûts et à se livrer à leurs inspirations. Dès ce jour même, il n'y a point de ville importante où l'on ne puisse compter des prêtres parmi les citoyens les plus éclairés. On citerait difficilement quelque branche des travaux intellectuels, quelque champ de la science qui ne soit cultivé, fécondé par des membres du clergé. Les preuves qu'il a faites naguères dans l'ordre de l'éloquence, aux yeux de la capitale assemblée, lui assurent dans l'admiration publique une place qu'on serait mal venu à lui disputer. Il est peut-être encore des localités reculées où cette impulsion générale n'a pu pénétrer : mais ce qui s'est fait en trente ans est tel qu'on a lieu de s'é-

tonner beaucoup plus de la grandeur des succès obtenus, que des résistances qui s'obstinent encore. Quelles sont à ce moment les maisons d'éducation les plus progressives, celles où le mode d'enseignement est plus en harmonie avec les besoins du siècle, celles où une instruction plus solide et plus étendue est jointe à une éducation plus sociale, sinon les maisons tenues par des ecclésiastiques, élevées et entretenues à leurs frais, dirigées par eux seuls? L'Université qui les inspecte et les rançonne est obligée d'en convenir chaque jour.

Tandis qu'un mouvement marqué se prononce dans la génération nouvelle, pour venir, hommes et enfans, demander au clergé la science et la foi, et ceci, certes, sans qu'on puisse reprocher à ses membres les manœuvres frauduleuses ou les faveurs du pouvoir, les chefs du sacerdoce ont apprécié combien il importait de donner aux lévites eux-mêmes toutes les facilités pour se livrer à des travaux plus approfondis et plus étendus que n'exige communément l'éducation cléricale. Un grand nombre de diocèses possèdent déjà des établissemens de *hautes études*, et en peu d'années, il en sortira une nouvelle troupe d'élite capable de répondre à toutes les exigences du *siècle des lumières*.

Un autre fait, sur lequel nous croyons devoir particulièrement insister, c'est l'accession au sacerdoce des classes riches et instruites. Personne plus que nous n'est pénétré d'admiration pour le zèle, les vertus, les immenses travaux du jeune clergé : troupeau dévoué qui se hâta de recueillir l'héritage des martyrs, et de venir au secours de l'Eglise quand elle n'avait plus à lui promettre que les fatigues, la pauvreté, le mépris des hommes. Mais sorti en général des rangs intermédiaires de la société, il lui était impossible de posséder cette connaissance des hommes et des choses, cette science presque universelle, cette érudition variée, que ce monde frivole auprès duquel pourtant le prêtre est appelé à exercer son ministère, recherche partout et estime si haut. Non, certes, on ne saurait imputer à sa faute ce qui était une nécessité de sa position. Le défaut d'ouvriers, et l'abondance de la moisson lui laissait à peine le tems de recueillir la science indispensable des choses saintes. Eh bien! ce dernier thême de critiques si injustes et si souvent répétées, va être enlevé aux ennemis de notre foi.

Les hautes conditions ont compris le devoir qui leur était im-

posé. Elles reçurent jadis de l'Eglise la science et la richesse ; il était juste qu'elles acquittassent cette dette de huit siècles, en apportant la science et la richesse au service de l'Eglise. On n'a point oublié la surprise qui saisit tout à coup le monde opulent, lorsque, il y a quelques années seulement, on vit l'héritier d'une des plus grandes maisons de notre vieille France, un prince de Rohan, frappé d'un de ces coups qui partent plutôt de la miséricorde que de la colère divine, entrer au séminaire de Saint-Sulpice, courber sa tête sous les ciseaux de son évêque, en attendant qu'il la courbât bientôt pour ne la plus relever sous le poids de travaux qui devaient sitôt l'opprimer.... Cet exemple et cette mort ne furent point perdus pour l'Eglise : les cendres de ceux qui meurent pour elle sont fécondes. Que de noms pourrions-nous citer ici, de jeunes hommes que le monde environnait de toutes ses séductions, auxquels l'ambition applanissait ses voies, et qui ont préféré servir obscurément dans les rangs les plus humbles des ministres du Seigneur! Si nous nous abstenons de toute indication plus formelle, c'est que nous serions bien sûrs de blesser, par des louanges directes, ces âmes avides de dévouement et d'oubli, et que d'ailleurs, il n'est aucun de nos lecteurs qui ne place ici, et sans notre secours, le nom de quelque ami, noble enfant des familles les plus recommandables de sa ville ou de sa province.

La ville de Strasbourg a été témoin d'un fait qu'il est impossible de passer sous silence. L'un des profeseurs les plus distingués de l'Université, amené par ses recherches, à embrasser le Christianisme, ne rougit pas d'entrer dans le Sanctuaire et d'y faire pénétrer après lui neuf disciples, tous placés dans une position avantageuse selon le monde. Du nombre étaient trois Israélites, tous trois avocats; des médecins, un élève de l'Ecole Polytechnique, et un avocat-général près la Cour royale de Besançon. Ces prêtres, jeunes hommes du monde, courageusement dévoués aux travaux de l'Eglise de notre Dieu, formaient une famille de savans et de saints. Quelques nuages se sont élevés tout récemment sur un de ces élus ; notre désir sincère et notre prière auprès de notre Dieu sont de les voir bientôt disparaître.

Les sciences, la magistrature, le barreau, le commerce, les grandes fortunes territoriales, ont offert leurs prémices. Chaque

profession honorable a ses représentans auprès des autels. Une seule, née, pour ainsi dire, avec le siècle, dont le siècle se glorifie, et qui est appelée à exercer sur lui une influence encore inappréciable, manquait à l'appel. Le journalisme faisait défaut : si des prêtres n'avaient pas craint de descendre au rang de journaliste, on n'avait point encore vu de journaliste devenir prêtre : cette lacune vient d'être remplie avec éclat. Un homme, qui doit en très-grande partie sa fortune et sa célébrité à la rédaction d'une des feuilles politiques les plus répandues et les plus influentes, vient de quitter la route qui aboutissait de toutes parts à l'illustration et aux grandeurs mondaines, pour embrasser l'état ecclésiastique. Encore un puissant auxiliaire, qui apporte à la défense de notre sainte cause, un beau talent, un nom distingué, une grande influence ; et, ce qui vaut mille fois mieux, une ardente foi, et ce courage qui fait renoncer aux jouissances terrestres, pour se dévouer au service de ses frères ! Il y a cela de particulier dans ce fait, que ce n'est pas le Clergé qui entre dans la politique, mais la politique qui va au Clergé. Car, comme l'a dit un évêque, en parlant de M. de Genoude, son entrée dans les ordres est *une vocation dans une vocation.*

Nous avons déjà parlé avec détail, dans un précédent numéro [1], de cette noble démarche de M. de Genoude, de ses projets pour la gloire de la Religion, de la maison des hautes études qu'il se propose de former dans son château de Plessis-les-Tournelles, et des diverses grandes entreprises qui se préparent sous ses auspices. Dès ce jour, une partie de ses promesses est accomplie. La publication de la *Raison du Christianisme* se poursuit avec une constance et une rapidité dignes de tout éloge. Pour donner une juste idée de l'importance de cet ouvrage, nous ne saurions rien faire de mieux, que de nous placer au point de vue de celui qui en a conçu l'idée, en citant quelques fragmens de la préface si remarquable, placée en tête du premier volume.

Après un coup d'œil jeté sur le combat intellectuel qui se livre, depuis la réforme, pour et contre le Christianisme, après avoir prouvé que toutes les chances de la lutte tournent au pro-

[1] Voir le n° 52, tom. IX, p. 395 et suiv. Voir aussi ce que nous avons dit de l'ouvrage que nous analysons ici, dans le n° 47, tom. VIII, p. 403 des *Annales.*

fit de nos croyances, l'auteur appelle ainsi le 19e siècle à recueillir le fruit de l'expérience de ses devanciers.

«C'est au XIXe siècle à recueillir les fruits de ces immenses travaux, et à se les rendre propres. C'est pour lui que les plus grands esprits des deux communions auront livré tant de combats; et les préventions qui ont maintenu cette lutte sont si complètement évanouies, qu'on ne saurait expliquer la continuité et l'ardeur de ces efforts, sans le but d'utilité qui se révèle maintenant, puisque ce grand combat a fait briller d'un plus vif éclat le flambeau de la religion, allumé en Europe, afin qu'il fût vu du monde entier.

»Nous arrivons à une grande époque, celle où la civilisation qui, depuis 300 ans, a été en controverse, va se développer de nouveau; car cette controverse, après avoir porté sur tous les points qui intéressent l'existence de l'homme, est maintenant épuisée. Le débat est clos, et le Siècle délibère.

»Le moment approche donc où la vérité va triompher, et acquérir enfin, pour les hommes, force de chose jugée.

»Tous les articles du Symbole ont été, depuis 300 ans, attaqués et niés, et tous ont été défendus et rétablis. Les réponses à toutes les objections existent donc, et il est impossible aujourd'hui de trouver un argument contre le Christianisme, qui n'ait pas été détruit par les plus grands génies de notre Europe, qui est la gloire de l'humanité. Les bibliothèques contiennent maintenant tout ce qu'il faut pour rétablir l'édifice des croyances chrétiennes. On peut, pour ainsi dire, appuyer le Symbole de Nicée sur la déclaration des plus grands génies de l'Univers.

»Le Protestantisme et le Philosophisme, depuis trois cents ans, en voulant arracher le flambeau de la Foi, des mains de l'Église catholique, l'ont donc fait, comme nous venons de le dire, briller d'un plus vif éclat. Il était donné à cette époque de voir toutes les erreurs s'associer pour combattre le Christianisme; le Socinianisme et le Matérialisme, la négation de la divinité de Jésus-Christ, et de l'existence du Créateur de l'univers, auront été le terme des erreurs des trois derniers siècles.

Mais au milieu de ces attaques, tous les points fondamentaux du Catholicisme auront été mis hors de contestation, non par les efforts individuels des esprits qui ont pris part à la lutte,

mais par l'ensemble de ces efforts ; en sorte qu'on peut établir la démonstration complète du Symbole, en recueillant dans les écrivains protestans et catholiques, les points qu'ils ont le mieux développés ; c'est donc la vérité qui triomphe par elle-même, et aucun homme ne peut s'en attribuer la gloire. On comprend aujourd'hui le mot de St.-Paul : *oportet et hæreses esse.* S'il n'y avait pas eu erreur, il n'y aurait pas eu controverse, et par conséquent nécessité de mettre en lumière les points sur lesquels le doute cherchait à se fortifier....

» L'ouvrage que nous offrons au public, a pour but de manifester tous ces témoignages rendus par ces grands génies à la vérité du Christianisme, afin de hâter le moment prédit par les Apôtres, où tous les peuples de la terre, après avoir reconnu l'unité de Dieu, confesseront la divinité de Jésus-Christ.

» C'est à l'aide de ces travaux, qui ajoutent la puissance de l'esprit à la puissance des traditions, que le 19e siècle peut arriver à connaître enfin d'une manière incontestable, tous les points de la foi religieuse, qui ont leur source dans une volonté supérieure à l'homme, et qui ne soumettent pas moins le prêtre que le fidèle, le pasteur que le troupeau.

» Ainsi, dans les voies religieuses, l'homme ne peut plus être subordonné à l'homme, les abus sont impossibles ; et de même que dans l'ordre civil, lorsque le code est connu, le magistrat ne peut supposer une autre loi, ou juger selon sa volonté ; de même, quand le 19e siècle saura distinguer ce qui est dogme ou vérité révélée, de ce qui n'est qu'opinion, la domination de la vérité s'étendra sur tous les esprits [1]. »

Ce qu'on vient de lire nous dispense, croyons-nous, de tout éloge et de tout détail prolongé. Nous nous contenterons d'une remarque qui double le prix de cette collection, c'est que plusieurs des morceaux dont elle se compose, paraissent pour la première fois dans notre langue ; on les chercherait vainement dans les éditions que les philosophes du dernier siècle donnèrent des œuvres de leurs prédécesseurs, ou de leurs contemporains étrangers à la France ; ils eurent soin auparavant de faire disparaître, sinon de falsifier, tout ce qui pouvait servir à constater les croyances religieuses de ces hommes illustres. Il serait vrai-

[1] *Raison du Christianisme,* préface, p. XIII et suiv.

ment impossible, sans sortir des bornes qui nous sont imposées, d'énumérer seulement tous les morceaux importans que renferment les premiers volumes de la *Raison du Christianisme*; d'ailleurs, les plus grands fruits de cette publication, seront peut-être dus à la puissance des noms sur lesquels elle s'appuie, et que nous croyons devoir indiquer, afin qu'on apprécie bien toute la profondeur des recherches, et tous les travaux qu'a coûté ce grand ouvrage.

Les huit premiers volumes de la *Raison du Christianisme*, qui ont déjà paru, renferment des fragmens de Bacon, Newton, Clarke, Leibnitz, Euler, Descartes, Arnaud, Nicole, Grotius, Erskine, Butler, Loke, Addisson, Pascal, Kant, Cuvier, Mallebranche, Fénélon, Goëthe, Haller, Sherlock, Lyttelton, Keppler, Gassendi, Bossuet, Labruyère, l'Hospital, d'Aguesseau, Lardner, Young, Bonnet, Bourdaloue, Massillon, J. Racine, Fontenelle, Corneille, Jaquelot, Deluc, Duvoisin, Schlégel, Milton, Pope, Dante, William-Paley, Tillotson, William-Jones, Herder, Starck, Beattie, Seed, Cardinal Gerdil, Fermat, Pelisson, Fléchier, Rollin, Vauvenargues, Fleury, Saint-Réal, Condillac, L. Racine, Lamotte, Lefranc de Pompignan, Saurin, Wolf, Klopstock, Michaëlis, Muller, Wieland.

Le 9e tome, qui vient de paraître, comprend : Portalis, Domat, Mably, Thomas, Marmontel, Guénée, Jennings, Leslie, Léland, lord Fitz-William, Gilbert West, Sumner et Shakespeare.

Le 10e comprendra Montaigne et Raymond de Sebonde, Montesquieu, Beauzée, Bernis, Laharpe, Bergier, Lauzerne, de Maistre, Turgot, Necker, Dilton, Fabricy, Werner, Fichte, Jacobi, Schiller.

Les aveux de Bayle, Voltaire, Rousseau, Diderot, etc., etc., complèteront cet ouvrage, que terminera un résumé de M. de Genoude. Nous espérons pouvoir en reparler quand les derniers volumes auront paru.

Remarquons en finissant, que cette liste est la démonstration d'un fait qui aurait semblé naguères un paradoxe insoutenable; c'est que le Christianisme a, depuis son établissement, dans toutes les époques, aux dix-septième et dix-huitième siècles, comme avant ou après, rallié les plus hautes puissances rationnelles du genre humain.

Y.

Beaux-Arts.

TABLEAU HISTORIQUE
DE L'INFLUENCE DES PAPES SUR LES BEAUX-ARTS,
DEPUIS LE IVe SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS.

INDEX DES DIFFÉRENS OBJETS D'ART CHRÉTIENS.

Deuxième Article.

Du *Liber pontificalis* d'Anastase le Bibliothécaire. — Recherches sur l'auteur. — Importance de l'ouvrage. — Ses principales éditions. — Extraits du texte. — *Index* des noms latins des différens objets d'art ayant servi au Culte chrétien.

Dans un premier article [1], où nous avons essayé de faire connaître quelle a été l'*influence des papes sur les beaux-arts* pendant les neuf premiers siècles, nous avons cité plusieurs fois le *Liber pontificalis*. Ce livre étant pour ainsi dire contemporain des faits dont parle son auteur, et étant celui de tous les livres de liturgie, qui renferme les notions les plus détaillées comme les plus authentiques, sur tous les ouvrages d'architecture, sculpture et peinture, exécutés pour l'ornement et la pompe du culte catholique, par ordre des souverains pontifes, ou à leur instigation, nous avons cru qu'il convenait aux *Annales* de le faire connaître à leurs lecteurs, d'autant plus que hors de l'Italie il est d'un usage rare, et son auteur peu connu.

L'opinion la plus généralement reçue parmi les savans, est que le *Liber pontificalis* a été rédigé par Anastase, dit le *Bibliothécaire* [2], mort vers la fin du IXe siècle [3].

[1] Voir le n° 59 des *Annales*, tom. X, p. 347.

[2] Confondu à tort par quelques auteurs, avec Guillaume, également bibliothécaire du Vatican, mais trois siècles plus tard qu'Anastase.

[3] F. Salmon, bibliothécaire de Sorbonne, dans son Traité de l'*étude des*

Quelque soit le véritable auteur de ce livre, on peut toujours le considérer comme une mine inépuisable, où les écrivains sont venus tour à tour chercher des documens historiques du plus grand intérêt; il est remarquable par la naïveté de sa rédaction et par les détails aussi multipliés que minutieux, qu'il présente, sur tout ce qui a rapport aux *antiquités chrétiennes*,

Conciles, a examiné avec son érudition ordinaire, les diverses opinions des savans, sur le véritable auteur du *Liber Pontificalis*. En voici le résumé. Il pense que la vie des papes, depuis St.-Pierre jusqu'au pape Damase, est de Damase même, et que la vie de ceux qui lui succédèrent, jusqu'à Nicolas I[er] est bien d'Anastase. Suivant Onuphre Panvinus, ce livre serait en entier de la main d'Anastase, excepté cependant la vie d'Adrien. Les Bollandistes pensent que la première partie, jusqu'à S.-Urbain, a été composée par Saint-Antérus, pape, et la deuxième partie, par Saint-Jules, prédécesseur du pape *Libère*. Il existe à la bibliothèque de Stokolm, un catalogue de papes, qui paraît être d'un auteur du 6e siècle, et qui, suivant Hinschenius et Papebroch, aurait servi à Anastase pour rédiger la vie des papes, jusqu'à Félix III. Lambécius attribue aux notaires des papes un abrégé de leur vie, jusqu'à Damase, qui le premier les tira des archives du Vatican, pour les envoyer à Saint-Jérôme, ce qui fut l'objet de deux lettres que s'écrivirent ces deux illustres personnages, contestées, il est vrai, par quelques savans et soutenues par d'autres. Lambécius, qui est de ce dernier avis, dit que les bibliothécaires du Saint-Siége, travaillèrent successivement à rédiger la vie des papes sous lesquels ils vivaient, mais qu'Anastase, aidé de tout ce qui existait avant lui, des catalogues, des martyrologes, des lettres des papes, et réunissant tout ce que renfermaient les archives pontificales, en composa un corps d'ouvrage qui présente la vie des papes, depuis Saint-Pierre jusqu'à Jean VIII, suivant les uns, et jusqu'à Adrien II, suivant les autres. Schelstrate, qui a tant écrit sur les matières ecclésiastiques, après avoir examiné avec le plus grand soin les trois catalogues les plus authentiques des papes, conclut de leur rapprochement, qu'Anastase les a fondus dans son *Liber Pontificalis*, en se servant principalement du manuscrit de la *Reine de Suède*, qu'il regarde comme le plus ancien de ceux qui existent sur la vie des papes. Florent Martinelli, bibliothécaire du Vatican, a fait de nouvelles recherches à ce sujet; on les trouve dans son ouvrage intitulé : *Rome devenue chrétienne de païenne qu'elle était*. Jean Ciampini, abréviateur des brefs apostoliques, et dont les divers ouvrages sur les antiquités ecclésiastiques sont si recherchés, a donné aussi, en 1688, une nouvelle dissertation sur l'ouvrage qui nous occupe, et il essaie d'y prouver qu'il n'y a que la vie du pape Nicolas I[er] qui soit d'Anastase, et que quant à la vie des autres papes, il n'aurait fait que recueillir les catalogues existans, en y ajoutant cependant des notes et des détails très-curieux, que du reste on ne trouve que dans le *Liber pontificalis*.

leurs origines, leurs usages et la vénérable tradition qui en montre la succession non interrompue, malgré tous les schismes et toutes les révolutions. La forme, la couleur, le poids, le nombre, la mesure, la place que tous ces objets occupaient dans les basiliques; tout s'y trouve.

Les divers ouvrages qui traitent des monumens de l'art chrétien [1], témoignent de quelle utilité le *Liber pontificalis* pourrait être pour l'histoire des arts, de l'industrie et du commerce, si quelques-uns de nos érudits et de nos artistes l'étudiaient avec une sérieuse attention.

Pour appeler leur attention, et en particulier celle des artistes catholiques sur cet ouvrage, nous diviserons ce que nous nous proposons d'en dire en trois parties. Dans la première, nous donnerons une *notice* raisonnée des principales éditions qui en ont été faites; dans la deuxième, nous citerons quelques extraits du texte même, pour en faire connaître la forme et la naïveté; enfin, dans la troisième, qui sera la principale, nous donnerons un *index* présentant, par *ordre alphabétique*, la série des noms latins des divers objets d'art en usage dans les anciennes églises, ou conservés dans leurs trésors, en y ajoutant la traduction française et quelques notes indicatives et explicatives, de manière

[1] On nous saura sans doute gré d'indiquer ici les plus remarquables et les plus curieux de ces ouvrages : *Thesaurus Diptycorum*. 3 vol. in-f°, de Gori. — *Disquisitio de Nimbis circularibus et triangularibus, de sacris imaginibus*, etc., de Jean Nicolaus. — *Observationes in Cœmeteria sanct. Martyr.*, de Boldetti. — *De imaginibus sacris*, de Molanus. — *Roma subterranea*, de Bosio et d'Aringhi. — *Thysias steriologia, sive de Altaribus Veter. Christianor.*, de Gothefredi Voigtii. — Le *Museum Christianum è Vaticano*. — *Recueil des monnaies pontificales*, par Vignoli. — Le *Pitture e sculture sacre*, de Bottari. — Le *Diarum italicum*, de Montfaucon. — De *Ritibus ecclesiæ*, d'Etienne Duranti. — *Originum et Antiquitatum Christianor.*, de Mamachi. — *Rationale divinorum officiorum*, de Guill. Durandi. — *La numismatique* des papes, depuis Martin V, par le Père Dumolinet, in-f°. — De *Ritibus Christianorum*, etc., de Casalius, in-f°. — Les *Voyages Liturgiques de deux bénédictins*. — Le *Traité de la diplomatique*, par Dom Mabillon, et ceux de Dom Martenne et Toutaint, etc., etc. — Le grand ouvrage des *Origines ecclésiastiques*, par Bingham, Mosheim, et autres. — Enfin, M. d'Agincourt, le Winkelman du moyen-âge, qui a fondu ces divers ouvrages dans son *Histoire de l'art par les monumens*, etc. Tous ces écrivains citent continuellement le *Livre d'Anastase* comme leur autorité. Il est comme le point de départ de toute l'antiquité chrétienne.

que cet article sera une espèce de *dictionnaire d'art chrétien*, ouvrage qui manque absolument dans notre littérature, et qui cependant serait si nécessaire.

PRINCIPALES ÉDITIONS DU *LIBER PONTIFICALIS*.

La première édition connue de ce livre a été donnée par les soins de Pierre Crabbe, moine de l'ordre de St.-Augustin dans sa grande *Collection des Conciles*, 2 vol. in-folio imprimés à Cologne en 1538, et y est insérée sous ce titre : *Liber pontificalis à Petro papa, usque ad Nicalaum papam Ium, in quo eorum gesta describuntur, primorum per Damasum papam reliquorum antcà per alios veteres ac fide dignos.*

Le cardinal Baronius l'a fait entrer partiellement dans ses *Annales ecclésiastiques*, en 12 vol. in-f°, Rome 1588. On a tout lieu d'être étonné qu'un si savant homme ait fait à Anastase un reproche sérieux d'être entré dans tous les détails qui concernent les objets d'art dont les papes et les princes chrétiens se sont plûs à orner les anciennes églises; ces détails cependant, qui nous intéressent tant, sans son livre, seraient restés ignorés ou l'objet de vagues conjectures pour une infinité de monumens détruits, ou tellement dénaturés, qu'on n'en reconnaît plus la destination.

La mauvaise humeur de Baronius vient sans doute de ce qu'Anastase a négligé de donner quelques particularités sur le pontificat de Serge II, particularités que le savant cardinal regardait comme plus essentielles à connaître que l'histoire des arts. Mais à quel écrivain n'a-t-il donc jamais rien échappé, et Baronius, malgré toute sa science, est-il toujours infaillible?

Quoi qu'il en soit, Baronius a fondu dans ses *Annales* toute la partie du texte du *Liber pontificalis* qui concerne la vie des papes, c'est-à-dire depuis S. Pierre jusqu'au commencement du 9e siècle, époque où s'arrête le *Liber pontificalis*, et cette série des neuf premiers siècles n'était pas la plus facile à rédiger.

La première édition qu'on puisse appeler complète, quoique dénuée de toute explication et remplie de fautes, est celle qui parut à Mayence en 1602, avec ce titre : *Anastasii sanctæ romanæ ecclesiæ bibliothecarii historia de vitis romanorum pontif. á beat. Petro apost., usque ad Nicolaum, nunquam hactenùs typis*

excussa, etc. Moguntiæ, in typogr. Joan. Albini. Ce fut l'Allemand Marc Velser qui la fit paraître.

En 1649, Charles Annibal Fabrotius en fit à Paris une 2e édition, précédée de l'histoire ecclésiastique du même Anastase, et augmentée de variantes tirées de plusieurs manuscrits [1], d'un éloge d'Anastase, de deux catalogues des papes et d'une table des matières.

Vers 1718, il en fut entrepris, à Rome, une troisième édition, qui devait être composée de 4 vol. in-fº, et enrichie de nouvelles variantes tirées de différens manuscrits des bibliothèques du Vatican et de Florence; de plusieurs dissertations des savans Luc Holsténius et Emmanuel Schelstrate, qui l'un et l'autre avaient été gardes de la bibliothèque du Vatican. Le 1er volume, en tête duquel se trouve une préface fort érudite de François Bianchini [2], de Vérone, fut imprimé à Rome par les soins de Jean Marc Salvioni. Les 2e, 3e volumes et la 1re partie du 4e parurent successivement en 1723, 1728 et 1735, par les soins de Joseph Bianchini, neveu du précédent, très-savant lui-même, et qui a enrichi ces volumes de notes érudites et de dissertations curieuses. Mais la dernière partie du 4e volume n'était pas encore publiée en 1823, et nous ignorons si cette partie l'a été depuis. Au reste, cette belle édition, due aux deux Bianchini, est surtout précieuse par un *index* fort étendu, qui donne des éclaircissemens très-détaillés sur la fondation, la dotation et les augmentations successives des églises de Rome. Les variantes dont cette édition est accompagnée sont à côté du texte. On y trouve entr'autres celles que François Penna, prélat espagnol, auditeur de la *Rote*, a recueillies d'un manuscrit de la *Cava*, cité par Baronius, dans ses *Annales*.

Une 4e édition de cet ouvrage a été publiéé à Rome, en 3 vol. in-4°, en 1724, 1752 et 1755, par Jean et Pierre Joseph Vignoli, sous ce titre : *Liber pontificalis, seu de gestis romanor. Pontificum,*

[1] Le père Salmon, dans son *Traité de l'étude des Conciles*, cite comme les plus remarquables, parmi ceux qui furent consultés, les manuscrits du Vatican, ceux de la bibliothèque du cardinal Mazarin, de M. de Thou. La grande *Collection des Conciles*, par Crabbe et Binnius, fut aussi mise à contribution.

[2] Salmon le nomme, sans doute à tort, Blanchini.

quem cum codd. mss. Vaticanis, aliisque summo studio et labore conlatum, emendavit, supplevit Joannes Vignolius, biblioth. Vatic. præfectus, etc., etc. Additis variantibus lectionibus, notis et novo rerum verborumque obscuriorum indice locupletissimo; Romæ, Typis Rocchi Bernabo, 1724. *Accesserunt ad calcem postremi tomi variantes lectiones vetustissimi et celebris codicis MS. Lucencis nunc primum editæ, atque interpretatio vocum ecclesiasticarum Onuphrii Panvinii; Romæ, Bernabo et Lanzarrini*, 1755, 3 vol. in-4°.

Cette édition présente les additions suivantes : 1° à la fin de la vie de Nicolas Ier, une note intitulée : *Adnotatio Onuphrii Panvinii in Platinam, super Nicolaum I^um^*; 2° une notice des manuscrits dont on a tiré de nouvelles variantes : parmi ces manuscrits, plus de dix-huit, qui n'avaient pas encore été explorés, appartiennent à la bibliothèque du Vatican; 3° quatre catalogues des papes; 4° une table des matières très-étendue et parfaitement bien faite.

Mais ce qui rend cette édition plus précieuse et plus utile que les précédentes, ce sont les savantes notes mises au bas des pages, ainsi que le Vocabulaire et le Glossaire de tous les mots aujourd'hui peu familiers, surtout depuis qu'on s'occupe si peu des antiquités ecclésiastiques; un 2e catalogue de tous les vases, meubles, ornemens en usage alors dans les églises et mentionnés si fréquemment dans les vies des papes: enfin de courtes, mais savantes explications des termes et des usages ecclésiastiques de ces tems reculés, soins indispensables pour l'intelligence des descriptions de tant d'objets d'art, énoncés dans la première partie de l'ouvrage.

Enfin peu de tems après, une cinquième édition du *Liber pontificalis* fut insérée, par Muratori, dans son grand ouvrage intitulé, *Rerum Italicarum scriptores*, etc. [1].

Muratori ne connaissait alors, à ce qu'il paraît, que les éditions de 1602 et 1649. On en peut juger ainsi à la manière dont il s'exprime dans sa préface du t. III, p. v, où il dit : *Quod est ad vitas Romanorum pontificum*, etc.

Quoi qu'il en soit, Muratori a enrichi cette édition, 1° de dissertations faites par divers savans, sur la question de savoir si les

[1] Tom. III, part. 1re (années 1723-1724.)

vies des papes, publiées sous le nom d'Anastase, sont composées par lui, ou s'il les a seulement extraites; 2° des actes des martyrs; et 3° des documens historiques conservés dans les archives de l'Eglise romaine, dont il était bibliothécaire. Dans la préface, il donne aussi sur Anastase quelques détails dont voici la substance :

Anastase était originaire de Grèce, ainsi que le prouve son nom; il fit un long séjour à Constantinople vers l'année 830; il fut nommé abbé du monastère de Ste.-Marie-*Trans-Tiberim*, par le pape Nicolas Ier, dont la vie doit lui être attribuée en entier. En 869, il fut envoyé par le pape [1], au 8e concile général, 4e de Constantinople, où fut condamné le patriarche Photius. Nommé secrétaire du concile, il fut chargé d'en revoir les actes; et, attendu la connaissance et l'habitude qu'il avait du grec, d'en faire une traduction en latin. Ce qui fait surtout honneur au caractère d'Anastase, c'est qu'étant lié d'amitié avec Photius, ainsi que nous l'apprend Nicetas, historien contemporain, il ne refusa pas pour cela de remplir les fonctions qui lui furent confiées par le concile, où fut condamné un homme, à qui, malgré ses erreurs, il était sincèrement attaché. A la tête de la version latine des actes du concile. Anastase a fait, en manière de préface, une histoire du schisme de Photius et du concile qui l'a condamné [2].

[1] Ou par l'empereur d'Orient. C'est par erreur que le père Salmon (p. 369 de son traité de l'*Etude des Conciles*) dit qu'Anastase y fut envoyé par Louis-le-Débonnaire, puisque ce prince était mort dès 840, dans une île du Rhin. C'était Charles-le-Chauve qui régnait alors; mais on ne dit pas que ce prince soit intervenu en rien dans le concile de Constantinople.

[2] Les souscriptions des Pères de ce Concile furent faites d'une manière toute particulière; *non attramento sed rubramento, subscriptionem suam actis synodalibus appositam expresserunt.*

Ce texte de Nicétas, tel qu'il est rapporté ici par le Père Salmon, présente quelqu'ambiguité, car il peut être traduit ainsi : *Les souscriptions des Pères, aux actes du Synode, furent faites, non en encre noire, mais en encre rouge.* Et quelques écrivains en tirent cette conséquence, que les Pères voulurent faire allusion au sang de J.-C., pour frapper davantage l'imagination des fidèles, et rendre plus solennelle la sentence d'excommunication qu'ils venaient de prononcer. D'autres ont aussi cité ce texte de Nicétas, et entr'autres le Père Mabillon, *de re diplomatica*, mais d'une manière toute différente : *Non simplici attramento facto chirographo, sed* (horrendum dictu) *ut ab his*

Anastase eut aussi l'importante mission de négocier le mariage d'un fils de l'empereur Basile avec la fille de Louis, dit le jeune, empereur d'Occident. Pendant plusieurs années, il remplit les fonctions de bibliothécaire de l'Eglise romaine au Vatican. Anastase, qui vécut sous les trois papes Nicolas Ier, Adrien II et Jean VIII, mourut, à ce qu'on pense, entre les années 878 et 882.

Muratori a mis en outre, en tête de son édition, un *spécimen de l'écriture du manuscrit* d'Anastase. L'original de cette pièce calligraphique du 8e siècle, existe à la bibliothèque ambroisienne à Rome. L'édition des œuvres de Muratori, qui est à la bibliothèque Mazarine à Paris, a donné un fac simile de ce genre, tome I, p. 5.

EXTRAITS DU TEXTE DU *LIBER PONTIFICALIS.*

De la vie de S. Sylvestre, pape, vers 314.

Angeli quatuor ex argento, cum gemmis alabandinis [1] in oculos [2] .... Fecit fastigium ex argento dolatico [3]. Cameram basilicæ (sancti salvato-

qui id norunt, accepi, episcopos subscripsisse damnationi Photii, *ipso Salvatoris sanguine, calamum tingentes.* Cette rédaction est positive. Le premier exemple de cette particularité remarquable fut donné par le pape Théodore, lors de la condamnation du patriarche Pyrrhus, chef des Monothélites, dans le sixième Concile œcuménique de C.P. *Plenitudine sanctæ ecclesiæ convocata, ad sepulchrum verticis apost. accessit et divino calice expostulato, è vivifico sanguine, in attramentum* (vel calamum) *stillavit : et ita propriâ manû, excommunicationem Pyrrhi signavit, ut tradit Theophanes in chronica.* Mais, observe le Père Mabillon : quod intelligendum puto, maximè *de signo crucis.* C'est-à-dire que les Pères ne se seraient servis du sang du Sauveur, que pour former le signe de la croix (au-dessous de leur signature). Nous laissons à de plus habiles à éclaircir ce point de critique, nous bornant à citer nos autorités, et à signaler un fait qui donne une idée de la force des croyances religieuses à cette époque.

[1] *Gemmis alabandinis.* Sorte de pierre précieuse, qui tire son nom d'Alabanda, ville de Carie, dans l'Asie, où l'on trouvait beaucoup de pierres précieuses. *Pline*, 37. Cap. II. 27.

[2] *In oculos.* Ces mots sont à remarquer, parce qu'ils rappellent l'époque où l'on commença à donner des prunelles aux statues antiques, et même à les colorer et à les dorer. Cette invention fut un des symptômes de la décadence de l'art.

[3] *Argento dolatico.* Id est argentum politum. *Ducange.*

ris in *thermis*) ex auro trimme [1]; scriptum ex litteris puris nigellis [2], in cruce, ex auro.

De la vie de S. Hilaire, vers 461.

Hic fecit nymphœum et triporticum ante oratorium sanctæ crucis ubi columnæ miræ magnitudinis quæ dicuntur hecatompedæ....... positæ sunt.

De la vie de Sergius, vers 687.

Capitula (concilii Constantinopol.) in locello quod scebrum carnale [3] (sive scevo carnale) vocitatur, missa (sunt) . . . ad confirmandum et in loco superiori subscribendum Sergio pontifici.

De la vie de Léon III, vers 795.

Fenestras de apsidâ (sanctæ Agnetis) ex vitro diversis coloribus [4] conclusit, atque decoravit, et alias fenestras basilicæ ex metallo Cyprino reparavit.

[1] *Auro trimme*, est, suivant Bullinger, un or réduit en feuilles très-légères, ou ce que nous nommons de l'or battu.

[2] *Litteris nigellis.* Encaustum nigrum ex argento et plumbo confectum, quo cavitas sculpturæ repletur. Du Cange. Verb. *Nigellum.* Les Italiens nomment ce procédé *Nieller.* M. Duchesne aîné, un des conservateurs du cabinet des estampes, et créateur de la belle collection topographique de France, par départemens, a publié en 1824 un travail complet sur les *nielles* récemment découvertes par lui, dans des collections jusqu'alors ignorées, soit en France, soit à l'étranger.

[3] *Scebrum-Carnale* seu *Chartale*, mot formé du grec σκευος, *scrinium*, *capsula* et du latin *Chartalis*. Ce qui signifie une *espèce de boîte* ou *coffre*, renfermant un écrit sur une peau ou un parchemin roulé.

[4] Le plus ancien auteur qui parle des vîtres peintes, est St.-Jérôme, dans son commentaire sur Ezéchiel, cité par Du Cange, verbo *vitræ.* Après St.-Jérôme, c'est St.-Grégoire de Tours, qui, dans son premier livre de *Gloria martyrum*, dit : *Fenestras ex more habens*, *quæ vitro lignis incluso clauduntur.* Enfin un siècle après ou environ, le poète Fortunat s'exprime ainsi, dans sa description de la basilique de Paris (Basilica Parisiana) :

Prima capit radios vitreis oculata fenestris
Artificisque manus clausit in arce diem.

Paul le Silenciaire, écrivain contemporain de Fortunat, et à qui l'on doit une description très-détaillée de l'église Ste.-Sophie, telle qu'elle était alors, a fait aussi une description des belles fenêtres en verres de couleur qui ornaient le dôme de la basilique Bysantine. Voir l'*Histoire de Bysance* ou Constantinople; par Du Cange. Il est à présumer, dit aussi Leviel, première partie de son *Traité de peinture* sur verre, que les dalles de marbre ansparent, dont les Romains se servaient pour vitrer leurs fenêtres, et que

Anatase entre également dans les détails les plus minutieux sur tous les objets qui constituaient les trésors des églises pendant les huit premiers siècles, et dans son *Liber pontificalis* l'on trouve divers catalogues très-curieux, de ceux qui existaient à l'époque où il vivait.

Nous allons en offrir un résumé, ainsi qu'il suit :

L'on peut diviser en trois classes assez distinctes la série des objets renfermés dans les divers catalogues d'Anastase.

1° Les meubles précieux, tels que les autels, les croix, les reliquaires, les luminaires de toute espèce, grandeur, forme et matière; les vases sacrés, les siéges pontificaux et autres, les stalles, les piscines, baptistaires portatifs, etc. [1];

2° Les étoffes précieuses servant à orner l'intérieur des basiliques, à confectionner les vêtemens de tous les ordres de la hiérarchie ecclésiastique, les ornemens de tête, les voiles, broderies, etc. [2];

3° Enfin les objets d'art proprement dits, tels que les sculptures et ciselures en argent, or, bronze, cuivre, ivoire, bois. Les vitraux, les fresques, les mosaïques, tous les beaux manuscrits et leurs miniatures admirables, et tout ce qui tient aux peintures sacrées [3].

C'est le détail de toutes ces richesses, que nous allons présenter par ordre alphabétique, en signalant, autant que possible, les objets les plus remarquables, et qui peuvent servir comme de jalons dans l'histoire si peu connue des antiquités chrétiennes.

Targioni croit reconnaître dans le *Phengites* de Pline, ou pierre spéculaire des anciens; il est à présumer, dis-je, que cette invention aura donné lieu d'employer plus tard ce verre à la même destination.

[1] Sur ces objets, l'on peut consulter avec fruit les ouvrages de dom de Vert et Grand-Colas; les planches qu'ils donnent sont assez bien faites.

[2] Voir les pl. du grand ouvrage *des cérémonies religieuses* dites de Bernard Picard, 1er vol.

[3] Le cardinal Frédéric Borromée, archevêque de Milan, fondateur de la célèbre bibliothèque ambroisienne, a publié, en 1754, un traité spécial *de picturâ sacrâ*, qui est très-curieux à consulter. Voir aussi J. Molanus, *de imaginibus sacris*, un vol. in-8°.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES PRINCIPAUX OBJETS D'ART CHRÉTIEN, QUI SERVAIENT A L'ORNEMENT DES ANCIENNES ÉGLISES,

OU QUI ÉTAIENT RENFERMÉS DANS LEURS TRÉSORS.

AGNI, figures d'*agneaux*, en or, argent ou autre matière, servant à orner les autels, les baptistaires, les tabernacles, et divers vases sacrés en usage dans les premiers siècles [1].

ALTARIA INVESTITA, autels *revêtus de lames de métal* [2]. Les premiers Chrétiens se sont servi quelquefois, dans les tems de persécutions, de petits autels de terre cuite, tel que celui qui a été *trouvé dans les Catacombes et publié par Aringhi* [3], et dont nous donnons la figure. Voir notre planche, n° 1.

AMBO, *Jubé*, *Tribune*, *Galerie* élevée dont la place n'a pas toujours été bien déterminée dans les Eglises des premiers siècles. On y faisait la lecture de l'Evangile, les annonces publiques, la lecture de tous les actes solennels, telles que les décisions de concile, les excommunications, les traités de paix, etc.[4]

[1] In labro fontis stabat Agnus auri purissimi, undè aqua fundebatur. Durand. 8. cap. 19. de Baptist. Lateranense.

[2] L'usage des autels consacrés est dû au pape Sixte II, vers l'an 259. Ils étaient sans doute de bois ou de pierre. Les premiers qui furent faits en argent, ne datent que de Constantin et du pape Sixte III. Le premier autel d'or, dont il soit parlé dans l'histoire ecclésiastique, fut donné par l'impératrice Pulchérie à l'église de Constantinople. Voir *Sozomène* et *Nicéphore* à ce sujet. Dans les tems de persécution, un tombeau servit souvent d'autel aux fidèles réfugiés dans les catacombes. Voir un exemple d'un tombeau changé en autel. Hist. de l'art. XII, n° 16, sect. Architecture.

[3] *Roma subterranea*, tom. 1, p. 519.

[4] Les plus anciens que l'on connaisse sont dans l'église de St.-Clément à Rome, qui date du 4e siècle. *Diarum italicum*, p. 134, et l'*histoire de l'art* par les monumens, au moyen-âge. Architect., pl. XVI, n° 1.

Le plus beau Jubé qui existe encore, se voit à la Madelaine de Troyes; il a 36 pieds de long sur 24 de haut ou environ; c'est une véritable broderie en pierre. Il a été construit au 14e siècle par Gualdo. Voir les *Antiquités de la ville de Troyes*, par M. Arnauld, et les *Monumens de la France*, par M. de Laborde, au mot Troyes. Celui de St.-Etienne-du-Mont à Paris est assez beau; il date du XVIe siècle. Voir *ma notice* sur les Jubés; *antiquités de Troyes*, p. 20.

AMÆ, AMULÆ, vases destinés au vin de l'Offertoire ; c'étaient aussi de petites fioles, dans lesquelles le peuple mettait le vin qu'il voulait présenter à l'offrande. Celle dont nous donnons la figure dans notre planche, n° 2, est une de celles dont on se servait dans les premiers siècles : elle a été trouvée dans les catacombes, et elle est conservée dans le *Museum christianum* du Vatican. La figure que l'on y voit est celle de S. Pierre.

ANNULUS, voy. *Sigillum*.

APELLARIA, APALLAREA, espèce de *Baldaquins*, que l'on mettait sur les siéges des évêques. On donnait aussi ce nom aux *cloches*.

AQUÆ MANILES, vases pour laver les mains de l'officiant.

ARCA DEI, nom donné quelquefois aux *châsses* [1].

ARCUS, ornement en forme d'arc, autour duquel on plaçait, dans les anciennes églises, des luminaires. Avant 1789, il en existait encore un dans l'ancien sanctuaire de S. Etienne à Lyon, qui date du IXe siècle.

ARTOPHORIUM, espèce de *ciboire* d'une forme toute particulière, et qui ressemblait à une *grande tasse* : il en existait un en ivoire dans le trésor de l'église de S. Ambroise, à Milan ; et c'est le seul objet de ce genre qui soit conservé ; il date des premiers siècles, et est orné de sculptures en ivoire très-curieuses [2].

BAPTISTERIUM, *baptistaire, piscine, fonts baptismaux.*

C'est le premier des objets sacrés, c'est celui qui sert comme d'introduction au Christianisme ; aussi, dès les premiers siècles, les princes et les pontifes prirent à tâche de rendre les baptistaires riches et imposans. On peut les distinguer en grands et petits : les grands sont à proprement parler, les *baptistaires ;* les petits ne sont que des *piscines*, des *fonts-de-baptême*, qui ne furent renfermés dans l'intérieur des églises, que vers le 10e ou 11e siècle ; plus anciennement, ils en étaient toujours séparés et placés à quelque distance de l'église. On en trouve le motif dans tous les livres de Liturgie. — L'on peut regarder comme le plus ancien baptistaire, le bassin d'eau vive, qui existe encore dans une portion de la catacombe S. Pontien, à Rome, près la porte *Portèse*. On ne peut élever de doute sur la destination de cette piscine, pendant les tems de persécution. Une peinture à fresque, assez bien conservée, et placée sur la mu-

[1] Cette expression *Arca Dei* se trouve employée dans un canon du concile de Brague en 675. Quelques auteurs ecclésiastiques ont cru qu'elle signifiait un *ostensoire*; mais Thiers, dans son *Traité de l'exposition du St. Sacrement*, prouve qu'elle ne peut signifier que la *châsse*. Voir les raisons qu'il en donne, t. I, p. 15.

[2] Voyez la pl. XII, n° 2 de l'*histoire de l'art par les Monumens*, et Gori, *Thesaurus diptycorum*, t. III, p. 74.

raille de cette piscine, représente le baptême de Jésus-Christ [1]. Le premier monument payen converti en baptistaire, est un ancien temple de Jupiter, à *Spalatro*. Le baptistaire, dit de Constantin, bâti près de St.-Jean-de-Latran, à Rome, est le premier monument chrétien construit exprès pour cet usage. Celui de Pise est célèbre entre tous les autres. Celui de Florence date du VIe siècle [2]. Celui de Parme, celui de Ravenne, sont également remarquables [3]. Quant aux petits baptistaires, plus communément connus sous le nom de *fonts baptismaux*, quoique moins importans sous le point de vue de la grandeur, ils n'en sont pas moins intéressans sous le point de vue de l'art. Voici l'indication de quelques-uns. Celui qui est conservé dans l'église de S.-Prisca à Rome, doit être très ancien; il est creusé dans le tailloir d'un chapiteau antique; l'inscription gravée autour, atteste cette singulière métamorphose. A St.-Jean-de-Latran, on montre une cuve de marbre antique, qui a servi au même usage. L'Angleterre en a de très-anciens; tel est celui du prieuré de Kirkburn (Yorkshire) [4] sculpté dans le goût des premiers Normands, vers le 10e siècle, ainsi que celui de l'église de Chiavana, au pays des Grisons [5]. Voir dans notre planche, n° 18, un baptistaire des 1ers siècles.

BAUCA, *bocal*, vase de verre qui se trouvait toujours dans les trésors des anciennes églises, mais dont l'usage, non plus que la forme, ne sont pas bien déterminés par les commentateurs [6].

BUTRO, ou BUTTO, vase en forme de coupe, pris, tantôt pour le plateau des lampes nommées *coronæ*, tantôt pour une *coupe* même. Le vase que nous donnons sous le n° 3 a été trouvé en 1652, dans un jardin près l'église St.-Silvestre : il est en argent. Il porte pour inscription, d'abord le monogramme du Christ, puis *SANCTO SILvestro ancilla sua soLVIT*. On le croit donné par Sainte Projecta, qui avait fait bâtir cette église sur les ruines de son palais [7].

CALICES, *Calices*. Dès les premiers siècles, il y en eut en or et en

[1] *Histoire de l'Art*, sect. Architect., pl. LXIII, n° 3 (peintures), pl. X, n° 8.

[2] Les portes de ce baptistaire, ouvrage de Lorenzo Ghiberti sont si belles, que Michel-Ange, en état de les apprécier, disait qu'elles étaient dignes d'être les portes du paradis.

[3] On peut voir les plus beaux de ces baptistaires, réduits sur une même échelle, *Hist. de l'Art*. pl. LXIII, déjà citée.

[4] Antiquités d'Angleterre, par Sthotard et Strut.

[5] Ces fonts baptismaux, d'une forme toute particulière, ont été gravés dans l'Histoire de l'art. Sculpture, pl. XXI, n° 11. Ils sont entourés de sculptures du 11e siècle.

[6] Isidore, dans ses *Origines ecclésiastiques*, et Cassien, *Institutions monastiques*, citent ces vases.

[7] Voir d'Agincourt, t. II, p. 38, section *sculpture*.

argent, dans les églises principales, mais dans les églises pauvres ou des campagnes, ils étaient de verre, de bois, de corne, d'étain, de cuivre, etc. Les calices de verre furent prohibés par un concile de Rheims, cité par Surius; ceux de bois par le concile de Tribur, en 895, et ceux de corne par le concile de Calchut en Angleterre, de l'an 787. Ceux que nous citons ici datent des premiers siècles, et sont l'un en verre blanc, n° 4, et l'autre en verre bleu, n° 5. Le pied de celui-ci est lié à sa coupe par un bouton et une rosette en cuivre [1]. Comme objet d'art chrétien, nous citerons le beau calice de l'abbaye de Wingarten en Souabe, chef-d'œuvre de l'orfèvrerie allemande, au XIV[e] siècle [2].

CALIX PENDENTILIS, espèce de *ciboire* ou *calice* suspendu par des chaînes. Voy. *Columbæ.*

CANISTRA, lampes en forme de corbeille, ou plateaux placés au-dessous des lampes.

CANTHARA CEROSTATA, *chandeliers* [3] ou *candélabres*, pour recevoir des cierges en cire; ils étaient désignés par d'autres noms, tels que *Paschalia*, lorsqu'ils servaient aux fêtes de Pasques, etc. Voir un de ces chandeliers très-richement orné, planche n° 7. Celui n° 6 est en fer, et a été trouvé dans les catacombes; ce dernier pourrait aussi être une lampe, dans le genre de celles dont les anciens Romains se servaient dans leurs cérémonies funèbres.

CATHEDRA; ce mot est pris, sous différentes acceptions, par les écrivains lithurgiques. Nous ne l'employons ici, qu'autant qu'il sert à désigner les *siéges*, *stalles*, *chaires* disposés soit dans le chœur, soit dans toute autre partie d'une grande église; on en voit encore qui ont échappé aux Vandales de toutes les époques, et qui sont l'objet de l'admiration des artistes et des hommes de goût [4]. La chaire que nous donnons, n° 8 de notre planche, porte au dossier le mot *ιχθυς*, *poisson.* L'on sait que les Chrétiens se servaient de ce mot ou de la figure d'un poisson pour

[1] Voir *histoire de l'art*, Peintures, pl. XII, n° 28 et 29.

[2] Voir *idem*, Sculpture, pl. XXIX, n° 28.

[3] C'est au pape St. Melchiade, vers 311, que l'on doit l'usage des chandeliers sur les autels.

[4] Quelques églises offrent encore de beaux modèles en ce genre de monumens chrétiens, telles que l'église St. Denis, au fond du chœur, l'église St. Saturnin de Toulouse, le chœur de l'église St. Claude en Franche-Comté; le chœur de Notre-Dame de Paris. Voir les dessins de la belle *collection des monumens français*, publiés par Willemin, t. II, comme modèles de chaires en bois sculpté, ou en pierre. La cathédrale de Strasbourg en possède une des plus curieuses. Celle de St. Janvier à Naples est monumentale. En Angleterre, celle de l'église de Sephton. est un morceau de sculpture gothique très-précieux.

se reconnaître dans les tems de persécution. Ce mot est gravé sur une foule de voûtes ou de monumens chrétiens.

CEROSTATI BATTUTILES ANAGLYPHI, *chandeliers* richement ornés de *bas-reliefs* en lames d'or ou d'argent battues au marteau et ciselées. Les plus anciens objets de ce genre avaient quelquefois la forme d'un arbre, d'autres imitaient le chandelier à sept branches des Juifs [1]. Les deux plus beaux connus avaient été exécutés en or massif par ordre des papes Jules II et Léon X, d'après les dessins de Michel Ange et de Raphaël, par le seulpteur Benvenuto Cellini, et placés à Saint-Pierre de Rome, où ils ont existé jusqu'à leur destruction par les Vandales de 93 [2].

CERVI, *figures de cerfs*, en or, argent, cuivre, servant à verser l'eau dans un baptistaire, comme on en voyait dans les basiliques, du tems de Constantin.

CIBORIA, pris tantôt pour le saint ciboire même (voir alors ce qui est dit au mot *ostensorium*), tantôt pour un *baldaquin* ou *couronnement*, qui couvrait le saint-ciboire ou l'ostensoire, les reliques ou l'autel. Les ciboires, comme vases, avaient diverses formes, tantôt celle d'un *coffret* [3], d'une *tour* [4], d'une *colombe* [5], comme celle qui se voyait au-dessus de l'autel de l'abbaye S.-Denis, au tems du roi Gontran : tantôt celle d'un *agneau*, etc., et alors ils étaient déposés dans les baptistaires, lorsqu'ils étaient encore séparés des basiliques. On en voyait ainsi dans l'église du monastère de Cluny, dans celle de Rodez, à St.-Maur-les-Fossés près Paris, à Chartres, etc. [6]. Dans notre planche, n° 17, nous donnons la figure du *ciboire* en forme de *tour*.

CIMELIA, *cymilia* ou même *cimiliarcha*, signifiaient des meubles précieux, et particulièrement des vases destinés à contenir des liquides, tels que l'eau bénite, l'huile consacrée, etc. ; voir notre planche n° 10, et son explication ci-dessous note 7 [7].

[1] *Histoire de l'Art*. Peinture, LIV, Sculp. VIII, n° 8.

[2] Quelques écrivains contestent le fait de l'exécution de ces candélabres par le Cellini.

[3] Thiers. *Exposition du St. Sacrement*, t. I, p. 29.

[4] *Ib*. ch. V.

[5] *Histoire de S. Denis*, par dom Felibien, t. I, p. 6.

[6] Ciampini, *Vetera monimenta* ; voyez *Agni*, et *artophorium*, dans cette notice.

[7] Il existe dans le trésor de l'*église du Dôme*, (la basilique Ambrosienne) à Milan, un vase d'ivoire, qui est un objet d'antiquité et d'art très-curieux du 10e siècle. Il est orné de sculptures qui représentent, dans des niches à plein cintre (ce qui prouve son antiquité) et soutenues par des colonnes, avec chapiteaux à figures, la Vierge, les 4 évangélistes avec leurs attributs. Ce vase

CLAMACTERII ARGENTEI, *sonnettes d'argent* suspendues à une lampe [1].

COLATORIUM, sorte d'*entonnoir* ou *couloire*, pour verser goutte à goutte le vin du calice dans un autre vase, pour communier le peuple.

COLUMBÆ, figures de *colombes*, d'or, d'argent, de cuivre émaillé, etc., servant à conserver l'hostie; c'est ce que l'on nommait *custode* ou *réserve* [2]. Voir aussi ce que nous disons aux mots *agni, ciboria, turris*, etc., et dans le *Traité de Thiers*, tous les détails curieux dans lesquels il est entré sur les usages consacrés par les plus anciennes liturgies [3].

COMMUNICALES, vases servant à distribuer la communion aux fidèles, lorsqu'ils communiaient encore sous les deux espèces.

CONCHA AUROCHALCA, autre vase en forme de *conque marine*, qui servait, dans quelques baptistaires, à verser l'eau sur la tête des baptisés.

CONFESSIONES, endroit réservé sous les autels, pour renfermer des reliques. Ce nom est aussi donné à l'autel même, en mémoire des catacombes et des tombeaux des martyrs, qui témoignent de leur *confession* généreuse. Enfin, on a donné ce nom à une décoration plus ou

a servi à présenter l'eau bénite à l'empereur Othon, lorsqu'il fut reçu par l'archevêque de Milan, Gothfredus, ce qui est constaté par l'inscription qui se lit au bord du vase :

Vates Ambrosii, *Gothfredus*, dat tibi, *sancte*,
Vas venienti, sacram spargendam, Cæsare, lympham...

L'archevêque Gothfredus, ayant occupé le siége de Milan sous les deux Othon, savoir : Othon-le-Grand et Othon II, depuis 373 jusqu'à 378, il serait intéressant de connaître auquel des deux se rapporte ce qui est dit ici. Cependant l'épithète *sancte*, qui se lit dans le distique, ne pouvant raisonnablement s'appliquer à Othon II, surnommé *le Sanguinaire* par les historiens, il est à croire que celui dont il s'agit ici est Othon Ier, renommé pour sa piété et ses grandes qualités. Voir notre pl. n° 10.

[1] Ughellus, dans son *Italia sacra*, écrit *Cremasterii*, ce qui signifie alors de petites *bulles*, *bullæ aut alii ornatus pendentes*, etc.

[2] Voir le synode de Constantinople, art. 11, et celui de Nicée, art. 11, §. 5, à ce sujet.

[3] Thiers, *Exposition du St.-Sacrement*, t. 1er, p. 34 et suiv. S. Grégoire de Tours, de *gloria martyrum*, cap. 72, raconte qu'un soldat de Sigebert, roi de Soissons, dont le camp était voisin de l'abbaye de St.-Denis, ayant voulu s'emparer de la colombe d'or, placée au-dessus du tombeau de St.-Denis, au 6e siècle, et ne pouvant l'atteindre, monta sur le tombeau même; mais au moment où il portait la main sur le vase sacré, il glissa, se perça de sa lance qu'il avait appuyée contre terre, et mourut sur la place.

moins riche, élevée au-dessus de l'autel principal, au milieu de laquelle on suspendait ou plaçait les reliques [1].

CORONA SPANOCLYSTA, *couronne fermée par le haut*, servant de décoration à un baldaquin d'autel. Des écrivains croient que cette forme d'ornement remonte au VIII[e] siècle. On voit de ces sortes de couronnes sur les sceaux de cette époque [2]. D'autres prétendent qu'elle ne date que de Charles VII, qui l'aurait employée le premier.

CORONÆ, espèce de *lampes* ou *ornement de lampes*, fait en couronne : d'autres donnent ce nom à une espèce de coiffure dont les évêques se servaient dans les premiers siècles [3]. On se sert aussi de ce mot pour désigner le *cercle* ou *nimbe* qui entoure la tête de Jésus-Christ, de la Vierge, et des saints, dans les images sacrées. V. *Nimbus*.

CRUCIA, *croca*, nom donné à la *crosse*, qui d'abord n'était qu'une *croix*, sur le bâton de laquelle les évêques âgés ou infirmes s'appuyaient pour marcher ou se tenir debout à l'office. Cette croix étant peu commode, fut convertie en bâton à potence, encore en usage dans les couvens maronites, suivant les derniers voyageurs. On voit la crosse citée, pour la première fois, dans la vie de S. Césaire d'Arles, qui vivait au IV[e] siècle, mais ce n'était encore qu'un bâton courbé, comme le *lituus* des anciens, *baculus pastoralis*, dit l'historien. Ce bâton est devenu un ornement très-compliqué. On en conserve de très-précieux dans les cabinets des curieux [4].

CRUX ANAGLYPHA CORONATA, etc., croix de différentes matières, mais ornées de bas-reliefs ciselés ou sculptés avec plus ou moins d'art [5].

[1] On peut citer comme un monument accompli dans ce genre, la belle décoration qui se voyait dans l'église St.-Paul hors des murs, avant l'incendie de 1823. L'*Histoire de l'Art* nous en a conservé le dessin, V. pl. XXIII, *Sculpture*.

[2] Anast. *vita pap.* Leonis III : *Corona est circulus orbis, arcus super coronam curvatur, eo quod oceanus mundum dividere narratur.* Telle est l'explication qu'en donne Du Cange, verbo *Corona*.

[3] Firmicus, lib. III. Carol. Paschalius *de Coronâ*, cap. XIII, 19. Joann. Diaconus passim.

[4] Celle qui existait dans le cabinet de M. Vialart-Saint-Morys, date du 4[e] ou 5[e] siècle; ses ornemens sont dans le style de l'école byzantine. Willemin, *Monumens français inédits*, en a publié aussi une très-curieuse, trouvée dans le tombeau d'un archevêque de Sens, enterré dans la cathédrale. Cette crosse date de 933.

[5] Une des plus remarquables dans ce genre est celle dont il est parlé dans la vie du pape S. Silvestre, et sur laquelle Bélisaire, qui lui en fit don, avait fait représenter ses victoires, *crux aurea cum gemmis è spoliis Vandelorum, à Balisario donata et in qua scripsit victorias suas. Thesaurus diptycorum* de Gori, monumenta eburnea, t. III, p. 18 et 152.

CYCNUS, figure de *cygne* pour l'ornement d'un baptistaire.

DEAMBULATORIUM, toute espèce de galerie couverte, promenoir, tenant à une église, à un monastère, etc.: ce que nous nommons les cloîtres est dans cette catégorie [1].

DELPHINI, figures de *dauphins*, servant à orner un baptistaire et à y verser l'eau.

DIPTYCA, les *diptyques*. Ces objets sont célèbres dans les anciennes liturgies, et très-recherchés par les curieux des monumens du moyen-âge. C'étaient des *tablettes en bois de citronnier* ou *d'ivoire*, sculptées avec beaucoup d'art, et qui servaient à renfermer les noms des morts et des vivans les plus illustres dans chaque église. Ils commencent presque toujours par nommer le Pape et le prince régnant, les évêques, les fondateurs, les martyrs, les magistrats de la ville, etc. *Être rayé des diptyques* était une chose très-grave dans la primitive Eglise et dans le moyen-âge; c'était, comme le dit Du Cange: *Ex diptycis deleri, erat è memoriâ aboleri et perpetuâ notari infamiâ.* Aussi effaçait-on des peintures des églises, les figures de ceux qui étaient rayés des diptyques, ainsi qu'il arriva aux sectaires Sergius, Pyrrhus et à d'autres hérétiques, chassés de leurs siéges par décision des Conciles. L'appareil de cette cérémonie était très-imposant. On montait sur l'ambon ou jubé, et là, devant tout le peuple, on effaçait le nom de l'évêque, ou de tout autre qui avait encouru l'excommunication ou même une pénitence temporaire. Les princes n'étaient pas à l'abri de cette censure ecclésiastique. Les noms des empereurs Zénon et Anastase furent ainsi rayes, à la suite d'un Concile de C. P., comme protégeant l'hérésie et les hérésiarques. Les noms de personnages morts étaient effacés quelquefois des diptyques. L'histoire de l'Eglise en offre quelques exemples, mais plus rares. On rétablissait à leur place les noms de ceux qui avaient été retranchés par les schismatiques et les persécuteurs, ou par suite de surprise [2]. Comme objets d'art, les diptyques de Bourges, de Nuremberg, ceux d'Amiens, sont des objets très-précieux comme monumens chrétiens. Ces derniers sont peut-être le seul monument national que nous possédions, et qui soit aussi important, puisqu'il représente le baptême de Clovis par S. Remy et S. Wast [3].

1 Les cloîtres des églises de Ste.-Scholastique à Rome, de San-Subiaco au monastère de ce nom, de St.-Jean-de-Latran, de St.-Paul hors des murs, sont les constructions les plus anciennes connues dans ce genre. *Histoire de l'Art*, Archit., pl. XXIX, XXX, XXXI. En France, ceux de Noyon, de St.-Jean-des-Vignes à Soissons, de Cluny à Paris; en Angleterre, ceux de Salisbury et Cantorbrey sont des constructions très-curieuses des 12, 13 et 14e siècles.

2 Voir l'*Histoire ecclésiastique* de Beraut-Bercastel, t. III, p. 389 et 391, v. 433.

3 Cette sculpture doit être ancienne, puisque les évêques n'ont ni mître, ni

DOMINICALE, nom du *linge blanc*, dont les femmes chrétiennes couvraient leur main droite, lorsqu'elles recevaient l'eucharistie, pour l'emporter en leur maison, surtout au tems des persécutions.

EVANGELISTERIUM et **EVANGILIUM**, *évangélistaire* ou *évangéliaire* Quelques auteurs liturgiques employent ce mot pour désigner l'*étui* ou la *châsse*, richement ornés de pierreries, d'incrustations et de sculptures, qui servaient à renfermer le livre des évangiles, ou même à le porter processionnellement dans de certaines occasions. Quelques écrivains donnent le nom d'*évangéliaire* à la couverture même du livre [1].

FACIES ALTARIS, *rétable d'autel*, ciselé en or, argent ou cuivre, ou orné de sculptures d'ivoire et bois doré [2].

FASTIGIUM, *dais*. *baldaquin*, *trône* ou *chaire pontificale*, surmonté d'un couronnement.

FLABELLUM [3], *éventail*, servant à chasser les insectes du calice pendant la messe. On s'en servait dans quelques églises de France. Voir la figure que nous en donnons sous le n° 12.

FONTES, nom donné aux *baptistaires* ou *fonts baptismaux*, renfermés dans l'intérieur des églises des premiers siècles.

GABATHÆ, *lampes* ou *luminaires* suspendus devant un autel.

GEMMILIONES, vases accouplés, dont l'usage n'est pas bien précisé dans les auteurs ecclésiastiques.

GLORIA, *la gloire*. Ce mot est employé par quelques écrivains li-

crosse, ni pallium, tous objets qui ne furent guère en usage que vers le 10e siècle. Les évêques sont chaussés de sandales nommées *caligæ*, que les soldats romains, qui servaient dans l'armée de Clovis, portaient à cette époque, suivant la remarque de Procope. Le portail de l'église est d'architecture byzantine, et le baptistaire est devant, ce qui est à remarquer.

[1] On voit un très-bel évangéliaire, incrusté de sculpture en ivoire et enrichi de miniatures, à la bibliothèque du roi, sous le n° 545. Voir Dibdin. *Voy. en France* III, 110, ainsi que celui côté n° 56, même dépôt des manuscrits. Saint-Denis, St.-Germain-des-Prés en possédaient de très-beaux, ainsi que la Ste.-Chapelle. Voir l'hist. de ces monumens, par Félibien, Bouillard, etc.

[2] Celui de la basilique ambroisienne est cité ; il est du 9e siècle. Celui de la cathédrale de Citta Castello, dans l'Ombrie, surpasse tout ce qui existe en ce genre. C'est un présent du pape Célestin II, au 12e siècle. *Histoire de l'Art*, Sculpt. xx, 13. Celui de l'ancienne abbaye d'Everborn, qui fait partie du beau musée de M. du Sommerard, à l'hôtel de Cluny, est admiré des curieux Voir la notice sur ce monument précieux, pag. 45.

[3] Un vase chrétien des premiers siècles en représente un, *Hist. de l'art*, Peinture, XII, 22. Celui qui existait à l'abbaye de Tournus, était rond, représentait les douze Apôtres et des sujets mythologiques. *Voy. littéraires*, verbo *Tournus*, et l'*Histoire de l'abbaye de Tournus*, par le chanoine Juenin, in-4°, 1710. Voir celui que nous donnons, n° 12 de notre planche.

turgiques, pour désigner l'espèce de Jubé ou Ambon, qui se trouvait au-dessus du porche intérieur de quelques anciennes églises, et qui servait à lire les prophéties. Celui des épîtres et évangiles était toujours placé près du chœur [1].

JUGULUM, pris souvent pour *fastigium*. Voir ce mot.

LAUDANÆ ou **LAUDUNÆ**, vases sacrés ou ornemens suspendus devant les autels.

LAVABO. On donnait ce nom à un lieu destiné au lavement des mains, soit des prêtres, avant de dire la messe soit des moines avant d'entrer au réfectoire [2].

LECTIONARIUM, pris quelquefois pour *evangelisterium*, mais plus ordinairement pour *le livre des leçons*. Celui que possédait autrefois la bibliothèque de la cathédrale de Cologne, et qui était un manuscrit du xe siècle, est cité pour sa beauté [3].

LECTORIUM PULPITUM, le *pupitre* ou *lutrin* [4]. On donnait aussi ce nom aux *Jubés*. Voir le mot *Ambo*.

LITTERÆ FORMATÆ. Voy. *Tesseræ*.

MENOLOGIUM GRÆCUM. Cet ouvrage est souvent cité par les agiographes ; c'est, à proprement parler, le *martyrologe de l'église grecque* : mais comme depuis le schisme d'occident, beaucoup de personnages suspects d'hérésie y ont été insérés, ce livre ne jouit plus de la même considération. Comme objet d'art calligraphique, on cite le beau *ménologe*, conservé à la bibliothèque de Vienne, apporté de Constantinople [5] ; le plus beau monument de ce genre qui soit connu, est celui qui est à la bibliothèque du Vatican, coté sous le n° 1613 du catalogue [6].

MINISTERIA SACRA, toute espèce de vases sacrés, pris indistinctement.

MURENA AUREA, sorte de *collier d'or filé*, servant à orner les statues des saints. Dans l'histoire des papes, il est question d'ornemens de ce genre, donnés par les papes Léon III et Grégoire IV.

MISERICORDIÆ, *stales* sur lesquelles on se reposait, sans paraître assis. Voir *Reclinatorium*.

[1] Thiers, *Dissert. eccl.*, ch. XXIII. Bocquillot, *Traité de Liturg. sacrée*, p. 74.

[2] Voir l'*Essai sur l'abbaye de S. Wandrille*, par Langlois-du-Pont-de-l'Arche, pag. 109, planche X.

[3] Jansen, *Recherches sur la Gravure en bois*, calligraphie, II, 23.

[4] Voir les *Planches des antiquités du Vieux-Poitou*, XXIX, et les *Antiquités nationales*, n° 52, pl. IV.

[5] Ce beau manuscrit a été publié par les soins du card. Albani.

[6] On ignore par qui ce livre curieux a été composé. Voir les belles peintures de ce manuscrit, *Hist. de l'art.*, sect. de la Peinture, XXX, XXXI et XXXIII. On y remarque celle qui représente le Synode de Nicée, tenu en 787, contre les iconoclastes.

NIMBUS ou **CORONA SANCTORUM**, cercle placé dans les anciennes peintures, autour de la tête des saints. Des médailles du Bas-Empire offrent aussi le nimbe autour de la tête de quelques empereurs ; il est alors de forme triangulaire ou d'un losange. Léon III l'Isaurien, son fils Constantin et l'empereur Maurice, sont représentés quelquefois avec cet ornement [1].

NYMPHÆUM. Dans les auteurs ecclésiastiques, ce mot sert à désigner des *bassins*, jetant de l'eau, et placés sous le portail d'une basilique.

ORARIUM, *l'étole* que portent les prêtres et les diacres.

ORATORIUM, employé quelquefois pour exprimer un *reliquaire de grande dimension* : il en existait un autrefois de cette sorte, dans le trésor de St. Denis: il était connu sous le nom de l'Oratoire de Philippe-Auguste [2].

OSTENSORIUM, voyez *Tabernaculum*.

PELVES, espèce de *bassins*, dont on se servait autrefois pour se laver les mains dans les monastères, et pour conférer quelquefois le baptême.

PHARA CANTHARA, *lustres en forme de lampes*, et qui ne servaient que dans les fêtes principales [3].

PLENARIUM, ou **PLENARIUS**, c'est le nom donné aux livres qui renfermaient les épîtres et les évangiles, ou l'office particulier d'une fête. Quelques lexicographes traduisent par *missels*. Comme objet d'art calligraphique, on cite le *Plenarium* de la collégiale de Quedlinbourg, fait par ordre de Henri Ier, au 10e siècle [4]. *Plenarium solemne* signifie *office solennel*.

POLYCANDILUM, luminaire formé par la réunion de plusieurs cierges.

PRESBYTERIUM SCULPTUM, enceinte d'un chœur décoré de sculptures en marbre, bois, ou toute autre matière. Les cathédrales d'Albi et de Chartres peuvent servir de modèle pour ce genre de décora-

[1] Jean Nicolas ou Nicolaus a fait un Traité très-curieux, intitulé : *De nimbis circularibus et triangularibus*, etc. Hos nimbos, ævo Constantiano, invaluisse existimo..... in ornandis sacris imaginibus, Mox capita sanctorum, radiis ad instar palmarum foliis micantibus, *expansisque*, *ornata spectantur*, etc., dit cet auteur en parlant d'un manuscrit du Vatican.

[2] *Histoire de S. Denis*, Félibien, tom. II, planche du Trésor III, lettre *E*.

[3] Les papes S. Hilaire, Hadrien, Léon III, en avaient fait faire de cette forme en or et en argent, d'une richesse incroyable. Anastase, in vita pontif. romanor.

[4] Walman, *Dissertat. eccles.* 1776. Jansen, *Recherches sur la Calligraphie*, t. II, p. 22.

tion [1]; on peut citer également l'ancien chœur de l'abbaye de S.-Claude, en Franche-Comté [2], et celui de Notre-Dame de Paris.

PUGILLARIS [3], *fistule*, *chalumeau* ou *tuyau* en or, argent, etc. servant à aspirer le vin du calice; les fidèles s'en servaient autrefois, lorsqu'ils communiaient sous les deux espèces. Voir notre planche, n° 11.

PROPITIATORIUM ALTARIS, nom donné par quelques auteurs liturgiques, à une *couverture d'autel*, dont plusieurs étaient d'une richesse remarquable. D'autres donnent ce nom à l'intérieur du *rétable de l'autel*, qui servait à renfermer des reliques. Le pape Paschase en fit faire un en lames d'argent, pour le maître-autel d'une église de Rome. Ce pape vivait en 817.

RECLINATORIUM, espèce de bâton destiné à servir d'appui. La longueur des offices ne permettant pas à tous ceux qui y assistaient de se tenir toujours debout (car alors il n'y avait pas de siéges), on introduisit, vers le 8e siècle, l'usage d'un bâton sur lequel les ecclésiastiques ou moines âgés ou infirmes, pouvaient s'appuyer, et l'on s'en servit jusque vers le 12e siècle, où l'on commença à avoir des stalles, que pour cette raison l'on nommait *misericordiæ*, et sur lesquelles on se reposait sans paraître être assis. Mais pendant la lecture de l'Evangile, tout appui, même les *reclinatoria*, étaient défendus; on les posait par terre [4].

REGNA ou **REGNUM SPANOCLYSTUM**, *baldaquin* suspendu au-dessus d'un autel, et ayant la forme d'une couronne fermée [5].

RETE AHENUM, lustre de bronze en forme de grillage.

RUGA INVESTITA, *balustrade d'appui*, revêtue de métal.

SACRARIUM, *sacraire*. On nommait ainsi l'espèce de *piscine* placée ordinairement près du maître-autel, dans les anciennes églises, et destinée à recevoir l'eau dans laquelle on avait lavé les linges consacrés, etc. [6]

SCULPI, espèces de *coupes* ou de *mesures*.

SCUTA ARGENTEA, *bassins* d'or ou d'argent en forme de bouclier, servant à présenter des offrandes à l'autel [7]. Voir notre pl., n° 14.

[1] Voir les belles planches de M. Chapuy, dans la suite des cathédrales, publiées en 1829.

[2] *Voyage pittoresque dans l'anc. France* (Franche-Comté), planche 57.

[3] Primitivement ce nom fut donné à des tablettes de bois, d'ivoire, propres à écrire. Il a passé ensuite à l'instrument qui y était attaché (le calamus).

[4] Lebrun, Des Cérémonies de la Messe, édit. in-8°, p. 180.

[5] Onuphrius Panvinus, *De præcip. basilic. urb. Romæ.*

[6] Peu d'églises ont conservé leur sacraire. Le seul qui soit peut-être encore sur pied, se voit dans l'église de Saint-Urbain, à Troyes. V. *Antiquités de la ville Troyes*, par M. Arnould.

[7] Adam de Brême, capit. 161, dit: Scutum argenteum deauratum..... ob-

SCUTELLA, espèce de *vase* ou d'*écuelle* dont on se servait dans quelques monastères, lors de la communion des fidèles, pour empêcher qu'aucune parcelle de l'hostie ne tombât à terre en cas d'accident.

SICLA, espèces de *vases* de forme allongée.

SIGILLA, *cachets* ou *sceaux* en cuivre, or ou argent, à l'usage des différens supérieurs ecclésiastiques. Les papes, les évêques, les abbayes, les communautés religieuses, en avaient; plusieurs sont très-remarquables, comme objets d'art. Celui que nous donnons dans notre planche, n° 15, a été trouvé au cimetière de Sainte-Agnès. Il porte une *semelle* sur laquelle est gravé le mot *Justus*. Les premiers Chrétiens s'en servaient pour le mettre sur leurs tombeaux, afin de reconnaître leurs frères [1].

SPANIETA ou **PLANETA**, *chasuble*, vêtement sacerdotal.

SPATHA ou **SPATA**, épée votive avec un fourreau orné de pierreries. Il y avait des occasions solennelles où l'on tenait l'épée nue et élevée pendant la lecture de l'Evangile, ainsi que l'avait mis en usage Micislas, premier roi chrétien de la Pologne, après sa conversion. Cet usage fut ensuite imité par divers ordres militaires et quelques princes chrétiens. On trouve dans les Annales de St. Bertin, année 877, et le Continuateur d'Aimoin, que cette épée portait le nom de St. Pierre, *spata quæ vocatur sancti Petri.*

STAUPI, *couloirs* pour faire tomber goutte à goutte le vin consacré d'un vase dans un autre, ou pour le verser dans la bouche d'un malade, etc.

STRUTHIO-CAMELI OVA, vases en forme d'œuf d'autruche.

tulit, en parlant d'un pape dans son *Histoire ecclésiastique*, écrite au II[e] siècle.

[1] Parmi les sceaux qui étaient plus spécialement à l'usage de l'Eglise, on remarque celui qu'on nommait *sigillum altaris*, servant à sceller un tombeau ou la pierre couvrant les reliques placées sous l'autel. Ce sceau avait ordinairement la forme d'une croix. Voir le *Traité de Diplomatique* de Dom Martenne et Toutain, article des *Sceaux;* et Durand, *Rationale divin. off.*, liv. I, cap. 6, n° 34. On connaît aussi celui dit *sigillum piscatoris*, d'où est venue l'expression : *Donné sous l'anneau du pêcheur* : c'est proprement l'anneau personnel des Papes. On en trouve l'origine dans une lettre du pape Clément V, citée par Carbonellon, dans sa *Chronique d'Espagne*, f° 68. On y voit un saint Pierre dans une petite barque et tirant des filets de l'eau. Mais, dit l'auteur cité, ce cachet ne sert que pour des choses secrètes et personnelles (in suis secretis et cum familiaribus suis), le sceau authentique étant la Bulle, *Bulla*. Voir, à ce sujet, le *Dictionn. raisonné de Diplomatique* de Dom Vaines. Le père Dumolinet, dans sa *Description du cabinet de la Bibliothèque Sainte-Geneviève*, donne celle de deux anneaux de ce genre et leur représentation. Voir planche III, pag. 5 et 6, et la remarque sur cet anneau et son usage.

TABERNACULUM OSTENSARIUM [1], ce que l'on nommait autrefois *ostensoire*, et plus ordinairement aujourd'hui *soleil* et *saint-sacrement*. Comme objets remarquables dans ce genre, on cite les ostensoires de Perpignan, de Narbonne, de Dijon, renommés par leur grandeur et leur beauté. Ils avaient jusqu'à 6 pieds de haut; il fallait huit hommes pour les porter en procession. Celui de Perpignan avait été donné, au 14e siècle, par un marchand drapier de cette ville. Voir celui que nous donnons sous le n° 13, et qui est du 4e siècle.

TABULÆ ACUPICTILES, tableaux, tentures, tapisseries, brodés à l'aiguille, et dont les anciennes églises étaient richement décorées au moyen-âge. Les tapisseries de Constantinople étaient célèbres. Ce fut sans doute là que fut exécutée celle dont parle Fronteau, et sur laquelle le pape Pascal II, vers 820, fit représenter la résurrection de la Sainte-Vierge et son Assomption, ainsi que celles données par le pape Léon IV à diverses églises. Mais on ne connaît plus, en fait de monumens de ce genre, que celle dite de Bayeux, brodée par la reine Mathilde, femme de Guillaume-le-Conquérant, vers le 10e siècle. On cite encore la nappe d'autel, brodée par Berthe, femme du roi Robert, et donnée par cette princesse à Saint-Remy. Ce précieux travail, qui datait du 8e siècle, était en filets d'or [2]. Toutes ces tapisseries étaient célèbres dans le 13e siècle [3].

TESSERÆ *christianæ et hospitalitatis* [4]. C'était une espèce de *cachet* qui servait aux premiers Chrétiens. On mettait ce cachet sur les lettres nommées *litteræ-formatæ*, et ceux qui en étaient porteurs recevaient, sans exception, l'hospitalité partout où ils se trouvaient. Ceux qui refusaient de la donner, se rendaient coupables, et encouraient l'excommunication. La tessère que nous donnons sous le n° 16, porte en monogramme le nom ÆLIÆ VALRLÆ, celui d'une dame romaine et chrétienne, ainsi que semble le prouver le monogramme du Christ qui est à côté.

THECÆ *aureæ et argenteæ*, toute espèce de *châsses*, *reliquaires*, etc.

[1] Ces mots se trouvent employés, dans un décret de visites pastorales des églises de Novare et Cosme, par J.F. Bonhomme, évêque de Verseil. Voir Thiers, *Exposition du Saint-Sacrement*, 1, 227, et la note pag. 231, et les planches.

[2] *Chronique du Vezelay*, 1, p. 241. On y lisait ce distique :

Hic panis vivus cœlestisque esca paratur,
Et cruor ille sacer qui Christi ex carne, currit.

[3] Voir les détails curieux, consignés à ce sujet dans le *Discours sur la Peinture moderne*, par M. Emeric-David, pag. 203, 211, 222, 223, etc.

[4] *Cabinet de la Bibliothèque Sainte-Geneviève*, par le P. Dumolinet, planche 3 et 4. J. Bap. Thomassin, *de Tesser.*; Facichellius, *De jure hospitalitatis universo*. Col. 675. M. Raoul-Rochette, *Discours sur les types primitifs de l'art chrétien*, etc.

Les églises étaient riches autrefois de ces sortes d'ornemens. Il y avait les grands et petits reliquaires. Les énumérer serait impossible, nous nous bornerons à signaler les plus célèbres. La châsse de Saint-Pierre, exécutée par Jean de Balduccio, pour l'église de Saint-Eustorge, à Milan ; celle du maître-autel de Saint-Jean-de-Latran, à Rome ; c'est un présent du pape Urbain V ; la châsse de sainte Ursule, au grand hôpital Saint-Jean-de-Bruges, est renommée et ornée de peintures exquises d'Emmeling, qui y représenté la légende si célèbre des 11,000 vierges [1] ; celle de la cathédrale d'Orviette, toute couverte d'émail, a été gravée dans l'*Hist. de l'art*, tom. VI. pl. 123 ; celle de saint Taurin, d'Evreux [2] : de saint Spire, à Corbeil ; de saint Sebald, dans l'église cathédrale de Nuremberg ; de saint Berchaire, dans l'ancien couvent de Moutier-en-Der ; celle de l'église Saint-Pierre, à Lille, sont les plus célèbres et les plus considérables parmi tant d'autres qui prouvaient ce que le Christianisme savait inspirer. Les vandales de 93 ont presque tout détruit, au nom de la Liberté... Parmi les tombeaux renfermant des reliques, celui de saint Remy [3], dans l'église de ce nom, celui de saint Thomas de Cantorbéri, en Angleterre, sont célèbres. On sait ce que Saint-Denis, la Sainte-Chapelle, Saint-Germain-des-Prés, les cryptes d'Auxerre, etc., renfermaient de richesses en ce genre. Nos musées nous en offrent çà et là quelques débris échappés à l'avidité des spoliateurs [4].

THYMIAMATERIA, vases à *parfums, cassolettes*, encensoirs.

TURRIS, *custode, ciboire, ostensoir*, en forme *de tour* [5]. S. Grégoire de Tours parle d'un ornement pareil, qui décorait le haut du tombeau de S. Denis [6]. Au mot *ciboria*, nous avons donné quelques expli-

[1] Pour la description de cette belle châsse, voir l'*Histoire d'Ursula*, par M. le baron de Keverberg. Gand, 1818.

[2] *Description de la châsse de S. Taurin*, par M. le Prévost de Rouen.

[3] Ce beau monument d'art, et surtout de la piété de nos pères, n'existe plus. Il a été remplacé par un mausolée en bois, autour duquel sont placées les figures des douze pairs de France. M. de Laborde a fait graver ce magnifique tombeau, tel qu'il existait avant 89, dans la 45e livraison de son grand ouvrage en 3 vol. in f°, intitulé : *Monumens de la France*, classés chronologiquement, etc., avec un texte historique.

[4] M. Duchêne aîné, conservateur du Cabinet des Estampes, prépare sur les châsses un travail très-important, que nous désirons voir publier bientôt.

[5] Thiers, dans son *Traité de l'exposition du Saint-Sacrement*, p. 223, cite l'ostensoire des Célestines de Marcoucy en France, fait ainsi, et il en donne la gravure d'après une peinture sur vélin, dans un missel de 1374, dont le duc de Berry, Jean, fit présent en 1408 aux religieux de ce monastère.

[6] Grégoire de Tours, *De gloriâ martyrum*, I, cap. 89. Boquillot, *Traité histor. de la Liturgie*, pag. 199. Rupertus, lib. II, *divin. off.*, c. 23.

cations sur les divers usages de ce meuble sacré. Voir *ciboria*, *ostensorium*, et la planche 17.

VELA. On donnait ce nom à toute espèce de tentures, de tapisseries précieuses, de voiles, servant, soit à fermer des entre-deux de colonnes, comme on voit encore à l'église du Dôme, à Milan, soit à fermer des ouvertures, ou à couvrir les autels, les tombeaux des saints, dans l'intérieur des églises. Sous cette dénomination de *vela*, beaucoup d'auteurs comprennent aussi les divers ornemens sacrés dont on se servait pour la célébration [1]. Ces voiles étaient de différentes formes et de différentes étoffes, couleurs et grandeurs : tantôt elles sont nommées *holoserica*, *rosata*, *alythina*, *paschalia* [2], suivant qu'elles étaient réservées pour certaines fêtes. On les nommait encore *prasina*, *tyria*, pour désigner, soit le pays ou la couleur qui les distinguaient. Toutes ces désignations, que nous ne faisons qu'indiquer ici, sont amplement expliquées par les écrivains ecclésiastiques.

VESTES SACRÆ. Nous comprenons sous ce mot tous les genres d'habillemens ou ornemens, à l'usage des divers ordres de la hiérarchie sacrée [3].

[1] Alcuin peut nous servir d'autorité : voici comme il s'exprime au sujet des voiles et tentures des églises :

Plurima basilicæ sunt ornamenta recentis,
Aurea contortis flavescunt pallia villis,
Quæ sunt altaris sacri velamina pulchra....
Pallia suspendit parietibus, atque lucernas
Addidit...., etc.

(*Carmina inscrip.*)

L'usage des ornemens sacrés a commencé vers le 3e siècle, et, suivant quelques écrivains ecclésiastiques, ce serait au pape Etienne, vers 257, qu'on en devrait l'origine. On les voit représentés avec exactitude dans les peintures d'un manuscrit de l'église d'Autun. *Voyage littéraire de deux Bénédictins*. 1, pag. 153. — 154.

[2] S. Césaire d'Arles s'exprime ainsi dans son testament, en faisant à son successeur don de ses ornemens pontificaux. « Indumenta paschalia, quæ mihi data sunt.... omnia successori serviant... quod melius dimisero....» *In Vita.*

[3] On peut avoir une idée de la forme des plus anciens connus, dans les miniatures d'un manuscrit du sacramentaire de S.-Grégoire, appartenant à l'église d'Autun, et reproduites dans les planches du *Voyage littéraire de deux Bénédictins*, 2 volumes in-4°. Paris 1717, pages 153 et 154 du tom. 1er ; celles du monologe grec de la bibliothèque du Vatican et de l'*Exultet*, autre manuscrit de la bibl. Barberini, à Rome, tous deux publiés dans l'*Histoire de l'Art*, de d'Agincourt, ainsi que le *Pontifical*, magnifique manuscrit de la bibliothèque dite de la Minerve. Ces monumens écrits sont des 9e, 10e et 11e siècles. *Loco citato*, section *Peintures*. A la fin du 4e siècle, vers le tems de Claudien, le luxe des vêtemens était tel, même chez les Chrétiens, qu'une seule tunique était quelquefois couverte

VEXILLA, *toute espèce d'étendards, drapeaux, bannières,* etc. Ceux des églises, nommés *gonfanons*, étaient d'une haute importance au moyen-âge; les bannières des églises et des abbayes figuraient aussi à la tête des armées, dans les grandes occasions. Celle de Saint-Denis surtout était célèbre en France. Nous ne dirons rien de l'oriflamme; nous ne ferions que répéter ce que tant d'érudits en ont écrit [1].

ZONA ou ZOSTERA. On trouve ce mot employé dans quelques manuscrits de liturgie ancienne. Il sert à exprimer, suivant le prélat Giacomelli, l'espèce de diadême ou *lame* d'or [2], que quelques évêques portaient, dans les premiers siècles, sur le front, quand ils parlaient au peuple.

Nous ne pousserons pas plus loin tous ces détails, que nous avons cependant bien abrégés, nous ne pouvons mieux terminer ce catalogue de tant d'objets précieux renfermés autrefois dans les trésors des anciennes églises, et dont aujourd'hui on recueille si avidement les débris, que par la description que fait Sidoine Apollinaire de la basilique de Lyon, construite par l'évêque Patient, au 5e siècle.

de plus de six cents figures; on y voyait toute l'histoire de Jésus-Christ, sans compter un détail prodigieux de plantes, d'animaux, etc.; les églises étaient décorées de tapisseries ainsi travaillées. *Voir* Hincmar, liv. II, p. 311. Card. Bona de Liturg. rerum. Vignoli in annotat. in lib. pontif. Durandus. Duranti. Du Cange et autres.

[1] Voir les dissertations de Bullet, à ce sujet. Voici les noms des plus célèbres *bannières ecclésiastiques* qui accompagnaient les armées françaises. 1° celle de Saint-Denis; 2° de Saint-Martin; 3° de Saint-Maurice; 4° de Saint-Pierre. Le moine Ægidius nous a conservé le cérémonial usité pour la bénédiction des bannières de l'église, avant de suivre l'armée. Une peinture sur verre d'une des grandes fenêtres de l'église de Chartres, représente S. Denis remettant à Henri de Metz la bannière de Saint-Denis.

On voit représentée la bannière de S. Maurice sur un tableau peint par le roi Réné. Voy. l'*Atlas des monumens français*, par M. Lenoir. M. Rey, membre de plusieurs académies, prépare un grand travail sur cette matière; le livre III doit être consacré aux bannières ecclésiastiques.

[2] Eusèbe, dans son *Histoire ecclésiastique*, lib. IV, cap. 24, fait mention de cet ornement dans la vie de St. Jacques le Mineur. Voir M. Valois, *Commentaire sur Eusèbe*, et le *Thesaurus antiquitatis* d'Hugolin, t. XII, verbo *mitra*, cité par le prélat Giacomelli; et ce que dit Hésippe, dans son *Hist. ecclésiastique*, Vit. sanct. Jacob. Minor.

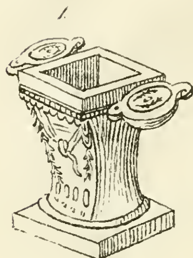
« L'édifice se fait remarquer par son élévation, et ne s'incline » ni à droite ni à gauche [1]; son front regarde le soleil levant de » l'équinoxe. Au-dedans, brille une vive lumière, et le soleil, » en se jouant sur le plafond, revêtu de lames d'un métal jaune » (sans doute d'or ou de cuivre), reflète des couleurs semblables. » Le marbre aux teintes variées, orne les lambris de l'édifice, » le pavé et les fenêtres; les vitres où des figures de diverses cou- » leurs se détachent sur un vert éclatant, scintillent en saphirs » éblouissans. (La basilique) a un triple portique soutenu par » des colonnes apportées d'Aquitaine. De seconds portiques plus » petits ferment l'entrée de la nef, où de légers feuillages de » pierre revêtent les colonnes placées dans le fond (de l'édifice). »

Ces légers feuillages de pierres, dont sont revêtues les colonnes, ne sont autre chose, sans doute, que les détails des chapiteaux dont plusieurs sont remarquables par la légèreté et la délicatesse de leurs sculptures imitant les feuillages et toutes les variétés de la végétation; imitation qui a fait dire à un écrivain religieux de notre époque, que les vieilles églises ressemblaient à des forêts pétrifiées [1].

[1] Le poète nous semble ici faire allusion à l'espèce de défaut qui se remarque dans plusieurs églises du moyen-âge, dont l'abside incline un peu soit à droite soit à gauche, singularité que des savans ont essayé d'expliquer, de justifier même, en prétendant que les constructeurs voulurent imiter par cette construction biaisée, ce que l'Evangile dit de Jésus mourant sur la croix (dont les anciennes églises imitent presque toutes la forme), et *inclinato capite tradidit spiritum*. Joan. XIX, 30. M. Gilbert, membre de plusieurs sociétés savantes, conservateur de l'église Notre-Dame, et si connu pas ses descriptions historiques de plusieurs églises du moyen-âge, parle aussi de cette particularité, dans une note de sa description historique de l'église St.-Denis, en 1815, p. 48. Mais il ajoute que M. Lenoir ne partage pas l'interprétation que nous indiquons ici par les motifs énoncés dans la note citée. Nous ne prétendons pas décider cette question peut-être insoluble comme tant d'autres. Nous n'avons fait que rapporter une tradition reçue et consignée dans des ouvrages anciens, et qui, malgré l'érudition des savans modernes, doivent avoir quelque autorité, puisqu'ils sont souvent contemporains des particularités et des opinions qu'ils ont consignées dans leurs écrits.

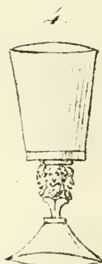
[2] Ædes celsa nitet, nec in sinistrum
Aut dexterum trahitur, sed arce frontis,
Ortum prospicit equinoctialem.
Intùs lux micat, atque bracteatum
Sol sic sollicitatur ad lacunar.

OBJETS D'ART CHRETIEN

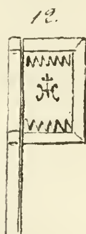

1.

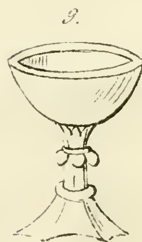

2.


14.


4.

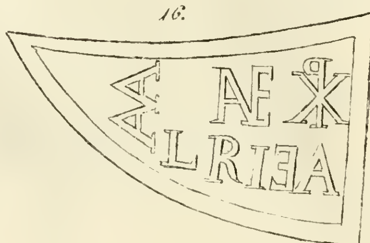

5.

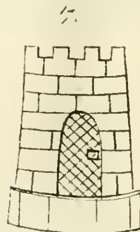

12.


9.

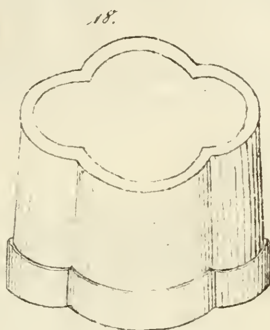


15.

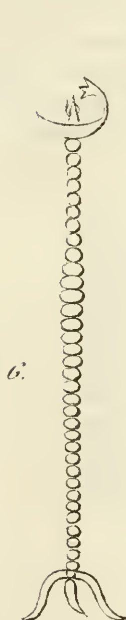

16.


17.

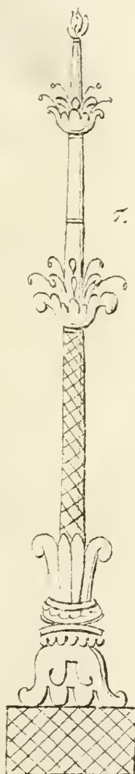
18.



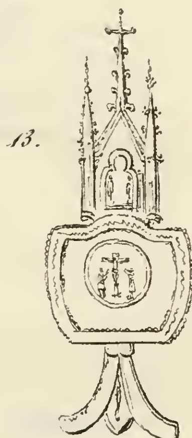
6.



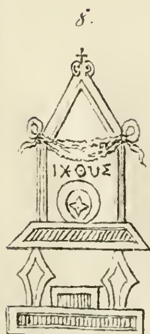
7.



13.



8.



3.



10.



11.



Litho de Desportes, Pont neuf, 15.

Nous terminons ici cette notice qui, toute imparfaite qu'elle est, nous paraît devoir être utile à tous ceux qui lisent dans les originaux l'histoire ecclésiastique, et à ceux qui s'occupent d'art chrétien. Dans un troisième article, nous continuerons à montrer ce que les arts doivent aux papes dans les tems qui ont suivi le moyen-âge.

L.-J. GUENEBAULT.

Fulvo ut concolor erret in metallo.
Distinctum vario nitore marmor,
Percurrit cameram, solum, fenestras;
Ac sub versicoloribus figuris
Vernans herbida crusta, saphiratos
Flectit per prasinum vitrum lapillos.
Huic est porticus triplex
Fulmentis aquitanicis superba,
Ad cujus specimen remotiores,
Claudunt atria porticus secundæ
Et campum medium, procul locatas
Vestit saxea sylva columnas.

Epitre à Hespéricus, l. II. Ep. 10.



Théologie.

COURS DE THÉOLOGIE

DE MGR. L'ÉVÊQUE DU MANS.

Premier Article.

Difficultés d'un ouvrage de ce genre. — Des anciens Traités de Théologie. — Avantages du Cours de Mgr. l'évêque du Mans. — De la Scholastique. — Division de tout l'ouvrage.

Nous sommes prodigieusement en retard avec cet important ouvrage, et nous commencerons par en demander pardon au savant auteur, puis à nos lecteurs : il n'a pas tenu à nous de remplir plutôt nos engagemens. Nous cherchons toutefois à nous en consoler, par la pensée qu'il ne sera pas hors de propos de venir, au terme de l'année scholaire, recommander un nouveau Cours de théologie, alors que chaque séminaire s'occupe d'assurer aux études de l'année suivante une impulsion plus forte, une direction mieux appropriée aux besoins des intelligences et des cœurs. A ce double titre, la théologie de Mgr. l'évêque du Mans peut être présentée avec quelque confiance.

Nous le confessons, il faut du courage et un rare désintéressement pour se vouer à un travail ardu, qui exige des recherches immenses, et une prudence, une sagacité, une droiture de jugement qui ne se brisent point contre les écueils. Cette tâche est sans gloire; les battemens de mains n'accueilleront point un livre élémentaire de théologie, au milieu des mille préoccupa-

[1] *Institutiones theologicæ*, *auctore* J.-B. Bouvier, *Episcopo Cenomanensi*. 6 forts vol. in-12. 15 fr. Paris, chez Méquignon, rue des Grands-Augustins, n° 9.

tions qui remplissent nos journées. Il y a plus, c'est travailler pour des ingrats. Car, dites-moi, je vous prie, quel traité évitera d'être torturé, rajusté, délayé, annoté à plaisir par le professeur; tronqué, écourté par les élèves? C'est la maladie de nos écoles; elle paraît incurable, *plaga insanabilis*. On a écrit quelque part que le docte auteur, frappé de l'insuffisance des livres mis entre les mains de ses auditeurs, avait pris depuis longtems le parti de dicter les traités destinés à servir de texte à ses leçons. Ce sont ces traités épars qu'on a réunis pour la première fois dans un même corps d'ouvrage, pour en faire un ensemble complet de doctrine. Le même sort ne leur est-il pas réservé? Les élèves seront-ils délivrés des éternelles dictées particulières? Nous n'oserions l'affirmer, tant on est peu avare de leurs loisirs, tant la force de l'habitude est impérieuse et tenace.

Depuis quelque tems, il est de bon ton de déprécier à qui mieux mieux toutes les théologies qui ont eu crédit dans nos séminaires. Il suffit, ce semble, qu'elles aient fait autorité pendant longues années, pour qu'on les dédaigne et les relègue aux Gémonies. Ainsi, vainement s'est-on efforcé de rajeunir la *théologie de Poitiers* : elle est délaissée. Qui n'a oublié aujourd'hui les noms de *Juénin*, *Lherminier*, *Simonet*, *Habert*, *Antoine*, *Vasquez* et tant d'autres? qui s'occupe de *Valla*, du maigre abrégé de *Collet*? Le nom du savant Lazariste, ceux de *Billuart*, de *Tournély*, ont bien encore quelque poids dans l'école : mais *Bailly*, tant prôné pour son orthodoxie, sa prudence, sa grande réserve, Bailly qui, depuis plus de trente ans, régnait presqu'universellement, même hors de France, dans les cours de théologie, Bailly a vu pâlir son étoile.

Pourquoi tant de dédains, tant d'inconstance, quand on persiste à suivre les routes battues? Si nous demeurons dans le même point de vue, si, pour établir et déduire les vérités religieuses nous nous renfermons dans la méthode et la forme admises par ceux qui nous ont précédés, ne serait-il pas aussi sage de s'en tenir aux auteurs accrédités? Et pourtant on réclame à grands cris des livres nouveaux. Tant d'inconstance, tant de dédains sont-ils bien mérités? J'ai peine à le croire.

Ce malaise, ce besoin de nouveauté ne décèle-t-il pas un vice

radical dans l'enseignement ecclésiastique? Pourquoi tous ces nouveaux cours élémentaires? Théologie de Rouen, théologie de Strasbourg, théologie du Mans, que sais-je? Bientôt chaque diocèse aura la sienne, comme il a sa liturgie propre et son catéchisme. Toutes prétendent combler une lacune, suppléer à l'insuffisance de leurs devancières, répondre aux besoins universellement sentis. Cependant la science avance-t-elle? sans doute nous tenons grand compte de toutes ces tentatives; mais on continue de tournoyer dans un même cercle d'idées : c'est toujours même plan, même marche, même forme d'exposition et de discussion, à la prolixité ou à la sécheresse près. Le progrès nous semble imperceptible.

Nous devons toutefois à la théologie de Mgr. Bouvier cette justice : elle a élagué bien des questions oiseuses, elle a éclairci et fixé plus d'une difficulté fort embrouillée dans les autres livres de cette nature; elle résume avec un rare mérite de logique et de netteté certaines questions capitales, texte favori d'éternelles disputes aux beaux jours de la Sorbonne. L'auteur n'a pas craint d'aborder franchement les objections soulevées dans ces dernières années : les solutions en sont péremptoires et décèlent de graves et consciencieuses études. C'est un éminent service rendu à la jeune milice sacerdotale : nous aimons à le proclamer hautement.

Dans les *prolégomènes*, le savant prélat prend soin de justifier la *méthode scholastique.* Que n'a-t-on pas dit pour et contre? Au fonds, ce n'est qu'une dispute de mots. Si l'on entend par scholastique la réunion en un seul tout des matières diverses dont se compose la théologie, leur distribution par ordre, la solution méthodique des argumens soulevés contre la vérité catholique, il n'y aura qu'une voix à ce sujet. Seulement on pourrait peut-être concevoir un ensemble plus puissant, une ordonnance plus satisfaisante, que la distribution en traités isolés qui est toutefois dans l'usage et pour la majorité des élèves, peu capables de saisir un ensemble un peu vaste, d'une utilité incontestable. Mais si, par scholastique, on entend l'application continue du syllogisme à l'enseignement des choses du ciel, n'y aurait-il pas à dire que cette méthode (parfaite pour la controverse, en ce qu'elle précise les questions, et fait bonne justice

des *effugia* des sophistes) n'est pas aussi excellente pour l'exposition de vérités qui veulent être senties autant que comprises, et nuit peut-être à l'élan de l'âme et à l'expansion religieuse? On a beau revendiquer Bossuet pour la scholastique, ce n'est pas la forme péripatéticienne qui a dicté les *Elévations sur les mystères*, le *Discours sur la vie cachée en Dieu*, et les inimitables sermons du grand homme. Bossuet a été éloquent plutôt malgré la scholastique, que par elle. La *Cité de Dieu* de S. Augustin, les pages philosophiques et dogmatiques qui abondent dans ses *Confessions*, les traits brûlans d'enthousiasme, de poésie et d'amour divin qui font de ses *Soliloques* un livre angélique, ne sentent nullement le syllogisme ni l'école. Qui ne sait que cette méthode, au moins dans ce qu'elle a d'exclusif, était peu agréable aux pères du 4e siècle, qui procédaient d'une manière bien autrement entraînante dans le développement des vérités religieuses?

Toutefois, même dans l'exposition, elle a ses avantages. Elle ne franchit aucune idée intermédiaire; et par là elle convient aux esprits les plus lents, qu'une méthode plus oratoire éblouirait plus qu'elle n'instruirait peut-être. On ne saurait nier que l'enseignement doit se plier à tous les esprits; et ce ne sera pas nous, du reste, qui ferons aux élémens de théologie du Mans un crime de ce religieux respect pour une méthode approuvée par l'Eglise, et sanctionnée par une longue expérience.

L'ouvrage se divise en six volumes. L'auteur a pris soin de retrancher tout ce qui a cessé d'être pratique parmi nous, tel que le *Traité des Bénéfices*, etc. Mais ce qui donne plus de prix à son travail, ce qu'il y a de plus neuf, ce sont les traités si importans de la *Religion* et de l'*Eglise*, et ceux de la *Justice* et des *Contrats*, si avantageusement connus déjà depuis longues années.

Les deux premiers traités forment le premier volume. Distribués l'un et l'autre dans un ordre nouveau, ils se distinguent par un mérite éminent de méthode et de clarté. Abordant sans détours les questions les plus palpitantes d'actualité, l'auteur les domine et les résout avec une grande supériorité de raison et d'évidence. Nous nous proposons d'apprécier ce premier volume dans un autre article; nous ne pouvons toutefois ne pas féliciter dès à présent les élèves des trois abrégés historiques dont le traité de

l'Eglise est enrichi. L'histoire du schisme honteux de 1791, et celle de l'opposition taquine et si inopportune des anti-concordataires sont déjà si oubliées de nos jours qu'il était utile d'en offrir le précis à la jeunesse cléricale. Je ne connais rien de plus net que le tableau synoptique des conciles généraux, qui complète ces précieux abrégés.

Viennent, au tome second, les traités de la *Foi*, de la *Trinité*, de l'*Incarnation*, de la *Grâce*, etc. C'est une heureuse idée d'avoir disjoint des traités du *Décalogue*, de la *Religion*, et de l'*Eglise*, tout ce qui tient à la vertu de la foi, pour en disserter d'une manière spéciale. L'auteur a cru devoir réserver à son cours de *Philosophie* [1] le traité de *Dieu*. Nous le regrettons, car nous ne comprenons pas bien comment il est possible de parler de la Ste. Trinité sans parler de Dieu, de sa nature et de ses attributs. Pour un catholique il y a identité, connexion si étroite, entre l'une et l'autre, qu'il nous semble difficile de les diviser et d'en disserter à part. Il nous a également paru que le traité de la *Grâce* laissait à désirer plus de développemens sur la grande querelle du jansénisme et du quesnellisme. En général, cette insidieuse et hypocrite hérésie est mal connue et mal appréciée. Morte quant à la doctrine, elle est encore si vivace quant à son influence hostile et bassement perfide, qu'il n'est pas sans intérêt d'en suivre attentivement toutes les phases et les modifications infinies.

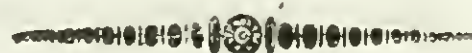
Les Sacremens en général, puis en particulier, achèvent de remplir le second volume, le troisième et une partie du quatrième. Nous aurions à signaler plus d'une amélioration dans le traité du *Mariage*, si nous ne nous étions imposé autre chose aujourd'hui qu'un exposé sommaire du plan de l'ouvrage. Nous espérons bien y revenir plus tard. Nous n'avons rien à dire des traités de la *Justice* et des *Contrats*. De nombreuses éditions, et les emprunts qui leur ont été faits pour mettre d'autres théologies en harmonie avec la marche des esprits et les changemens de législation, prouvent assez depuis quinze ans leur supériorité sur tout ce qui avait précédemment paru en ce genre.

[1] Cet ouvrage est sous presse chez le même libraire, et paraîtra au mois de novembre prochain.

Répétons que « la nouvelle théologie du Mans se recommande aux élèves des séminaires sous des titres bien précieux. Les questions dogmatiques et morales, les règles du droit canonique, dont la connaissance est si nécessaire à l'exercice du saint ministère, tout s'y développe avec cette sage mesure qui ne laisse aucune matière importante sans discussion, et s'accommode au tems que les séminaristes peuvent consacrer à l'étude de la religion. Et puis, quelle autorité n'impriment pas à ces leçons théologiques, de graves et profondes études, l'expérience de l'enseignement, l'exercice du saint ministère, et l'éclat d'une haute dignité dans l'Eglise ! »

Au reste, ce grand travail a déjà reçu le favorable accueil dont il est digne. La juste renommée de l'auteur, l'une des lumières de l'épiscopat français, l'un des prélats les plus zélés pour le perfectionnement des études cléricales, est une recommandation assez puissante, sans que son livre ait besoin de nos suffrages. Plusieurs séminaires l'ont déjà adopté, et nous les en félicitons sincèrement. Nous aimons à espérer que leur exemple sera imité ailleurs : la confiance qu'inspire la maison de librairie dont Mgr. l'évêque du Mans a fait choix, est une garantie de plus du succès de cette première édition et de toutes celles qui pourront suivre.

S. F.



Poésie.

L'ANGELUS[1].

A MON FILS.

Angelus Domini....

Mon fils, tu ne sais pas encore
Pourquoi la nuit succède au jour;
Pourquoi le jour, pressé d'éclore,
Se fait annoncer par l'aurore
A la nuit qu'il chasse à son tour.

Tu ne sais pas, dans la vallée,
Pourquoi descendent les ruisseaux;
Tu ne sais pas, dans notre allée,
Pourquoi la charmille est peuplée
De si jeunes petits oiseaux.

Tu ne sais pas pourquoi la mère
Leur porte à manger dans leurs nids;
Pourquoi le vent, comme un bon père,
Berce sur la branche légère
La mère et les pauvres petits:

Ni pourquoi revient l'hirondelle,
Ni pourquoi l'écho te répond,
Ni pourquoi la source est si belle,
Quand, sur sa nappe qui ruisselle,
La lune glisse et tremble au fond.

1 Cette pièce fait partie d'un Recueil de Poésies qui va bientôt paraître sous le titre de *Feuilles du Siècle*. Nous remercions l'auteur de la communication amicale qu'il a bien voulu nous en faire. Nous ajouterons que si tout le volume est rédigé avec l'esprit de foi et la grâce de langage, qui président à cette pièce, il peut être assuré de la sympathie de tous les Catholiques.

Tu ne sais pas qu'un mauvais ange
Aime à voir descendre la nuit ;
Jaloux des enfans, il se venge,
Se glisse dans l'ombre, et s'arrange
Pour mieux vous surprendre sans bruit.

C'est pour cela que chacun prie,
Le soir, pour ceux qui lui sont chers :
C'est pourquoi la cloche bénie,
A l'heure du mauvais génie,
Se balance ainsi dans les airs ;

Pour que l'étranger qui chemine
Sur le revers du creux vallon,
Averti que le jour décline,
A l'hospitalité voisine
Songe à déposer son bâton ;

Pour, qu'après la longue journée,
Le laboureur, brisé du poids,
Redressant sa tête inclinée,
Gagne sa large cheminée,
En faisant son signe de croix ;

Pour que la mère de famille
Dresse le modeste repas,
Et dise à sa plus grande fille
D'attiser le feu qui pétille
Pour son père qui ne vient pas.

Car l'Angelus sonne à l'église,
Déjà plus d'une étoile a lui ;
Le ciel brunit, la nuit est grise,
Il est bien las : la nappe est mise,
Et son fils est allé vers lui.

Et la douce cloche qui tinte
Pour vous inviter au sommeil,
Qui sonne la journée éteinte ;
A l'aurore, de sa voix sainte,
Sonne aussi l'heure du réveil.

Afin que tout spectre à l'abîme
Rentre, à l'étoile du matin,
Et que du jour l'astre sublime,
Comme il s'endormit, se ranime,
Salué d'un salut divin.

C'est, mon fils, que la sainte Mère
Du Dieu dont nous suivons la loi,
Est bonne et douce pour la terre,
Et garde au seuil qui la révère
Les enfans petits comme toi.

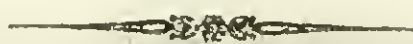
Aussi, quand le soir, au village,
L'Angelus tinte avec lenteur,
Enfant, tu signes ton visage,
Et, sans comprendre, à notre hommage
Tu veux joindre ton jeune cœur.

Tu ne sais pas qu'à la paupière
C'est du jour le touchant adieu;
Tu ne sais pas que la prière,
Pour revoir demain la lumière,
Monte à la Mère du bon Dieu.

Car c'est elle surtout qui veille
Au chevet des petits enfans;
Tandis que leur âme sommeille,
Elle l'emporte, et la réveille
Parmi des anges sourians.

Voilà pourquoi je lui demande,
Avec ta mère, chaque soir,
O mon fils! qu'elle nous entende,
Qu'elle te rapporte, et nous rende
Demain, le bonheur de nous voir.

Edouard de Fleury.



Archéologie.

DESCRIPTION DES RUINES DE BABYLONE.

Premier Article.

But et utilité de l'étude des monumens babyloniens.—Dix-huit lieues de ruines.—Temple et Observatoire.—Collines de ruines.—Remparts.—Palais de Nemrod —Tour de Babel.—Temple de Bélus.—Port et quais.—Inscriptions cunéiformes.— Statues. — Les jardins suspendus. — Un arbre contemporain. — Aspect général des ruines, comparé aux prophéties d'Isaïe.

Comme nous l'avons promis dans notre article sur l'*Ecriture persépolitaine* [1], nous allons en ce moment rendre compte du *cours* que M. Raoul-Rochette fait tous les mardis à la bibliothèque royale, sur *les monumens et antiquités de l'Asie*. L'article auquel nous renvoyons, nous a paru une introduction nécessaire à l'étude des monumens babylonniens dont nous allons retracer l'histoire d'après le savant professeur. Mieux que tous les autres lecteurs de ce cours, les abonnés des *Annales* pourront se former une idée nette du système d'écriture de ces peuples anciens, toutes les fois que l'on en parlera. L'analyse que nous donnons ici est empruntée généralement aux journaux scientifiques qui en ont déjà rendu compte; mais nous avons ajouté quelques notes sur plusieurs assertions de M. Raoul-Rochette, qui sont contraires à l'opinion des rédacteurs des *Annales ;* ces divergences ou ces inexactitudes n'empêchent pas qu'on ne puisse offrir ce tableau comme le plus remarquable et le plus complet qui ait été fait sur les découvertes récentes ayant rapport à l'ancienne histoire de l'Asie. On y verra l'autorité de la

[1] Voir le N° 60, tome x, p. 443 des *Annales*.

Bible et de nos prophètes reconnue et vengée, et quelques-uns des voiles qui couvrent la religion de ce pays, levés en tout ou en partie. Cependant nous devons faire observer que les découvertes que nous croyons être en droit d'attendre de l'avenir sont bien plus grandes et bien plus importantes que celles qui ont eu déjà lieu. Aussi nous ne donnons les détails actuels que comme devant servir de cannevas et de texte aux découvertes que l'expédition envoyée par l'Angleterre, sur l'Euphrate, est appelée à faire, et à tout ce que nous pourrons avoir à dire dans la suite, d'après les rapports de nouveaux voyageurs. Il est incontestable que la Bible a un grand nombre de points de contact avec tout ce qui a rapport à l'histoire de l'Orient et à celle de Babylone en particulier. Il faut donc que les catholiques connaissent parfaitement un terrain sur lequel ils seront appelés à glaner, ou à semer. D'ailleurs, déjà même du sein de ces grandes ruines et de cette immense désolation sort une voix qui, dans une langue énergique et éloquente, proclame la véracité des paroles prophétiques d'Isaïe. C'est donc une étude et une science auxquelles il nous convient de nous appliquer.

Dans la première leçon, dont nous avons donné un extrait dans notre précédent article, M. Raoul Rochette avait jeté un coup-d'œil sur tout ce que l'Orient renferme de monumens depuis la Syrie jusqu'aux extrémités des Indes; mais, dans la seconde leçon il restreint sa matière, et annonce que d'abord il ne traitera que de Babylone, de ses ruines, et de ce qu'ont pu être ses arts et sa civilisation. C'est donc une description complète des ruines de cette ville, telles que les siècles les ont faites, qu'il va donner dans les leçons suivantes; le professeur s'efforcera, par la pensée, et à l'aide des témoignages antiques, de remettre tous ces décombres à leurs places, de relever tous ces édifices écroulés, de reconstruire l'ancienne Babylone; travail difficile qui doit s'appuyer sur une connaissance approfondie de l'état actuel des localités. Pour rendre cette description aussi complète que possible, M. Raoul-Rochette a étudié et comparé les récits de tous les voyageurs depuis Pietro della Valle, au seizième siècle, jusqu'à nos jours. La leçon, dont nous allons reproduire les principaux traits, est le résultat de ses recherches.

« Quand on sort de *Bagdad*, ville construite successivement, comme l'on sait, dans trois localités différentes, et qu'en se dirigeant vers le sud, on s'avance dans l'espace compris entre l'Euphrate et le Tigre, le territoire que l'on parcourt, et qui fait partie de la province appelée maintenant *Irak-Arabi*, est l'ancienne *Babylonie*, la plaine de *Sennaar*, d'où est partie, suivant la Bible, la dispersion du genre humain. L'on rencontre d'abord, dans un lieu appelé *Akar-Couf*, un monticule artificiel, semblable à ceux sur lesquels sont bâtis tous les monumens attribués à Sémiramis. Ce monticule, surmonté d'un amas informe de briques cuites au soleil et haut de 125 à 130 pieds, est, selon toute vraisemblance, la base d'un temple et d'un observatoire qui ne formaient qu'un seul et même édifice, puisque dans le Sabéisme les prêtres étaient aussi les astronomes. L'aspect gigantesque de ces débris, leur apparence de vétusté, ont fait penser à quelques voyageurs que ce temple avait été fondé par Nemrod, et cette conjecture se trouve justifiée par la ressemblance des noms. Dans la Genèse [1], la troisième ville de Nemrod est nommée *Achad* ou *Accad*, mot qui présente une analogie frappante avec *Akar-Couf*. Plus loin, à l'est, se trouve un énorme monceau de briques, qui n'a pu être suffisamment observé jusqu'à présent. Rich atteste que l'on a trouvé dans les environs une tiare ou bonnet d'or, qui a été fondue par les indigènes. Ce monument, qui semble indiquer le voisinage d'un temple, nous aurait peut-être donné de précieux renseignemens sur le véritable usage de cet édifice.

» A quelque distance de là, on voit près de l'Euphrate, dans un lieu appelé *Boursa-gisara*, jadis *Borsa* ou *Borsippa*, un autre monceau de ruines. Cette ville était autrefois le siége d'un célèbre institut de prêtres de la Chaldée et d'une fabrique importante de ces étoffes peintes que l'Inde a produites plus récemment. C'est dans ses environs que l'on a recueilli le plus grand nombre de ces cylindres gravés, les plus précieux monumens de l'art babylonien, qui soient parvenus jusqu'à nous. Il y avait dans cette ville, selon Strabon, un temple fameux d'*Apollon* et d'*Artémis*, c'est-à-dire du *Soleil* et de la *Lune* Alexandre se retira à *Borsa*, à son retour de l'Inde, pour échapper à la prédiction des mages qui lui avaient annoncé que, s'il rentrait dans *Babylone* par le côté de l'orient, il n'en sortirait plus [2]. De *Borsa* à Babylone, la route présente encore d'autres monumens qui ont aussi leur intérêt, mais que nous passons sous silence pour arriver à cette ville.

» Si l'on veut se former une idée complète de cette contrée et des antiquités qu'elle présente, on peut recourir aux voyageurs qui l'ont décrite. Les plus récens et les plus exacts sont trois Anglais, MM. Rich, Ker-Porter et Mignan [3]. L'ouvrage de M. Rich a été traduit en français par M. Raymond,

[1] Voici la traduction de ce verset d'après l'hébreu : « Il établit d'abord son » empire à Babel, à Erek, à Akkad et à Kalne, dans la terre de Sennaar. » *Genèse*, ch. x, v. 10. Il est à remarquer aussi que le père de Nemrod s'appelait *Kouseh*.

[2] Arrien, *des expéditions d'Alexandre*, lib. VII, cap. 2.

[3] Maurice Rich, *Memoirs on the ruins of Babylon*, dans le recueil de Hammer, tom. III. — *Observations on the ruins of Babylon*. Lond. 1816. — *On the*

agent consulaire à Bassora, qui y a ajouté des remarques pleines de justesse et de science; malheureusement sa traduction est devenue fort rare [1]. On peut joindre à ces relations le Mémoire [2] de M. l'abbé de Beauchamp, grand-vicaire de *Bassora*, pendant plusieurs années, qui est le résultat de longues recherches faites sur les lieux [3].

»La plaine qu'occupent les ruines de Babylone, resserrée de plus en plus par le désert, est cependant couverte, dans une étendue de *dix-huit lieues*, de débris, de monticules à demi-renversées, d'aqueducs, de canaux à demi-comblés. Ces décombres se sont mêlés de telle sorte, qu'il est souvent impossible de reconnaître la place et les limites certaines des édifices les plus considérables, et le plan de la ville antique est, pour ainsi dire, caché au fond de la terre.

»Les ruines commencent à un lieu nommé *Escanderia*, mot dans lequel on retrouve le nom d'*Alexandre* qui, comme Nemrod et Sémiramis, représente un âge de l'art babylonien. On rencontre des monceaux de briques qui, à mesure que l'on avance, deviennent plus fréquentes et plus élevées, et enfin l'on voit de toutes parts et à perte de vue des chaînes de petites collines surmontées de briques qui seules peuvent indiquer les détours et les embranchemens des rues anciennes. Ce qui faisait l'ornement de Babylone a disparu, sa magnifique enceinte de murailles construites en briques, hautes 350 pieds, selon Ctésias, et que Darius réduisit à 75 pieds en punition d'une révolte, est abattue; et la grande tranchée, qui formait comme un fossé autour de la ville, a été entièrement comblée par sa chute; on n'en voit plus çà et là que des restes informes. Nous en avons des images sur des médailles de Tarse, qui nous montrent aussi Jupiter avec une inscription en caractères phéniciens, qu'on a lue *Baal Tars*.

»Enfin lorsque l'on s'avance dans la ville en suivant le cours du fleuve, on voit s'élever sur les deux côtés de colossales ruines; elles sont plus nombreuses sur la rive gauche ou orientale, mais la plus grande est sur la rive

topography of ancient Babylon. Dans l'archael Britann., tom. XVIII, p. 243.)
Robert Ker-Porter, *Travels in Georgia*, *Persia*, *Armenia*, *ancient. Babylon*, etc., durant l'année 1817. 2 vol. in-4°.
Nous n'avons pu consulter l'ouvrage de Mignan, dont le voyage a eu lieu en 1828.

[1] *Voyage aux ruines de Babylone*, traduit de l'anglais, avec des notes et une dissertation sur Pallacopas, par Jean Raymond, in-8°. Paris, 1818.

[2] *Mémoire sur les antiquités babyloniennes*, *Journal des Savans*, 1790, pag. 777. Ce volume est rare, et manque à la Bibliothèque du Roi, mais se trouve à la Bibliothèque Mazarine.

[3] On peut compléter les indications de M. Raoul-Rochette par les suivantes, qui sont d'une moindre importance.
Les voyages de Niebuhr, tom. III, et de Keppel, fournissent quelques additions à ceux indiqués précédemment. Les différens matériaux sont réunis par Rennuel: *Geographical system of Herodotus*; Sainte-Croix, *sur la ruine de Babylone*, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tom. XLVIII; Heeren, *Idée sur la politique et le commerce des anciens*; et Saint-Martin, art. *du Journal des Savans* (août 1828). Ce dernier travail traite de la ville de Van en Arménie, à propos du Voyage de M. Schutz.

droite ou occidentale. C'est le monument appelé communément *Birs Nemrods*, c'est-à-dire palais de Nemrod, du phénicien *Birtha*. Ce vaste édifice situé à un mille un quart du fleuve et cependent compris encore dans l'enceinte de l'ancienne ville, est de forme oblongue, irrégulière, de 2082 pieds de tour, 82 seulement de plus que Strabon n'en assigne au temple de Bélus; différence légère et qui s'explique suffisamment par la chute des matériaux. Sa hauteur est inégale et varie de 50 à 60 pieds à l'occident jusqu'à près de 200 à l'orient. Cette immense terrasse est surmontée d'un reste de muraille de briques cuites et non simplement séchées au soleil, baut de 35 pieds et divisé en trois étages; par sa construction et ses matériaux il indique des appartemens intérieurs. Des monceaux de briques, des pans de murailles entiers se sont détachés, et jonchent le terrain. Tous les voyageurs ont remarqué avec un vif étonnement et une profonde émotion d'immenses masses de briques vitrifiées comme par l'action d'un feu violent; symptômes éclatans de quelque grand désastre, signes évidens de la foudre qui a détruit ce monument. Le voyageur anglais Mignan a dessiné et fait graver pour son ouvrage une de ces masses vitrifiées, haute de 12 à 13 pieds. De l'examen de cette ruine il résulte que ce monument était construit en pyramide et s'élevait à une très-grande hauteur. Les critiques ont hésité s'ils le devaient reconnaître pour la *tour de Babel* ou pour le *temple de Bélus*. Ker-Porter a essayé de concilier ces deux opinions; il a supposé que Nabuchodonosor bâtit le temple de Bélus sur la tour de Babel; et il a entrepris, d'après la description que donne Hérodote du temple de Bélus, la restitution de cet édifice. Cette hypothèse qui n'est appuyée sur aucun témoignage antique, et qui est contredite par les observations des voyageurs et de M. Ker-Porter lui-même, tombe d'elle-même. Il était d'autant plus important de relever cette erreur qu'elle s'est propagée dans les ouvrages d'écrivains graves et d'érudits dont la science est estimable à tous égards, comme Heeren dans ses *Idées*, et M. Münter dans son ouvrage sur la *religion de la Perse*.

» Lorsqu'en quittant le *Birs-Nemrod*, on se dirige vers le fleuve, on rencontre bientôt le quartier le plus populeux de l'ancienne Babylone, et le point où les deux parties de la ville étaient jointes par un pont que Séminaris avait jeté sur le fleuve. En effet, on aperçoit une ouverture de la largeur du fleuve, qui marque l'endroit d'où le pont a dû partir. Il avait cent quatre toises de long sur trente pieds de large. Un voyageur [1] qui a visité les ruines de Babylone dans la saison où les eaux sont basses, en a découvert des restes assez considérables, et Mignan a vu dans le sable des crampons de fer qui entraient vraisemblablement dans sa construction. Si, à l'aide d'une suite de circonstances qui probablement se rencontreront, on pouvait faire des fouilles sur les bords de l'Euphrate, et les débarrasser des sables qui les encombrent, on découvrirait vraisemblablement quelqu'une des portes des vingt-cinq passages souterrains qui communiquaient du palais au fleuve : et si les recherches étaient heureuses, peut-être rencontrerait-on quelque trace de ce fameux *tunnel*, bâti par Sémiramis, suivant Diodore, et par Nitokris, suivant Hérodote, qui allait d'un palais à l'autre, en passant sous le lit du fleuve, travail

[1] Rauwolf, qui voyageait en 1574. Son ouvrage est très-rare.

regardé long-tems comme fabuleux, mais que nous voyons de nos jours se renouveler à Londres.

» Le long de la rive orientale de l'Euphrate, un long monticule de briques s'étend du nord au sud. Sa hauteur est d'environ quarante pieds; sa largeur varie suivant les accidens du fleuve. C'est le quai de la rive orientale construit par Sémiramis, qui mit ainsi une digue éternelle aux débordemens des eaux.

» Au sortir du pont sur la rive orientale on se trouve au milieu du quartier le plus riche de la ville; aussi les ruines se multiplient plus larges et plus imposantes; des lignes infinies d'édifices se prolongent; le sol se jonche de fragmens précieux, de morceaux de briques vernies, de vases d'albâtre, de nacre, de perle et de verre, circonstance qui appuie l'ancienne tradition, d'après laquelle l'invention du verre appartient à la Babylonie.

» Le premier grand monceau de briques que l'on rencontre est une tour de forme carrée, bâtie de briques cuites au four et couvertes d'inscriptions *cunéiformes*, et surmontée encore de restes de construction : elle présente une circonférence de 200 mètres. Le tems n'a pas été là seule cause de la ruine de cet édifice. Depuis la destruction de Babylone par Cyrus il a été pour tous les peuples qui se sont succédé un ample magasin de briques, une carrière inépuisable de matériaux. Des fouilles y ont été opérées dans tous les sens, sans plan, sans souci de l'ensemble, suivant la nécessité du moment ou la commodité des lieux; en sorte que sous cet assemblage confus de briques jetées çà et là, il est impossible de retrouver le plan primitif de l'édifice, et l'on ne saurait s'engager sans danger dans ces vastes souterrains sans issue et sans air, qu'y a creusés la main des hommes. Néanmoins, la position des ruines, leur aspect général, la richesse des débris qu'on y trouve, tout fait penser que c'est là la tour carrée sur laquelle était bâti le *grand temple de Bélus*. Une circonstance particulière vient donner un grand poids à cette conjecture. D'après une tradition locale on avait enterré une ancienne idole babylonienne dans le sable près de ces ruines. M. Rich fit faire une fouille, et au bout de plusieurs jours de travail, il trouva *un lion* grossièrement sculpté en granit gris. Il crut que c'était à cette image que s'appliquait la tradition, et ne poussa pas plus loin ses pénibles recherches. M. Ker-Porter vit le lion découvert par M. Rich, mais déjà mutilé et privé de la tête; il se livra à de nouvelles fouilles, et plus heureux que son devancier, il aperçut une *statue d'homme* de granit gris renversée, haute de neuf pieds et large de trois, et qui par son style barbare semblait remonter à une haute antiquité. Elle est encore maintenant à demi-enfouie dans le sable et exposée aux mutilations qui ont déjà frappé le lion. Espérons que les circonstances permettront de la transporter en Europe, et que nous pourrons étudier ce monument original d'un art et d'une civilisation qui ne sont plus qu'en souvenir.

» Les ruines qui s'offrent ensuite, aux regards en suivant la même direction et en s'éloignant toujours du fleuve, sont celles du célèbre palais aux jardins suspendus. Ces célèbres jardins avaient été construits d'après Bérose [1] par Nabuchodonosor, pour reproduire aux yeux de son épouse Amestris, princesse mède, les forêts de son pays qu'elle regrettait. On les attribue aussi avec

[1] Dans Diodore *de Sicile*, liv. II, chap. 10.

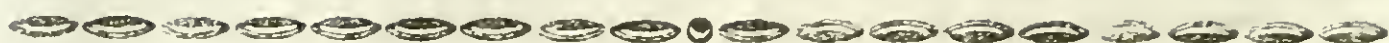
quelque vraisemblance à Nitokris, mère de *Labonit*, ou *Balthazar*, dernier roi [1]. Quoi qu'il en soit, ils s'élevaient en amphithéâtre et étaient soutenus par des galeries souterraines avec des plafonds plats non voûtés, que Diodore appelle σύριγγες. La terre qu'on y avait transportée était assez profonde et assez large pour laisser tout leur développement aux racines des plus grands arbres. On montait d'un étage à l'étage supérieur par de vastes escaliers qui portaient aussi des pompes pour faire monter l'eau de l'Euphrate jusqu'à la plate-forme la plus élevée. Les ruines qui subsistent encore offrent à peine quelque trace de ces travaux. Cependant les habitans l'appellent encore *Al-Casr*, c'est-à-dire *le palais*. Il est resté de ces magnifiques jardins un témoin irrécusable. Au milieu de la désolation de Babylone, dans le territoire de laquelle on n'aperçoit aucune haute végétation, s'élève sur la place des jardins suspendus, un arbre portant tous les caractères de la plus haute vétusté, à demi-déchiré par le tems, et ne montrant plus qu'au bout des branches une apparence de végétation. Cet arbre, suivant la tradition mahométane, fut préservé par Dieu dans la destruction générale, afin qu'Ali pût y attacher son cheval. Du reste, les naturalistes l'ont reconnu pour appartenir à une espèce qui ne se retrouve que dans l'Inde, et qui par conséquent est étrangère au pays. Voilà le seul débris de ce paradis (παράδεισος).

» Tel est l'aspect général du terrain qui fut autrefois Babylone. La désolation y règne dans toute sa hideur. Pas une habitation, pas un champ, pas un arbre en feuille : c'est un abandon complet de l'homme comme de la nature. Dans les cavernes formées par les éboulemens ou restes des antiques constructions, habitent des tigres, des chakals, des serpens, et souvent le voyageur est effrayé par l'odeur du lion. Ces ruines sont un objet de terreur pour toute la contrée : l'homme ne s'y arrête que pour détruire, les caravanes évitent de les traverser, et ce n'est qu'en affrontant la mort que l'antiquaire peut les observer et les décrire. C'est ainsi que s'est accomplie à la lettre la prédiction du prophète Isaïe [2], qui disait au moment de sa plus grande splendeur :

« Je visiterai les crimes de cette contrée et l'iniquité des impies ; j'abattrai » l'orgueil des superbes, j'humilierai l'insolence des tyrans ; le juste malheu» reux est plus précieux pour moi que l'or le plus pur... — Cette superbe Baby» lone, la gloire des royaumes, l'orgueil des Chaldéens, sera détruite comme » Sodome et Gomorrhe. — Elle sera déserte jusqu'à la fin des siècles ; les gé» nérations ne la verront pas rétablie, l'Arabe n'osera y planter sa tente, et » les pâtres n'y laisseront pas reposer leurs troupeaux. — elle deviendra le » repaire des bêtes féroces ; ses palais seront remplis de serpens ; des oiseaux » sinistres s'y feront entendre, des animaux sauvages y pousseront des hurle» mens. — Des monstres affreux affligeront ses palais élevés à la volupté [1]. »

[1] Cette question est traitée avec détail par Niebuhr, *Kleine schriften*, p. 208.

[2] *Non habitabitur usque in finem et non fundabitur usque ad generationem et generationem; nec ponet ibi tentoria Arabs, nec pastores requiescent ibi. Sed requiescent ibi bestiæ et replebuntur domus eorum draconibus, et habitabunt ibi struthiones, et pilosi saltabunt ibi. Et respondebunt ibi ululæ in ædibus ejus, et sirenes in delubris voluptatis.* (Isaïe, cap. XIII, v. 11, 12, 20, etc.)



Nouvelles et Mélanges.

EUROPE.

FRANCE. PARIS. — *Témoignage rendu au zèle de différens évêques pour l'instruction des prêtres.* Un Recueil scientifique, l'*Echo du monde savant*, dirigé par un habile géologue, M. Nérée-Boubée, s'exprime ainsi dans son Numéro du 5 juin dernier :

« Ce n'est pas seulement le civil de la nation Française, qui s'adonne au bonheur de suivre en paix le progrès des sciences : le Clergé montre aussi, depuis près de deux ans, le zèle le plus actif et le plus prospère. La plupart des séminaires forment des collections de géologie et d'histoire naturelle, et se pourvoient de professeurs pour l'enseignement de ces sciences. Nous nous plaisons à signaler à cet égard la libéralité de l'administration du Jardin des Plantes de Paris, qui a fourni, avec une grâce parfaite, plusieurs collections qui lui ont été demandées par les nouveaux apôtres de la science.

Au Mans, *un Cours de Géologie*, professé par M. Triger, attire jusqu'à trois cents élèves, parmi lesquels se trouve un grand nombre d'ecclésiastiques. Enfin, l'évêque de la même ville a décidé que cette science serait étudiée dans tous les séminaires du diocèse, et il a invité MM. les curés à se pourvoir de la carte géologique du département, que publie M. Triger. Ajoutons que le Mans possède l'un des Musées d'histoire naturelle les plus riches et les mieux entretenus qui soient en France, après ceux de Paris. »

Société pour la conservation et l'exploration des anciens monumens, présidée par Mgr. l'évêque de Bayeux.

C'est avec une vive douleur que les amis des arts voient disparaître chaque jour les derniers débris de notre vieille France, châteaux à gothiques tourelles, saintes et mystérieuses cathédrales, hôtels-de-ville aux superbes et retentissans beffrois, abbayes, silencieux enclos. Des hommes, qu'afflige l'indigne vandalisme de l'époque, viennent de créer une société pour la conservation et l'exploration de ces monumens. Elle a pour directeur M. de Caumont, membre correspondant de l'Institut, et qui est connu dans le monde savant par l'immense mérite de ses travaux archéologiques. Le conseil de la société, présidé par Mgr. l'évêque de Bayeux, a déjà nommé, dans la plupart des départemens, des inspecteurs des monu-

mens historiques, chargés de recueillir et de transmettre à la société tous les renseignemens de quelque intérêt.

BREST. *Départ de M. le préfet apostolique pour l'Ile-Bourbon. Etat du clergé de cette île.* — Le préfet apostolique de l'Ile-Bourbon, M. Poncelet, et les quatre prêtres qui l'accompagnent, se sont embarqués à Brest, le 17 de ce mois, avec trois religieuses, sur la corvette l'*Isère*. Il y a à l'Ile-Bourbon douze paroisses et six vicariats : il faut donc dix-huit prêtres, outre le préfet apostolique; il n'en reste que douze en ce moment : car, depuis quatre ans, le conseil colonial a refusé d'en admettre de nouveaux, et pendant la mission du dernier préfet apostolique, M. de Salonges était mort, ainsi que trois de ses prêtres, MM. Delmotte, Legendre aîné, et Leguigné, jeune ecclésiastique, né dans l'île même, et qui donnait les plus belles espérances. Deux autres prêtres, MM. Legendre jeune et Barré, étaient revenus en France. M. Poncelet n'aura donc que seize prêtres au lieu de dix-huit.

Et cependant le personnel du clergé devrait être plutôt augmenté que diminué, surtout si l'on met à exécution le projet formé par le vice-préfet apostolique M. Dalmond, d'instruire les nègres esclaves, et de les mettre en état de se marier, projet que favoriserait l'autorité et plusieurs colons ; car ils comprennent combien il est essentiel de donner aux noirs la connaissance de la religion, dans un moment où il est si fort question de les affranchir.

ITALIE. ROME. — *Séance de l'Académie catholique ; éloge donné aux bons journaux par S. Em. le cardinal Tadini.* — L'Académie de la religion catholique, à Rome, a ouvert solennellement, le 21 mai dernier, ses séances de cette année, la 30e depuis sa fondation. Les réparations qu'on fait à la grande salle de l'archi-gymnase romain ne lui permettant pas de se réunir en ce lieu, elle s'est assemblée dans l'église intérieure de cette université, qui se trouvait décorée du portrait de S. S. Grégoire XVI, protecteur de l'Académie.

Le cardinal Claude-Marie Tadini, de l'ordre des Carmes, archevêque de Gênes, et censeur honoraire, a ouvert le cours annuel des dissertations par un discours aussi éloquent que solide, dans lequel il a cherché à prémunir les esprits imprudens contre cette espèce d'indifférence fatale, qui commence à gagner, relativement à la lecture de toute sorte de livres. L'histoire à la main, il a fait voir qu'il serait contraire à l'esprit de l'Eglise et à l'exemple de l'antiquité, de ne point prohiber et réfuter les écrits mauvais. Parlant ensuite de la manière de réfuter utilement, il a recommandé sur toutes choses d'unir l'utile à l'agréable, remarquant que, de nos jours, ce sont surtout les bons journaux, rédigés avec talent et avec goût, qui peuvent le plus contribuer à la défense de la Religion.

Les applaudissemens réitérés qui ont accueilli ce discours, témoignent hautement de tout son mérite. Un grand nombre de cardinaux, de prélats, de personnages doctes et illustres, ont honoré de leur présence cette séance de l'Académie. Une excellente musique a précédé et suivi le discours du cardinal Tadini. (*Diario di Roma.*)

ASIE.

INDE FRANÇAISE. CHANDERNAGOR. — *Lettre d'un Missionnaire.—Jugement sur les Annales de Philosophie.—Etat de la Religion.*

A M. T. Directeur du Séminaire des Missions étrangères, à Paris.

« Nous avons reçu avec un bien grand plaisir les Annales de Philosophie chrétienne. Voilà un Journal sérieux et solide, et destiné à faire époque dans l'Histoire de l'Eglise. On ne dira plus maintenant que ce sont les prêtres seuls, avec leurs préjugés, qui défendent la foi catholique. Voilà des savans consciencieux, des philosophes distingués, des observateurs impartiaux : la vraie science du siècle, en un mot, qui élève avec force sa voix en faveur de la vérité. Cet ouvrage, lancé du haut en bas dans la société, doit la remuer infailliblement, et y faire pénétrer le Christianisme pur et primitif, qui n'est et ne peut être que le Catholicisme. Si j'avais l'honneur, comme vous, de connaître l'honorable Rédacteur en chef, savez-vous ce que j'oserais lui dire, en ma qualité d'oriental? — « Fils d'Oromane, confondez les enfans d'Arimane ; » mettez en regard leur Dieu et le vôtre ; dites quelles ont été les pro- » messes de l'un et de l'autre ; montrez leurs actions et leur influence » depuis le commencement du monde ; compulsez les archives de l'ido- » lâtrie et de la philosophie humaine ; comparez-les aux archives de la » révélation primitive et du Christianisme ; faites des tableaux compa- » ratifs et synoptiques de tout cela, et vous verrez une lumière grande et » vive jaillir de cette comparaison. Son éclat désillera les yeux des plus » aveugles... » C'est de tout mon cœur que je ferai ce que vous me demandez pour ce Recueil ; j'essaierai de vous dire quelque chose de la science de nos Brahmes, et de l'influence qu'ils exercent sur leurs co-religionnaires, et jusqu'à quel point ceux-ci croient et à leurs prêtres et à leur religion.

» Nous avons en ce moment six Jésuites prêtres à Calcutta et deux frères lais. Les Jésuites prêchent trois fois le dimanche en anglais à l'église du R. P. Antoine, qui les a très-bien reçus. Le cimetière est plein de palanquins, et les rues environnantes sont encombrées de voitures. L'église est trop petite pour contenir tous les Catholiques, Juifs, Grecs,

Arméniens, Musulmans, Bengalis, Protestans et sectaires divers, qui viennent les entendre prêcher. La lecture de la cathédrale (protestante) a été avancée, afin de retenir les Protestans, le dimanche au soir, et les empêcher d'aller entendre les Jésuites. Lorsque cette lecture se faisait à la même heure que le sermon catholique, un grand nombre de Protestans quittaient le prêche pour aller au sermon.....»

GUERIN, *Missionnaire.*

Chandernagor, le 25 décembre 1834.

POSSESSIONS ANGLAISES. MADRAS. — *Fondation d'une église catholique par une Française.* — On annonce qu'une princesse de l'Indoustan, appelée par les indigènes la *Begum Mootee Mehul*, et par les Européens *Adèle Montreville*, ayant laissé en mourant, à la fin de 1833, un legs considérable pour l'établissement d'un évêque catholique à Madras, le souverain pontife a choisi, pour remplir ce siége, le docteur Doniel O'Connor, natif de Cork en Irlande, et provincial des Augustins de cette île.

C'est par l'intermédiaire de M. Spring-Rice, que l'approbation royale a été donnée à cette nomination, et que de nombreuses difficultés qui retardaient le départ du prélat, ont été levées. Le nouvel évêque de Madras s'est embarqué, le 7 mai dernier, sur un vaisseau de guerre le *Duk of Sussex*, emmenant avec lui six prêtres, pour annoncer la nouvelle du salut aux nations de la côte du Coromandel, et quatre jeunes laïques de Cork, pour fonder, sous sa direction, un collége à Madras.

Nous regardons la fondation de cette nouvelle église comme quelque chose de très-important.

Madras est une ville fort considérable, la première, après Calcutta, parmi les possessions anglaises de l'Indoustan; c'est une position conquise par le Catholicisme, et d'où il pourra attaquer avec plus d'avantage les religions ennemies, sur lesquelles il fait chaque jour d'immenses conquêtes.

EMPIRE BIRMAN. — *Etat du Christianisme dans quelques villages de ce pays.* — A 30 milles environ, au nord-ouest de la ville de Dibayen, en remontant la rivière Moo, il existe petits villages distant les uns des autres de 4 à 10 milles, dont les habitans professent le Catholicisme. Ces villages sont ceux de *Mounths*, qui contient 25 maisons; *Khyoung-yo*, 15; *Khyan-ta Voawa*, 100; *Khyoung-oo*, 15; *Ngabek*, 20; en tout 175 maisons, qui contiennent une population d'environ 960 individus, presque tous catholiques. Cette population avait été jusqu'ici dirigée par le père Don José, missionnaire, né à Naples, dont le véritable nom était Guiseppe Amato, qui est mort au commencement de 1832, et qui a été remplacé par les pères Antonio, Ricca et Domingo

Tarali, nouvellement arrivés de Rome. Outre ces villages, il y en a un autre petit de 40 à 50 âmes, appelé *Mengalagoure*, près d'Avas, que Don José visitait annuellement vers le tems de Pâques. Ce qu'il y a de curieux, c'est que les habitans de ces villages sont les descendans de Français et autres prisonniers qu'Alompra enleva à Syriam en 1756, et qu'il établit dans cette partie du territoire birman. Beaucoup de ces Chrétiens attestent leur origine par la couleur de leurs yeux et de leurs cheveux; mais outre les descendans des prisonniers de Syriam, on assure que dans ce village et dans un autre près *Mouttohobo*, il y a aussi un grand nombre d'individus offrant les mêmes caractères; ils rapportent, d'après une tradition, que leurs pères firent naufrage sur la côte d'*Arracan*, qu'ils furent faits prisonniers et amenés dans ce lieu à une époque aussi reculée que celle du 40e roi, en remontant dans l'histoire, à dater du monarque actuel. Peut-être descendaient-ils de ces établissemens anglais que d'Alrymple assure avoir existé dans le royaume d'Ava et au nord, sur les frontières de la Chine, vers le commencement du 17e siècle. Outre les catholiques d'*Ava* et de *Dibayen*, on compte encore environ 260 individus de cette croyance à *Rangoon*, sous la direction du père Don Ignatio. Un autre prêtre catholique, qui est aussi arrivé de Rome depuis peu avec Frédérico Cao, évêque d'Ava, réside actuellement à *Moulmeia*.

(*Journal Asiat. Soc. of Calcutta*, *août.*)

AFRIQUE.

EGYPTE. — *Vérification de quelques animaux sculptés sur les édifices égyptiens.* — L'expédition scientifique, entreprise en Egypte par l'ordre du gouvernement de Toscane, a fourni un nombre considérable de faits remarquables et nouveaux, qui sont consignés dans un très-bel ouvrage, intitulé : *Monumenti dell' Egitto e della Nubia, designati dalla spedizione scientifico-letteraria toscana in Egitto,* etc. On y trouve une liste des oiseaux figurés sur les tombeaux égyptiens ; ce sont :

Oiseaux de proie, *neophron.*

Passereaux : *lanius personatus, — collurio, — caracias-garsrulla bombicilla? alcedo, upupa epops, sylvia phœnicurus, troglodytes, alanda calandra? motacilla, fringilla, sardoa, columba turtur, struthio camelus, otis tetrax, cursorius isabellinus, charadrius armatus, limosa, solapar, ibis religiosa, grus cinerea, ardea nycticorax, ardeosa, ciconia platalea.*

Oiseaux de rivage : *recurvirostra avoceta, porphirio hyacinthinus.*

Oiseaux aquatiques: *julica atra, sterna cantiaca, pelecanus onocrotalus, mergus? anas clypeata, penelope, crecca, quercedula, acuta, lencocephela, tadorna, anser œgyptiacus, uria, larus.*

Le professeur Rosellini, qui a dirigé l'expédition, fait connaître aussi les quadrupèdes qui sont représentés sur les tombeaux. Ce sont principalement des antilopes, le *loup*,—le *chacal*.—le *lièvre d'Egypte* à longues oreilles,—le cerf, —la *hiène*, —le *viverra zibetta*, — le *bœuf*, le *singe mâle* qui se rapproche beaucoup du cynocephalus, le *chat*, le *rat*, le *lion*, la *girafe*. l'*éléphant*, et le *tigre* conduit par un éthiopien. Parmi les animaux dont les analogues se trouvent à l'état vivant, il y en a aussi un très-grand nombre d'imaginés. Entre les reptiles et les poissons figurés, on reconnaît le *crocodile*, et le professeur Savi a cru pouvoir en rapporter quelques autres aux *serrasalmus oithanus*, *cyprinus lepidotus*, *characinus* et *heterobranchus anguillarius*.

Bibliographie.

On n'apprendra pas sans un vif plaisir, mêlé d'une plus vive surprise, que M. J.-J. Blaise, libraire éditeur des ouvrages de S. François de Sales, rue Férou-Saint-Sulpice, n° 24, va faire paraître incessamment un nouveau Recueil de plus de 300 lettres de S. François de Sales, restées inédites jusqu'à ce jour. Cette précieuse collection, sortie en majeure partie des archives de Sa Majesté le roi de Sardaigne, sera publiée sous les auspices de la reine de Sardaigne, qui a daigné en agréer la dédicace. Nous pouvons annoncer que ce Recueil, dont quelques personnes de mérite, qui en ont pris connaissance, font le plus grand éloge, formera le complément indispensable de toutes les éditions des *œuvres du Saint*, qui sont répandues dans le monde catholique.

Nouveau Recueil d'ouvrages anonymes et pseudonymes, par feu M. de Manne, chevalier de l'ordre de la légion d'Honneur, conservateur-administrateur de la Bibliothèque du Roi. 1 vol. in-8°. Paris, Gide, rue Saint-Marc, n° 23. Prix, 86 fr.

Depuis l'époque où parut la deuxième édition du *Dictionnaire* de M. Barbier sur les *Ouvrages anonymes*, chaque année a vu toutes les branches de la littérature s'accroître d'un nombre considérable du productions dont les auteurs ne se sont plus fait connaître, ou bien ont caché leur véritable nom sous un nom supposé : cette méthode, on peut le dire, est devenue générale. Il y a donc quelque chose de piquant pour le lecteur à soulever le voile qui lui dérobe des traits souvent fort connus. C'est d'ailleurs pour l'histoire littéraire une recherche utile.

C'est à M. de Manne qu'il appartenait de produire ce travail, lui qui a signalé le trop court passage de son administration par des services tels que

la Bibliothèque a subi sous lui d'immenses augmentations et un régime qui ne laissait à faire que ce que le tems permet d'entreprendre, mais dont il avait d'ailleurs préparé les élémens, lorsque la mort est venue l'enlever à ses laborieux travaux.

Les fonctions de conservateur-administrateur, que M. de Manne remplissait à la Bibliothèque du Roi, conjointement avec son collègue et ami, le célèbre Van-Preat, rendaient les recherches du travail dont nous parlons faciles et exactes.

L'auteur ne s'est pas borné seulement à soulever le voile de l'anonyme des auteurs de nos jours ; il a aussi porté ses investigations sur d'anciens ouvrages qui avaient échappé aux recherches du savant Barbier : quelquefois même il a rectifié ce dernier, en s'appuyant sur des documens authentiques. De nombreuses notes, qui révèlent des faits curieux ou des anecdotes, forment de ce volume une espèce de *Biographie bibliographique*. Un grand nombre d'anonymes anglais et autres figurent dans cet ouvrage.

Cet ouvrage complète jusqu'à nos jours le travail de M. Barbier, et comble la lacune existant depuis 1828, époque de la dernière édition de son Dictionnaire.

Le public doit encore à M. de Manne les deux importans volumes, annotés par lui, des *OEuvres du célèbre d'Anville*, qui viennent de paraître, accompagnées d'un *Atlas* dont les *Cartes classiques* si justement renommées *de la géographie ancienne*, font partie. Ces deux volumes in-4°, si riches de matériaux, pour la science et l'histoire de la géographie, se trouvent, avec l'*Atlas* reconnu le meilleur guide dans l'étude de l'antiquité, à la librairie Levrault, rue Saint-Jacques, n° 81. Prix des deux volumes, avec l'*Atlas*, 50 fr.

Nous palerons incessamment de cette importante publication, qui reproduit l'œuvre d'une de nos plus grandes gloires nationales, et, il faut le dire, la source où puisent tous ceux qui s'occupent de la science géographique.

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 62. — 31 Août 1835.

Philosophie.

ESQUISSE D'UN COURS DE PHILOSOPHIE.

Ce ne sont pas seulement les Chrétiens et les Païens qui ont été divisés jadis sur l'utilité de la Philosophie : les Pères de l'Eglise eux-mêmes n'ont pas été toujours d'accord sur ce point, et jusque dans ces derniers tems, les esprits du premier ordre se sont trouvés partagés en ce qui regarde les avantages de la philosophie.

Si la philosophie n'est réellement que le légitime usage de la raison humaine, s'exerçant dans les limites de sa sphère, et cherchant à développer l'activité dont elle est pourvue, pourquoi ces dissentimens ?

La Raison est une des plus belles facultés de l'homme ; pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur ceux à qui cette faculté manque. Y a-t-il un objet plus pénible à voir qu'un fou ? un être plus dégradé qu'un imbécile ? Cependant ils perçoivent, ils sentent aussi-bien que nous : mais dans celui-ci, la raison est faible ; dans celui-là, elle est faussée.

La philosophie, qui met en jeu cette faculté si précieuse, devrait donc être honorée ; elle serait, en effet, digne de nos hommages, si elle eût rempli toujours avec fidélité sa mission ; mais les philosophes abusant presque toujours du Raisonnement, ont lancé l'esprit humain *au-delà des nues*, et se sont fait ensuite un jeu de le précipiter de cette hauteur jusqu'au fond *de l'abîme* ; il est arrivé de là que la philosophie est tombée dans le décri.

Il y a des philosophes, en effet, qui pensent que la raison peut aspirer à tout, tandis que d'autres philosophes nous disent qu'elle est incapable d'arriver à quoi que ce soit.

Les premiers imaginent qu'au moyen des principes qu'elle trouve en elle, la raison humaine peut, sinon d'une manière immédiate, à tout le moins par voie de conséquence,

Constater l'existence de Dieu,
Pénétrer dans le secret de sa nature, et énumérer ses attributs;
Etablir la distinction fondamentale de l'esprit et de la matière;
Asseoir solidement le dogme de l'immortalité de l'âme;
Dire ce qu'est l'homme, d'où il vient, où il va;
Tracer ses devoirs envers Dieu, envers ses semblables, envers lui-même.

Ces philosophes, qu'on appelle *Rationalistes*, procèdent par voie de déduction.

En face de l'école Rationaliste, une autre école s'est formée.
C'est l'*école Expérimentale.*
Elle est plus réservée dans sa marche,
S'appuie sur les faits,
Procède par voie d'induction,
Ne vise qu'à atteindre les faits primitifs, pour s'en faire un point d'appui.
Du reste, elle déclare hypothétiques les hautes spéculations de l'école Rationaliste.

De leur côté, les partisans de la Tradition ont protesté contre les prétentions exagérées du Rationalisme.
Ces prétentions, suivant eux, seraient mal fondées;
Ce ne serait qu'une illusion de l'orgueil.
Ils ont dit que le Rationalisme tendait à inspirer le mépris des Traditions,
Et qu'il amenait à conclure l'inutilité d'une Révélation Surnaturelle.
Ils ont prétendu que le Rationalisme devait engendrer le Scepticisme;
Qu'il poussait à l'Incrédulité.

Le *Scepticisme*, en effet, est sorti du sein du Rationalisme.
Attaquant les bases de toute certitude, il a tenté:
De rendre équivoque la réalité des êtres matériels,
D'anéantir la foi que nous avons au sens intime,
De faire naître le doute sur les principes de la raison.

Mais en même tems que le *Sceptique* s'efforçait de faire entendre
Que rien n'est vrai,
L'*Eclectique* se mettait en devoir de prouver
Que rien n'est faux.

Tâchons de nous dégager de ce chaos.

§. Ier.

Nous dirons que le *Scepticisme* n'est qu'un jeu d'esprit, quand il veut s'attacher à détruire les notions du *Sens intime* ;

A obscurcir la *clarté de l'Évidence,*

A rendre suspect, en tout et pour tout, le *rapport des sens ;*

A rendre équivoque la *Certitude morale.*

Nous dirons qu'il y a des vérités, des principes et des faits,

Que personne ne met en doute,

Dont aucun Sceptique n'a jamais douté réellement.

La Raison humaine, en s'appuyant sur ce premier fondement,

Peut arriver à d'autres vérités, au moyen de la faculté qu'elle a

De tirer du général le particulier,

De s'élever du particulier au général.

Cette double faculté discursive et inductive, qui en présuppose plusieurs autres, perception, mémoire, conception, abstraction, jugement, etc., s'exerce naturellement, ce qui n'empêche pas qu'on n'ait tenté de la soumettre à des règles.

La *Faculté discursive* a été, pendant long-tems, l'objet exclusif de l'attention des philosophes.

Aristote avait donné l'impulsion.

Sa *Logique* a pour objet d'assurer la marche de la faculté discursive.

Cette logique a prévalu dans l'enseignement Scolastique.

L'importance qu'on donnait à cette méthode est aujourd'hui contestée.

Au 17 siècle, la logique d'Aristote commençait à perdre crédit.

Maintenant elle a grand' peine à se soutenir.

Toutefois, comme ses détracteurs conviennent qu'il peut être utile d'en avoir quelque idée,

Nous ferons connaître brièvement les règles du *Syllogisme.*

Nous insisterons quelque peu sur la partie qui traite *des Sophismes.*

Nous appuierons davantage, en nous aidant de la logique de Port-Royal, sur les causes de nos erreurs et sur les moyens d'y remédier.

Aristote et ses commentateurs avaient entièrement négligé la faculté *Inductive.*

Bacon est le premier qui s'en soit occupé.

Il a posé des règles fondamentales, dans la vue de guider l'esprit humain engagé dans la voie de l'Induction.

Les philosophes de l'école Écossaise ont continué ce travail.

Ils ont essayé de poser les bases de la logique inductive.

Nous tâcherons d'apprécier les résultats obtenus.

§. II.

Ces investigations sur les lois que suit la Raison dans son développement intellectuel, nous ramèneront à sentir de quelle importance est le *Langage.*

Cette importance est telle que des philosophes ont défini la Logique, *une langue bien faite.*

Sans adopter cette définition, nous ferons observer que sans le langage, les principales facultés de l'esprit humain, et notamment la faculté de raisonner, seraient inertes, endormies.

Le développement de l'esprit humain présuppose donc la formation du langage;

Mais la formation du langage présuppose d'un autre côté un travail intellectuel d'une haute portée.

Le Langage dès-lors *n'a point été inventé par l'homme;*

Il lui a été donné,

Il a été révélé par une intelligence supérieure.

Depuis lors, il s'est transmis d'une génération à l'autre,

En suivant la chaîne de la Tradition.

Théorie de M. de Bonald sur l'origine du langage.

De l'impossibilité de l'invention du langage, la raison induit déjà la *nécessité d'une révélation primitive.*

Cette nécessité se manifeste encore d'une autre manière.

Sans une révélation primitive, le sentiment religieux est en défaut.

L'esprit humain, il est vrai, peut s'assurer de l'Existence de l'Infini.

Mais il est incapable d'en sonder la nature.

A la vue de l'Etre infini, la raison se trouble.

Si elle essaie d'en déterminer les attributs, elle s'embarrasse.

Si elle veut rapprocher ces attributs les uns des autres, elle reste confondue.

D'un autre côté, les substances finies elles-mêmes,

Matérielles ou immatérielles,

Echappent à sa prise.

La raison constatera que ces substances existent,

Elle reconnaîtra quelques-unes de leurs propriétés, quelques-unes de leurs facultés;

Mais elle n'arrivera pas jusqu'à déterminer

Ce que sont ces substances en elles-mêmes.

Resserrée dans ces limites, la Raison entreprendra-t-elle d'apprécier le rapport qui existe entre l'infini et le fini;

C'est-à-dire de constituer le *système religieux?*

Il y aurait témérité.

Il n'appartient qu'à celui qui a créé les êtres de plonger jusqu'au fond de leur nature;

Qu'à celui qui connaît leur nature, de fixer exactement leurs rapports.

Enfin il n'appartient qu'à l'Etre infini de former le lien mystérieux qui doit unir le ciel et la terre.

Cependant à deux époques très-éloignées l'une de l'autre, les hommes de la Science ont fait l'essai de leurs forces.

Ils ont mis de côté la Tradition;

Et ils ont imaginé de produire, sans le secours de la Révélation,

La Loi religieuse,

De fixer le principe de la Science morale.

A quoi cette double tentative a-t-elle abouti? *à la confusion.*

Abrégé de la Philosophie ancienne,

A partir de Thalès et de Pythagore

Jusqu'à l'*éclectisme Alexandrin.*

Abrégé de la Philosophie nouvelle,

A partir de Bacon et de Descartes

Jusqu'à l'*éclectisme Parisien.*

Cette double épreuve a constaté de plus fort la nécessité de la Révélation.

Elle a fait voir qu'il n'est pas bon à l'esprit humain de *sortir des voies de la Tradition.*

§ III.

L'enseignement Traditionnel est en effet une des conditions premières du développement de l'intelligence humaine.

Au moral, aussi bien qu'au physique, notre individualité se lie à ce qui précède, se rattache à se qui doit venir ensuite.

Nul homme n'a le droit de se mettre à l'écart;

A personne il n'est permis de répudier entièrement le passé.

Toutefois il est une *époque de Critique*,

C'est celle où la raison est entièrement formée.

Alors elle soumet à une sorte de révision l'enseignement Traditionnel:

Elle le réforme en ce qu'il pourrait avoir d'erronné;

En certains cas, même, elle y supplée en reconstruisant la science en dehors des traditions, et cela est licite quand il s'agit des sciences physiques: *mundum tradidit disputationi eorum.*

Mais dans les questions d'*origine* et de *fin*,

La vérité ne peut pas être établie de cette manière.

Si les Traditions sont altérées,
Il faut remonter à la source;
Si le dernier titre est suspect,
Il faut recourir au titre primitif.

Ainsi, pour connaître au juste son origine, sa condition et ses droits,
Quand il s'élève un doute sérieux à ce sujet,
Un particulier consulte les titres anciens de la famille:
Une nation, les anciennes chroniques, les vieilles chartes;
Le genre humain, les Traditions religieuses, la Révélation primitive.

Celui qui voudrait suppléer à la *Tradition religieuse*,
Au moyen du *Raisonnement*,
Se jeterait dans une fausse route.
Quitter une religion, fût-elle vicieuse, pour s'en faire une,
C'est un procédé irrégulier;
C'est une tentative de l'orgueil, dont le succès est impossible;
Abandonner une tradition altérée, pour en venir à la vraie,
C'est un procédé très-légitime.

La Raison est donc réduite ici aux simples fonctions de la *critique*.
Si l'enseignement Traditionnel lui paraît fautif,
Qu'elle cherche ailleurs,
Qu'elle se mette en quête de la Révélation primitive.
Elle a le droit de *comparer*, elle n'a pas celui de *créer*.

Mais où la trouver pure, exempte d'alliage, cette Révélation primitive?
Dans les Traditions du Christianisme.
C'est là qu'elle se présentera, étendue, développée, conduite à son dernier terme,
Sans avoir subi d'altération.

Les Traditions chrétiennes, en effet, l'emportent sur toutes les autres,
Sous le triple rapport de l'authenticité,
De l'ancienneté,
Du fonds.
Si la vérité religieuse n'y était pas contenue,
Elle n'existerait pas sur la terre;
Cette observation est décisive.

L'examen comparatif des Livres Sacrés des nations,
En établissant la supériorité de ceux des Chrétiens,
Par là même résout la question proposée.
Cet examen doit donc entrer dans notre plan.

Les Traditions chrétiennes ont encore un avantage, c'est de se mettre en harmonie avec la Science humaine, quand celle-ci, après de longs détours, s'est enfin placée dans le vrai.

La *Science Historique* est-elle arrivée après de grands labeurs, à quelque fait primitif?

Il se trouve que ce fait était consigné depuis plus de 3,000 ans dans la Genèse.

La *Géologie* parvient-elle à marquer la suite des révolutions qu'a subies le globe terrestre?

C'est l'histoire de la création qu'elle raconte.

Si l'observation *Psychologique* conduit à quelque grand résultat,

C'est une vérité du Christianisme qu'elle met en lumière.

Le dogme du *péché originel* est toujours en face du *moraliste*.

Le mystère de la *Trinité* se reflète dans toute la *nature*.

Ainsi se vérifie de plus en plus que la Tradition chrétienne est véritable.

La Raison humaine, à la lueur d'une critique éclairée,

Par une juste appréciation du *témoignage*,

Découvre le sceau divin apposé sur la tradition chrétienne.

Ce sont les *Prophéties* accomplies, et qui s'accomplissent encore.

Ce sont les *Miracles* opérés jadis, et ceux qui se continuent.

De ce moment, le suffrage de la science humaine est superflu;

Les comparaisons deviennent inutiles :

Les considérations, toutes puissantes qu'elles soient, s'effacent.

Ce ne serait donc pas le cas de glisser légèrement sur cette dernière partie;

Il convient donc d'insister sur les preuves de la Religion

Qui se tirent de l'*accomplissement des prophéties*, et de la *certitude des miracles*.

Le dernier mot de la Raison humaine doit être :

Une Révélation était nécessaire;

Cette Révélation a été faite,

Elle est consignée dans les Annales du Christianisme.

La Raison alors se met en accord avec la Foi;

Les enseignemens de la Philosophie deviennent les prolégomènes de la Théologie.

La Philosophie est réhabilitée aux yeux des hommes sensés.

R... g.

Littérature religieuse.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Premier Article.

Le mysticisme religieux dans ses rapports avec notre nature et notre siècle. — Le véritable mysticisme est le mysticisme chrétien. — Premiers mystiques chrétiens, S. Bernard, S. Thomas, Ste. Thérèse, l'Imitation. — S. François de Sales. — Son enfance, — Son éducation. — Etude sur sa vie intérieure. — Madame de Chantal. — Ses lettres.

L'homme a besoin de croire, il a besoin d'aimer. Son esprit et son cœur sont sans cesse en haleine jusqu'à ce qu'ils se soient reposés dans la foi et dans l'amour. Le bruit du monde n'est pas assez fort pour étouffer cette voix intérieure qui lui crie : crois et aime, et il ne peut lui échapper qu'en se fuyant lui-même. Mais que faut-il croire, que faut-il aimer ? Autrefois il le savait, aujourd'hui il ne le sait plus. Il va le demandant partout à chaque créature, et partout il ne rencontre que déception et blessure, semblable à l'aveugle égaré qui se heurte et trébuche à chaque obstacle. Lorsqu'il désespère, enfin de parvenir au but tant souhaité, il s'assied découragé sur le bord du chemin, ou se couche dans la tombe comme sur un lit de repos : voilà le mal du siècle; où en est le remède? Pour les natures faibles et communes, je n'en connais point; pour les natures d'élite il n'en est qu'un seul, le Mysticisme, c'est-à-dire l'absorption de l'âme en Dieu, en elle-même ou dans la nature, la concentration de toutes les facultés en une seule, l'intuition, l'élan spontané, continu vers un autre monde, vers un meilleur avenir et de lointaines destinées : aussi, en face et en dépit du matérialisme des intérêts, le mysticisme a pénétré partout; dans la philoso-

phie, dans la littérature, dans les arts, et jusque dans la politique. En France, de Maistre, Ballanche, Lamartine, de Vigny; en Allemagne, Herder, Schelling, Gœrres, Hoffmann, Baader, et tant d'autres ont ouvert ces sources mystérieuses où la jeune génération est venue se plonger avec ivresse. Mais au lieu d'y étancher sa soif, elle n'y a souvent puisé qu'une ardeur plus dévorante, ou un affadissement qui est allé jusqu'au dégoût. Convive imprudent, elle a bu la mort dans la coupe de la vie. Nous dirons ailleurs pourquoi. Qu'il nous soit permis de citer ici, à l'appui de notre pensée, un admirable passage de M. l'abbé Gerbet sur le mysticisme :

« La vie pratique ne remplit point la vaste capacité de l'âme » humaine, et n'en épuise pas toute l'activité. En rentrant continuellement, pour s'acquitter de ses obligations présentes, » dans le monde étroit des sensations qui nous est commun avec » les animaux, elle conserve toujours une conscience sourde et » comme une seconde vue d'une autre face de l'existence. Dominée par l'instinct de son avenir, elle aspire à un état où le » vrai, le bien, le beau, dégagés de ce grossier alliage, se laisseront saisir sous des formes plus pures. Or, dès qu'un être intelligent a l'idée d'un état plus parfait, il cherche, sans sortir de » sa situation obligée, à réaliser du moins la transition de l'un » à l'autre ; car rien n'est brusque et tranché dans l'harmonieux » développement des êtres. De là cet ordre de sentimens dont se » compose la *vie mystique*, mot trop souvent mal compris, et qui » n'exprime au fond qu'une tendance naturelle de l'âme, puisqu'elle se reproduit sur tous les points du cercle où le sentiment » se déploie. Qui ne sait, en effet, que dans les arts, l'amour, la » gloire, l'héroïsme, l'homme se surprend sans cesse à poursuivre, par delà toutes les réalités particulières, cet idéal infini » dont l'ordre positif restreint l'étendue et altère la pureté ? Pourquoi s'interdirait-il cet élan dans la religion seule, qui touche » de plus près au but suprême ? Pourquoi ne chercherait-il pas, » pour son être tout entier, ce qu'il cherche dans chacune de ses » nuances? Pourquoi enfin n'essaierait-il pas un peu de sa destinée, comme on fait le prologue d'un poëme, comme on » prélude par des sons voilés à un éclatant concert ? Détruire cet » élan, ce serait comprimer à la fois toutes les puissances de

» l'âme, parce que le sentiment religieux renferme éminemment » tous les autres; ce serait mutiler notre être dans sa partie su- » périeure. Le matérialisme le plus abject pourrait seul se com- » plaire en cet état de dégradation. L'homme, en effet, ne serait » que la perfection du singe, s'il n'était pas le commencement » d'un ange. Aussi cet ordre de sentimens est commun, à quel- » que degré, à tous les hommes profondément religieux, parce » qu'il n'est que le reflet de la foi dans le cœur. Ce pauvre vil- » lageois qui, écoutant prêcher son évêque qu'il ne comprenait » pas, s'écriait : *L'âme entend*! entrait à sa manière dans la vie » mystique, comme le peuple, avec ses chants lyriques et ses » épopées, entre aussi à sa manière dans l'idéal de la poésie. Mais » à mesure qu'on remonte l'échelle de l'humanité, cette disposi- » tion se manifeste avec plus de force et d'éclat, surtout chez les » intelligences supérieures, dans les cœurs d'élite, depuis Con- » fucius et Platon jusqu'à Fénelon et Vincent de Paul. Plus la » flamme est pure, plus elle s'élève, et les hautes âmes ont be- » soin, pour vivre de leur vie, de s'envoler plus souvent dans » cette région sereine, où elles respirent l'air d'un monde plus » divin. Les deux besoins que nous venons de remarquer doivent » être satisfaits pour que tout ce qu'il y a de bon et de beau dans » la nature humaine ait sa libre expansion. Supprimez toute » trace de la vie mystique, vous arrivez à l'activité brutale de la » populace de Londres [1]. »

Comme dans tous les tems il y a eu des âmes altérées d'amour et de vérité, qui n'ont pu trouver ici-bas leur céleste aliment, des cœurs prédestinés à la souffrance et noyés dans la tristesse, de sublimes intelligences pour qui la terre n'avait pas d'assez vastes horizons, il y a eu dans tous les tems des mystiques.

Le Christianisme qui, dès son aurore, entraîna dans son orbite immense tout l'univers moral, s'incorpora en quelque sorte le mysticisme, et lui ouvrit vers le ciel des chemins inconnus où il se perdit avec délices. Son nom même fut tellement propre à la langue sacrée qu'il devint presqu'un mot de dérision et de scandale pour les profanes. Les premiers mystiques chrétiens fu-

[1] *Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique*, par l'abbé Gerbet, p. 107.

rent ces solitaires de la Thébaïde, qui, voyant qu'il n'y avait plus rien à faire dans cet empire Romain dont la vie se retirait avec la gloire et la vertu, allèrent, dans le silence du désert et dans les profondeurs de la méditation, créer en eux l'esprit nouveau qu'ils soufflèrent ensuite sur le monde pour le ranimer. Au moyen-âge, tous les esprits supérieurs, non pas seulement les plus méditatifs et les plus recueillis, mais encore les plus actifs, les plus mêlés aux luttes et au mouvement du siècle, furent plus ou moins mystiques dans leurs conceptions ou dans leurs œuvres. C'est le mysticisme de Colomb qui découvrit le nouveau monde. Les S. Bernard et les S. Thomas, ces rois de la pensée, ces *anges de l'Ecole*, comme on les appelait, qui, du fond de leurs cellules avaient la main dans toutes les grandes affaires du monde, ont laissé, jusque dans leurs écrits polémiques, des traces et je ne sais quel parfum de cette vie intérieure et solitaire où ils aimaient à reposer leurs âmes fatiguées. Plus tard, Ste. Thérèse teignit des reflets brillans d'une imagination espagnole, son mysticisme de femme et de chrétienne. Comme elle abîme, comme elle anéantit dans un Océan sans fond de lumière et d'amour toutes les facultés, toutes les puissances de son être! que de grâce aussi dans son vol, que de suavité dans ses accords, lorsqu'elle déploie vers le ciel ses ailes d'ange en chantant une hymne au bien-aimé! Mais le livre où il faut aller puiser comme à la source la plus pure le mysticisme religieux, c'est dans l'*Imitation*, cet admirable commentaire de l'Evangile, révélation ineffable des plus intimes mystères de la conscience, inimitable mélange de ce que l'âme humaine transfigurée par la foi et la charité a de force et de douceur, de grandeur et d'humilité, de calme pieux et de brûlante ivresse. Non, ce n'est point là une œuvre terrestre, l'Esprit-Saint dictait, et l'homme écrivait.

Après ces premiers élus du mysticisme, S. François de Sales apparaît à la fin du 16e siècle comme un Messie de paix et de charité. Les esprits avaient à peine dépouillé leur vieille rouille de barbarie, la Réforme avait jeté dans le monde de nouvelles semences de discorde et de guerre qui n'étaient pas encore étouffées. En France, l'avénement de Henri IV avait préparé les voies à la réconciliation; mais sur ses frontières, en Suisse, en

Savoie, la doctrine dure, haineuse, intolérante de Calvin faisait chaque jour des progrès ; les évêques étaient chassés de leurs siéges, les curés violemment séparés de leur troupeau, les seigneurs restés fidèles à la foi catholique gémissaient sur leur autorité méconnue, et pliaient sous la tempête. L'hérésie avait déjà pénétré dans le Dauphiné, dont le gouverneur, Lesdiguières, était protestant; elle aurait envahi les provinces voisines, et peut être le cœur de la France, si S. François de Sales ne se fût placé comme une digue infranchissable entre les deux pays pour arrêter, pour refouler le torrent qui s'avançait. Nul n'était plus propre que lui à cette œuvre de régénération, qui demandait le souffle du prophète qui ravive les morts. Car son mysticisme n'était point celui de l'esprit qui s'élève et se perd solitaire dans les hautes régions de la pensée, et ne s'inquiète pas s'il entraîne les autres âmes à sa suite, flamme sans chaleur, voix sans écho, encens qui brûle sur l'autel sans parfumer le temple; non, c'était le mysticisme du cœur, douce émanation de l'amour divin, rosée céleste qui descend au sein de l'être choisi pour se répandre ensuite autour de lui en actions et en paroles pleines d'onction et de charité.

S'il y a une prédestination, c'est pour les héros et pour les saints. Il n'y a point de soleil sans aurore, point de fleuve abondant sans une source mystérieuse et cachée : aussi, comme on aime à remonter jusqu'aux premières années de S. François de Sales, si naïvement, si délicieusement décrites par un de ses vieux historiens [1] !

« Cet admirable enfant, dit-il, donna dès la mamelle des excel-
» lents indices de ce qu'il seroit un jour. Il y en a qui, pendillants
» encore à la poupette, commencent désià à regarder de travers,
» grondent, sont inquiets, trépignent des pieds, frappent de
» leurs petits poings et choquent de leur tête l'aimable sein de
» leurs nourrices. Mais ce benin enfant, sortant du ventre de sa
» mère, parut quasi comme un sanctifié, portant quant à soi les

[1] Voir *la vie de S. François de Sales, Evêque et Prince de Genève*, ornée de son portrait et d'un modèle de son écriture, par M. Loyau d'Amboise un fort vol. in-8°. Paris, chez J.-J. Blaise. libraire, rue Férou, N° 24. Prix, 5 fr.

» marques de toute bonté. Avant que d'avoir la langue desnouée, » il parloit désià distinctement par les belles démonstrations de » ses innocents déportements. Il étoit incomparablement beau, » il avoit le visage grâcieux à merveilles, les yeux colombins, le » regard amoureux; son petit maintien étoit si modeste, que rien » plus il sembloit un petit ange. Croissant en âge, croissoient » aussi en lui des dons de nature et de grâce. Ce qui est plus » admirable, est que petit à petit, par une spéciale faveur de la » divine bonté, les dons naturels qui étoient en lui se convertis- » soient en vertus. Il paraissoit jeune d'âge, mais il étoit pour- » tant vieil et chenu de jugement. Il était simple aux choses du » monde, innocent dans la conversation, docile aux corrections, » quiète en lui, pacifique avec les autres, enclin à peu parler, » obéissant à ses parents, affectionné à la dévotion, plein de pu- » deur et honnêteté, mansuète, benin, débonnaire et agréable » à tous. »

Dieu et ma mère m'aiment bien ! telles furent les premières paroles de François, et quelles douces et divines paroles ! tout est là en germe : l'homme et le saint. Ici, je ne puis m'empêcher de remarquer que la plupart des héros et des grands écrivains du Christianisme ont puisé dans le sein maternel le feu sacré où s'est allumé leur génie ou leur vertu. Il semble que la piété et l'onction aient coulé pour eux avec le lait. Faut-il s'en étonner? le cœur brûlant et expansif d'une mère chrétienne n'a-t-il pas dû passer souvent tout entier dans son enfant ? Si les hommes qui nous instruisent sont maîtres de nos idées, les femmes qui nous élèvent ne sont-elles pas maîtresses de nos sentimens? Il y a dans le regard qui le premier s'est reposé sur nous, dans la voix qui la première a murmuré à notre oreille des mots d'amour, une puissance de séduction à laquelle les âmes bien nées ne résistent guère. Ce sont les larmes de Monique qui ont effacé du front d'Augustin les souillures du monde; c'est cette austère leçon de Blanche : *Mon fils, j'aimerais mieux vous voir mort que coupable d'un péché mortel*, qui a fait de Louis IX un saint couronné. La comtesse de Sales eut aussi pour son fils de bien touchans et bien sublimes enseignemens ! Avant de se séparer de lui, elle le conduisit sous un vieux chêne où elle lui avait fait tant de fois admirer Dieu dans ses œuvres, et lui montrant au

loin le clocher de l'église où il avait reçu le baptême, elle lui dit en l'embrassant : « Je te rappelle ton plus beau titre de gloire, » tu n'auras plus pour veiller sur toi les yeux d'une mère, c'est » à toi de développer les semences de vertu que j'ai fait germer » dans ton cœur. Souviens-toi que la crainte de Dieu est le com» mencement de la sagesse. Evite les hommes oisifs, leurs pa» roles tuent l'âme. Si, dans tes études, tu éprouves quelque » sécheresse, va rafraîchir ton cœur au pied de l'autel, c'est là » que les consolations sont douces.... »

Consacré ainsi par la bénédiction maternelle, François de Sales se rendit à Paris, à cette source abondante de la science, trop mêlée, hélas ! d'un impur limon, où tant d'autres étaient venus, où tant d'autres devaient venir plonger leur âme ignorante et candide. Lui du moins sut conserver la sienne dans toute sa fleur, et trouver la sainteté là où il était venu chercher le savoir. Dans un coin obscur du quartier latin, à l'ombre des murs de cette vieille Sorbonne qui a vu passer tant de jeunes générations, se cache comme une anse hospitalière au milieu de l'Océan, une modeste et petite église : St.-Etienne-des-grès. Ce fut là que François aimait à s'abîmer dans la méditation, dans la prière et dans l'extase ; c'est là qu'un jour, au pied d'une image de la Vierge, dans la pieuse exaltation d'un cœur de seize ans, il fit vœu de garder la chasteté, *cette belle et blanche vertu*, comme il l'appelait.

Mais quelque tems après il revient dans la même église, au pied du même autel, non plus rayonnant d'une sainte et pudique joie ; mais triste, abattu, le front pâle de souffrances et de veilles ; c'est que le monde a versé dans ce vase d'élection une de ses gouttes d'amertume ; c'est que dans la corolle du lys un ver s'est glissé ; c'est que le jeune homme a senti je ne sais quel immense dégoût de toutes choses, je ne sais quel doute de lui-même et de Dieu qui l'épouvante ; c'est enfin qu'il se croit maudit, lui qui a déjà tant fait pour son salut ! Heureusement il existait un remède souverain à ce mal intérieur qui aujourd'hui nous accable et nous tue, nous, hommes de peu de foi ; le remède, François de Sales le connaissait. Il se prosterna contre terre avec grande abondance de larmes, il pria la Vierge de lui tendre une main propice et de le consoler, puis il se tourna vers

Dieu, et lui demanda que « s'il voulait le repousser de son sein » après sa mort, il lui laissât du moins le bonheur de l'aimer » pendant sa vie ! qu'il lui accordât encore ces consolations du » sanctuaire, ces rêves mystiques de l'autel qui l'avaient mis sur » la terre en possession de la paix du ciel. »

Sa prière fut écoutée ; il s'était agenouillé dans le désespoir, il se releva plein d'espérance, et dès ce moment son âme prenant un vol sublime, plane, pour n'en plus descendre, dans les régions de l'infini.

Nous avons vu se former et grandir notre Saint. Notre intention n'est pas de le suivre dans les détails de sa vie; nous ne parlerons donc ni de son séjour à l'université de Padoue, où il cracha au visage d'une courtisane qui tentait de l'entraîner au mal, ni de son voyage à Rome, ou, dans le fond des catacombes, il rêva le martyre comme on rêve la gloire et le bonheur; ni des luttes que, pour accomplir son vœu, il eut à soutenir contre la tendresse paternelle et contre les chastes séductions d'un ange de beauté et de vertu; ni des succès de sa mission du Chablais, qui faisaient dire au cardinal du Perron : « Il n'y a point d'hé» rétique que je ne puisse convaincre, mais il faut s'adresser à » l'évêque de Genève pour les convertir. » (Il en avait en effet converti *soixante-dix mille !*) ni des travaux de son épiscopat, pendant lequel, avec la piété d'un saint, avec le zèle et l'éloquence d'un apôtre, il montra toujours pour ses ouailles la tendre aménité d'un père, allant comme le bon pasteur chercher la brebis égarée jusqu'au fond des déserts ; ni des applaudissemens unanimes avec lesquels il fut accueilli en France, où, après l'avoir entendu, Henri IV voulut en faire son ami, et le cardinal de Retz, son coadjuteur; ni enfin de ses fondations ou de ses réformes de monastères que lui eût enviées S. Bernard : tout cela vient d'être raconté avec un style onctueux et fleuri dans une nouvelle vie du Saint, publiée par M. *Loyau d'Amboise.*

Il y a pour nous une étude plus utile et plus curieuse, c'est l'histoire intime de François de Sales, c'est la contemplation et, s'il est possible, l'explication des mystères de cette âme dépositaire de si riches trésors. Elle a pour nous des points obscurs qui échappent à nos regards, mais elle a aussi des côtés lumineux qui éclatent et se réfléchissent dans toute la

vie, dans tous les écrits du saint évêque. Elle aimait en effet à se produire, à se répandre en bienfaisantes effusions, et n'ayant rien à cacher, elle se laissait volontiers pénétrer à fond, semblable à ces sources limpides qui ne laissent entrevoir sous le cristal de leur onde que des coquillages dorés et des herbes fleuries. Il ne faut pas croire pourtant qu'elle fut toujours sans trouble et sans tempête. En général, le monde juge mal les saints, parce qu'il ne les comprend pas ou qu'il ne veut pas les comprendre. Comme il en coûte à son orgueil de les admirer, et encore plus à sa mollesse de les imiter, il leur retranche le plus qu'il peut de leurs mérites, et pour n'avoir rien de commun avec eux, il les place au-dessus ou au-dessous de la nature humaine; pour lui, ce sont ou des anges pour qui Dieu a tout fait, descendus du ciel avec toutes leurs perfections, ou bien des êtres froids, impassibles, crédules par ignorance, pieux par faiblesse, vertueux par impuissance du vice. Il n'en est point ainsi, François de Sales en est la preuve. Cet homme si humble et si pacifique était né avec un caractère énergique et impétueux, ce cœur resté vierge de tout amour profane était doué d'une sensibilité si ardente, si expansive, qu'elle débordait au dehors, comme d'un vase trop plein. Il confessait ingénuement lui-même « que les deux passions qui lui avaient donné le plus » de peine à dompter, c'étaient celles de l'amour et de la colère. » Pour la première, il l'avait surmontée par adresse, mais la se» conde, de vive force, et en prenant son cœur à deux mains. » L'adresse dont il s'était servi pour venir à bout de la première, » avait été la diversion, en lui donnant le change; car l'âme ne » pouvait être sans quelque sorte d'amour; tout le secret était de » ne lui en permettre que de bon, de pur, de saint, de chaste » et de bonne renommée. » — Un jour, qu'on lui reprochait d'avoir accueilli avec trop d'indulgence un grand pêcheur : « Je » craignais, répondit-il, d'épancher en un quart-d'heure ce peu » de liqueur de mansuétude que je tâche de recueillir depuis » 22 ans comme une rosée dans le vase de mon cœur. »

Quelle touchante révélation d'une âme forte, en lutte avec elle-même! oui, tel, dans tout le cours de sa carrière, apparaît François de Sales. Il n'étouffe pas ses passions, il les épure; il n'éteint pas sa sensibilité, il l'alimente au foyer de l'amour

divin ; il n'arrête pas dans leurs élans son imagination ni sa pensée, il les exalte au contraire jusqu'à l'extase; il se perd en Dieu, pour ne pas s'égarer parmi les créatures. « Certes, disait-» il, si je connaissais un seul filet d'affection en mon âme, qui » ne fût de Dieu, en Dieu et pour Dieu, je m'en déferais aussi-» tôt, et j'aimerais mieux n'être point du tout, que de n'être » point tout en Dieu et sans réserve. »

Se détacher ainsi de la terre lorsqu'on y est entraîné par le poids de son cœur, diriger, concentrer toutes les forces vives de son être vers un but que la foi seule nous montre, se soutenir à la même hauteur sans chute et sans fatigue pendant une longue et laborieuse vie, en se mêlant cependant sur son chemin aux agitations du monde sans les partager, à ses passions et à ses erreurs pour les combattre et les redresser, à ses misères, pour les plaindre, les soulager et les bénir : voilà, sans contredit, le plus beau triomphe de la volonté humaine. Ce qui étonne, ce qui charme surtout dans François de Sales, c'est cette paix inaltérable, cette parfaite humilité, cette douceur et cette simplicité presque naïves avec lesquelles il poursuit sa tâche si rude, et qui a dû lui coûter tant d'efforts intérieurs. Il est vrai que nous ignorons les influences secrètes qui ont agi sur lui; les secours qu'il a reçus d'en haut, et qui lui ont rendu le fardeau léger; les grâces que Dieu a versées dans son âme comme une huile onctueuse pour en adoucir les frottemens et en guérir les blessures; c'est là cette partie mystérieuse et voilée à tous les regards, dont nous parlions tout-à-l'heure.

Je me trompe, une femme a soulevé le voile, une femme a pénétré dans la profondeur de la conscience et de la pensée de François de Sales; car il s'est révélé à elle, comme l'ange à Marie; à l'ombre de l'Esprit saint ; il a réalisé le rêve de Platon, il a aimé l'âme de madame de Chantal, rien que son âme; une âme fille de la sienne, même pureté, même candeur, même tendresse, même penchant au mysticisme. Aussi, le nom de Chantal est-il pour jamais associé à celui de François de Sales; ces deux noms s'appellent et se répondent ; ils sont l'écho l'un de l'autre, ils traverseront ensemble la postérité. Lisez les lettres du pieux évêque et de son amie : quels sentimens en dehors et

au-dessus des sentimens humains! Quelle ineffable fusion, quelle sainte communion de deux cœurs qui se sont rencontrés en Dieu, comme deux fleuves dans l'océan! Aucun mot n'est assez chaste, aucune image n'est assez vive ni assez pure pour peindre une pareille amitié; aussi, pour se l'exprimer à eux-mêmes, ils avaient inventé je ne sais quel langage inconnu jusqu'alors, et que depuis nul n'a osé employer.

« Dieu soit au milieu de votre cœur, ma chère fille, et le » veuille enflammer de son saint amour! c'est lui qui m'a rendu » pour jamais vôtre. — Mais mon Dieu, ma chère fille, tenez » votre cœur au large; reposez-le souvent entre les bras de la » Providence divine; courage, courage! Jésus est nôtre; qu'à » jamais nos cœurs soient à lui. Il m'a rendu, ma chère fille, et » me rend tous les jours, ce semble, au moins plus sensible- » ment, plus suavement du tout au tout et sans réserve, uni- » quement, inviolablement vôtre, mais vôtre en lui et par lui. » — Vous faites bien de n'avoir nul soin de votre âme, et de » vous en reposer sur moi. Vous serez bien heureuse si vous » continuez. Dieu sera avec moi pour cette conduite, et nous » n'errerons point moyennant sa grâce; croyez-moi, mon âme » ne m'est point, ce me semble, plus chère que la vôtre; je ne » fais qu'un même desir, que mêmes prières pour toutes deux, » sans division ni séparation. Je suis vôtre; Jésus le veut et je le » suis. »

N'est-ce pas ainsi qu'on parle au ciel? n'y a-t-il pas là un avant-goût des saintes et éternelles amours? Joies du sanctuaire, délices de la prière, craintes, espérances, ravissemens, extases, vie présente, vie future, tout était en commun entre le *père et la fille.* Madame de Chantal tenait sa conscience ouverte comme un livre, devant son doux et sévère confesseur, afin qu'il pût en sonder tous les replis, en arracher jusqu'au moindre scrupule; et lui, versait chaque jour au sein de sa pieuse pénitente ses secrets les plus intimes; il oubliait avec elle jusqu'à son humilité, en l'initiant à l'action de la divinité en lui et à la source mystérieuse des grâces dont il était inondé. Ecoutons-la elle-même raconter les merveilles qu'elle a découvertes dans ces divines communications.

« Il y a plusieurs mois qu'il me dit qu'il n'avait pas de goût » sensible à l'oraison, et que ce que Dieu opérait en lui, était

» par clartés et sentimens insensibles qu'il répandait en la par-
» tie intellectuelle de son âme, et que la partie inférieure n'y
» avait aucune part. A l'ordinaire, c'étaient des vues et sentimens
» de l'unité très-simple, et des émanations divines auxquelles
» il ne s'enfonçait pas, mais les recevait simplement avec une
» très-profonde révérence et humilité; car sa méthode était de
» se tenir très-humble, très-petit et très-abaissé devant son
» Dieu, avec une singulière révérence et confiance, comme un
» enfant d'amour. Souvent il m'a écrit, que quand je le verrais,
» je lui fisse ressouvenir de me dire ce que Dieu lui avait donné
» en la sainte oraison; et comme je le lui demandais, il me ré-
» pondit : ce sont des choses si simples et si délicates, qu'on ne
» les peut dire quand elles sont passées; les effets en demeu-
» rent seulement dans l'âme.... »

— « Dieu avait répandu au centre de cette très-sainte âme,
» ou comme il le dit, en la cime de son esprit, une lumière,
» mais si claire, qu'il voyait d'une simple vue les vérités de la
» foi et leur excellence, ce qui lui causait de grandes ardeurs,
» des extases et des ravissemens de volonté; et il se soumettait
» à ces vérités qui lui étaient montrées par un simple acquiesce-
» ment et sentiment de sa volonté. Il appelait le lieu où se fai-
» saient ces clartés, le sanctuaire de Dieu où rien n'entre que
» la seule âme avec son Dieu; c'était le lieu de ses retraites, et
» son plus ordinaire séjour : nonobstant ses continuelles occu-
» pations extérieures, il tenait son esprit en cette solitude inté-
» rieure tant qu'il pouvait; j'ai toujours vu ce bienheureux as-
» pirer et ne respirer que le seul désir de vivre selon les vérités
» de la foi et les maximes de l'Evangile; cela se verra dans ses
» *mémoires*.

Malheureusement ces *mémoires* nous manquent; ils eussent été bien précieux, écrits par un tel homme et sur une telle vie! mais ils peuvent être jusqu'à un certain point remplacés, soit par les lettres du Saint, qui sont en grand nombre, et qui nous dévoilent, avec la force de son âme, les principaux événemens de son ministère apostolique; soit par un livre émané d'un témoin oculaire, d'un narrateur fidèle et naïf de sa vie privée, l'*esprit de saint François de Sales*, par *le Camus*, évêque de Belley, ouvrage sans méthode et sans art, mais rempli de saillies charmantes, de réflexions, de sentences, d'anecdotes

curieuses et édifiantes, où l'on respire je ne sais quel parfum de sainte poésie, et qu'on aime à parcourir comme un jardin semé de fleurs odorantes. Si nous n'eussions préféré nous attacher à l'homme intérieur, et remonter à la source cachée de ses perfections, nous aurions pu, en rassemblant çà et là des traits épars, reproduire cette suave physionomie de François de Sales, pour la présenter vivante à l'admiration, et à l'amour de nos lecteurs. Parmi les témoignages innombrables qu'il nous a laissés de sa piété, de sa charité, de sa douceur, de son humilité, nous n'en citerons qu'un seul, non parce qu'il est le plus remarquable, mais parce qu'il résume le mieux son caractère. Christine de France, qui venait de le choisir pour son aumônier, lui fit présent d'un diamant de grand prix, en lui disant: « C'est à condition que vous le garderez pour l'amour de moi. » — Je vous le promets, madame, lui répondit-il, à moins que les » pauvres n'en aient besoin. — En ce cas, dit la princesse, con» tentez-vous de l'engager, et j'aurai soin de le dégager. — Je » craindrais, madame, répartit François, que cela n'arrivât » trop souvent, et que je n'abusasse enfin de votre bonté. »

Sans doute, il y a dans les annales de l'Eglise des vies plus héroïques, plus merveilleuses; les Bernard, les Xavier, les François d'Assises, les Vincent de Paule, ont peut-être déployé une vertu plus énergique, ont fait des œuvres, qui dans leur tems et dans l'avenir, ont eu un plus grand retentissement; mais on n'y trouverait pas, je pense, un caractère plus évangélique, un génie plus véritablement chrétien, une sainteté plus soutenue, un prosélytisme plus ardent, plus communicatif, uni à plus de sagesse et de tolérance. Ajoutons, pour achever cette esquisse trop incomplète, que l'ensemble harmonieux de tant de qualités diverses se réfléchissait sur une des plus belles figures que le ciel ait montrées à la terre. « François de » Sales, dit le Camus, savait accompagner de tant d'affabilité » et de douceur ce rayon de majesté et d'honneur que la gloire » répandait sur son front, que vous eussiez dit que c'était un » Moïse qui voilait son visage lumineux pour converser familiè» rement avec ses frères. »

Nous avons étudié l'homme et le Saint; dans un prochain article nous tâcherons d'apprécier l'écrivain.

X.

Revue de livres nouveaux.

ELISE DE SAINT-ANGE, OU LE MEILLEUR MOYEN D'ÉCHAPPER AUX DANGERS DU MONDE, ET DE MENER UNE VIE CHRÉTIENNE,

Par Paul Taffin [1].

Le dégoût de la vie, la satiété, l'ennui, sont, comme on l'a souvent remarqué, la maladie d'un fort grand nombre d'âmes; et cette épidémie morale, bien plus redoutable que le *choléra-morbus* ou que toute autre affection extérieure, contagieuse ou non, a encore avec elle cette différence, qu'au lieu d'épargner les classes élevées et opulentes, c'est contre ces dernières que le fléau sévit avec plus de rigueur. Les richesses fatiguent, le loisir pèse, les affaires accablent, les sens blasés ne s'ouvrent plus au plaisir; et ce qui rend la plaie incurable, c'est que tout en déplorant son mal on s'y complaît; on adore cet or qui brûle la main, on aime ces chaînes qui déchirent, cette oisiveté qui consume; on demeure l'esclave volontaire de ce monde dont les caprices tyrannisent. Un bien petit nombre, même parmi ceux qui s'honorent du titre de chrétiens, parviennent à dominer ces penchans devenus le tourment de chaque jour, et osent chercher la paix et la liberté dans la pratique entière des devoirs imposés par la religion; car c'est là, et seulement là, dans cette pratique de la religion bien comprise, que se trouve le remède à ce malaise si commun, comme à toutes les autres infirmités du cœur humain.

Telle est la pensée qui a inspiré le livre de M. Taffin: « La » doctrine que l'Eglise enseigne aujourd'hui, dit-il, dans son in» troduction, c'est la doctrine de l'Evangile, et cette doctrine, » l'Eglise l'a toujours enseignée. Mais il n'en est pas moins vrai » que des règles de conduite, contraires à ces enseignemens di» vins, ont prévalu, et que presque tous les chrétiens, en profes» sant les maximes de l'Evangile, pensent, parlent et agissent en » effet selon l'esprit, les maximes et les coutumes du monde. C'est

[1] Vol in-12. A Paris, chez Meyer, rue du Pot-de-fer, n° 8. Prix, 2 fr.

» donc à la *pratique* de la morale évangélique qu'il s'agit de rap-» peler les chrétiens.... » Pour atteindre ce but, l'auteur a voulu prouver par un exemple, *que la pratique des maximes de l'Evangile n'est pas moins possible dans l'état du mariage que dans tout autre état, dans les rangs les plus élevés que dans les conditions les plus humbles.*

Elise est une jeune fille placée, par sa naissance et sa position sociale, au milieu des séductions du monde, assujétie par conséquent à toutes les servitudes qu'on est convenu de décorer du nom d'usages et de bienséances. Mais elle a le bonheur, plus rare peut-être qu'on ne pense, d'avoir reçu une éducation chrétienne : c'est-à-dire qu'on ne s'est point borné à lui enseigner le catéchisme, à lui inculquer le dogme et la morale évangéliques comme toute autre branche de connaissances indispensables à une personne bien élevée ; on n'a point fait consister pour elle, le Christianisme dans quelques pratiques de dévotion qu'une longue habitude fait accomplir le plus souvent sans qu'on en comprenne le sens et l'esprit. Non, Elise a pénétré le vrai sens de la loi chrétienne, elle a de bonne heure appris à trouver dans sa croyance le motif de tous ses devoirs, la règle de toutes ses actions, la raison et la loi de toute sa vie. Son âme droite et élevée s'est laissée pénétrer des enseignemens d'une doctrine qui répond si bien à ce qu'il y a de sensible et de noble dans nos plus intimes facultés. Ainsi préparée, elle arrive dans le monde bien résolue à tenir une conduite en harmonie avec toute la rigueur de ses principes : bientôt les obstacles naissent et se multiplient ; le père d'Elise lui a préparé un établissement riche, brillant, honorable, mais peu conforme à ses goûts de vie pieuse et retirée ; il faut encore lutter contre d'autres influences, contre une tante, qui ne peut se persuader qu'il faille, pour être bonne chrétienne, renoncer aux plaisirs mondains. Elise n'a pour elle que la force que donne la conviction fondée sur une connaissance approfondie de la religion, sur la lecture attentive et raisonnée des meilleurs moralistes, dont elle n'hésite point à citer de nombreux extraits. Avec ces seules armes, elle ne recule point devant le combat. Tour à tour elle prie, elle résiste, elle pleure, elle raisonne, et parvient à vaincre des oppositions qui paraissaient insurmontables.

Il y aurait sans doute des réserves à faire sur quelques opinions trop exclusives de l'auteur : on aurait aussi quelque chose à désirer sous le rapport de l'invention ; l'action pourrait être plus habilement conduite, le dénouement amené avec plus d'art, le style avoir plus de couleur et de caractère. Mais en somme, nous sommes redevables à M. Paul Taffin d'un bon livre, dont la pensée toute chrétienne et la forme simple et naturelle, font un heureux contraste avec les productions monstrueuses et dégoûtantes, trop communes de nos jours.

ARTHUR, OU RELIGION ET SOLITUDE.—TROISIÈME PARTIE [1].

Ce livre a été inspiré par le même sentiment que celui dont nous venons de parler : le dégoût du monde et le charme d'une vie chrétienne et retirée. Le titre d'*Arthur* pourrait faire croire qu'il s'agit encore d'un récit réel ou fictif : il n'en est point ainsi. Voici de quelle manière l'auteur s'explique à ce sujet : «*Arthur*, » tel est le titre que nous avons conservé à ce livre.... Ce nom de » personne convient peu ; il ne devait être donné que si les deux » premières parties eussent paru d'abord : or, ces premières par- » ties ne seront publiées que d'ici à quelques années : telle est à » leur égard la volonté expresse de l'auteur, laissée dans une » note dont le vœu nous sera sacré. Elles font le récit d'une vie » de passions bien déplorables où tous les caractères du roman » se trouvent réunis à un très-haut degré. C'est tout ce qu'il nous » est permis de dire aujourd'hui pour satisfaire le lecteur curieux; » encore nous en serions-nous dispensés, s'il n'eût pas fallu ex- » pliquer comment un livre tout de morale et de réflexion por- » tait un titre qui promet de l'action et des événemens. »

Si quelques lecteurs trouvent de la bizarrerie ou de la prétention dans cette manière de commencer un ouvrage par son dernier volume, nous les engageons à ne point s'arrêter à ces impressions que la lecture de quelques pages détruira facilement. Arthur, après avoir cherché dans les voyages un remède à des peines dont on peut soupçonner la nature, et n'avoir trouvé que fatigue et profond abattement, se fixe enfin dans

[1] Vol. in-8° ; prix, 7 fr. A Paris, chez Toulouse, rue du Foin-Saint-Jacques, n° 8.

une terre, parmi les bois, au bord de la mer. La beauté des perspectives, le calme de sa nouvelle existence, et plus que tout, l'aide de la grâce d'en haut, réveillent en lui des idées religieuses oubliées depuis long-tems. Les premiers élémens de la bibliothèque, qu'il se hâte de former, sont : la Bible, S. Augustin, Bourdaloue, Fénelon, Bossuet, Louis de Blois et les plus célèbres écrivains religieux de ces derniers tems. « J'allais, dit » Arthur, de ces livres à mes travaux, de mes travaux à la con» templation de la mer, et c'était à chaque fois des hymnes de » reconnaissance et des actions de grâce. Le peu de relations » qu'il me fallut garder avec les hommes fut d'abord mêlé de » tristesse, de plaintes, d'amertume; mais la méditation de mes » divins amis parvint à adoucir ces sentimens, au point que je » ne me plaignis plus que de moi-même. Je pris dès cet instant » la résolution de ne plus passer un seul jour sans écrire les pen» sées qui avaient le plus répondu aux besoins et aux sentimens » secrets de mon âme, dans ces excellens livres qui étaient de» venus mes confidens et ma joie. »

Telle est à peu près toute la matière du livre. Arthur rappelle ces divers passages choisis avec une *affectueuse attention et dans le même ordre qu'ils se sont offerts à lui.* Il cite tour-à-tour les Pères et les ascétiques, S. Augustin et Ballanche, S. Jean Climaque et le théosophe Saint-Martin. Ceci n'est point une aride compilation; l'auteur a soin d'expliquer les choses obscures, de préparer les transitions, de faire ressortir les plus beaux endroits; il s'abandonne souvent à des développemens d'une certaine étendue, et reproduit ses propres impressions avec ce style pénétrant qui est le signe d'une âme aimante et profondément émue. Ce livre convient surtout à deux sortes de personnes. Ceux qui, retenus au milieu du monde, ont perdu le charme des premières illusions et se plaisent à nourrir secrètement des projets de retraite, y trouveront des pensées propres à leur faire briser, ou au moins à alléger le joug qui leur pèse. Pour ceux plus heureux, auxquels il est donné de vivre à l'écart plus près de Dieu et de la nature, Arthur leur offrira des moyens d'embellir et de sanctifier ce repos que la Providence leur a fait. Tous y puiseront le désir de connaître à fond les œuvres des grands auteurs chrétiens, qui ont été pour l'âme d'Arthur, *ce que seraient*

pour le sang brûlé par des nourritures trop riches et trop travaillées, des bains frais pris dans une onde tempérée.

Cahiers d'histoire universelle, a l'usage des colléges et des écoles normales primaires,

Par MM. Edouard Dumont, Theodose Burette et Casimir Gaillardin, professeurs d'histoire à l'Académie de Paris [1].

Ce cours élémentaire d'histoire universelle est divisé en six parties ou cahiers appropriés à la division des classes telle qu'elle existe dans la plupart des colléges. — *Histoire ancienne* (2 cours ou deux années); *Histoire romaine*, *Moyen-âge* (depuis l'invasion des Barbares jusqu'à la fin de l'empire d'Orient); *Histoire moderne* (depuis la prise de Constantinople jusqu'au 19e siècle); *Histoire de France.* Chacun de ces cours est partagé lui-même en six cahiers dont nous n'avons encore vu que les premiers, et sur lesquels seulement notre jugement peut être établi.

Ce n'est point chose aisée à composer qu'un bon livre élémentaire d'histoire, que de resserrer des matériaux remplissant ailleurs de nombreux volumes en un petit nombre de pages, en conservant à chaque époque sa physionomie, aux faits principaux une juste étendue, aux grands personnages leur caractère et leur influence, de relier ensuite tout cela à l'aide d'une méthode claire et précise; d'en faire un tout qui s'apprenne facilement, qui se retienne sans effort; d'indiquer toujours les causes, et d'appliquer les lois générales avec un ordre lumineux, de telle sorte que les études historiques ne soient point une pure affaire de mémoire, mais qu'elles nécessitent l'exercice et servent au développement de l'intelligence. Aussi les bons résumés sont-ils rares, très-rares. La plupart de ceux qui ont paru dans ces derniers tems sont évidemment hostiles aux croyances catholiques, et ceux dont les intentions ne méritent que des éloges, paraissent malheureusement en arrière du mouvement scientifique de l'époque. Ces circonstances doivent préparer un accueil favorable à la publication que nous annonçons. Quoique nous

[1] Cette histoire universelle comprendra six cours. Chaque cours est composé de six cahiers. et chaque cahier se vend 75 cent. A Paris, chez Crochart et chez Chamerot, libraires, éditeurs.

n'osions affirmer qu'elle remplisse toutes les conditions désirables dans un travail de ce genre, c'est toujours une heureuse tentative qui mérite d'être appréciée et encouragée. Il nous est impossible de ne point recommander particulièrement l'*Histoire romaine* de M. Edouard Dumont, docteur ès-lettres, et professeur d'histoire au collége royal de St.-Louis; et l'*Histoire du Moyen-Age*, de M. C. Gaillardin, professeur au collége Louis-le-Grand. M. Dumont, l'un de nos collaborateurs les plus distingués, est connu de nos abonnés par plusieurs articles insérés dans les *Annales;* surtout par un morceau remarquable *sur le divorce chez les Romains*, et par une série d'articles sur l'histoire universelle de Schœll. Des motifs faciles à apprécier, nous interdisent tout éloge. Mais ce serait manquer à la justice, de ne point dire qu'on retrouvera dans cette nouvelle composition le talent de M. Dumont, ses convictions religieuses, ses vues élevées, son style ferme et châtié. Il a cherché à présenter l'histoire romaine sous un nouveau jour, en resserrant la partie extérieure et militaire, et donnant plus de place à la vie intime de Rome, à l'exposition de ses lois, de ses mœurs, de sa constitution; toutes choses fort importantes et trop peu développées dans les ouvrages à l'usage des colléges.

M. Gaillardin, son ami et son élève, s'est montré digne du maître; il a traité avec ordre et clarté l'une des époques les plus embrouillées, celle qui embrasse l'invasion des Barbares et leurs divers établissemens. Ce sujet, dont la connaissance est si nécessaire pour bien comprendre les âges suivans, a conservé, sous la plume de M. Gaillardin, toute son animation et tout son intérêt. On souhaiterait seulement qu'il eût donné un peu plus d'étendue à l'histoire de l'Eglise, la seule histoire régulière de ces tems-là, et que son plan lui eût permis de tracer le tableau des quatre premiers siècles : ceci nous paraît d'autant plus à regretter que les *Annales du Christianisme* n'ont point de place à part dans la division historique adoptée pour *les Cahiers*.

Les autres résumés, dus à M. Th. Burette, professeur au collége Stanislas, ne nous ont point semblé écrit sous la même inspiration. Quoiqu'il y règne un esprit généralement religieux, on ne peut dire qu'ils ne s'écartent jamais de cette pureté de principes, de cette orthodoxie, indispensable néanmoins dans des

maisons d'éducation catholique. Sous un autre rapport, la manière de M. Burette pèche parfois contre la clarté, la précision, la simplicité, premières conditions d'un traité élémentaire. Ses cahiers seraient plutôt recommandables comme notes mémoratives à l'usage de ceux qui savent déjà, que comme manuels destinés à la première instruction de l'enfance. Du reste, MM. les professeurs trouveront dans les *cahiers d'histoire universelle* la science historique telle qu'elle a été constituée par les travaux les plus célèbres et les plus récens.

Le Christ devant le siècle, ou nouveaux Témoignages des Sciences en faveur du Catholicisme;

Par Roselly du Loigues [1],

La philosophie du 18e siècle a fait son tems. Tout ce qui se trouve aujourd'hui au niveau de son époque rougirait de citer comme autorités Voltaire ou l'Encyclopédie. Il n'est point rare toutefois de trouver d'obstinés retardataires que de vieux préjugés retiennent encore en arrière du mouvement commun. C'est surtout au fond des provinces, dans les localités éloignées du centre scientifique, qu'on voit encore de ces hommes plus dignes souvent de pitié que de colère; car, il faut le dire, est-ce leur crime à eux seuls? sont-ils seuls coupables de leur aveuglement? n'est-ce point aussi la faute de la société qui les environne, la faute de leur première éducation? de cette éducation si arriérée, si anti-chrétienne, qui se distribue par privilége depuis un demi-siècle, et à laquelle nul n'a pu se soustraire, hors un petit nombre d'intelligences privilégiées, qui ne sauront jamais assez remercier Dieu d'une telle faveur. Eh bien! ces hommes prévenus, ces jeunes gens dont on n'a pu étouffer tous les sentimens généreux, ces enfans sortant du collége, pleins d'assurance et d'espoir, il faut les atteindre, les aller chercher; il faut que la vérité pénètre dans leur âme murée et obstinée, comme les rayons du jour s'infiltrent par l'étroite ouverture d'un cachot. — Le livre que nous annonçons est très-propre à cette fin. L'auteur a (chose rare par le tems qui court) resserré en un modeste volume, d'un prix très-modéré, des notions positives,

[1] Vol. in 12, prix, 2 fr., et in-8°, prix, 6 fr. A Paris, chez Hyvert, quai des Augustins, n° 55.

fruit de sérieuses études et d'une consciencieuse érudition. Les esprits les plus légers ne pourront refuser quelques heures d'attention à ces pages où sont réunis les témoignages que les sciences apportent chaque jour en faveur du Christianisme, et tous les démentis qu'elles s'accordent à donner aux systèmes matérialistes du siècle dernier. Les découvertes les plus récentes, les autorités les plus irrécusables, sont citées par M. Roselly de Lorgues, pour convaincre d'ignorance et d'imposture la critique si violente que le philosophisme avait faite des livres saints. Les faits de la Genèse, la création, le déluge, l'antiquité du monde, sont établis d'une manière incontestable au moyen des sciences géologiques, physiques et chronologiques ; l'authenticité du Pentateuque est constatée par le style seul et la contexture du livre. Les prophètes ont fourni à M. Roselly de Lorgues un chapitre plein d'intérêt. Leur date est parfaitement précisée ; leurs obscurités, et particulièrement ce qui, dans ces admirables poëmes, choque le plus notre civilisation, est clairement et brièvement expliqué ; leur accomplissement est prouvé par les aveux des historiens païens et des incrédules eux-mêmes. C'est ainsi que Voltaire est appelé à l'appui du prophète Ezéchiel, que les textes de Volney viennent confirmer les prédictions contre la Syrie, et que celles qui concernent l'Egypte sont vérifiées à l'aide de Gibbon et du grand ouvrage des savans français.

Après la réfutation vient la preuve directe du Christianisme, que l'auteur édifie sur une base large et solide. « La vérité chré» tienne, dit-il, est la philosophie universelle.—Elle se lie à l'his» toire de tous les hommes. — Elle part d'un fondement certain, » d'un fait primitif antérieur à toute société, et dont le témoi» gnage est unanime chez les nations, la déchéance de l'homme. » —Elle enseigne les deux natures de l'être dégénéré, la promesse » de sa réhabilitation, et par quel sacrifice fut expiée la faute, » fut accomplie la réhabilitation. Or, il n'existe ailleurs aucun » dogme, soit qu'on le revête du titre de religion ou d'école phi» losophique, qui serve ainsi de nœud aux traditions de tous les » peuples. »

L'histoire à la main, M. Roselly de Lorgues établit l'antiquité, l'universalité de la religion chrétienne et de ses dogmes principaux, l'unité d'un Dieu suprême, l'existence d'intelligences

créées supérieures à l'homme, l'immortalité de l'âme, la déchéance de la nature humaine, l'attente d'un réparateur, etc.... Ce genre d'investigations est trop en harmonie avec les travaux auxquels nous nous livrons nous-mêmes dans les *Annales*, pour nous étendre sur son mérite, et l'ouvrage de M. de Lorgues nous semble d'une trop haute importance pour ne point nous féliciter d'avoir pu lui fournir quelques matériaux. Plusieurs chapitres, sur une prochaine régénération générale, sont écrits avec verve et chaleur. Peut-être l'auteur aurait-il dû éviter certains mots de nouvelle fabrique et des locutions un peu trop ambitieuses, et que quelques esprits repoussent; mais c'est qu'il est difficile de garder son sang-froid en discutant avec des adversaires dont la mauvaise foi est depuis long-tems établie en principe. Mais aujourd'hui que la Providence a voulu les punir par l'endroit le plus sensible, en les dépouillant de toute influence, de toute considération; aujourd'hui qu'ils ont été si ignominieusement confondus par leurs propres paroles, leurs *confessions*, leurs *correspondances secrètes*, etc., il semble qu'on n'en doit plus parler qu'avec cette commisération qu'inspirent les grands criminels, la sentence une fois prononcée.



Astronomie.

COMÈTE DE HALLEY,

QUI DOIT PASSER AU PÉRIHÉLIE EN NOVEMBRE 1835.

Tout le monde a entendu parler des *Comètes*, de ces astres à chevelure de feu, à la course vagabonde, qui jadis effrayaient les peuples par leur apparition, et étaient le présage de famines, de pestes, de révolutions, de perturbations sociales. On sait aussi que long-tems elles ont été rebelles aux calculs astronomiques, et qu'elles disparaissaient comme elles étaient arrivées, sans que l'homme pût se rendre raison de leur marche. Cependant il en est une qui, *apparue* en 1305, en 1381, en 1456, *observée* en 1531, à Ingoldstadt, par Apian; en 1607 par Kepler et Longomontanus; en 1682, par Lahire, Picard, Hevelius et Flamsteed, put être l'objet de calculs suivis, qui prouvèrent qu'elle apparaissait régulièrement après un intervalle d'à peu près 76 ans.

Le célèbre astronome Halley, ayant réuni toutes ces données et combiné tous ces calculs, se hasarda le premier, à annoncer le retour de cette comète pour la fin de 1758, ou le commencement de 1759. Mais il laissait encore dans le vague le calcul précis de cette date Car de son tems, la science n'était pas assez avancée pour qu'il pût déterminer avec exactitude les irrégularités de la route de l'astre, irrégularités occasionées par son passage auprès des autres corps de notre système planétaire, tels que Jupiter, Saturne, Uranus et la Terre.

L'astronome français Clairaut entreprit plus tard ce calcul aride, dont le résultat devait confondre les plus incrédules, et montrer que la comète emploierait pour revenir au *périhelie* (point de sa plus courte distance au soleil), 618 jours de plus que dans sa révolution précédente, d'après quoi le passage de-

vait correspondre au milieu d'avril 1759; il avertit toutefois, qu'ayant été obligé de négliger quelques quantités dans ses calculs, il pourrait y avoir *en plus* ou *en moins* sur le résultat une différence de trente jours; en effet l'astre passa au *périhélie*, le 12 mars 1759.

L'intervalle de soixante-seize ans finissant à l'année présente 1835, on conçoit que le retour de cette comète, le deuxième prévu par les calculs humains, ait excité l'attention des astronomes. Aussi se sont-ils occupés du soin de calculer le moment précis où elle passerait le plus près du soleil, c'est-à-dire au *périhélie*. M. Damoiseau, du bureau des longitudes, fit, il y a quelques années, les calculs nécessaires, et fixa son *périhélie* au 4 novembre. M. de Pontécoulant, au contraire, ayant fait de son côté les mêmes calculs, trouva que le passage ne serait que le 7 novembre.

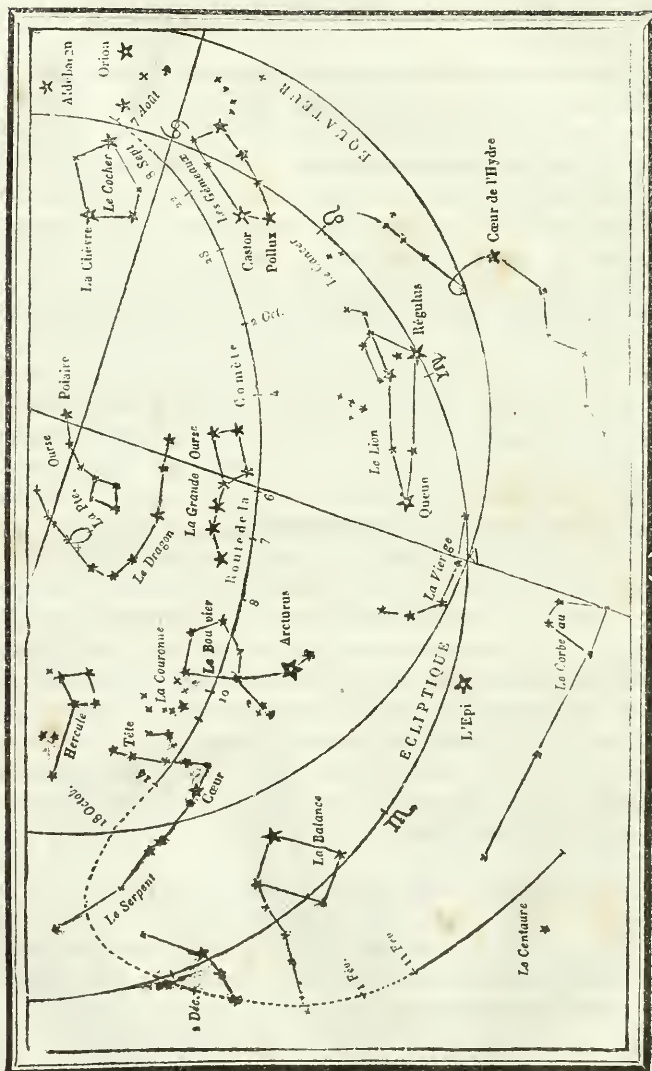
Depuis ces premières recherches, les astronomes ont reconnu que la masse de Jupiter, qu'on avait supposée égale à la 1070ᵉ partie de celle du Soleil, en était la 1054ᵉ partie; en adoptant cette nouvelle masse et tenant aussi plus complètement compte de l'action de la Terre, M. de Pontécoulant a définitivement reporté le passage au *périhélie* du 7 au 13 novembre.

Nous avons cru qu'il serait agréable à nos lecteurs de pouvoir suivre sur *une carte du ciel* la marche de la Comète, et de pouvoir vérifier l'exactitude des calculs des astronomes; c'est pour cela que nous leur donnons la planche suivante [1], sur laquelle la marche de la comète est tracée d'après les premiers calculs de M. Damoiseau et de M. de Pontécoulant. Ils verront quels sont les plus exacts de ces premiers calculs ou de ceux donnés par M. Arago, que nous mettons ci-dessous, et qui offrent une marche un peu différente, mais que cependant l'on pourra tracer au crayon avec facilité.

[1] Cette planche fait partie de celles que publie le *Magasin pittoresque*, et nous a été cédée obligeamment par M. Lachevardière, directeur de ce recueil, un des plus savans et des plus utiles de tous ceux qu'on a qualifiés dans ces derniers tems, de *publication à bon marché*. Prix, 5 fr. par an, rue du Colombier N° 30,

CARTE DE LA ROUTE

QUE SUIVRA DANS LE CIEL LA COMÈTE DE HALLEY, EN 1835.



Nous allons maintenant insérer ici quelques détails sur la marche, la distance, la couleur, le jour de l'apparition et le retour de cette comète, d'après l'article que M. Arago a publié dans l'*Annuaire du bureau des longitudes* de 1835.

MARCHE DE LA COMÈTE, D'APRÈS M. ARAGO.

La Comète se trouvera
Le 20 août 1835.................. près de ζ du *Taureau*.
Le 28 .... entre les *Gémeaux* et le *Cocher*.
Le 21 septembre .... dans le *Cocher*.
Le 3 octobre................ ..... dans le *Lynx*.
Le 6........................ dans la *grande Ourse*.
Le 11 .... idem.
Le 12......................... dans le *Bouvier*.
Le 13......................... dans la *Couronne*.
Le 15.................... entre *Hercule* et le *Serpentaire*.
Le 19.......................... dans *Ophiucus*.
Le 31......................... idem.
Le 16 novembre .... près de η d'*Ophiucus*.
Le 26 décembre.......... dans le *Scorpion* près d'*Antarès*.

DISTANCE DE LA COMÈTE.

La distance de la comète dans son périhélie ne s'élevera qu'aux 6 dixièmes de la distance du Soleil à la Terre. A l'autre extrémité du grand axe de l'orbite, dans 39 ans d'ici, l'intervalle des deux astres sera au contraire immense. Le calcul donne plus de 35 fois le rayon de l'orbite terrestre, c'est-à-dire plus de 35 fois la distance de la Terre au Soleil, laquelle est, comme l'on sait, de 34 millions de lieues; c'est-à-dire qu'elle sera éloignée de cet astre de plus de 1190 millions de lieues.

LUMIÈRE ET COULEUR DE LA COMÈTE.

On ne sait pas encore avec certitude si les comètes sont lumineuses par elles-mêmes, ou si elles empruntent au Soleil toute la lumière dont elles brillent. La recherche de leurs phases semblait le seul moyen de résoudre la question ; or jusqu'ici il avait entièrement échoué. Des mesures comparatives d'inten-

sité de lumière, des mesures photométriques, peuvent conduire au but d'une manière non moins incontestable. Ce genre d'observations excitera indubitablement l'attention des astronomes, pendant l'apparition actuelle de la comète de Halley. Au reste la seconde édition de l'*Annuaire de* 1832 montrera aux amateurs de la science qu'ils pourraient même, avec de très-faibles instrumens, s'associer utilement à la curieuse recherche que je leur signale.

En 1305, la comète de Halley avait un éclat extraordinaire; en 1456 elle traînait à sa suite une queue qui embrassait les deux tiers de l'intervalle compris entre l'horizon et le zénith; en 1682, quoique notablement affaiblie comparativement aux apparitions de 1305 et de 1456, elle fut classée parmi les comètes brillantes, et la queue avait encore 30°; en 1759, son apparition n'aurait certainement occupé que les astronomes, si elle n'eût été la première comète annoncée long-tems à l'avance. Ces faits semblaient établir que les comètes vont graduellement en s'affaiblissant, et l'on pouvait être tenté d'en chercher la cause physique dans la matière qui, près du périhélie, se détache de la nébulosité pour former la queue, et que la comète semble devoir disséminer dans l'espace. M. Olbers, assurément l'un des juges les plus compétens en pareille matière, ne regarde pas l'affaiblissement graduel des comètes comme prouvé: il croit que la diminution observée dans celle de Halley de 1305 à 1456; de 1456 à 1682; de 1682 à 1759, n'a été qu'apparente; qu'on pourrait l'expliquer par les positions relatives toutes particulières qu'avaient alors le Soleil, la Comète et la Terre; il cite enfin, à l'appui de son opinion, l'apparition de 1607, intermédiaire entre celles dont je viens de rapporter les dates et durant laquelle, pour des positions analogues à celles de 1759, la comète, au témoignage de Képler, n'offrit rien de remarquable dans son intensité. En cet état du problême, tout le monde concevra l'intérêt qui doit s'attacher aux circonstances dont sera accompagnée l'apparition du mois de novembre prochain.

JOUR DE L'APPARITION DE LA COMÈTE.

Il serait difficile de dire avec certitude, *quel jour* la comète deviendra visible. L'état du ciel, la force des instrumens, la

bonté de la vue de l'observateur réunis aux causes physiques, déjà signalées, de variations d'intensité, rendraient même toute tentative de solution de problême entièrement illusoire. M. Olbers ne croit pas que dans son *maximum* d'éclat, la comète attendue, loin de surpasser, comme on l'a prétendu, celle de 1811, égale la troisième comète de 1825, que le public laissa passer sans lui donner aucune attention.

C'est vers le milieu d'octobre que, dans sa prochaine apparition, la comète de Halley se trouvera le plus près de la Terre. Ajoutons que jamais sa distance ne sera au-dessous de 8 millions de lieues de 25 au degré. Ainsi ceux-là même qui n'ont pas été entièrement rassurés par les nombreux plaidoyers publiés récemment *en faveur* des comètes, n'auraient dans le cas présent aucune raison plausible d'inquiétude.

Enfin c'est vers l'an 1912 que la comète, obéissant à son centre d'attraction, apparaîtra de nouveau à la terre. Quelques-uns de nos jeunes enfans pourront la voir.

A. B.

P.S. La Comète a été aperçue à Rome, par M. Dumouchet, directeur de l'Observatoire, dans la nuit du 5 août, elle était près du β du taureau; sa lumière était très-faible. Nous ajoutons ici le *lever et le passage au méridien de la Comète en* 1835 *et* 1836.

				Heures.	Minutes.	
1835.	1er	septembre	lever à	11	15	soir.
»	»	»	passage au méridien à	7	15	matin.
»	29	»	lever à	7	30	soir.
»	»	»	passage au meridien à........	6	15	matin.
»	3	octobre	point de coucher.	»	»	»
»	»	»	passage au méridien à........	7	15	matin.
»	7	»	point de coucher.	»	»	»
»	»	»	passage au méridien à	9	15	matin
»	11	»	point de coucher.	»	»	»
»	»	»	passage au méridien à	1	15	soir.
»	19	»	lever à	8	15	matin.
»	»	»	passage au méridien à	2	45	»
»	4	novembre	lever à	9	15	matin.
»	»	»	passage au méridien à	2	45	soir.
1836.	4	février	lever à	2	45	matin.
»	»	»	passage au méridien à	6	15	»
»	28	»	lever à....................	11	30	soir.
»	»	»	passage au méridien à	2	45	»
»	7	mars	lever à	10	45	soir.
»	»	»	passage au meridien à	1	45	matin.
»	15	»	lever à	9	»	soir
»	»	»	passage au méridien à	12	15	minuit.

Géographie.

ŒUVRES DE D'ANVILLE,

PUBLIÉES PAR M. DE MANNE,

ANCIEN CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI [1].

Premier Article.

Secours apporté par la géographie à l'histoire. — Reconnaissance que l'on doit à M. d'Anville. — Des travaux de M. de Manne, son éditeur.— Vie de d'Anville et ses travaux.— Enumeration et analyse de ses Mémoires. — Enumération et analyse de ses Cartes. — Conclusion.

L'étude de la géographie est une des plus importantes dans un siècle comme le nôtre, qui s'est adonné avec tant d'ardeur aux études historiques. C'est grace à l'exactitude des cartes, à la précision des plans, au rétablissement des anciens noms, que l'on a pu se faire une idée nette des récits des historiens. Si donc nous avons rectifié bien des erreurs dans les historiens du moyen-âge et de l'antiquité, c'est que, sans sortir de notre cabinet, sans frais et sans peine, nous avons pu avoir une notion claire et précise du pays dont nous lisions l'histoire et y suivre la marche des armées et la route des voyageurs : nous avons connu les anciens royaumes mieux que ceux qui les avaient visités, car nous avons rectifié les historiens, les uns par les autres, en comparant ensemble toutes leurs observations.

Or, s'il est un savant à qui nous devions une profonde reconnaissance pour les facilités qu'il a données à l'étude de l'anti-

[1] Deux vol. in-4°, sortant des presses de l'Imprimerie-Royale, avec Atlas de 17 Cartes. A Paris, chez Levrault, libraire, rue de la Harpe, n° 81. Prix, 50 fr. Chaque Carte séparée, prix, 2 fr. 50 c.

quité ou du moyen-âge, c'est sans aucun doute M. d'Anville, que la France peut à bon droit compter au nombre de ses gloires scientifiques. M. d'Anville est un de ces auteurs dont le sort est d'être cité volé ou plus ou moins, par tous les géographes qui ont couru ou qui courront après lui la même carrière. Ses travaux furent immenses et capables d'effrayer les amis les plus dévoués de la science. Le nombre des cartes et des plans calculés, dressés, dessinés par lui s'élève à 221; les mémoires qui accompagnent ces cartes sont au nombre de 78 [1]. Mais tous ces matériaux publiés à diverses époques et sous différens formats, n'avaient pas encore été recueillis en une seule collection. C'est donc une œuvre éminemment utile à la science que celle que s'est proposée M. de Manne, de donner une édition des *Œuvres complètes de d'Anville* en 6 vol. in-4°; les deux premiers volumes ont paru depuis quelques mois, et ce sont ceux dont nous allons nous occuper dans cet article. Mais auparavant rendons justice à l'éditeur en faisant connaître son travail.

M. de Manne est un de ces savans auxquels les jeunes gens qui viennent étudier à Paris et qui fréquentent les bibliothèques, doivent tant de reconnaissance, et qui aussi sont si bien connus de ce monde peu nombreux, mais choisi et dévoué à la science, qui l'hiver brave les rigueurs d'un froid que rien ne tempère, l'été un soleil ardent et une atmosphère étouffante, en tout tems les privations et les gênes de toute espèce, pour se consacrer à l'étude, et se préparer à continuer l'œuvre des grands hommes dont ils lisent les écrits. La plupart de ces jeunes gens qui, en ce moment, font la gloire ou l'espoir de la France, que de fois et combien long-tems nous les avons vus, assidus, indomptables, vieillissant leur jeunesse, de force pour pénétrer dans ce monde de l'antiquité ou de la science, et le manifester un jour aux autres. Si quelque reconnaissance leur est due, et quelque congratulation leur est méritée, à plus juste titre encore ne devons-nous pas les mêmes

[1] On peut regarder la *collection des Cartes géographiques* formée par M. d'Anville, comme la plus complète qui ait peut-être jamais existé. Elle était composée de 10,970 feuilles et demie, comprises sous 8,788 articles. Depuis le mois de mars de l'année 1782, cette précieuse collection fait partie des archives des relations extérieures.

hommages à ces savans qui sont là, partageant avec eux les mêmes privations et les mêmes travaux, pour leur rendre l'étude plus facile et les recherches plus promptes et plus sûres.

M. de Manne est un de ces hommes auxquels nous disons que la jeunesse doit une vive, une éternelle reconnaissance. Entré à la bibliothèque royale en 1792, pendant l'espace de 40 ans, à l'exception de deux ans passés hors de France pendant nos troubles les plus orageux, il s'occupa constamment à faciliter à tous ceux qui fréquentent notre grande bibliothèque le travail et l'étude.

Nommé administrateur de cet établissement, à la mort de M. Capperonnier, il a partagé pendant douze ans, avec M. Van-Praet, son ami, tous les travaux de cette immense administration, et a présidé à toutes les améliorations qui, vers les dernières années de la restauration, y ont été faites. Plus de trois cent mille volumes des plus récens, de ceux que l'on demande le plus souvent, existaient dans les combles de la bibliothèque; c'est à M. de Manne que l'on doit d'avoir fait construire de nouvelles et vastes galeries, où tous ces volumes, jusqu'alors entassés pêle-mêle ont été classés, rangés, et livrés aux demandes des travailleurs. Avant lui on ne communiquait au public que les livres reliés, et comme il n'y avait jamais assez de fonds pour faire relier tous les volumes, il y avait dans la salle du rez-de-chaussée et dans les combles plusieurs dépôts de livres brochés que personne ne pouvait lire. M. de Manne fit modifier e réglement sur ce point; les livres brochés furent timbrés et catalogués, et mis à la disposition du public.

Quelque occupé que fût M. de Manne par l'immensité de ces détails, cependant, semblable à tous les vrais savans qui ménagent si bien leur tems qu'ils en trouvent pour tous leurs travaux, il a pu composer plusieurs ouvrages, entre autres le *Dictionnaire des Anonymes* que nous avons annoncé dans notre dernier numéro, et une *Statistique de la Calabre* publiée sous le nom italien de *Tocci*; mais le plus important de ses travaux est sans aucun doute celui d'une édition des *œuvres de d'Anville* à laquelle il a travaillé jusqu'à sa mort. Seul possesseur de tous les manuscrits, dessins, planches et cartes du célèbre géographe, M. de Manne pouvait mieux que personne donner une édition complète de ses œuvres, en les revoyant et les améliorant. Son

travail consiste principalement dans des notes qui éclaircissent le texte de d'Anville, plutôt précis et exact que clair et facile; dans des rectifications rendues nécessaires par les nouvelles découvertes et les nouveaux voyages, dans une précision plus grande qu'il a donnée à diverses mesures itinéraires, en employant les nombres fractionnels au lieu des nombres ronds, dont se servait d'Anville; enfin dans une revue exacte de la nomenclature des anciens pays, et dans l'orthographe des noms anciens et nouveaux, un des objets les plus importans de la géographie. Tels étaient les soins que M. de Manne donnait à cette belle édition de d'Anville, quand la mort le surprit en 1832 au milieu de tous ses travaux, et avant qu'il eût pu achever la révision du second volume, comme il l'avait fait pour le premier. Ce soin a été rempli par M. Gence, littérateur et archéologue distingué, qui a fait aussi la préface des deux volumes et rédigé la table analytique des matières, qui y est jointe. Nous formons ici des vœux pour que cette impression soit continuée, et nous espérons qu'elle le sera par les secours du gouvernement, et grâce au zèle du fils de M. de Manne, et surtout de Mme de Manne sa veuve, héritière de tous ses travaux et de son zèle pour M. d'Anville, dont elle parle comme si elle avait été associée à tous les travaux et à toutes les pensées de son mari.

Avoir fait connaître l'éditeur et ses travaux, c'est déjà avoir fait connaître M. d'Anville et ses œuvres; cependant nous croyons devoir ajouter quelques nouveaux détails sur ce géographe célèbre.

M. d'Anville semble avoir été créé tout exprès pour faire avancer la science et l'élever tout d'un coup à une perfection qui étonne les siècles qui suivent. Dès son enfance, son goût pour la géographie se manifesta, et bientôt se changea en passion. A peine avait-il douze ans, nous dit M. Dacier, qu'une carte géographique tombée par hasard entre ses mains, et la lecture de quelques historiens latins, décidèrent la vocation de toute sa vie. Le premier volume de cette édition offre une carte de la Grèce, qu'il avait dessinée d'après ses propres recherches, à l'âge de 15 ans. Tout le reste de sa vie fut occupé à cette étude, qui suivant lui était seule d'une grande importance et surtout fort au-dessus de toutes les études littéraires.

Aussi avait-il coutume de dire de bonne foi, que pourvu que l'ouvrage *des antiquités d'Homère* par Feithius et la *Gnomologie* ou le *recueil des Sentences* du même poète, par Duport, nous restassent, on pouvait très-bien se passer de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Dans tout le poëme du chantre d'Achille, il ne lisait que les noms des villes et des lieux.

Nommé géographe du roi, à l'âge de 22 ans, il publia successivement :

1° Cartes du royaume d'Aragon.

2° Cartes de la France ancienne et moderne, pour la *description de la France de l'abbé Longuerue.*

3° Cartes d'Afrique.

4° Cartes de la Guinée et de Cayenne, pour le *voyage du chevalier des Marchais.*

5° Cartes pour l'*histoire de St.-Domingue* du père Charlevoix.

6° Cartes pour *l'Oriens Christianus* du père Lequien.

7° Atlas de l empire de la Chine, pour l'*histoire de la Chine* du père du Halde.

8° Carte d'Italie.

9° Les quatre parties du monde, avec les corrections faites aux autres cartes.

10° Les deux hémisphères, présentant l'ensemble de ses travaux sur la géographie moderne.

La carte d'Italie fut si exacte, que le pape Benoît XIV, ayant fait mesurer la ligne du méridien dans l'état ecclésiastique, et tirer une chaîne de triangles dans tout l'intervalle des deux mers, les corrections que d'Anville avait faites aux cartes de Sanson et de de Lisle, réduites de plusieurs milliers de lieues carrées, se trouvèrent confirmées par la géométrie.

Mais le grand mérite de d'Anville, celui surtout qui a fait faire un pas à la science, et jeté un jour nouveau sur l'histoire de l'antiquité, c'est que, résumant les travaux des géographes anciens et ceux qui avaient été faits depuis la renaissance des lettres, il s'en servit pour comparer le monde ancien au monde moderne, et retrouver ainsi cachés sous les noms et sous les villes d'aujourd'hui, les noms, les villes, les royaumes des peuples antiques ; c'est cette réédification du monde ancien, exécutée dans la *Géographie ancienne abrégée*. qui a ouvert une carrière

si belle et si sûre à la critique historique et à la science de l'antiquité. C'est là qu'ont puisé les géographes les plus distingués qui sont venus après lui, les Maltebrun, Mackensie, Balbi, etc. Car, si quelques nouveaux voyages ont apporté quelques rectifications aux assertions de d'Anville, en général et sur les objets les plus importans, toutes ses mesures sont exactes, ses calculs rigoureux, ses suppositions mêmes confirmées par l'expérience. « Ce savant distingué, dit M. Ripault » dans sa *description abrégée des principaux monumens de l'Egypte*, » a été l'objet continuel de notre étonnement; par la seule force » de sa critique, il a assigné avec une justesse qui nous confon» dait de surprise, la position des villes anciennes, celle des » villages, et le cours des canaux qu'il n'avait jamais visités. » M. le comte de Choiseul-Gouffier lui rend le même témoignage dans son magnifique *voyage pittoresque de la Grèce*. Enfin Bouguainville navigant dans les mers d'Asie, « dit avoir vérifié, sur » les cartes du célèbre géographe, l'exactitude des positions et » des gisemens qu'il donne aux parties intéressantes de cette » navigation difficile. » Aussi la réputation de d'Anville est devenue si européenne, que les Anglais, malgré leur orgueil national, ont cru honorer leur plus célèbre géographe, le major Rennell, en l'appelant le *d'Anville de l'Angleterre*.

Après avoir fait connaître M. d'Anville, nous allons dire en peu de mots quels sont les mémoires renfermés dans ces deux volumes, et les cartes qui y sont jointes. Il suffira de les énumérer pour en faire sentir l'importance. Cette nomenclature pourra être utile à nos lecteurs, en ce qu'ils sauront où puiser les renseignemens dont ils pourraient un jour avoir besoin. Dans le premier volume, outre le bel éloge de M. Cuvier et une préface bien faite de M. Gence, nous trouvons :

1° *Des considérations générales sur l'étude et les connaissances que demande la composition des ouvrages de géographie*. M. d'Anville, dans cet opuscule de cinquante pages seulement, récapitule tous les travaux faits en géographie avant lui, tant dans l'antiquité qu'au moyen-âge, et qu'un geographe ne doit pas ignorer; puis il décrit la méthode d'après laquelle il faut procéder pour faire une carte exacte.

2° Un mémoire instructif destiné à faciliter les moyens pour

que dans toutes les paroisses d'un diocèse, il fut dressé en même tems et uniformément, par une méthode aisée à pratiquer, des cartes et des mémoires particuliers qui pussent fournir des matériaux suffisans pour faire la carte générale du diocèse ou de la province.

3° Le traité des *Mesures itinéraires anciennes et modernes*, formant la troisième dissertation, est une des plus utiles qu'ait composées M. d'Anville. On ne saurait se faire une idée des ouvrages qu'il lui a fallu consulter et des innombrables comparaisons qu'il lui a fallu faire, et surtout de la sagacité qu'il lui a fallu mettre en œuvre pour venir à bout de constater la longueur exacte des mesures anciennes. Voici le dénombrement de ces mesures, lequel donnera une idée de l'ensemble des travaux: *pied* romain et pied grec, le philétérien ou alexandrin et le drusien; *palme*, majeur et mineur; *coudée*; *orgye*; *mille* romain, italien, grec, arménien, judaïque; *stade*: *schêne* égyptien; *parasange* persanne; *lieue* gauloise; *raste* ou lieue française; *lieue* germanique ou mille d'Allemagne; *werst* de Russie; *mille* de la Grande-Bretagne; *lieue* d'Espagne; mesures itinéraires indiennes; *Li* chinois, etc. Toutes ces différentes mesures anciennes et modernes ont été discutées et ramenées à notre mesure moderne de France.

4° Un *mémoire particulier sur la mesure du schêne* égyptien, et sur le stade qui servait à le composer.

5° Une discussion sur la mesure de la terre, par Erathostène.

6° Un traité particulier, sont discutées séparément les mesures itinéraires des Romains et la lieue gauloise.

7° Un mémoire sur le mille ancien.

8° Un mémoire sur l'étendue de l'ancienne Rome, et sur les grandes voies qui sortaient de cette ville

9° Un traité de la mesure itinéraire arménienne.

10° Enfin le mémoire sur le Li chinois.

11° La fin du volume est remplie par plusieurs dissertations sur la *mesure de la terre*, question grandement controversée en ce tems et dans laquelle M. d'Anville entra avec beaucoup d'érudition; mais les résultats de ses deux mémoires, il faut le dire, ne furent pas conformes à ceux obtenus par les savans qui

plus tard allèrent mesurer l'Equateur sur les lieux mêmes, et firent leurs observations astronomiques et géographiques au cercle polaire.

Les planches et cartes qui existent dans ce volume, sont :

1° La petite carte de la Grèce, composée par lui à l'âge de 12 ans.

2° Plan de carte, ou châssis pour dresser des cartes particulières sur les lieux.

3° Carte du Delta, pour le schêne égyptien et le stade qui servait à le composer.

4° Carte de la route depuis Rimini jusqu'à Milan.

5° Carte des voies romaines autour de Rome, pour le mémoire sur cet objet.

6° Carte d'une partie du cours de la Loire, et de quelques positions de lieux, dans l'espace d'environ 4 degrés de longitude, pour servir à la mesure de la terre sous les parallèles.

7° Enfin une carte réduite de la mer du Sud, pour servir à la même mesure.

Le 2e volume s'ouvre par un mémoire de quelques pages seulement, sur les géographes qui se sont le plus distingués dans l'antiquité, sur les terres qui leur ont été connues, et sur les avantages que les modernes ont sur les anciens pour la géographie; le reste du volume est rempli par le plus important des ouvrages de M. d'Anville, celui qui a pour titre : *Géographie ancienne abrégée*, et qui ouvrit veritablement à toutes les intelligences les portes de l'ancien monde. Avant lui on n'avait que les deux volumes in-4° de Cellarius, *Notitia orbis antiqui*, remplis de recherches, de critique et d'érudition, mais ne faisant aucune comparaison avec le monde moderne, par conséquent n'offrant aucun point de contact avec les connaissances actuelles, et d'ailleurs ayant l'inconvénient d'être écrit en latin, c'est-à-dire écrit seulement pour les savans et les doctes. D'Anville publia son travail en français, divisa le monde ancien en autant de parties qu'il fallait pour le connaître à ses différentes époques, comme on le verra par les cartes que nous allons énumérer, et compara les noms et les positions des villes et des fleuves avec les noms et les positions modernes. C'est surtout à cette partie que M. de Manne a ajouté des notes qui ont pour

but de faire connaître les noms donnés par tous les voyageurs modernes aux lieux décrits par d'Anville.

L'ouvrage est terminé par une nomenclature des noms anciens employés dans les cartes, ayant à côté les noms modernes.

Voici les cartes faisant partie de ce second volume :

1° Le Monde connu des anciens.

2° Le monde romain, partie orientale et partie occidentale.

3° La Gaule ancienne, d'après les documens fournis par les Romains.

4° L'Italie ancienne.

5° La Grèce ancienne.

6° L'Asie mineure et la Syrie.

7° La Palestine.

8° L'Inde ancienne.

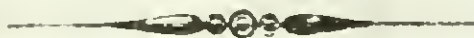
9° L'Egypte ancienne [1].

Nous n'avons pas besoin de nous étendre davantage sur l'ouvrage de M. d'Anville; il n'est personne qui n'en sente l'importance pour tous ceux qui veulent se livrer à l'étude de la géographie. Nous avons voulu, nous le répétons, exposer ainsi en détail toutes les parties de ce grand travail, afin que nos lecteurs puissent connaître où se trouvent les matériaux qui pourraient leur être nécessaires; nous parlerons une autre fois de la suite des autres travaux de d'Anville, et nous finirons cet article en exprimant le vœu de les voir bientôt paraître au jour dans une seule collection, faite avec le soin et la science qui ont présidé aux deux volumes dont nous venons de rendre compte.

A. Bonnetty,

de la Société Asiatique de Paris.

[1] Les Cartes de géographie ancienne, que nous venons d'énumérer ici, coûtent 25 fr. On les vend aussi séparément à 2 fr. 50 c. chaque, à Paris, chez Piquet, quai de la Monnaie. — Nous avons déjà dit que l'ouvrage entier, accompagné de l'*Atlas* de 17 Cartes, se trouve chez Levrault, rue la Harpe. Prix, 50 fr.



Histoire naturelle.

EXISTENCE ET PROVIDENCE DE DIEU,

PROUVÉES PAR LES MERVEILLES DE LA NATURE.

Deuxième Article[1].

Considération sur les monstres. — Pourquoi la Providence a créé des animaux féroces. — Du Serpent. — Des plantes vénéneuses. — Des maladies. — Des pestes. — Ignorance des détracteurs de l'œuvre de Dieu. — Desseins de la Providence. — Préexcellence de l'homme. — Il connaît Dieu. — et la mort. — Invocation à Dieu.

Dans un premier article [1], parcourant la série de tous les êtres, nous avons trouvé en tous des preuves évidentes de l'intervention d'un Être créateur, qui fut en même tems leur père, et qui, quoique son ouvrage ait été vicié et en partie brisé, ne laisse pas que de s'y faire encore reconnaître à des traits non équivoques. Aujourd'hui, nous allons, toujours en nous servant des preuves apportées par M. Virey, répondre aux différentes objections que l'on fait contre la Providence, tirées de l'existence des animaux malfaisans, des plantes vénéneuses, etc.

» Nous blâmons souvent la Providence injustement. Pourquoi s'est-elle occupée, disons-nous, à créer des quadrupèdes féroces, des oiseaux de proie, des serpens venimeux, des insectes rongeurs? Pourquoi tant de végétaux empoisonnés, tant de productions inutiles ou dangereuses? Il est clair, par ce raisonnement, que nous ne connaissons de bien fait que ce qui nous sert, que nous regardons tout le reste comme déplacé, injuste, insensé..... Il n'est pas difficile de démontrer que tous les êtres, même mal-

[1] Voir le N° 59, tom. x, p. 365.

faisans, sont utiles dans la nature. Par exemple, sans les animaux carnassiers, quelle pullulation innombrable de souris, de reptiles et d'insectes nuisibles de toute espèce dans le monde? Combien de cadavres infects, de vermines, d'impuretés, d'immondices, empesteraient l'atmosphère et empoisonneraient les eaux, sans les espèces déprédatrices qui en délivrent la terre? On se plaint des ravages de tant de petits oiseaux dans nos moissons; cependant, lorsqu'on détruit ces innocens volatiles, nous sommes accablés d'insectes rongeurs, d'autant plus redoutables, que leur petitesse les soustrait à nos recherches, et les rend pour ainsi dire indestructibles. Mais, ajoutera-t-on alors, pourquoi créer ces insectes, ces reptiles envenimés, pour les détruire ensuite par d'autres espèces malfaisantes, et établir ainsi une hiérarchie de meurtres et de brigandages sur la terre. Nous allons essayer de répondre à ces imputations.

Et d'abord, nous ne cherchons point à justifier ici les desseins de la Nature, ou plutôt de son sublime Auteur; et, en vérité, nous ne croyons point qu'il ait besoin d'avocat vis-à-vis de ses créatures. C'est une témérité non moins grande de décider dans notre petite sagesse que telle chose ne pouvait être mieux faite, que de blâmer hardiment telle autre..... Il est évident que nous tombons dans le dernier degré de ridicule, et que nous sommes hors d'état de décider si telle chose est bien ou mal, absolument parlant. N'est-il pas étrange de voir un atome se redresser contre le suprême ordonnateur des mondes, et oser lui dire : *Tu as mal fait!*

Par exemple, si divers auteurs accusent la suprême sagesse d'avoir privé de la vue l'aspalax ou la taupe (d'ailleurs dédommagée de sa cécité par une ouïe très-fine), la raison de cette conformation paraît manifeste dans cet animal souterrain; mais il n'est guère de détracteur des œuvres de la nature, qui ne déclame contre les dents venimeuses accordées à plusieurs serpens, ou contre les plantes empoisonnantes. Pourquoi créer le mal sur la terre, pour le plaisir de tuer, de faire périr des êtres sensibles?...

Si l'homme consentait, pour un instant, à ne se pas faire centre unique; s'il envisageait philosophiquement les grands intérêts de la nature, il reconnaîtrait l'erreur de son jugement,

même en ce point qui le choque si fort. Il verrait le serpent, animal lent, timide, dépourvu de membres, abandonné comme un orphelin misérable sur la terre, incapable de résister avec facilité à de puissans ennemis, de poursuivre rapidement une proie agile, obligé de la guetter patiemment : comment eût-il pu subsister, s'il n'eût pas reçu la faculté de blesser sa proie à mort, de même que le sauvage envenime sa flèche pour vaincre un animal fugitif? comment se fût conservée cette créature si dénuée et si lente, au milieu de tant de déprédateurs acharnés à sa perte, sans une arme redoutable? Loin d'attaquer l'homme, le serpent fuit, et se dérobe à sa vue en son asile, pour l'ordinaire. La tortue est garantie, du moins dans sa marche laborieuse, sous son bouclier osseux. L'oiseau s'envole, le poisson glisse et nage, le quadrupède fuit en bondissant, l'insecte s'esquive ou se cache dans le moindre creux : fallait-il donc que le serpent fût livré comme une victime toujours malheureuse, et voué en proie au moindre assaillant? La nature eût été injuste envers cette créature.... Il faut remarquer le soin que la nature prend pour défendre par elles-mêmes les productions les plus innocentes, les plus incapables de passion et de volonté. Voyez la plupart des *cactus*, des *mesembryanthemum*, plantes grasses et spongieuses qui seraient sans résistance contre la dent destructive des animaux; la nature les a hérissées d'épines raides et aiguës, de telle sorte qu'on ne sait où les saisir. N'est-ce point visiblement par la même raison que plusieurs serpens ont reçu des crochets venimeux, le bœuf et le cerf des cornes, etc., parce que ces êtres manquaient d'autres moyens de défense contre leurs ennemis? C'est ainsi que, dans les différens règnes, la nature manifeste sa voie. Ainsi, le vrai génie, en histoire naturelle, ne consiste pas à décrire seulement avec exactitude chaque être, mais à tirer des comparaisons fécondes ou des rapprochemens utiles, qui nous fassent pénétrer dans les desseins de l'auteur de tant de merveilles.

La question change alors, et l'on demandera pourquoi créer des serpens? Mais de combien de vermines dégoûtantes, de crapauds immondes et d'êtres nuisibles à certains égards, utiles sous d'autres points de vue, ne nous délivrent pas les serpens? Ce sujet se rattache ainsi à la hiérarchie des fonctions que

chaque créature doit remplir en ce monde. Il est certainement à croire que la nature n'a rien créé mal à propos et sans nécessité, sans quelque utilité générale que nous n'apercevons pas toujours, mais qui n'en est pas moins importante.

Au moins, poursuivra-t-on, les plantes vénéneuses sont une espèce de méchanceté sur la terre. Mais vous, qui parlez ainsi, avez-vous réfléchi et bien considéré ce fait sous toutes ses faces? Je vous dis qu'en cela même brille la sage prévoyance de la nature : en voici des preuves :

L'euphorbe est, comme la plupart des tithymales, un poison violent pour l'homme et pour beaucoup d'animaux, que l'odeur seule de ces plantes repousse. Cependant, il est d'autres espèces d'animaux qui les recherchent. Il y a une belle chenille du tithymale et d'autres insectes qui en font uniquement leur pâture. On voit, en Arabie, le chameau, le dromadaire, brouter, même avec plaisir, de petits tithymales, dont le lait âcre stimule apparemment l'estomac coriace de ces ruminans, comme les mets épicés fortifient le nôtre. La chèvre dévore sans danger la ciguë qui nuit à l'homme, au cheval; et le persil, que nous mangeons, devient poison pour les perroquets ou d'autres oiseaux. Ainsi le poison pour l'un est l'aliment réservé pour l'autre; chaque être ne trouve-t-il pas ainsi sa portion garantie sur la grande et commune table de la terre? La loi du venin est donc une défense, un moyen imaginé habilement pour assigner à chacun sa part de nourriture, sans qu'aucun autre s'en empare, et la nature a soin d'en prévenir par le moyen du goût et de l'odorat, vigilantes sentinelles indiquant à chaque animal ce qu'il peut manger en sûreté, et ce qu'il doit rejeter avec horreur. Rien ainsi n'est perdu.

Voilà par quels exemples positifs et démontratifs il faut repousser les imputations qu'une téméraire ignorance élève en aveugle contre les plus merveilleuses combinaisons de la nature. Nous ne prétendons pas que l'on trouve ainsi des utilités à toutes choses, comme à la peste et aux maladies qui nous affligent, puisque nous ne sommes point admis dans les hauts secrets de la Providence; mais nous devons être persuadés, par tout ce que nous connaissons, qu'il n'est point de mal absolu

dans l'univers, et que l'inconvénient pour un être devient l'avantage d'un autre, afin que tout se maintienne.

Ces maladies, qui nous tourmentent, ne sont-elles pas d'ailleurs la peine trop juste et trop fidèle de notre intempérance ou de nos fautes, pour nous empêcher de transgresser les éternelles limites qui nous sont assignées? N'est-ce point parce que nous nous écartons sans cesse des voies simples de la nature, qu'elle nous en châtie, plus qu'elle ne le fait pour les animaux plus dociles à ses lois? Enfans ingrats et rebelles! pourtant elle ne nous a point délaissés sans secours après lui avoir désobéi; elle nous inspire d'ordinaire le remède par un instinct machinal; ainsi elle nous fait désirer les boissons rafraîchissantes et aigrelettes dans une fièvre brûlante; elle nous fait repousser avec horreur les alimens de chair qui nous nuiraient alors; elle dicte au chien de manger du chiendent pour s'exciter à vomir; elle suscite en nous des forces médicatrices salutaires qui nous rappellent des portes du tombeau à la vie, à la santé [1]. La maladie est donc souvent notre ouvrage; elle attaque moins le villageois, tempérant et robuste, qu'un citadin délicat au sein de la mollesse et des plaisirs, entraîné à tous les abus et à tous les excès. Combien de fois cependant la nature, au milieu de l'emportement des jouissances, n'a-t-elle pas crié au fond de nos cœurs: *Arrête-toi, c'est assez!* Et d'où viennent ces horribles contagions, ces pestes des armées, qui achèvent d'anéantir ce qui avait échappé aux ravages de la flamme et du fer, si ce n'est du ramas de tant d'individus forcés à vivre dans la malpropreté, la sueur, les exhalaisons fétides des hommes et des chevaux, les déjections putrides, et réduits souvent par nécessité aux alimens les plus malsains et les plus dégoûtans? Si l'on ajoute encore à ces causes les passions féroces et sanguinaires des uns, tristes, craintives, nostalgiques des autres; la terreur, le désespoir, l'ambition, la fureur au milieu du fracas des armes et des chances inouïes de la guerre, on concevra que la nature n'avait point formé l'homme pour cet abominable métier.... Si d'autres pestes déciment chaque année la population de l'Orient, et sur-

[1] L'auteur renvoie ici à son article FORCE MÉDICATRICE, dans le *Dictionnaire des Sciences médicales.*

tout de l'Egypte, c'est sans doute par suite de l'épouvantable incurie dans laquelle croupissent ces nations sous leurs gouvernemens absurdes et oppressifs. Les canaux du Nil s'engorgent d'un limon fétide et pestilentiel ; le stupide Musulman le voit, et il meurt auprès en se résignant à la fatalité. Cependant, sous les gouvernemens antiques des Pharaons ou des Ptolémées, ce fleuve, vivifié dans tous ses rameaux par leur administration vigilante, ne portait que la fertilité et l'abondance sur cette terre inépuisable.

En général, ces accusations vagues, intentées à la nature, ne se trouvent guère que dans des livres d'hommes qui l'ont très-superficiellement observée : de là ces *systèmes*, ces *interprétations*, ces *traités de la nature*, prétendus *philosophiques*, dont il nous serait facile de citer une liste assommante, et dont les auteurs, confinés dans leurs cabinets, considérant à peine la verdure et les fleurs, de leur fenêtre, n'ont jamais fourni une seule bonne observation. Pourvu que ces livres soient élégamment écrits, ils vont séduire ou fausser le jugement des hommes du monde, qui, livrés la plupart à leurs affaires et à leurs dissipations, ne s'inquiètent guère de vérifier les assertions les plus hasardées. On se contente d'une opinion toute faite, et qu'on achète même dorée sur tranche. Beaucoup de gens sont ennuyés d'admirer un Dieu, comme ce paysan qui se fâchait d'entendre toujours appeler Aristide, *le juste*. L'idée d'un hasard aveugle pèse moins à l'amour-propre, et n'entraîne, pour toute conséquence, qu'un éternel anéantissement après la mort. Maintenant que nous avons répondu à ces accusations intentées à la nature, il nous suffira de joindre ici quelques considérations nouvelles.

Si nous pouvions aborder dans l'une de ces sphères magnifiques, à ces astres errans qui, de même que notre planète, roulent autour du brillant soleil, qui leur dispense la lumière et la chaleur de la vie, nous contemplerions sans doute avec ravissement l'harmonie et la beauté des créatures peuplant ces mondes. Dégagés des sentimens personnels de crainte ou d'espérance, d'intérêts, d'amour ou de haine pour un séjour qui nous serait à jamais étranger, libres dans nos jugemens, nous n'apercevrions plus que les vrais rapports des créatures entre

elles, et les scènes admirables de ce grand spectacle. Qu'on nous dise alors si, de même qu'en un tableau, en une scène animée, nous ne serions pas enchantés d'examiner la fureur même des lions et des crocodiles, les combats des requins et des baleines, et leurs résultats utiles, tandis qu'en de plus doux climats, nous verrions les tourterelles gémissant dans les bocages, ou le merle, Orphée des déserts, faisant rétentir de ses regrets les échos des montagnes au lever de l'aurore. Si nous lisons avec tant d'avidité les anciennes guerres, si les révolutions des peuples nous passionnent dans l'histoire, si nous associons nos sentimens à ceux de ces vertueux défenseurs de leur patrie et de leur liberté; si nos pleurs coulent si délicieusement au théâtre sur des infortunes qui nous sont pourtant étrangères, c'est qu'il existe dans tous ces évènemens de la nature un charme secret, une harmonie indéfinissable, qui nous transporte au-dessus de l'humanité. Alors nous sentons la main de cette puissance qui, travaillant pour tous les tems, comme dans tous les lieux, s'avance à son grand but, à travers les nations mêmes, qu'elle immole et renouvelle à son gré; elle imprime à tous les êtres des sentimens inconnus, involontaires, pour ses propres desseins. Alors, contemplant de haut cette coordination des destinées des êtres, sortant de notre sphère bornée, nous oublions les douleurs, les sacrifices passagers et nécessaires pour atteindre à ces immenses résultats. Il faut sans doute des rouages divers pour d'aussi vastes machines; et pour que les êtres subsistent, pour que chaque créature monte à son tour au sommet de la roue de la vie, il faut que d'autres soient victimes, ou servent de pâture et d'élément réparateur; ainsi nos ancêtres en ont servi successivement dans cette chaîne éternelle de créatures qui remontent du sein des tombeaux à la lumière de l'existence.

Sans doute des lois rigoureuses, inévitables étaient nécessaires, puisque nul être ne pouvait subsister sans en détruire d'autres pour sa nourriture, ni engendrer sans devenir en même tems sujet à la mort. Et puisque tout ce qui vit doit également subir cette destinée, le tems que chacun passe à son tour sur le globe est de peu d'importance par rapport à la nature. On donne la mort et on la reçoit comme l'on donne et l'on reçoit la vie; l'une est le prix nécessaire de l'autre. Ainsi tout circule et s'en-

chaîne, rien ne reste inutile dans le monde. Si le tigre dévore l'agneau, il périra lui-même à son tour, victime de la rage d'autres animaux, ou malheureux dans sa vieillesse. L'être qui souffre étant aussi le seul qui puisse jouir, la sensibilité étant également confiée pour le plaisir comme pour la douleur aux animaux, la rétribution de ces sentimens, qui nous paraît si horriblement inégale parmi nous, est, par nécessité, équitable dans l'univers. Nous accusons trop souvent la Providence des maux que nous nous imposons nous-mêmes par tant d'institutions insensées, ou par une vie de désordres et d'excès. Non, sans doute, la nature productrice et la bonté suprême dont elle émane, n'avaient pas intérêt à créer le mal sur la terre; mais l'homme qui se fait centre, et qui veut que tout conspire à son bonheur par la ruine même des autres créatures, l'homme regarde comme injustice, comme un mal réel, tout ce qui contrarie les intérêts de son égoïsme. Cependant la nature ne l'avait couronné roi du monde que pour exécuter des lois justes, et à condition qu'il y serait subordonné lui-même. A quels titres en effet, les autres créatures doivent-elles s'immoler à ses caprices et même à ses intérêts? Toutes ont obtenu des droits égaux à la vie, puisque leur existence a été jugée nécessaire. Toutes concourent à l'économie du monde, et celles qui sont sacrifiées sont vengées par la loi réciproque du talion, de la part d'autres êtres. Il est une multitude de végétaux et d'animaux qui semblent destinés à préparer seulement des nourritures à des créatures plus nobles et plus accomplies; ces êtres élaborateurs, ces utiles intermédiaires nous expliquent les voies de la nature; ainsi le chardon, qui nous paraît superflu, alimente le quadrupède patient et laborieux qui supplée au cheval; ainsi le vermisseau, l'insecte aquatique sont la pâture du poisson qui doit servir ensuite à nos festins. Si tout ne nous est pas immédiatement utile, tout le peut devenir en passant par ces filières progressives d'organisation et d'élaboration [1].

[1] Il faut bien se souvenir qu'il y a encore une autre cause du mal, laquelle n'est pas ici indiquée par M. Virey, bien qu'elle soit avérée et patente : c'est que l'homme a été puni, et que c'est pour cela que la nature est bouleversée et hostile à l'homme.— Que si, malgré ce bouleversement, elle est encore si belle, si admirable, si bien appropriée aux

C'est ainsi que dans la nature rien n'est à négliger ; les plus petites choses se rattachent aux plus grandes par des nœuds si intimes et si multipliés, que le système général ne forme qu'une trame immense, admirable contexture qui montre la sagesse de son sublime Auteur.

La contemplation de la nature élève nos pensées jusqu'au sanctuaire de la Divinité. L'homme y reconnaît son premier et véritable rang, il ressaisit le sceptre de son empire, que les erreurs d'une abjecte philosophie tendent trop souvent à lui arracher. Ce n'est point seulement dans les études particulières des différens êtres que le génie humain doit se complaire ; elles n'offrent que le dénombrement de ses sujets, et ceux-ci, que la magnifique population de ses domaines. Mais nous avons essayé de retracer quelques lois émanées du sublime auteur de la nature ; c'est la gloire et le triomphe de l'homme de s'en voir sur la terre le ministre, ou du moins l'interprète, malgré sa faiblesse et l'obscurité dans laquelle il traverse une courte vie. Toutefois, c'est parce qu'il est placé à un haut faîte qu'il peut découvrir au loin les lois de l'existence des créatures, et par là, il devient le lien de communication entre la puissance éternelle et la terre inorganisée.

On verra mieux ici ce qui le distingue éminemment des autres créatures, par deux considérations qui n'appartiennent qu'à lui seul ; il connaît Dieu et la mort. Par la première de ces pensées, il s'élève à tout ce qu'il y a de sublime, d'infini, d'immense en espace, en puissance, en durée, en intelligence ; par la seconde, il contemple le terme de toutes choses ou le néant. Ainsi sa vie intellectuelle s'élance à des extrêmes que ne peut atteindre aucun des animaux. Il y a donc, pour ainsi parler, l'infini entre la pensée et celle du plus intelligent des quadrupèdes. Aussi l'homme généralise ses idées, et les abstrait ou les sépare des simples sensations physiques ; il leur donne un corps par la parole, il les grave par l'écriture, enfin il vit par le cerveau, dans un monde rationnel, tout autre que le monde physique dans lequel sont plongées les bêtes brutes. C'est dans

misères de l'homme, que ne devait-elle pas être lorsqu'elle sortit des mains de Dieu, belle, sainte, amie de l'homme! (*N. du D.*)

ce nouvel univers qu'il contemple les rapports moraux des choses, comme la vertu ou le vice, la beauté ou la laideur, l'harmonie ou le désordre, le vrai ou le faux, le juste ou l'injuste, etc., toutes relations que l'animal se montre incapable d'apercevoir. Alors l'homme peut mesurer sa course et choisir sa destinée sur la terre, mais l'animal ne peut et ne veut que ce qu'ordonne en lui la simple nature.

Quelle est donc cette mystérieuse source de tout ce qui est beau, de cette pure et sublime harmonie qui ravit notre âme dans les contemplations de la nature? Quel est le moule premier, l'archétype originel de ces étonnans modèles qui captivent notre admiration? Sans doute, il est au-dessus de ce monde matériel, derrière ces voiles et ces empreintes corporelles, un type éternel d'ordre ineffable; il existe un principe constant d'harmonie, de concorde, d'unité souveraine et universelle, règle essentielle du beau, et de laquelle tout émane dans ce monde; ce module primordial est un rayon de la Divinité elle-même, créatrice de tout ce qui est. S'il existe un moyen d'élever notre intelligence ou le génie de la première des créatures, reine de toutes les autres et héritière des dons de la Divinité, n'est-ce pas d'étudier et d'imiter ces ravissans modèles, de s'imprégner des lois qui les ont formés, de s'élancer au foyer resplendissant de toute vérité et de toute lumière? La beauté morale est pour l'intelligence ce que la beauté physique est pour le corps; le vice, le crime, sont des dépravations, des monstruosités de l'âme, comme l'imperfection et la difformité font la laideur repoussante pour les organes du corps.

Notre esprit recherche et admire la beauté morale, la vertu, la concorde, l'harmonie, le bien qui fait la force et la vie; il y trouve sa perfection et sa félicité, comme en se replongeant dans sa source et son essence.

La puissance suprême change et altère tout sur notre globe. Ces superbes portiques, ces arcs de triomphe, monumens des arts et de la magnificence des peuples, s'écrouleront un jour. Babylone et Palmyre ne sont plus; les ronces et les serpens rampent dans la demeure des rois; le berger monte sur leurs décombres et les contemple en sifflant. C'est ainsi que la nature ressaisit ses domaines usurpés. Les empires s'élèvent successivement sur les débris de leurs devanciers, et succombent à leur

tour sous de nouveaux vainqueurs; chaque nation offre ses âges d'agrandissement et de mort : les époques sont marquées dans la providence pour la chute et l'élévation des états; et au milieu de ces bouleversemens la main de Dieu s'élève inébranlable dans la hauteur des cieux.

Cette puissance de la nature a parlé à mon cœur un langage plus magnifique que celle des hommes. J'ai considéré ces trônes, ces richesses et tout l'orgueil des grandeurs si enviées des humains : j'ai attendu un moment; je les ai vues terrassées, et les rois jetés sans vie sur la poussière comme les derniers des hommes. Comment se sont évanouis ces florissans empires ainsi que les rêves de la nuit? Que sont devenus Sésostris, conquérant du monde, et la Thèbes aux cent portes? Interrogez cette momie de quatre mille ans, et apprenez-moi qu'est un homme jeté au milieu de l'éternité? Nous avons vu de nos jours la fragilité des choses humaines. Chaque siècle présente aux peuples et à leurs maîtres des retours inouis de splendeur ou d'infortune. Quel spectacle instructif, si les hommes pouvaient comprendre leurs destinées sur ce globe! Comme la mort et les misères de la vie viennent anéantir tous les triomphes, ou corrompre toutes les prospérités! Tout doit donc périr à son tour; et si les plus illustres têtes ne peuvent s'y soustraire, pourquoi donner tant de prix à la vie? Ce n'est qu'une goutte d'eau dans l'Océan. Instruit de ces communes destinées, je me résigne sous cette main qui régit le monde; j'étudie ses hautes et irrévocables lois. Comme un voyageur altéré soupire après la fraîcheur des fontaines; ainsi l'âme, fatiguée des traverses de l'existence, vient se reposer dans le sein paisible de la Divinité. Que le spectacle de nos sociétés est chétif auprès d'elle! Comme la pompe des rois est effacée par l'éclat d'une simple fleur! La poussière elle-même nous révèle, aussi-bien que les astres de la nuit, les grandeurs de Dieu. Que d'attraits mystérieux dans son étude! Qui tracera sous nos yeux ce merveilleux tableau des mondes, des plantes de toute espèce, des animaux dans les airs, les eaux et sur la terre, des minéraux qui s'agitent au sein du globe? Qui nous dévoilera ces secrets ressorts de vie, ces phénomènes perpétuels de génération, de renouvellement et de destruction sur notre planète? Quel est le but de tant de mouvemens? Ces objets, dignes d'une éternelle méditation,

reportent l'âme dans le champ de l'infini, à la source de la suprême vérité..... Pourrions-nous sortir de la vie sans avoir étudié quelques-uns de ces mystères, sans chercher à connaître les êtres qui nous entourent, et quels sont nos devoirs, notre état et notre fin?

GRAND ÊTRE! Source infinie de toutes les existences, commencement et terme de toutes les choses, vos œuvres confondent nos faibles pensées. Depuis l'étoile du matin jusqu'à l'astre du jour, depuis l'éléphant jusqu'au ciron, et depuis le chêne jusqu'à la mousse, j'ai vu votre sagesse suprême; le monde est rempli de votre nom. Que suis-je sur cette terre? J'ai cherché à vous connaître! j'ai étudié quelques-uns de vos vestiges; je vous ai entrevu, et j'ai été frappé d'épouvante.

Jetés dans ce monde rempli de merveilles sans nombre, quels sont nos destins et notre avenir? Pourquoi existons-nous?.... Je vois à chaque instant les hommes tomber autour de moi, et d'autres les remplacer sur ce théâtre du monde, pour succomber à leur tour. Pourquoi cette éternelle circulation de tous les êtres? L'existence n'est qu'un point dans l'immensité des âges, tout périt, la terre dévore toutes nos grandeurs. Devons-nous quitter ces mystères sans avoir levé les yeux sur ce qui nous entoure, sur les abîmes du passé et de l'avenir, entre lesquels nous sommes placés pour nous y précipiter à jamais? Dieu seul reste grand au milieu de ces ruines de l'univers.

Repos des âmes innocentes, divinité ineffable, quand pourrai-je m'élever à la lumière de toute vérité, et contempler comme la poussière les vaines agitations de la terre! Et vous, murmures solitaires, fleurs des déserts, tribus vagabondes d'animaux, prairies enchantées, c'est parmi vous que je chercherai des méditations de bonheur au déclin de mes journées. Lorsque mon heure dernière sera venue, je n'aspirerai point après de somptueuses funérailles, la simple mousse des champs couvrira mon cercueil. J'y descendrai satisfait de mon humble destinée; ma vie se dissipera dans la nature comme la fumée dans les airs, et mon âme ira se rendre à la source suprême de laquelle tout émane dans l'univers [1]. »

[1] Tiré du *Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle*, publié chez Deterville. Voir l'*Introduction*, et les articles *Création* et *Génération*.

Archéologie.

DESCRIPTION DES RUINES DE BABYLONE,

PAR M. RAOUL-ROCHETTE.

Deuxième Article[1].

Description du temple de Bélus, d'après les anciens historiens. — Ses dimensions. — Sa forme. — Son intérieur. — Statues et tables. — Prêtres. — Points de contact avec la mythologie grecque et égyptienne. — Inscriptions cunéiformes. — Témoignage de Daniel. — Confirmation d'un passage de ce prophète. — Figures fantastiques. — Origine des divinités et de la philosophie des Grecs.

Nous continuons à citer la description des ruines de Babylone, que fait M. Raoul-Rochette dans son cours d'archéologie de la bibliothèque royale. Nous y ajoutons les notes que nous avons promises; les plus importantes sont de M. de Paravey. Elles serviront à constater différentes assertions émises déjà par les *Annales*, contestées encore par un grand nombre de personnes auxquelles les histoires orientales ne sont pas assez familières, ou qui ne les ont pas étudiées assez profondément.

3e Leçon.

Après avoir, sur le récit des voyageurs, dressé l'inventaire de ce qu'il nous reste de Babylone, et parcouru un à un ces morceaux informes, après en avoir déterminé sur leur aspect actuel l'usage et la conformation antique, M. Raoul-Rochette va décrire ces mêmes monumens selon les témoignages des écrivains anciens, et demander à des témoins oculaires l'impression que cette ville avait produite sur les esprits aux jours de sa splendeur. Le résultat de son premier travail a été de reconnaître dans une masse de ruines, sur la rive orientale de l'Euphrate, désignée encore aujourd'hui sous le nom d'*Al Casr* ou le *château*, le célèbre *palais aux jardins suspendus*, et dans un

[1] Voir le 1er article dans le n° 61, ci-dessus, p. 71 de ce volume.

autre monticule de brique voisin du premier, *la tour et le temple de Bélus*. Il se propose maintenant de rechercher les documens que l'antiquité nous a transmis sur ces deux édifices, en commençant par le dernier.

Ces documens proviennent de deux sources. Les uns sont empruntés aux écrivains grecs, à Hérodote et à Ctésias qui avaient eux-mêmes visité Babylone [1], et à Strabon qui, s'il n'avait pas voyagé dans l'Orient, travaillait du moins sur des auteurs originaux, sur Clitarque, suivi par Quinte Curce, sur Artémidore, et surtout sur Aristobule. Les autres noms sont fournis par des écrivains demeurés étrangers à toute l'antiquité grecque et romaine, les *prophètes hébreux*; ils ont pour la plupart vécu à Babylone, en ont observé les monumens et les mœurs, et les ont décrits avec exactitude. Les anathèmes qu'ils lançaient sur elle, témoignent de sa grandeur, en présageant son désastre, et éclairent ainsi cette grande cité d'un jour à la fois brillant et sinistre.

L'origine de la tour et du *temple de Bélus* se confond dans les traditions bibliques avec celle de la *tour de Babel*. (Voir la note A, à la fin de l'article.) Quelques voyageurs modernes ont cru retrouver à la fois les deux monumens dans une seule ruine sur la rive droite de l'Euphrate, mais ces traces évidentes du feu du ciel qu'elle porte encore, et qui indiquent la *tour de Babel*. sont une réfutation suffisante de ce système. La *tour de Bélus*, sur le côté oriental du fleuve, fut commencée à une époque très-reculée, mais sa construction ne fut pas terminée, ou du moins était déjà altérée par les siècles, lorsque dans un tems postérieur, sous *Nebuchadnézar*, le *Nabuchodonosor* (605—562 avant J.-C.) de l'Écriture, elle prit sa forme définitive. Ce prince élevait à la fois sur la rive droite un édifice semblable, sinon par les dimensions, du moins par le plan général. On sait que cette époque est marquée par une grande révolution.

Un peuple inconnu, les Chaldéens, descendaient des montagnes, et venaient bouleverser par la conquête les monarchies de l'Orient. Quel est leur origine? Vaste et importante question qui a préoccupé en vain les érudits, et que de nos jours, peut-être l'archéologie, aidée et vérifiée par les combinaisons et les rapports que la philologie lui présentera, est appelée à résoudre. Tout est incertain chez ce peuple. On ne sait s'il est originaire du Caucase ou du Taurus; ses institutions religieuses et politiques, sa marche, ses progrès, son influence sur les nations qu'il a conquises, sa décadence intérieure, sont autant de mystères. Il est certain cependant que c'est un assemblage de peuples nomades qui, parti des montagnes situées entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin, se répandit comme un torrent sur les contrées méridionales, et vint vers l'an 630 avant J.-C., établir à Babylone le centre d'un vaste empire. Cette domination, qu'on ne saurait comparer qu'à celle des Arabes, au septième siècle de notre ère, prit de rapides accroissemens. Sous Nebuchadnézar elle s'étendait jusqu'à la Méditerranée. La Syrie, la Judée, la Phénicie, étaient devenues ses provinces; l'Égypte vaincue et repoussée avec son roi Nechao, était envahie passagèrement. En même tems

[1] Voyez première leçon, p. 73 ci-dessus.

on fondait à Babylone le grand temple de ce culte, le centre d'où partait la force morale qui animait le peuple tout entier.

Comme les Arabes, les Chaldéens recevaient de leur religion leur constitution politique et civile, leur gouvernement et leurs mœurs. Le *Sabéisme* prêchait le despotisme le plus absolu, l'obéissance la plus servile; étudiait les sciences les plus hautes et les plus inaccessibles au vulgaire, et confondait dans un même secret ses mystères et ses découvertes, saisissant à la fois l'imagination par la puissance du fanatisme, et par les merveilles de l'esprit humain. La tour et le temple de Bélus étaient son sanctuaire; il fut honoré de tous, enrichi des offrandes des rois, tant que dura la domination des rois chaldéens. Mais après la prise de Babylone par Cyrus, il déchut rapidement; le culte de Mithra l'avait remplacé dans la foi des peuples, comme Persépolis avait succédé à Babylone. Darius osa violer par sa présence le sanctuaire du Dieu. Xerxès, son fils, pendant sa lutte contre les Grecs, s'empara des richesses que contenait le temple, mais ne le détruisit pas, comme plusieurs savans l'ont pensé; car Hérodote le visita environ trente ans après, et le trouva encore debout : sa description en fait foi [1]. Alexandre (330 avant J.-C.) conçut le projet de prendre Babylone pour capitale, et de rendre au *temple de Bélus* son antique splendeur. Strabon, qui nous donne ces détails, assure qu'il aurait fallu dix mille hommes pendant plus de deux mois pour déblayer seulement le temple des ruines qui l'entouraient. Il faut entendre par ces ruines, non pas les débris même de l'édifice, mais ceux des habitations sacerdotales, comme nous nous en convaincrons bientôt. Cependant le projet d'Alexandre n'eut pas de suite, sa mort vint en arrêter l'exécution, et emporter avec sa dernière pensée, le dernier espoir de Babylone.

Après lui, Seleucus Nicator, celui de ses généraux qui resta maître de cette province, transporta les habitans de Babylone dans une ville nouvelle, et peu éloignée, qu'il appela *Séleucie*, de son propre nom. Mais il garda encore quelque respect pour le temple d'un Dieu presque oublié, et permit à ses prêtres d'habiter dans son enceinte, pour conserver ainsi à *Bélus* ses derniers adorateurs. Pausanias, qui visita Babylone dans le *second siècle* de notre ère, trouva encore le temple de Bélus, qu'il appelle le plus grand reste de la ville, et qui était seul debout avec ses murailles, qu'il compare à celles de Tyrinthe. C'est le dernier auteur de l'antiquité qui nous fournisse des renseignemens sur cette ville. Après lui un vaste silence se fait autour de ses ruines, et ce qui était une grande cité n'est plus qu'un grand désert.

Le temple de Bélus était une pyramide carrée par sa base, et qui suivant Hérodote présentait un stade de largeur, sur chacune de ses faces, et un stade de hauteur, car tel est le véritable sens de ce passage [2]. Ce qu'il y a de plus difficile dans cet endroit, c'est de déterminer la longueur du stade. Si Hérodote entend ici le petit stade de 50 toises, chacune des dimensions de

[1] Voyez *Clio.*, ch. 181.

[2] Ἐν μέσῳ δὲ τοῦ ἱεροῦ πύργος στερεὸς οἰκοδόμηται, σταδίου καὶ τὸ μῆκος καὶ τὸ εὖρος. *Hérodote*, l. 181.

l'édifice serait de 300 pieds. Mais si, au contraire, Hérodote veut indiquer le stade persique, dont il se sert souvent pour les mesures itinéraires de ces contrées, la tour de Belus a 80 toises et demie, ou 444 pieds de largeur et de hauteur, quatre toises de moins que la grande pyramide de Memphis, et cent pieds de plus que la flèche de Salisbury, l'édifice le plus élevé de l'Angleterre.

Le temple de Bélus était isolé au milieu d'une enceinte carrée comme lui, et qui présentait [1] deux stades sous toutes ses faces. Cet espace était destiné aux habitations des prêtres; c'est un trait particulier à l'Orient que cette enceinte consacrée, qui empêchait le temple de toucher à aucun édifice profane. On le retrouve dans l'*Area* du *Birs-Nemrod*. Sur ces précieuses médailles de Tarse, qui portent d'un côté le Bélus et de l'autre l'image de son temple, on voit également cette disposition. Il y avait aussi un lieu consacré autour du temple de Jérusalem, dans lequel étaient bâties les trente édicules ou maisons des lévites. La tour de Bélus était composée de huit étages en retrait, genre de construction particulier à l'Orient, et dont on trouve encore aujourd'hui des exemples dans les temples de l'Inde. Xénophon, dans sa *Retraite des dix mille*, dont il fut l'historien et le héros, a remarqué des temples semblables qui jouissaient du droit d'asile. Le *Birs-Nemrod* est aussi élevé en retrait, et trois de ses huit étages subsistent encore. Cette forme, que l'on croyait particulière à la tour de Bélus, a causé l'erreur que nous avons réfutée plus haut. On montait d'un étage à l'autre par des escaliers extérieurs. Au centre de l'édifice était une grande salle, ornée de siéges somptueux et destinée à servir de lieu de repos. Au faîte s'élevait le temple de Bélus, dans lequel il y avait une table d'or et un lit de même métal, mais sans aucun simulacre; la statue du dieu, cachée dans une chapelle intérieure, était d'or, ainsi que les meubles et les autels qui l'entouraient. De ces deux autels, le plus petit servait aux sacrifices d'animaux à la mamelle, et le plus grand à l'immolation des animaux adultes. Outre cette première statue assise, il y en avait une autre debout, un pied devant l'autre, et dans la position d'un homme qui marche; elle était en or, travaillée au repoussé, et présentait une hauteur de douze coudées. Telles sont les richesses que contenait le temple de Belus, richesses qui, suivant les calculs d'Hérodote, ne s'élèvent pas à moins de *cinquante-quatre millions* de francs, et dont les rois Mèdes, successeurs de Cyrus, s'emparèrent successivement. La lettre de Jérémie, qui suit la prophétie de Baruch, nous donne sur ces simulacres les plus précieux détails, et nous apprend que le roi allait les adorer tous les jours [2]. Il est évident qu'il faut entendre par là, non pas les rois Mèdes, qui professaient une autre religion et qui ne résidaient pas à Babylone, mais les anciens rois Chaldéens.

[1] Hérod. *Ibid.* Voir le passage d'Hérodote cité par M. de Humboldt, et la ressemblance de ce temple avec les édifices mexicains, dans notre N° 19, tome IV. page 34 des *Annales*.

[2] Baruch, ch. VI, vers. 37.

Outre ces statues d'or, le temple de Bélus contenait des images de toute forme et de tout métal, et possédait les riches offrandes dont l'avait décoré la piété des fidèles. Diodore [1] prétend qu'il y avait une statue en or, haute de soixante pieds et du poids de quarante talens ; mais il semble qu'il est ici l'écho d'une de ces exagérations nationales dont aucun peuple n'est exempt. Sur le faîte de l'édifice étaient placées trois statues d'or battu, de grandes dimensions, qui représentaient des divinités désignées par les Grecs sous les noms de *Zeus*, *Rhea* et *Héra*. La première, celle de *Bel*, qui est souvent le symbole du *soleil*, était debout, un pied devant l'autre, dans la position de marcher. Cette attitude se retrouve dans une foule d'images des dieux égyptiens, et est reproduite également dans les monumens du premier âge de la Grèce. La seconde, celle de *Rhéa*, c'est-à-dire de *Mylitta*, était cette *déesse-nature* (Voir la note B.) qui, transportée dans la mythologie hellénique, avait sous différens noms des temples à Ephèse, à Paphos, à Perga. Elle était adorée aussi en Syrie, dans le célèbre sanctuaire d'Hiérapolis, dont Lucien, qui était Syrien et de la ville de Samosate, nous donne une description détaillée; on la voyait assise sur son trône avec deux lions. Le même attribut se voit aussi dans plusieurs images de *Cybèle*, et la déesse phénicienne *Astarté* est représentée sur différentes médailles carthaginoises assise sur un livre. Ces trois simulacres semblent avoir la position que les Romains donnaient à leurs dieux dans la cérémonie du *lectisternium*. (Voir la note C.)

Il n'est pas jusqu'à leur situation au sommet de l'édifice, qui ne donne lieu à de nombreux rapprochemens. Dans l'Inde, on voit des statues de dieux placées au faîte des temples ; le point le plus élevé de la grande pyramide de Memphis était, comme on le sait, occupé par un simulacre gigantesque, et les Grecs et les Romains, imitant cet usage, placèrent aussi des images sur le fronton de leurs édifices. Enfin les proportions colossales que, dans la Chaldée comme dans l'Inde et l'Égypte, on donnait aux représentations figurées des idoles, répondent à une même idée, la grandeur physique, emblème de la puissance et de la grandeur morale.

Sur la plate-forme, qui dominait tout le monument, était un observatoire où les prêtres se livraient, suivant les dogmes de leur religion, à l'étude assidue des révolutions célestes. Le résultat de leurs observations, inscrit sur des briques cuites au four, qui lors de la conquête des Grecs remontaient, dit-on, à dix-neuf siècles, fut adressé par Alexandre à Aristote. Les murs des étages inférieurs étaient également couverts d'inscriptions en caractères *cunéiformes*. Tous les actes de la vie publique, lois, traités, fondations des monumens, et probablement le récit des événemens importans, étaient gravés sur les parois des édifices. Les Grecs et les Romains ont emprunté à l'Orient cet usage comme tant d'autres, et tel est le principe des nombreuses inscriptions monumentales qu'ils nous ont laissées. Les prêtres qui desservaient le temple étaient au nombre de soixante-dix, suivant le témoignage de Daniel [2]. Ils vivaient avec leurs femmes et leurs enfans des présens offerts

[1] Liv. 2.

[2] Prophétie de Daniel, cap. XIV, vers. 14.

en nature au dieu, et tous les jours on mettait sur la table d'or dont nous avons parlé, de nombreuses provisions, que les prêtres venaient consommer pendant la nuit. On connaît à cet égard les récits de Daniel, et le moyen dont il se servit pour apprendre au roi la fraude des prêtres [1]. Sans entrer dans la discussion qu'a suscitée l'authenticité canonique de ce passage, nous pouvons le considérer comme incontestablement historique, et ajouter une foi entière aux renseignemens curieux qu'il nous transmet. Du reste, ce fait n'est pas sans exemple dans l'antiquité. M. Munter affirme que l'on voit encore sur les ruines du temple de Bélus des traces de ce passage secret [2]. Les voyageurs ne disent rien qui puisse justifier ce fait. Mais on a trouvé dans le temple d'Isis, à Pompéia, une porte cachée, que le simulacre de la déesse devait dérober entièrement aux regards. C'est par cette porte, vraisemblament, que les prêtres s'introduisaient toutes les fois qu'il fallait faire parler ou agir Isis.

Outre les inscriptions dont nous venons de parler, les murs du temple de Bélus présentaient les images d'animaux monstrueux, dont Bérose nous a laissé la description. « Il fut un tems, dit-il, où tout était ténèbres et humidité [3], au sein desquelles se produisirent des êtres monstrueux, sous des formes singulières C'étaient tantôt des hommes à deux aîles, ou à quatre aîles et à double visage, ou des hommes qui réunissaient les deux sexes, hommes et femmes à la fois. Tantôt d'autres hommes qui avaient des cuisses et des cornes de bouc, ou des pieds de cheval, ou la partie supérieure du corps d'un homme et la partie inférieure d'un cheval, comme des hippocentaures. Il se forma aussi des taureaux portant des têtes humaines, des chiens à quatre corps, qui se terminaient en poissons, des chevaux à tête de chiens, des hommes avec des têtes et des corps de chevaux ou des queues de poisson, d'autres animaux avec les formes de monstres de toute sorte. En outre des poissons, des reptiles, des serpens et d'autres bêtes étranges, qui ont changé entre eux de figure. Telles étaient les images consacrées dans le temple de Bélus [4]. »

Voici les emblèmes bizarres de la religion des Babyloniens, voici les objets de leur culte; mais au fond de ces écarts de la pensée, nous découvrons une opinion qui a exercé la plus grande influence sur l'histoire de la philosophie grecque. L'*eau*, l'*humidité*, considérée comme le principe de toute chose. Dans le *chaos*, dans cette confusion inerte de tous les élémens, c'est l'*eau* qui domine, les êtres subsistent en germe, mais informes et mêlés; leurs organes

1 *Id. Ibid.*

2 *Religion der Babylonier*, in-4°, 1827, page 86.

3 Σκότος καὶ ὕδωρ.

4 Comme nous n'avons pu saisir complètement la traduction de M. Raoul-Rochette, nous avons pris le parti de traduire ce morceau sur le texte grec. Il est tiré de la *chronographie des Syncelle*. Les divers fragmens que les auteurs anciens nous ont conservés de Bérose, ont été réunis plusieurs fois, et notamment dans le tome XV de la Bibliothèque grecque de Fabricius.

s'assemblent au hasard sans arriver par l'agencement des parties à l'harmonie de l'ensemble. Cette doctrine a été développée à la fois sous ses côtés scientifiques et sous ses côtés religieux, par la philosophie et la mythologie. Comme tant d'autres caractères de la civilisation, elle a passé d'Asie en Europe. Thalès regarde l'eau comme principe de l'univers (ὕδωρ πάντων ἀρχή) [1], et son opinion est suivie par une grande école toute entière, et devient la base d'immenses spéculations. En même tems, nous voyons paraître de toute part ces êtres qui présentent un mélange confus des caractères de différens genres, composés bizarres de l'homme et des êtres qui lui sont inférieurs, ou des animaux entre eux, Janus, hermaphrodite, centaure, triton, syrène, sphinx, satire, griffon, chimère, cerbère, tragelaphe, et tant d'autres jeux d'une imagination déréglée, que la Grèce au berceau avait reçus de l'Asie. (Voir la note D.) Au siècle de Périclès, lorsque les Athéniens recherchaient avec tant d'avidité ces brillans tissus de la Chaldée, qui portaient sans doute la figure de ces animaux fantastiques, ils ne songeaient peut-être pas qu'ils y trouvaient les indices les plus certains de l'origine de leur religion et de leur civilisation.

Dans une des prochaines leçons, M. Raoul-Rochette réunira tous ces points de rapport, qui sont venus comme d'eux-mêmes s'offrir à ses recherches, et, par la comparaison de l'art oriental avec les monumens primitifs de la Grèce, il cherchera la filiation de ces deux peuples.

4e Leçon.

Simulacres des dieux et déesses dans la religion babylonienne. — Bel et Mylitta. — Nabo, médiateur entre le bien et le mal. — Hercule Sandès. — Description des temples d'Ecbatane. — Décoration des monumens babyloniens. — Points de comparaison entre l'Orient et l'Occident.

M. Raoul-Rochette, dans sa précédente leçon, en décrivant d'après les auteurs anciens, le *temple de Bélus*, et sa décoration intérieure, a trouvé, représenté par les mêmes signes, un des principes qui ont tenu le plus de place dans la civilisation grecque. *L'humide* lui est apparu comme base de toute la création, enfantant des assemblages informes d'hommes et d'animaux; et il a été conduit à assigner une origine orientale à cette idée philosophique, et à ces symboles mythologiques. Dans cette leçon, le même sujet amènera encore dans son développement des questions importantes, et des comparaisons intéressantes. Après avoir examiné les figures qui ornaient les murs des temples, le professeur va rechercher les simulacres qu'on y adorait, et les considérer à la fois sous le double aspect de leur forme extérieure, et de la divinité dont ils sont les images.

Les deux principales divinités babyloniennes, celles dont les images se

[1] Aristote. *Métaphysique*. I. 3.

multiplient le plus sur les monumens, sont *Bel* et *Mylitta*. On leur consacrait des statues colossales en or, car, dans les idées de ces peuples, l'exagération des formes, et la richesse de la matière, rendaient visibles la puissance de la grandeur du Dieu. Les historiens grecs, pleins de recits des prêtres, et frappés de la magnificence de ces temples, ne craignent pas d'affirmer que ces statues sont d'or massif, et de leur attribuer un poids immense. Ces témoignages ne doivent pas être acceptés sans contrôle. Les écrivains grecs, sous le coup d'un spectacle étrange, exprimaient plutôt une admiration naïve et crédule, que le résultat d'un examen éclairé. Ils racontaient ce qu'ils avaient entendu, sans songer à le vérifier, sans peut-être le pouvoir. Par bonheur, nous avons des contemporains dont les renseignemens sont irrécusables, des observateurs que leur position préservait des prestiges d'un spectacle merveilleux, des témoins auxquels leur religion interdisait un enthousiasme irréfléchi, et ces contemporains, ces observateurs, ces témoins, ce sont les prophètes hébreux dont plusieurs ont habité Babylone, et qui regardaient sans extase des divinités qui n'étaient pour eux que des ouvrages d'artistes. Or, ils nous ont laissé, tant sur la fabrication de ces idoles que sur leur conformation, des détails circonstanciés. Isaïe nous raconte par quels procédés et de quelle manière elles étaient faites, et avec l'aide des autres prophètes, nous pouvons compléter ces détails. Nous lisons dans Isaïe [1] :

« L'ouvrier en métaux emploie la lime, il forme une idole à l'aide de la flamme et du marteau, et opère par la vigueur de son bras.... — Le sculpteur étend sa règle sur le bois ; il le polit, il le mesure au compas, il en fait l'image d'un homme orgueilleux qui habite dans les palais.

» Il (l'ouvrier) abat un cèdre : choisira-t-il dans la forêt l'aulne ou le cyprès? Prendra-t-il le pin qui s'élève à la faveur des pluies? Ces arbres destinés au feu de l'homme, réservés pour l'hiver et pour cuire ses alimens deviennent les Dieux qu'il adore : il en forme une statue, et il s'incline devant elle. — Il a brûlé la moitié de cet arbre, et il en a fait cuire ses alimens, et il s'est rassasié, et il s'est réchauffé, et il a dit : j'ai allumé mon foyer, je me suis réchauffé. — et de ce qui lui reste il fait un Dieu et une idole, il s'incline devant lui, et il l'adore, et il le prie disant : Sauve-moi, tu es mon Dieu.»

Jérémie, dans sa lettre que nous avons déjà citée, et qui se trouve dans la prophétie de Baruch, nous donne de précieux renseignemens sur les ornemens de ces idoles [2].

« Comme on pare une jeune fille qui aime à orner son visage, ainsi l'on revêt ces idoles d'or. — Ces dieux ont des couronnes d'or sur la tête, mais leurs prêtres enlèvent l'or et l'argent, et s'en servent pour eux-mêmes....— Après qu'ils les ont revêtus d'une robe de pourpre, ils nettoient leurs faces à cause de la poussière qui s'élève aux lieux où ils sont. — L'un tient un sceptre comme un homme, comme le juge d'une province ; mais il ne peut punir celui qui l'offense. — L'autre a une épée et une hache à la main, mais il ne peut se défendre des guerriers ou des voleurs.

[1] Ch. 44. vers. 12, 13, 14, 15, 16 et 17. Traduction de M. de Genoude.

[2] Baruch, chap. VI; vers. 8 et suiv.

Daniel, en plusieurs endroits de son livre, confirme et développe ces témoignages.

Nous pouvons conclure de ces divers passages que les simulacres gigantesques des temples Babyloniens étaient des troncs d'arbres équarris, et sculptés en forme humaine, puis revêtus de lames d'or et d'argent, à une assez grande épaisseur.

Si d'après les différens documens que nous fournissent les écrivains de l'antiquité grecque et hébraïque, et d'après la comparaison de figures de *Bel*, qui nous ont été conservées en assez grand nombre, et qui notamment, sont gravées sur ces cylindres répandus maintenant dans toutes les collections de l'Europe, on veut se faire une idée complette des images de ce Dieu et des symboles qui l'entouraient, on devra le représenter, tantôt debout, une jambe devant l'autre dans l'attitude de la marche, la tête, soit imberbe soit barbue, coiffée d'une tiare radiée, tenant d'une main une couronne et de l'autre un poignard, un sceptre ou une épée; tantôt les symboles du *Soleil* ou de la *Lune*, signes nécessaires dans une religion qui n'était autre que le culte des astres.

La plus importante divinité des Chaldéens, après *Bel*, était *Mylitta*, cette *déesse nature*, cette expression de l'*humide*, principe générateur de tous les êtres, dont les Grecs ont des reproductions variées dans la *Diane* d'Ephèse, la *Junon* de Samos. Son simulacre était assis sur un siége radié, vêtu d'habits splendides, avec les fruits du pavot et de la grenade, emblême de sa fécondité; la figure était vue de face, position qui indiquait le disque de la Lune, et le corps s'appuyait sur un lion, devant lui deux chiens s'élançaient l'un sur l'autre, en se croisant; à ses pieds était un autel sur lequel étaient placées des têtes de Beliers, signe de l'Équinoxe; à côté de lui, une étoile et un croissant, signes du Soleil et de la Lune. Cette personnification de l'*élément femelle* est passée avec tous les symboles dans la mythologie des Grecs. Sur un monument très curieux, qui se trouve dans la collection des monumens orientaux de M. le marquis de Fortia d'Urban, formée par M. Lajard, on voit devant la Déesse, telle que nous venons de la décrire, un personnage, la barbe rasée et la tête surmontée de deux cornes de vache, vêtu d'une tunique qui semble formée de morceaux d'étoffes cousus ensemble, et qui répond trait pour trait à la description que Jérémie nous donne des prêtres chaldéens. Ce prêtre conduit un jeune homme qui porte une gazelle sous son bras, et qui semble un initié que l'on intruduit dans le sanctuaire de la déesse. De l'autre côté du jeune homme est un autre prêtre coiffé aussi d'une tiare en cornes de vache, tenant à la main un rameau sacré, et accompagné d'un chien, animal consacré à *Mylitta*, comme chez les Grecs à *Hécate*.

A ces deux grandes divinités babyloniennes il faut en joindre une troisième, c'est *Nébo* ou *Nabo*, dieu médiateur entre le principe du bien et du mal, comme le *Camillus* des Etrusques, comme l'*Hermès* des Grecs, comme le *Mercure* des Latins; quelque effacé que soit ce symbole, après avoir passé par tant de mythologies, on le retrouve également dans le culte de *Mithra*, et ses représentations se voient sur plusieurs monumens assyriens. Le voyageur

Mignan a trouvé une de ces images, et l'a fait graver pour servir de frontispice à son ouvrage. C'est une figure mâle et barbue, la tête couverte d'une tiare attachée avec des bandelettes, revêtue d'une tunique courte, serrée et sans manches, et ce qui est un trait propre à la civilisation orientale, les jambes couvertes d'une sorte de pantalon d'étoffe rayée; elle est debout, et ses pieds reposent sur deux sphynx ailés qui tournent le dos, et elle retient de chaque main deux animaux, probablement des lions dressés sur leurs pattes de derrière, et qui semblent vouloir s'élancer l'un sur l'autre.

Cette idée d'un combat entre les deux principes, entre le bien et le mal, est commune à tous les systèmes religieux, et exprimée dans tous par la lutte d'animaux entre eux. Tantôt c'est un lion et un cerf, tantôt un lion et un taureau. Diodore nous apprend que les murs extérieurs du palais de Sémiramis étaient ornés de chasses et de combats d'animaux. On retrouve le même sujet gravé souvent sur les cylindres. Le même symbole est passé chez les Etrusques et se voit aussi sur leurs monumens [1].

Bérose nous fait encore connaître une autre divinité babylonienne, l'*Hercule-Sandès*, que l'on voit sur ces curieuses médailles de Tarse, qui nous ont déjà donné tant de renseignemens importans sur les monumens figurés. Il est représenté debout sur une base carrée, vêtu d'une peau de lion, avec un carquois attaché sur ses épaules, et un vase ou une couronne à la main. La ville de Tarse avait été fondée, dans des tems fabuleux, par Hercule et Persée, qui, seuls dans la mythologie grecque, sont reconnus pour être des personnifications de mythes asiatiques. Dion Chrysostome nous a laissé dans un de ses discours prononcés sur la place publique de Tarse (ταρσικὸς λόγος) des détails précieux sur le culte que Tarse consacrait à *Sandès*, et sur la fête que l'on célébrait en son honneur tous les ans. Enfin, quelques cylindres portent des images de ce dieu.

Telles étaient les divinités qui étaient le plus souvent dans leurs temples l'objet de l'adoration des Chaldéens; passons à la description de ces temples eux-mêmes, et de leur décoration.

C'est un trait commun à tout l'Orient que l'emploi des métaux pour orner les murs dans les édifices publics. Polybe nous a laissé un tableau détaillé du *temple d'Ecbatane* en Médie, cette ville célèbre fondée, dit-on, par Sémiramis, qui, sous Déjocès, avait été la capitale des Mèdes, et qui, sous les successeurs de Cyrus, partageait, avec Suse et Persépolis, l'honneur d'être le siége de tout l'empire Mède. Ce palais, dit Polybe, a une étendue telle que sa circonférence est de sept stades, et la magnificence des travaux de chaque partie démontre la richesse de ceux qui en ont jeté les fondemens. En effet, toute sa charpente est en cèdre et en cyprès, et cependant rien n'en reste à découvert; mais les poutres, les lambris et les colonnes, dans les portiques et dans les péristyles, sont revêtus de lames d'or ou d'argent. Toutes les tuiles (κεραμίδες) étaient d'argent. La plupart de ces ornemens furent enlevés à l'arrivée d'Alexandre et des Macédoniens, le reste pendant la domi-

[1] Voyez les planches du nouvel ouvrage de M. Micali, intitulé : *Storia degli antichi popoli italiani.*

nation d'Antigone, fils de Nicator. Cependant, à l'invasion d'Antiochus, le temple appelé *Æna* avait encore ses colonnes dorées, et on y voyait amassées des tuiles d'argent en grande quantité. Il y restait aussi un petit nombre de briques (πλινθοί) d'or et beaucoup de briques d'argent; on amassa tout ce que nous venons d'énumérer, et on en frappa de la monnaie à l'effigie du roi, pour une somme de près de quatre mille talens [1].

Cet usage oriental de rehausser les temples par l'incrustation des métaux précieux, on le retrouve encore en Orient, car l'Orient ne change pas avec les tems, il est le même aujourd'hui que dans l'antiquité la plus reculée, et l'on voit dans la moderne Numédie des édifices conçus dans ce style. Là où une civilisation originale et une pensée féconde n'animent ni ne dirigent les œuvres de l'art, la richesse remplace la beauté, et les ornemens les plus dispendieux, le faste d'une grande opulence, le haut prix de la matière, suppléent à l'intelligence épuisée.

On couvrait également les murs de peintures symboliques qui, tant par leur composition que par les couleurs qu'on y employait, par les sujets même qu'elles retraçaient, se rattachaient aux principes et aux dogmes de la religion des Babyloniens. Ces couleurs étaient au nombre de cinq principales : blanc, noir, jaune, bleu et rouge : si l'on y joint les deux métaux, l'or et l'argent, on a le nombre total de sept qui correspond au nombre des planètes. Dans le système médique, on voit également les sept couleurs signifiant les sept planètes, et elles se retrouvent dans les initiations aux mystères de Mithra. (Voir la note E.)

Cette île fabuleuse, dont Platon nous a laissé la description dans le Timée et Critias, l'Atlantide, possédait des monumens décorés suivant le même système. Dans sa description de la ville principale de l'Atlantide, il s'exprime ainsi : « Là est le temple de Neptune, long d'un stade et large de trois plèthres; son élévation semble égaler sa largeur et sa hauteur réunies. Il y a dans son aspect géneral quelque chose de barbare. Cependant les parties extérieures sont couvertes d'argent, excepté la toiture, qui est d'or. Les parties intérieures, les colonnes, les lambris, tout est d'ivoire, d'or ou d'orichalchum [2]. » Sans attacher au récit de Platon une importance historique, sans ajouter foi en aucune façon à l'existence de l'Atlantide, nous pouvons tirer de ce récit, tout controuvé qu'il est, un utile rapprochement. Platon avait beaucoup voyagé en Orient et sans doute il avait été frappé, comme tous les voyageurs, de ce système de décoration si brillant et si riche qui s'efforçait de remplacer par la profusion des matières précieuses l'inspiration et l'originalité de l'art. Un pareil trait n'est pas de ceux que l'imagination invente : elle le saisit, elle l'applique à d'autres tems, à d'autres lieux, à d'autres objets. C'est ce qu'a fait Platon, et nous pouvons regarder sa description fabuleuse comme un souvenir exact, comme un témoignage indirect mais certain sur l'antiquité babylonienne.

Le temple de Jérusalem, d'après la description que Josèphe nous en a

[1] Polyb., liv. x, ch. 24.

[2] Platon. *Critias*. Tom. II, pag. 119. Ed. de Henry Estienne.

laissée [1], était couvert de lames d'or, en sorte qu'il semblait s'enflammer aux rayons du soleil, et qu'on ne pouvait alors en supporter la vue. Ce mode d'architecture s'est perpétué dans l'Orient à travers les siècles, et on le retrouve encore dans les temples de l'Inde. Dans l'antiquité il a passé en Grèce et à Rome et s'est modifié par le génie de chaque peuple. La sculpture *chryséléphantine*, qui emploie à la fois les métaux et les matières précieuses, et sur laquelle les travaux de M. Quatremère de Quincy [2] ont jeté les plus vives lumières, semble n'être qu'une application de ce système. Enfin l'on peut voir dans Pline une foule de détails relatifs aux monumens de son tems. La maison dorée de Néron ne serait-elle pas aussi un signe de ces rapports continuels entre l'Orient et l'Occident [3] ?

OBSERVATIONS SUR LE COURS DE M. RAOUL-ROCHETTE.

Note A. — Pour démontrer que le *Birs Nemrod*, dont les murs sont renversés et vitrifiés par les feux célestes, répond bien exactement et bien certainement à l'ancien emplacement de *Babel*, M. Raoul-Rochette aurait pu faire les rapprochemens suivans. Le Pentateuque samaritain, appelle LILAQ, l'antique *Babel*. Or, non loin de cette tour de Nemrod, et dans l'enceinte même de Babylone, existe encore une petite ville nommée HILLAH, ou HILLAQ, ou ILAQ; ce qui est évidemment l'antique nom samaritain LILAQ. Ce nom est encore conservé dans le nom d'IRAK-ARABY, ou l'*Irac des Arabes*, l'*Irac civilisé*, donné à la Babylonie, comme l'a observé M. Raoul-Rochette dans sa précédente leçon [4]. Le nom d'*Irac-Araby* était donné à la Babylonie pour la distinguer de l'*Irac de la Perse*, IRAK-ADJEMI, ou l'IRAK DES ETRANGERS.

Cette remarque est d'une haute importance pour les études orientales qui se font en ce moment. En effet, ces noms nous prouvent que, conformément aux traditions bibliques et historiques, la civilisation eut pour centre, après le déluge, la *Babylonie* et l'*Arabie*, et non l'*Inde*, et encore moins la *Chine*: comme l'ont prétendu quelques auteurs. Il nous sera facile de prouver qu'à l'époque où la Babylonie était déjà fort avancée en civilisation, la Chine avait à peine des habitans. (Note de M. de P.)

[1] Josèphe, *de bello judaïco*, liv. v, ch. 14.

[2] Dans son ouvrage sur le *Jupiter olympien*.

[3] Nous nous servons en grande partie, pour ces extraits, de la rédaction faite par le *Journal de l'Instruction publique*.

[4] Voir le N° 61 ci-dessus, page 73.

Note B.—A la Chine et au Japon, cette Déesse-nature, grande déesse d'Ephèse, est également honorée sous le nom de Kouan-Yn, par les *Tao-sse*, anciens débris des Sabéens; on peut la voir figurée avec tous ses attributs dans le bel ouvrage de Kœmpfer sur *le Japon*. Dans notre *Essai sur l'Origine unique et hiéroglyphique des Lettres*, nous avons démontré que les lettres Ephésiennes, si célèbres chez les Grecs, par les idées mystiques qu'elles offraient, se retrouvent dans les cycles d'heures et de jours conservés en Chine et au Japon, et forment une partie des symboles dont est ornée cette déesse *Kouan-Yn*, la même que la Diane d'Ephèse.

Note C. Quand il se manifestait quelque effrayant prodige, ou que l'on voulait conjurer la colère de quelque divinité, on descendait la statue de sa niche, et on la couchait sur un lit, auprès duquel on approchait une table que l'on chargeait de mets en l'honneur de la divinité : c'est ce que l'on nommait *Lectisternium*. L'an 356 de Rome, une peste ayant ravagé cette ville, et un sénatus-consulte ayant ordonné de consulter les livres Sybillins, les Décemvirs, gardiens de ces livres, firent célébrer, pour la première fois, un *Lectisternium* : on plaça Apollon, Latone, Diane, Hercule, Mercure et Neptune dans trois lits; et, pendant huit jours, on leur servit des festins propitiatoires [1]. (Note du Directeur.)

Note D. —Dans le coup-d'œil général et fort bien fait qu'il a jeté sur l'Asie, où il retrouve avec raison toutes les bases de la science des Grecs et de celle des Etrusques, M. Raoul-Rochette, négligeant les beaux travaux du docte et célèbre auteur de l'Histoire des Huns, *M. Deguignes*, a commis un oubli : celui de ne pas faire entrer l'Inde et la Chine, vastes contrées qui, comme la Grèce, *et même après la Grèce*, n'ont tiré tous leurs livres et toutes leurs traditions les plus anciennes, que de la Babylonie et de l'Arabie.

Ainsi, dans la Bibliothèque Royale, à laquelle il est attaché, si ce docte professeur se fût fait montrer les livres précieux envoyés de la Chine par les missionnaires, il eût trouvé, soit dans

[1] *Tite-Live*, v. 13. *St-Augustin*, *de Civitate Dei*, l. III, ch. 17.

le CHAN-HAY-KING, très-antique et très-curieux ouvrage mythologique, soit dans le SAN-TSAY-TOU chinois ou dans l'Encyclopédie japonaise, soit dans l'admirable et magnifique ouvrage sur les *Peuples étrangers*, intitulé PIAN-Y-TIEN, ces *Centaures*, ces *Tritons*, ces *Cyclopes*, ces *Satyres*, ces hommes à queue, ces *Géryons*, dont nous parlent les Grecs, et qui ne sont pas un pur produit d'une imagination systématique, mais qui représentent, *sous une forme hiéroglyphique*, les cosaques *toujours à cheval*, les peuples des îles de la mer du Sud *toujours dans la mer*, les peuples *Forgerons*, etc., etc.

Quant aux animaux monstrueux qui ont pu exister avant l'homme, M. Raoul-Rochette eût pu voir figurer dans ces mêmes livres, aussi-bien que sur les murs de Babylone, des dragons dont on retrouve maintenant des débris fossiles, des ornithorynques, et d'autres monstres, dont l'existence sera peut-être reconnue un jour dans les fossiles. Ces figures ont vivement intéressé M. Geoffroy de St.-Hilaire, à qui nous les avons montrées, telles qu'elles se voient dans le *Chan-Hai-King*.

Mais ces livres, dont M. le capitaine d'Urville a senti comme nous la haute importance, et qui peuvent jeter un si grand jour sur les origines de tous les peuples, sans en excepter même les Grecs, restent inutiles, depuis plus d'un siècle, dans le cabinet des manuscrits; et, au lieu de les faire traduire, on encourage seulement la traduction, tout aussi difficile mais d'une lecture aride, des ennuyeux romans de la Chine moderne.

Conservateur de la Bibliothèque Royale, M. Raoul-Rochette aurait pu citer davantage les livres curieux qui y sont renfermés, et ne pas croire sur parole ceux qui ont osé dire que la civilisation de la Chine était entièrement à part de celle de l'Egypte, de la Grèce et de Rome : nous-mêmes, quant aux noms des constellations du moins, nous lui avions fait voir ces identités qui unissent et la Chine, et l'Egypte, et la Grèce, et les font converger vers un même centre antique et hiéroglyphique : la Chaldée. Nous imprimons en ce moment le Mémoire que nous lui avions confié, et nous avons lieu d'être étonné, qu'après l'avoir lu, il ait persisté à laisser la Chine comme en dehors de la civilisation antique du reste de l'Asie. (De P.)

Note E. — Tout ce système symbolique qui unissait les nombres, les couleurs, les élémens, les points cardinaux, les planètes, et les antiques patriarches dont elles portent les noms, se trouve exposé avec détail dans le chapitre *Yue-Ling* du LY-KY, ou *Livre des Rites*, un des cinq KINGS de la Chine, chapitre que nous avons traduit en entier dès 1819, dont nous avons donné la substance dans la seconde des planches de l'atlas de notre *Essai sur l'origine unique et hiéroglyphique des Chiffres et des Lettres :* mais pour plusieurs académiciens de Paris, ce livre est comme s'il n'existait pas, et ils aiment mieux chercher chez les Arabes et chez les Grecs les débris d'une science altérée, que de puiser aux sources hiéroglyphiques, mais pures et complètes qui existent en Chine, qu'avait depuis long-tems signalées le docte *P. Gaubil*, et que le célèbre *Fréret*, leur prédécesseur, estimait comme elles le méritent. (De P.)

Souscription pour la Chartreuse de Bosserville.

M. le supérieur et MM. les professeurs et élèves du petit-séminaire de Forcalquier (Basses-Alpes). 55 fr.

Nouvelles et Mélanges.

EUROPE.

FRANCE. — STRASBOURG. *Dommages causés par la foudre à la Cathédrale de Strasbourg.* — Un des plus beaux monumens de l'architecture religieuse en France, la cathédrale de Strasbourg, vient d'être frappé des feux du ciel, qui l'ont endommagé en plus d'un endroit.

La foudre a frappé d'abord l'un des quatre piliers qui soutiennent la couronne : elle en a fendu et brisé en éclats les assises, qui exigent de notables réparations. De là, elle s'est dirigée vers un des huit escaliers de la flèche, et en a fracassé la moitié supérieure : celui des huit gros piliers qui correspond à cet escalier a été atteint, et plusieurs pierres ont été brisées. L'escalier double qui conduit aux quatre tourelles a été également très-endommagé ; trois marches en ont été enlevées. En continuant à descendre vers la plate forme, la foudre a encore brisé plusieurs colonnettes extérieures ; elle a enlevé l'étain qui recouvrait les supports du marteau de la cloche de répétition, elle a brisé le cadran, sans que cependant l'horloge ait été atteinte.

Arrivée à la plate-forme même, qu'une nombreuse société venait de quitter à peine, la foudre a renversé, comme cela a déjà eu lieu plusieurs fois, les tables en pierre de taille qui dallent la plate-forme ; puis se dirigeant vers l'est, elle a enlevé la balustrade de la plate-forme dans une longueur de trois mètres, et l'a précipitée sur les toits de la nef. Le grand toit a été fortement endommagé, ainsi que le toit de la nef latérale. Les éclats de pierre enlevés par la foudre dans la partie supérieure de la flèche ont été lancés sur les maisons voisines de la cathédrale ; des toits ont été enfoncés, des volets brisés.

ITALIE. — ROME. *Séance de l'académie catholique.* — L'académie de la *Religion catholique* s'est réunie, le 11 juin dernier, dans l'archigymnase romain ; là, le R. P. Albert degli Autori, assistant général de l'ordre érimitique de Saint-Augustin et consulteur des rits, s'est attaché à prouver que « les beaux-arts doivent à la Religion catholique leurs progrès » et leur éclat ». L'illustre académicien a fait voir premièrement que la Religion catholique les sauva d'une ruine entière, en adoucissant les mœurs des Barbares du nord, dans leurs invasions successives, et en leur inspi-

rant des sentimens de respect et de vénération pour les ministres de l'Eglise qui, dans ces tems malheureux, travaillaient seuls à la culture et à la conservation des arts. Descendant ensuite dans les détails et prenant pour guide l'histoire, il a prouvé que la musique, la peinture, la sculpture et l'architecture doivent leurs progrès et le degré de perfection où elles sont arrivées, à la Religion de Jésus-Christ; que de ses saintes inspirations leur sont venues des beautés nouvelles et originales, et que toujours elles trouvèrent près des pontifes romains et des grands dignitaires ecclésiastiques, protection, secours et honneur. Pour achever le tableau et réduire au silence les détracteurs du saint-siége, il leur a montré le Vatican qui, grâces aux papes, est devenu le palais sublime des beaux-arts. Ce discours était remarquable par l'entraînement avec lequel il était prononcé et l'érudition facile dont il était rempli; aussi a-t-il obtenu l'approbation de l'assemblée choisie et nombreuse qui l'écoutait, et où l'on remarquait leurs éminences les cardinaux Galeffi, Pedicini, Fransoni, Castracane, Rivarola, Marco-y-Catalan et Spada.

(*Diario di Roma.*)

CONFÉDÉRATION GERMANIQUE.—DUCHÉ DE SAXE-MEININGEN, HILDBURGHAUSEN. — *Note de M. le docteur Hohnbaum sur des traces d'animaux fossiles.*

On trouve près du village de Hessberg, dans plusieurs carrières de pierre sablonneuse, des empreintes creuses et des reliefs de pattes d'animaux fossiles, traces telles qu'on n'en a probablement jamais encore signalé. A plusieurs couches superposées d'une pierre sablonneuse de diverses couleurs, d'argile et de marne, succède une pierre sablonneuse grise, épaisse d'un demi-pied. C'est elle qui présente lesdits reliefs, qui sont sur *la face inférieure*. Elle est suivie d'une couche de marne très-mince et très-friable, sous laquelle on aperçoit, sur la pierre sablonneuse dure, les empreintes en creux. Ces empreintes sont *à la face supérieure* de la pierre dure, et répondent exactement aux reliefs dont il vient d'être parlé. Ces reliefs ne sont pas des débris pétrifiés provenant des animaux eux-mêmes, mais ce sont les impressions de la plante du pied de ces animaux dans un sol sablonneux et jadis mou. La chose est prouvée tant par la forme même que parce qu'on trouve seulement les traces des pattes et pas un seul autre débris. En outre, il faut remarquer que tous les reliefs sont à la face inférieure de la pierre sablonneuse. On a essayé d'enlever plusieurs grandes dalles de cette pierre: entre autres, on en a obtenu une de six pieds dans sa plus grande largeur, et de cinq pieds trois pouces de haut. On a pu ainsi reconnaître la manière dont marchait l'animal fossile.

Les plus grosses pattes, qui paraissent appartenir aux membres pos-

térieurs, annoncent, dans leur longueur, huit pouces (une d'elles a même douze pouces), et cinq pouces dans la largeur. Assez près de chaque grosse patte, et toujours à la distance fixe de un demi pouce se trouve une patte plus petite, longue de quatre pouces et large de trois, qui appartenait indubitablement au pied antérieur. Cette petite patte est suivie, à la distance régulière de un pied deux pouces, et sur la même ligne que la précédente, d'une grosse patte, puis d'une petite, et ainsi de suite. Ces reliefs, situés sur une seule ligne, ont été produits par le passage d'un animal: il faut l'admettre, puisque toujours deux pattes, une grosse et une petite, ont le pouce du côté droit, tandis que les deux suivantes ont le pouce du côté gauche. Ainsi l'animal posait toujours le pied antérieur droit devant le pied postérieur du même côté, puis le pied postérieur gauche, et ensuite le pied antérieur gauche. Il est toujours très-remarquable qu'un animal qui, à en juger par le volume des pieds postérieurs, a dû être plus gros qu'un fort ours, mît le pied antérieur, qui était petit, si près du pied postérieur, et put marcher ainsi en ligne droite.

Les grosses pattes sont celles dont l'empreinte est la plus distincte. Chacune a quatre doigts ou orteils avec un pouce singulièrement recourbé en arrière et remarquable par une forte éminence, de sorte que le tout a une grande ressemblance avec une main humaine. Les petites pattes ont la même configuration que les grosses, seulement leurs formes sont moins nettement dessinées.

Il se trouve encore sur les dalles les reliefs des pas d'un plus petit animal dont la marche était semblable à celle du gros, mais dont le pied a dû être différemment configuré; ses orteils paraissent avoir eu des ongles.

Le tout est enfin traversé par les tiges ou les racines d'une plante inconnue, dont quelques-unes passent sur les reliefs des pattes, de sorte qu'elles ont dû être foulées par l'animal. En un mot, il se présente ici au naturaliste matière suffisante pour l'observation, l'étude et l'exercice de sa sagacité. Déjà plusieurs hommes distingués se sont occupés de cet objet. La première notice de ces faits curieux a été donnée par le docteur Sickler dans une lettre à Blumenbach, intitulée: *Sur les reliefs très-remarquables, découverts il y a quelques mois, de pattes de grands animaux fossiles dans les carrières de Hessberg auprès de la ville de Hildburghausen;* il faut y renvoyer ceux qui désireraient une description plus détaillée.

M. le docteur Kaup, de Darmstadt, connu par ses travaux sur les ossemens fossiles, s'exprime de la manière suivante:

« Je possédais depuis quelques mois, grâce à mon ami le graveur

Barth, le premier qui ait remarqué ces singulières apparences, et à M. Hohnbaum, un dessin très-exact de la grande dalle de cinq pieds, et des notices géognostiques qui entreront dans un mémoire que je compte incessamment publier sur cet objet, quand j'aurai pu connaître les os de l'animal en question. Les impressions des pieds, quelque semblables qu'elles soient à des traces de singe, n'appartiennent certainement pas à des animaux de cet ordre, qui, jusqu'à présent, n'ont pas été trouvés fossiles, même dans le *diluvium*. Dans la pierre sablonneuse, formation bien plus ancienne, on n'a encore rencontré que des amphibies; mais les traces dont il s'agit ici appartiennent évidemment à des mammifères. Ce qu'il y a de plus probable, c'est qu'elles sont dues à des animaux qui doivent peut-être se ranger à côté des animaux à bourse; car chez ces animaux aussi le pouce des pieds inférieurs est opposé aux doigts; et il ne serait pas impossible que ces créatures eussent vécu en même tems que les amphibies de la pierre sablonneuse. Les premières traces de pas, mais avec des empreintes peu distinctes, ont été aperçues dans la carrière de Corncocle Muir, dans le comté de Dumfries (Ecosse). M. Bukland les regarde comme des traces de crocodiles et de tortues qui montaient et descendaient, mais qui glissaient à cause de la pente du terrain.

En attendant, j'ai, à cause du développement parfait de la main, tant aux pieds de devant qu'à ceux de derrière, donné à ce genre le nom de *chirotherium*, et à l'espèce le nom de *chirotherium Barthi*.

Les débris de la plante paraissent appartenir à un *equisetum*.

Les petits trous de pas méritent un examen ultérieur, surtout à cause de la forme en manchette du bord postérieur de la racine du pied.

La pierre est formée de grains de quartz, très-petits, d'une crystallisation carrée, qui sont très-liés entre eux, non sans intervalles, par un ciment calcaire peu abondant.

ASIE.

IRAK - ARABI. — *Nouvelles de l'expédition pour la navigation sur l'Euphrate.* — Le colonel Chesney dont nous avons annoncé le départ (Voir n° 58, tom. x, p. 319), est arrivé sur les bords de l'Euphrate avec toute son expédition. Campé sur une des rives du fleuve, il attend la réalisation des promesses faites par la sublime Porte au gouvernement anglais, pour qu'il lui soit permis de se livrer à ses travaux. Déjà des bâtimens à vapeur ont été lancés près de Bir. L'emplacement du camp a été heureusement choisi. L'île Amélie présente un passage des plus pittoresques, couronné par le Mont-Cassin, dont le sommet a 3618 pieds

de hauteur au-dessus du niveau de la mer. Les populations voisines visitent constamment le camp, et regardent avec stupeur et admiration les opérations des marins et des ouvriers. Nous suivrons avec intérêt toutes les phases de cette expédition, parce que à sa réussite se rattache non seulement une nouvelle route plus courte et moins coûteuse pour les Indes, mais encore la possibilité de faire des fouilles suivies et productives dans les ruines de Babylone. Aussi tiendrons-nous nos lecteurs au courant de tout ce qui y aura rapport.

AMÉRIQUE.

ÉTATS-UNIS. — *Quelques détails sur la traduction de la Bible dans la langue des Américains indigènes.* — Le Journal des Etats-Unis, *National Gazette*, du 19 avril, contient l'article suivant :

« Un de nos correspondans nous informe que le révérend M. Thavenet, de la congrégation de Saint-Sulpice, qui a résidé plusieurs années parmi les Indiens du Canada, est occupé, à Rome, à la recommandation du pape Grégoire XVI, à traduire la *Bible dans la langue des Algonquins*, et qu'il a en outre sous presse une *Grammaire et un Dictionnaire* de cet idiôme.

» Les philologues croient que la tribu indienne des *Algonquins* est la même que celle des *Chippewais*. Leur langue, comme le français en Europe, est la plus généralement entendue dans le pays : et le canal de communication entre les tribus qui n'entendent pas leurs dialectes respectifs.

» Il n'y a pas d'autre traduction de la Bible dans les langues indiennes de l'Amérique, que celle qui a été faite dans la langue des *Massachussets* par M. le ministre Eliot, vers le milieu du dernier siècle, et qui a été publiée à Cambridge par la société biblique protestante. »

MEXIQUE. ETAT DU YUCATAN. — *Découvertes archéologiques.* — *Villes où se trouvent des monumens antiques.* — M. Waldeck, voyageur français, écrit à M. Jomard, de l'Institut, une lettre datée de Campêche, du 27 novembre 1834, dans laquelle il fait des communications fort intéressantes sur les antiquités, la langue, les mœurs, etc., du Yucatan, et dont nous croyons devoir rendre compte.

« Depuis quatre mois, dit-il, je suis occupé à dresser une carte de ce vaste état, pour la rattacher à celle déjà ébauchée de Veracruz, Tabasco, et Chipas. Comme c'est du Yucatan (dont l'ancienne capitale était Mayapan) qu'il paraît que l'antique population a étendu ses rameaux, d'abord vers le sud et ensuite vers l'est, j'ai cru devoir mépriser toutes les fatigues pour m'assurer des différens groupes d'édifices ruinés, et j'espère

qu'ils m'indiqueront le rameau duquel chacun peut provenir ; car *Palenqué* est unique jusqu'à présent. *Ocozingo* ne lui ressemble ni dans la construction, ni dans les hiéroglyphes ; le style en est pur aztèque : tous les monumens de *Bacalar*, de *Peten* et de l'intérieur du Yucatan portent le même caractère. L'origine des peuples d'*Ototiun* n'est plus un secret impénétrable ; j'ai découvert leur culte. La langue *tchole* ne me paraît pas très-corrompue ; elle s'est plutôt appauvrie par le tems, car elle est très-limitée ; elle possède beaucoup de dérivations du *maya*, ce qui me fait croire qu'elle n'est pas l'ancienne langue d'*Ototiun*. L'ancienne race qui peuplait autrefois *Ototiun*, était bien certainement la même qui existe aujourd'hui dans la montagne ; mais ce qu'il y a de curieux, c'est que, chez les femmes seulement, on retrouve la parfaite ressemblance aux *obliquas imagines* [1], avec l'exception que les têtes ne sont pas aujourd'hui *macrocéphales*, forme qu'elles n'avaient que par la volonté de ces peuples. La nature, en cessant d'être contrariée, a repris ses formes et son intégrité. Plusieurs portraits que j'ai faits de ces femmes me donnent un angle de 80°, tandis qu'un crâne ancien que j'ai trouvé ne me donne que 74°. J'ai fait une carte du Guazacoalco jusqu'à Thuantepée. Il y a aussi des édifices ruinés non loin de ces bords, et, au Cerro de San-Martin, j'ai fait des fouilles dans l'intérieur et près du *Potouchan* ; mais je n'ai découvert que des pierres d'un trop gros volume pour être transportées. Je viens de découvrir la ville de *Mayapan*. Je n'en connais jusqu'à présent que deux lieues du nord au sud, et une lieue de l'est à l'ouest. »

OCÉANIE.

Travaux des missionnaires catholiques dans ce pays. — MM. Carret et Laval, missionnaires français, de la maison de Piepus, partis pour aller prêcher la foi dans les îles de l'Océanie centrale, sont arrivés le 7 août 1834 à Magariva, la plus grande des îles Gambier, situées sous le tropique du capricorne. Mal accueillis dans cette île, ils ont été obligés de se retirer dans celle d'Akena, dont les habitans les ont mieux reçus, et où ils ont célébré la messe le jour de l'Assomption. C'était sans doute pour la première fois que le saint sacrifice était offert sur cette terre barbare. Un enfant, qu'ils avaient baptisé le même jour, étant mort peu après, ils l'enterrèrent suivant le rit catholique. Depuis, un second enfant leur a été amené par son père pour recevoir le sacrement de baptême. Les dernières lettres de ces missionnaires, datées du 13 octobre dernier, annoncent qu'ils passent alternativement une semaine dans l'île Akamara et

[1] Sculptures *tabulaires*.

dans l'île Akena, qu'ils commencent à parler de la Religion, à apprendre aux enfans et aux parens à faire le signe de la croix, à réciter de courtes prières, à invoquer la sainte Vierge. Mais les ennemis de l'Eglise ne les laissent pas faire le bien en paix. Déjà les envoyés de la société biblique de Taïti cherchent à leur nuire, et d'abord ils leurs ont écrit nettement de se retirer. Les missionnaires étaient bien décidés à tenir ferme.

SAINT-DOMINGUE — *Etat de la religion catholique.* — L'état actuel de la religion à St.-Domingue est loin d'être satisfaisant. La constitution dit bien que la religion catholique, apostolique et romaine est celle qui est établie: mais il n'y a pas au fait d'établissement, et les grandes propriétés que possédait autrefois l'Eglise sous les gouvernemens français et espagnol ont été depuis long-tems envahies par le gouvernement. La constitution déclare en outre que cette religion et ses ministres seront spécialement protégés; mais cela n'est que sur le papier; car il n'y a pas plus de protection dans cette île pour la religion catholique que pour les méthodistes. Le gouvernement intervient même dans les offrandes qui se font pour la religion. Il a nommé des notables pour surveiller ces offrandes, et tout ce qui reste après les dépenses de l'église et une certaine somme assignée au clergé, entre dans le trésor de l'Etat. De cette sorte la religion catholique, au lieu de coûter au gouvernement, est pour lui une source de revenus. Ni les méthodistes, ni les baptistes ne sont astreints à rien de semblable.

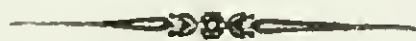
D'après la constitution, toutes les autres religions sont tolérées en se conformant aux lois; mais il n'y a point dans le pays de lois auxquelles on puisse se conformer, de sorte que les religions protestantes sont beaucoup plus libres que la religion catholique, puisqu'on ne se mêle point d'elles.

La plus grande partie du peuple haïtien professe la religion catholique; le nombre des méthodistes et des baptistes est comparativement très-petit. Ceux-ci sont venus des Etats-Unis ou des colonies anglaises.

Quant à la connaissance et à la pratique de la religion, il règne une profonde ignorance de ses principes et une grande négligence sur ses pratiques. La révolution et les guerres civiles y ont beaucoup contribué. Le défaut d'instruction s'est fait sentir depuis quarante ans, surtout dans la partie de l'ouest. Les dispositions des noirs sont bonnes, ils aiment la religion; mais cet amour de la religion étant dépourvu d'instruction, donne lieu à des pratiques superstitieuses. Le peuple est docile et disposé à se rendre aux raisons et aux conseils qu'on lui donne, mais l'immoralité est grande. Le climat et l'esclavage avaient de longue main introduit l'habitude du désordre des mœurs. Les anciens colons en donnaient l'exemple. Les malheurs de la révolution, la licence des guerres, les pillages,

les meurtres, ont dû augmenter cette triste pente. On a fait pourtant quelques efforts dans ces derniers tems pour la réprimer. Au commencement de la révolution, les prêtres avaient été entièrement chassés de toute la partie de l'ouest. D'autres prêtres, le rebut de leur pays, y vinrent successivement : les uns pour échapper à la censure de leurs supérieurs, les autres pour gagner de l'argent. Quoiqu'il se trouve dans l'île quelques bons pasteurs, il faut avouer que le corps en général n'est ni estimé ni estimable; ajoutez-y le défaut d'autorité ecclésiastique.

L'archevêché de St.-Domingue a continué d'être rempli; mais le prélat qui occupait ce siége ne s'occupait point de la partie de l'ouest, et dans ces derniers tems il a eu avec le gouvernement des différends qui lui ont fait abandonner l'île. Il laissa sa juridiction à des vicaires qui osaient rarement agir. C'est dans cet état désolant que le légat du saint Siége trouva l'Eglise de Haïti, lorsqu'il y arriva en janvier 1834. L'archevêque, Pierre Valera, était mort dans l'île de Cuba au mois d'avril précédent, et quelque mauvais prêtre avait formé le projet d'établir une église schismatique. Il avait soumis ce projet à quelques-uns des principaux officiers du gouvernement, et on en attendait l'exécution. Le président Boyer a cependant bien reçu le légat, et a témoigné le désir de l'aider dans le rétablissement de la religion. Le légat, de retour à Rome, a rendu compte au saint Siége de l'état des choses et de ses entrevues avec le président et avec le commissaire nommé pour traiter. Il retourne dans l'île avec les plus amples pouvoirs pour essayer de porter remède aux maux de la religion.



Bibliographie.

Nous publions la bibliographie suivante pour tenir nos abonnés au courant des productions des librairies étrangères. Ceux qui desireraient ces divers ouvrages, peuvent s'adresser à MM. Treuttel et Wurtz, rue de Lille, n° 17. à Paris.

Lexicon bibliographicum, seu Index editionum et interpretationum scriptorum græcorum tum sacrorum tum profanorum. Lipsiæ. 1835.

Minucii felicis, Octavius. E. codd. nunc primum collatis emendavit ed. de Muralto, cum præfatione C. Orellii. 8. Turici. 1835. Orell.

Origenis opera omnia quæ græce vel latine tantum exstant. Recensuit Lommatzch. Berol. 1835.

De fontibus veterum auctorum in enarrandis expeditionibus à Gallis in Macedoniam atque Græciam susceptis. Auct. Schmidt. 8. Berol. 1835. Bechtold. 8 gr.

Sin zoo Zilin Gjok Ben, *novus et auctus litterarum ideographicarum Thesaurus*, sive collectio omnium litterarum Sinensium secundum radicas disposita, pronunciatione Japonicâ adscriptâ, opus Japonicum in lapide exaratum a Sinensi *Ko Tsching Dschang*. De Siebold. fol. Lugd. Bat. 1835.

Essai historique sur les usages, les croyances. les traditions, les cérémonies et pratiques religieuses et civiles des Belges anciens et modernes. Par Schayes. In-8°. Louvain. 1835.

— Le Père Hyacinthe a publié récemment en langue russe un *essai historique sur les Kalmouks et les Oryates*, depuis le commencement du 15e siècle jusqu'à nos jours. Cet ouvrage sera de la plus grande utilité pour ceux qui s'occupent de la littérature orientale.

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 63. — 30 Septembre 1835.

Archéologie.

ANALYSE

DES TRAVAUX DE M. LE CHEVALIER DE PARAVEY,

SUR LES TEMS PRIMITIFS.

Importance des travaux de M. de Paravey. — Ses efforts personnels pour la défense des croyances révélées. — Nouveau mémoire qui paraîtra bientôt. — Analyse de ses travaux. — Exposé de ses découvertes dans l'histoire du monde antique.

Nous avons souvent parlé des travaux auxquels se livre en ce moment un de nos savans, le plus profond et aussi le plus chrétien de cette époque, M. le chevalier de Paravey. Malheureusement la plupart de ces travaux sont encore inédits, et comme, à cause de leur importance et de leur étendue, ils dépassent de beaucoup les frais que peut y consacrer un simple particulier, nous craignons bien que long-tems encore ils ne soient ensevelis dans ses vastes cartons, que les amis de la science chinoise et asiatique sont admis à visiter dans son cabinet de St.-Germain-en-Laye. Un gouvernement seul pourrait faire tous les frais de ces nombreuses cartes jusqu'à présent inconnues, de toutes ces figures de peuples et d'individus, de tous ces caractères étrangers et antiques, dont la connaissance seule peut créer la science orientale en Europe. Mais quel est le gouvernement qui, en ces tems de passion et de trouble, voudra se charger d'une semblable dépense, et venir au secours d'un homme isolé, qui a consacré déjà vingt ans de sa vie à défendre par la

science, les croyances d'une religion qui peut seule consolider les empires, et faire fleurir les états. Cependant, M. le chevalier de Paravey ne se décourage pas. Il fait imprimer en ce moment un ouvrage qui réunira ses précédens travaux sur les zodiaques, et renfermera sa réfutation, la seule complète, des théories de Dupuis, de Volney et de Fourier, sur la haute antiquité attribuée à ces monumens astronomiques. Le même ouvrage contiendra aussi la réfutation du récent mémoire de M. Biot, membre de l'Académie des Sciences, *sur l'Année vague des Egyptiens*, mémoire qui a passé peut-être inaperçu sous les yeux des défenseurs naturels et officiels, pour ainsi dire, du Christianisme, mais qui, imprimé avec grand luxe, aux frais de l'Académie, ne laisse pas que de propager au sein de la haute science, des idées incompatibles avec la Bible sur l'antiquité des observations astronomiques de l'Egypte. Dans le mémoire de M. de Paravey, dont il nous a été permis de voir de nombreux fragmens, nous pouvons certifier que les assertions du *savant* académicien sont réfutées avec évidence par les monumens mêmes qu'il invoque à son secours. Entre autres découvertes importantes, on verra la science hiéroglyphique actuelle, venir au secours de la Bible, en faisant lire avec clarté le *nom de stations lunaires* sur les figures que M. Biot a prises pour *des heures*. On peut être assuré que les *Annales*, qui s'honorent de la collaboration toute amicale de M. de Paravey, seront les premières à faire jouir leurs lecteurs des nouvelles preuves apportées en faveur de notre Religion dans ce mémoire, et qu'elles le feront d'une manière plus détaillée et plus complette qu'aucun autre recueil.

Dans ce moment, nous croyons utile de les initier un peu plus aux grands travaux de M. de Paravey, en leur faisant une analyse succincte et entière de l'ouvrage si curieux et si rempli de faits, qu'il a publié en 1826, sous le titre de : *Essai sur l'o-* »*rigine unique et hiéroglyphique des chiffres et des lettres de tous les* »*peuples*, précédé d'un coup d'œil rapide sur l'histoire du monde »entre l'époque de la création et l'ère de Nabonassar, et de »quelques idées sur la formation de la première de toutes les »écritures qui exista avant le déluge, et qui fut hiéroglyphique; »ouvrage accompagné de sept grandes planches in-folio, of-

»frant des modèles et des comparaisons entre toutes les écri-
»tures connues [1].

Voici cette analyse; nous avons cru devoir la faire dans la forme suivante, parce que chaque proposition énonce une des assertions de M. de Paravey, et parce que toutes ensemble donnent une idée des résultats qui doivent ressortir de tous ses travaux :

Y a-t-il eu sur la Terre plusieurs Centres de Population après le déluge? — Quel fut le premier séjour des hommes après ce grand Cataclysme. — Résumé de l'ensemble des travaux sur l'Histoire des Tems les plus anciens.

Sésostris est mentionné formellement dans les Livres conservés en Chine. — L'Epoque du 8e siècle avant J.-C., est celle où l'Histoire devient plus certaine chez tous les Peuples, et où commence, au plus haut, celle de la Chine *propre* [2]. — De l'Ecriture Primitive et Hiéroglyphique. — Comment un même Hiéroglyphe eut plusieurs formes antiques diverses. — Comment en sont dérivées les Ecritures Syllabiques et Alphabétiques, lesquelles sortent toutes d'une même souche, quoique offrant des lettres fort dissemblables. — Pourquoi l'Ecriture Hiéroglyphique a été abandonnée. — Profondeur et beauté de cette Ecriture. — Comment les Hiéroglyphes amenèrent l'Idolâtrie. — Locutions Hiéroglyphiques, qui se trouvent traduites en diverses Langues. — Comment les idées les plus abstraites furent rendues par l'Ecriture Hiéroglyphique ou Symbolique.

Exemple de ces abstractions tiré du nom d'Abel ou *Fo-hy*. — Livres Chinois où l'auteur a puisé, pour ses Tableaux des formes antiques des Caractères Cycliques Assyriens, d'où, selon lui, se déduisent les Alphabets. — Livres Européens, où l'auteur a puisé les Lettres Alphabétiques des divers Peuples, qu'il compare aux Caractères des Cycles Chinois.

Importance des Livres composés en Assyrie, et conservés en ce moment par les Chinois. — Constellations Egyptiennes, Grecques, Chaldéennes,

[1] On peut se procurer cet ouvrage chez Treuttel et Wurtz, rue de Lille, n° 17, et au bureau des *Annales de Philosophie*. Prix 15 fr., et 16 fr. par la poste. — Nous avons déjà donné quelques fragmens de cet ouvrage dans le n° 10, tome II, p. 103 des *Annales*.

[2] Voir sur ce fait historique l'excellent Mémoire de M. Jules Klaproth, intitulé : *Examen des histoires de l'Asie*. Nous l'avons inséré en entier dans le n° 20, tome IV, p. 103 des *Annales*.

Indiennes, conservées dans la Sphère des Chinois. — Antiquité possible des Sciences et des Lettres, et des Théories Astronomiques. — Les Cycles des Heures, des Jours, des Animaux ont donné naissance aux Lettres Alphabétiques. — L'Addition du Cycle des 12 Caractères Hiéroglyphiques des Heures, et du Cycle des 10 Caractères Hiéroglyphiques des Jours, donne les 22 Lettres des Alphabets Sémitiques; preuves de ce fait trouvées dans le Dictionnaire Chinois, intitulé *Choue-wen*.....

Toutes les Sciences et les Arts ont été créés sous forme Hiéroglyphique avant le Déluge, et ont été usités encore long-tems après ce Cataclysme sous cette forme; les Grecs ont été obligés de les recréer sous forme Alphabétique, ce qui a induit M. Delambre et d'autres Savans en erreur, et leur a fait tout attribuer aux Grecs. — Explication du sens des 12 Caractères Horaires des Peuples anté-diluviens, encore actuellement conservés en Chine, et où se trouve la forme et le sens des Lettres Alphabétiques et Sémitiques. — Du cycle des dix Jours ou des Planètes, élémens, couleurs, dont les Caractères sont comme un dédoublement des dix premiers Caractères du Cycle des 12 Heures. — Epoque antédiluvienne où furent inventés les Cycles et par qui. — Rapport intime du Cycle des 12 Animaux à celui des 12 Heures de la journée. — Ce Cycle des 12 Animaux, conservé dans toute la Haute-Asie, est retracé dans les Zodiaques Egyptiens. — Rapports trouvés par M. Deguignes le père et M. Klaproth entre les Egyptiens, les Coptes et les Chinois. — Traces de la division des Alphabets Sémitiques et Indiens en deux séries de 12 et de 10 Caractères. — Division antique de la Journée en 12 Heures doubles des nôtres, emportée par les Grecs de Babylone et se retrouvant chez les Parses.

Les Parques inventant les Lettres, et le Cynocéphale, emblême des Lettres, réglant les Heures, sont des fables déduites de la dérivation antique des Lettres, tirées des 12 Caractères Horaires. — Ce Cycle des 12 Heures a été appliqué aux 12 Lunes de l'année vulgaire et est souvent expliqué par elles.

Les Lettres Ephésiennes et Milésiennes des anciens Grecs d'Asie ne sont autre chose que les Caractères des Cycles de 12 et de 10 des Assyriens et des Chinois. — Les Chiffres dérivent de la position fixe et immuable des Lettres déduites des deux Cycles, d'où l'on doit conclure le rapport intime des Chiffres et des Lettres chez tous les Peuples. — Ces cycles seuls expliquent comment certains sons manquent dans les Alphabets, ou y sont répétés deux fois. — L'Alphabet régulier et savant des Indous est moderne comparativement aux Alphabets Sémitiques.

Les Noms donnés à l'Arithmétique dans l'Orient, et à la Machine à calculer ou l'*Abaque*, montrent que les Nombres dérivent des Lettres.

Les Chiffres, prétendus Arabes, sont beaucoup plus anciens, et dérivent des Cycles Anté-diluviens. La Machine à supputer par 10 est très-ancienne: c'est d'elle que vient notre Arithmétique décimale qui succéda aux calculs par 5. — Le système numérique par 20 est indiqué aussi dans les Hiéroglyphes.

Considérations sur la prétendue Arithmétique Binaire de Leibnitz, sur les *Koua* (Lettres anté-diluviennes) des Chinois, et sur la boussole où ces *Koua* sont tracés. — Qui inventa l'Arithmétique et les nombres? — Le rat est symbole de cet inventeur en Egypte, dans l'Inde et en Chine.

Réflexions sur les Hiéroglyphes qui ont figuré les 9 premiers nombres, et sur le rapport des idées qu'ils offrent avec les idées Pythagoriciennes. — Sur le Nombre *Dix* et le *zéro* ou le vide, dérivant, aussi-bien que la Lettre I, de la 10e Heure, celle d'un Vase se vidant. — Sur le nombre *Cent*, entraînant les idées de Centurion et de Prince, *Bey*, *Begh*, Cep de vigne. — Sur le Nombre *Mille*, amenant aux Idées de Roi, *Schah*, *Schcik*, et à celles d'années, de Millet, Céréales, d'Épée du Tribun, Chef de Mille, etc. — Sur le nombre *Dix-Mille*, amenant aux idées de Roi des Rois, Empereur, et figuré en Egypte comme en Chine par la Reine Abeille. — Tous ces rapports confirment les Idées de M. Deguignes le père sur les communications qui ont dû exister entre les Égyptiens et les Chinois, idées qu'approuvait l'abbé Barthelemy et qu'admit Lacroze.

Les cinq premières Heures des Chinois, ou les cinq premières Lettres des Hébreux, retrouvées en Son et en Signification dans les cinq premiers Nombres des Muyscas d'Amérique [1]. — Prononciations diverses chez les divers peuples de la Haute-Asie, où les deux Cycles sont usités, de ces Caractères Cycliques qui ont donné naissance à nos Lettres. — Plusieurs des Sons de l'Alphabet Hébreu se retrouvent dans les Cycles Assyriens, lors même qu'on les prononce à la manière des Chinois. — Sens de ces caractères Cycliques, donnant naissauce aux Lettres radicales de beaucoup de mots. — Prépositioos, formes grammaticales pouvant se déduire de ces cycles.

L'Ecriture Hiéroglyphique, Monument de la haute intelligence des premiers Hommes, donne, comme le dit Leibnitz, l'analyse des Pensées. et n'a pas été conçue par un peuple grossier et stupide.

La Bactriane a été le premier lieu du séjour des hommes; puis viennent Babylone, Suze, lieu où se perfectionnèrent les Arts et les sciences, où

[1] Voyez les développemens de cette proposition, et les figures de ces divers caractères dans le n° 57, tome x, p. 109 des *Annales*.

se créa l'Alphabet, après que les Egyptiens à l'Ouest, les Chinois à l'Est en eurent emporté les Hiéroglyphes. — Travaux annoncés sur les Monumens Astronomiques et l'Ecriture des Babyloniens.

La race issue de Sem, la plus belle et la plus éclairée des Races issues de Noé, est la première qui fit usage des Lettres Alphabétiques.—Observations astronomiques de la tour de Babylone conservées encore dans le Thibet. — Les *Ouigours*, peuple intermédiaire entre l'Assyrie et la Chine, ont à la fois un Alphabet Sémitique, et des livres écrits en Hiéroglyphes Chinois.

Après la lecture attentive de cet exposé, nous pensons qu'il n'est personne qui ne s'intéresse aux travaux de M. de Paravey, et qui ne fasse des vœux pour les voir terminés. En ce moment, l'ancien monde est étudié jusque dans ses entrailles. Les Youngs, les Champollion, les Salvolini, ont exploré ou explorent l'Egypte hiéroglyphique : le savant M. Amédée Peyron, présiden de l'académie de Turin, va publier son excellent *Dictionnaire Copte* qui facilitera la lecture des antiques papyrus. Il est donc important de rattacher toutes ces recherches à la langue et aux traditions conservées en Chine. C'est de ce grand objet, qui, autrefois, avait occupé les doctes missionnaires, les Prémare, les Cibot, les Gaubil, les Amyot, les du Halde, que s'occupe aussi M. de Paravey. Être initié à de semblables recherches, nous le disons sans crainte, c'est être initié à tout ce que la science offre de plus avancé dans l'histoire de l'ancien monde.

A. B.



Traditions de l'Océanie.

CROYANCES ET SUPERSTITIONS

OBSERVÉES CHEZ LES TAÏTIENS.

Dieux. — Trinité taïtienne. — Dieu de l'Océan. — L'Amphion taïtien.— Dieu de l'air, etc. — Création de l'homme et de la femme. — Le premier homme nommé *Terre-Rouge.* — La première femme *Ivi.* — Origine des animaux domestiques. — Déluge des Taïtiens. — Prophéties. — Leurs Annales. — Leur système de numération par décimales. — Leur langue.

Nous avons déjà fourni plus d'une preuve que les habitans de ces îles, qui sont semées à de si grands intervalles dans la mer du Sud, ne sont pas tellement séparés des autres peuples, qu'on ne puisse reconnaître leur origine, et les unir au reste du genre humain. Nous avons même prouvé qu'ils avaient encore conservé des croyances et des traditions qu'on reconnaissait facilement avoir eu pour principe et pour source nos propres croyances bibliques [1]. Nous allons aujourd'hui en donner de nouvelles preuves, en présentant, d'après le beau *Voyage pittoresque autour du monde*, rédigé par M. le capitaine Dumont d'Urville, les croyances et les superstions des Taïtiens.

« Toute la théogonie Taïtienne est une chose très-confuse, et souvent contradictoire. Les légendes varient non-seulement d'île à île, mais de district à district, et aucune d'elles n'a un sens allégorique ou réel assez nettement accusé pour qu'on puisse en déduire un système quel qu'il soit.

Les premiers missionnaires, préoccupés de vagues rapprochemens, avaient cru remarquer qu'en tête de toute la hiérarchie

[1] Voir dans le N° 43, tom. VIII, p. 13 des *Annales* l'article sur les traditions de la *Nouvelle-Zélande et les îles Tonga.* Les autres articles y sont indiqués.

céleste des Taïtiens, marchaient trois Dieux, ou *atouas*, élevés au-dessus des autres, et chose plus étonnante encore, avec les désignations suivantes :

1° *Tane te Madoua*, LE PÈRE.

2° *Oro-Mataou*, , *atoua te tamaïdi*, DIEU LE FILS.

3° *Taaroa*, *manou te hoa*, TAAROA, L'OISEAU-ESPRIT.

Tels étaient les dieux principaux, trop haut placés pour les tems ordinaires, mais que les Taïtiens invoquaient dans les grandes calamités, ou dans les momens de disette. Ces dieux résidaient à Pare et dans l'Arii-Rahi. Les dieux d'un ordre inférieur, nommés *Oroo*, *Otou*, *Tamahoro*, *Tairi*, *Orou-Hatou*, *Oïahou*, *Tama*, *Toa-Iti et Vavea*, avaient chacun leurs fonctions et leurs prêtres particuliers. Enfin, les *Tiis* étaient les génies tutélaires de chaque famille, des espèces de dieux pénates, lares ou manes. Mais cette version des premiers missionnaires fut combattue par M. Ellis, dont les longues et savantes études dans la langue taïtienne, sont d'une autorité incontestablement supérieure. La trinité taïtienne lui parut le résultat d'une interprétation forcée et inadmissible. Voici ce que les récits indigènes lui ont révélé sur la théogonie de la contrée.

L'opinion générale disait que les dieux étaient tous enfans de la nuit [1]; *Taaroa* lui-même, le premier des dieux (*Tanaroa* à Hawaii et *Tangaroa* à Tonga), existait depuis qu'on sortit du *po*, de la nuit ou du chaos. Quelques sages, ou *taata-paari*, croyaient, il est vrai, que l'univers préexistait aux dieux, et que *Taaroa* n'était qu'un homme déifié après sa mort; mais d'autres le regardaient comme créature et comme dieu. *Orò* fut son premier fils. Pour communiquer avec les hommes, ces dieux prenaient la forme d'un oiseau, et entraient ainsi dans le *tou*, image ou idole du moraï. Ainsi *Taaroa*, le père, *Oro*, le fils, et l'*oiseau*, ou esprit, telle était la combinaison théogonique qui avait fait entrevoir aux premiers glossateurs, un analogue du dogme trinitaire.

Oro, la divinité nationale de Taïti, prit une femme qui lui donna deux fils, et ces quatre divinités, réunies aux deux dieux principaux, *Taaroa* et sa femme *Ofeou-feou-maïteraï*, engendrée de la *Nuit*, forment une espèce d'hexarchie céleste, qui

[1] *Po*, c'est-à-dire, *fanau-po*, nés de la Nuit.

semble être la combinaison la plus accréditée. Pomare II parla toutefois, à diverses reprises, à M. Nott, d'un dieu supérieur à tous les autres, nommé *Roumia;* mais le dieu et le nom étaient inconnus aux prêtres de l'île.

Au milieu de cette confusion de divinités, et du chaos de leurs attributs, on ne distingue guère de pensée profonde et philosophique. C'est là évidemment un mélange d'histoire positive et d'idéalités traditionnelles, arrangées par les prêtres pour le vulgaire, ou par le peuple lui-même, toujours avide du merveilleux. Ce serait à remplir de longues et fatigantes pages, si l'on voulait encore citer les myriades de dieux ou de demi-dieux en sous-ordre, hommes ou animaux déifiés. Le polythéisme hindou, plus connu peut-être, n'est pas plus compliqué que le fétichisme taïtien. Quelques divinités, pourtant, ont un côté poétique qui les détache des autres. Tel est *Hiro*, dieu de l'Océan, qui joue un grand rôle dans la légende nationale; *Hiro* était un grand voyageur, un aventurier de premier ordre, ne craignant ni les gouffres sous-marins, ni les tempêtes les plus furieuses. Il parcourait la mer dans tous les sens, tantôt à la surface, tantôt dans les abîmes, allant faire la conversation avec les monstres de la mer. Un jour qu'il s'était endormi dans une des cavernes les plus profondes, l'ouragan souffla sur un navire qui portait des amis d'*Hiro*: son sommeil eut donné gain de cause au vent, si l'on n'était venu réveiller le grand pacificateur des flots; il remonta fort en colère, et sauva ses amis.

D'autres dieux de la mer étaient les *atoua-maos*, dieux-requins, ou dieux qui commandaient aux requins. Les terribles cétacés étaient enrégimentés et disciplinés par eux. Ils dévoraient ou respectaient les individus suivant l'ordre et la volonté du dieu. Dans une pirogue, ils reconnaissaient un prêtre, le respectaient, le sauvaient en cas de naufrage. Un de ces hommes privilégiés affirmait gravement à Ellis, que le requin aux ordres de son dieu l'avait souvent transporté sur son dos, lui et son père, de Raïatéa à Wahine. La fable d'Amphion avait ainsi son pendant au sein des mers océaniennes.

A côté des dieux de la mer étaient les *dieux de l'air*, légers, gracieux, pleins de merveilleuses facultés. La poésie polynésienne avait ses sylphes et ses gnomes, ses goules et ses sala-

mandres. L'univers entier fourmillait de divinités invisibles qui bruissaient dans l'air, qui verdissaient dans les feuilles, qui écumaient sur les récifs. L'amour et la crainte se mêlaient à toutes ces allégories. Une éclipse de lune épouvantait les insulaires; suivant eux, un méchant esprit voulait manger leur astre bienfaisant. Ils couraient vers leurs moraïs, pour demander aux dieux la délivrance de la lune. La forme et la stabilité des îles dépendaient de leurs dieux. C'était leur pouvoir qui avait aiguisé ces pierres en cônes, ou nivelé en plate-forme une montagne escarpée, située sur la gauche du hâvre de Talou à Eïmeo, et qui ne tient à l'île que par une langue étroite.

Il y avait encore des dieux pour les jeux, des dieux pour les médecins, des dieux pour les ouvriers, et un dieu pour chaque métier, pour le labour, pour le charpentage, pour la maçonnerie, etc., etc. Les revenans, les apparitions avaient aussi leurs divinités; tout semblait être saint à un degré plus ou moins grand; les esprits des défunts, adorés sous le nom de *tiis*, et sous la forme de statuettes; quelques poissons, quelques oiseaux, une espèce de héron, un martin-pêcheur, et deux ou trois espèces de grimpereaux, commensaux des moraïs. Du reste, la mesure de la puissance de ces dieux était spéciale et limitée....

Quant à l'origine de ce peuple, on ne sait rien de précis sur elle : quelques traditions confuses vivent seules dans le pays. Une légende, recueillie par M. Barff, dit que le cinquième ordre des êtres intelligens créés par *Taaroa* et *Hina* (les deux divinités créatrices) fut appelé *Rahou tahata i te ao i a tii* (ordre du monde ou des tiis). Voici comment la chose se passa entre les deux divinités. *Hina* dit à *Taaroa* : « Comment obtenir l'homme? Les dieux *Jour* et *Nuit* sont établis, et il n'y a point d'hommes. » A quoi *Taaroa* répondit : « Va sur le rivage et dans l'intérieur; va trouver ton frère. — Je suis allé dans l'intérieur, et il n'y est point. — Va dans les mers, peut-être y sera-t-il; ou sur terre, il sera sur terre. — Qui est à la mer? — *Tiimaa-Raataï.* — Qui est *Tiimaa-Raataï*; est-ce un homme? — C'est un homme et ton frère; va-t-en à la mer, et cherche-le. »

La déesse ainsi congédiée, *Taaroa* songea aux moyens de former l'homme, et pour cela il prit une substance et une forme, puis se rendit à terre. *Hina* le rencontra sans le connaître, et

lui dit : « Qui êtes-vous ? — Je suis *Tii-Maaraa.* — Où étiez-vous? Je vous cherchais de toutes parts, à la mer, et vous n'y étiez point.—J'étais chez moi ; et puisque vous voilà, ma sœur, venez à moi. — Ainsi soit-il ! Et puisque vous êtes mon bon frère, vivons ensemble. »

Ils vécurent donc époux, et le fils qu'*Hina* mit au monde se nomma *Taï.* Ce fut le premier homme. Plus tard, *Hina* eut une fille qui fut nommée *Hina-Ereere-Monoï*; elle devint la femme de *Tii*, et lui donna un fils qui fut appelé *Taata*, terme qui, à quelques variantes près, signifie *homme* dans toute la Polynésie. *Hina*, fille et épouse de *Taaroa*, grand'mère de *Taata*, s'étant transformée en une belle et jeune femme, s'unit encore à son petit-fils, et lui donna un couple, *Ourou* et *Fana*, les véritables fondateurs de la race humaine.

Une autre tradition, que cite Ellis, se rapproche des *traditions Mosaïques.*

Taaroa, après avoir fait le monde, forma l'homme avec de la *terre rouge* (*araea*), qui servit même d'aliment à la créature jusqu'à l'apparition de l'arbre à pain. Un jour *Taaroa* plongea l'homme dans un profond sommeil, et tira un *os*, ou *ivi*, dont il fit la *femme.* Ces deux êtres furent les chefs de la famille humaine. Tout en citant ce récit, Ellis exprime des soupçons sur son authenticité; il ajoute que l'analogie mosaïque pourrait bien ne résulter que d'un équivoque sur le mot *ivi*, qui signifie à la fois *os*, *veuve*, et *victime tuée à la guerre.*

Les récits des naturels ne variaient pas moins touchant l'origine des animaux domestiques trouvés chez eux lors de la découverte; les uns parlaient bien d'une importation faite par des peuples occidentaux, mais d'autres continuaient le système de la création de *Taaroa*, en disant qu'après l'homme, il fit les quadrupèdes pour la terre, les oiseaux pour l'air, les poissons pour la mer. Un petit nombre admettait une autre donnée : suivant eux, un homme des anciens âges, vieillard érudit et puissant, était venu à mourir; de son cadavre putréfié naquit une truie qui peupla l'île de cochons ; ces cochons du reste, avaient leurs âmes, qui se réunissaient dans un lieu nommé *Ofé-Ouna.* C'était une espèce digne d'égards aux yeux des insulaires. Chaque cochon avait son nom tout comme un homme; seulement le nom

du cochon était invariable, celui de l'homme changeait aux divers âges de la vie.

Les îles Taïti avaient aussi leur *histoire diluvienne.*

Taaroa, le premier des dieux, courroucé un jour contre le monde, le précipita dans la mer. Tout fut submergé, à part quelques *aurous* ou points saillans qui, se maintenant au-dessus de l'eau, formèrent les îles actuelles. Tel est le récit dans les groupes de l'est; le groupe de l'ouest en a un autre. Le dieu des eaux, *Roua-Hatou*, dormait un jour au fond de la mer sur son lit de corail, quand un pêcheur se hasarda sur ce lieu, quoiqu'il fût taboué. Il jeta ses hameçons, qui s'engagèrent dans la chevelure du Dieu. Croyant avoir fait une belle capture, il tira si fort, que le Dieu vint à la surface de l'eau; furieux d'avoir été dérangé : « Tu vas périr, dit le Neptune taïtien. — Pardon, pardon! » cria le pécheur effrayé et se jetant à genoux. Le dieu fut touché; il gracia l'homme, mais il voulut passer sa mauvaise humeur sur les îles. Un déluge fut résolu. Débonnaire jusqu'à la fin, il indiqua au pauvre pêcheur une île de récifs nommée Toa-Marama, située à l'orient de Raïatea. Cet homme y alla, dit-on, avec un ami, avec un cochon, un chien et une couple de poules. Ils y étaient arrivés à peine, que l'Océan commença à monter; la population des îles fuyait devant lui, mais l'Océan monta toujours jusqu'à ce qu'elle eût péri tout entière. Cet acte de destruction accompli, les eaux se retirèrent. Le pêcheur revint alors avec ses compagnons; il fut le Noé de ce déluge. Ce qu'il y a de plus inexplicable dans cette version, c'est que l'île indiquée comme un mont Ararat est un écueil à fleur d'eau. Quand on pose cette objection aux naturels, ils répondent que cela est ainsi, et que la preuve évidente du déluge sont les blocs madréporiques et les coquilles existant sur les cimes les plus élevées. « Les eaux de la mer seules ont pu les porter jusque-là,» disent-ils.

L'île de Raïatea semble être un des points les plus importans de l'Archipel pour les souvenirs religieux. Là jadis vivaient des prophètes dont plusieurs portèrent le nom de *Mawi.* Un des plus célèbres prédit que, dans les siècles à venir, une *vaha ama ore* (pirogue sans balancier) arriverait dans ces îles d'une terre lointaine. Une pirogue sans balancier était aux yeux des insulaires

une impossibilité. Aussi cette prophétie encourut-elle, du vivant de son auteur, une incrédulité générale. Mais celui-ci insista, et, jetant son *oumate* (écuelle de bois) sur un étang, il déclara que ce serait ainsi qu'arriverait le navire. Cette tradition passa depuis lors de bouche en bouche jusqu'à l'arrivée des Européens. Quand les navires mouillèrent devant Taïti, on les prit d'abord pour des îles flottantes, habitées par des dieux qui lançaient le tonnerre; puis, examinant mieux leur mécanisme : « *Te vaha a Mawie ; te vaha ama ore*, » s'écria-t-on : Voilà les pirogues de *Mawi*, voilà les pirogues sans balancier ! » et ils s'émerveillèrent de la perspicacité de leur prophète.

Ils ont une seconde prophétie qui leur annonce l'apparition d'une pirogue sans corde, et aujourd'hui qu'ils ont vu se réaliser la première, ils attendent que la seconde ait son effet : ils sont convaincus que *Mawi*, ayant dit vrai sur l'une, ne s'est pas trompé sur l'autre. Qu'il arrive un bateau à vapeur à Taïti, dit Ellis, et l'oracle sera complétement justifié.

La généalogie royale, telle que l'établit la tradition, remonte jusqu'aux dieux. Aussi la personne des souverains était-elle essentiellement *tabou* (sacrée), et les membres de leur famille marchaient-ils au-dessus du reste de la noblesse. Les deux chefs de la nation, c'étaient le dieu et le roi, et ce dernier, étant aussi le grand-prêtre, cumulait de la sorte les deux autorités. Le titre royal était *arii-rahi* ou *arii-tabou*. Le nom d'*otou* était le nom d'avénement......

Quelques-unes des traditions des Taïtiens remontaient jusqu'à trente générations. Ils comptaient le tems par 12 lunes, avec une lune intercalaire de tems à autre. Chaque lune, chaque jour de lune, chaque partie du jour, avait un nom propre souvent significatif. Les 17, 18 et 19es nuits qui suivaient la pleine lune de chaque mois, étaient regardées comme celles où les esprits venaient rôder sur la terre; elles servaient, plus que les autres, les voleurs et les fripons.

Leur numération ressemblait à celle d'Havaii (autre île de cet archipel); ils comptaient par *ourou*, dixaine; *rau*, centaine; *mano*, mille; *mano tini*, dix mille; *rahou*, cent mille; jusqu'à *tou*, un million. Les poissons, les fruits d'arbre à pain et les cocos, se comptaient autrefois par couple. Ce peuple, du reste,

avait quelque facilité à apprendre le calcul, et la classe d'arithmétique, au dire des missionnaires, est celle où ils obtenaient le plus de succès.

Le taïtien n'est qu'un dialecte polynésien, et l'un des moins riches, à cause de l'imperfection de plusieurs consonnances. En effet, les seules consonnes articulées dans le taïtien, sont : B, D, F, M, N, P, R, T et V. Cette indigence multiplie les sons vocaux, et rend l'idiome beaucoup plus difficile pour l'étranger, le même mot signifiant vingt choses diverses. Malgré ses vices, la langue taïtienne a de l'éclat et de l'énergie; elle a fourni plus d'une fois aux tribuns sauvages de Papara des mouvemens oratoires puissans sur une assemblée. Du reste, on a encore beaucoup à apprendre sur le mécanisme des idiomes polynésiens. Resserrés par notre cadre, nous ne saurions aborder cette question philologique avec toute l'étendue qu'elle mérite. Le capitaine d'Urville vient d'ailleurs de l'éclairer et de la résumer dans un travail spécial, où il examine non-seulement les rapports de ces langues entre elles, mais encore leur analogie avec la langue malaise et madécasse. Ainsi peu à peu se déchire le voile qui séparait l'Océanie du monde commercial et scientifique; et qui sait si, à force d'études pareilles, on ne parviendra pas à remonter jusqu'au berceau de ces mystérieuses peuplades [1]? »

Le beau travail de M. le capitaine d'Urville sur les langues polynésiennes est en ce moment entre les mains d'un de nos rédacteurs, et fera le sujet d'un des articles des *Annales*, lequel prouvera l'origine commune et asiatique de toutes les langues de la Polynésie.

[1] Extrait du chap. LXI du *Voyage pittoresque autour du monde.*

Philologie.

QUELQUES SIGNES HIÉROGLYPHIQUES

EXPLIQUÉS PAR LA LANGUE HÉBRAÏQUE.

Premiers efforts tentés par les savans. — Parenté de la langue hébraïque avec la langue Egyptienne. — Horus Apollo. — Analogies de plusieurs mots entre l'hébreu et l'égyptien. — Analogie entre plusieurs lettres. — Racines hébraïques d'Osiris, Apis, le Bélier, etc.

L'Ecriture que nous avons trouvée parmi les hochets de notre enfance, n'est pour nous, bien souvent, qu'un instrument banal, qui se meut sous nos doigts à notre insu; nous en usons comme d'un bâton de voyage, sans penser qu'il y a en lui quelque chose de merveilleux. Des *clous* du capitole et des *quipos* indiens, à l'état de vie et de gloire où elle est parvenue, la distance est prodigieuse; l'Ecriture est à mes yeux une sorte d'incarnation du verbe qui est presque un mystère.

D'abord, esssentiellement hiéroglyphiqe dans toute l'étendue de ce mot, ses caractères étaient, avant M. Champollion, des signes idéographiques, croquis informes, mais vigoureux, des pensées d'une imagination neuve et brûlante : puis enfin, pour parler aux yeux, on peignit la parole. La transition des deux époques est marquée par la confusion des deux systèmes sur les bandelettes des momies, et les parois des sanctuaires Egyptiens.

Aux premières heures de la renaissance, on visita, tout habillé de grec et de latin, les hiéroglyphes venus jusqu'à nous; on s'ingénia à leur rendre la parole; la lampe au front, on pressa les impitoyables momies de décliner leur nom, et de dire leurs antiques secrets. La brûlante haleine des savans n'eut pas la puissance de réchauffer les morts. Fatigués de leurs vaines tentatives, ils se mirent à créer ce qu'ils ne pouvaient ressusciter, et voilà que des emblèmes plus ou moins ingénieux s'en-

tassent dans d'immenses *in-quartos;* une langue hiéroglyphique est créée; les Dinet et les Langlois arrivent chargés de leur butin. Mais à quoi bon? ils crurent marcher parce qu'ils remuaient pieds et jambes; ils s'imaginèrent rendre un grand service à la science, lorsqu'ils ne faisaient qu'un magasin de devises. Aujourd'hui que la langue sacrée sort avec peine de la ville des morts, aussi inattendue que le serait celle des Lacumons dans une académie de Turin, il n'est peut-être pas inutile de mettre face à face quelques débris hiéroglyphiques et la langue de Joseph et de Moïse. L'une est sainte, il est vrai, c'est ce Verbe céleste que les Séraphins protégeaient de leurs ailes; l'autre s'est traînée dans les fanges du Nil, et a parlé les honteuses divagations des Egyptiens; mais elles sont sœurs, puisque *Mizraïm* et *Canaan* étaient de la même famille. Il n'est donc pas inutile de les rapprocher. Ce n'est pas la première fois que l'hébreu aura retrouvé ses enfans sur la terre; M. de Haller les montrait partout au philosophe de Ferney, et ils surgissent aujourd'hui aux yeux des hommes pour témoigner de leur fraternité commune. La langue hébraïque fait jaillir la lumière dans les ténèbres, elle projette ses feux de l'orient à l'occident, et c'est par la Bible qu'à passé M. Champollion pour arriver aux hiéroglyphes.

Il est un professeur qui donnait ses leçons à Alexandrie, quand la troupe des dieux qui s'étaient réfugiés sous le panier de Sérapis, fuyaient l'asyle commun, chassés par la verge de Théodose. Ce professeur est Horus-Apollo. Il a fait en grec, tant bien que mal et avec les préjugés de son époque, l'inventaire de quelques vieux meubles qui tombaient en vétusté, recueilli et expliqué, d'après des traditions probablement altérées, quelques signes de la langue sacrée, qui s'en allait, s'effaçant tous les jours [1]. — M. Bonnetty, dans un article sur l'écriture égyptienne, a cité quelques-unes des explications données par le

[1] Horus-Apollo ou Horapollon, le grammairien, composa d'après Licidas, un ouvrage intitulé; Τεμενικά ou des *Lieux consacrés aux Dieux.* C'est d'après cette indication qu'on lui attribue l'ouvrage sur les hiéroglyphes. D'autres le disent composé par un Horus, dont la fille avait été nourrice d'Homère. L'ouvrage aurait été écrit en égyptien, et traduit par un certain Philippe, également inconnu. Il n'y a donc rien de certain sur cet auteur.

compilateur, et parlant de la *colombe*, il s'étonne qu'elle ait été employée pour designer un homme *violent* [1]. En effet, qu'y a-t-il de plus opposé que la violence, et la douceur de la colombe? C'est la brebis sous le couteau du sacrificateur. Mais pour que deux idées se rattachent, est-il toujours nécessaire qu'elles soient sur les rayons d'un même centre? Il me semble, au contraire, que l'esprit s'empare des extrêmes, et que ce qui est diamétralement opposé dans la nature se confond dans le cerveau, par la force même de l'opposition. Si la colombe ne fait pas violence, violence lui est souvent faite, comme à tout ce qui est faible. — Dans la langue hébraïque, je trouve une particularité semblable : la racine, qui signifie *faire violence*, a pour dérivé *colombe* [2]. — Un homme *aliéné* était désigné par une *flûte*, est-il dit dans le même passage des *Annales*. — Il ne faut peut-être pas considérer la flûte sous le rapport musical pour expliquer cette alliance d'idées, mais bien comme un objet *creux*, *vide*, et alors il n'y a pas un mot à ajouter : l'insensé est un être à cerveau *creux*, *privé* de raison; son esprit l'a laissé; abandonné à la vie matérielle, il est veuf s'il est permis de parler ainsi. Or, il est très-probable que notre explication est bonne; car, en hébreu, חלל *éll*, racine employée pour désigner la *flûte*, exprime ce qui est *vide*, *percé*; חלה *éle*, signifie même *être infirme*. Nous sommes encore confirmé dans notre opinion par la considération que סכל *sacal* ou *scal*, se traduit par *folie*, *stultitia*, et שכל *sscal*, signifie *être privé*. Après tout, l'esprit, *anima*, l'air en un mot, rend la flûte harmonieuse; en est-elle privée, elle est muette, plus de signe de vie; elle n'a que le vent qui passe, et le vent qui passe ne lui arrache que des sons faux et discordans. Il en est de même de l'homme au moral comme au physique. Son esprit, son intelligence, sont des sources d'harmonie, quand il en fait hommage à son Créateur. Quand la raison l'abandonne, que la lumière s'éteint, les ténèbres se font, il ne reste que des organes convulsifs et cadavéreux.

Un *os* de caille représentait *consistance*, *stabilité* [3]. En hébreu, *åtsam* [4], signifie *os*, et il a pour dérivé *force* et *puissance*.

[1] Voir l'article sur l'inscription de Rosette, de M. l'abbé comte de Robiano, N° 51, tom. VIII, p. 205 des *Annales*.

[2] ינה, *vim inferre*, — יונה *columba*. — Voyez Horus, liv. I, ch. 48.

[3] Διαμονὴν καὶ ἀσφάλειαν. Horus-Apollo, lib. II, c. 10.

[4] עצם, *os*, *ossis* et *robur*, *potens*.

L'œil indiquait la parole [1]; — dans la langue de Moïse, on peut regarder comme venant de la même racine, et le mot qui signifie *parler*, et celui qui se traduit par *œil* [2].

Sur les bords du Nil, au rapport du même auteur, l'oreille désignait un travail à exécuter [3]. Il est évident que l'esclave n'*obéit*, ne se met à l'œuvre qu'après avoir *entendu* l'ordre de son maître. Aussi chez les Juifs, un seul mot sifinifie-t-il j'*entends* et je *fais* ce que j'ai entendu. *Obed*-ire vient de âbed, lequel se traduit par *servir* et *travailler* [4].

Horus-Apollo nous apprend encore qu'en Égypte on peignait une *lune* pour exprimer le *mois* [5]. Cela s'explique facilement, les rapports qui existent entre l'une et l'autre sont trop frappans pour les indiquer; seulement nous dirons qu'en hébreu le même mot a les deux sens [6]. — Une *main*, en hébreu, se dit *id* [7], et le même mot signifie encore *robur*, la force. En Égypte, la *main* désignait aussi la *puissance*, et les lettres D et T, ordinairement employées dans les mots d'une action *violente*, sont représentées hiéroglyphiquement par une *main* [8].

Puisque les lettres se présentent sur notre passage, on nous permettra d'en dire quelque chose; elles contribueront aussi à mettre en relief la parenté que nous voulons établir, et à expliquer des signes sacrés que beaucoup de personnes ne comprennent pas. Le B, dans le cours de M. Champollion, est représenté par une brebis [9]. C'est bien naturel; cette lettre, dans les langues anciennes et modernes, est spécialement affectée à cet animal; le son de la lettre est le cri de la brebis [10].

[1] *Τό λέγειν δὲ γράφοντες, γλῶσσαν ζωγραφοῦσι, καί ὕφαιμον ὀφθαλμὸν.* Horus-Apollo, l. I. ch. 27.

[2] ענה, *locutus est*, עין, *oculus.*

[3] *Ἀκουή ζωγραφουμένη μέλλον ἔργον σημαίνει.* Horus-Ap., l. II. c. 23.

[4] שמע, s-imâ, *audivit*, *obedivit*; עבד, âbd, *servire*, *operari.*

[5] *Μῆνα δὲ γράφοντες, σελήνης σχῆμα... ζωγραφοῦσι.* Hor.-Ap., l. I, c. 66.

[6] ירח, irê, *mois* et *lune.* Voir les dictionnaires.

[7] יד, id, *manus*, — *robur, vires, potestas.*

[8] Voir l'alphabet hiéroglyphique inséré dans les *Annales*, N° 12, t. II, page 430, ou la lithographie des *Etudes hébraïques facilitées.*

[9] Voir pour ces lettres et hiéroglyphes, la lithographie des *Etudes hébraïques facilitées.*

[10] *Βὴ μιμητικὸν τῆς τῶν προβατῶν φωνης.* Eustathius, in Hom. et Suidas — Hesychius *βηβην* esse ovem scripsit.

Le signe hiéroglyphique correspondant au P, *pi* ou *phi* est une *bouche*, une *ouverture ;* or, en hébreu, cette lettre s'appelle *bouche*, et la grande majorité des mots hébreux où elle se trouve ont quelque chose du sens d'*ouverture*, de *fente*, etc.

Les gutturales K, G, C sont représentées par une *coupe* en Egypte; or, chez les Hébreux, *kaph* et *qouph* peuvent se traduire par *coupe*, et presque tous les mots où ils se trouvent indiquent quelque chose de cave.

La lettre *aïn* en hébreu répond, dans le tableau hiéroglyphique que nous avons sous les yeux, à un *vase penché* dont un liquide s'échappe. C'est probablement l'emblême d'une *source ;* or, le nom de la lettre hébraïque signifie *source*, et *œil* par extension, parce que les larmes en découlent. M. Champollion a mis l'hiéroglyphe *œil* à la première lettre de son alphabet; nous croyons qu'il serait plus juste de le mettre avec la lettre O qui correspond à l'*aïn* hébreu et à l'*urne* dont nous venons de parler.

Si nous ne craignions pas d'être trop long, nous prendrions toutes les lettres les unes après les autres, voire même les voyelles; mais terminons notre excursion de grammaire par le bel hiéroglyphe qui s'étend comme le *mem* final ם qu'il représente. Cette lettre a quelque chose d'analogue dans les deux langues que nous considérons, et l'hiéroglyphe égyptien et le caractère hébreu ont une grandeur majestueuse qui frappe au premier coup-d'œil. Aussi presque tous les mots, que cette lettre termine dans la langue hébraïque, sont caractérisés par l'étendue, l'élévation, la force, par une puissance physique ou morale, par l'admiration ou la stupéfaction. C'est une loi constante et moralement générale qui n'avait pas été observée jusqu'ici. Voyez les mots qui signifient *étang*, *beauté*, *terreur*, *fermer*, *lier*, *poser*, *palais*, *ravager*, *os*, *stupéfaction*, *se taire*, *troubler*, *briser*, *inonder*, *se fortifier*, *museler*, etc., le signe du pluriel lui-même, le nom de la mer, celui des cieux et du tonnerre, celui de l'abîme et de la perfection. Il faudrait s'étendre trop loin pour compléter cette liste; revenons aux hiéroglyphes d'Horus.

Il est une image semée avec profusion sur toutes les ruines de l'Egypte; on la voit au sommet des obélisques, sur les parois des temples, au dos des statues, et le Fellah la regarde avec indifférence au fond des hypogées. C'est celle de l'*épervier* que

l'on tenait comme sacré dans les sanctuaires de Chémia. Or, nous dit Horus-Apollo, il représentait la *Divinité*, le *Très-Haut*, l'*élévation*, l'*âme*, le *sang*, la *victoire* [1]. En hébreu, le mot qui signifie *épervier* se rattache aux expressions qui traduisent l'action de s'*envoler*, de *ravager*, de *vaincre*. Les *forces* et l'*éternel* se trouvent aussi dans la même racine, de même que l'éclat de l'étincelle [2]. Ainsi l'on conçoit mieux que, fier de ses victoires, Antiochus ait voulu s'appeler Epervier, et porter pour devise cet oiseau vainqueur. — Un passage me frappe encore dans les fragmens que je possède d'Horus-Apollo; mais faisons une excursion sur le terrain biblique, afin de rompre la monotonie d'une liste qui rappelle toute l'aridité d'une page de dictionnaire.

La révélation de la volonté divine, que de profonds philosophes païens ont admise, que les sauvages du nouveau monde supposent, que les Indous et les Chinois reconnaissent, que Moïse nous expose, dans un récit d'une simplicité divine, la révélation, ou, pour dire plus juste, le souvenir d'une révélation s'est conservé précieusement dans le langage des enfans de Sem, comme nous l'avons fait voir dans un autre article, dans le souvenir de la chute de l'homme par l'orgueil [3]. La révélation et la chute de l'homme sont deux points d'une importance majeure, sans lesquels on ne peut rien expliquer, avec lesquels tout se comprend; ce sont deux torches qu'il faut élever sur les montagnes, afin que le monde les voie et réfléchisse. Dieu a visité l'homme, il lui a parlé, afin de lui marquer la route qu'il devait suivre, afin de lui délier la langue et de réveiller son intelligence; or, le souvenir de cette *visite* du Créateur, donnant à l'homme ses *préceptes*, est resté vif sous l'écorce de la langue des Juifs, d'où il sort à nos yeux comme une ombre royale parmi les antiques débris d'un palais. Il ne faut pas être grand hébraïsant pour savoir que *phekod* signifie à la fois et la *visite* et les *pré-*

[1] Θεὸν βουλόμενοι σημῆναι, ἢ ὕψος, ἢ ὑπεροχὴν, ἢ αἷμα, ἢ ἄρεα....... ἱέρακα ζωγραφοῦσι..... Ἔτι γε μὴν καὶ ἀντὶ ψυχῆς ὁ ἱέραξ τάσσεται. Hor. Apollo, l. I, c. 6, 7.

[2] נץ, nouts, *épervier;* נצה, noutse, *s'envoler, ravager:* נצח, noutsê, vaincre, être le plus fort, éternel. En copte *nout* signifie Dieu. L'âme est représentée par un papillon volant.

[3] Voir dans le N° 56, tom. x, p. 110, l'article intitulé : *Chute de l'homme et principaux dogmes bibliques prouvés par un monument plus ancien que la Bible.*

ceptes [1]. Ces deux idées sont liées l'une à l'autre dans la langue hébraïque, comme la rivière à sa source, l'une ne peut exister sans l'autre.—La loi dans les livres saints est encore exprimée par *âde* [2], qui suppose aussi la révélation, puisque la racine, dont émane ce mot, indique que cette loi est un témoin, un souvenir d'alliance ou d'autorité divine [3].—Enfin, il existe une autre expression pour désigner la loi de Dieu. Sa racine signifie *venir d'en haut, descendre du ciel comme la pluie.* Ainsi, l'eau qui féconde nos champs et la loi religieuse qui féconde nos âmes, viennent d'une même source; l'une et l'autre ont une origine céleste. Quelle mine précieuse, que cette vieille langue des patriarches! quelle magnifique image, que cette loi descendant du ciel, comme la rosée d'Hermon sur les collines de Sion! Ecoutez le prophète soupirant après la venue du Messie et de la loi nouvelle, les yeux fixés sur les nues : « Cieux, s'écrie-t-il, pleuvez!—*Rorate cœli!* » L'Evangile et le Christ se présentent à son imagination sous la forme d'une rosée divine, de même que l'ancienne loi était liée à cette image dans l'esprit juste et profond des premiers patriarches. Tant de poésie, jointe à tant de vérité, n'a pu se perdre même au sein de la plus grossière idolâtrie. Pindare souhaite que la rosée du dieu Pan coule dans l'esprit de ceux qu'il aime; une autre fois, à l'aspect de Rhodes jouissant de la paix et des arts, il dit que le souverain des dieux a répandu sur cette ville une rosée d'or pur [4].

Enfin, pour revenir à Horus-Apollo, nous allons voir, que si la langue hébraïque fait descendre la loi de la même source que la pluie [5], le compilateur égyptien nous dit qu'en Egypte la peinture hiéroglyphique représentant la *pluie* ou la *rosée tombant du ciel*, signifiait la *doctrine religieuse* [6].

[1] פקד, *visiter,* et *préceptes de Dieu.*

[2] עדה, *testimonium,—lex Domini.*

[3] « Dei præcepta apellari testimonia, quæ testimonium habent à patribus, tanquàm testibus oculatis, vel auritis; suntque lex per traditionem accepta sine scripto. » *Aben Ezra.* Voir Stock.

[4] Βρέχε Θεῶν βασιλεὺς ὁ μέγας
Χρυσαῖς νιφάδεσσι πολιν. (*Olym.*, od. VII. Voir aussi *istm.*)

[5] ירה, îrê, *descendre, ejaculatus est, venir d'en haut :* d'où *pluie* et *loi, doctrine.* Voyez les *Etudes hébr. facilitées*, p. 147.

[6] Παιδείαν δὲ γράφοντες οὐρανὸν δρόσον βάλλοντα ζωγραφοῦσι. Horus Apollo, lib. 1, c. 37.

Il est vraiment bien fâcheux que le grammairien d'Alexandrie ne nous ait pas donné la collection complète des signes sacrés; mais il les ignorait probablement, les dieux avaient peut-être déjà perdu la voix, comme les oracles devant le Verbe fait chair. Laissons donc notre auteur, et terminons cet article par *Osiris*, *Apis* et la tête de *Bélier*, personnages éminemment égyptiens; nous trouverons encore sur eux le cachet hébraïque.

En Egypte, comme chez tous les peuples païens, la Divinité n'a guère été considérée que sous le rapport de la puissance et de la force physique. *Osiris* était la principale divinité des Egyptiens, qui le regardaient comme le premier de leurs *rois*. On s'imagina que son âme avait passé dans le corps d'un *bœuf* [1]. Or, la racine *sir* du fameux *Osiris*, signifie en hébreu celui qui a la *puissance*, la *force;* ses dérivés se traduisent par *roi* et *bœuf* [2]. Aussi, dit l'auteur du *Dictionnaire historique des Cultes*, selon les anciens les plus savans et les plus judicieux, le nom d'*Osiris* signifiait le *roi*, le *gouverneur*.—Ce n'était pas tout d'avoir trouvé le *bœuf* pour y loger l'âme du *fort*, il fallait donner à la divinité ruminante un nom qui exprimât sa puissance. Et le dieu qui mange du foin, comme dit David, fut appelé *Apir*, ou *Apis* pour nous conformer à l'usage; c'est ainsi que אביר *Abir* a été traduit par les Septante [3].

La royauté était aussi quelquefois représentée par le signe suivant, dans lequel entre une abeille [4] . Or, en hébreu et en chaldéen, le mot qui signifie *abeille*, signifie encore *ductor*, gouverneur [5]. — La tête de *Bélier* caractérise un Dieu. dans les signes sacrés [6]. C'est toujours l'idée de force appliquée à

[1] Voir le dictionnaire des cultes religieux, ou celui de Noël.

[2] שור, *principatum tenuit;* שר, *princeps:* שור, *bos*. Les Chaldéens changent le ש en ת : תור, *tour* c'est *taur*-us.

[3] Voici le texte : מדוע נסחף אביריך. Les Septante : *Διατι εφυγεν οπισω Απῖς, ο μοσχος, ο επλεκτος σου*. Jer., cap. XLVI. Il est à remarquer que Septante ont commenté *Abir*, par *puissaut*, afin que l'on voie bien ! s'agit d'*Apis*.

Voir les *Annales*, N° 51, tom. IX, p. 217.

Voir Buxtorf, דבר, daber.

Voir M. de Paravey, dans les *Annales*, N° 57, tom. X, p. 207.

la Divinité, comme dans les Cabires de Samothrace, comme dans le chêne sacré de la mythologie celtique. Ainsi dans la langue sainte *al* exprime la *force*, et ses dérivés sont le *bélier* et le *chêne* [1]; ainsi encore dans la langue sainte *âz* représente la *force*, et ses dérivés sont le *bouc*, puis un ancien dieu des Arabes, *Azz-os*, puis *As*, qui, dans toutes les langues celtiques, a signifié *Dieu*, le Seigneur [2]. C'est la racine d'*Hezus*, le *fort*, c'est celle des *Ases*, ces puissans guerriers qui vinrent de l'*Asie*, où ils avaient leur As*gard* [3].

Le lecteur tirera facilement la conclusion qui ressort de ce que nous venons de dire : la langue hébraïque se trouve dans les antiquités égyptiennes ; elle les explique quelquefois, et peut contribuer à la résurrection de la langue hiéroglyphique. Le tems des systèmes est passé ; les hommes ont été trop souvent trompés par leur empressement à saisir de brillantes chimères qu'ils prenaient pour une révélation de la vérité. Nous nous contentons de citer des faits, d'apporter dans la ruche commune le fruit de nos excursions, comme le manœuvre apporte une pierre à l'architecte, sans savoir si elle est digne d'occuper une place dans l'édifice qu'on élève.

ROSSIGNOL.

N. B. La meilleure et la plus récente édition d'*Horapollon* est celle qui a été publiée par M. Conrad Leemens, sous le titre : *Horapollinis Niloi hieroglyphica, edidit, diversorum codicum recentes collatorum, priorumque editionum varias lectiones et versionem latinam subjunxit, adnotationem, item hieroglyphicorum imagines et indices adjicit* Conradus Leemans. Amsterdami, apud Muller et socios, 1835. Très-gros volume in-8°.—Les *figures* des hiéroglyphes d'Horus y ont été ajoutées d'après M. Salvolini.

[1] אל, *fortis;* אל, *Deus;* אלה, *quercus*, ilex; איל, *aries;* איל, *fortitudo.*

[2] עז, âz, *robur;* עז, *hircus.* — Dans le discours de l'empereur Julien, on lit ; Ἀρης Αζιζος λεγόμενος ὑπὸ των οἰκοῦντων την Εδεσσυν. — M. Mallet, Edda, édition de Genève, page 57.

[3] Voir l'Edda, *passim*. On peut traduire ce mot par *le camp des forts*. As-gard.



Civilisation.

INFLUENCE DU CHRISTIANISME
SUR
L'AFFRANCHISSEMENT DES ESCLAVES ET DES SERFS.

Troisième et dernier Article[1].

Les croisades ont émancipé les serfs de l'Europe. — Les soldats croisés étaient émancipés. — Des serfs ecclésiastiques. — Villes d'asile. — La servitude musulmane. — Les croisades en ont préservé l'Europe. — Ordres religieux fondés pour la rédemption des esclaves. — Esclavage *américain*. — Efforts de la Religion pour l'adoucir.

En recherchant les diverses causes qui, sous l'influence du Christianisme, ont préparé et amené l'abolition de la servitude, nous ne pouvons omettre de parler des Croisades. Bien des pages ont été écrites contre ces expéditions religieuses; des jugemens sévères, quelquefois passionnés, ont été portés à leur occasion; ce n'est point ici le lieu de les examiner et de les discuter : nous devons envisager les Croisades sous le seul point de vue qui se rattache au but de ce travail, c'est-à-dire que nous rechercherons l'effet qu'elles ont produit sur l'affranchissement des Serfs.

A l'époque où ces grandes entreprises s'exécutèrent, trois sortes de droits étaient exercés par les Seigneurs sur les Serfs : 1° le *droit de poursuite*, qui attachait le serf à la glèbe, et l'empêchait d'abandonner le sol auquel il était pour ainsi dire inhérent; 2° le droit de *for-mariage*, qui l'obligeait à ne se marier que dans le ressort de la seigneurie à laquelle il appartenait; et 3° celui de *main-morte*, qui interdisait au serf la libre disposition de ses

[1] Voir le deuxième article dans le N° 60, tom. x, p. 429.

biens. Il existait pourtant un droit d'hérédité sur les biens du serf décédé; mais comme il ne pouvait être exercé que par de très-proches parens, il en résultait que fort souvent les successions se trouvaient dévolues au seigneur.

Quand les guerres saintes commencèrent, ce fut comme un appel que la religion adressait aux chrétiens; tous étaient convoqués, l'assistance de tout ce qui portait la croix dans son cœur était réclamée sans distinction, sans exception : la religion sollicitait des bras et des épées; il n'y avait pour elle ni maîtres ni serfs, il n'y avait que des chrétiens. *Dieu le veut*, *Dieu le veut!...* ce cri d'enthousiasme pieux qui a retenti jusqu'à nous, sortait également de la bouche du puissant seigneur féodal, du bourgeois des cités et du vilain [1] des campagnes, qui se présentaient ensemble pour recevoir la croix des mains du Pape Urbain, de Pierre l'hermite ou de S. Bernard, dans ces fameuses réunions de Clermont et de Vezelay, où la chrétienté tout entière semblait s'être donné rendez-vous pour se ruer sur l'empire du Croissant, et lui enlever la cité sainte.

Le serf, en se croisant, renonçait donc à demeurer plus longtems attaché à cette terre ingrate qu'il arrosait de tant de sueurs pour ne recueillir qu'une si faible portion des fruits qu'il tirait de son sein : sa foi, d'accord ici avec son intérêt, lui faisait préférer de consacrer ses forces au service de la Croix en faisant le *sainct véage*. Le serf *tréfoncier* (ou attaché au sol) était donc affranchi de fait par la détermination spontanée qui l'entraînait en Asie.

Quoique d'une manière moins prompte et moins directe, les Croisades influèrent aussi sur la servitude plus spécialement inhérente à la personne. Les Croisés étaient des soldats, et des soldats privilégiés; c'étaient les soldats de Dieu. Or, il paraît certain qu'en général, la milice affranchissait l'homme qui s'enrôlait. D'après le droit Romain, l'esclave qui, au sû de son maître, servait quelque tems dans les armées, devenait libre. Or, les descendans de Clovis et de ses compagnons n'estimaient pas moins la profession des armes que ne faisaient ceux de Romulus; ils devaient lui accorder les mêmes priviléges. Et puis

[1] Le mot de *vilain* vient de *villanus*, homme de la campagne.

pour un peuple plein de foi, quelle force n'ajoutait pas à cette considération la croix empreinte sur les armures? Aurait-on pu, sans une sorte de profanation, charger de nouveau, des fers de la servitude, des mains qui venaient de délivrer la cité sainte? Ne se serait-on pas cru coupable d'un véritable sacrilége, en réclamant des droits sur les restes de ce sang qui avait coulé pour Jésus-Christ sur les champs de bataille de la Palestine? Guerriers généreux que l'Eglise comblait de ses faveurs les plus abondantes, sur qui se fixait l'admiration de la chrétienté, auraient-ils pu, de retour dans la patrie, être replongés dans l'abjection de l'esclavage?.— L'esprit du tems ne permet pas de le penser. On ne trouve, il est vrai, aucune ordonnance qui enjoigne positivement aux seigneurs d'accorder à leurs serfs la faculté de se croiser, et de leur départir la liberté au retour de la Croisade; mais les mœurs de l'époque rendaient cette injonction superflue. «*Le père*, dit un contemporain, *n'osait s'opposer au départ de son fils; la femme, retenir son mari; le seigneur, arrêter son serf: le chemin de Jérusalem était libre à tous par la crainte et l'amour de Dieu*[1]. » De telle sorte que si les seigneurs voyant les serfs abandonner la culture des terres pour la Croisade, tentèrent de les retenir, ce fut sans succès, comme le prouve suffisamment cette immense multitude de Croisés qui, durant deux siècles, couvrit la route de l'Orient.

Une preuve, d'un autre genre, qui établit le même fait, résulte de ce qui se passait à l'assemblée du Mans à l'époque de la 3e croisade. On signifia aux habitans des villes et des campagnes, que ceux qui prendraient la croix sans l'autorisation de leurs seigneurs, ne se trouveraient point par là dispensés de lui payer la dîme[2]; déclaration qui suppose le serf croisé sans la permission du seigneur, déchargé de tout ce qu'il doit à ce seigneur par l'acquit de la dîme à laquelle il était obligé. C'était une conséquence forcée du principe qui faisait considérer l'acte de prendre la croix comme une œuvre spirituelle placée hors

[1] *Belli sacri historiæ* ab autore incerto.

[2] Burgenses verò et rustici qui sinè licentiâ dominorum suorum crucem acceperint, nihilòminùs decimas dabunt.

(*Rogerus de* HOVEDEN, annales, part. II.)

des limites de l'autorité temporelle des seigneurs, qui ne pouvaient point intervenir pour l'empêcher.

Avant les Croisades, il résultait, on doit le reconnaître, de la combinaison d'une règle portée par les canons des plus anciens conciles avec l'état social à cette époque, pour les serfs ecclésiastiques, une difficulté plus grande que pour tous autres, d'arriver à la liberté. En effet, les canons défendaient en principe d'aliéner les biens ecclésiastiques; or, les serfs étant à cette époque considérés comme faisant partie des biens, on tirait cette conséquence rigoureuse que les auteurs de ces canons n'avaient pas entrevu (du moins l'esprit général de l'Eglise doit porter à le penser), que les ordonnances ecclésiastiques elles-mêmes défendaient l'affranchissement. Les Croisades mirent un terme à ce fâcheux état de choses, en offrant aux serfs, comme nous le disions plus haut, un affranchissement tacite auquel on ne pouvait s'opposer. Avant les Croisades enfin, le besoin poussait souvent les fidèles à présenter leurs têtes à ce joug qui se rivait si fortement, mais qui du moins leur assurait le pain de chaque jour. — Depuis le commencement de ces guerres, cette oblation de sa personne dut prendre une autre direction : on aima mieux servir Dieu lui-même dans les hasards de la Croisade, que de s'assujétir même aux ministres de son Eglise, possesseurs de fiefs, sous des conditions toujours plus pénibles.

Aux considérations générales que nous avons présentées jusqu'ici, on peut en joindre d'autres qui font voir, quoique d'une manière moins directe, l'essor inconnu jusque-là qui fut imprimé par les Croisades à l'abolition de la servitude chez nos pères.

Il existait certaines villes gratifiées de priviléges extraordinaires qu'elles avaient obtenus des princes : c'est principalement en Allemagne qu'elles se trouvaient. Un des plus précieux de ces droits, fut celui en vertu duquel le serf qui était venu chercher un asile dans leur sein pouvait en sortir homme libre après un an de séjour, si, durant cet intervalle, son maître ne l'avait point réclamé. Les Croisades donnant prétexte aux serfs de quitter la terre et le manoir auxquels ils étaient attachés, un grand nombre saisit une occasion si favorable pour se jeter dans les villes libres, et y acquérir par une courte prescription cette liberté, objet de leurs désirs.

Ainsi encore les seigneurs, même les plus puissans, non contens d'aliéner leurs biens fonds pour fournir aux dépenses de l'équipement et du voyage, vendaient des franchises et des priviléges aux villes empressées de profiter d'une conjoncture qui devait accroître leur importance et leur prospérité.

Les ventes de fiefs, de terres, de franchises; la mort du grand nombre de seigneurs féodaux que la maladie emporta ou qui tombèrent sous le glaive des Musulmans, eurent pour résultat de concentrer dans quelques mains les terres féodales, qui cessèrent ainsi d'être subdivisées à l'infini : il s'en suivit plus de facilité aux serfs qui voulaient parvenir à l'affranchissement. En effet, il arrivait, en vertu de cette jurisprudence des anciennes coutumes portant que : *nul ne peut franchir* (affranchir) *son serf sans l'autorité de son pardessus*, c'est-à-dire du suzerain immédiatement supérieur ; il arrivait, disons-nous, que, comme l'octroi de la liberté dépendait rarement de la volonté d'un seul patron, le nombre considérable des *pardessus* multipliait les obstacles à l'affranchissement. Une première manumission remettait le sort du serf au jugement du seigneur médiat ; par une seconde, il était réservé au troisième seigneur, et ainsi de seigneur en seigneur, en remontant jusqu'au roi. Aussi le pauvre serf était-il obligé de multiplier les requêtes, et, ce qui pis était, de payer à chaque suzerain la somme que chacun d'eux exigeait pour l'affranchissement dépendant de sa juridiction. On conçoit que, plus d'une fois, le pécule du malheureux fut épuisé et sa bourse tarie avant d'avoir parcouru tous les degrés de cette échelle de puissans et souvent avides spoliateurs.

Au milieu de toutes les autres, une cause, d'une nature toute morale, eut sa part d'efficacité. — Dans les circonstances critiques et solennelles de la vie, les sentimens, on le sait, se développent avec plus de force et de vivacité. Placée sous le coup d'une impression de péril, l'âme de l'homme devient plus religieuse et se rapproche davantage de la Divinité, en cherchant à se la rendre favorable; c'est ce qui a lieu même dans nos siècles d'indifférence ou d'impiété ; combien plus cela devait-il être dans des siècles de foi! — Aussi le seigneur féodal, à la veille d'entreprendre un voyage lointain, semé pour lui de dangers de toutes sortes, que son imagination grossissait encore, s'occu-

pait-il de les écarter en s'assurant contr'eux une protection dans le ciel; il songeait alors aux œuvres de charité par lui négligées peut-être jusque-là. « Soyons miséricordieux à nos pauvres serfs, » se disait-il, nous obtiendrons nous-même miséricorde, comme » notre Dieu nous l'a promis dans son Evangile [1]. » Et il offrait à ce Dieu la liberté d'un certain nombre de serfs du manoir féodal... Puis venait la pensée de l'incertitude du retour dans la terre natale : à la veille du jour où l'on doit lui adresser un long adieu, elle se présente si vive et si attristante! Et il ajoutait : « Soyons doux et bienfaisant envers les souffreteux, envers les » pauvres vilains qui sont attachés à notre glèbe; et peut-être » alors le Seigneur nous accordera de posséder encore la terre de » nos pères, de revenir un jour pour y mêler nos cendres à leurs » cendres [2]. » Et, cédant aux pieuses impulsions de la charité chrétienne, il accordait des priviléges et des franchises à ses vassaux, adoucissait leurs corvées, allégeait et diminuait les tailles et les servitudes. — Mais si, impénétrable en ses desseins, le Seigneur lui réserve un tombeau dans l'Orient, du moins sa mémoire vivra sous le ciel de la France; elle y sera bénie dans les lieux où il naquit, et de génération en génération, les pères transmettront aux enfans le nom de ce tant débonnaire seigneur, et tous ensemble prieront pour le repos de son âme.

Il était, sans nul doute, préoccupé de quelqu'une de ces bonnes pensées, ce Philippe, comte de Flandre et de Vermandois, qui écrivait cette pieuse et charitable déclaration, consignée dans les coutumes qu'il accordait aux habitans d'Aire en Artois. « Nous, » Philippe...., sur le point de partir, pour délivrer des mains » d'une nation infidèle, la terre sainte dans laquelle le fils de » Dieu nous a rachetés au prix de son sang de la puissance du » démon, nous avons cru convenable de conserver et de confir- » mer aux habitans de nos domaines la liberté et les franchises » que les princes nos prédécesseurs leur ont accordées [3]. »

[1] Beati misericordes : quoniam ipsi misericordiam consequentur. *Math.*, ch. v, v. 7.

[2] Beati mites : quoniam ipsi possidebunt terram. *Id.* v. 4.

[3] Nos Philippus... peregrinaturi ob terram sanctam in quâ nos filius Dei pretio sanguinis sui de potestate diaboli liberavit, ministerio nostro si

Pour fortifier les observations qui précèdent, nous placerons ici celles qu'ont suggérées les Croisades, sous le rapport qui nous occupe, à un historien contemporain dont le nom est déjà connu des lecteurs des *Annales*, et qui a trouvé dans ce recueil des éloges mérités, et quelquefois une critique sévère. Voici comment s'exprime M. Michelet : « Quels sentimens d'huma- » nité, de charité, d'égalité, les Chrétiens n'ont-ils pas eu l'occa- » sion d'acquérir dans cette communauté de périls et d'extrêmes » misères!... Le jour où, sans distinction de libres et de serfs, » les puissans désignèrent ainsi ceux qui les suivaient, *nos pau-* » *vres*, fut l'ère de l'affranchissement. Le grand mouvement de » la Croisade ayant un instant tiré les hommes de la servitude » locale, les ayant menés au grand air par l'Europe et l'Asie, ils » cherchèrent Jérusalem et rencontrèrent la liberté. Cette trom- » pette libératrice de l'Archange, qu'on avait cru entendre en » l'an mil, elle sonna un siècle plus tard dans la prédication de » la Croisade. Au pied de la tour féodale qui l'opprimait de son » ombre, le village s'éveilla : cet homme impitoyable, qui ne » descendait de son nid de vautour que pour dépouiller ses vas- » saux, les arma lui-même, les emmena, vécut avec eux, souf- » frit avec eux; la communauté de misères amollit son cœur. » Plus d'un serf put dire au baron : *Monseigneur, je vous ai trouvé* » *un verre d'eau dans le désert; je vous ai couvert de mon corps au* » *siége d'Antioche ou de Jérusalem*.... Dans cette mortalité ter- » rible, lorsque tant de nobles avaient péri, ce fut souvent un » titre de noblesse d'avoir survécu; on sut alors ce que valait un » homme : les serfs eurent aussi leur histoire héroïque, les pa- » rens de tant de morts se trouvèrent parens des martyrs..... L'hu- » manité recommença alors à s'honorer elle-même dans les plus » misérables conditions. Les premières révolutions communales » précèdent ou suivent de près l'an 1100 : ils s'avisèrent que » chacun devait disposer du fruit de son travail, et marier lui- » même ses enfans; ils s'enhardirent à croire qu'ils avaient droit

dignabitur, sed virtute suâ, ab immundâ gente liberandam, dignùm duximus hominibus terræ nostræ libertatem et immunitatem quam eis antecessores nostri, retrò principes, indulserunt, conservare et confirmare. (*Consuetudines amicitiæ ariensium* in artesiâ apud d'Achery, *Spicileg.*, tom. 3, p. 553, ed. in-f°.)

» d'aller et de venir, de vendre et d'acheter, et soupçonnèrent » dans leur outrecuidance qu'il pouvait bien se faire que les » hommes fussent égaux. Jusque-là, cette formidable pensée de » l'égalité, ne s'était pas nettement produite [1]. »

C'est ainsi, qu'avec plusieurs autres causes, par nous mentionnées, mais plus puissamment que la plupart d'entr'elles, les Croisades amenèrent, sous l'inspiration du Christianisme, la publication de ces fameuses lettres d'affranchissement général rapportées dans un précédent article, que donnait le roi Louis-le-Hutin, 40 ans après St. Louis, pour assurer l'émancipation de tous les serfs de la couronne.

Quelques personnes, emportées par un sentiment d'humanité moins sage et moins réfléchi qu'honorable à leur cœur, se récrieront sur le long espace de tems qui fut nécessaire pour procurer l'affranchissement des serfs; elles accuseront la dureté des mœurs de nos pères, et probablement aussi l'Eglise qui, au gré de leur impatience, aurait dû frapper des coups retentissans, et procurer rapidement, par ses foudres, le résultat auquel elle parvint insensiblement par l'influence de son esprit. — Mais ici, nous répéterons ce que nous écrivions, en parlant de l'abolition de l'ancien esclavage : « La religion, non plus que » la nature, ne fait rien brusquement : ses travaux sont lents » quelquefois, parce que ses ouvrages doivent être éternels [2]. » Nous ajouterons, avec un écrivain de notre époque, que « l'af» franchissement général, pour n'être pas funeste à la société, » doit s'opérer par le concours simultané des maîtres et des es» claves : insensiblement les premiers conçoivent des sentimens » plus humains, se relâchent dans l'exercice de leurs droits; les » autres perdent la rudesse d'un naturel brut et sauvage, et se » préparent à ne point abuser de la liberté qui les attend. — On » peut alors espérer qu'ils n'imiteront pas ces bêtes féroces qui, » long-tems captives, dévorent leurs libérateurs imprudens dès » qu'elles peuvent déployer leur force et leur rage. » Enfin, à ces hommes témérairement impatiens, de récentes et funestes expériences peuvent répondre plus haut que nous ne le ferions

[1] *Histoire de France*, tom. II, pag. 258 et suiv.

[2] Voir le premier article dans le N° 7, tom. II, p. 29.

avec des paroles : St.-Domingue, avec son sang et ses ruines, est là pour attester lequel vaut mieux de la méthode lente, mais sûre, suivie par la religion, ou de l'essai brusque et imprudent tenté par les philantropes et les philosophes de la fin du 18e siècle.

Et puis, qu'on ne s'y trompe pas, plus d'une fois l'affranchissement trouva son principal obstacle chez ceux-là même auxquels on l'offrait. — Plus d'une fois il fallut faire une sorte de violence aux serfs pour les obliger à acquérir leur liberté. Ignorant toute position sociale autre que celle dans laquelle avaient vécu leurs pères, dans laquelle ils étaient nés et avaient été élevés eux-mêmes, ces hommes refusaient un bien qu'ils ne pouvaient apprécier, et qui leur apparaissait comme un malheur dont la conséquence allait être de les faire sortir de la grande famille de leur seigneur, de les priver des bienfaits de leur dame et châtelaine, ainsi que de l'appui et de la protection de tous les habitans du manoir seigneurial. Nous ne pouvons nous refuser à placer ici le tableau touchant que M. de Marchangy, avec sa plume brillante, a tracé d'un affranchissement ainsi repoussé par le serf; les motifs dont il appuie ce refus, les raisons naïves et attendrissantes qu'il fait entrer dans la requête par lui présentée à son seigneur pour obtenir qu'il le laisse continuer d'être *son homme*, intéressent presqu'autant en faveur du maître que du serf.

« C'était un vieil usage de la plupart des seigneurs de délivrer » deux prisonniers, ou d'affranchir deux serfs la veille de la Na» tivité. L'un d'eux, sur qui le choix de Balliol (c'est le nom du » seigneur) était tombé, vint se jeter à ses pieds, et le conjurer » de le garder en son pouvoir, attendu que ses père et mère y » avaient vécu. — Laissez-moi donc en votre pain, monseigneur, » disait-il, car vos champs et vos troupeaux me connaissent, et » nous aurions regret à nous quitter : l'homme qui est appuyé ne » tombe pas, mieux vaut obéir qu'avoir la charge de son âme. » Si plus de chevance donne plus de désirs, ce n'est pas grand » avantage; celui qui a peur d'être faible et petit fait affront à » Jésus-Christ, notre Sauveur. Si avec permission de Dieu j'étais » né baron, j'aurais frayeur de devenir un pauvre serf; mais étant » né pauvre serf, j'aurais frayeur de devenir si grand, que ma tête

»en tournerait, et que je ne saurais plus où mon cœur aurait »caché ma jouissance et mené mes habitudes! — Balliol le re- »leva en lui disant : Qu'il te soit octroyé ainsi que tu l'as re- »quis [1]. »

Ainsi s'effaçaient peu à peu les derniers vestiges de la servitude; ainsi le Christianisme faisait-il réellement de l'antique terre des Celtes le royaume des *Francs*, c'est-à-dire des hommes libres; ainsi, à l'exemple de ce qui avait lieu en France, l'esclavage avait-il disparu de presque toute l'Europe vers le 15e siècle. La religion avait donc achevé son œuvre; elle pouvait se reposer et jouir de la reconnaissance des peuples; mais elle se rappela qu'elle était catholique, c'est-à-dire qu'elle n'était point bornée par les lieux. Elle ne trouvait plus d'esclaves autour d'elle; mais, jetant ses regards au loin, elle vit la servitude qui, chassée de l'Europe par le souffle de sa charité, était allé porter ses fers et établir son empire dans des contrées lointaines et infidèles. Le Christianisme l'y suivra; il repoussera l'esclavage menaçant de nouveau l'Europe à l'ombre du Croissant de l'Islamisme par le fer de ses *chevaliers* qui, sur le tombeau de l'Homme-Dieu, ont voué leur épée et leur sang à la défense des faibles; puis il ira avec l'or de la charité racheter, par la main de ses *moines* ceux qui n'ont pu échapper à la férocité des barbares.

Ce nouvel esclavage eut aussi ses apôtres et ses martyrs. Nous citerons ce Pierre Pascal, ce saint évêque de Jaën, qui, dépouillé par la charité de tous ses revenus, et voulant encore être utile à ses frères, se rend lui-même chez les Turcs. Il est chargé de fers; mais bientôt le clergé et le peuple de son église, qui le redemandent à grands cris, envoient à ce pasteur esclave une somme d'argent pour payer sa rançon. Le saint, dit Heliot, la reçut avec beaucoup de reconnaissance; mais, au lieu de l'employer à se procurer la liberté, il en racheta quantité de femmes et d'enfans dont la faiblesse lui faisait craindre qu'ils n'abandonnassent la religion chrétienne; lui, joyeux de sa captivité, garda ses fers, et les barbares le récompensèrent par le martyre Nous pouvons signaler encore Jean Matha, Pierre de Valois,

[1] *Tristan le voyageur*, tom. III, p. 132.

Pierre de Nolasque, rêvant comme de concert la rédemption des esclaves, s'essayant à ce touchant ministère, et couvrant bientôt l'Europe de leurs monastères, boulevards pacifiques élevés par la croix contre l'esclavage, et d'où vont s'échapper sans cesse, pour briser les chaînes de leurs frères, des triomphateurs d'un nouveau genre, cachés sous le froc du moine et sous la bure du cénobite. Le voyez-vous, le Père de la Rédemption, « il s'embarque à Marseille; où va-t-il seul ainsi avec son » bréviaire et son bâton? Ce conquérant marche à la délivrance » de l'humanité, et les armées qui l'accompagnent sont invisi- » bles. La bourse de la charité à la main, il court affronter la » peste, le martyre et l'esclavage; il aborde le dey d'Alger, il lui » parle au nom de ce roi céleste dont il est l'ambassadeur; le » barbare s'étonne à la vue de cet Européen qui ose, seul, à » travers les mers et les orages, venir lui redemander des captifs; » dompté par une force inconnue, il accepte l'or qu'on lui pré- » sente, et l'héroïque libérateur, satisfait d'avoir rendu des mal- » heureux à la patrie, obscur et ignoré, reprend humblement à » pied le chemin de son monastère [1]. »

Un nouveau monde est découvert, champ immense qui va s'ouvrir aux passions des hommes; le Christianisme y aborde en même tems que Colomb, Cortez et Pizare; il est là pour protéger le peuple vaincu, et, tandis que le conquérant farouche charge de fers l'Indien timide, et qu'il crie à l'Europe pour se justifier, que cet Indien n'a pas droit aux priviléges de l'humanité, le Christianisme, par les bulles de ses souverains pontifes, par la voix de Las-Casas et de ses compagnons, accuse les vainqueurs et défend les victimes : il court à travers les mers demander aux rois chrétiens la liberté des Indiens, et le respect pour leurs personnes [2].

[1] Chateaubriant, *Génie du Christianisme.*

[2] Le pape Paul III, par sa fameuse bulle donnée en 1537, déclare les Indiens créatures raisonnables ayant droit à *tous les priviléges du Christianisme.*

Il faut voir dans l'histoire d'Amérique de Robertson, écrivain protestant, comme chacun sait, de quelle manière le clergé catholique et les Dominicains en particulier, chargés d'abord d'évangéliser les Indiens, s'élevèrent contre les maximes de leurs avides et barbares compatriotes à

Et quand, par un subterfuge qu'il est plus facile d'expliquer que de justifier; quand, contraints par la nécessité (ce mot avec lequel on peut couvrir tous les crimes), les Européens transplantent dans ce nouveau monde, des côtes brûlantes de l'Afrique, les esclaves noirs par milliers, le Christianisme, impuissant pour briser leur chaîne, sera du moins là pour les aider à la porter, pour les consoler et les encourager; il sera là pour leur dire avec le missionnaire, que leur malheur sur la terre sera suivi d'une vie meilleure, et que leur patience doit leur assurer la couronne éternelle; il sera là avec un Pierre de Bétancourt [1] pour leur bâtir des hospices et pour fonder l'ordre des Bethléémites qui les suivent jusqu'au fond des mines du Mexique et du Pérou, pour être à portée de veiller sur leurs besoins, les recueillir malades et les soigner dans des infirmeries que la charité chrétienne leur destine dans ces lieux maudits; il sera là avec

l'égard de ces peuples; comment, bravant toutes considérations personnelles, ils allaient jusqu'à refuser d'absoudre et d'admettre à la communion les Espagnols qui tenaient des Indiens en servitude : comment le roi Ferdinand et son conseil, cédant aux vues d'un intérêt politique, déclarèrent par un décret bien honorable aux sentimens du clergé, qu'ils prenaient sur leur conscience le risque de ce qu'on prétendait qu'il y avait d'illégitime dans cet esclavage; *qu'en conséquence les Dominicains et les moines des autres ordres devaient s'interdire à l'avenir les invectives que l'excès d'un zèle charitable, mais peu éclairé, leur avait fait proférer contre cet usage;* comment enfin le prêtre Barthélemy de Las-Casas mérita le titre de protecteur des Indiens que la postérité lui a conservé, par une succession d'efforts, de travaux et de voyages de l'un à l'autre continent, dont trop d'obstacles firent échouer le succès; comment enfin un seul prêtre ayant osé justifier les Espagnols, il excita les cris d'indignation, et encourut l'animadversion du clergé.

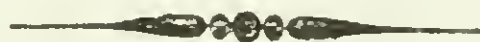
C'est à la puissante médiation des missionnaires espagnols, ajoute Robertson, que les Américains durent tous les réglemens qui tendaient à adoucir la rigueur de leur sort : les Indiens regardent encore les ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers, dans les établissemens espagnols, comme leurs défenseurs naturels, et c'est à eux qu'ils ont recours pour repousser les excursions et les violences auxquels ils sont encore exposés.

[1] Voir dans le *Génie du Christianisme*, l'histoire admirable de ce simple frère de l'ordre de Saint-François, qu'on pouvait appeler le S. Vincent de Paul de l'Amérique.

un père Clavier, debout sur le rivage, pour les attendre à leur arrivée d'Afrique, les descendre du vaisseau négrier, les transporter dans leurs bras, s'ils sont trop affaiblis pour se soutenir, panser leurs plaies, rappeler en eux la force avec la santé, et leur prodiguer les soins les plus tendres en même tems et les plus rebutans; le Christianisme sera descendu enfin à se faire, avec l'héroïque prêtre, l'esclave des esclaves, puisqu'il n'a pu élever ceux-ci jusqu'à la liberté que leur refusent l'ambition, la cupidité et toutes les passions réunies. Mais cessons de citer des noms propres et des faits particuliers; les bornes d'un article ne sauraient les comporter. La nécessité nous force de nous arrêter dans le développement d'un sujet qui comporterait des volumes, et qui, nous le sentons, a été à peine effleuré par nous.

Qu'il nous suffise, pour le moment, d'avoir apporté notre grain de sable à cet édifice élevé à la gloire du Libérateur suprême de toutes les servitudes, de celui qui a semé la charité sur la terre en apprenant aux hommes qu'il était *doux et humble de cœur*.

JULES JAQUEMET,
Avocat à la Cour Royale de Paris.



Histoire naturelle.

L'EMPIRE DE LA NATURE,

D'APRÈS LINNÉ.

Les sciences naturelles ont pris un tel essor depuis quelques années, et on leur accorde aujourd'hui une si haute importance, que nous regardons comme un devoir de consacrer quelques mots au grand homme qui a contribué le plus à leurs progrès ; nous voulons parler de Linné.

Linné est un des plus illustres naturalistes du dix-huitième siècle, et celui dont l'influence a été la plus universelle. Son nom, dit un écrivain moderne [1], peut être placé à côté de ceux de Bacon, de Newton, de Leibnitz, de Descartes, de Boyle, de Haller, d'Euler et des autres grands philosophes qui aimèrent la Religion. [2].

[1] M. Fée, *Vie de Linné,* rédigée sur des documens autographes, 1832, un vol. in-8°.

[2] « Fort attaché à la religion, dit Cuvier, ce grand homme ne parlait de la Divinité qu'avec le plus grand respect, et il saisissait avec un plaisir marqué les occasions nombreuses que lui offrait l'histoire naturelle de faire connaître la sagesse de la Providence. » *Biographie universelle,* article *Linné.*

La plupart des traités de Linné commencent et finissent par des élans vers le Créateur et par des citations de l'Ecriture-Sainte qui annoncent le philosophe éminemment religieux. On lisait au-dessus de la porte de son cabinet ce fragment d'un vers connu : *innocui vivite, numen adest.* « Vivez dans l'innocence ; Dieu est présent. »

Outre ses écrits scientifiques. Linné a composé un petit traité fort curieux qui porte pour titre, *Nemesis divina ;* c'est un recueil d'observations pour prouver que Dieu punit les impies et les malfaiteurs, même en ce monde. Ce livre, pour le fonds des choses, ressemble en partie à celui de Salvien, *De Providentiâ.*

Le plus remarquable des ouvrages de Linné est le *Systema naturæ*, qui commença la grande réforme de la botanique et dont l'autorité est encore en pleine vigueur, malgré les nombreuses découvertes qui ont été faites depuis par une foule d'observateurs. Les premières lignes de ce bel ouvrage sont une admirable profession de foi. Linné commence par décrire ce qu'il appelle l'*Empire de la Nature, Imperium Naturæ,* c'est-à-dire par donner une idée de Dieu, du monde entier, des astres, des élémens et de la terre, dont la surface contient trois royaumes qu'on est convenu de nommer *règnes :* le *règne animal*, le *règne végétal* et le *règne minéral.* Après quelques aperçus sur l'histoire naturelle, sur l'utilité des méthodes, il commence l'examen de chacun de ces règnes en particulier. C'est ainsi que par une conception sublime, ce savant plein de génie, nous fait descendre, par un enchaînement philosophique, de l'Etre-Suprême jusqu'aux animaux les plus imperceptibles. Malgré les imperfections du système, dit un naturaliste distingué [1], on peut assurer que c'est un chef-d'œuvre d'analyse.

Le tableau ci-contre, copié du *Systema naturæ*, donnera à nos lecteurs une idée du beau plan de Linné [2].

[1] Millin. *Revue générale des écrits de Linné.*

[2] Ce tableau continue la série que nous avons donnée, et qui se compose déjà de :

1° Tableau des objets de l'éducation, N° 40, t. VII, p. 316.

2° Tableau de la doctrine renfermée dans les Saintes Écritures, N° 46, t. VIII, p. 302.

3° Tableau des formations géologiques dans leurs rapports avec le récit de la création, N° 50, t. IX, p. 132.

4° Tableau synoptique de l'histoire de la philosophie, N° 53, t. IX, p. 358.

L'EMPIRE DE LA NATURE, D'APRÈS LINNÉ.

ÉTERNEL, IMMENSE, SACHANT TOUT, POUVANT TOUT,
Que DIEU se laisse entrevoir, et je suis confondu!..

J'ai recueilli quelques-unes de ses traces dans les choses créées,
Et dans toutes, dans les plus petites même,
Quelle force! quelle sagesse! quelle inexprimable perfection!
Les *Animaux* soutenus par les végétaux ; les *végétaux* par les minéraux ; les *minéraux* par la terre ;
La *Terre* emportée dans son cours inaltérable autour du Soleil dont elle reçoit la vie;
Le *Soleil* lui-même tournant avec les autres astres :
Et le système entier des *Etoiles* suspendu en mouvement dans l'abîme du vide,
Par celui que tu ne peux comprendre,
Le premier Moteur, l'ÊTRE des ÊTRES, la Cause des causes,
Le Conservateur, le Protecteur universel, et le souverain Artisan de ce monde.
Que tu l'appelles DESTIN, tu n'erres point; il est celui de qui tout dépend :
Que tu l'appelles NATURE, tu n'erres point; il est celui de qui tout est né :
Que tu l'appelles PROVIDENCE, tu dis vrai; c'est dans ses conseils que le monde déploie ses moyens.

LE MONDE

Embrasse tout ce qui, dans l'espace, peut tomber sous nos sens.

LES ASTRES :

Ces Corps lumineux, très-éloignés, qui circulent d'un mouvement perpétuel :

Soit *Étoiles* ;		soit *Planètes* ;
Scintillantes de leur propre lumière ;		n'ayant qu'une lumière empruntée ;
Le *Soleil* et les *Étoiles fixes* plus éloignées,	solaires ; *Saturne*, *Jupiter*, *Mercure*, etc.,	secondaires, entraînées par des Planètes, comme la *Lune* par la Terre.

LES ÉLÉMENS ;

Ces Corps simples qui constituent l'atmosphère des Planètes
Et remplissent peut-être l'intervalle des Astres :

Le *FEU*,	l'*AIR*,	l'*EAU*,	la *TERRE*,
lumineux,	transparent,	diaphane,	opaque,

vivifiant.	fécondant.	se répandant, concevant.	en repos, stérile.

LE GLOBE TERRESTRE ;

Ce Corps planétaire qui tourne sur lui-même en 24 heures, et autour du Soleil en un an,
Sous l'atmosphère que les Elémens lui forment.
Les productions de la Nature le couvrent d'une écorce admirable, dont nous étudions la superficie.

LA NATURE :

Loi immuable de DIEU, par laquelle chaque chose est ce qu'elle est, et agit comme il lui est ordonné d'agir ;
Ouvrière universelle, savante sans instruction,
Elle ne fait rien par sauts ; opère en secret ; et dans toutes ses opérations, suit ce qui est le plus utile.
Rien de vain, rien de superflu, tout sert à la Nature pour accomplir ses œuvres.

LES CORPS NATURELS

Comprennent tout ce dont la main du Créateur a composé la Terre.

MINÉRAUX.	VÉGÉTAUX.	ANIMAUX.
Corps en masse, ne vivant, ni ne sentant.	Corps organisés, vivans, ne sentant point.	Corps organisés, vivans, sentant, et se mouvant spontanément.

Et le GLOBE se trouve ainsi formé par les TROIS RÈGNES DE LA NATURE :

LE RÈGNE MINÉRAL.

Brut,
Il occupe l'*intérieur* de la Terre ;
s'y forme
par la *cristallisation ;*
et
mélangé sans ordre,
est modifié
par les circonstances.

LE RÈGNE VÉGÉTAL.

Verdoyant ;
il revêt la *surface* de la Terre,
pompe sa nourriture terrestre
par des racines absorbantes,
et respire l'aérienne
par des feuilles mobiles.
Dans l'effervescence de sa métamorphose,
il déploie cette pompe nuptiale
qui lui fait produire des graines,
propres à se répandre
dans des lieux déterminés.

LE RÈGNE ANIMAL.

Sentant,
il pare les *dehors* de la Terre ;
se meut volontairement ;
respire ;
produit des œufs.
Il est excité par le tourment de la faim,
l'attrait du plaisir,
et les angoisses de la douleur.
Déprédant
le Règne végétal est le sien même,
Il les restreint,
et l'équilibre de tous se perpétue.

Archéologie.

DESCRIPTION DES RUINES DE BABYLONE,

PAR M. RAOUL ROCHETTE.

Troisième Article [1].

Art babylonien considéré dans ses rapports avec l'histoire générale. — Proportions colossales de l'architecture et de la sculpture. — Palais de Cosroès. — Inscriptions cunéiformes des briques. — Enduits des murailles en émail. — Peintures babyloniennes. — Cachets et amulettes. — Colosses. — Vision de Nabuchodonosor II. — Ses rapports avec la Diane d'Ephèse et l'Apollon amycléen. — Colosses de Bamiam.

5e Leçon.

Dans les leçons précédentes, M. Raoul-Rochette a réuni et discuté tout ce que les écrivains anciens, juifs et grecs, nous ont transmis sur l'antique Babylone, tout ce que les voyageurs modernes nous ont appris sur ses ruines; et, par l'ensemble de ces documens, il a composé un tableau aussi complet que le permettent l'éloignement des tems et des lieux, et la dispersion des témoignages de tout genre. Après avoir parcouru les monceaux de briques qui furent jadis Babylone, il a tâché de reconstruire par la pensée ces édifices écroulés, d'en visiter les ornemens, la disposition intérieure et extérieure. Après avoir recherché les traces des simulacres des Dieux chaldéens, pour rattacher à leur représentation extérieure l'idée dont ils étaient le symbole, le savant professeur a voulu résumer toutes ces notions diverses sous un point de vue : le rapport de cet art avec le peuple qui l'a créé.

En effet, ce n'est pas seulement l'aspect des monumens, leur conformation, leurs décorations, leur style, que l'archéologie doit observer, elle doit rattacher les effigies des Dieux à la religion qui les honore, les édifices, palais,

[1] Voir le 2e article dans le N° 61, ci-dessus, p. 141 de ce volume.

maisons même, aux mœurs, aux usages, aux habitudes de ceux qui les habitent, l'art à la civilisation, à la société, dont il est le produit. Considéré sous ce point de vue, l'art devient une des manifestations les plus évidentes de l'esprit humain, un des élémens les plus importans de son histoire. Il éclaire l'origine et les relations primitives des peuples, il jette un jour tout nouveau sur leur développement, sur leurs périodes de grandeur et de décadence, sur leur caractère original et sur les traits particuliers qui les distinguent.

Ainsi l'histoire de l'art babylonien sera considérée dans son rapport avec l'histoire générale.

Le caractère dominant de l'architecture babylonienne, caractère qui se retrouve également dans la sculpture, c'est sa proportion colossale; tel est le fait qui résulte des récits anciens, comme des ruines qui subsistent encore; telle est l'impression que Babylone a laissée dans le tems de sa splendeur à des hommes en garde contre tout sentiment d'admiration, comme étaient les prophètes hébreux, ou à des hommes étrangers de races, de langues, de mœurs, et préoccupés par conséquent d'idées différentes, comme Hérodote et les compagnons d'Alexandre. Peut-être les Grecs ont-ils exagéré un peu les dimensions des principaux édifices; peut-être ont-ils cru trop facilement aux témoignages intéressés des prêtres qui voulaient rehausser l'éclat de leurs Dieux en agrandissant les monumens élevés en leur honneur; mais il est un fait évident, palpable pour ainsi dire, que l'admiration ne saurait défigurer, c'est l'élévation des maisons particulières. Hérodote qui avait parcouru l'Egypte où les demeures n'avaient qu'un étage, et qui était né en Grèce où les habitations étaient également peu élevées, vit avec étonnement dans cette ville immense plusieurs étages les uns au-dessus des autres, et des maisons, pour ainsi dire, amoncelées. Jérémie exprime la même idée, lorsqu'il désigne Babylone sous le nom de *montagne*, et les ruines de cette ville par celui de *montagne de combustion* [1], expression qui se retrouve dans le texte grec de Bérose, tel qu'Eusèbe nous l'a conservé.

Les matériaux qui servaient à construire de si grands édifices contrastent singulièrement avec eux. Des briques tantôt séchées au soleil, tantôt cuites au four, liées ensemble par de l'asphalte ou bitume, et séparées par des couches de roseaux, suffisaient pour élever ces monumens dont les proportions gigantesques et les masses solides semblaient destinées, non à la vie d'un peuple ou d'une société, mais à l'éternité toute entière. On conçoit que de semblables matériaux étaient peu favorables à la beauté de l'architecture, à l'élégance et à l'harmonie des formes; en effet, nous pouvons affirmer que ces constructions étaient exécutées dans un style barbare qui sacrifiait la perfection des détails à l'imposante largeur de l'ensemble. Les ruines de Babylone sont dans un état de destruction trop avancé pour fournir les élémens

[1] Ecce ego ad te, *mons pestifer*, ait Dominus, qui corrumpis universam terram : et extendam manum meam super te et evolvam te de petris, et dabo te in *montem combustionis*. *Jérémie*, ch. LI, v. 25.

d'une restauration probable (Voir la note A). Mais à défaut des monumens originaux nous pouvons nous en former une idée d'après un édifice dont il reste encore une notable partie. C'est une ruine dans laquelle il est impossible de reconnaître, avec l'abbé de Beauchamp et M. Mignan, un ancien édifice chaldéen, mais qui en présente du moins une imitation, un souvenir. Elle est située à trois lieues de *Bagdad*, non loin du Tigre, dans l'enceinte de l'ancienne *Ctésiphon*, et a dû appartenir, comme l'indique son emplacement et même la tradition locale, au palais des Sassanides. On la désigne sous le nom de *Takht-kesra*, c'est-à-dire *voûte* ou *palais de Cosroès* [1]. C'est une vaste façade bâtie en briques cuites au four; au milieu est une grande arcade et des deux côtés quatre rangs de petites arcades feintes ou niches entremêlées de grandes colonnes sans bases, sans chapiteaux, qui dans leurs dimensions et leur éloignement n'ont entre elles aucune concordance. L'arcade du milieu a près de 100 pieds de hauteur sur 76 pieds de largeur et 148 de profondeur; l'édifice entier a 250 pieds de longueur. Tout dans ce monument indique un art peu avancé: on n'y remarque nulle proportion, nulle harmonie dans la distribution des parties, nulle intelligence du but et des lois de l'architecture. La colonne, dépouillée de tout ce qui caractérise l'ordre, ne supporte rien et perd avec son utilité presque tout son mérite; les arcades feintes, prodigieues, sans mesure, entassées sans ordre, ne sont plus qu'un vain placage. En effet, ce qui constitue la principale beauté des œuvres de l'architecture, c'est l'appropriation de chaque partie, de chaque ornement même, au monument tout entier, c'est le rapport parfait entre sa forme et son usage, entre ses proportions et les lois générales de la pesanteur: les plus belles voûtes sont à la fois les plus solides.

Un autre trait général de l'architecture babylonienne, c'est le revêtement des murs extérieurs; et ici c'est moins un ornement arbitraire qu'une nécessité imposée par le mode de construction et par la nature des matériaux employés. En effet, si toutes les briques nous sont parvenues de l'ancienne Babylone, couvertes sur une de leurs faces d'inscriptions en caractères *cunéiformes*, ce serait une erreur de penser que ces briques présentaient leurs faces couvertes d'inscriptions de manière à ce que les murs des monumens devinssent un vaste livre où chacun pût lire les *annales de l'empire*, les *dogmes de la religion* ou les *préceptes de sa morale*. Il n'en était pas ainsi, et c'est un fait que tous les voyageurs ont observé: on posait les briques sur leur côté plat où l'inscription était gravée, de sorte que les caractères étaient cachés par le ciment et perdus dans le mur. Ce singulier peuple écrivait pour n'être pas lu, et cachait éternellement à la postérité ce qu'il avait dessein de lui transmettre (Voir la note B.) Il y a au musée britannique un petit nombre de briques qui portent leurs inscriptions sur la tranche, mais il est probable que cette tranche n'était pas celle qui formait le côté extérieur du mur. Ainsi ce n'était que par la ruine complète d'un édifice babylonien, que les documens dont ses matériaux étaient couverts pouvaient se produire au jour. Cette remarque nous

[1] On sait que le nom de Cosroès est le plus commun dans la dynastie des Sassanides, puisqu'il n'a pas été porté par moins de vingt-deux princes.

explique comment les inscriptions n'excluaient pas la coutume de peindre les murs des monumens de Babylone. Ce revêtement se faisait en général au moyen de l'émail; mais il était employé de deux manières différentes; tantôt il était posé à plat sur le mur de manière à faire corps avec lui, et à confondre toutes les briques dans une teinte uniforme; tantôt il était appliqué en saillie, de manière à présenter des bas-reliefs. Nous avons des exemples de l'un et de l'autre de ces modes. On a transporté en Europe, et notamment dans le cabinet de Paris, des morceaux de briques vernies soit à une seule couleur, soit à couleurs variées. Souvent même par ce procédé, on traçait sur des pierres des dessins de fleurs ou d'ornemens, et M. Mignan a reproduit dans son voyage une rosace peinte en émail sur une brique, rosace dont on a retrouvé le dessin sur un de ces vases peints, appelés improprement étrusques et qui sortent en assez grand nombre des fouilles entreprises en Italie. M. de Beauchamp rapporte que l'on découvrit à Babylone, dans l'intérieur de l'une des ruines, une chambre sur les murs de laquelle était représentée une vache *en tuiles vernies* avec les symboles du Soleil et de la Lune. Cette assertion est confirmée par le témoignage précis de Ctésias dans Diodore, et par l'usage qui se conserve encore aujourd'hui dans la Perse. On en a trouvé également des traces chez les autres nations, et M. Jomard en a réuni de précieux monumens (Voir la note C.) M. Raoul-Rochette a en outre entre ses mains une production de cette peinture ancienne aussi curieuse que peu connue. Il y a quelques années, un artiste distingué avait entrepris un ouvrage sur la peinture dans l'antiquité et dans les tems modernes. La mort en arrêta l'exécution. Il avait donné à M. Raoul-Rochette un dessin qui devait entrer dans cet ouvrage, et qui a dû être copié sur quelque monument original, comme on peut s'en convaincre par l'examen du style et du sujet. Cette peinture se divise en deux parties; sur la partie supérieure on voit un personnage éminent par son rang, comme l'indique l'élévation de sa taille et sa tiare d'or, un dieu, un prêtre ou un roi (car ces trois personnages se confondent souvent dans les sujets babyloniens), suivi d'un doruphore ou d'un garde-du-corps (σωματοφύλαξ) et en posture d'enfoncer une lance dans la gorge d'un dragon rouge portant une tiare, symbole d'un génie malfaisant ou du principe du dieu du mal lui-même. La seconde partie n'est autre chose que la même idée sous une autre forme; c'est un homme remarquable par sa taille et son costume, vêtu d'une robe bleue rayée d'argent, coiffé d'une tiare radiée, qui porte d'une main un glaive dont il frappe un animal chimérique, à tête d'homme surmontée de cornes de vache, à corps et à queue de lion avec des ailes rouges, et dressé sur ses pattes de derrière.

La même action se remarque aussi avec les mêmes personnages et la même disposition sur une pierre gravée trouvée sur le champ de bataille de Marathon, qui était le cachet d'un des Perses morts dans cette célèbre journée. Ce rapprochement est un argument en faveur de l'authenticité de la peinture toute entière. Ainsi nous voyons sous des formes différentes cette idée morale qui a tenu une si large place dans la mythologie comme dans la philosophie des peuples de l'Orient. C'est un des dogmes qui se trouvent souvent au fond de la plupart des monumens, de la plupart des figures, et qui résument toute une partie de l'art babylonien.

Quant à la peinture proprement dite, il ne nous en reste aucun témoignage direct; les tableaux ont péri en traversant les siècles, ou sont enfouis sous des monceaux de ruines. La sculpture babylonienne nous a laissé beaucoup de *cachets* ou d'*amulettes* sur lesquels on voit un grand nombre de sujets religieux. Cet art a aussi un genre de sculpture qui lui est propre; il taillait les rochers pour en faire des statues ou pour charger leurs parois extérieurs de bas reliefs. Ce mode de sculpture sera le sujet d'une des prochaines leçons.

Il est une sorte de statues commune à la Grèce et à l'Asie, et qui mérite une sérieuse attention, ce sont les *colosses*. D'après le rapport de Daniel, Nabuchodonosor II érigea dans la plaine de Babylone un colosse de soixante coudées de hauteur et de six seulement de largeur. Il y a dans ce manque de proportion une singularité que l'on a cherché en vain à expliquer par plusieurs autres faits analogues. On a comparé ce colosse aux figurines en bronze longues, effilées, qui ont le corps très-long et hors de proportion avec la largeur de leur tête. Ces figures attribuées faussement aux Etrusques, mais qui, par la grossièreté de leur fabrication, attestent un art dans l'enfance, se trouvent en assez grand nombre dans les fouilles pratiquées en Sardaigne. Vraisemblablement ce manque de proportion se rapporte à quelque intention symbolique et a son application dans la religion des Chaldéens. Il était probablement dans le goût de l'Apollon Amycléen, dont Pausanias nous a fait une description détaillée, d'après laquelle M. Quatremère de Quincy a essayé de le restituer dans son ouvrage sur le Jupiter Olympien.

Daniel nous a encore transmis un précieux document sur les colosses des Babyloniens. Il raconte [1] que Nabuchodonosor II avait vu en rêve une statue d'une grande élévation qui avait la tête d'or fin, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes et les pieds partie de fer, partie d'argile. En mettant à part le côté symbolique et religieux de ce récit, pour ne le considérer que dans ses rapports avec l'histoire de l'art, cette vision n'a pu arriver évidemment que chez une nation où les objets qu'elle représentait étaient familiers à tous les esprits, où l'on avait sous les yeux des colosses formés de différens métaux mélangés ensemble et travaillés au repoussé. Telles sont en effet les statues colossales auxquelles la Grèce dans l'enfance a rendu ses premiers hommages: la Diane d'Ephèse, la Junon d'Argos, etc., et plus tard lorsque le progrès de la civilisation eut amené le perfectionnement de l'art, le génie de Phidias produisit son chef-d'œuvre dans la même matière à l'aide des mêmes procédés. C'était cette sculpture polychrome qui, par le Jupiter Olympien, prosternait l'un des grands peuples de l'antiquité devant l'autre, et amenait, dans la personne de Paul-Emile, Rome victorieuse, aux pieds du génie de la Grèce vaincue (Voir la note D).

Outre ces témoignages de l'antiquité, il nous est resté de l'antiquité orientale des monumens précieux qui nous permettent de juger par nos propres yeux du style et de l'apparence extérieure de cet art. Il y a dans le royaume de Kaboul, vers la contrée de la Perse, appelée *Khorasan*, une ville presque

1 Ch. II, v. 31.

tout entière qui porte le cachet d'une haute antiquité. Cette ville nommée *Bamiam*, qui a vivement excité depuis long-tems l'intérêt des voyageurs et des antiquaires et qui a été l'objet de plusieurs explorations bien imparfaites encore, est entièrement composée d'excavations faites dans un groupe de montagnes. On y voit des temples, des édifices consacrés à des usages domestiques, des bas-reliefs, des niches, des traces de peintures et de décoration intérieure; mais on remarque surtout deux figures colossales, sculptées dans la montagne et placées dans deux niches. Les ravages du tems et le fanatisme des populations musulmanes les ont gravement endommagées. Leurs faces ont été défigurées à coups de pierres, et l'une des jambes de l'homme brisée à coups de canon. Néanmoins, à leurs lèvres grosses, à leurs oreilles pendantes et à leur visage carré, on croit reconnaître les caractères de la race *indo-scytique*. Ces deux colosses sont vêtus de ces étoffes brodées qui ont été de tout tems l'objet du commerce de l'Orient; les niches qui les contiennent étaient revêtues de stuc, et peintes d'une multitude de figures humaines. On ne sait à quelle civilisation rattacher ces ruines singulières qui offrent tant de points de ressemblance avec la *Thèbes* d'Egypte, et que vient de visiter et de décrire le capitaine Burns, voyageur anglais.

6e Leçon.

Des produits de la sculpture babylonienne encore existans. — Deux classes de monumens; des figures taillées dans le roc, et des cylindres gravés. — Statue de Zarina, reine des Saces. — Bas-relief trouvé dans une ville découverte récemment par M. Texier, sur les bords de l'Halys. — Sardanapale. — Crésus. — Sésostris. — Bas-relief de Beryte. — Nabuchodonosor II. — Monumens de Sémiramis. — Les dix tribus d'Israël conduites en esclavage par Salmanazar. — Monumens de Petra.

Jusqu'à présent, M. Raoul-Rochette a décrit les monumens de l'Orient d'après les témoignages anciens; son attention va maintenant s'attacher plus spécialement sur les produits de cet art qui se sont conservés jusqu'à nous. Ces monumens sont de deux sortes, et se divisent en deux classes non moins distinctes par leur forme extérieure que par les renseignemens que nous possédons à leur sujet; les uns, figures colossales taillées dans le roc, qui subsistent encore de nos jours, nous sont connus par les relations des voyageurs; les autres, signes symboliques tracés sur ces cylindres en pierres fines et plus ou moins dures, qui servaient aux anciens Babyloniens de cachets et d'amulettes, ont été transportés en Europe, où un grand nombre ornent nos collections publiques.

La leçon que nous allons analyser a été consacrée entièrement à la description de la première classe de monumens; le savant professeur les a recherchés sur toute l'étendue du continent asiatique, voyageant avec son auditoire du plateau le plus élevé de la Perse aux bords du fleuve Halys, et des bords de

Halys au fond de l'Arabie, car l'influence babylonienne et persane a répandu sur ce vaste territoire les produits ou les procédés de son art.

Outre les idoles placées dans les temples, objet principal du culte des Babyloniens, il y avait, au témoignage de Jérémie, dans les maisons particulières des simulacres de dieux et de déesses; ces simulacres, ouvrages à la fois du charpentier et de l'orfèvre, c'est-à-dire faits de bois couvert de feuilles de métal, donnaient aux artistes de fréquentes occasions de s'exercer.

L'art perdit peu à peu de son caractère exclusivement religieux, et des images divines passa à celle des rois qui étaient comme les empreintes terrestres de la divinité; ces images humaines nous sont même parvenues en plus grand nombre que les figures des dieux. Diodore de Sicile, d'après Ctésias, nous a laissé la description d'un monument élevé à Zarina, reine des Saces. C'était une statue colossale en or placée au faîte d'une pyramide à base quadrangulaire. Les Saces étaient une nation limitrophe de la Sogdiane et de la Scythie, et formaient un de ces empires Indo-scytiques, qui, en soutenant contre la Perse de longues et sanglantes guerres, n'avaient pu résister à l'invasion de la civilisation persane. En effet, la position du simulacre sur une colonne, son attitude, son élévation, le métal qui la composait, sont autant de traits caractéristiques de l'art babylonien. Zarina vivait sous le règne de Cyaxare, roi des Mèdes, à la fin du 7e ou au commencement du 6e siècle avant notre ère.

Un jeune voyageur, M. Texier, qui parcourt maintenant l'Asie-Mineure, aux grandes espérances et déjà au grand profit de la science, a découvert tout récemment sur les bords du fleuve Halys, dans un lieu inexploré jusqu'à lui, une ville tout entière dans laquelle on remarque, entre autres monumens très-curieux, un bas-relief taillé dans le roc, dont le dessin, envoyé par M. Texier à M. le ministre de l'instruction publique, a été communiqué à l'académie royale des inscriptions et belles-lettres. Il représente un roi et une reine dans une rencontre solennelle; un mariage ou une réconciliation. Le roi, vêtu d'une tunique, la tête couverte d'une tiare, une bipenne à la ceinture et une massue sur l'épaule, est debout dans l'attitude de la marche, et ses deux pieds portent sur la tête de deux hommes qui se courbent sous son poids, symbole frappant du despotisme asiatique et de son action sur les peuples. La reine, couverte d'une longue tunique babylonienne, arrêtée au-dessous des seins par une ceinture, coiffée d'un bonnet crénelé comme celui de Cybèle, divinité phrygienne, et tenant à la main un sceptre terminé par un croissant, est également debout, mais sur un lion, circonstance que nous avons déjà rencontrée plusieurs fois, et qui seule suffirait pour nous indiquer l'origine babylonienne de ce bas-relief. Ces deux personnages sont debout, l'un devant l'autre, de taille égale, ce qui, comme l'on sait, indique une égalité de rang et de situation, et échangent entre eux des symboles dont il nous est impossible de déterminer la signification. Derrière chacun d'eux est une nombreuse suite de serviteurs et de courtisans; au milieu de la suite de la reine, entièrement composée de femmes, on remarque un jeune homme, le seul de son sexe, qui suit immédiatement la reine. et qui par conséquent semble être son fils. Il est

debout et ses pieds reposent sur une panthère. Telle est l'ordonnance générale de ce curieux monument, qui bientôt sera probablement publié aux frais du gouvernement, et dans lequel tout semble indiquer l'art asiatique et la plus haute antiquité. La position respective des deux personnages, la situation des groupes, qui paraît désigner deux nations différentes, la nature de l'action, le caractère, de l'art ont fait conjecturer à M. Raoul-Rochette que les deux nations étaient les Mèdes d'une part et les Bactriens de l'autre, et que le sujet du bas-relief était la paix qui termina la longue lutte des Mèdes et des Bactriens, et qui fut conclue entre *Cyaxare* et *Zarina*. Cette conjecture, qu'une observation plus approfondie ou de nouvelles découvertes viendront peut-être justifier ou détruire, semble appuyée sur plusieurs circonstances, sur la ressemblance des noms, sur le sexe des personnages, et n'est formellement contredite par aucune. Du reste, M. Raoul-Rochette se réserve de la développer dans un travail particulier. Quoiqu'il en soit, ces monumens sont, pour l'histoire de l'art comme pour l'histoire générale, une précieuse découverte, source peut-être de nombreux et d'intéressans renseignemens, dont il est impossible de prévoir et de déterminer d'avance la portée (Voir la note E).

Les écrivains sacrés nous ont conservé le souvenir d'une statue de Sardanapale élevée sur son tombeau aux portes mêmes de Ninive; cette statue placée sur un *tumulus* ou monticule artificiel, était de pierre ou de marbre, et revêtue du costume lydien que nous connaissons par la statue antique, vulgairement appelée Sardanapale, parce que ce mot a été écrit en lettres grecques, par une main moderne, sur le bord de son manteau; statue qui a été longtems au musée de Paris, mais qui, en 1815, est allée reprendre sa place au Vatican. Nous voyons aussi ce costume sur un vase grec, très-précieux, de la collection de M. Durand, qui représente Crœsus sur son bûcher, portant l'inscription Κροισος qui ne permet pas de douter du sujet. La statue de Sardanapale était dans une attitude mimique, et exprimait par un geste grotesque le mépris de toutes les choses humaines. Telles étaient donc les ressources de cet art, telle était sa flexibilité qu'il pouvait exprimer les affections de l'âme et même les nuances du rire et du dédain. Cette attitude donnée à une statue royale est un trait remarquable qui seul constitue une dissemblance fondamentale avec l'art égyptien, toujours sévère, qui n'altéra jamais sa gravité par l'expression des sentimens de l'âme, et qui ne chercha jamais à animer les figures qu'il créait (Voir la note F).

Du reste, il existe des monumens qui, employés à des représentations parallèles, sont rapprochés de telle sorte que l'on peut facilement par la comparaison apprécier leur ressemblance et leur différence. Dans l'ancienne Phénicie, à deux lieues de la mer, près de Baïrouth, que les anciens appelaient Beryth, il y a une montagne qui porte taillées sur ses rochers des œuvres de ces deux arts. Dans l'antiquité Hérodote avait vu les figures de Sésostris empreintes sur les rochers de l'Asie, ce qui lui semblait une preuve évidente de l'existence et des conquêtes de ce prince [1]. En effet, l'on a trouvé sur les rochers dont nous venons de parler une figure colossale avec un cartouche en hiéro-

[1] Hérodote, l. II, cap. 106.

glyphes. Déjà depuis deux siècles ce monument était signalé à l'attention des voyageurs, mais il ne fut dessiné et publié que par un Français, il y a environ vingt ans. Le cartouche présenté à M. Champollion a été interprété par le nom de Rhamsès II ou Sésostris (Voir la note G).

La montagne sur laquelle on le voit a, dans sa partie inférieure, du côté où passait la route romaine, des inscriptions grecques et latines dans un tel état de mutilation qu'il est impossible de les restituer; l'autre partie de la montagne conserve encore de grands travaux et des représentations colossales, au nombre de neuf, sculptées en relief sur ses rochers; la plus grande de ces figures, qui est aussi la mieux conservée, est placée sous une arcade et porte le costume royal des Perses. Elle a été moulée récemment par un voyageur anglais, et envoyée à Londres. M. Raoul-Rochette s'est empressé d'en demander une empreinte qui sera placée dans une des salles de la bibliothèque, en sorte que par ses soins nous pourrons bientôt apprécier par nous mêmes ce monument curieux et authentique. Le monarque babylonien dont il est l'image est probablement Nabuchodonosor II, celui dont les conquêtes se sont étendues jusque dans cette contrée. Une circonstance particulière nous montre l'importance qu'on attachait à ces images, et le soin que l'on prenait de leur conservation. On voit encore les traces de volets de bois que l'on fermait sur le bas-relief pour le garantir, non pas des outrages des hommes, car quelle main eût été assez hardie pour s'attaquer à ces représentans de la divinité sur la terre, mais des rigueurs des saisons et du ravage du tems (Voir la note H).

Nous allons maintenent nous éloigner de la Méditerranée, et en revenant dans la Chaldée sur la route de Bagdad à Hamadan, nous rencontrons des monumens d'une antiquité plus reculée peut-être que les précédens. Là se trouvent des ruines étendues et de grands monumens d'antiquité figurée qui ont de tout tems atiré l'attention des archéologues et des voyageurs. M. Silvestre de Sacy leur a consacré deux mémoires où il résume et discute tous les témoignages des écrivains orientaux sur cette localité; néanmoins depuis ce travail les relations des voyageurs nous ont apporté des renseignemens nouveaux et résolu plusieurs questions qui étaient douteuses encore. M. Raoul-Rochette a présenté le résumé de toutes ces notions empruntées aux sources les plus diverses.

Dans la province de Kurdistan, dans les environs de la ville de Kirmanschah, près de la route de Bagdad à Hamadan, qui correspond, comme l'on sait, à Babylone et à Ecbatane, est une plaine fertile entre des montagnes escarpées. L'une de ces montagnes appelée Bi-Suthon paraît être celle que Diodore nomme *Bagistan* (Voir la note I), et sur laquelle Sémiramis fit pratiquer de si grands travaux. Voici en quels termes cet écrivain raconte l'entreprise de cette reine; nous empruntons la traduction de M. Miot, la plus récente et la meilleure: « Sémiramis ayant mis la dernière main aux ouvrages qu'elle avait entrepris, partit à la tête d'une armée considérable pour la Médie. Parvenue en face du mont Bagistan, elle campa dans le voisinage, et y fit établir un parc (παράδεισος) qui avait douze stades de tour. Dans l'enceinte de ce parc, situé au milieu d'une plaine, se trouvait une source abondante dont les eaux servirent à l'arrosement de toutes les plantations. Le

» mont Bagistan est consacré à Jupiter, et sur un des côtés du parc, les rochers » taillés à pic s'élevaient à une hauteur de six stades. Sémiramis en fit polir » avec soin la partie inférieure; l'on y grava ensuite la figure de la reine en» tourée de cent de ses gardes, et au-dessous une inscription en lettres sy» riennes, qui portait que Sémiramis avait fait rassembler les harnais des » mulets employés à la suite de son armée; leur seul amas, qui de la plaine » atteignait la hauteur de ces rochers, lui avait servi de degrés pour arriver au » sommet du mont [1] ».

A ce témoignage vient se joindre celui des traditions arméniennes recueillies par M. S.-Martin, dans ses premiers *Mémoires de l'Arménie* [2]. Selon les traditions des Arméniens, une ville des plus anciennes de leur pays, — puisqu'ils prétendent qu'elle fut fondée par la célèbre reine d'Assyrie Sémiramis, quand elle fit la conquête de l'Arménie, qu'elle l'appela de son nom *Schamirama-Gerd* et qu'elle l'orna de beaucoup de monumens [3], — existait encore auprès de la ville actuelle de *Van*; et on y montrait à la fin du quatorzième siècle, des ruines de monumens que les habitans du pays attribuaient aux anciens souverains de l'Asie, et que Timour voulut faire détruire par ses soldats qui ne purent en venir à bout à cause de la solidité de la construction de ces bâtimens [4]. Cette ville ayant été ruinée par la suite des tems, fut rebâtie par le roi de Van [5]. Ainsi le souvenir de Sémiramis s'est conservé jusqu'à nos jours dans ces contrées, et l'un des nombreux ruisseaux qui se jettent des montagnes des Curdes dans le lac de Van, entre cette ville et celle de Waithan portait encore au milieu du dix-septième siècle le nom de torrent de Sémiramis [6], *Schamirama-Arhou* [7].

Les ruines de Van ont été explorées de nos jours par M. le docteur Schultz, jeune savant allemand envoyé par le gouvernement français, et assassiné avant la fin de son voyage. Il a envoyé de cette ville des copies des inscriptions en caractères cunéiformes un peu différens de ceux que l'on voit sur les murs de Babylone : ces inscriptions sont au nombre de quarante-deux, dont une n'a pas moins de 98 lignes et de 15,000 caractères [8]. Cette seule particularité peut faire juger des travaux que portait le mont Bisutoun.

Ce mont, d'une hauteur de 1500 pieds, ce qui se rapporte à peu près à la mesure donnée par Diodore, offre à sa base une plate-forme qui semble avoir été destinée à porter un édifice, et a sur ses flancs un grand bas-relief mutilé en partie par le tems et la main des hommes, car il est coupé par une

[1] *Diodore de Sicile*, liv. II, c. 13, p. 2, tom. I, pag. 228 de la traduction française.

[2] 2 vol. in-8°. Imprimerie royale, 1818.

[3] Moïse de Khoran, *histoire d'Arménie*, liv. I, ch. 15.

[4] Schérif Eddin Aly Jesdy, *Hist. de Timour.*

[5] *Hist. d'Arménie* par Michel Tchamtcean, t. I, p. 121.

[6] Achak'heal.

[7] Tom. I, p. 138.

[8] Voyez dans le *Journal des savans*, août 1826, une notice de M. St-Martin, sur le voyage de M. Schultz.

tablette sur laquelle on avait sculpté un bas-relief grec, et on y voit en partie des inscriptions persanes. Du reste, ce monument que ses proportions colossales permettent de découvrir d'assez loin, ne peut qu'avec la plus grande difficulté être examiné en détail. Le voyageur anglais Ker-Porter a tenté de gravir cette côte escarpée, et après avoir couru les plus grands dangers, est parvenu sur une pointe de rocher assez près du bas-relief, et de là en a fait un dessin complet. C'est d'après ce dessin que l'on peut en donner une description exacte. Un général français, ambassadeur près la cour de Perse, avait aperçu ce bas-relief de loin et avait cru qu'il représentait les douze apôtres avec une croix au-dessus d'eux. Quoi qu'il en soit, le principal personnage est debout, d'une taille plus élevée que ceux qui l'entourent, à sa main est un arc, signe de la puissance royale, et il foule aux pieds le corps d'un homme. Devant lui sont dix figures d'une taille plus petite, ayant les mains jointes et une corde passée autour du cou. Au-dessus du roi est une figure aérienne, la même que l'ambassadeur prit pour une croix, et que nous reconnaissons purement pour l'âme ou le génie du roi. Ce bas-relief est accompagné d'inscriptions *cunéiformes* qui jetteraient vraisemblablement les plus vives lumières sur l'interprétation de ce monument, si elles étaient déchiffrées. Il est assez probable que ce roi est *Salmanasar*, vainqueur de Hosée, roi d'Israël (739 ans avant J.-C.) et conduisant en servitude les dix tribus indiquées par dix figures (Voir la note J). On trouve dans les autres parties de la montagne des monumens qui se rapportent aux époques plus récentes des Seleucides et des Sassanides (Voir la note K).

Nous allons encore changer de contrée et nous transporter au fond de l'Arabie, à Pétra, ville qui est, comme celle de Van, creusée dans le sein d'une montagne. Cette singulière cité, située au centre de l'Arabie-Pétrée dont elle est la capitale, était dans l'antiquité la capitale des Nabatéens. M. Et. Quatremère s'est livré récemment [1] à des recherches approfondies sur l'histoire, la géographie, les origines et la langue de ce peuple. Il a réuni tous les passages des écrivains orientaux qui s'y rapportent, et les a comparés avec les témoignages des auteurs grecs et latins, et il en est arrivé à conclure que ce nom de Nabatéens, pris dans sa véritable extension, désignait la population de race arménienne qui habitait les contrées situées entre l'Euphrate et le Tigre [2], c'est-à-dire les Babyloniens qu'Eusèbe distingue des Chaldéens, et qui, à une époque et dans des circonstances qu'on ne peut déterminer avec précision, sont venus s'établir dans l'Arabie-Pétrée, après avoir quitté leur pays [3]. Leur langue, qui semble n'être autre chose que la langue babylo-

[1] Le mémoire de M. Etienne Quatremère sur les Nabatéens a paru dans le *Journal asiatique*, t. XV, n^os de janvier, février et mars 1835.

[2] Nous empruntons les paroles mêmes de l'auteur. *Journ. asiat.* XV. p. 112.

[3] Cette époque ne serait-elle pas celle de la conquête de la Babylonie par les Chaldéens? A cette occasion, une partie des Babyloniens ont-ils pu abandonner leur patrie, et poussé par l'invasion, venir fonder Pétra? C'est une conjecture que nous soumettons au savant académicien.

Note du rédacteur du *Journal de l'instruction publique*.

nienne, possédait une littérature et avait produit plusieurs ouvrages sur l'économie domestique et agricole, qui se sont conservés jusqu'à nous dans des traductions arabes. Du reste, cette ville, que les voyages récens de M. Léon de Laborde nous ont fait connaître avec plus de détails, n'a sur ses ruines dans le style et les ornemens de ses édifices taillés dans le roc, aucune trace de son origine babylonienne. Elle avait été pendant toute l'antiquité le lieu de repos des caravanes de l'Arabie, l'entrepôt du commerce entre l'Inde et l'Europe, et la civilisation grecque et romaine, à force de passer et de repasser dans les murs de Pétra, y a laissé son empreinte ; c'est une ville el'Occident d'une construction en quelque sorte souterraine. Dans ce désert mouvant, Pétra est le seul monument indestructible de la présence et du génie de l'homme ; tout à l'entour est muet et inanimé, les souvenirs de l'histoire eux-mêmes s'attachent aux accidens de terrain, aux productions de la nature ; le seul monument est le Mont-Nebo ou Moïse mourant aperçut la terre promise que ses pieds ne devaient pas toucher (Voir la note L).

OBSERVATIONS SUR LE COURS DE M. RAOUL-ROCHETTE.

Note A. — Si M. Raoul-Rochette, traitant des antiquités de l'Asie, y avait compris celles de l'Inde et de la Chine, il eût pu, dans ce dernier pays spécialement, se faire une idée exacte de l'architecture babylonienne.

Qu'on lise les descriptions de *Pékin*, et des autres grandes villes de la Chine, et on y verra tout ce qui constituait le luxe et l'éclat de Babylone : *Des enceintes de murs énormes, et construits en briques séchées au soleil, ou cuites au feu ; des villes carrées et orientées exactement comme l'étaient celles de la Babylonie : des tours à plusieurs étages, de vastes ponts, des canaux artificiels :* et comme on parle encore le persan en ce moment même dans la *Petite-Bucharie*, c'est-à-dire à la porte du *Céleste-Empire*, il est évident qu'à la ruine de l'empire d'Assyrie, à la destruction de Babylone, des colonies chaldéennes, sont venues en ces contrées rebâtir de nouvelles villes de géans comme celles qu'ils avaient été contraints d'abandonner. On ne peut donc douter qu'ils n'y aient apporté, avec les procédés de leurs arts, leurs livres antiques, leur culte et leur civilisation.

Note B. — Ce que dit ici M. Raoul-Rochette nous paraît inexact dans sa généralité ; en effet, PLINE nous dit que les Babyloniens écrivaient leurs observations astronomiques sur des briques, et l'on sait que DÉMOCRITE publia un ouvrage qui n'était que la traduction d'un *Traité de Morale* tiré des *Piliers de Babylone* ; il

est donc certain que certaines salles devaient offrir des inscriptions sur briques, formant un *sens suivi*, un *texte plus ou moins étendu*; le résident RICH paraît lui-même avoir découvert une de ces salles à briques cuites au feu, et chargées d'inscriptions, nous dit-il.

Cet antique et sage usage d'écrire des sentences de morale et des préceptes de vertu sur les murs des édifices, et de tracer ces inscriptions en briques moulées à cet effet, existe encore sur les mosquées arabes et turques, dans toute la Babylonie; NIÉBURH nous donne plusieurs de ces inscriptions dans sa *Description de l'Arabie.*

Ce même usage se conserve encore en Chine; mais l'existence du Bambou y ayant donné lieu à des constructions plus légères, et la découverte du papier ayant été faite, ce sont de grands tableaux en toile ou en papier encadré qui contiennent ces sentences tirées des *kings* ou des *livres sacrés*; sentences qui ornent et les *Miao* ou temples des ancêtres des *Tao-sse*, et les lieux où on honore Confucius, et les maisons des lettrés, et même celles des simples particuliers.

Quant aux inscriptions qui entraient dans les joints des briques, et qui se trouvaient cachées, nous pensons qu'elles ne contenaient que certaines invocations mystiques, ou quelque talisman destiné à rendre les édifices où elles étaient enfouies, heureux et durables; en effet, des voyageurs ont cru remarquer que dans le même quartier de la ville, ces briques offraient toutes la même inscription hiéroglyphique ou la même invocation à l'astre dominateur de cette partie de Babylone; les découvertes qui auront lieu dans cette écriture, nous diront au juste ce qu'il faut en penser.

Note C.—Cet usage des *tuiles et carreaux vernis* pour les temples et les palais royaux, a été aussi transporté en Chine avec une foule d'autres arts babyloniens. *Ces tuiles,* ou carreaux vernissés, s'y nomment LIÉOU-LY, c'est-à-dire, *vitrifiés*; car on nomme aussi *liéou-ly*, le verre opaque et celui des *grains de verroterie.*

Les manufactures de ces tuiles brillantes, qui donnent tant d'éclat au palais impérial, se trouvent dans les montagnes à l'ouest de Pékin; elles sont de couleur jaune, verte, violette, rouge ou bleue, et toutes très-pesantes, et leur effet sur les mo-

numens est admirable, nous dit le P. Cibot, p. 369, t. xiii, du savant et intéressant recueil in-4° des *Mémoires concernant les Chinois* : ouvrage beaucoup trop peu consulté, et dont les étrangers apprécient plus que nous le haut mérite et la parfaite sagesse.

Note D. — Nous croyons encore ici que le savant professeur a négligé la véritable explication de la statue allégorique vue en songe par *Daniel*.

Les métaux divers, comme les couleurs, répondaient dans l'antique système hiéroglyphique à des points spéciaux de l'horizon.

Le *jaune* ou l'*or* répondait au centre, ou à la tête; le *vert* à l'est; le *rouge* ou le *cuivre*, au sud; le *blanc* à l'ouest; le *noir* ou le *fer*, au nord.

Ainsi ces métaux divers désignaient les quatre empires principaux, par leurs positions relativement à Babylone. Encore actuellement les villes du Tunquin, toutes orientées, offrent à l'est, une porte *verte*; au sud, une porte peinte en *rouge*; à l'ouest, une porte *blanche*; au nord, une porte *noire*; et ce système allégorique, qu'a entrevu M. Raoul-Rochette et qu'il a indiqué dans son cours mais sans s'y arrêter suffisamment, lui eût expliqué, s'il en avait penétré plus profondément le sens, pourquoi les quatre mers ont des noms de couleurs qui leur furent donnés, en raison de leur position géographique et de la situation qu'elles occupaient à partir de l'Assyrie comme centre.

La célèbre inscription de Sémiramis, conservée par Pollien, porte en effet que son empire s'étendait entre les quatre mers; locution qui a été emportée aussi de Babylone en Chine, mais qui là est absurde.

Les quatre mers, que citait Sémiramis, sont le golfe Persique, ou mer *Verte* des Arabes à l'*est* : le golfe Arabique, ou petite mer *Rouge* au *sud*, la Méditerranée que les Grecs et les Arabes nomment encore la mer *Blanche*, à l'ouest, et enfin le *Pont-Euxin*, ou mer *Noire*, au nord.

Ces noms ont été ensuite étendus aux mers de la Chine, des Indes, à l'Océan Atlantique et à l'Océan Ténébreux, puisque les Arabes nomment aussi la mer de la Chine, mer *Verte*, et

que le nom de mer *Erythrée* ou *Rouge*, est celui de la mer des Indes dans tous les anciens auteurs.

Tous ces noms supposent également l'Assyrie et la Judée comme centre, et cette conséquence, on le sent, est de la plus haute importance pour l'explication de l'histoire des Assyriens et des Chinois.

Note E. — Diodore nomme *Stryangée*, le gendre de Cyaxare, qui vainquit *Zarine*, reine des Scythes-Saces, en devint épris et l'épousa. Quand Hérodote parle du mariage d'*Arienis* avec *Astyage*, à la suite d'une guerre causée par les Scythes retirés en Syrie, il semble qu'il parle du même événement; Arienis, pouvant être *Zarine*; et Astyage, *Stryangée* : car l'histoire de ces tems reculés est encore couverte de profonds nuages.

Note F. — Un journal, en analysant cette leçon, a prétendu que la statue de Sardanapale se voyait encore à Ninive; mais il ignorait qu'il reste à peine quelques débris de cette ville si célèbre, située sur le Tigre, en face de *Mossul*, ou de la ville qui nous a fourni en premier lieu les MOUSSEL*ines* des Indes, et leur a donné son nom : ces ruines de Ninive offrent seulement un oratoire ancien dédié au prophète *Jonas*.

Note G. — Il devient donc évident que Sésostris, qui n'est pas *Sésac* (comme le suppose Bossuet), a traversé la Judée et la Syrie, en allant conquérir l'Asie, l'Inde, et même la Chine, comme nous le dit Diodore; et si les livres saints ne nous parlent pas de ce passage du conquérant, c'est qu'il eût lieu à l'époque des JUGES, époque où l'histoire des Juifs est fort tronquée et fort incomplète, et où sont signalées d'ailleurs des *périodes* d'*esclavage*. (Note de M. de P.)

« Dans une lettre insérée dans les *Annales* [1], M. Athanase Coquerel a traité fort au long cette question historique. Sésostris aurait été contemporain de Moïse, et ses conquêtes auraient eu lieu pendant que les Israélites étaient dans le désert; on conçoit alors pourquoi l'histoire des Juifs n'en fait pas mention. Nous devons ajouter cependant que, par une lettre récente, M. Coquerel nous avertit que plusieurs nouvelles découvertes ayant été faites depuis dans l'histoire égyptienne; la liste et le

[1] Voir le N° 25, tom. v, p. 176.

règne des rois ayant été changés, un nouveau travail est à faire sur l'accord de l'histoire des Juifs et de celle des Egyptiens; il se propose de faire ce travail lorsque les dessins apportés par M. Champollion de l'Egypte auront été publiés : il est fâcheux que cette publication se fasse si lentement, et surtout qu'elle soit faite avec négligence dans la transcription des textes hiéroglyphiques, comme le prouve une dissertation qui nous a été communiquée par M. Salvolini, et qui sera publiée dans quelques jours. (*Note du Directeur.*)

Note H. — Il est à regretter, que dans son séjour près de Bayruth, antique *Béryth*, ville si célèbre chez les Phéniciens, et citée comme une des premières du monde par Sanchoniaton, M. de Lamartine n'ait pas pris la peine de visiter ces monumens, qu'il paraît avoir ignorés : quelques pages sublimes sur Sésostris auraient pu alors être composées par lui : mais il nous semble avoir oublié qu'Homère, Virgile et le Dante, étaient profondément érudits; ce qui ne nuisait en rien à la beauté de leurs poëmes. La nature matérielle est sans doute admirable, surtout quand on l'observe dans le Liban, et qu'on la décrit comme le fait l'auteur des Méditations; mais les souvenirs des grandes actions des hommes, rendent encore les lieux plus poétiques; en parlant de Tyr, M. de Lamartine l'a prouvé.

Note I. — BAG*istan*, c'est le lieu du jardin BAG, ou le *Jardin Royal*, et ce nom se retrouve également dans celui de BAG*dad*.

Note J. — Nous avons retrouvé dans les livres conservés en Chine des traces écrites et positives de cette conquête de Salmanasar et du déplacement des dix tribus, faits qui sont relatés sous l'empereur PING-VANG, ou le *Roi-Pacifique*, ce qui est le sens même du nom de SALMANASSAR; mais le moment n'est pas venu encore de montrer l'accord des traditions historiques conservées en Chine avec la Bible, et avec les monumens gravés sur les rochers que l'Asie et l'Assyrie nous découvrent chaque jour, et qui nous aideront à fonder l'histoire des tems les plus anciens sur des faits, et non plus sur des systèmes et des conjectures.

Note K. — Ici *M. Raoul-Rochette* a parlé des grottes célèbres de *Bisutoun*, où existent encore d'autres bas-reliefs offrant la représentation d'une grande chasse royale; dans les admirables

dessins publiés de ces grottes par l'illustre Ker Porter, notre honorable ami et correspondant, on peut remarquer le roi et son fils, qui, de plus haute taille que tous les autres personnages, et placés dans des barques, poursuivent les sangliers et les cerfs renfermés par de vastes filets autour d'un profond marais; et, chose très-remarquable, le costume de ce roi de l'antique Assyrie, et la petite calotte qui couvre sa tête, sont exactement semblables au costume royal actuel de l'empereur de la Chine.

Nous avons fait remarquer à feu *M. de St.-Martin*, sur la riche tunique de ce roi assyrien ou persan, la figure de ces dragons à cinq griffes, qui ornent toutes les parties du vêtement du roi du céleste empire; si l'on rapproche ces remarques, des savans mémoires où le *P. Cibot* (*Mémoires concernant les Chinois*, t. III) compare les fêtes données par Assuérus, lors de son mariage avec Esther, à celles qui ont eu lieu dans la même circonstance à la cour de Chine actuelle, on sera convaincu, que toute la civilisation antique de la Chine est purement babylonienne : ce que démontrent aussi les écritures comparées des deux peuples, comme nous le dirons un peu plus loin.

Note L. — Les *Annales* ont donné un dessin fort remarquable de la vue du mont *Hor* et du *tombeau d'Aaron* qui y est situé, d'après le courageux et habile M. de Laborde fils; mais il est à regretter qu'elles n'aient pas inséré en même tems la relation de la visite que le célèbre Burckhard fit de loin à ce tombeau d'Aaron.

Dans cette relation on voit l'Arabe, qui lui sert de guide, prier ce grand prophète avec effusion, et comme s'il était mort depuis quelques années seulement; lui offrir une brebis qu'il immole en son honneur, et empêcher *Burckhard* d'approcher du monument de peur de le profaner; ainsi, nous le répétons, peut se rétablir l'histoire par des faits, et non par des phrases sonores et vides de sens [1]. (De P.)

[1] Nous nous sommes bornés à mentionner seulement le voyage, le récit et le sacrifice de Burckard, parce que n'ayant pu visiter le tombeau, il ne donnait aucun autre détail plus complet que ceux de M. Delaborde. Cependant, nous savons gré à M. de Paravey d'avoir ajouté les circonstances qu'il a relatées ici. Nous avons rendu compte de l'ouvrage de M. de Laborde, dans les N[os] 43, 48 et 52, tome VIII, p. 49 et 450, et tome IX, p. 312 des *Annales*. (*Note du Directeur.*)

Religions anciennes.

DE LA RELIGION ROMAINE

ET EN PARTICULIER DES MINISTRES DU CULTE,

AU SIÈCLE D'AUGUSTE.

Premier Article.

Plan de l'ouvrage. — Principaux sujets. — De la religion et de ses ministres. — Erreurs sur le nombre des divinités. — Obscurité de ce sujet. — Nécessité d'une histoire des variations du culte idolâtrique.

Voici un de ces ouvrages que nous aimons, c'est-à-dire un ouvrage de patience, de critique et de discernement, utile à tous ceux qui lisent cette importante partie de l'histoire ancienne que l'on nomme *histoire romaine;* ouvrage, fruit du labeur incessant de 16 années de la vie d'un jeune homme. Aussi pouvons-nous dire à M. Desobry que son travail sera apprécié de tous ceux qui, en si grand nombre, s'occupent en ce moment d'étudier l'histoire et les mœurs des anciens peuples. *Rome au siècle d'Auguste* [1] restera comme un bon livre, et pourra même, après quelques améliorations, faire oublier les ouvrages qui ont été faits sur le même sujet. Voici d'abord le plan de l'auteur :

Un jeune Gaulois, *Camulogène,* petit-fils du guerrier de ce nom, qui perdit la bataille de Lutèce contre Labiénus, lieutenant de César, conçoit le projet d'aller visiter Rome pour y étudier de près les mœurs, les institutions, les usages et les coutumes du peuple Romain; il laisse dans la ville des Parisiens,

[1] *Rome au siècle d'Auguste*, ou Voyage d'un Gaulois à Rome, à l'époque du règne d'Auguste et pendant une partie du règne de Tibère; par M. L. Charles Desobry. 4 vol. in-8°, avec plusieurs Cartes. Prix, 26 fr. A la librairie classique de Hachette, rue Pierre-Sarrasin, n° 12.

Lutèce sa patrie, un ami nommé *Induciomare*, auquel il promet de transmettre tout ce qui frappera son esprit ou ses regards. Parti avec un négociant romain, Fontéius, il arrive à Rome à l'âge de 20 ans, l'an de Rome 731, la 9e année du règne d'Auguste, 21 ans avant l'ère chrétienne, et il y demeure 47 ans, c'est-à-dire jusqu'en 778, la 12e année du règne de Tibère, la 26e de Jésus-Christ. C'est de cet espace de tems que M. Desobry fait l'histoire, tout en décrivant les monumens, les mœurs, les usages, les arts, les sciences, la religion des Romains. On comprend quel vaste champ il a eu à parcourir, et quelles immenses recherches il a eu à faire. Le cadre tout circonscrit des *Annales* nous empêche de faire connaître en détail les lettres qui concernent l'histoire, les arts, les mœurs et les usages des Romains. Nous nous contenterons d'examiner et d'analyser, pour l'usage de nos lecteurs, celles qui traitent de la *Religion*, et en particulier des *prêtres consacrés au culte des dieux*. Quoique l'on parle souvent de la religion, des dieux, et du culte des peuples anciens, c'est encore une matière fort obscure et peu connue; d'ailleurs elle trouve naturellement sa place dans les *Annales de Philosophie*, et nous profitons de cette occasion pour signaler à l'attention de nos lecteurs plusieurs erreurs graves réfutées déjà depuis plusieurs années dans les ouvrages des académiciens et des savans, mais qui, n'étant pas assez connues, assez popularisées, déparent encore les livres élémentaires sur la mythologie grecque et romaine. On verra que M. Desobry lui-même a trop donné à ses anciens souvenirs de collége, et qu'il n'a pas porté assez de discernement et de critique sur une matière aussi grave que celle des croyances religieuses de tout un peuple. Il aurait dû distinguer plus soigneusement les tems et les époques de ces diverses croyances; surtout il aurait dû nous offrir le tableau des opinions philosophiques, stoïciennes, platoniciennes, évémhéristes, qui avaient cours à l'époque où il place son voyageur. Mais nous allons mieux formuler notre pensée en examinant un peu plus en détail les défauts que nous trouvons dans son livre.

En effet, M. Desobry commence ses lettres sur la Religion romaine, en citant cette multitude innombrable de Dieux qui avaient été créés, à plaisir ce semble, pour toutes les circons-

tances de la vie, toutes les actions des hommes, toutes les opérations de la nature, même les plus indifférentes et les plus basses; puis il nous présente la liste des grands et des petits dieux à peu près telle qu'on la trouve dans tous les livres de mythologie. Nous savons bien que M. Desobry appelle plusieurs auteurs à l'appui de son opinion; mais il faut nécessairement faire un choix dans ces auteurs, et par conséquent user de critique et de circonspection dans le dénombrement et le classement de ces dieux. St. Augustin, sur lequel il s'appuie, ne vivait qu'au 4e siècle de notre ère. A cette époque, la plupart des Païens [1] instruits, et en particulier les philosophes stoïciens, sentant l'impossibilité de soutenir le système de la religion grecque et romaine, s'étaient occupés de la spiritualiser, et avaient inventé le panthéisme universel, d'après lequel Dieu était le grand Tout, ou le *Pan* qui entourait, pénétrait, animait toute la Création. On conçoit alors comment on pouvait voir des Dieux partout. Cette secte et ces opinions avaient déjà jeté de profondes racines sous les règnes d'Auguste et de Tibère, époque à laquelle le jeune Gaulois est censé écrire ses lettres. Il convenait donc à Camulogène, dont l'esprit devait être étranger à ces croyances, de les rechercher, de les étudier et d'en offrir le tableau dans ses lettres.

M. Desobry me dira peut-être, à propos de ces nombreuses Divinités, qu'il s'est appuyé de l'autorité de Varron, qui vivait un siècle environ avant le voyage de Camulogène, et que cet auteur comptait déjà trois cents Jupiters et près de six mille divinités subalternes; je le sais, mais alors il était convenable de faire observer que ce même Varron a grand soin de nous avertir que déjà de son tems il n'y avait pas seulement à Rome une religion, « mais qu'il y en avait *plusieurs*; il nous dit qu'il y » avait *un* Jupiter qui était en dessus des autres, et que c'était » celui qu'adoraient tous ceux qui adoraient Dieu sans image:

[1] Le mot *païen*, dont on se sert en général pour désigner tous les *idolâtres*, n'a été usité que plus tard, vers le 5e siècle. Lorsque la religion chrétienne étant maîtresse des villes, ceux qui adoraient les idoles furent obligés d'aller pratiquer leur culte dans les *villages*, *pagi*, d'où leur est venu leur nom de *pagani*.

» il nous dit encore que ceux qui ont introduit les statues des » Dieux ont ôté aux peuples la crainte de la Divinité et ajouté » l'erreur à la vérité [1]; voilà ce que croyait Varron : dire seule» ment de lui qu'il élevait le nombre des divinités à six mille, » et qu'il comptait plus de trois cents Jupiters, c'est non-seu» lement faire une citation » incomplète mais encore fausse. »

La même remarque est à faire avec encore plus de raison sur le système général de la religion. Il ne suffit pas de donner, d'après Ovide, les grands et les petits dieux, il fallait dire quelque chose des autres croyances, sinon populaires, au moins connues et peut-être communes; il fallait avertir que le même Varron, » divisait les Dieux en *certains* et en *incertains*; qu'il distinguait la » science des Dieux en théologie *fabuleuse*, théologie *naturelle* et » théologie *civile*; que la première est celle des *poëtes*, la seconde » celle des *philosophes*, et la troisième celle des *peuples*; qu'il » avertissait ouvertement que dans la théologie des poëtes, il y » avait beaucoup de choses *inventées par le bon plaisir des hommes* » contre la dignité et la nature des Dieux immortels; et que si » la théologie des *philosophes* était *au-dessus de la portée des* » *peuples*, la théologie des *poëtes* était *au-dessous de leur bon* » *sens* [2]. » Nous le répétons, voilà des textes qui modifient bien les idées renfermées dans les livres élémentaires sur la religion romaine ; il ne fallait pas les passer sous silence. On eût aimé aussi entendre Camulogène discutant les opinions des philosophes; c'est ainsi qu'il pouvait citer Cicéron (mort 43 ans avant Jésus-Christ), exposant la doctrine religieuse de Scipion et de Paul-Émile, et le faisant parler en ces termes : « Il est un Dieu » Suprême qui régit l'univers ; tout ce que tu vois, mon fils, est son » temple. Immortelle, puisqu'elle se meut par elle-même..... et » qu'elle est émanée du ciel, l'âme de l'homme, aussitôt qu'elle » a quitté sa prison mortelle, retourne vers sa source... Cette âme » divine, mon fils, sache-le bien, cette âme seule est toi : » l'âme de l'homme, voilà l'homme [3]. » Il eût pu citer encore

[1] Varron, dans la *Cité de Dieu*, de S. Augustin, liv. IV, ch. 9.

[2] Voir livre IV de la *Cité de Dieu*, passim.

[3] Cicéron, *Songe de Scipion*, ch. 3, 5, passim.

Ovide lui-même, disant : « Un Dieu a organisé le monde, ou » plutôt c'est la nature qui a fait cesser la confusion du chaos [1]. »

Il ne s'agit pas en ce moment de rechercher quelle était la nature de ces Dieux, et de ces forces de la nature : il ne s'agit pas de constater le mérite de ces différens systèmes; il s'agit de savoir qu'il y avait différence d'opinion et de système; que s'il y avait des opinions absurdes, il y en avait de plus tolérables; et c'est de ces opinions que Camulogène aurait dû nous parler; il fallait le faire assister à la religion civile, sur les places publiques et dans les temples, à la religion des poètes au théâtre; il fallait encore que dans le banquet de quelques philosophes, ou dans un de ses entretiens avec Atticus, il nous détaillât toutes ces croyances, et cherchât, sinon à nous exposer clairement, du moins à nous faire connaître la confusion de tous ces systèmes.

Nous ne dissimulons pas, au reste, que nous demandons un grand travail à M. Desobry, un travail dont les nombreux matériaux sont à peu-près rassemblés, mais qui n'est encore réuni en corps de doctrine nulle part. Tout le monde croit que le paganisme est essentiellement une religion de changement, passant continuellement d'une opinion à l'autre, une religion dégénérée, et égarée dans sa voie. Faire comme on l'a fait jusqu'à présent, c'est-à-dire, la renfermer dans un seul *symbole* applicable aux Grecs d'Homère, aux Romains de Numa, et à ceux du siècle d'Auguste ou de St.-Augustin, c'est en donner une fausse idée; le paganisme ne peut-être *formulé en symbole*, mais il demande et il attend une véritable *Histoire des variations*, âge par âge, et siècle par siècle, seulement d'après les auteurs contemporains, sans commentaires, sans systèmes allégoriques. Nous aurons occasion de revenir prochainement sur cette importante question, en rendant compte d'un savant ouvrage, le *Jupiter*, de M. Emeric David, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, ouvrage dont l'examen nous occupe depuis quelque tems.

C'est avec d'autant plus de raison que nous faisons ces observations à M. Desobry, qu'il a lui-même senti la nécessité de faire

[1] Ovide, *Métamorphoses*, l. 1, c. 21.

entrer ces monumens d'incrédulité payenne, en rendant un compte bien fait et instructif de l'ouvrage de Cicéron, *sur* ou plutôt *contre la Divination*.

Maintenant nous allons analyser les lettres qu'il a consacrées aux *différens ministres du culte public chez les Romains*. Cette partie nous a paru traitée avec méthode, clarté et exactitude.

DES PRÊTRES ROMAINS.

Les prêtres, à Rome, étaient de deux classes; la première comprenait les *pontifes*, les *augures*, les *quindécemvirs* et les *septemvirs-épulons*; lesquels formaient quatre colléges ou sociétés, et étaient les ministres des Dieux en général. La deuxième classe était composée des *flamines*, *curions*, *féciaux* et *vestales*, prêtres attachés au culte de quelque Divinité en particulier.

COLLÉGE DES PONTIFES.

Le collége des *Pontifes* était composé de neuf membres, y compris le président, ou *Grand Pontife*; ils étaient exempts de la milice, et leur nomination était faite par le peuple sur une liste offerte par les pontifes eux-mêmes [1]. Voici quelles étaient leurs fonctions, d'après la lettre de Camulogène :

« Le collége des Pontifes institué par Numa, est chargé de

[1] A l'occasion de l'élection des pontifes, nous devons signaler à M. Dezobry la *note* 107 de son premier volume comme tout-à-fait inexacte. Suivant lui, l'élection du Souverain-Pontife des Chrétiens aurait appartenu pendant assez long-tems au *peuple Romain*. Le pape Innocent III aurait ôté ce droit au *peuple* pour le conférer au *clergé seul*. Enfin le *clergé en corps* en aurait été privé en 1179, par le 3e concile de Latran, qui l'aurait attribué exclusivement aux *cardinaux seuls*. Il est difficile de rassembler en moins de lignes plus d'inexactitudes. D'abord, Innocent III est monté sur la chaire de St.-Pierre, non point *avant*, mais *après* le 3e concile de Latran; il y a siégé de 1198 à 1216. On ne comprend guère comment ce serait lui qui aurait ôté au peuple le droit d'élection. Il n'y a qu'à consulter l'histoire pour voir qu'il a été élu pape par les *cardinaux*. Il en est de même d'Innocent II, élu pape en 1130, par des cardinaux, ainsi que son compétiteur Anaclet. Nous ne pouvons, dans cette note, préciser les règles ou les variations qui ont eu lieu dans l'élection des souverains-pontifes ou des évêques; qu'il nous suffise de dire que s'ils ont été nommés quelquefois par des empereurs ou par le peuple, ou plutôt, comme dit St.-Cyprien

juger tous les différends des particuliers, des magistrats et des ministres des dieux, touchant les matières religieuses; de faire des lois sur les cérémonies sacrées qui ne seraient ni écrites, ni passées en usage, jugeant de celles qui mériteraient d'être pratiquées, et ensuite insérées parmi les lois; il les investit du pouvoir, qu'ils conservent encore, d'inspecter tous les magistrats et toutes les dignités donnant droit d'exercer les fonctions du culte divin, et de veiller à ce qu'il ne se commît point de fautes contre les lois sacrées. Ils sont, de plus, obligés d'instruire le peuple, de lui enseigner les cérémonies du culte des dieux et des génies [1], de publier, au commencement de chaque mois, l'époque juste des ides [2], et de montrer à ceux qui en ont affaire, les droits, usages et coutumes des funérailles [3]. Ils jugent et punissent eux-mêmes toute rébellion à leurs ordres [4]. En un mot, leurs fonctions sont à peu près les mêmes que celles des Druides chez nous [5]. »

COLLÉGE DES AUGURES ET DES ARUSPICES.

Aucune affaire publique de quelque importance n'était entreprise à Rome sans consulter la volonté des Dieux par l'examen du *chant* ou du *vol* des oiseaux. La première manière de consulter s'appelait *augures* (Ab garritu avium), et la deuxième, *auspices* (Ab ave spiciendâ). Dans les sacrifices, on consultait encore la volonté des dieux dans les *entrailles* des victimes. Les prêtres qui présidaient à toutes ces cérémonies s'appelaient *augures* et *aruspices*. Leur établissement remontait aux premiers tems de la république. Au siècle d'Auguste, ce collége était composé de 15 membres, qui étaient élus comme les pontifes par le peuple sur une liste de candidats offerts par les autres membres du collége. On sera bien aise de lire les détails suivans sur la science augurale chez les Romains.

dès le 5e siècle, *devant le peuple (eligente clero, præsente populo*; Let. 67), leur élection n'a été valable que quand elle a été confirmée par les membres du clergé; jamais le peuple n'a conféré de *pouvoirs ecclésiastiques.* Nous engageons M. Dezobry à supprimer entièrement cette note.

[1] D.d'Hal. II. 20.—Cic. de Arusp. respons. 9.

[2] Varr. L. L. V. p. 49

[3] Plut. Numa. 20.

[4] D. d'Hal. *Id. Ibid.*

[5] Cæs. de bell, gall. VI. 13.

« On ne s'étonnera point que l'augurat ait été soumis aux mêmes conditions d'éligibilité que le Pontificat, quand on saura de quel pouvoir immense jouissent les augures et les aruspices. « Que les interprètes de Jupiter, très-bon et très-grand, dit » Cicéron, que les augures publics fassent d'avance connaître » l'auspice à ceux qui traitent des affaires de la guerre ou du » peuple, et que l'on s'y conforme; qu'ils présagent le cour» roux des dieux, et qu'on y obéisse [1]. »

» Voilà effectivement, en résumé, quel est leur pouvoir. Et quand on réfléchit que la guerre, la paix, l'élection de tous les magistrats, les lois et souvent l'administration de la justice dépendent des comices du peuple, et que les augures ont droit d'empêcher ou de rompre ces assemblées, en déclarant qu'elles ne paraissent pas agréables aux dieux, on peut bien dire hardiment que les augures sont comme les rois de la république romaine; je parle surtout de l'ancienne république : car le nouvel ordre de choses a porté aussi atteinte à leur pouvoir, de même qu'à celui du peuple.

» Comme le collége augural réside à Rome, et qu'à la guerre on a souvent besoin de prendre les auspices, les généraux sont investis du droit de procéder eux-mêmes à l'accomplissement de ce rit religieux. Pour cela, on porte à la suite des armées un certain nombre de coqs [2], que l'on nomme *les poulets sacrés*, et qui, lorsqu'il en est besoin, doivent fournir les auspices; car il pourrait arriver, au moment où l'on voudrait consulter les dieux, qu'il ne se trouvât pas là d'oiseaux, et toutes les opérations militaires seraient arrêtées. Rien de plus simple que la manière de consulter cet auspice : on place devant les poulets, en dehors de leur cage [3], une certaine quantité de pâtée, nommée *offa pultis* [4], et s'ils se hâtent de sortir, s'ils se jettent dessus avidement, si en mangeant ils en laissent tomber à terre, ce qu'en terme d'augure on appelle faire *tripudium* [5], on regarde l'auspice comme heureux. Qu'au contraire, ils re-

[1] Cic. de legib. II. 8.
[2] Plin. X. 21.
[3] Tit.—Liv. VI. 41.
[4] Cic. de divin. II. 8. — Festus *V. puls.*
[5] Cic. *Id.* I. 15.—II. 8. 34. 35 —Festus. *id. Ibid.*

fusent de manger [1], ou prennent la fuite, il est malheureux [2].

« A Rome, les auspices sont consultés avec plus de solennité ; ils se prennent hors la ville, dans l'enceinte du *Pomærium*, à l'entrée d'une tente [3], dressée sur un endroit élevé que l'on nomme *Arx, citadelle* [4]. Que ce soit pour des comices, ou pour une guerre prochaine, nouvellement décrétée, voici comment on procède : le général chargé de la guerre, ou le magistrat qui doit présider les comices, se rend, après minuit [5], à l'endroit requis, avec un membre du collége augural, en costume, c'est-à-dire, vêtu d'une toge prétexte de pourpre [6] : l'augure porte une lanterne dont le dessus est découvert [7]. On choisit cette heure de minuit, parce que pour les comices, qui sont à Rome les occasions les plus fréquentes de consulter la volonté des dieux, les auspices doivent être dénoncés d'avance [8].

» Le prêtre fait asseoir sur une pierre, et la face tournée au midi, celui qui vient chercher les auspices. Lui-même, la tête couverte, se place à sa gauche, tenant de la main droite [9] un bâton court, sans nœuds, recourbé par un bout, et que l'on appelle *lituus* [10], de sa ressemblance avec un clairon [11]. Après avoir promené sa vue au loin, tout autour de lui, adressé une prière aux dieux [12], il se tourne vers l'Orient [13], divise, avec son *lituus* [14], et non avec la main, ce qui lui est interdit [15], tout le ciel en diverses régions, qui prennent le nom de *temples* [16], ayant soin de placer la droite au midi, la gauche au septentrion, et de marquer en face un point fixe, aussi loin que

[1] Cic. *Id.* II. 35. — De nat. deor. II. 3. — Tit. Liv. VI. 41. — V. Max. I. 4. 3.

[2] V. Max. I. 6. 7.

[3] Cic. de divin. I. 17. — II. 35. — De Nat. deor. II. 4. — V. Max. I. 1. 3. — Plut. Marcel. 5.

[4] Tit. Liv. X. 7. — Festus. *V. auguraculum.*

[5] Tit. Liv. VIII. 23. XXXIV. 14. — A. Gell. III. 2. — D. d'Hal. II. 2.

[6] Cic. ep. famil. II. 16. — Ad. Attic. II. 9. — Serv. in Æneïd. VII, v. 187.

[7] Plut. Quæst. rom. 72.

[8] Cic. de legib. II. 8.

[9] Tit.-Liv. I. 18.

[10] *Id. Ibid.* — Plut. Camil. 55. — Serv. in Bucol. 9. v. 15. — In Æneïd. VII. v. 187.

[11] A. Gell. V. 8.

[12] Tit.-Liv. I. 18.

[13] *Id.* VIII. 23. — D. d'Hal. II. 2

[14] Ut supra, n° 10. — Cic. de divin. I. 17.

[15] Serv. in Æneïd. VII. v. 187.

[16] *Id. Ibid.* I. v. 196.

la vue peut s'étendre. Après cette opération, il passe le bâton augural dans la main gauche, et mettant la droite sur la tête du consultant : *Jupiter*, dit-il, *si telle est ta volonté, que ces comices du peuple Romain puissent être réunis.* — Ou bien : *que tel citoyen commande les armées du peuple Romain; fais-nous-la connaître par des signes certains, dans les temples que j'ai fixés* [1].

» S'il se passe vingt-quatre heures sans que les dieux aient manifesté leur volonté, le consultant rentre en ville, et l'opération est renvoyée au jour suivant. Mais alors il faut qu'il change de tente sous peine de nullité des auspices [2]. En cas d'auspices défavorables, l'augure dit simplement : *à un autre jour*, et les comices sont remis jusqu'à ce que l'on trouve de meilleurs présages [3].

» On ne compte qu'un petit nombre d'oiseaux qui fassent auspice [4] : ce sont la buse, l'orfraie, l'aigle, l'aiglon, le vautour, d'une part [5]; et de l'autre, le corbeau, la corneille, la chouette, le pivert [6].

» Les premiers sont nommés *alites*, du mot *ala*, aîle, parce qu'ils ne font auspice que par leur vol [7]; et les seconds, *alites* et *oscines* tout à la fois, par ce qu'ils font auspice et par leur vol, et par leur chant, ou leur bec, *os* [8].

» On nomme *præpetes* les oiseaux qui donnent d'heureux présages en volant très-haut, droit devant eux, et déployant une vaste envergure [9].

» Par opposition, on appelle *inferæ*, ceux qui fournissent un mauvais auspice en volant bas et près de terre [10].

» Ceux qui font *augure*, c'est-à-dire présagent par leur chant la faveur ou la défaveur, s'interprètent suivant le côté où ils se font entendre; ainsi le chant d'un corbeau à droite, celui d'une corneille ou d'un pivert à gauche, ratifient ce que l'on a inten-

[1] Tit.-Liv. I. 18.—Plut. Numa. 11.

[2] Cic. de divinat. I. 17.—V. Max. I. 1. 3.—Plut. Marcell. 5.

[3] Cic. Philipp. II. 33.—De legib. II. 12.

[4] *Id.* de divin. II. 36.

[5] Festus *V. alites.*—Plut. Rom. 14.

[6] Festus. *V. oscines.*

[7] *Id. Ibid.* et *V. alites.*

[8] *Id. V. oscines* et *oscinum.*—Varr L. L. V. p. 59.

[9] Cic. de divin. I. 48.—A. Gell. VI. 6.—Festus. *V. præpetes.*— Serv in Æneïd. III. v. 246 et 361. — VI. v. 15.

[10] Serv.—A. Gell. *id. Ibid.*

tion de faire [1]. Toujours le cri d'un hibou est d'un mauvais présage [2], de même que le silence de tous les oiseaux à *augure* [3]. Dans ce dernier cas, on les appelle *obscènes* [4], *inebræ* [5], *arculæ* [6].

» Les auspices ou augures étant, d'après l'espèce des oiseaux, divisés en *grands* et *petits*, le grand l'emporte toujours. Ainsi, qu'une corneille ou un pivert donnent un auspice, et qu'un aigle en donne ensuite un autre tout opposé, l'auspice de l'aigle prévaudra [7].

» Passons maintenant aux *aruspices*, qui sont les interprètes des prodiges. Un *prodige* est un présage fâcheux, comme une chose qu'il faut chasser, *quasi porrò adigendum* [8]. On pourrait encore définir les prodiges des événemens extraordinaires, incroyables, souvent absurdes et impossibles. L'histoire romaine en est remplie : Tantôt ce sont des pluies de sang [9], de fer[10], de pierre[11], de craie[12] ou de terre[13]; tantôt du sang coulant d'un foyer domestique[14]; des fleuves ou des fontaines dont les eaux paraissent ensanglantées[15]; des statues de dieux qui se couvrent de sueur[16], ou qui versent des larmes[17] ou dont la tête s'enflamme[18]; des naissances monstrueuses, telles que des enfans venant au monde sans yeux et sans nez; d'autres sans mains et sans pieds[19]; un agneau à deux têtes[20]; un porc à tête humaine[21]. D'autres fois un bœuf qui parle, ou qui monte sur une maison[22]; des corbeaux qui viennent se nicher dans un temple[23], ou en béqueter la toiture [24]; un loup arrachant du fourreau l'épée

[1] Cic. de divin. I. 39.
[2] Lucan. V. v. 396.
[3] Appian. de bell. civ. IV. p. 1067.
[4] Serv. in Æneïd. III. v. 241. — A. Gell. XIII. 13.
[5] Festus. *V*, *inebræ*.
[6] *Id. V. arcula*.
[7] Serv. *Id. Ibid.* v. 374.
[8] Non. Marcell. *V. omen*.
[9] Tit. — Liv. XLIII. 13.
[10] Plin. II. 56
[11] V. Max. I. 6. 5.
[12] Tit. — Liv. XXIV. 10.
[13] *Id.* XXXIV. 45.
[14] *Id.* XLV. 16.
[15] *Id.* XXII. 1. — V. Max. I. 6. 5. — Cic. de divin. II. 27.
[16] Cic. *Id. Ibid.*
[17] Tit. — Liv. XL. 19.
[18] *Id.* XXXIV. 45.
[19] *Id.* XXII. 1. — XXXI. 12. — XXXIV. 45. — V. Max. I. 6. 5.
[20] Tit. Liv. XXXII. 9.
[21] *Id.* XXXI. 12.
[22] *Id.* XXI. 62. — XXVIII. 11. — XXXVI. 37.
[23] *Id.* XXIV. 10.
[24] *Id.* XXX. 2.

d'une sentinelle [1]; des animaux changés tout-à-coup de nature, des coqs en poules, des poules en coqs [2]. Puis les phénomènes célestes : le ciel paraissant tout en feu; le soleil, couleur de sang [3], ou rappetissant son disque [4]; ténèbres en plein jour [5]; clartés soudaines dans la nuit [6]; trois lunes dans le ciel [7]; des torches ardentes se promenant en l'air [8], et mille autres choses semblables.

» Les présages célestes les plus importans et les plus réels, sont les foudres et les éclairs. Les Toscans imaginèrent les premiers de chercher dans les fulgurations un moyen divinatoire, et ils en ont composé une science qui comprend trois parties : *l'observation*, *l'interprétation* et la *conjuration* [9]. Ils considèrent la foudre comme le plus puissant des présages, parce que, suivant eux, l'intervention de ce phénomène céleste anéantit tous les autres présages, et ses prédictions sont irrévocables et ne peuvent êtres changées par aucun autre signe, tandis que les menaces des victimes ou des oiseaux sont abolies par un foudre favorable[10].

» Il y a bien long-tems que les Romains ont reconnu l'habileté des Etrusques dans la science des fulgurations et l'art d'expliquer les prodiges. Autrefois, d'après un ordre du sénat, six enfans des premières familles étaient continuellement tenus chez chaque peuple de l'Etrurie, pour y étudier cette doctrine; on craignait qu'un si grand art, si on l'abandonnait à des gens de basse naissance, ne perdît sa majesté religieuse, et ne dégénérât en profession mercenaire[11].

» Veux-tu connaître quelques-uns des principes de cette science? En voici plusieurs que j'ai recueillis dans la conversation d'un augure. On distingue trois espèces de foudres : *la foudre de conseil*, *la foudre d'autorité* et *la foudre d'état*.

» La première précède l'événement, mais suit le projet : par

[1] *Id.* XXII. 1.—V. Max. I. 6. 5.
[2] Tit. Liv. *Id. Ibid.*
[3] *Id.* XXX. 2. XXXI. 12.
[4] *Id.* XXX. 38.
[5] *Id.* VII. 28.—Florus. IV. 1.
[6] Tit. Liv. XXVIII. 11—Oros. IV. 13.
[7] Oros. *Id. Ibid.*
[8] Lucan. VII. v. 155.
[9] Senec. Nat. quæst. II. 33.
[10] *Id. Ibid.* 34.
[11] Cic. de divin. I. 41.

exemple, un homme médite un projet ; un coup de foudre l'y confirme ou l'en détourne.

» La seconde suit l'événement, et lui donne une interprétation favorable ou défavorable.

» La troisième se montre à un homme tranquille, qui n'est occupé d'aucune action, ni même d'aucune pensée : elle apporte soit des menaces, soit des promesses, soit des avis [1]........

» Les *augures* peuvent observer les foudres, aussi bien que les *aruspices* ; mais ces derniers seuls prédisent d'après l'inspection des entrailles des animaux. Cette science, que l'on appelle proprement *aruspicatoire*, n'exige ni moins d'habitude, ni moins d'étude que celle de l'*auguration*.

» Les prédictions se tirent de l'état plus ou moins normal des entrailles de la victime immolée pour la consultation. Les parties que l'on examine sont le poumon, le foie, le cœur et le fiel. Un poumon marqué d'une fissure indique qu'il faut ajourner, quand même toutes les autres entrailles seraient favorables [2]. Un foie sans lobe est un mauvais présage [3], et un foie à deux lobes, un excellent [4]. Quand un foie se trouve replié en dedans, à partir du bas de la fibre, les plus habiles interprètes regardent cela comme le présage d'un redoublement de grandeur et de prospérité [5]. En général, pour que les entrailles soient dans le meilleur état requis, il faut qu'il y ait une certaine graisse à la point [6] ; qu'elles ne saignent point assez abondamment pour empêcher d'en bien distinguer toutes les parties [7] ; qu'elles palpitent doucement ; que les veines ne soient point livides, ni trop tendues ; que chaque partie soit exactement à sa place [8].

» Le cœur n'a pas toujours été regardé comme faisant partie des entrailles [9] : On l'y comprend depuis long-tems, et l'absence de ce viscère passe pour le plus funeste de tous les présages. On rapporte que le jour où Jules-César s'assit pour la pre-

1 Senec. *Id. Ibid.* 39.
2 Cic. *Id.* I. 39.
3 *Id. Ibid.* II. 13. — Tit. — Liv. VIII. 9. XXVII. 26.—V. Max, I. 6. 9
4 V, Max. *Id. Ibid.*
5 Suet. Aug. 95 — Plin. XI. 37.
6 Plin. *Id. Ibid.*
7 Dion. XLVI. p. 356.
8 Senec. Œdip. II. 2. v. 63.
9 Plin. *Id. Ibid.*

mière fois sur un siége tout brillant d'or, et se montra vêtu d'une toge de pourpre, le bœuf qu'on immola, dans le sacrifice qu'il offrit, n'avait point de cœur. Mais comment un animal qui a du sang peut-il vivre un instant sans cœur? Il n'en est point privé tant qu'il vit, répondent les aruspices; seulement, par la volonté des dieux, cette partie, de même que toutes les autres que l'on ne trouve pas, s'anéantit au moment de l'immolation [1].

» Les taureaux, les veaux [2], les agneaux et les coqs [3] sont les victimes divinatoires des aruspices [4]. »

LES QUINDECEMVIRS.

Les *Quindécemvirs* étaient des prêtres chargés de garder les *livres Sibyllins*, de les lire, et d'en interpréter le sens; les *Quindécemvirs* étaient élus par le peuple et à vie; ils étaient au nombre de quinze comme leur nom l'indique. Ce que dit M. Dezobry sur leur établissement et sur les livres Sibyllins est exact, quoique un peu court. Cependant, comme nous nous proposons de traiter prochainement la question des *Sibylles*, nous ne parlerons pas d'eux ici, et nous renverrons à notre prochain article, dans lequel nous ferons connaître les huit livres qui se trouvent dans les recueils ordinaires de ces prophéties, et surtout le quatorzième livre découvert depuis peu par M. Ange Maio dans la bibliothèque ambroisienne de Milan, et publié par ce savant archéologue en 1817.

LES EPULONS, OU SEPTEMVIRS.

Dans certaines fêtes religieuses des banquets étaient offerts en l'honneur des Dieux. Sept prêtres étaient chargés de présider à ces solennités religieuses, et ce sont ceux que l'on nommait *épulons*, du nom de leur emploi, ou *septemvirs*, de leur nombre.

Tels étaient les quatre collèges chargés de présider aux cérémonies du culte en général; ils étaient, comme on le voit, au

[1] Cic. de divin. I. 52.

[2] Senec. de benef. III. 27.

[3] Cic. *Id.* II. 17.

[4] *Id. Ibid.* 12.—Plin. X. 21.

nombre de soixante-un. Nous allons maintenant passer en revue les ministres particuliers des autels.

LES FLAMINES. — LES CURIONS. — LES FÉCIAUX.

Les *Flamines*, au nombre de quinze, étaient divisés en grands et petits flamines. Les grands flamines au nombre de trois s'appelaient *flamen Dialis*, flamine de Jupiter, *flamen Martialis*, de Mars, et *flamen Quirinalis*, de Quirinus ou Romulus. Les petits flamines au nombre de douze étaient consacrés aux divinités secondaires. Rien de plus extraordinaire que les différentes restrictions et empêchemens auxquels était assujetti le grand Flamine, ou *flamen Dialis*.

« Le premier, et le plus considéré des flamines est le *flamen Dialis* : il jouit de divers priviléges : il a droit de siéger au sénat [1] ; si un criminel, chargé de chaînes, parvient à entrer dans sa maison, on le délivre de ses chaînes, et on le met en liberté sur la voie publique [2] ; si ce criminel était sur le point d'être frappé, on doit le grâcier dès qu'il a embrassé les genoux du flamine [3].

» D'un autre côté, une foule d'observances et de pratiques, dont plusieurs assez gênantes, lui sont imposées : il ne doit jamais sortir sans son bonnet [4], jamais quitter sa tunique de dessous que dans un endroit couvert, pour ne point se trouver nu sous le ciel, et comme devant Jupiter [5] ; jamais monter à cheval : aller en char lui est seul permis [7] ; ne jamais voir d'armée en bataille hors de la ville [8] ; ne jamais prononcer aucun serment [9] ; ne jamais toucher, ni même nommer une chèvre, de la chair crue, du lierre, des fèves; ne jamais passer sous une vigne en se pliant. Les pieds du lit où il couche doivent être légèrement enduits d'argile; lui seul peut coucher dans ce lit, près duquel il ne doit point se trouver de coffre scellé avec du

[1] Tit.-Liv. XXVII. 8.

[2] A. Gell. X. 15.

[3] *Id. Ibid.*—Plut. quest. rom. 111. —Serv. *Id.* III. v. 607.

[4] A. Gelle. X. 15.—Plut. quest. rom. 40.—Appian. de bell. civ. I, p. 656.

[5] A. Gell. *Id. Ib.* — Plut. *Id. Ib.*

[6] Plut. *Id. Ibid.* Serv. in Æneïd. VIII. v. 552.—Festus. v. *equo.*

[7] Serv. *Id. Ibid.*

[8] A. Gell. *Id. Ibid,*

[9] *Id. Ibid.*—Plut. *Id.* 44.—Festus. v. *jurare.*

fer[1]. Si le *flamen Dialis* se fait tailler les cheveux, il faut que ce soit par un homme de condition libre, et qu'ensuite on enfouisse les tailles au pied d'un chêne vert. Il en est de même pour les rognures de ses ongles. Toucher un mort, ou de la farine fermentée; entrer dans un endroit où il y a un bûcher, tout cela lui est encore défendu. Enfin, tous les jours sont fêtes pour lui[2].

» La plupart de ces prohibitions ou prescriptions sont symboliques, et imaginées dans le but de maintenir sa personne dans une extrême pureté[3]. Mais une prohibition, la plus gênante de toutes, et qui ne porte aucun de ces deux caractères, c'est la défense de s'absenter de Rome plus de trois nuits de suite[4], ou même une seule nuit[5], à ce que m'ont assuré quelques personnes. Cette défense tient à l'origine même du Flaminicat-Dialis : Numa, dans l'attente bien fondée qu'avec un peuple aussi belliqueux que les Romains, les rois ses successeurs voudraient commander les armées, et qu'alors le ministère sacerdotal, attaché à la personne royale, serait nécessairement négligé, créa le *Flamen-Dialis*, afin que le culte de Jupiter fût toujours bien suivi, imposant à ce sacerdoce l'obligation de la résidence perpétuelle à Rome[6].....

» Je n'ai pas encore dit toutes les exceptions auxquelles est soumis le *Flamen-Dialis*, et il faut que j'ajoute qu'il ne peut se marier que par la sorte de mariage la plus religieuse de toutes, la *confarreation*[7]; que le divorce lui est interdit[8], et que la mort seule peut rompre son mariage[9]; que la perte de sa femme l'oblige à quitter son sacerdoce, parce qu'elle s'emploie avec lui au service des dieux, et qu'il est plusieurs cérémonies qu'il lui serait impossible de faire seul[10]. Dirai-je encore qu'il ne doit avoir aucun nœud dans son costume[11]; ne se servir que

[1] A. Gell. *Id. Ibid.* — Plut. *Id.* 109. 110. 111. 112. — Festus. v. *ederam* et *fabam*.

[2] A. Gell. — Plut — *Id. Ibid.*

[3] Plut. *Id. Ibid.*

[4] A. Gell. *Id. Ibid.* — Plut. *Id.* 40.

[5] Tit. Liv. V. 52.

[6] Tit. Liv. I. 20.

[7] Serv. in Æneid IV. v. 103.

[8] *Id. Ibid.* v. 29. — A. Gell. X. 15. — Plut. quest. rom. 50.

[9] A. Gell. *Id. Ibid.*

[10] Plut. *Id. Ibid.*

[11] A. Gell. *Id. Ibid.* — Festus. v. *ederam*.

de chaussures faites du cuir d'un animal tué, et non pas mort[1]; et enfin ne point porter d'anneau qui ne soit à jour et uni[2]?.... »

Les *Curions* étaient des prêtres au nombre de trente. Il y en avait un à la tête de chaque *Curie*, lequel veillait à ce que tout ce qui concernait les fêtes, cérémonies, sacrifices qui devaient être faits pour le service de la curie, fut exécuté selon les rites. Ils étaient élus dans les comices des curies, et leur nomination était à vie. Ils avaient à leur tête un supérieur qui s'appelait le *Grand-Curion*.

Les *Féciaux* étaient les ministres de la paix et de la guerre, les juges des torts que les étrangers imputaient aux Romains, et des sujets de plainte de ceux-ci contre les étrangers ou leurs alliés. D'après les anciennes lois, ils devaient aller sur le territoire ennemi, et là, en présence du peuple, exposer leurs plaintes, en demander réparation dans le mois; et si, les trente jours écoulés, satisfaction n'avait pas été donnée, ils étaient chargés d'ouvrir la guerre en lançant un javelot sur le sol ennemi. Ils devaient encore veiller à ce que le peuple Romain ne fît aucune guerre injuste. On comprend facilement que leur ministère tomba bientôt en désuétude. Dès le tems de Pyrrhus la déclaration de guerre se fit à Rome même dans le temple de Bellone, devant les sénateurs assemblés, et le *Fécial* lançait son javelot contre une colonne, nommée la *colonne guerrière*, laquelle était située dans le parvis de ce temple.

Les *Féciaux* étaient au nombre de vingt, et recevaient leur mission du sénat.

LE ROI DES SACRIFICES.

Le *Roi des sacrifices* fut créé pour présider aux cérémonies, et remplir les fonctions que les anciens rois de Rome s'étaient réservées dans la religion. Il était patricien, élu par les comices, n'exerçait aucune fonction civile ou militaire, habitait une maison publique, appelée *regia*, nommait à quelques fonctions religieuses, faisait quelques sacrifices et annonçait les féries de chaque mois. — Sa femme était chargée d'immoler chaque mois une truie et une brebis à Junon.

[1] Festus. v. *mortuæ*.

[2] *Id.* v. *ederam*.—A. Gell. *Id. Ibid.*

LES SALIENS. — LES LUPERQUES. — LES GALLES. — LES TITIENS.

Jusqu'à présent nous avons parlé de l'élite des prêtres, si l'on peut se servir de ce mot; viennent maintenant ces fonctionnaires religieux, que l'on retrouve dans tous les pays de l'antiquité païenne, espèces de baladins faits pour amuser le peuple, et lui ôter tout respect pour la Divinité. Les *Saliens* étaient ainsi nommés à cause des *danses*, ou plutôt des *sauts* et des pirouettes qu'ils exécutaient dans des cérémonies qui avaient lieu tous les ans au mois de mars. Pendant 14 jours on les voyait courir la ville, vêtus d'une tunique peinte de diverses couleurs, et d'une cuirasse par dessus, la tête couverte d'un long bonnet de cuivre en forme de cône, une épée à la ceinture, une lance ou une baguette à la main, de laquelle ils frappaient certains petits boucliers, nommé *Anciliæ*, qu'ils portaient au bras gauche. C'est dans cet état qu'ils parcouraient successivement tous les quartiers de Rome, sautant, pirouettant, et chantant de vieux poëmes nommés *axamenta*, que personne ne comprenait plus. — Ces prêtres étaient au nombre de 12, jeunes, bien faits, élus par le Roi des sacrifices, et tous patriciens. Leur utilité apparente était de conserver un bouclier qui, du tems de Numa, était, dit-on, tombé du ciel.

Les *Luperques* étaient les prêtres du dieu Pan. Voici leurs fonctions, et la fête qu'ils célébraient tous les ans, le 16 février, telle que la décrit Camulogène :

« C'est la plus singulière et la plus bizarre de toutes les fêtes de ce pays où il y a tant de fêtes. Des troupes de jeunes gens se rassemblent au pied du Palatin, dans un endroit appelé *Lupercal*, où l'on prétend que Romulus et Rémus furent allaités par une louve, et y assistent à un sacrifice [1], dont les victimes sont une chèvre [2] et un chien [3]. Les deux chefs des Luperques (il y a deux colléges de ces prêtres, l'un des *Quintiliens*, et l'autre des *Fabiens* [4]) se présentent devant le sacrificateur qui leur

[1] Tit.-Liv. I. 5. —Varr. L. L. V. p.46.—Plut. Romul. 33.

[2] Plut. *Id. Ibid.*—Ov. *Id. Ibid.* v. 361.—Serv. in Æneid. VIII. v. 343.

[3] Plut. *Id. Ibid.*—Quest. rom. 68. 111.

[4] Ov. *Id. Ibid.* v. 377.

touche le front avec un couteau teint du sang des victimes, on leur essuie aussitôt cette marque avec de la laine imbibée de lait, et ils se mettent à rire aux éclats. Le sacrifice terminé, on découpe en courroies les peaux des victimes; les assistans, le corps frotté d'huile, nus, et n'ayant qu'une ceinture de peau de chèvre au milieu du corps, s'emparent de ces lanières, et vont se répandre par toute la ville [1] et les champs des environs [2], frappant à droite et à gauche, avec ces bandes de peaux [3], la foule qui s'ouvre sur leur passage [4]. Les femmes recherchent ce flagellement, et courent même au-devant des Luperques [5], leur tendant les mains pour qu'ils les frappent [6], parce qu'elles s'imaginent que ces coups rendent fécondes les épouses stériles [7], et procurent une heureuse délivrance à celles qui sont enceintes [8].

» Je n'ai jamais vu de procession causer autant de tumulte que celle des Lupercales. Dans tous les endroits où elle passe, le bruit des fouets, les cris et les éclats de rire de la foule, les aboiemens des chiens, ameutés par le singulier costume des dévôts promeneurs [9], les chants que les Luperques répètent en l'honneur de Pan [10], font retentir au loin les échos d'alentour. Les bandes sont fort nombreuses; car aux deux colléges de Luperques, conduits par leurs chefs [11], se joignent quantité de jeunes gens de bonne famille [12], appartenant pour la plupart à l'ordre équestre [13], et aussi des personnages revêtus des premières magistratures [14] et qui n'hésitent pas à prendre une part active à cette fête, regardée comme une cérémonie purificatoire de la ville [15]. »

[1] Plut. Romul. 33.—Quest. rom. 68. 111.—V. Max. II. 2. 9.—Justin. XLIII. 1.
[2] Ov. Fast. II. v. 32.
[3] Plut. *Id. Ibid.*—Cæs. 79.
[4] *Id.* Cæs. *Id.*
[5] *Id.* Romul. 33.
[6] *Id.* Cæs. *Id.*—Juv. S. II. v. 142.
[7] Juv. — Plut. *Id. Ibid.*
[8] Plut. *Id. Ibid.*
[9] *Id. Ibid.*.—Quest. rom. 68.
[10] Tit. Liv. I. 5.
[11] Dion. XLVI. p. 337.
[12] Plut. Romul. 33.—Antoi. 16.
[13] V. Max. II. 2. 9.
[14] Plut. Antoi. 16.—Cæs. 79.
[15] Ov. Fast. II. v. 32. — Varr. L. L. V. p. 46. — Plut. Romul. 33.—Numa. 31.— Quest. rom. 68.—Censor. de die natali. 22.

Enfin les *Galles* étaient des malheureux que l'on mutilait, en leur enlevant les signes de leur virilité, et qui étaient consacrés au culte spécial de Cybèle. Quant aux *Titiens*, ils étaient chargés de conserver les rites sacrés des Sabins.

Tels étaient les différens prêtres attachés à Rome au culte des dieux, et formant ce vieux colosse que la religion chrétienne commençait à saper en ce moment, et qu'elle devait renverser après avoir réveillé et assouvi toute sa rage pendant 300 ans.

Nous publierons dans un autre article une lettre fort curieuse sur les Vestales et leurs fonctions ; mais déjà les citations que nous venons de faire, mieux que toutes nos paroles, font connaître comment procède M. Dezobry, et recommandent son ouvrage. On voit que c'est un véritable travail de recherches et d'érudition; on peut cependant lui faire le reproche de n'avoir pas tiré tout le parti possible de la forme dramatique qu'il avait promis de lui donner; son livre ressemble plus à un *traité* qu'à un recueil de *lettres*; Camulogène n'est pas assez mis en action ; mais si le livre perd en agrément, il ne perd pas en utilité. D'ailleurs, plusieurs scènes sont bien amenées. Nous citerons le jugement de Milon pour le meurtre de Clodius, le récit d'une visite à Cicéron dans sa maison de Tusculum, la mort d'Auguste, le triomphe de Pompée et de Jules César, les jeux du cirque, etc. Nous devons ajouter que ce qui augmente le prix de ce livre, en facilitant les moyens de s'en servir, c'est une excellente *Table des matières*, selon la bonne manière des auteurs des 16e et 17e siècles, manière oubliée ou négligée par les auteurs plus récens. Nous finirons par une dernière observation, c'est qu'il nous a paru que M. Desobry a complétement oublié de nous parler du système de calcul employé chez les Romains, et de la manière dont ils se servaient des lettres à cet effet. Ces détails auraient dû trouver leur place après leur calendrier ou système de numération du tems. C'est une lacune à remplir dans une seconde édition; car c'est un de ces ouvrages auxquels on peut prédire une seconde édition, j'entends une seconde édition *véritable*.

A. Bonnetty
De la Société Asiatique de Paris.

Bibliographie.

Ystoire de li Normand, et Chronique de Robert Viscart, par Aimé, moine du Mont-Cassin. Un beau vol. in-8°, publié par la société de l'*Histoire de France*, annoté par M. Champollion-Figeac.

L'origine du premier manuscrit paraît remonter aux années 1078 et 1086; long-tems on l'avait cru perdu, et on regrettait ses récits qui s'arrêtent à Richard, mort en 1078. L'auteur était un moine du Mont-Cassin, qui, né à Salerne en Campanie, est mort en 1093. Cette histoire, divisée en huit livres, partagés chacun en chapitres, a été écrite en latin; le manuscrit imprimé actuellement n'est qu'une version. Les premiers chapitres retracent les exploits des Normands de Nora, leurs émigrations déterminées par les misères d'une population toujours croissante, leurs incursions le long des côtes d'Italie, d'Espagne, de Sicile, la délivrance soudaine de la ville de Salerne par leur courage, leur établissement en Sicile. — La *chronique de Viscart* continue le récit. — Les deux manuscrits sont publiés pour la première fois d'après un manuscrit du 13e siècle, appartenant à la bibliothèque royale.

Dictionnaire de la langue mongole. — Le professeur Schmidt vient de mettre la dernière main au grand travail qu'il entreprit d'abord sur l'invitation de l'empereur de Russie; ce livre sera publié à Saint-Pétersbourg avant la fin de 1835. La langue et la littérature mongoles sont devenues un objet d'étude en Russie; tant à cause des nombreuses tribus mongoles qui sont soumises à l'empire, que par suite des grandes recherches dont s'occupent plusieurs auteurs, touchant la connexion qui lie les tribus slaves et asiatiques regardées pendant plusieurs siècles comme des races distinctes.

— *Oupanichats, théologie des Vedas*, texte sanscrit et commenté par San-Kâra, traduit en français par L. Poley; Kâthaka Oupanichat, à Paris chez Heydeloff et Campé, rue Vivienne, n. 16. L'ouvrage sera composé de 20 livraisons de 5 feuilles, chacune grand in-4° paraissant par mois, le prix de chaque livraison, traduction comprise, est de 5 francs.

Lexicon Egyptiaco-Latinum, dictionnaire égyptien-latin, par Henry Tattam 1 vol. in-8°, à Paris, chez Bennis.

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 64. — 31 Octobre 1835.

Histoire religieuse.

HISTOIRE DU SAINT-SIMONISME

ET DU RETOUR AU CHRISTIANISME D'UN St.-SIMONIEN.

Premier Article.

Deux Saint-Simoniens. —Saint-Simon.—Sa vie.—M. Auguste Comte. — Le *Producteur* et ses rédacteurs.—Leurs principes.—Leurs divisions.— L'*Organisateur* et ses rédacteurs. — Eglise saint-simonienne à Marseille. — Bazard.—Enfantin.—Leurs principes. — La perfectibilité humaine. —Leur mission comparée à celle du Christ. — Leurs doctrines sur la femme. — Cérémonies.—Communion. — Mariage. — Inhumation.— Présomption.

Par une matinée du mois de juin 1832, je traversais le marché Saint-Honoré, lorsque je vis un grand nombre de femmes et d'enfans groupés autour de deux jeunes gens, qui attiraient cette foule par la singularité de leur costume. Ils portaient sur des pantalons blancs, une espèce de rédingote bleue, sans collet, fort courte, très-ouverte sur la poitrine, et resserrée autour des reins par une ceinture de cuir, que fermait une boucle de cuivre. Les revers de la rédingote, très-dégagés, laissaient voir une tunique, ou plutôt un gilet blanc, sans ouverture sur le devant, et sur lequel leurs noms étaient brodés, en grandes lettres rouges. Leurs cheveux partagés sur le front, à la Nazaréenne, retombaient en boucles majestueuses sur leurs épaules nues, ou couvertes d'une écharpe rouge. Une longue barbe, divisée en deux pointes, ombrageait leur menton; leur tête était nue; mais ils tenaient sous leur bras une espèce de bonnet grec destiné à la couvrir. Le peu-

ple se groupait autour d'eux, les uns riant, les autres les interrogeant, quelques-uns les injuriant. Eux, d'une figure calme, marchandaient d'une voix douce et grave, des légumes, des pommes-de-terre, des fruits... C'étaient deux SAINT-SIMONIENS.

Les *Annales* ont à se reprocher de ne pas avoir parlé de cette secte, qui a fait un peu de bruit, puis est morte sous nos yeux. Ayant reçu tout récemment un ouvrage, où l'un de ces jeunes gens raconte comment il laissa son esprit s'éblouir de ces erreurs, et comment il en sortit pour revenir au Christianisme [1], nous essayerons, en rendant compte de ce livre et de cette conversion, de donner sur cette secte et sur les hommes qui en ont fait partie, des détails qui n'ont été rassemblés nulle part; nos lecteurs seront ainsi parfaitement au courant de quelques faits qui se lient à l'histoire des combats du Christianisme pendant les dernières années.

M. le comte Henri de Saint-Simon, chef des Saint-Simoniens, était de la famille du célèbre duc de Saint-Simon, connu par ses *Mémoires*. Comme son aïeul, il tenait singulièrement à la noblesse de sa famille, qu'il soutenait descendre de Charlemagne, selon que l'ont dit plus d'une fois ses disciples. Dans sa jeunesse il suivit la carrière des armes, et fut un de ceux qui, avec Lafayette, allèrent défendre l'indépendance américaine. Revenu en France, après les troubles politiques, il se livra à diverses spéculations sur le papier-monnaie. Ses affaires n'ayant pas réussi, il tomba dans la misère, puis dans le désespoir, et tenta de se suicider, mais sa blessure ne fut pas mortelle. Alors il se mit à composer différens ouvrages sur la politique, la morale et l'industrie. Autour de lui se groupèrent quelques jeunes gens, auxquels il faisait part de ses idées; parmi eux nous citerons les noms d'Aug. Thierry, d'Auguste Comte, d'Olinde Rodrigues [2].

[1] *Retour au Christianisme de la part d'un Saint-Simonien*, par Alphonse Dory, avocat. Vol. in-8°, chez Dentu, libraire. Prix, 3 fr. 50 cent.

[2] Voir : *Supplément à la Biographie de Michaud.*

Voici la liste des ouvrages de Saint-Simon :

Lettre d'un habitant de Genève à ses contemporains, in-8°, 1802; — *Introduction aux travaux scientifiques du dix-neuvième siècle*, de concert avec M. A. Thierry, 2 vol. in-4°, 1808; — *Lettres à l'Institut et au Bureau*

Mais Saint-Simon, dans ses différens ouvrages, ou dans ses discours, était très-loin de s'annoncer comme un *dieu*, ou même comme un *révélateur*; au contraire, d'après M. Comte, il ne se donnait que comme l'*analogue de Socrate*, et quoiqu'il appelât une *explication nouvelle de la doctrine du Christ, il n'avait point abjuré le Christianisme* [1]. Aussi, plusieurs de ses disciples ont-ils fait bon marché de sa réputation, et ont-ils avoué que Saint-Simon, comme « *industriel*, s'était ruiné; comme *penseur*, s'était épuisé » à prendre toutes les formes, sans réussir jamais à frapper les » esprits; qu'enfin, comme *moraliste*, il s'était suicidé [2]. » Il y aurait bien d'autres choses à dire sur Saint-Simon comme *moraliste*. Tous ceux qui l'ont connu savent en effet comment il a donné le premier l'exemple de cette *émancipation* que ses disciples prêchèrent à la femme. Quoi qu'il en soit de sa conduite ou de ses ouvrages, l'influence de Saint-Simon fut à-peu-près nulle durant sa vie, et il mourut presque ignoré, le 19 mai 1825.

Cependant, le petit nombre d'amis qu'il avait réunis autour de lui, voulurent essayer d'exploiter quelques idées positives, qu'il avait exposées dans ses ouvrages, ou dont il les avait entretenus en particulier. Alors fut créé le *Producteur*; c'était vers la fin de 1825.

On attribue communément la direction et la principale rédaction du *Producteur* à M. Auguste Comte; cependant il en a récusé publiquement lui-même la responsabilité. Il fut étranger, dit-il, à sa fondation. Il n'y a publié que six articles, insérés dans les trois derniers mois de 1825, et les trois premiers de 1826. Le directeur général était M. Cerclet, et les principaux collaborateurs MM. Bazard, Rodrigues, Buchez, Armand Carrel,

des Longitudes, 1808 :—*Lettres sur l'Encyclopédie*, 1810 ;— *De la Réorganisation de la société européenne*; avec M. A. Thierry, in-8°, 1814; — *Coalition de la France*, 1815;—*L'Industriel*, 3 vol. in-8°, 1817; 1 vol. in-4°, 1818; — *Parabole politique*, 1819; — *Système industriel*, in-4°, 1821; — *L'Organisateur*, 2 vol. in-8°, 1819 — 1820; — *Catéchisme des Industriels*, 1823, 3 cahiers: — *Opinions littéraires, philosophiques et industrielles*, in-8°, 1825; — *Nouveau Christianisme*, in-8°, 1825, brochure.

[1] *Lettre d'un disciple de la science nouvelle*, p. 9, et la *lettre de M. Comte*, insérée dans le *Globe* du 13 janvier 1832.

[2] Voir: *Doctrine de Saint-Simon; exposition*, 1re année, 2e édit., 1830.

Rouen, Adolphe Blanqui, Dubochet, Senty, Peisse, Enfantin, Jules Lechevalier, Garnier, Hallevy, Artaud, Rey de Grenoble, Royer, Laurent, Decaen, Alisse, Bouland, Lerminier, Margerin.

Plusieurs de ces écrivains ne considéraient les questions que sous le point de vue matériel ou industriel; M. Comte essaya de les régulariser en système.

Les principes fondamentaux de sa doctrine étaient que le genre humain avait passé d'abord par une ère de *théologie* et de *poésie*. Alors c'était l'*imagination* qui régnait sur les hommes; puis, était venue une ère de *philosophie* ou d'*abstraction pure ;* ce qui fut le règne de la *pensée*. De M. Comte, devait dater l'ère de la science des choses *positives*, le règne de la *réalité*. Quant aux idées religieuses, il soutenait que ces idées, si salutaires à des époques déjà fort éloignées, ne pouvaient plus avoir, dans l'*état viril actuel de la raison humaine*, qu'une influence rétrograde; qu'ainsi il fallait se hâter de les remplacer par des *idées positives*. Car, à ses yeux, il était impossible d'obtenir une véritable rénovation des théories sociales, et, par cela, des institutions politiques, autrement qu'en élevant ce qu'on appelle les *sciences morales et politiques* à la dignité de *sciences physiques ;* et cela par l'application convenable de la méthode positive, *fondée par Bâcon, Descartes*, etc. [1].

Dans la suite, lorsque tous ces écrivains, alors unis, se furent séparés, M. Comte prétendit que ces idées il les avait eues avant les *Producteurs* et les *Saint-Simoniens*, et même avant Saint-Simon; qu'il les avait développées dès 1822, n'étant encore âgé que de 24 ans; mais les Saint-Simoniens le priaient de se souvenir que dans cet ouvrage même il avait pris le titre de *Disciple de Saint-Simon* [2].

Quoi qu'il en soit de la part que M. Comte prit au *Producteur*, il est certain que la désunion se mit bientôt parmi les rédacteurs.

[1] Lettre de M. Comte, dans la *Tribune* du 10 janvier 1832.

[2] Ce système avait paru dans le 3e cahier du Catéchisme des Industriels, imprimé en 1824. Le titre général de l'ouvrage est : *Catéchisme des Industriels*, par Saint-Simon ; le titre secondaire : *Système de politique positive*, par Auguste Comte, ancien élève de l'école polytechnique, élève de Henri Saint-Simon. — Ce ne fut qu'en 1830 qu'il fit paraître son *Cours de philosophie positive*.

Ceux qui, dans la suite, formèrent la famille saint-simonienne, trouvaient que M. Comte et ses amis s'occupaient trop exclusivement de questions *matérielles et positives*; qu'ils laissaient un vide; qu'ils avaient oublié de regarder une des faces de la *nature* et la face la plus noble et la plus belle, celle de l'*amour* ou de la *femme*. Ils prétendalent que la *religion* des *Producteurs* était trop exclusivement pour l'homme, et qu'il en fallait une qui fût pour l'homme et pour la femme. En conséquence, supposant que le Christianisme était mort (ce qu'au reste tous les Producteurs supposaient aussi), ils entreprirent de le remplacer par une religion nouvelle. De là la transformation du *Producteur* en *Organisateur*.

Il paraît qu'à cette première scission, plusieurs des écrivains que nous avons nommés, se retirèrent. Il ne resta pour rédiger l'Organisateur que MM. Bazard, Enfantin, Rodrigues, Jules Lechevalier, Royer, Laurent, Buchez, Bouland, Rouen, Alisse, Lerminier, Margerin.

Mais avant de suivre nos nouveaux écrivains, dans leur première transformation, commençons ici l'histoire d'un jeune homme qu'ils entraînèrent plus tard dans leurs idées.

Alors se trouvait à Paris, un de ces jeunes gens, à tête ardente, au sang chaud et méridional; une de ces têtes qui, si elles ne sont pas réglées, calmées, enchaînées, par le catholicisme, et par le catholicisme avec toutes ses preuves, avec toutes ses majestés, avec tout son éclat, toutes ses douceurs, se trouvent exposées à être éblouies, falcinées, entraînées en arrivant à Paris, la ville aux sophismes et aux séductions. M. Dory était Chrétien cependant, mais, suivant nous, pas assez profondément, pas assez savamment, pas assez splendidement Chrétien. Il connut un ami qui lui parla des Producteurs et de la mauvaise part qu'ils faisaient au Christianisme, et le conduisit à une de ces réunions, qui se tenaient rue Taranne, et auxquelles présidait Bazard. En entendant développer des principes si opposés à ses croyances, M. Dory protesta en son esprit et en son âme, et essaya même de convertir son ami. Mais bientôt les grands mots de *réhabilitation* du *sentiment religieux*, *union des peuples*, *bonheur universel*, le respect même avec lequel les Producteurs parlaient du Christianisme, langage si différent de celui du philosophisme voltairien, tout cela fit une profonde impression sur son esprit, commença à y porter le doute et à l'ébranler.

Sur ces entrefaites arriva la révolution de juillet 1830; les Saint-Simoniens, jusqu'alors peu connus élevèrent la tête; l'*Organisateur* prit le ton évangélique. — Le *Globe*, converti au Saint-Simonisme, annonçait tous les jours les progrès de la famille; la sainte hiérarchie était fondée, les femmes mêmes y entraient.... La tête de ce jeune homme ne peut y tenir; et lui, sans aides, sans conseil, sans être connu; lui, auparavant si timide et si réservé, il se pose missionnaire d'une religion nouvelle; ouvre une salle de prédication, le 13 octobre 1830, et fonde ainsi l'Eglise Saint-Simonienne de Marseille.

Mais, avant, de parler de ses succès et de ses revers, reprenons l'histoire du Saint-Simonisme, où nous l'avons laissée, lors de la création de l'*Organisateur*. « Malgré tous les efforts qu'a» vaient fait les rédacteurs du *Producteur*, la masse des penseurs » vulgaires n'avait pas voulu les suivre, et les penseurs constatés » et *illustres n'avaient pu les comprendre* [1]. » Il avait dû cesser de paraître.

D'après ce que nous avons déjà dit, on comprend que la première mission de l'*Organisateur* fut d'introduire l'*élément religieux* dans la *science positive* des Producteurs. Aussi les rédacteurs prirent-ils dès l'abord un ton mystique et inspiré. Dieu, le sentiment religieux, la conscience, l'inspiration, l'humanité, la révélation personnelle, étaient les mots qui leur étaient le plus familiers. Bientôt, s'apercevant qu'une religion, sans hiérarchie, sans prêtres, n'était pas viable, ils se partagèrent en *apôtres* et *disciples*, *pères* et *fils*. La réunion des affiliés s'appela *famille*, la religion prit le nom d'*Eglise Saint-Simonienne*; l'autorité suprême fut concentrée entre les mains de MM. Bazard et Enfantin, qui portèrent le titre de PÈRES SUPRÊMES.

Il paraît pourtant que, tout en se donnant pour continuer et perfectionner l'œuvre de Saint-Simon, ils ne prétendirent pas en avoir reçu directement la mission ou la communication; car ils avouaient eux-mêmes que c'était Olinde Rodrigues qui avait reçu les inspirations de Saint-Simon, et les avait transmises à Bazard et à Enfantin, qui nonobstant se partagèrent la puissance suprême, représentée en eux comme par un *principe en deux personnes*. Rodrigues, quoique laissé dans les rangs inférieurs,

[1] Paroles de M. Jules Lechevalier, enseignement central; exposition, p. 374.

approuva pour le moment tous les arrangemens des *pères*. Cependant, tous ne furent pas si tolérans, et dès que cette hiérarchie fut fondée, MM. Buchez, Alisse, Bouland, Lerminier, Margerin, se séparèrent des deux PÈRES, et renoncèrent au titre de FILS.

Ceci se passait en 1830. Cependant, les affaires de la famille allaient de mieux en mieux. Des salles de conférences et de prédications furent ouvertes dans plusieurs quartiers de Paris et quelques jeunes gens de famille riche embrassèrent la nouvelle foi. Alors ils crurent que leur Organisateur, leurs brochures, leurs prédications ne suffisaient pas; et le 21 septembre 1836, ils achetèrent un journal quotidien, *le Globe*. Ce journal, comme philosophique et comme Saint-Simonien, a joué un rôle assez important pour que nous lui consacrions ici quelques lignes; son histoire se lie à celle de la religion.

Le *Globe* avait été fondé en septembre 1824; il paraissait deux fois par semaine, en huit pages in-4°, et portait pour sous-titre: *Recueil philosophique, politique et littéraire* [1]. A la tête était M. *Dubois*, maintenant député de Nantes, et avec lui travaillaient la plupart des professeurs actuels de l'Académie de Paris, et bon nombre de ceux que l'on appelle les *Doctrinaires*. Les doctrines politiques du GLOBE étaient ce que l'on appelait alors un *libéralisme avancé et intelligent*; ses doctrines littéraires et philosophiques consistaient en grande partie dans la reproduction de celles de l'Allemagne et de l'Angleterre, ou plutôt de l'Ecosse. Et c'est à lui que l'on doit principalement la propagation de ces doctrines en France.

A l'égard du Christianisme, le *Globe*, préludant dès-lors au Saint-Simonisme, rendait justice à l'action qu'il avait exercée sur la civilisation, mais déclarait qu'il *avait fait son tems*, *qu'il était mort*; et ses jeunes rédacteurs assuraient avec naïveté qu'ils étaient destinés à fonder la religion nouvelle qui devait le remplacer. Cette religion était, d'après ce que nous venons de dire, une espèce d'éclectisme philosophique mi-parti de la philosophie allemande de Fichte, et de la philosophie écossaise de Reid [2].

[1] Cette collection va jusqu'au 15 février 1830, et se compose de 7 vol. in-4°, plus, 13 Numéros du VIII[e] vol.

[2] Pour connaître les doctrines du Globe, voir dans les N[os] 2, 5, 9, 12,

Grands étaient les éloges du libéralisme, grande aussi, trop grande, la confiance des jeunes rédacteurs. Dès-lors ils voulurent étendre le cercle de leur influence, et le 15 février 1830, ils s'élevèrent jusqu'à la dimension des grands journaux, et parurent *tous les jours*. Malgré une condamnation subie par M. Dubois, son influence sur les événemens de juillet nous paraît avoir été peu sensible; car deux mois après cette révolution, le *grand journal* ne pouvait plus voler de ses *grandes aîles*, il fut obligé de se vendre, et le 21 septembre les Saints-Simoniens l'achetèrent.

Les lecteurs s'aperçurent peu de ce changement: le *Globe* portait toujours le même titre de *Journal politique. philosophique et littéraire*, et M. Leroux, son ancien gérant, continuait à le signer. Ce ne fut que le 21 décembre suivant qu'il annonça que les bureaux de la rédaction étaient transportés rue *Monsigny*, au domicile des Saint-Simoniens; le 27, il supprima le sous-titre; le 2 janvier 1831 il commença à annoncer les brochures et les prédications Saint-Simoniennes; enfin, le 19 du même mois de janvier, il prit le titre de *Journal de la doctrine de Saint-Simon*. Nous allons mentionner ici ses différentes *épigraphes*, qui forment comme une histoire abrégée des variations de cette secte. Avec le titre de *Journal de la doctrine de Saint-Simon*; les Saint-Simoniens donnèrent au *Globe* les épigpraphes suivantes :

« Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'a- » mélioration du sort moral, physique et intellectuel de la classe » la plus nombreuse et la plus pauvre.

» Tous les priviléges de la naissance, sans exception, seront » abolis. — A chacun selon sa capacité; à chaque capacité selon » ses œuvres. »

Le 26 février, ils ajoutèrent à leur programme :

« Religion, — Science, — Industrie. »

Le 9 juin, ils y inscrivirent : « Association universelle. »

Le 22 août, ils changèrent le sous-titre de *Journal de la Doctrine de S. Simon*, en celui de *Journal de la Religion St.-Simonienne.*

Enfin, le 2 janvier 1832, le titre fut modifié en ces termes :

13, 22 et 27 du t. 1 du *Correspondant*, sept excellens articles d'un des rédacteurs des *Annales*, M. Riambourg.

« A chacun selon sa vocation, — à chacun selon ses œuvres ; — » appel aux femmes ; — organisation pacifique des ouvriers. »

Mais avant cette époque, de graves événemens s'étaient passés au dehors et au dedans de la famille.

Commençons par jeter un coup-d'œil sur les principaux dogmes de cette religion nouvelle qui reconnaissait pour auteur la co-paternité de BAZARD-ENFANTIN.

Nous avons vu déjà ce que le *Globe* et le *Producteur* avaient pensé du Christianisme. C'était une doctrine bonne, divine, mais qui avait fait son tems. Les St.-Simoniens ne changèrent rien à ce principe; au contraire, ils s'attachèrent à en développer la première partie; et il faut convenir que souvent ils furent assez bien inspirés en exposant des vues magnifiques sur les destinées passées du Christianisme. Quelques-uns de leurs auditeurs ont pu s'y instruire, et apprendre ce qu'il faut penser des injures ignorantes des philosophes du 18ᵉ siècle. Mais enfin la Religion chrétienne était mourante, impuissante, morte. Mourante; voyez le peu de bruit qu'elle fait. — Impuissante; voyez la dissolution des mœurs actuelles. — Morte; voyez le peu de foi de ses enfans : donc il fallait la remplacer, et mieux faire qu'elle.

Mais les St.-Simoniens allaient-ils épurer les mœurs, dompter les passions, étouffer la concupiscence? Oh! non, le Christianisme n'avait pu le faire : c'était donc chose impossible. Ils voulurent donc, non pas changer la vie, les mœurs, l'esprit des hommes, mais changer la règle, changer la foi, changer les notions du bien et du mal, du beau et du laid. Or, ceci est le changement même de la Révélation, et par conséquent de l'histoire, de l'humanité, de Dieu...... Les Saint-Simoniens l'avouaient, et aussi ils ne prétendirent rien moins que changer Dieu, la révélation, l'humanité, l'histoire, la règle des mœurs, les notions du bien et du mal. De là leurs dogmes principaux :

« Leur DIEU-TOUT, ou panthéisme universel;

» La négation du péché originel,

» La prétention de réhabiliter la chair,

» L'abolition de l'hérédité,

» La suppression de tout lieu de punition après la mort,

» Enfin, la déification de St.-Simon et du père Enfantin. »

Tous ces dogmes se suivent, s'enchaînent et partent du même

principe, celui de vouloir remplacer le Christianisme. On peut le dire sans crainte à ceux qui veulent nous attaquer, et à ceux qui sont séparés de nous. Voilà tout ce que vous avez à faire. Vous ne serez conséquens qu'alors que vous aurez, comme les Saint-Simoniens, refait le ciel et la terre, Dieu et l'homme.

On comprend fort bien qu'il nous est impossible, dans cette courte notice, de suivre pas à pas les St.-Simoniens, et de réfuter leurs erreurs historiques ou philosophiques; ce que divers écrivains ont fait sur plusieurs points [1]; mais nous croyons devoir faire ressortir la fausseté de quelques-uns de leurs principes les plus fondamentaux.

En première ligne, nous en trouvons un qu'ils ont reçu de ces philosophes du 18e siècle, dont ils dédaignaient cependant si fort la science, et qui leur est commun avec la plupart des déistes et des philosophes du tems présent : c'est celui de la *perfectibilité indéfinie de la nature humaine* ou du *progrès continu de l'humanité*. Le Christianisme reconnaît bien un *progrès*, et un *progrès* plus réel et plus grand que celui de tous les philosophes. C'est lui en effet qui nous ordonne de *marcher de vertu en vertu* [2]; entre tous les *dons, de désirer toujours les plus parfaits* [3]; enfin, de nous efforcer d'être *parfaits comme notre Père céleste est parfait* [4]. Mais cette perfection, qui n'a aucune limite, doit cependant toujours se faire dans le cercle de la révélation du Christ, par conséquent partir du fait d'une révélation primitive, d'un homme créé bon, puis tombé et puni, puis relevé et ra-

[1] Voir, entre autres, les articles publiés par M. le baron d'Eckstein dans les Nos 5, 7, 10, 13, 18 et 31 du tome III du *Correspondant*.—Voir aussi *Lettre aux prédicateurs de la doctrine Saint-Simonienne* (par M. Ponsot, de Dijon), brochure in-8°, à Dijon, chez Popelain. — *Lettre d'un Disciple de la Science nouvelle* aux Religionnaires prétendus Saint-Simoniens de l'*Organisateur* et du *Globe*, par P. C. R.....x (Prosper-Charles Roux). Ce dernier ouvrage est d'un disciple de Saint-Simon, et réfute assez bien le panthéisme de l'Organisateur. 1831; à Paris, chez les principaux libraires.

[2] Ibunt de virtute in virtute. *Psaume* LXXXIII, v, 8.

[3] Æmulamini chrismata meliora. I *Cor.*, ch. XII. v. 31.

[4] Estote ergo vos perfecti sicut et pater vester cœlestis perfectus est. *S. Matth.*, ch. v, v. 48.

cheté par le Christ. Cette révélation est assise sur des bases, non-seulement religieuses, mais historiques. Or, il n'en est pas de même de la *perfectibilité philosophique et St.-Simonienne*. Cette perfectibilité n'a aucune base historique ou révélée ; au contraire, elle part de l'*état sauvage*, et même de l'*état de nature* par lequel aurait commencé le genre humain, et d'où il se serait élevé de ses propres forces. On conçoit en effet que si le genre humain a progressé, de l'état de nature où il vivait, sans parole, sans pensée, sans Dieu, à l'état actuel, on peut espérer qu'il progressera jusqu'à une espèce de *déification*. Mais cet *état de nature* est non-seulement une erreur religieuse, une hérésie, mais encore une erreur, et une grosse erreur historique, qui n'est plus admise que par ceux qui, sans examiner ce point d'histoire, le prennent tel qu'il est dans le commun de nos vieux historiens [1], ou plutôt de nos vieux philosophes.

La doctrine St.-Simonienne, fondée sur ce principe, n'avait donc aucune base historique ou revélée. Autre erreur historique :

Les St.-Simoniens venant changer les rapports des hommes entre eux, et des hommes avec Dieu, il était naturel qu'ils montrassent les preuves de leur mission. Or, il leur était difficile d'en donner. Que firent-ils? Ils changèrent tout ce que nous connaissons par l'histoire de la mission de Moïse et de Jésus-Christ. Ils disaient donc : « Pourquoi vous étonnez-vous » que nous annoncions une religion nouvelle? Nous faisons pré» cisément ce qu'a fait Moïse, ce qu'a fait le Christ. Moïse est » venu donner aux Juifs une religion nouvelle : le Christ, à son » tour, est venu détruire l'ancienne religion par une religion » nouvelle ; il est venu remplacer Moïse. Ce sont là des phases » qui arrivent parfois dans l'humanité ; nous commençons une » de ces phases, nous faisons COMME Moïse et COMME le » Christ ; nous agissons COMME agirent les Apôtres. »

Or, parler ainsi de la mission de Moïse et du Christ, c'est encore ne pas connaître *historiquement* (nous faisons ici abstraction du caractère d'inspiration divine) ce qu'ils ont fait. Moïse n'a fait que rappeler aux Juifs ce qui leur avait été

[1] Voir, sur l'*Etat de Nature*, l'Histoire et la Réfutation assez complète, que nous en avons donnée dans les N°s 5, 6 et 7 des *Annales*, tom. I, p. 27, et 351, et tom. II, p. 5.

révélé avant lui. Il n'a cessé de leur rappeler que le Dieu dont il leur parlait était le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; il est venu en écrire l'histoire authentique. Il n'a donc changé ni le dogme, ni la morale. Jésus, moins encore que Moïse, n'est venu détruire l'ancienne religion; il est venu l'améliorer, la perfectionner; mais il a laissé le même Dieu, et il n'a point changé les règles essentielles de la morale; et, ce qui est capital en ce point, il n'est pas venu améliorer, perfectionner à l'improviste, sans s'être fait annoncer, sans pour ainsi dire que Moïse eût été prévenu et le Judaïsme averti. Moïse n'est un vrai prophète, et le Judaïsme n'est une religion véritablement révélée, que parce que le Christ est venu; il était annoncé, attendu, contenu dans la religion judaïque. Le Judaïsme et le Christianisme sont invariablement unis. Or, les St.-Simoniens sont venus étourdiment, sans être annoncés, sans être prédits, mais seuls, et de leur propre autorité, non pas perfectionner, mais détruire, changer de fond en comble le Christianisme. Ils ne peuvent donc pas dire historiquement qu'ils sont venus COMME Moïse, COMME le Christ, COMME les Apôtres; sans compter que Moïse, le Christ et les Apôtres faisaient des miracles; sur quoi il faut avouer que jamais les St.-Simoniens n'ont prétendu avoir agi COMME Moïse, le Christ et les Apôtres.

Une autre question, sur laquelle les St.-Simoniens ont également méconnu et l'histoire et la nature humaine, c'est leur fameuse question de la FEMME, et de la place nouvelle qu'ils voulaient lui assigner.

Le St.-Simonisme a accusé la religion antique d'avoir *opprimé* la femme en la tenant *esclave*, et a reproché à la religion chrétienne d'avoir cherché seulement à la *protéger*, et non à l'*émanciper;* ce que venait faire enfin le St.-Simonisme, qui proclamait la femme *libre* et *indépendante.* En tout cela, le St.-Simonisme méconnaissait encore et l'histoire et le Christianisme, et la femme elle-même.

Il est vrai que dans les tems antiques, la femme a toujours vécu dans la dépendance la plus complète, ou dans l'esclavage le plus humiliant. Interrogez en effet les traditions historiques des peuples les plus séparés, les Chinois, les habitans de l'Afrique, les Américains, les peuples nouveaux de l'Océanie, et

remontez avec eux vers les commencemens, partout vous trouverez une sorte de *réprobation*, une *punition* pesant sur la femme. C'est même là un problème historique que le St.-Simonisme aurait dû expliquer; mais le Christianisme seul l'explique, en racontant la part trop grande qu'eut la femme à la première faute. Il nous apprend encore que si la loi antique a laissé la femme dans son état de dépendance, au moins elle ne lui a pas caché ses titres de noblesse, qui l'élèvent à la droite de l'homme. En effet, il nous avertit que la femme tire son origine de l'homme lui-même, ce qui déjà l'égale à lui. Elle n'est point nommée son *esclave*, mais son *aide*, *adjutor*, et un *aide semblable à lui*, *similis ejus* [1]. Elle est créée *seule*, pour un *seul*, ce qui exclut et condamne la polygamie, et proclame le premier droit de la femme, celui d'être la seule épouse d'un seul homme. Telle est l'*origine* de la femme, tels sont ses *droits* d'après la loi antique. Le St.-Simonisme n'a rien inventé de plus noble, de plus relevé. Il est vrai que cette commune origine a été méconnue et ces droits enfreints chez tous les peuples idolâtres, et qu'il en est encore ainsi partout où le Christianisme n'est pas reçu; mais c'est au St.-Simonisme à en rendre raison mieux que ne le fait le Christianisme; et il y est obligé, lui qui prétend que tout ce qui s'est fait dans l'humanité n'a pas été bien expliqué jusqu'à ce jour.

Cependant, le Christ, qui est venu réparer la faute originelle, est venu aussi relever la femme de son état de punition.

Nous allons énumérer d'une manière historique seulement, ce que la femme doit au Christianisme. D'abord, il a aboli la polygamie et le divorce, et par conséquent rétabli des droits égaux pour l'homme et pour la femme dans le mariage. En second lieu, il l'a reconnue *indépendante* de toute autorité humaine, dans sa *croyance*, dans les règles de *conscience*, et dans la libre disposition de sa *personne*. Toute union non consentie par elle est nulle. Sous l'ancienne loi, une sorte de réprobation était attachée à la femme qui n'était pas mariée; le Christianisme, en élevant la virginité au-dessus du mariage, et en permettant ainsi à la femme de vivre séparée de l'homme et *honorée*, l'a *émancipée* complètement; de plus, il l'a *émancipée* encore en ce

[1] *Genèse*, ch. II, v. 20.

sens qu'il a brisé les liens qui la tenaient esclave au fond des harems et des tentes; et il lui a donné la libre circulation des places publiques, ce qui est, encore aujourd'hui, un prodige aux yeux de plusieurs peuples de l'Orient. Le Christianisme a fait plus encore : il a cherché à réaliser la parole antique prononcée avant sa chûte : *tu es la chair de ma chair et les os de mes os* [1]. Pour cela, il a d'abord *sanctifié la chair*, en élevant le *mariage* à la dignité de *sacrement*, c'est-à-dire, en le rendant un signe, auquel la grâce, la bienveillance, la bénédiction de Dieu, sont attachées. A la vérité, il dit *à la femme d'être soumise à son époux* [2]; mais, pour expliquer ce précepte, il prend le plus grand amour dont il ait connaissance, et il le donne à l'homme pour exemple, en lui disant : *aime ton épouse comme le Christ a aimé son Eglise, et il s'est livré à la mort pour elle* [3].

Enfin, il n'est pas jusqu'aux femmes tombées que le Christianisme ne s'attache à relever, en offrant aux unes la miséricorde du Christ envers *la femme adultère*, et aux autres le pardon accordé à cette Magdeleine, qui avait *trop aimé*, parce qu'elle avait *mal aimé*.

Déjà il est facile de voir que tout ce que dit ou fait le Christianisme pour la femme ne tend qu'à un seul but, celui de l'unir à l'homme de l'union la plus entière et la plus parfaite : au contraire tous les conseils du Saint-Simonisme ne tendent qu'à la séparer, qu'à l'éloigner de l'homme. Il suit de là, que si les conseils et les préceptes du Christianisme étaient suivis, le bonheur de la femme, identifié à celui de l'homme, lui serait égal; au contraire, si les enseignemens de la religion nouvelle prévalaient, il n'y aurait plus ni union, ni société, ni bonheur pour la femme. Plus son indépendance, plus son isolement seraient grands, plus aussi son état serait anti-naturel. Poussés dans leurs dernières conséquences, les conseils des Saint-Simoniens n'aboutiraient à rien moins qu'à mettre un terme aux rapports de l'homme et de la femme, et la fin du monde forcément arriverait: tant il y a d'absurdités cachées dans cette théorie Saint-Simonienne!

[1] *Genèse*, ch. II, v. 22,

[2] Mulieres viris suis subditæ sint. *S. Paul aux Ephésiens*. c. v, v. 22.

[3] Viri, diligite uxores vestras sicut et Christus dilexit Ecclesiam, et se ipsum tradidit pro eâ. *S. Paul aux Ephésiens*. c. v, v. 25.

Ajoutons encore une dernière observation, que nous ne ferons qu'effleurer. Plusieurs auteurs ont déjà remarqué que l'*amour*, tel que nous le concevons dans notre société chrétienne, n'existait ni chez les anciens, ni chez les peuples privés du Christianisme. En effet, comment concevoir l'amour dans un état où la femme est une *chose* vendue ou donnée à un homme tout-à-fait inconnu, et sans que sa volonté ait été consultée? Le Christianisme, en créant le *respect pour la femme*, a véritablement créé l'*amour*. Oui, le véritable amour, avec ses craintes, ses appréhensions, ses respects, qui font trembler le fort devant le faible, arrêtent l'audacieux devant le timide, l'homme devant la femme digne d'amour et véritablement aimée. — Cet amour ne cherche pas l'*égalité*, ne discute pas les *priviléges*, ne fixe pas les *droits*, comme le demande le Saint-Simonisme. — Interrogez-les, en effet, l'un et l'autre : leur première pensée et leur première parole sera : *Je ne suis pas digne de lui*, ou *d'elle*, et celui-là aimera d'avantage qui le pensera plus profondément. Or, cet amour, le Saint-Simonisme le détruit. — On comprend bien que nous n'avons pas à nous étendre sur un semblable sujet, mais nous pouvons conclure, que si la chair est contenue, voilée, domptée, elle n'est pas tuée, exterminée, comme le reproche le Saint-Simonisme. Bien plus, à ne considérer que le ravissement des sens, nous pourrions, dans les limites mêmes du Christianisme, parler un langage qui serait un défi à tous les Saint-Simoniens et à toutes les Saint-Simoniennes du monde; mais nous préférons faire comme l'Eglise, c'est-à-dire, jeter un voile sur la tête des époux chrétiens.

Nous savons combien toutes ces considérations sont superficielles; cependant, nous avons cru devoir les faire précéder le récit que nous avons à faire des succès des Saint-Simoniens, puis de leur chûte, si prompte et si entière. Revenons donc à raconter leur histoire, depuis le moment où ils eurent fondé la *hiérarchie*, et où la *Religion nouvelle*, comme ils l'appelaient eux-mêmes, se développait, sous l'influence quasi-divine de *Bazard-Enfantin*. Après avoir fondé la *hiérarchie*, ils fondèrent aussi les cérémonies qui devaient accompagner les différens actes de la vie, mariage, communion et mort, car nous n'avons pas vu qu'ils aient rien fait pour la naissance.

La *Communion Saint-Simonienne* consistait en une espèce de *communication de pensées.* La première Communion générale eut lieu le 8 juillet 1831 ; elle était présidée par les pères suprêmes Bazard-Enfantin. Tous les membres de la famille y prirent successivement la parole, et manifestèrent leur adhésion à la révélation venant de Saint-Simon, par le canal des pères suprêmes, et leurs espérances dans les destinées progressives de l'humanité.

A la même séance eut lieu la première *adoption* des enfans, dans laquelle était compris ce qu'ils appelaient leur *baptême.* Olinde Rodrigues, s'adressant aux pères suprêmes, dit :

Chefs suprêmes de la Religion,

Nous venons, en notre propre nom, au nom des pères et des mères qui reconnaissent notre foi, au nom de tous les parens dont notre amour devance les vœux, nous venons, ma sœur et moi, membres intimes de votre famille, vous demander d'admettre au sein de la communion universelle, fondée par Saint-Simon, ces jeunes enfans que Dieu nous a donnés et pour lesquels, en dehors de vous, nous n'apercevons que trouble et angoisses, afin que par votre ordre, ils soient élevés dans la religion de Saint-Simon, que sous votre haute et tutélaire direction, ils apprennent à aimer, connaître et pratiquer DIEU, ainsi que Saint-Simon, par vous, Pères suprêmes, nous le fait aimer, connaître et pratiquer. Que leurs noms, ô Pères suprêmes, soient donc inscrits sur le livre de Vie.

Enfantin répondit :

...Nous les recevons au saint baptême de l'*égalité*, et tous nos efforts tendront à reconnaître et développer leurs vocations, afin de les classer *diversement* un jour selon leur capacité, et de les rétribuer *inégalement* selon leurs œuvres.

Parmi nous plus de priviléges de sexe et de naissance : l'inferieur n'est plus l'*esclave* du supérieur, ils sont *associés ;* l'homme n'est plus le *maitre* de la femme, ils sont *mariés ;* un peuple n'est plus le *tributaire* d'un autre peuple, ils forment une seule famille.

DIEU est tout ce qui est ;
Tout est en lui, tout est par lui.
Nul de nous n'est hors de lui ;
Mais aucun de nous n'est lui.
Chacun de nous vit de sa vie ;
Et tous nous communions en lui ;
Car il est tout ce qui est [1].

Le premier *Mariage* saint-simonien eut lieu le 11 octobre 1831 ; le 25 du même mois fut célébré celui de la sœur du père su-

[1] Voir le N° 47 et 48 de l'*Organisateur.*

prême, *Claire Bazard*, avec *Alexandre de Saint-Chéron*, rédacteur du *Globe*, et Saint-Simonien lui-même. Or, déjà il paraît que la foi n'était pas bien grande dans le cœur des apôtres eux-mêmes, puisque l'on assure que les deux époux ne se contentèrent pas de la consécration saint-simonienne, mais firent leurs diligences pour faire ratifier leur union, non-seulement devant l'officier civil, mais encore devant le prêtre de l'Eglise Catholique.

La première cérémonie de l'*Inhumation* se fit le 24 février 1831, à l'occasion de la mort d'une jeune fille de 3 ans, Léontine-Simon, dont le père et la mère étaient Saint-Simoniens. Elle fut présidée par *Jules Lechevalier*, qui prononça le discours suivant :

Au nom de DIEU, de SAINT-SIMON et de nos PÈRES SUPRÊMES,

MES FILS,

Ce n'est point à une tombe stérile que j'adresse la parole; c'est à vous qui vivez, à vous qui avez senti la vie de notre enfant, en elle et dans l'affection de ceux qui l'aimaient; à vous qui, au moment où se brisait ce lien, avez vu se resserrer celui qui vous unissait au père et à la mère de cet enfant chéri.

Léontine Simon, née le 14 mai 1828, vient d'accomplir, dans le sein de Dieu, une phase de sa vie éternelle, de sa vie éternelle! car elle vit toujours; rien ne meurt :

DIEU EST TOUT CE QUI EST.
DIEU EST LA VIE;

Nous CONNAISSONS sa vie *passée*, nous PRÉPARIONS sa vie *à venir*, CHERCHONS sa vie PRÉSENTE :

DIEU EST LA VIE;
DIEU EST TOUT CE QUI EST;

et nous verrons Léontine vivre et se développer encore, quand nous aurons TROUVÉ qui NOUS AIMERA et qui NOUS AIMERONS comme elle :

DIEU EST LA VIE;
DIEU EST TOUT CE QUI EST;
DIEU EST L'AMOUR [1].

Cependant, la tête de tous ces jeunes gens était exaltée jusqu'aux cieux. Les finances étaient prospères. Le 5 septembre 1831, le *Globe* avait annoncé que désormais il serait distri-

[1] *Organisateur* du 26 février 1831.

bué gratuitement, ainsi que l'*Organisateur ;* la prédication était ouverte aux quatre coins de Paris ; un grand nombre de jeunes gens de talent et de mérite se faisaient apôtres et prêtaient le secours de leur plume [1]. Tout cela produisait une grande illusion; surtout en province. Aussi examinons ce que devenait cette Eglise de Marseille, que nous avons laissée au moment où M. Dory ouvrait la salle des prédications. Nous allons commencer à être instruits des mécomptes qui préparaient sourdement la ruine du Saint-Simonisme.

Grande fut la sensation à Marseille de voir un jeune homme, jusque-là inconnu, se poser comme missionnaire d'une religion nouvelle. Plus grand encore fut peut-être l'étonnement du jeune homme, lorsqu'il se vit ainsi débutant en public; lui, timide, mal à l'aise, peu présomptueux jusqu'alors.

Lorsqu'il se souvient cependant de la facilité avec laquelle il faisait ses discours, de la présence d'esprit avec laquelle il répondait à toutes les objections, et surtout de la confiance, de la foi, de l'enthousiasme qu'il avait pour sa doctrine, il se mé-

[1] Voici les noms des Saint-Simoniens qui ont eu le plus de réputation, et comme apôtres et comme écrivains :

Bazard Saint-Amand. — Enfantin, ex-employé à la caisse d'amortissement. — Olinde Rodrigues, Juif, ex-commis-associé d'une maison de banque. — Stéphane Flachat, ex-élève de l'école polytechnique. — Michel Chevalier, *id.* et ingénieur des mines du nord. — Henri Fournel, *id.*, ingénieur chargé de la direction de la fonderie du Creuzot. — Lambert, *id.* — Reynaud, *id.* — Hoart, *id.*, ex-capitaine d'artillerie. — Bouffard, *id.*, ex-capitaine d'état-major. — Ch. Al. de St-Chéron. — Duveyrier, ex-avocat. — Em. et J. Pereire. — Jean Terson, ex-prêtre. — Granal. — Gustave d'Eichthal. — Leroux. — Laurent. — Edouard Charton. — Hercule Bourdon. — Aicard. — Paul Rochette. — P. Verrolot. . — G. Cazavan. — Barrault. — Decourdemanche, avocat. — H. Baud, *id.* — Robinet, ex-notaire. — Demay. — Joncières. — H. Lagarmite, avocat à Strasbourg. — Guéroult. — L. Delaporte. — Em. Rousseau. — Cavel. — E. Pouyat. — Charruel. — Alex. Petit. — Olivier. — Lemonnier. — Holstein. — Resseguier. — Talabot. — Bruneau, ex-capitaine au corps royal d'état-major, etc.

Les principales femmes étaient Cécile Fournel. — Claire Bazard, sœur du père suprême. — Caroline Simon. — Aglaé St-Hilaire. — Palmyre, Claire et Marie Saton. — Julie Fanfernault, héroïne de juillet.

connaît lui-même, et se demande si quelque puissance supérieure n'agissait pas en secret sur lui.

Et, cependant, le désenchantement arriva bientôt. Il faut voir dans son livre, comment il fut accablé peu à peu; on le repousse de toutes les sociétés; on lui parle de sinistres desseins formés par le peuple contre lui; ce n'est rien que ces difficultés, mais il est mal compris par ses auditeurs, mal apprécié; les hommes à passions basses se disent ses amis. Bref, il en vient à juger que ceux qu'il cathéchise ne sont guère dignes des peines qu'il se se donne pour eux et des privations qu'il s'impose. Car il est privé de l'amitié et des caresses de sa famille. Oh ! c'est que c'est une privation bien grande que celle des joies du foyer; un père et une mère, qui vous voient prospérer avec orgueil; une épouse qui vous aime et se glorifie plus de son amour et du vôtre que de toutes les gloires; des enfans, qui remplissent une maison de bruit et de vie. Oh ! oui, tous ces visages comme toutes ces voix amies, valent mieux que toutes les sciences et que toutes les gloires.... Et le cœur du jeune Saint-Simonien en était brisé, et, ne trouvant aucune compensation à tant de privations, il tournait ses espérances vers le Ciel, et s'écriait : « Bienheureux ceux » qui souffrent persécution pour la justice. » Et ces paroles, tirées d'une religion qu'il voulait renverser, jetaient encore une espèce de consolation au fond de son cœur. » — Enfin, ne pouvant soutenir sa situation, il ferme son école et se retire à la campagne, dégoûté, sceptique, ni Chrétien, ni Saint-Simonien.

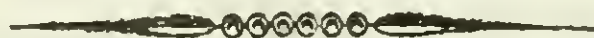
Les chrétiens clairvoyans prévoyaient la même fin aux grandes joies des St.-Simoniens de Paris. Il m'en souvient encore : à cette époque, il m'arrivait souvent de dîner au Palais-Royal avec plusieurs rédacteurs d'un journal catholique qui alors attirait à lui de nombreuses sympathies. Après le dîner, nous passions une partie de la soirée au café Valois, où se rendaient aussi plusieurs St.-Simoniens, entre autres, MM. D., M., P., R.; ceux-ci soulevaient de nombreuses discussions, qui transformaient le café en salle de conférences, au grand déplaisir de la *dame du comptoir*. Il me semble les entendre accordant de magnifiques funérailles au Christianisme, et proclamant la glorification de la religion nouvelle. « Voyez-nous, disaient-ils, déjà nous avons » des églises et des apôtres dans toutes les villes; Hoart, à Tou-

»louse; Lemonnier, à Montpellier; Laurent, Rennes, Leroux, »à Lyon; Talabot, à Brest; Bouffard, à Limoges; Jules Leche- »valier et Adolphe Guéroult, à Rouen; Duverger, en Belgique; »d'Eichthal, en Angleterre, etc.; nous sommes partout, vi- »vans, vainqueurs, et le Christianisme est partout vaincu, »muet, mort... » —Et nous répondions : « Vous êtes des enfans, la »prospérité d'un jour vous fascine; ce que vous avez de bon, »vous l'avez volé au Catholicisme; c'est là ce qui fait votre vie. »Ce qui vous est propre est peu de chose, et c'est ce qui vous »perdra. Voyez : déjà vous êtes divisés en vous-mêmes; le pan- »théisme vous gagne; vous n'avez pas de morale; ce que vous »voulez mettre à sa place n'a pas de nom. C'est le moment »où vous allez tomber; car c'est le moment où il vous faut agir »et développer vos preuves, votre doctrine, votre morale; vous »verrez..... »

Mais eux soutenaient et expliquaient leur panthéisme, développaient et défendaient leur morale. Que si parfois quelque vieux voltairien, sortant du rôle d'auditeur passif, s'avisait de lancer quelques-unes de ses vieilles plaisanteries contre le Christianisme ou le sentiment religieux, ils le tançaient fièrement, et se fatiguaient jusqu'à demander répit à défendre l'immutabilité de leur croyance et l'immortalité de leur foi..... Et cependant huit mois ne s'étaient pas passés, que tout ce bruit avait cessé; les chaires étaient muettes, les fonds à sec, le *Globe* mort, le Père et les apôtres réduits à une retraite forcée... Le St.-Simonisme avait passé, et le Christianisme poursuivait tranquillement sa carrière, sans presque avoir fait attention à l'existence de ce faible ennemi.

Mais c'est dans un autre article que nous ferons l'histoire des dogmes, de la décomposition et de la mort du St.-Simonisme.

A. B.



Beaux-Arts.

TABLEAU HISTORIQUE

DE L'INFLUENCE DES PAPES SUR LES BEAUX-ARTS,

DEPUIS LE IVe SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS.

Troisième Article.

DEPUIS LE IXe SIÈCLE JUSQU'A LA FIN DU XVe.

Déjà, dans un premier article, nous avons vu comment les pontifies de l'Eglise chrétienne, à mesure qu'ils sortaient des catacombes qui les avaient cachés, s'occupèrent à conserver les monumens qui si long-tems avaient été témoins des supplices de leurs frères, et ouvrirent aux arts et aux sciences une nouvelle carrière à parcourir, celle de décorer et d'orner le culte nouveau, pur et céleste, dont ils étaient les premiers gardiens. En effet, nous avons suivi pendant neuf siècles les arts et les pontifes, et nous avons vu ces derniers se montrant les pères, les conservateurs, les protecteurs des arts et des artistes, sauvant les uns et les autres de la barbarie qui les dévorait et du paganisme au service duquel ils s'étaient humiliés. Dans un second article, nous avons parlé fort au long du bel ouvrage qui nous a conservé l'histoire de la naissance de l'art chretien, et nous avons donné quelques explications servant à faire connaître la langue parlée dans les vieux livres qui s'occupent de nos monumens [1]. Aujourd'hui nous allons reprendre notre narra-

[1] Voir l'article inséré dans le N° 59, t. x, p. 347, et celui qui a paru dans le N° 61, ci-dessus, p. 33 des *Annales*.

tion, et prouver par des faits que la salutaire influence des Souverains Pontifes sur les beaux-arts n'a jamais été interrompue, qu'au contraire elle s'est toujours soutenue à la hauteur du rôle que les premiers Papes s'étaient donné, et que le plus souvent ils ont dévancé leur siècle et leurs contemporains.

DE LA FIN DU IXe AU Xe SIÈCLE.

Cette époque est généralement nommée par les écrivains modernes *siècles d'ignorance, tems de ténèbres,* et cependant, çà et là brillent encore quelques lumières, qui sont d'autant plus vives qu'elles étaient entourées de plus d'obscurité. Les monastères échappés aux flammes et aux dévastations des barbares, par une permission toute providentielle, ouvrent leurs asiles pour y recueillir tout ce qui n'est pas détruit. Peintures, dyptiques, reliquaires, vases sacrés, objets d'art chrétiens ou profanes, manuscrits grecs et romains, ouvrages des Pères et Docteurs de l'Eglise, les moindres vestiges de l'antiquité, tout est ramassé précieusement du milieu des ruines. C'est alors que sont copiés et sauvés de l'entière destruction, les anciens auteurs : Tite-Live, Térence, Horace, Cicéron. Virgile, et à leur tête Homère. Ce sont de pauvres moines chrétiens qui passent le jour et la nuit à recueillir ces trésors de l'esprit humain pour les transmettre à la postérité [1]; plusieurs furent les martyrs de la science [2].

La haute impulsion donnée aux lettres par Charlemagne s'était éteinte sous l'influence des barbares. Cependant, au milieu de ce chaos et de ce bruit d'armes, tout n'est pas perdu sans retour, et les successeurs de saint Pierre vont être chargés de consoler le monde aux abois, et de faire sentir aux peuples désolés que tout n'est pas destiné à périr.

[1] Voir à ce sujet deux articles remarquables des *Annales*. Le 1er intitulé : *Des monastères qui ont conservé les auteurs profanes,* N° 2, p. 93 du tom. I; l'autre intitulé : *Des manuscrits perdus et retrouvés dans le moyen-âge*, N° 51, p. 193, du t. IX des *Annales*.

[2] On connaît le dévouement héroïque de plusieurs religieux qui se laissèrent mutiler, martyriser, plutôt que de livrer les images sacrées, les livres saints, les trésors des églises, et qui, privés de la main droite, essayèrent de peindre encore des sujets pieux de la main gauche.

Nous avons vu dans notre premier article, que ce fut au milieu de ces tristes circonstances que Léon IV fut élu, en 847. Pendant tout le tems de son pontificat il ne cessa d'encourager les arts et les artistes. Ce qu'il fit exécuter, malgré la rigueur des tems, est encore étonnant. En effet, outre ce que nous avons déjà fait connaître, on doit à ce Pape l'achèvement des travaux, long-tems suspendus, du vaste hôpital dit in *Saxia* [1], ainsi que la reconstruction de l'église Sainte-Marie de la Pitié, dite aussi in *Campo Sancto* [2], remarquable par ses belles peintures et ses sculptures. On y voit, entre autres tableaux curieux, diverses compositions du célèbre Perrugin. La ville de Porto, presque détruite par les Sarrasins, fut reconstruite par ordre de Léon IV, qui l'entoura de bonnes murailles et la repeupla de familles corses, chassées de leur pays.

Nous avons parlé déjà de ce que la seule ville de Rome lui doit, et des travaux qu'il fit exécuter pour la mettre à l'abri des incursions fréquentes des Sarrasins. Nous ajouterons que quinze tours fortifiées furent construites par ses ordres, pour compléter la défense de cette capitale [3]. Après huit ans de pontificat, Léon IV mourut en 855.

Xe SIÈCLE.

De cette époque, à 905, c'est-à-dire pendant un espace de cinquante ans et plus, 14 Papes se succèdent et meurent presque tous dans l'année de leur pontificat.

Serge III est élu en 905. Il fait restaurer l'église dédiée à saint Martin, célèbre évêque des Gaules. Cette église n'était primiti-

[1] Nom qui lui vient de ce que le premier édifice fut élevé par les ordres d'Ina, roi des Saxons, au VIIe siècle. Nous verrons plus tard cet hospice reconstruit par les ordres d'Innocent VII.

[2] Cette église est ainsi nommée à cause d'un grand cimetière dans lequel sainte Hélène fit déposer, dit-on, une grande quantité de terres apportées de la montagne du calvaire, sur quatorze grands vaisseaux. La ville de Pise offre, comme on sait, cette même particularité.

[3] L'histoire ecclésiastique nous a transmis la mémoire de la défaite complète des Sarrasins, au pied des fortifications dues à l'activité de Léon IV, qui, privé du secours des puissances chrétiennes et réduit aux seules milices de Rome, resta vainqueur de ces barbares.

vement qu'un simple oratoire, construit sur les ruines des Thermes de Tite [1]. Il meurt en 913, après plusieurs autres améliorations.

Anastase III succède immédiatement à Serge III. L'antique basilique, dite de Paule-Emile [2], et nommée depuis Saint-Adrien, est reconstruite par ses ordres. Il faut que cette église soit bien ancienne, puisque, dès le 6e siècle, elle figure dans les catalogues ecclésiastiques, au rang des sept premières diaconies [3].

Silvestre II, est élu en 999. Son nom de famille était Gerbert. Ce Pape avait un goût décidé pour l'étude des mathématiques. L'introduction et l'usage en Europe des chiffres arabes,

[1] S. Silvestre, dès le 3e siècle, avait ouvert cet oratoire dans une des catacombes existant sous les thermes; il s'y retirait avec les fidèles pour y célébrer les saints mystères pendant les persécutions de Maximin.

[2] Pour les détails curieux qui concernent cette basilique, voir *Nordini Roma anticha*, 1.275, et *Descrizione di Roma anticha è moderna*, par un anonyme, 11.365, in-4°. C'est dans cette basilique qu'existait une des belles portes qui furent transportées à l'église S.-Jean-de-Latrau. Malgré toutes nos recherches, il nous a été impossible de rien découvrir sur la description de cette porte.

[3] Dans la primitive Eglise, il n'y eut d'abord que *sept diaconies*. C'étaient de vastes édifices qui servaient à réunir les veuves et les orphelins d'un quartier, et là un diacre était chargé de distribuer les choses qui leur étaient indispensables pour vivre. Quelques-unes de ces diaconies étaient si grandes qu'on y a quelquefois pu célébrer un concile. Celle de Saint-Georges-au-voile-d'or était célèbre à Rome, au 7e siècle. Le nombre en fut porté à 14, et déjà au 8e siècle, elles étaient montées à plus de 21. Anastase, dans son *Liber pontificalis*, nous en fait connaître les noms. Nous croyons qu'il est intéressant de les signaler ici :

Diaconia sanctæ Mariæ, sancti Silvestri, sanctæ Mariæ in Adriano, sanctæ Mariæ in caput Porticis, sancti Silvestri juxta Hospitale Gregorii, sancti Hadriani martyris, sancto. Sergii et Bacchi, sanctæ Mariæ, quæ dicitur antiqua; sancti archangeli, sancti Theodori martyris, sancti Georgii, sanctæ Mariæ in viâ latâ, sanctæ Agathæ, sanctæ Mariæ, quæ dicitur Dominica, sanctæ Mariæ ad Cosmedin, sanctæ Mariæ in Cyro, sanctæ Luciæ, sancto. Nerei et Achillei, sancti Bonifacii, sancto. Cosmæ et Damiani, sancti Eustachii. beati Viti martyris, sancti Martini.

A l'époque où écrivait Anastase, Rome était divisée en sept régions,

lui sont assez généralement attribués [1]. Au reste, les arts ne pouvaient être prospères dans un tems où les Papes étaient obligés de se défendre à main armée contre les invasions des Sarrasins et des Normands [2]. Tout le cours du 11e siècle n'est marqué que par des calamités, des pestes, des famines presque générales et des invasions de barbares; ce fut à cette époque de guerres interminables, que fut établie la *trève de Dieu*; et c'est encore à la religion que les peuples durent quelques instans de repos [3].

XIIe SIÈCLE.

Innocent II, élu en 1130, ordonne la reconstruction de l'église Saint-Sixte, bâtie sur les ruines d'un temple de Mars [4], ainsi que celle de Sainte-Marie in *Transtevere*, qui fut la première église consacrée à la sainte Vierge. C'est aussi à ce Pontife qu'on doit les belles mosaïques [5] qui ornent la partie supérieure de la tribune [6] de l'église dont nous venons de parler.

ce qui donnait environ trois diaconies par régions. Nous disons *environ*, parce que les régions étant plus ou moins peuplées, les diaconies étaient établies en proportion des besoins.

[1] Quant à l'époque de leur apparition en Europe, rien n'est plus contesté. Costadeau et le père Kircher en font honneur aux Indiens, qui les auraient communiqués aux Arabes, de qui l'Europe les aurait reçus. Bernard Vossius, Huet et Ward pensent qu'ils nous viennent des Grecs. D. Calmet leur donne une origine toute latine, et croit qu'ils sont des restes des anciennes notes de Tiron. Ducange dit des choses curieuses à ce sujet dans son *Glossarium infimæ latinitatis*, verbo *Citræ*. D'autres en attribuent l'invention à Planudes, grec du 13e siècle, d'autres à Alphonse X, roi d'Espagne. Voir sur tous ces sentimens le *Dictionnaire de Diplomatique* de D. Martenne et Tassin, verbo *Chiffres*.

[2] *Histoire de l'Eglise*, lib. de Berault Bercastel, v. 342, 426.

[3] *Histoire ecclésiastique*, *ib.* 396.

[4] Ce temple est sans doute celui qui portait le surnom d'*Extramuraneum*, et qui existait depuis long-tems, lorsqu'Aurélien l'enferma dans les nouvelles murailles de Rome.

[5] Ciampini dans ses *Vetera monimenta*, a publié les plus remarquables qui soient encore en Italie.

[6] A défaut de représentation de celle dont il est question ici, on peut voir la tribune qui est gravée dans l'*Histoire de l'art*; laquelle est un modèle achevé en ce genre. Voir planche XXXII, n° 9, section; sculptures.

Célestin II monte sur le siége de Rome en 1143. On lui doit la construction de l'église Saint-Ambroise, nommée ainsi parce qu'elle fut construite sur l'emplacement d'une maison habitée au 4e siècle par cet illustre archevêque.

Clément III, en 1187, est le premier qui ait ajouté la date de son pontificat aux autres dates, dans les actes émanés de lui. On voyait, avant 89, dans le trésor de l'abbaye de Saint-Denis, un crucifix en bois, donné par ce Pape, et qui passait pour avoir été sculpté par lui-même [1].

Célestin III, est élu en 1191. On doit à ce Pape la restauration de l'église Saint-Laurent, in *Lucina*, dont il fit faire la consécration en 1196. Mais c'est surtout dans la reconstruction presque totale du palais du Vatican, que ce Pontife se montra grand et digne d'un meilleur siècle. Les sommes qui furent consacrées à cette belle restauration prouvent jusqu'à quel point cet antique palais, qui est attribué à Constantin, était tombé en ruines.

Innocent IIIe du nom (1198) signale le commencement de son pontificat par ordonner la reconstruction entière du grand hôpital du St.-Esprit, in *Saxia*, destiné aux pèlerins des pays étrangers, et surtout à ceux de la Saxe, d'où lui vient son surnom. Mais Innocent veut que tous les pèlerins malades y soient indistinctement reçus et soignés, et il pourvoit aux frais de la nouvelle destination qu'il donne à l'édifice. En 1203, il fait faire des réparations aux murailles de la ville. Une tour en briques, qui en dépendait, se voit encore avec la porte de la Milice, toutes deux en ruines et dans l'enceinte d'un jardin du monastère Sainte-Catherine-de-Sienne. Innocent porta aussi sa sollicitude sur les lois, et fit paraître la première collection de *décrétales*, appelée communément la troisième de la collection générale des *Anciennes Décrétales* [2]. Tout le tems de son pontificat fut mar-

[1] *Histoire de l'abbaye de S.-Denis*, par Dom. Félibien, page 537, et la planche I, lettre B.

[2] Les *décrétales*. On nomme ainsi une suite de réglemens faits par les papes pour le maintien de la discipline. Il ne faut pas les confondre avec les *décrets*, qui ont pour but l'enseignement du dogme. Depuis longtems la saine critique a fait justice des *fausses décrétales* fabriquées, non pas en Italie, comme les ennemis des papes ont voulu le faire croire, mais

qué par des réglemens de réforme, de discipline, et par l'exercice d'une sévère justice. Ses lettres ont été recueillies en 2 vol. in-f° par le célèbre Baluze. Elles sont remplies de science, mais se sentent de la dureté de son siècle.

XIII[e] SIÈCLE.

Ce siècle, ainsi que le précédent, sont des siècles de résurrection et de mouvement. Le 12[e] siècle est surtout remarquable par l'affranchissement des communes et des serfs, que l'on doit principalement en France aux Evêques et aux croisades [1]. A peine les esprits furent-ils rassurés sur la fameuse prédiction des millénaires [2], que de tous côtés, tout s'ébranle ; les monumens tombés en ruines se relèvent ; l'ardeur de bâtir devient une

bien en Espagne. L'auteur inconnu de cette collection a voulu prêter aux saints personnages des quatre premiers siècles de l'Eglise des idées et le langage du 8[e]. On attribue assez généralement cette production trop célèbre à Mercator. Au reste, quoi qu'il en soit de l'authenticité plus ou moins contestée de cette collection, dont Fleury a fait trop de bruit, une chose essentielle est généralement avouée par les écrivains les moins favorables au saint-siége, c'est qu'à l'époque où les fausses décrétales parurent, le droit canonique et tout ce qui regarde la suprématie spirituelle des papes étaient depuis long-tems reconnus, et que ces décrétales n'apportèrent de fait aucune innovation. M. Guizot est formellement de cet avis. Voir à ce sujet la dissertation de M. Dumont, au N° 48 du t. VIII des *Annales*, p. 431. Cependant nous croyons utile d'ajouter, ce qui a été oublié, qu'en 1821, un sieur Thénier découvrit dans la bibliothèque jacobéenne de Londres le manuscrit, si long-tems cherché par les savans, de la collection des décrétales réunies par Bernard de Compostelle. Ce manuscrit date du XIV[e] siècle. Il est sur parchemin et assez mal écrit. *Recherches sur plusieurs collections de Décrétales au moyen-âge*. In-8, Paris 1822.

[1] Voir à ce sujet deux articles remarquables de nos *Annales*, intitulés : *Influence du Christianisme sur l'affranchissemevt des esclaves et des serfs*, dans les N°[s] 60, t. X, p. 429, et 63 ci-dessus, p. 188.

[2] Dès le II[e] et III[e] siècles de l'Eglise, une croyance fondée sur le c. XX de l'*Apocalypse*, et répandue par de fausses interprétations, fit croire aux peuples que la fin du monde allait prochainement arriver. Cette opinion s'étant renouvelée vers le X[e] siècle, un découragement général s'empara de la société ; on ne parlait plus que de pénitences, de cloîtres

passion générale ; pauvres et riches se mettent à l'œuvre avec le même enthousiasme ; les uns donnent leur or et les autres leurs bras et leurs sueurs. Les évêques et les abbés tracent les plans et dirigent les travaux. L'architecture et la sculpture enfantent des prodiges ; c'est vraiment l'époque de toutes ces constructions chrétiennes, si merveilleuses, que depuis long-tems on est convenu généralement de désigner sous le nom si inexexplicable de *gothiques* [1], mais que l'on peut à bien des titres regarder comme un des résultats des croisades. L'ogive élancée et si gracieuse, remplace partout le plein-cintre classique ; et l'Europe se couvre, comme par enchantement, de toutes ces immenses et magnifiques cathédrales, de ces belles abbayes, de ces cloîtres d'aspect si poétique, qui tous font aujourd'hui l'admiration des architectes les plus habiles, autant par leur solidité inébranlable que par les détails ravissans qui les décorent, depuis la base jusque dans les parties les plus élevées de leurs clochers et de leurs tours, dont plusieurs ressemblent de loin à des broderies de pierre, suspendues dans les nuages [2].

et de pélerinages ; les affaires ordinaires de la vie cessèrent presque généralement, et chacun, dans l'attente d'une grande et générale catastrophe, se préparait à la mort.

[1] L'expression *gothicâ manu* se trouve employée pour la première fois dans un texte du moine Fridegode, qui vivait au XIe siècle ; et depuis ce moment, cette expression devenue la pâture des érudits, est encore à expliquer. Voici le texte : *Denique ipsa ecclesia.... miro opere, quadris lapidibus*, MANU GOTHICA *à primo Lothario rege Francorum*, OLIM *est nobiliter constructa* (in *Vitâ S. Andoini*, cap. V, apud Bolland, act. sanctor. mens. August. XXIV) ; et ce texte, fait pour dérouter tous les Saumaises passés et futurs, vient donner un démenti formel à tous ceux qui ont écrit ou pensé que, par *architecture gothique*, on devait entendre l'architecture à *ogives* ; or l'on sait que sous Lothaire, au IXe siècle, on ne bâtissait qu'en *plein-cintre*. Donc la question tant de fois débattue, résolue sur l'époque exacte de la naissance de cette architecture, dite *gothique*, qui serait mieux nommée *architecture du moyen-âge*, sera long-tems encore une question à résoudre ; mais ce qui est incontestable, c'est que cette architecture a couvert l'Europe de constructions merveilleuses, et que nous en admirons les résultats, malgré les mutilations de la barbarie et du tems.

[2] Les cathédrales de Strasbourg, d'Anvers, de Malines, de Rouen, de de Chartres, etc., peuvent servir d'exemples de cette légèreté de construction et de tous ces détails de sculpture.

Innocent IV, élu en 1243, rétablit à Rome l'étude du droit civil et du droit canonique [1].

Boniface VIII, dont l'élection eut lieu en 1294, et dont tout le pontificat fut si orageux et l'humeur si remuante, ne pensa guère aux beaux-arts. Cependant, en 1295, il établit des écoles publiques, et raviva le goût des études, si négligées au milieu des calamités publiques, à peine cicatrisées. Ce fut lui qui canonisa saint Louis, en 1297; qui ceignit la tiare d'une seconde couronne, et recueillit, en 1298, le 6e livre des Décrétales, nommé le *Sexte*.

XIVe SIÈCLE.

Clément V, est élu en 1305, et, quoique résidant à Avignon [2], il envoie à Rome les sommes nécessaires pour la prompte reconstruction de la basilique de Saint-Jean-de-Latran et de son antique palais, brûlés en 1308 par un terrible incendie. Ces deux monumens, grâce aux bienfaits du Pontife, sortent de leurs ruines, plus beaux qu'avant leur destruction [3].

Benoît XII, originaire du comté de Foix, élu en 1334, est couronné le 7 janvier à Avignon, dans l'église des Frères-Prêcheurs. Il rejette toutes les demandes et suppliques que lui présente sa famille, et dit qu'il n'en connaît pas d'autre que l'Eglise et les pauvres. Il s'occupe sérieusement de retourner à Rome; et pour prouver à cette ville qu'il veut lui rendre le siége de S. Pierre, il lui envoie 50,000 florins d'or, pour être em-

[1] Dès l'époque du ve siècle, on avait tenté plusieurs essais pour le renouvellement de l'étude du *Droit canonique*; tout le monde connaît les travaux de Denis-le-Petit, sous Justinien. Viennent après les lettres décrétales des papes depuis Sirice jusqu'à Anastase II. C'est ce que l'on nomme l'*ancien droit ecclésiastique*. Vers la fin du 9e siècle, paraît le *Recueil de Reginon*, de l'ordre de S. Benoît. Sur la fin du 11e siècle, *Ives de Chartres*, à qui l'on doit le recueil nommé *Panormia*. Vient ensuite celle de *Grégoire*, prêtre espagnol. Mais la plus célèbre est celle de *Gratien* en 1151.

[2] Il est un des sept papes qui, pendant l'espace de 70 ans, firent leur séjour à Avignon. Grégoire XI fut le dernier.

[3] L'auteur de cette notice possède une gravure, d'un nommé Jean Londersal, qui représente une vue intérieure de St-Jean-de-Latran, telle qu'était cette église au 13e siècle, en architecture à ogives. Cette pièce est très-rare et réellement curieuse.

ployés à la réparation des monumens antiques et des églises. Mais forcé par les intrigues des cours, à rester à Avignon, il y fait commencer le beau palais des Papes, dont les ruines étaient naguère si imposantes et rappelaient de si grands souvenirs. Ce qui en reste encore a été converti en caserne d'infanterie [1].

Urbain V, de sainte mémoire, élu à Avignon en 1362, reporta à Rome le siége du gouvernement pontifical. Après avoir prié au tombeau du Prince des Apôtres, il fut installé dans la chaire pontificale aux acclamations d'une foule immense. Son premier soin en revenant à Rome fut de *relever* le palais du Vatican qui tombait en ruines. Le jour de la Toussaint, il célébra la messe sur l'autel de St.-Pierre, où elle n'avait pas été célébrée depuis Boniface VIII, c'est-à-dire depuis plus de 70 ans. En 1367, Urbain fit exécuter le beau tabernacle de St.-Jean-de-Latran. Charles V, roi de France, voulut aussi contribuer de ses deniers à l'embellissement de ce magnifique monument [2]. C'est l'un des plus beaux modèles qu'on puisse voir en fait de tabernacle; on y voit réunis dans un même ensemble le tabernacle, la tribune, l'ambon, la custode et le ciborium. Huit grandes statues d'Apôtres et d'Evangélistes, ornent le soubassement de cette belle composition; des fresques admirables remplissaient les intervalles des statues. Le second jour de mars 1368, après avoir célébré pontificalement à St.-Jean-de-Latran, Urbain fait tirer les chefs de S. Pierre et de S. Paul de l'endroit obscur et abandonné où ils étaient comme oubliés, et les fait placer avec

[1] Ce monument magnifique fut à diverses époques l'habitation de personnages illustres: Pétrarque y composa ses chants suaves, le Giotto y traça ses pures créations, qui font quelquefois oublier Raphaël. Ces murailles entendirent la stérile et tardive justification de Jeanne-de-Naples, la Marie Stuart du midi: Catherine de Médicis, Henri IV, Mazarin, Louis XIV, le grand Villars, visitèrent ces gigantesques demeures, d'où pendant 70 ans la parole puissante des successeurs de S. Pierre ébranla le monde chrétien. Tout s'est éclipsé; vous n'y entendez plus que le monotone roulement du tambour, le mot d'ordre, les cris de la sentinelle vigilante, le pas mesuré de la ronde de nuit.

(*Echo du midi*. 1834.)

[2] Ciampini, *Vetera monimenta*, t. III, p. XV, et l'*Histoire de l'art*, planche XXXVI, section: sculptures.

pompe *dans des châsses magnifiques faites par ses ordres*, et dont le prix se monta à plus de 30,000 florins : ce sont deux grands bustes qui représentent chacun de ces deux apôtres, et qui sont tout couverts de pierreries [1]. Urbain V, au milieu de ses nombreuses occupations et de ses vives sollicitudes pour le rétablissement de l'ancienne discipline, n'oublie pas ce qui touche les arts; il s'intéresse vivement auprès de Jeanne, reine de Naples, pour le rétablissement des bâtimens du célèbre couvent des Camaldules, ruinés par un terrible tremblement de terre. Le Psautier gallican est dressé par ses soins. Tous les ans, 1,000 écoliers lui doivent leur éducation gratuite dans les diverses universités d'Allemagne, de France et d'Italie. Douze pauvres étudians en médecine sont élevés par ses ordres et à ses frais dans un collége fondé par lui à Montpellier. Au milieu de ses plus grandes préoccupations il fut toujours zélé protecteur des lettres. Enfin, après 8 ans d'un pontificat qui lui mérita les éloges de toute la chrétienté, Urbain V, obsédé par des intrigues dans lesquelles nous ne devons pas entrer, retourna à Avignon, d'où il était sorti avec tant de pompe et avec tant d'allégresse, et malgré ses propres pressentimens et les prédictions de la célèbre Ste. Brigite, il y meurt au mois de décembre 1370.

Grégoire XI, originaire du Limousin, monte sur le siége apostolique en 1370; mais ce ne fut que 6 ans après qu'il revint à Rome pour y fixer de nouveau le centre de l'unité catholique. Grégoire voulant faire sa résidence habituelle au Vatican, y fait exécuter les grands travaux qu'exigeait cette destination.

Boniface IX signale son pontificat (1389) par la construction du palais sénatorial. Michel-Ange fut chargé par ce Pape de le décorer d'un portique, et divers artistes contribuèrent à son embellissement. La petite église de St.-Thomas *in formis* fut aussi rebâtie par ses ordres [2].

[1] Ces beaux reliquaires exécutés en 1369 par Jean Bartholi de Sienne et Jean Maris, orfèvres, ont été conservés jusqu'en 93 dans le tabernacle de St-Jean-de Latran; dénaturés par les spoliateurs de cette trop célèbre époque, ils ont été dessinés avant leur destruction par les soins de M. Seroux d'Agincourt, et on en voit la gravure fidèle, planche xxxvii de son grand ouvrage sur l'*Histoire de l'art*.

[2] Marin Vasi Romain, *Itinéraire de Rome*. I. 183, id. 110.

XV[e] SIÈCLE.

Martin V, qui fut élu en 1417, ordonne la réparation de S.-Jean-de-Latran, dont la voûte était tombée par suite du terrible tremblement de terre de 1349. On doit encore à sa munificence le grand palais qui porte le nom de sa famille, celle des *Colonna*, vaste monument qui couvre une partie du mont Quirinal, et renferme une riche collection de tableaux et de statues de Souverains-Pontifes, ainsi qu'une riche bibliothèque.

Martin V est le premier qui ait fait frapper des médailles aux effigies des Papes. Les seules qui soient authentiques commencent à lui [1].

C'est encore à ce Pape qu'est due l'entière reconstruction de l'église des Apôtres, nommée aussi *Saint-Pierre-aux-Liens*, dans les souterrains de laquelle se voit une de ces constructions nommées *Monumenta arcuata* [2], qui sont comme l'origine de la destination chrétienne des catacombes de Rome [3]. Cette église des

[1] Le savant père Dumolinet s'exprime ainsi à ce sujet : *Nulla omninò pontificum Romanor. antè Martinum V visa sunt numismata*, p. 5 de la préface de son *histor. summ. pontif. per eorum numismata*, in-f°. Nous profitons de cette note pour signaler à l'attention du public éclairé la belle collection des médailles complètes des papes, qui se publie en ce moment à Paris, dans le grand ouvrage intitulé : *Trésor de la Numismatique*, in-f°.

[2] On appelle *monumentum arcuatum* une espèce de niche en cul-de-four, ayant une voûte peu élevée, sous laquelle se trouve ordinairement un tombeau de saint, confesseur ou martyr. C'est surtout dans les catacombes de Rome que l'on trouve de ces sortes de monumens chrétiens, qui furent souvent convertis en autel. Voir un monument de ce genre, *Hist. de l'art*, sect. architect., pl. XII, n° 16. Ces endroits prenaient encore le nom de *locellum*, lorsque les tombes étaient rangées autour et par étages dans des niches creusées à cet effet.

[3] Thrason ou Thraséon, que S. Marcel, Pape, nomme dans ses écrits *vir christianissimus, potens et facultatibus locuplex*, est le premier qui transforma, au tems des premières persécutions, les souterrains existans sous ses jardins en lieu de retraite, pour cacher la célébration des mystères chrétiens et la sépulture des martyrs. *Cryptæ per parietes habent corpora sepultorum*, écrivait S. Jérôme à un de ses amis, en sortant de visiter les catacombes. C'est ce qui fait dire si énergiquement à Baronius : *Que Rome apprit avec étonnement que ses entrailles recélaient des colonies de Chrétiens.* (Annales 130.) S. Silvestre, au III[e] siècle, exerçait ses nobles fonctions dans les catacombes de Rome, comme S. Janvier dans celles de Naples.

Apôtres existait depuis le 4e siècle. La majeure partie d tableaux, qui en font l'ornement, sont dûs à la munificence de Martin V.

En 1431, Eugène IV fait exécuter la belle porte en bronze de St-Pierre du Vatican, et dont les bas-reliefs [1] sont dus au talent d'Antoine Pollajuolo, sculpteur florentin.

Nicolas V, élu en 1447, et l'un des papes qui ont le plus honoré le trône pontifical, apporta tous ses soins pour faire fleurir l'étude de la langue grecque, négligée depuis long-tems. Il promit 5,000 ducats d'or, à celui qui lui apporterait un exemplaire hébreu de l'Evangile de saint Mathieu. Plus de quarante églises furent reconstruites et restaurées par ses ordres. Les statues et les tableaux qu'il fit exécuter prouvent son goût pour les arts. Le nombre des vases sacrés, dont il se plut à enrichir les églises de Rome et d'Italie est prodigieux. 5,000 manuscrits furent achetés par ses ordres, et placés dans la bibliothèque du Vatican; le palais pontifical fut orné, à ses frais, d'un superbe jardin. L'épitaphe placée sur son tombeau, n'est que l'expression vraie de la reconnaissance des Romains pour cet excellent Pape.

Calixte III et Pie II se font également remarquer dans le même siècle, par divers monumens réparés ou construits, et par des travaux d'utilité publique exécutés pendant leurs pontificats.

[1] Les bas-reliefs qui ornent les panneaux de cette belle porte ont rapport aux débats qui eurent lieu entre le pape Eugène IV et le Concile de Bâle, et les efforts faits par l'empereur Sigismond pour réconcilier ces deux grandes autorités ecclésiastiques. L'union entre l'Eglise grecque et l'Eglise latine, y fut l'objet de la première session. L'on sait les tentatives faites par Jean Paléologue pour faire réussir cette grande affaire; cette réunion fut réalisée et tint quelque tems; mais l'orgueil des Grecs et l'ambition des Patriarches d'Orient firent renaître ce trop célèbre schisme, qui affligera sans doute encore long-tems l'Eglise. Au reste, voici les principaux sujets représentés sur ces précieux bas-reliefs, dont on peut voir des épreuves dans la belle collection des sceaux du moyen-âge de M. Dépaulis, graveur en médailles, à Paris, qui nous les a communiquées. Les plus remarquables sont le couronnement de l'empereur Sigismond par le pape Eugène IV, l'audience donnée par le Pape à diverses nations de l'Orient, le Concile de Ferrare, presidé par le souverain Pontife, l'empereur Paléologue jurant foi et hommage entre les mains du Pape.

Les Turcs menaçaient Rome d'une invasion terrible. Calixte III adresse une lettre aux princes chrétiens pour implorer leur secours, et au Sultan un manifeste remarquable par sa fierté, qu'il appuie d'une marine militaire composée de 16 galères [1], ce qui ne s'était pas encore vu à Rome. Une médaille fut frappée [2] par ordre du Pape, portant cette légende : *Hoc vovi Deo.* Et dans l'exergue : *Ut fidei hostes perderem, elexit me.* Pour mettre Rome à l'abri d'un premier coup de main, les murailles en sont remises en bon état. Une 2e médaille fut frappée pour en perpétuer le souvenir. On y lit ces mots : *Ne multorum subruatur securitas.* Platine, dans sa vie des Papes, dit, en parlant de Calixte III : *Parvos sumptus in edificiis fecit.* Il était trop occupé des Turcs, et du soin de sauver les peuples confiés à sa sollicitude pontificale.

On doit à Pie II, élu en 1458, les deux statues colossales de S. Pierre et S. Paul, qu'il fit exécuter par Mino de Fiérole, et placer aux deux angles de l'escalier du Vatican. Une médaille, frappée dans la deuxième année de son pontificat, nous fait connaître ce qu'il fit pour la petite ville de Corsini, lieu de sa naissance. Il l'entoura de bonnes murailles et y fit construire une église aussi belle que bien décorée. On lui doit la copie de plusieurs manuscrits; c'était son occupation favorite. Son tombeau, placé sous l'un des arcs de l'église St.-André-Della-Valle, est du sculpteur Pasquin de Monte Pulciano.

Paul II, en 1464, fait construire, à son usage, un beau palais près l'église St.-Marc; par ses ordres, un grand nombre de statues sont réunies pour servir à l'embellissement des monumens, dus à sa munificence, qui entourent le Capitole. On a fait un vif reproche à ce pontife d'avoir laissé dégrader une partie de l'amphithéâtre Vespasien pour en employer les matériaux à la construction du palais dont nous venons de parler; il est à présumer qu'il ne fit que céder aux importunités de quelque architecte, ou qu'il aura été mal informé de ce qu'on voulait faire. Quelques historiens prétendent qu'il fit transporter dans

[1] Le commandement de cette armée de mer fut confié au cardinal d'Aquilée, qui fit beaucoup de mal aux Turcs, en ravageant pendant trois ans leurs provinces maritimes.

[2] Ces deux médailles se voient dans la numismatique des papes, rédigée par le P. Dumolinet, in-f°, p. 9 et 10.

son palais pontifical, le tombeau en porphyre du grand Constantin, qui se trouvait dans l'église St.-Marc à Rome, et que, pour consoler les moines, il leur fit bâtir une église [1]. Paul II est le premier qui ait fait frapper des médailles pour les déposer, à l'imitation des empereurs romains, dans les fondations des monumens qu'il fit ériger [2].

On doit à Sixte IV, monté sur le trône pontifical en 1471, la restauration de l'église Ste.-Marie-du-Peuple, ainsi que celle de Ste.-Julite et St.-Quirique; la construction de l'église Ste.-Marie-de-la-Paix sur les plans de Baccio Pintelli [3], architecte distingué de Vérone, ainsi que celle de St.-Jean-de-Malva, nommée d'abord *In-Mica-Aurea*, qui fut changé par corruption en celui de *Malva;* la reconstruction du pont Janicule, qui prit le nom de Pont-Sixte, pour perpétuer celui de son restaurateur. Cette importante opération est de 1474; elle fut commencée et terminée, ainsi que quelques autres aussi utiles, en moins de trois ans. Mais ce qui doit immortaliser la mémoire de Sixte IV, c'est la construction de la célèbre chapelle Sixtine, où il fournit à Michel-Ange l'occasion de déployer toute la magnificence de son génie, dans la fameuse et immortelle composition qui représente le jugement dernier, et dans les peintures du plafond où se voient divers traits de l'Ancien-Testament, et les portraits des prophètes et des sibylles [4].

L. J. GUENEBAULT.

[1] *Et*, ajoute Platine, *posteâ*, *Paulo* II *mortuo*, *Monachi illud sepulcrum repetière et obtinuère à Sixto pontifice.* Mais comment ce tombeau se trouvait-il à Rome, dans l'église St.-Marc, lorsque tout le monde sait que Constantin fut enterré à Constantinople dans l'église des apôtres, destinée par lui-même à être la sépulture des Césars. Les auteurs ecclésiastiques nous disent même que Constantin fut enterré, par ses ordres, sous le vestibule du lieu saint, et près la porte, par un motif d'humilité. Le tombeau de l'église de Rome n'était sans doute qu'un cénotaphe précieux par la matière et le travail.

[2] Dumolinet, *Description de la Bibliothèque Sainte-Geneviève*, in-8°, p. 153.

[3] Cette église fut fondée en mémoire de la paix conclue entre les princes chrétiens par l'entremise du pape Sixte IV.

[4] C'est dans cette chapelle que s'assemblent les cardinaux pour le conclave.

Archéologie américaine.

DESCRIPTION DES ANTIQUITÉS MÉXICAINES,

D'APRÈS LA PREMIÈRE EXPÉDITION DU CAPITAINE DUPAIX.

Premier Article.

Magnificence de cet ouvrage. — Importance de ces découvertes. — Voyage de M. Dupaix. — Enumération de tous les monumens découverts.

« *Relation des trois expéditions* du capitaine Dupaix, ordonnées en 1805, 1806 et 1807, pour la recherche des antiquités du pays, notamment celles de *Mitla* et de *Palenqué;* accompagnée des dessins de *Castaneda*, membre des trois expéditions et dessinateur du Musée de Mexico, et d'une Carte du pays exploré; suivie d'un parallèle de ces monumens avec ceux de l'Egypte, de l'Indostan et du reste de l'ancien monde, par M. *Alexandre Lenoir*, créateur du Musée des monumens français, membre de la Société des Antiquaires de France, de celle de Londres, etc.; d'une dissertation sur l'origine de l'ancienne population des deux Amériques, et sur les diverses antiquités de ce continent, par M. *Warden*, ancien consul général des Etats-Unis, correspondant de l'Institut de France, etc., avec un discours préliminaire de M. *Charles Farcy*, de la Société des Antiquaires de France et de celle des Beaux-Arts de Paris; et des notes explicatives et autres documens, par MM. *Baradère, de Saint-Priest* et plusieurs voyageurs qui ont parcouru l'Amérique [1]. »

Il est des œuvres qu'il suffit d'annoncer pour les recommander, et des ouvrages dont il suffit de transcrire le titre, pour en

[1] Chaque livraison coûte 40 fr.; dix livraisons ont déjà paru; l'ouvrage en entier coûtera 800 fr. — Paris, rue de Seine, n° 18.

faire sentir toute l'importance : c'est pour cela que nous commençons par copier le titre de l'ouvrage dont nous allons parler. Les *Annales* ont été les premières à annoncer l'importance des découvertes américaines, pour la solution de plusieurs objections historiques ou philosophiques, faites, dans le siècle dernier, contre l'autorité de la Religion et de la Bible. Aussi se sont-elles déjà occupées plusieurs fois de ces monumens [1]; mais la nouvelle publication que nous annonçons aujourd'hui appelle de nouveau notre attention, par l'importance des documens nouveaux qu'elle vient offrir à l'appui de nos croyances historiques, et par la beauté et la multiplicité des planches qu'elle contient. C'est, pour ainsi dire, tout ce monde antique et naguère encore caché aux yeux de tous, qui, révélé à nos regards, est consigné d'une manière impérissable dans ce grand Musée historique. Nous voulons que nos abonnés connaissent toutes ces richesses. A la vérité, nous ne pouvons reproduire pour eux tous ces monumens, mais nous en reproduirons quelques-uns, et nous tracerons figure par figure une description succincte et entière de tous les autres.

Pour parvenir à ce but et rendre compte de tout l'ouvrage, nous négligerons les détails et les embellissemens ; mais nous ne laisserons passer aucun monument, et nous aurons soin de fondre les dissertations et les remarques des Editeurs dans notre description même.

[1] Voir dans les Numéros 3, 4, 5 du tome I, trois articles sur les monumens trouvés dans les Etats-unis ; — dans le Numéro 11, t. II, un article sur l'unité de la race américaine et de la race asiatique ; — dans les Numéros 18 et 19, t. II et III, un abrégé de toutes les traditions américaines en rapport avec la Bible. — Numéro 29, t. V, une analyse d'un ouvrage curieux de M. W. Assal sur ces antiquités ; — Numéro 39, t. VII, une description et une lithographie du buste d'une prêtresse aztèque ; — Numéro 41, t. VII, une dissertation sur le calendrier mexicain et une explication d'une pierre représentant le système de ce calendrier reproduit sur notre lithographie ; — Numéro 55, t. X, explication des hiéroglyphes, représentant les 4 époques de la nature d'après les Aztèques et de celle représentant la femme au serpent, l'Eve des Mexicains : — Numéro 567, t. X, origine japonnaise des habitans du plateau de Bogota avec plusieurs de leurs *caractères* d'écriture.

On croyait généralement au Mexique, comme en Europe, que les peuples de l'Amérique n'étaient jamais sortis de leur berceau, et que la civilisation n'avait jamais visité cette terre, lorsqu'en 1750, quelques Espagnols isolés pénétrèrent au nord du district de *Carmen*, province de *Chiapa*, royaume de *Guatimala*, et furent tout à coup surpris de trouver des ruines considérables, et les débris d'une ville qui embrassait 6 *ou* 8 *lieues d'étendue*. Ils parlèrent de leur découverte, mais le gouvernement ne voulut pas y ajouter foi. Ce n'est qu'en 1786 que le roi d'Espagne ordonna une expédition régulière. Elle fut faite, mais fort superficiellement, par le capitaine *Antonio del Rio*. Le rapport, daté du 24 juin 1787, resta dans les archives de Mexico, et fut à peu près inconnu au monde savant. Ce n'est qu'en 1805 que Charles IV fit faire une recherche régulière et complète par le capitaine Dupaix, qui fit de tous les anciens monumens un relevé fort curieux et fort exact, qu'il a consigné dans trois relations, auxquelles étaient joints de magnifiques dessins de la main de Castenada, dessinateur de l'expédition. Ces dessins et cette relation, pendant les guerres qui ont désolé le Mexique et l'Espagne, restèrent entre les mains de Castenada, qui les déposa ensuite au cabinet d'histoire naturelle de Mexico. En 1828, M. l'abbé Baradère, voyageur français, obtint du gouvernement la propriété des dessins de Castenada et une copie authentique du manuscrit de Dupaix. Les dessins, au nombre de 145, offrent la représentation de 240 objets, tels que monumens, bas-reliefs, statues, armes, ustensiles, ornemens, etc.; et ce sont ces dessins et cette expédition que l'on publie en ce moment avec une magnificence pouvant rivaliser avec celle du grand ouvrage sur l'Egypte. Nous allons maintenant analyser la description de Dupaix [1].

[1] Voici la liste des ouvrages les plus importans publiés jusqu'à ce jour sur les antiquités de l'Amérique : *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*, fait de 1799 à 1804, par MM. Alexandre de Humbolt et Auguste Bonpland, etc., publié en 1816. — Nous avons donné de nombreuses citations de cet ouvrage. Le recueil des ouvrages de M. de Humboldt sur l'Amérique, dont nous donnons la liste, N° 10, t. II, p. 297, coûte, papier vélin, 10,818 fr., papier commun, 1,749 fr.

Le voyage d'Antonio del Rio, publié en anglais à Londres, en 1822,

PREMIÈRE EXPÉDITION DU CAPITAINE DUPAIX.

Guillaume Dupaix, capitaine de dragons, en retraite, s'y occupait depuis quelque tems d'arts et de sciences, lorsqu'il reçut sa mission du roi d'Espagne; il partit, pour cet objet, de Mexico, le 5 janvier 1805. Il était accompagné d'un peintre, d'un dessinateur, d'un écrivain et d'un détachement de dragons auxiliaires. Nous allons maintenant tracer la nomenclature des objets qu'il trouva et dessina, en indiquant seulement l'endroit où ces objets existent, et autant que nous pourrons le faire, le nom moderne de cet endroit et l'Etat où il est situé [1].

N° 1er. On trouva à *Tepeyacan* (nez de colline), dans l'*Etat de Puebla* de la Confédération Mexicaine, une espèce d'armoirie sculptée sur une dalle de pierre rougeâtre et très-dure, et représentant la *tête d'un aigle* ou *coq*, sculptée de profil, entourée d'un double cordon, dont un dentelé; sur le devant est un signe hiéroglyphique, et de plus la queue ou l'aile de l'oiseau avec plusieurs rangs de plumes. M. Dupaix pense que ce pourrait être les *armoiries* de la ville, et les éditeurs appuient cette opinion.

N° 2. Dans la même ville, était une tête demi-humaine, sculptée en ronde-bosse, de un pied et demi de hauteur et un pied de largeur. Le front est orné de cheveux, les yeux et le nez sont bien proportionnés, mais la bouche, démesurément large, n'a qu'un rang de dents en-dessous.

N° 3. *A San-Cristoval-Teapantepec* (maison de Dieu sur la colline), une pyramide ou oratoire quadrangulaire, composée de quatre corps de construction, en retraite les uns sur les au-

ainsi que les recherches du docteur Cabrera sur l'origine des Mexicains.

Enfin en 1830 avait paru le superbe ouvrage dû au zèle éclairé de Lord Kinsborough, lequel se compose de 7 vol. in-f°, et coûte, grand format, 15,000 fr. et 7,000 petit format. Il est intitulé :

Antiquities of Mexico, comprising fac similes of ancient Mexican paintings and hieroglyphs, preserved in the Royal libraries of Paris, Berlin, Dresden, etc.; together with the monuments of the New-Spain etc.; the whole illustrated by many valuable inedited manuscripts, by Augustine Aglio. Seven volumes, London, 1830.

[1] Nous suivons pour la délimitation géographique et politique l'*Abrégé de Géographie* de Balbi. 1834.

tres. Sa hauteur est de 72 pieds, et sa largeur à la base est de 54. Ce monument, dans le style égyptien, construit en chaux et grandes pierres quadrangulaires, liées ensemble en assises égales, est orienté sur ses faces vers les quatre points cardinaux. Celle qui regarde l'ouest offre un chemin en pente diagonale, destiné à monter d'un étage à l'autre jusqu'au sommet. Le chemin, qui du village va à la colline où est situé le monument, est taillé dans le roc. Les troncs gigantesques d'arbres qui ont crû sur ce monument, n'ont pu en disjoindre les parties; mais la main de l'homme vient souvent en arracher des pierres toutes taillées.

N° 4. A *Orizaba*, état *de Vera-Crux*, on trouva une pierre triangulaire de 90 pieds de tour, portant à sa base quelques figures hiéroglyphiques; sur un de ses côtés une figure d'homme, ayant 27 pieds de long; elle a les jambes écartées, les bras ouverts, et semble indiquer le Nord et le Sud. D'un côté, l'on voit un poisson et de l'autre un lapin.

N° 5. Une pierre antique, en jaspe vert clair, de 3 pieds de haut et d'un pied et demi de large, représentant une sorte d'arcade, sur laquelle s'étend une moulure travaillée en relief, et retombant des deux côtés avec une parfaite similitude et présentant quelques autres ornemens du travail le plus achevé.

A *Amatlan de Los Reyes*, district de *Cordova*, on visita une ancienne caverne, située sur le penchant d'une colline très-boisée, et travaillée de main d'homme; elle avait probablement servi au culte des anciens habitans; on y trouva divers fragmens d'idoles en pierre et en terre cuite, tels que:

N° 6. Une tête en pierre dure, ronde-bosse, vue de profil, de grandeur naturelle, sans cheveux, les lèvres fortement descendues vers le coin, sans oreilles.

N°. 7. Un tronc humain, sans tête, en pierre, dans des proportions naturelles, excepté les pieds, qui sont plus petits. Le tronc est assis sur ses talons; c'est la forme ordinaire que le peuple donnait à ses idoles.

Au milieu d'une savane étendue fut trouvée :

N° 8. Une grande pierre, nommée *Teololinga*, d'une grande dureté, d'une figure sphérique, taillée en espèce de facettes, ayant 22 pieds et demi de circonférence, et posée avec un tel

épuilibre, qu'en la touchant avec le bout du doigt elle se meut, tandis qu'en appuyant avec force, elle demeure sans mouvement. Il existe en France plusieurs monumens druïdiques, qui présentent la même circonstance.

N° 9. A *Santiago Guatusco*, à douze lieues de Cordova, à la cime la plus haute d'une colline élevée et couverte de bois, se trouve un *palais* ou un *oratoire couvert*, composé de deux corps principaux. Le premier, qui sert de base à l'autre, est composé de trois terre-plains, d'égale épaisseur d'assises de pierres, à angle droit. Un grand escalier, garni d'une rampe en pierre, mène jusqu'au sommet de ce premier corps d'ouvrage, où commence la maison d'habitation, qui consiste en trois pièces. La première est une grande salle, dont le plan offre un carré long et dont les principales solives des planchers sont soutenues par trois pilastres intérieurs. Les deux pièces de l'étage supérieur, qui va en rétrécissant, paraissent n'avoir pas eu de fenêtres.

L'édifice était terminé par un plan horizontal, ou par une plate-forme de 3 pieds d'épaisseur. Le monument entier est élevé de 72 pieds; sa base en a environ 240 en carré.

N° 10. On trouva dans cet oratoire une figure de divinité sculptée, haute de 3 pieds et assez semblable à l'ancienne manière égyptienne. C'est une tête posée sur deux espèces de bases, en forme de colonne, portant deux rangs de colliers au cou et une coiffure ornée, tombant presque sur les yeux et des deux côtés jusque sur les épaules, comme les coiffures égyptiennes.

N° 11. On y trouva encore une tête monstrueuse, posant sur un serpent roulé sur lui-même, avec symétrie et avec art. Le serpent jouait un rôle important dans la mythologie des anciens Mexicains. On le trouve sculpté en pierre et diversement travaillé, soit roulé, soit en spirale, soit développé, quelquefois noué avec goût, d'autrefois le corps lisse, revêtu d'écailles, ou même de plumes. Il est à croire que la signification variait selon les attributs.

N° 12. En outre un fragment de terre cuite, qui prouve que ces peuples connaissaient l'art de modeler en relief.

N° 13. A *San Antonio*, près de *Cuernavaca*, ville de l'Etat de Mexico, sur le plateau d'une colline entourée de rochers, se

trouve un temple de forme pyramidale, composé de quatre corps de construction, en retraite les uns sur les autres. Le premier corps est composé de grandes pierres quadrangulaires, posées par assises pareilles, le deuxième et le troisième étaient couverts d'un enduit blanc et poli; enfin, le quatrième contenait l'oratoire. L'édifice entier, qui tombe en ruines, était haut de 36 pieds, et orienté aux quatre points cardinaux. Un large escalier, partant de la base, arrivait jusqu'au pied du quatrième corps de bâtiment.

N° 14. A *Cholula*, dans l'Etat de Puebla, on trouva une tête humaine en pierre volcanique, laquelle présente une très-belle figure, ayant seulement les lèvres un peu grosses, mais le nez très-semblable aux belles sculptures égyptiennes. Elle est coiffée d'une sorte de casque élevé et orné. Dupaix présume que c'était le chapiteau d'une colonne.

N° 15. 2°. Une dalle de couleur grisâtre représentant diverses figures hiéroglyphiques, ayant rapport probablement à des calculs astronomiques, ou servant peut-être, comme le n° 1, d'armoiries.

N° 16. 3°. Un masque de jaspe vert foncé, un peu plus grand que nature, supérieurement travaillé, et d'un poli parfait. La bouche et les narines sont percées à jour; deux trous, placés aux tempes, servaient à le fixer. Les Egyptiens avaient des masques semblables dont ils couvraient la face de leurs momies.

N° 17. 4°. Ce masque fut trouvé en creusant la terre auprès d'un grand tertre, comparable aux pyramides d'Egypte, ou plutôt à la tour de Babel; il est composé de 4 corps de construction en retraite; les matériaux sont des briques séchées au soleil; il est orienté et on y montait par un escalier fait du côté de l'occident en diagonale. Sa base est de 120 pieds carrés. Au sommet se trouve en ce moment une église chrétienne.

N° 18. *A Atlizco*, dans le même état de Puebla, M. Dupaix vit une agathe, ayant la forme d'une amande longue de 2 pouces, arborisée et transparente, travaillée avec une rare finesse, et pour laquelle il a fallu des outils d'une grande perfection.

N° 19. Au village de *Quanhquetchula*, il y a 1° sur une pierre très-dure, une couleuvre, longue de 9 pieds et 9 pouces de diamètre, dans la position de ramper, lisse, ayant à la queue 4 ou 5 écailles

comme les serpens à sonnette, la tête ornée de dents serrées, et ayant une langue longue et fourchue comme une ancre.

N°s 20, 21 et 22. 2°. Une pierre de 4 pieds et demi de haut, sur 11 de circonférence, laquelle est sculptée des 4 côtés, et présente un trophée d'armes, et des armures antiques. — Une tête idéale et monstrueuse, 4 flèches ondulées par le bout; un bouclier circulaire mis sur le tout; un aigle; des cuirasses et autres instrumens de guerre.

N° 23. 3° Une autre pierre semblable à la précédente, sur laquelle est sculpté un bouclier rond, orné d'une bordure, recouvrant trois dards ou harpons posés en croix avec un carquois : ce pouvait être aussi une armoirie.

N° 24. 4° Une roche de grande dimension, sur laquelle est sculptée en relief une tête humaine colossale : les tempes sont ceintes d'une espèce de diadème.

N° 25. A *Tockimilco* on conserve, 1° une fort belle tasse dont le dehors représente une couleuvre roulée sur elle-même, et dont la tête qui ressort devait servir d'anse ou de manche : le corps est orné de bandes circulaires en spirales, et la queue se termine par des écailles.

N° 26. 2° Une statue humaine et grotesque : deux grandes dents crochues sortent de sa bouche; divers ornemens couvrent sa tête et ses épaules, ses deux mains sont relevées vers sa poitrine; une ceinture est autour des reins : Dupaix croit que c'était une mascarade.

N° 27. A la sucrerie de *Casasano*, près *Ayacapistla*, il existe, 1° un coffre quadrangulaire en pierre, plus large par sa base que par le haut, avec son couvercle, bien ajusté, renfermant, quand il fut déterré dans un fossé, divers bijoux en *silex pyromachus*.

N° 28. 2° Une pierre circulaire de 3 pieds de diamètre et de 9 pouces d'épaisseur, parfaitement sculptée et divisée en 16 figures aboutissant à sa circonférence, lesquelles ont exigé des connaissances géométriques très-précises.

N° 29. Retournés à *Cuernavaca*, ils trouvèrent, 1° un lézard de 9 pieds de long sur 1 pied et demi d'épaisseur, sculpté sur le sommet d'une roche assez considérable.

N° 30. 2° Sur une roche isolée, une sculpture représentant

une espèce de monument ou château-fort, avec ses créneaux, son escalier et sa porte. A côté est un écusson en forme d'X avec ses bordures, 3 cercles ou nombres mystérieux sont à côté du château, et 5, à côté de l'écusson.

N° 31. 3° Sur la face opposée de la même roche, est un autre écusson circulaire partagé verticalement en deux. La partie gauche offre quatre demi-cercles concentriques; la partie droite est divisée en deux quartiers; dans le supérieur, il y a comme un plan de ville au milieu d'un lac, laquelle pourrait être celle de Chalco; dans l'inférieure, il y a 6 lignes remplies de carrés et de ronds ayant un trou au milieu; la 7e ligne n'a que des ronds. Derrière l'écusson sont 5 flèches, un étendard déployé et offrant la singularité d'une vraie *croix de Malte* gravée au milieu; au-dessus est un casque à forme d'aigle et un cercle hiéroglyphique. *Cuernavaca* en langue mexicaine se dit *Quauhnahuac*, *lieu où s'arrêta* l'*aigle*.

N° 32. A une lieue de la ville, à un endroit nommé *Guanhtetl* (*aigle de pierre*), est un aigle sculpté d'une manière fantastique; les ailes, la queue et les serres sont ouvertes : à la place de l'œil sont des cercles concentriques avec des rayons.

N° 33. A *Tetlama* (contrée de pierres) se trouve un édifice fameux nommé *Xochicalco* (maison des fleurs); c'est encore un oratoire, ou temple, ou édifice militaire construit par les anciens Mexicains. Voici quelles en sont les principales dispositions : un fossé de 12,300 pieds de circuit entoure une colline naturelle haute de 360 pieds au moins. Cette colline est revêtue extérieurement de plusieurs terre-pleins soutenus par des murs construits en chaux et en pierres, d'une grande solidité. Au bout de la colline, sur laquelle on monte par une chaussée de 9 pieds de large, se trouve une place entourée d'une muraille en pierres sèches de 3 pieds d'épaisseur, rangées par assises à angles droits. Enfin, au milieu de cette place, on voit un édifice ou première base d'une pyramide qui avait cinq assises superposées les unes sur les autres, mais dont il n'existe plus qu'une, d'un admirable travail. Ce premier corps est divisé en trois parties inégales : la première sert de base et est en talus; la seconde, ou la frise, est unie et verticale; et la troisième, ou la corniche, est saillante. Le tout forme comme un piédestal re-

vêtu de grandes pierres taillées et bien jointes; mais, ce qu'il y a de plus curieux, et ce qui sans doute lui a fait donner le nom de *maison-des-fleurs*, c'est que les trois faces sont couvertes de bas-reliefs sculptés après le placement des pierres, et représentant un grand nombre d'hiéroglyphes, ou figures d'hommes, d'animaux, de plantes, et d'autres objets qu'on ne peut reconnaître. Tout l'édifice avait été autrefois peint en vermillon. Les mêmes sculptures se voyaient aussi sur les autres parties de l'édifice, dont les fragmens jonchent le sol. — Des arbres implantés sur cet ancien monument contribuent tous les jours à le détruire. L'édifice est en pierre calcaire, qui ne se trouve pas dans les environs.

Le plan que nous donnons, dans notre *Lithographie*, de la colline où est situé l'édifice, fera juger, au reste, de la grandeur des travaux, et les expliquera mieux que nous ne pourrions le faire par la parole.

N° 34. Mais voici un ouvrage plus prodigieux que les précédens : au bas de la colline, avant le premier mur de soutenement, se trouve l'entrée d'une caverne fort curieuse : d'abord s'ouvre un couloir qui s'étend droit devant vous, l'espace de 90 pieds, et va aboutir à un soupirail qui recevait l'air du haut de la colline. Ce couloir et ceux dont on va parler, étaient taillés dans le roc vif, tous revêtus d'une couche de chaux, et badigeonnés en rouge.

Puis, à la distance d'une quinzaine de pieds de l'entrée, s'ouvre à gauche un autre couloir de 6 pieds de large, et long de 180 pieds; vers le bout, par deux passages, on arrive dans une grande salle divisée par deux colonnes, taillées dans la roche même, qui est dure et calcaire. Dans un des angles de la salle on a pratiqué, dans l'épaisseur de la voûte, une sorte de coupole de forme conique de 6 pieds de largeur; elle offrait à son extrémité un tube de 9 pouces de diamètre, lequel servait à donner de l'air; tout l'intérieur de ce petit dôme était revêtu de pierres carrées, placées par assises circulaires avec une grande précision.

Le plan que nous donnons de cette caverne, de ces couloirs, de la salle et du dôme, fera, au reste, connaître la grandeur prodigieuse de ce travail. Qui pourrait nier, s'écrie ici M. Du-

paix, en voyant ce vaste et antique souterrain, creusé à force de bras et d'outils, que les Indiens n'aient connu positivement l'usage du fer? et cependant jusqu'à ce jour personne n'a encore découvert d'instrumens de ce métal. M. de Humbolt a trouvé seulement au Pérou un ciseau de cuivre dur.

Pietro Marquez [1], qui a décrit aussi la colline et la caverne, situées sur la montagne, assure que peu d'années avant la destruction du monument, il y avait une grande pierre qui couvrait l'entrée d'un autre souterrain au bas de la colline; cette pierre représentait, en bas-relief, un aigle dévorant les entrailles de l'homme, à l'instar de la fable de *Prométhée*. Cette pierre fut brisée et portée à une fabrique de sucre du voisinage.

Ici se termine la première expédition du capitaine Dupain, après 4 mois depuis son départ de Mexico, c'est-à-dire depuis le 5 janvier 1805 jusqu'au 10 mai suivant.

Dans un second article, nous ferons connaître les autres merveilleuses antiquités qu'il découvrit dans son second voyage.

A. Bonnetty,
De la Société asiatique de Paris.

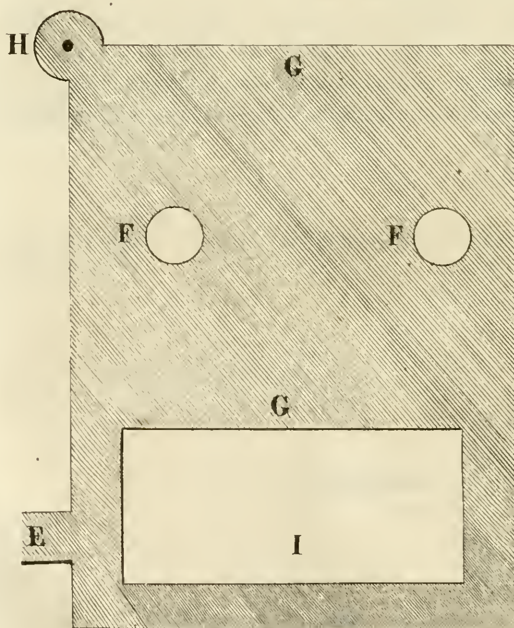
[1] *Due antichi monumenti di architettura messicana, illustrati do Pietro Marquez.*

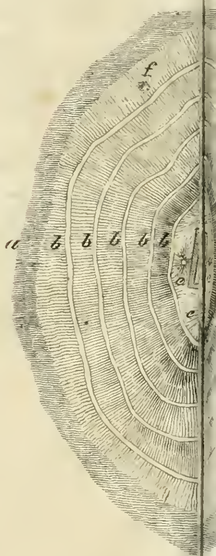


COLLINE ET SOUTERRAIN[...]

A. *Entrée du souterrain.*
B. *Soupirail détruit.*
C. *Embranchement du souterrain.*
D.E. *Autres embranchements détruits*
F F. *Deux colonnes dans la roche vive.*

α. *Fossé autour d[...]*
b. *Murs soutenan[...]*
c. *Plan du monu[...]*
d. *Cavité intérie[...]*
e *Tumuli*
f *Entrée du sou[...]*







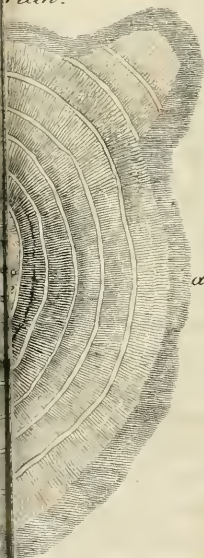
DE XOCHICALCO AU MEXIQUE.

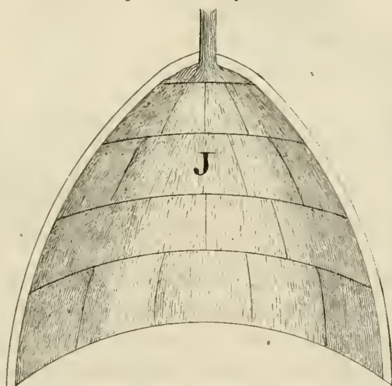
a colline de Xochicalco
les terre-pleins
nt.
e.

rain.

G.G Deux grandes salles souterraines
H. Soupirail détruit.
I. Masse de roche vive.

J. Coupe du soupirail. H







Lith. de J. Desportes, Pont-neuf. Paris.

Biographie religieuse.

MORT DU TASSE.

E parmi
Vano il triunfo.
TASSO. — *Mont' Oliveto*, s. 29.

Et le triomphe me semble vain.

Le Tasse à Naples. — Ses amis. — Ses souffrances. — Le pape lui accorde la couronne de laurier. — Il part pour Rome. — Séjour au mont Cassin. — Description du mont Cassin. — Entrée solennelle à Rome. — Son triomphe au Capitole est différé. — Ses occupations. — Sa maladie. — Sa mort toute chrétienne au couvent de St.-Onuphre.

....Le Tasse était de retour à Naples, où il s'était logé au couvent de *San-Severino* [1]. Quel motif l'y rappelait ? Cette inquiétude d'esprit qui le travaillait sans cesse, cette fatigue de toute résidence, où il avait usé quelques mois de souffrance, d'isolement et de pauvreté, le désir de suivre son procès par lui-même, et puis, il faut bien le dire, je ne sais quel besoin instinctif de revoir cette grande et admirable ville qu'il avait tant de fois célébrée. Au milieu des tournois de Sainte-Anne, des fêtes de la cour de Mantoue, sous les frais ombrages du Quirinal, il se prenait à soupirer après les douces promenades du Pausylippe (*desidero e diparli di Paussilippo*). Ce qui le consolait de son séjour à Rome, c'est que le charme de la vue dont il jouissait, lui rappelait Naples [2]: « — Je n'ai aucun espoir d'aller à Naples

[1] Cet article est extrait d'une histoire de la vie et des ouvrages du Tasse, à laquelle travaille notre ami et collaborateur M. de la Gournerie. Il suffit de l'avoir lu pour désirer de voir bientôt paraître cet ouvrage, qui sera un monument élevé à la gloire du Tasse et du Christianisme.
(*Note du Directeur.*)

[2] *Lettere* 258, tom. v.

» cet été, écrivait-il, l'année précédente, à Horace Feltro ; je » me suis trop bien assuré qu'on ne m'y verrait pas avec plaisir; » il m'est impossible de faire violence à la volonté d'autrui, mais » je ne me la ferais pas toujours à moi-même [1].» —Et ailleurs :— « Je soupire après Naples comme les âmes bien disposées après » le Paradis [2]. »

A peine était-il établi à San-Severino, qu'il annonça son arrivée à son protecteur, son ami, le marquis de Villa. — « Je suis » à Naples, lui mandait-il, toujours aussi incertain de ma santé, » mais bien sûr que je ne pouvais la mettre en péril pour une meil» leure cause, et qui me fût plus douce que de revoir ma patrie, » mes parens, mes amis, avant de mourir. Je ne compte plus » changer de demeure, si ce n'est pour aller aux bains; et quand » je voudrais en changer, saurais-je comment le faire, où aller, » et pourrais-je y trouver quelque avantage ?» —En même tems le vieux gentilhomme demandait à la mère du marquis un peu de linge : il écrivait à Horace Feltro de lui envoyer un tailleur, *mais humble et conforme à son pauvre état*, car il voulait commencer par rapiécer ses vieux pourpoints et ses hauts-de-chausse, *ainsi qu'il avait coutume pour ses vers*, avant de se faire habiller à neuf. Quelques mois auparavant il avait prié qu'on lui donnât une *savonnette et une paire de bas de soie*.— « Si je me pourvoyais » moi-même, de semblables délicatesses, disait-il alors, on me » l'imputerait à vanité dans ma triste fortune, mais les rece» voir de la courtoisie de quelque seigneur, ne peut m'être im» puté à bassesse [3]. »

C'est ainsi que le fils de Porzia de Rossi, l'auteur de la *Jérusalem*, le parent des Caracciolo et des Caraffa, revenait pour la dernière fois dans la patrie de sa mère, dans la ville où tous les vieux noms sonnaient haut comme la grosse cloche de Saint-Janvier. Ses amis s'empressèrent autour de lui : le marquis de Villa, le prince de Tonca, l'abbé Palverino l'entourèrent de ces soins puissans qui vous relèvent à vos propres yeux, et redonnent un peu de vie à votre courage épuisé par les rebuts de la misère. Il se remit à l'étude : son Dialogue *delle Imprese* et une Ode latine *aux princes de la jeunesse napolitaine* en furent les

[1] *Lettere* 195, t. v. [2] *Lettere*, t. IV. [3] *Lettere*, t. v.

premiers fruits ; puis la société de ses amis et des gens de lettres venait le distraire de la sombre mélancolie qui le dévorait depuis si long-tems. Plusieurs personnes, désireuses de le connaître, s'étaient fait présenter à sa cellule ; on citait, entre autres, le prince de Venosa, frère du cardinal Gesualdo, jeune homme plein de génie et d'imagination, qui épanchait sa verve en de gracieuses compositions musicales, et préludait par des chansonnettes aux grandes œuvres de Pergolèse et de Cimarosa. Il était venu demander au poète quelques madrigaux pour être mis en musique ; et le poète, flatté de tant d'hommage rendu à son talent, lui écrivit aussitôt de petites pièces de vers : dès-lors une étroite affection s'était établie entre eux.

Il y avait alors à la cour de Naples, pour ambassadeur de Pologne, un vieil homme tout ravagé de podagre, mais adonné aux lettres, admirateur fou d'Horace et de Virgile, et dépréciateur inique de la jeune Muse de l'Italie. Je ne sais comment il vit le Tasse qui lui récita des fragmens du poëme auquel il travaillait sur *la Création des sept jours*. Ce fut pour le vieil homme comme un éblouissement ; il en écrivit de suite à ses amis dans son pompeux latin :—*Narro tibi, nimis dulces, bonique pleni succi sermones antè biennium intercesserunt cum amicissimo viro Torquato Tasso, hetruscæ linguæ, nostro isto sæculo, gravissimo desideratissimoque scriptore.*— « Je vous raconte que des discours trop doux » et pleins de suc me sont intervenus avec notre très-ami Tor» quato Tasso, très-grave et très-désirable écrivain en langue » étrusque, dans notre siècle. »

Cet ambassadeur tenait toujours table ouverte, malgré les conseils des médecins :—La table des ambassadeurs est comme la table des rois, leur répondait-il, c'est chose sacrée ! — Et il ajoutait, le bon homme : — « Y a-t-il donc volupté plus douce, » non-seulement d'avoir à vos côtés l'ami que vous désirez, mais » tel encore que vous le désirez. » — Bref, les dîners de l'abbé d'Andreyovia, comme on l'appelait en Italie, réunissaient tout ce que Naples comptait de gens d'élite, et le Tasse en devint un des habitués.

Cependant l'affaire du procès se suivait à grande peine : le prince d'Avellino, confiant dans sa puissante influence, étalait ses richesses dans le vaste palais Gambacerti, et semblait défier

la fortune du pauvre poète. On entendait des témoins; tous s'accordaient à dire que le palais appartenait à l'aïeul de Torquato, et à représenter Torquato comme l'unique héritier mâle de Porzia de Rossi et de Scipion de Rossi, son frère. Des lettres pressantes en faveur du Tasse étaient venues au comte de Miranda des deux cours d'Urbin et de Mantoue : le roi d'Espagne lui-même avait insisté plus que tous les autres; mais sa lettre, confiée à Rome, au père Archirota, avait été perdue dans le trajet de Rome à Naples, sans qu'on pût savoir s'il fallait attribuer ce malencontre plutôt au hasard qu'aux mille bras du prince d'Avellino. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'instance se poursuivait lentement, et que la moindre transaction eût fait bondir de joie le cœur du Tasse.

En attendant, il végétait dans sa cellule, voyant toujours la mort sur sa tête, et trouvant à peine quelque soulagement dans la régularité des habitudes monacales et dans la douce et bénigne conversation de ses hôtes. Les meilleurs amis de Torquato avaient le plus souvent été des moines. Ne nous rappelons-nous pas ce bon, cet excellent père Angelo Grillo, qui fut pour lui comme une seconde Providence durant son long emprisonnement de Sainte-Anne, lui écrivant, parlant pour lui, lui envoyant de l'argent et des consolations, faisant de pénibles voyages pour lui rapporter quelques espérances, et qu'*il aimait à l'égal de son neveu, son cher Antonio* [1] ! Et le père Basile da Lonato, le père capucin Marco de Ferrare, auquel il se plaisait à confier ses secrets, comme à un homme de bon conseil ; le père del Oddi, qui venait le chercher gîsant dans un galetas, par la chaleur, lorsque les grands le chassaient de leurs palais! Aussi était-ce parmi ces hommes de paix qu'il se plaisait à vivre : lui, *savant et gentilhomme,* à qui la pauvreté et l'humiliation faisaient monter le rouge au visage, et qui ne se souvenait que d'une chose de sa jeunesse, c'est qu'*alors il n'était pas méprisé*, lorsqu'il était rebuté des princes, baffoué par la tourbe des courtisans qui l'appelaient fou, il se retirait dans un monastère; car là il était bien sûr de trouver cette considération prévenante et affectueuse qui s'attache à l'homme plus qu'aux

[1] *Lettere*, tome 1er.

trésors, et cette générosité fraternelle qui n'humilie jamais. Et maintenant que les infirmités l'avaient vieilli, s'il rejetait ses yeux en arrière, s'il interrogeait les anciens jours, nul doute que les instans passés à Mont-Oliveto et à *Santa-Maria-Nueva* lui apparaissaient plus sereins et plus calmes, que ceux écoulés parmi les splendeurs, les carrousels, les jalousies et les intrigues de Mantoue et de Ferrare.

Ferrare! C'était cependant à cette ville qu'étaient attachés tous les beaux souvenirs de sa jeunesse; et les malheurs qu'il y avait endurés n'avaient pu enlever à son nom ce charme, cette fascination singulière qu'exercent toujours sur nous les lieux où la vie nous apparut pour la première fois toute brillante des prestiges capricieux de notre imagination. Chassé de la cour, emprisonné, traité de fou par Alphonse, ses yeux se retournaient encore vers lui comme vers l'auteur de sa première fortune; il semble encore lui dire, comme il y a dix-huit ans:

> Tu, magnanimo Alfonso, il qual ritogli
> Al furor di fortuna, e guidi in porto
> Me peregrino errante, e fra gli scogli,
> E fra l'onde agitato, e quasi assorto.

« O toi, magnanime Alphonse, qui m'arraches à la fureur » de la fortune et me guides au port, moi, pélerin errant, battu » de la vague contre les écueils et presque englouti dans les flots. »

Vingt fois il a cherché à retourner à Ferrare, mais ses tentatives ont toujours été repoussées. L'indignation l'emporte; il efface de sa *Jérusalem* les nombreuses stances à l'honneur de la maison d'Este; il remplace par un obscur Richard le vaillant Renaud, l'amoureux paladin, auquel il s'était plu à faire remonter l'origine des Borso et des Hercule. C'était une brûlante injure; l'ancienne dédicace elle-même est supprimée, et le nouveau poëme paraît sous les auspices du cardinal Cintio, nouveau protecteur du Tasse. Tout lien semblait donc brisé entre le poète persécuté et le prince outragé. Et bien! à peine y avait-il quelques mois que Torquato était à Naples, avec l'intention de ne plus le quitter, que ses pensées viennent à se reporter vers Ferrare. Le prince de Venosa allait s'y rendre pour épouser la sœur du marquis d'Este, et cette occasion paraît favorable à Torquato pour se réconcilier avec Alphonse. « J'irais

» bien volontiers, lui écrivit-il, présenter mes hommages à » Votre Altesse Sérénissime, avec le seigneur prince de Venosa. » — Son Altesse Sérénissime refusa, et ce fut sans doute à la suite de ce refus que Torquato lui adressa cette lettre du 10 décembre, qui est comme le dernier adieu du prisonnier de Sainte-Anne au duc de Ferrare.

« Si les choses passées pouvaient revenir à nous, lui disait-il, » il n'en est aucune que je choisirais plus volontiers que de cons- » tamment servir Votre Altesse Sérénissime : mais puisqu'il est » impossible de rien changer au tems écoulé, qui est bien long, » je chercherai du moins, pendant le tems qui me reste, et qui » ne peut être que bien court, à me mettre à l'abri de votre dis- » grâce plus que de toute autre. Voilà long-tems que j'en ai pris » la résolution, et si l'effet en a été quelquefois empêché, si je » ne l'ai pas toujours fidèlement accomplie, je vous supplie d'a- » voir pitié de moi, et je supplie Dieu avec ferveur de m'accor- » der son pardon et de m'obtenir celui de Votre Altesse..... Que » Dieu lui donne bonheur et longue vie. »

Le Tasse n'avait plus que quatre mois à vivre, lorsqu'il écrivit ces lignes; lignes touchantes, où le poète rebuté se montre plus grand qu'au milieu des prestiges des cours, lorsqu'il voyait pleurer les dames au récit des malheurs d'Olinde, et lorsqu'à Florence la foule le pressait, l'applaudissait, en disant : —C'est le Tasse !

J'ai dit les attentions bienveillantes des amis du Tasse durant son séjour à Naples. Il avait fait tout récemment connaissance d'un jésuite, le père François Guerriero, qu'il avait souvent entendu à ses leçons publiques et dans les églises. L'éloquence de ce religieux l'avait séduit. « Jamais le coloris de Zeuxis et » d'Apelle, lui disait-il, ne pourra se comparer à l'éclat que les » idées reçoivent de vos paroles. » — Profond théologien, helléniste distingué, versé dans la poésie latine, le père Guerriero réunissait toutes les connaissances qui répondaient le mieux aux études du Tase; aussi se voyaient-ils souvent. Les heures s'écoulaient vite durant ces entretiens, où tout ce que la foi et l'imagination de l'homme ont de plus élevé venait s'éclairer à la lumière de l'expérience et du savoir. L'esprit ferme du religieux prêtait son assistance au génie brillant, mais affaissé, mais dé-

bile, du poète. D'autre part le marquis de Villa venait souvent voir le Tasse, mais il habitait sa belle demeure de la Pianca, ce qui privait le Tasse de cette société de tous les jours qu'il aurait désirée. — « Parmi mes infortunes, lui écrivait-il, je puis compter l'absence de votre seigneurie, et je désire vivement la voir avant mon départ. De quel départ, pensez-vous, de celui qui laisse l'espérance du retour, ou de ce dernier, que nous faisons de ce monde? de celui-ci plutôt, tant est désespéré l'état où je me trouve. Plaise à Dieu que le tems, ou de plus mûres réflexions viennent changer mes convictions à cet égard [1]. »

Telles étaient ses pensées, lorsqu'une lettre du cardinal Cintio-Aldobrandini lui annonça que, par décret du sénat romain, approuvé par le Pape, la couronne de laurier lui serait décernée au Capitole. Il le pressait, en conséquence, de venir recevoir la haute récompense qu'il avait si noblement méritée. La première idée de ce triomphe venait du Tasse; il avait cherché à l'obtenir sous Sixte-Quint [2], mais la chance ne lui avait pas été favorable; et depuis lors que de désanchantemens n'avait-il pas éprouvés! Promenant de ville en ville les débris de sa santé et de sa fortune; à charge à ses amis, délaissé des médecins, auxquels il n'avait pas d'or à donner en échange de leurs bons offices [3], accablé de maladies aussi nombreuses que les têtes de l'hydre [4], il avait adulé, il avait vendu des sonnets à qui en voulait pour quelques piastres, il avait prié ses amis de daigner lui répondre comme on fait aux plus humbles, *comè si fa a poveretti* [5]; il avait mendié, le vieux grand homme! et que n'avait-il pas mendié? Ici, c'est un lit qu'on lui refuse; là, des hauts-de-chausse; ailleurs, quelque mauvaise pelleterie pour doubler son pourpoint; tantôt des gants, tantôt quelques aunes de moire ou de satin, ou de toute autre étoffe, *pourvu qu'elle fût de soie*, car enfin il était gentilhomme! Ah! s'il est des circonstances où le caractère s'énerve, où l'âme perd cette vivacité d'émotions qui fait palpiter de joie ou de douleur, ne les avait-il pas toutes subies? Qu'était-ce qu'un triomphe d'un jour, à lui dont chaque instant était abreuvé d'an-

[1] *Lettere*, t. v. — [2] *Lettere à Scipion Gonsaga*, t. 1er. — [3] *Lettere*, t. v.
[4] *Lettere*, t. iv. — [5] *Lettere*, t. v.

goisses ? qu'était-ce que cette couronne de lauriers sur sa tête, lorsque sa tête elle-même, fléchissant sous le poids des tourmens, ne rappelait plus qu'à grande peine quelques souvenirs d'autrefois, quelque gracieuse pensée ? Aussi la lettre du cardinal Saint-Georges le trouva-t-elle complètement indifférent ; il hésita même à se rendre à une si bienveillante invitation, et il fallut toutes les instances de ses amis pour l'y décider. Avant son départ il se rendit à la campagne du marquis de Villa : les deux amis avaient peine à se quitter : — « Allez, allez, lui disait » Manso ; — j'irai bien, répondait le Tasse, mais, quant au » triomphe, je n'arriverai jamais à tems. » — Il y avait dans son âme je ne sais quel pressentiment sinistre ; sa tête chauve et amaigrie, cette tête, dont les moines de Saint-Onuphre avaient conservé l'empreinte, s'abaissait tristement. Ils s'embrassèrent avec larmes, et Torquato jeta les yeux, pour la dernière fois, sur cette ville, où il eût voulu *laisser ses os fatigués d'errer à l'aventure*, sur cette terre privilégiée, où les *esprits fleurissaient comme les arbres qui n'y connaissent point d'hiver* [1].

Torquato se rendait à Rome par la route du Mont-Cassin, afin de pouvoir prier sur la tombe de saint Benoît. Il y avait long-tems qu'un profond respect pour ce premier fondateur des congrégations monastiques en Occident était empreint dans son cœur : il se rattachait aux plus doux souvenirs de son enfance comme aux pensées plus tristes de son âge mûr. Nous n'avons point oublié ses joyeuses promenades à la Cava, alors que son père demeurait à la cour du prince de Salerne ; il était tout petit alors (*essendo fanciulletto*), et les caresses des bons pères n'avaient pu s'effacer de sa mémoire. *Donna Affra*, sa tante, et le père Grillo, le père Trajano, le père Ghisolfi, ces anges de paix qui plus tard vinrent jeter un peu de baume sur ses blessures, étaient des enfans de saint Benoît : c'était au couvent des Bénédictins de Ferrare qu'on lui permettait quelquefois d'assister aux offices de la Semaine-Sainte durant sa prison de Sainte-Anne ; c'était aux Bénédictins de Mantoue qu'il allait se confesser et communier avant d'entreprendre son pèlerinage de Lorette ; San-Severino, où il venait de passer les

[1] *Lettere*, t. IV

quatre mois de son séjour à Naples, était un monastère de cet ordre. Les Bénédictins, hommes pieux et doctes, si profondément versés dans la connaissance des lettres, si imbus de l'étude des pères, n'étaient-ils pas les amis naturels du poète savant et religieux, qui, après avoir chanté la conquête de Jérusalem, osait élever sa muse jusqu'à *la création des sept jours*, et qui écrivait à ses amis : *Si j'avais la Somme de saint Thomas, je ne me leverais jamais de ma chaise.*

Le Tasse ne nous a point communiqué les impressions qu'il reçut au Mont-Cassin; il n'a point chanté les deux petites chambres de Saint-Benoît, comme il l'a fait pour la *Santa Casa* de Lorette; et cependant que d'émotions n'a-t-il pas dû y éprouver? Le Mont-Cassin élève son pic aride aux confins de la Campanie; ardu et élancé, il n'y a qu'une seule des montagnes environnantes qui le surpasse en hauteur, celle de *Cairo*. La vallée est riche et fleurie, c'est la *Campania Felix*; une petite rivière se précipitant du versant oriental des Apennins la sillonne; c'est le fleuve rapide, *il fiume rapido* : les montagnes, tantôt couvertes de moissons, tantôt envahies par les oliviers et les bruyères, apparaissent au loin marquetées de taches noires comme la lave au flancs jaunes du Vésuve. San-Germano, et puis les villes du Latium. Pontecorvo, que le soleil chaque soir inonde de ses brûlans rayons; Venafro, dont Horace chantait les bonnes huiles; Aquino, la patrie de Saint-Thomas, le docteur angélique; Arpino, la patrie de Cicéron, se détachent çà et là comme des points bariolés de blanc et de rouge parmi l'éclat éblouissant des eaux et l'imposante verdure des forêts. Sur la cime du mont, de vastes édifices, forment un immense parallélogramme que couronnaient encore au tems du Tasse les créneaux de Saint-Bertaire. On y arrive par une montée raide et difficile : des croix de distance en distance, de petites chapelles renfermant des souvenirs de miracle attestent la vénération traditionnelle dont est l'objet ce lieu sanctifié par un anachorète, et chanté par le Dante. Les deux petites cellules que saint Benoît se construisit à lui-même sur les débris du temple d'Apollon existent encore : elles sont là, non loin des ruines de Cassinum, toutes souillées des débauches crapuleuses de Marc-Antoine; c'est le monde nouveau avec sa simplicité, sa

science, sa force de vie, à côté du monde brillant, décrépit et corrompu de l'antiquité. Quel flot d'hommes divers avaient précédé Torquato à cette montagne! Totila y était venu révérer l'ermite merveilleux qui y avait établi sa demeure : là s'étaient succédées quarante générations de moines philosophes, médecins, physiciens, érudits, fidèles dépositaires des anciennes connaissances, déchiffrant les manuscrits et labourant la terre au milieu de guerres cruelles et d'incessantes déprédations; les chevaliers y accouraient faire bénir leurs armes comme les Sarrazins piller des trésors. Deux fois la sainte colonie avait été chassée du sanctuaire, et deux fois elle était revenue après l'orage. Combien de rois découronnés, d'âmes blasées, de cœurs vieillis avaient retrouvé là de l'espérance et des consolations!

Le Tasse pria trois jours sur le tombeau de saint Benoît et de sainte Scholastique; puis, reprenant sa monture, il s'en alla chevauchant par cette route de Ceprano et de Valmontone, toute coupée de fraîches vallées, de tertres verdoyans et de bois séculaires. Il lui fallut gravir Frosinone, la petite ville sale et puante, où chaque soir on voit les jeunes filles, belles comme la Rebecca du Poussin, remonter par groupes de la fontaine banale, en portant sur leur tête des vases de forme antique ou de jolies corbeilles. Ferentino l'accueillit sous ses frais ombrages; Anagni lui rappela les imprudences de sa jeunesse; puis les montagnes de la Sabine se dessinèrent à ses yeux comme une vapeur bleuâtre, et il put voir la haute coupole, que le Buonarotti avait récemment jetée dans les airs, resplendir comme un point lumineux à l'horison.

C'était la septième fois que le Tasse venait à Rome, et des six premières, y en avait-il une seule qui lui rappelât d'heureux souvenirs? Ferrare avait eu pour lui ses illusions et ses enivremens; Mantoue avait donné quelques consolations à sa misère; à Bergame il avait trouvé des parens affectueux, et Naples lui avait été prodigue d'amis : mais Rome, cette mère commune, ne lui avait-elle pas toujours été marâtre? N'avait-elle pas toujours été pour lui comme un ciel d'airain où tout devenait sombre, où l'amitié elle-même se glaçait? La première fois qu'il vint à Rome, c'était en 1554; tout enfant il venait de dire un dernier adieu à sa mère chérie pour suivre son père en exil :

Me, dal sen della madre, empia fortuna
Pargoletto divelse.....

Plus tard nous le revoyons à Rome, à l'époque où, persécuté à Ferrare, travaillé de soupçons et d'inquiétudes, il avait fui devant un danger qu'il aggravait chaque jour en se l'exagérant à lui-même, et vers lequel le ramenait alors je ne sais quelle inconcevable fascination. Délivré de prison, le pavé de Mantoue lui brûle sous les pieds; il soupire après Rome comme après la terre promise; ni les avantages de sa position auprès du duc, ni les conseils de ses amis, ne peuvent le retenir, et Rome lui est tellement avare de consolations qu'*il voudrait se retirer dans un désert*. En 1589, il y est chassé du palais du cardinal Gonzague par un impudent valet; malade, il se voit réduit à l'hôpital. En 1593, il se plaint d'être à Rome *sans appui*; il n'y a que deux ou trois amis, et il les voit à peine. Tels étaient les souvenirs qui devaient sans doute assiéger le Tasse au moment où il se revoyait dans cette campagne romaine, immense et désolée. La fortune avait-elle donc changé pour lui, ou n'était-ce pas plutôt un de ces leurres cruels qui ne grandissent vos espérances que pour mieux les étouffer?

A une petite distance de la ville, il y avait une grande foule d'hommes, de chevaux et de brillans carrosses; c'étaient les cardinaux Cintio et Pierre Aldobrandini, avec leur famille, leurs gentilshommes et une partie de la maison du Saint-Père, qui venaient à la rencontre du poète. Il fut accueilli avec transport, et conduit comme en triomphe jusqu'au palais. Le lendemain Clément VIII le reçut : — *Je vous ai destiné la couronne de laurier*, lui dit-il, *afin qu'elle soit aussi honorée par vous que jusqu'à présent elle a honoré les autres* — Cent écus de provision lui furent aussitôt assignés sur les fonds de la chambre pontificale, et on lui promit bien d'autres récompenses pour ses travaux.

Le Tasse était toujours souffrant et affaissé; à son départ de Naples, le bon abbé Polverino lui avait rempli les basques de gâteaux friands, et cette attention, profondément délicate, lui avait été funeste. — « Je suis arrivé à Rome, vivant, mais malade, lui écrivit-il. Mon plus grand danger a été causé par les » gâteaux de votre seigneurie; j'en ai trop mangé, et ils m'ont

» été fort dommageables. Que Dieu vous le pardonne, et vous » inspire dorénavant de plus charitables libéralités! »

On était au mois de novembre; les pluies étaient venues, le froid était vif, et il parut convenable de remettre le couronnement au mois d'avril, au milieu des fleurs naissantes, à l'aurore du printems et des beaux jours. Ce retard émut fort peu Torquato. A peine établi à Rome, il y avait repris ses études favorites; il écrivait sans cesse à l'abbé Polverino, pour hâter l'impression des Dialogues qu'il avait laissés à Naples, et au Costantini, afin de négocier une édition complète de ses œuvres avec quelque imprimeur de Venise; réunir ses œuvres, telles qu'il les avait corrigées, était depuis long-tems une idée fixe chez le Tasse: — « C'est la seule vanité où je me reprenne en» core à pécher, écrivait-il au Costantini; mais si vous ne vou» lez pas m'aider à me sanctifier, ne me refusez pas du moins » votre aide dans mes folies. Je désire que toutes mes œuvres soient » réimprimées à Venise, soit avant, soit après ma mort, avec ar» gent ou sans argent. Si je ne peux obtenir cette faveur durant » ma vie, j'y consacrerai les deniers qui seront de surplus après » ma sépulture, pourvu qu'on me promette de déférer à mes » volontés. »

Ainsi chaque jour, la pensée de la mort, qu'il avait depuis long-tems dans l'esprit, lui devenait de plus en plus présente. Il le disait au père Guerriero: — « Je ne puis me délivrer de mes in» firmités; je vis, mais avec peu d'espérance de vivre, et cepen» dant j'ai encore le désir de revoir une dernière fois Naples » avant de mourir. » — Il lui demandait ses prières et celles de tous les membres de la Congrégation dont il faisait partie. Lorsqu'il reçut le sonnet que son cousin Hercule Tasso avait composé à l'occasion de son triomphe, il ne répondit que par ce vers de Sénèque:

Magnifica verba mors propè admota excutit.

« La mort qui approche met bientôt à néant de magnifiques paroles. »

Et cependant il s'occupait encore de poésie et d'affaires, comme s'il avait de longs jours devant lui. Une transaction avait été ménagée avec le prince d'Avellino par l'archevêque de Cosenza, et le Tasse, fatigué de plaider et d'implorer la générosité

des grands, la sollicitait comme une grâce. Cette transaction fut donc bientôt souscrite; le prince s'engageait à lui servir une rente viagère de 200 ducats, et à lui payer préalablement une somme considérable. L'aisance lui arrivait enfin après tant d'années de misère; aussi ne pouvait-il croire à son bonheur. Sans cesse il écrivait à Naples, afin qu'on lui envoyât la lettre de change qui devait l'en rendre certain; il avait retrouvé dans cette circonstance tout le feu et toutes les émotions de sa jeunesse. Avec la fortune, le sentiment de son mérite semblait devenir plus prononcé en lui. Monseigneur de Morres lui ayant demandé un jour quel était le poète italien auquel il accordait le premier rang, le Tasse répondit qu'il donnait le second à l'Arioste : — Et le premier, reprit vivement monseigneur de Morres. — Le poète sourit et s'en alla. Une autre fois, le père Biondi, confesseur du cardinal Saint-George, lui ayant dit que Dante méritait souvent le reproche de s'être loué avec jactance, Torquato se leva tout ému : — « C'est chose divine que le poète, dit-il, et » les Grecs l'ont représenté avec les attributs qu'ils affectent » également à la divinité, comme s'ils eussent voulu en inférer » qu'il n'y avait au monde de créateur que Dieu et le poète. Il » est donc bien naturel qu'il comprenne sa dignité, qu'il se » rende justice à lui-même, et s'il ne doit pas se louer, il ne » doit non plus s'abaisser jamais. »

En même tems le Tasse travaillait avec un nouveau zèle à son beau poëme de *la Création des Sept Jours*. L'Ingegneri était toujours à ses côtés, recueillant chacun de ses vers, soit qu'abattu par la souffrance il les exhalât en paroles interrompues, soit qu'il les jetât sur des feuilles éparses. Ah ! c'est alors sans doute, c'est dans ces momens d'angoisses où son âme luttait avec la mort, qu'il se plaisait à peindre le désanchantement, la fragilité de toutes les choses de la vie.

Pensa fra te che pur di fieno in guisa....

« Songe bien que la chair de l'homme se déflore, qu'elle » perd sa couleur native comme le foin mûr, qu'elle devient aride » à voir ! La gloire mortelle se laisse couper comme l'herbe, et » tombe. Aujourd'hui, gentil amant, tu jouis de ton avril vert » et fleuri.... Tu te berces de pensées douces et riantes.... Les » odeurs de l'Arabie parfument tes cheveux et ton visage....

» Demain la pâleur de la mort te gagnera ; tes yeux se creuse-» ront et s'obscurciront sous ton front ; tes membres débiles et » tremblans presseront d'odieuses plumes... ; tu brûles.... ; tu » languis.... ; ta voix ne pousse que des mots entrecoupés qu'on » entend à peine. »

Et le Tasse languissait à vue d'œil. Il pria le cardinal Cintio de le faire transporter au couvent de Saint-Onuphre, afin d'y respirer l'air pur du Janicule. Quand le poète arriva au monastère, le prieur et tous les moines étaient sur le seuil, où ils étaient accourus en voyant monter les chevaux empanachés de rouge. — Mes pères, je viens mourir au milieu de vous, dit Torquato ; — et les religieux, soutenant sa marche chancelante, cherchaient vainement à le rassurer contre ses prévisions sinistres. Et, de fait, il n'était plus tems : dégoûté des médecins, préoccupé, depuis plusieurs années, de l'idée d'une mort prochaine, il avait cru se prémunir contre elle en prenant au hasard de la thériaque, de la rhubarbe, de l'antimoine et de l'ellébore. Ses intestins en étaient brûlés, corrodés, et maintenant il gisait sans espérance.

« Que dira mon cher Antonio, écrivait-il au Cortantini, quand » il apprendra la mort de son Tasse ? A mon avis, la nouvelle » n'en tardera pas beaucoup ; je suis trop sûr que je touche à la » fin de mes jours, puisqu'on ne peut trouver de remède à cette » désolante maladie, qui est venue se joindre à toutes mes souf-» frances accoutumées, comme un torrent rapide ; il est évident » qu'il m'emporte, et qu'aucune digue ne peut l'arrêter. Il n'est » plus tems de parler de ma mauvaise fortune, pour ne rien dire » de l'ingratitude du monde, qui a voulu avoir cette victoire de » me conduire mendiant au tombeau. Je croyais que la gloire » qui, en dépit des envieux, rejaillira sur ce siècle, de mes écrits, » ne devait pas me laisser sans récompense. Je me suis fait me-» ner au monastère de Saint Onuphre, non-seulement parce que » l'air en est loué par les médecins plus que celui d'aucune autre » partie de Rome, mais aussi *afin de commencer de ce lieu élevé, et* » *dans la conversation de ces saints pères, ma conversation dans le* » *Ciel*. Priez Dieu pour moi, et soyez certain que si je vous ai » toujours aimé et honoré durant cette vie, je n'oublierai pas, dans » cette autre vie plus vraie, ce qui appartient à une tendre et sin-» cère amitié. »

Le cardinal Cintio quittait rarement le Tasse; consolations, espérances, secours de tout genre, il lui prodiguait tout avec effusion et dévouement; mais la fièvre s'était déclarée, l'art était impuissant à en prévenir les ravages. Cesalpini, médecin du pape, le déclara à Torquato; le vieux grand homme embrassa Cesalpini, leva les mains au Ciel, et fit appeler le père Toretti, son confesseur. Le lendemain, il descendit à la chapelle du couvent pour recevoir la communion; il demanda ensuite à y être enterré sous une simple pierre; puis il légua le peu d'argent qu'il avait avec ses écrits au Cardinal Cintio; son portrait au marquis de Villa, et un crucifix richement travaillé, que lui avait donné Clément VIII, et auquel il avait attaché pour lui de nombreuses indulgences, au monastère de Saint-Onuphre.

Cela fait, il demeura comme absorbé dans cette contemplation des choses divines, dont il avait souvent résolu de faire l'occupation de ses dernières années. La maladie traîna ainsi quatorze jours, mais à l'expiration de ce terme, ses forces épuisées ne le soutenaient plus. Son visage décharné laissait voir, comme à nu, l'admirable structure de cette tête haute et forte, où la pensée se lisait encore vivante, mais empreinte d'une sévérité raide et impérieuse. C'était bien le grand homme aigri par la souffrance, c'était bien le poète qui avait dit :

Se quiete è quaggiù fra il pianto e l'ira !

« S'il y a quelque repos ici-bas entre les larmes et la colère.... »

Une dernière crise était imminente; le cardinal Cintio courut en prévenir le pape, qui *pleura sur un si grand homme*, raconte le Cataneo, *et lui accorda indulgence plénière pour la rémission de ses péchés*. Cette nouvelle fut douce au vieux chrétien : — *Voilà le char de triomphe*, dit-il, *sur lequel j'espérais être couronné, non point de laurier, comme poète, au Capitole, mais de gloire, comme bienheureux dans le Ciel*. Puis il supplia le Cardinal d'anéantir toutes les copies qu'il pourrait se procurer de ses œuvres, comme si, à ce dernier moment, il lui était venu quelques remords de cette vanité qui l'avait long-tems séduit.

On était alors au 24 avril 1595; Torquato voulut être laissé seul avec un religieux et son crucifix; le moine psalmodiait lentement; il psalmodia jusqu'au lendemain; mais alors, le Tasse balbutiait à grande peine, *in manus tuas, Domine*..... Il n'acheva pas.

Le monastère de Saint-Onuphre occupe le sommet de cette partie du Janicule, qui s'étend de l'église du Saint-Esprit à la porte Saint-Pancrace. Humble et petit couvent, il domine tout Rome, et Saint-Pierre est à ses pieds. Des fresques du Dominiquin, une Vierge de Léonard de Vinci, un tableau d'Annibal Carrache, y attirent moins la foule qu'une pierre étroite, placée à gauche dans l'église, dans un coin humide et inaperçu. L'année dernière, un excellent jeune homme, chassé de France par les événemens politiques, avait dirigé un soir sa poignante rêverie sur les bords du Tibre. Il était entré à la Farnésine, comme pour voir ce que la Galatée de Raphaël et la tête dessinée au charbon par Michel-Ange, pouvaient dire à son âme troublée. Le palais Corsini lui avait rappelé une exilée, Christine de Suède, joyeuse aventurière; ce n'était pas là ce qu'il lui fallait. Il suivit donc le *Longara*, lorsqu'une montée se présente bientôt à sa gauche : c'était celle que Sixte-Quint fit aplanir en 1588. Le jeune homme la prend machinalement; un portail en fermait l'extrémité, et la croix qui brillait au faîte, lui disait assez que c'était un monastère. Il frappe donc; que lui importe le nom du couvent; il y a là une église, et il a besoin de prier. Un moine, vêtu d'une robe brune, vint lui ouvrir; il traverse un petit cloître, pénètre dans la chapelle, et va se poser à deux genoux dans l'angle le plus ignoré. Il était là depuis plusieurs minutes, lorsque approchant une chaise, il voit sur le pavé quelques traces de lettres; il se penche, il épelle, il y avait ceci :

D. O. M.
TORQUATI TASSI
OSSA
HIC JACENT....
HOC NE NESCIUS
ESSES HOSPES
FRES HUJUS ECCL.
P. P.
M. D. C. I.
OBIIT ANNO. M. D. XCV.

ICI GISENT LES OS DE TORQUATO TASSO. ÉTRANGER, DE PEUR QUE TU L'IGNORES, LES FRÈRES DE CETTE ÉGLISE LUI ONT POSÉ CETTE PIERRE, L'AN 1601. IL MOURUT L'AN 1595.

Le proscrit resta long-tems à cette place; il avait trouvé un ami.

Les moines de Saint-Onuphre sont des pères Jérosolymitains de la congrégation du bienheureux Pierre de Pise. Il n'y avait que vingt-sept ans qu'ils avaient été admis aux vœux de religion, lorsqu'ils accueillirent le Tasse, et sa mémoire est demeurée sacrée parmi eux. Au fond de leur bibliothèque, sur un haut piédestal, s'élève le plâtre moulé sur le cadavre du poète. Il y a je ne sais quoi de noble et de grand dans ce front large, ces sourcils parfaitement arqués, ces yeux creusés par la souffrance; mais, je l'ai dit, lexpression de la bouche est impérieuse et sévère. Dante et le Tasse, poètes si divers, ont deux têtes qui se ressemblent : celle de l'Arioste est d'un enfant espiégle, celle de Pétrarque, d'une vieille femme : mais le Dante! il y a toute une faction dans sa prunelle; sa physionomie est haute et assurée, il y a dedans du génie et des passions. Ce qui domine chez le Tasse, c'est une fierté pleine de dédains : l'un est gibelin et citoyen d'une république; l'autre est un gentilhomme humilié à qui l'on *prodigue l'orgueil*, et qui s'estime plus grand que ceux qui l'insultent.

Derrière Saint-Onuphre, s'étend un vaste jardin dépendant du monastère; à son point le plus élevé on a creusé des gradins en amphithéâtre, d'où l'on découvre l'admirable panorama de Rome, depuis le Forum jusqu'à *la Porte du Peuple*. Un vieux et immense chêne ombrage l'amphithéâtre de ses rameaux; on l'appelle le *chêne du Tasse*. Je ne sais si Torquato est venu là quelquefois, appuyé sur les bras des bons moines, durant le séjour qu'il fit à Saint-Onuphre; mais toujours il avait aimé les grands horizons, et nous l'avons vu solliciter du grand-duc de Toscane un appartement à son palais de la Trinité, aujourd'hui l'Académie de France; car de là, disait-il, *il ne verrait chose qui pût lui déplaire*. Rien d'imposant, sans doute, et de grandiose comme l'aspect de Rome, pris des hauteurs du Mont-Pincio, surtout lorsqu'au 28 juin, la coupole de Saint-Pierre, toute resplendissante de feux, se lève comme une puissance merveilleuse au-dessus des ténèbres de la ville : mais de là, c'est surtout Rome nouvelle, avec ses toits rouges, ses clochers, sa *via de Condotti* aux brillans étalages, et ses cafés de la place

d'Espagne, que vous apercevez : vous distinguez à peine le Tibre, et aucune ruine ne vient frapper vos yeux. Mais du jardin de Saint-Onuphre ou du belvedère de *Aqua Paola* et de Saint-Pierre *in Montorio* à l'autre sommet du Janicule, le contraste des débris et des grandeurs vous apparaît dans toute sa mélancolique beauté. Saint-Pierre est derrière vous; devant vous, le Tibre promène ses flots jaunâtres, tantôt sous le Pont de Marbre, et au pied du môle d'Adrien, tantôt entre des myriades de calsates boiteuses, repaires infects, dont les toits bas, les grandes fenêtres, les pelleteries, séchant sur des cordelles, se penchent inégalement au bord du fleuve : Çà et là, quelques arbres; puis, le petit temple de Vesta, gracieux et suave comme une fabrique de Claude Lorrain, au pied de la haute tour carrée de Sainte-Marie *in Cosmedin* ; les grands arceaux ruinés du palais d'Auguste; la splendide corniche du palais Farnèse; puis, des coupoles sans nombre, chefs-d'œuvre de Peruzzi, de San-Gallo, de Vignole; près de vous, Saint-Jean des Florentins; puis, Saint-Andrea *della Valle*, Sainte-Agnès, Saint-Charles *al Corso*, et droit en face, le haut beffroi du Capitole!

Oui, le Tasse est venu là : c'est là, c'est à l'ombre du grand chêne, lorsque les bruits de la ville, les cris des buveurs, les chants des litanies devant les madones, le roulement des chars, le carillon des cloches venaient expirer à ses pieds; devant ces grandeurs de la force qui ne sont plus, et ces grandeurs de la foi, qui seules, depuis quatorze siècles, donnent un incomparable éclat à la ville Sainte; c'est là, qu'il commençait avec les saints religieux sa conversation dans le ciel; c'est là, c'est en face de ce Capitole, où il avait dû être couronné, que le proscrit de Naples, le prisonnier de Sainte-Anne, le mendiant de Rome et de Mantoue, l'infirme de l'hôpital de Bergamasques, le moribond de Saint-Onuphre, que l'auteur de la *Jérusalem* s'écriait ; — « Non, ni l'humiliation, ni le désolant exil, ni l'odieuse pauvreté, ni cette horrible mort qui nous effraie tant, ne sont de vrais maux ! »

Ma la vergogna e l'infelice esiglio
E l'odiosa povertate e quella
Che tanto ne spaventa, orrida morte,
Veri mali non sono.

EUGÈNE DE LA GOURNERIE.

Revue littéraire.

SOUVENIRS D'UN VOYAGE

DANS LE BAS-LANGUEDOC, LE COMTAT ET LA PROVENCE[1],

(AUTOMNE 1834)

PAR MAXIME DE MONT-ROND.

L'ouvrage que nous annonçons n'est point du nombre de ces livres dont la publication est un événement dans le monde littéraire. C'est l'œuvre simple et modeste d'un jeune voyageur chrétien, qui, se trouvant, après de longues années d'absence, ramené sur le sol natal, se plaît à décrire avec abandon, avec amour, ses impressions diverses et les merveilles d'une contrée l'une des plus belles, sans contredit, entre toutes celles de notre belle France. Ces *Souvenirs* sont écrits sous forme de lettres adressées par l'auteur à ses proches ou à ses amis. A chacune des villes qu'il parcourt, il redemande quelqu'une de ses légendes, il raconte brièvement leur histoire, et s'arrête avec complaisance devant leurs monumens. Ce n'est point ici sans doute une forme neuve ni un ouvrage se distinguant par son étrangeté. Mais lorsqu'on est malheureusement forcé de reconnaître que, parmi tant de livres de *Voyages*, publiés de nos jours, il n'en est qu'un bien petit nombre, constamment empreint de ce caractère moral et chrétien qui est vraiment l'âme de l'écrivain, on aime à reposer sa vue sur ceux qui paraissent irrépréhensibles sous ce rapport. C'est là le principal motif qui nous engage à consacrer ici quelques pages à l'examen de ces

[1] Un volume in-12 (2 fr. 50 c.), à Paris, chez Gaume, rue du Pot-de-Fer, n° 5, et chez Debécourt, rue des Saints-Pères, n° 69.

Souvenirs d'un voyage dans le Bas-Languedoc, le Comtat et la Provence.

Parti de Paris par une belle journée d'août, le voyageur se rend d'abord à Châlons. Mais les villes de Sens, Joigny, Auxerre, Autun, qu'il rencontre sur sa route, arrêtent un instant ses regards. Dans la dernière de ces villes, l'une des plus antiques entre les cités gauloises, il se plaît à mêler quelques souvenirs sacrés aux souvenirs de Rome profane; et sur tous les débris de ces monumens qu'elle avait rassemblés dans ces lieux, il aime à voir planer, ceinte de l'auréole céleste, la noble figure de S. Symphorien, jeune et héroïque martyr, dont il redit la vie touchante et la mort plus touchante encore.

Si vous suivez le voyageur dans sa course, vous irez ensuite de Châlons à Lyon, en naviguant le long de ces charmantes rives de la Saône, « que tout poète, dit-il, aime à chanter et à » décrire; de ces rives sur lesquelles le noble captif du Spielberg, » Silvio Pellico lui-même, dans ses touchans mémoires, laisse » tomber quelques paroles du plus tendre souvenir. »

L'aspect si pittoresque de la petite ville de Tournus, sise sur ces bords, et célèbre par son abbaye antique, réveille dans son esprit tous les souvenirs de vieille gloire des anciens bénédictins. « Mais c'est, dit-il, près de ces mêmes bords de la Saône, » c'est ici, à Cluny, à une lieue de Mâcon, qu'était située cette » abbaye illustre entre toutes les autres, la mère de toutes celles » qui suivaient la règle de S. Benoît.... C'est là qu'on voyait » quatre cents religieux habiter ensemble, et unir leurs travaux » pour en faire ensuite hommage à Dieu et aux hommes. Là, » on vit un jour se rendre en même tems Innocent IV, accom» pagné de douze cardinaux et de plusieurs autres prélats, Saint » Louis avec la reine Blanche sa mère, Baudoin empereur de » Constantinople, et une foule de seigneurs. Et tous ces hauts » personnages, avec leur nombreuse suite, furent logés com» modément dans ce vaste édifice, tant étaient grandes les res» sources dont la charité des fidèles comblait alors ces asiles de » la piété et de la science, qui ne manquaient point de leur » rendre, par leurs prières et leurs travaux, le centuple des » dons qu'ils avaient reçus! Hélas! aujourd'hui la riche biblio» thèque du couvent, sa superbe église ont également disparu.

» Les murs du monastère sont seuls conservés. Une partie de » ces bâtimens mutilés sert au collége de la ville. Ainsi, du moins » la science habite encore sous ces débris, et la jeunesse peut » grandir dans cette enceinte, à l'ombre des plus glorieux sou- » venirs. »

Après avoir salué Lyon, et visité avec amour la touchante chapelle de N.-D.-de-Fourvières, le voyageur, se rembarquant de nouveau, côtoie les rives majestueuses du Rhône, et durant sa navigation, les villes de Vienne, Tournon, Valence, etc. passent tour à tour devant ses yeux. Les nombreux souvenirs historiques de Vienne, l'antique cité, capitale des Allobroges, trouvent place dans ses récits, et l'aspect de Tournon lui fournit l'occasion de citer une légende curieuse, rapportée par le savant Grégoire de Tours. Enfin, il a touché la noble terre de Languedoc. C'est ici le pays bien-aimé de l'auteur, et parce qu'il est fécond en grands souvenirs, et parce que son soleil est brillant, sa nature riante, mais par-dessus tout, parce que ce mot magique : *Mon pays* ! est celui dont sa voix émue l'appelle, en saluant ces bords. Oh ! qu'il y a de charme à venir, après une longue absence, reposer sa tête fatiguée sous le toit natal ! Qu'il est doux de sommeiller en paix sur ce même chevet, autour duquel des songes rians voltigeaient autrefois, quand on le pressait de sa tête blonde d'enfant !

C'est donc pour le Languedoc et pour la Provence que l'auteur a réservé la meilleure et la plus grande partie de son ouvrage. On aime à le suivre dans ses admirations et ses souvenirs. soit qu'il décrive avec détail la ville obscure de Bagnols, où il reçut le jour, soit qu'il fasse le récit de le vie du père Brydaine, récit entendu de la bouche du curé de Chuselan, patrie du missionnaire, soit enfin qu'il retrace l'histoire du *bon roi Réné*, ou la chronique de S. Elzéar de Sabran. Nîmes, la Rome gauloise, avec son cirque, son temple d'Adrien et ses bains enchantés, Avignon, avec ses églises, ses madones et son palais des papes, la fontaine de Vaucluse, Beaucaire, Tarascon et Arles, la ville de Constantin : tels sont les lieux que le voyageur nous fait parcourir, et dans chacun desquels il s'arrête assez longtems pour donner le loisir d'en admirer les beautés.

On désirerait quelquefois dans cet ouvrage un coloris plus

vif, et plus animé, et moins de monotonie dans le style. On pourrait aussi reprocher à son auteur une admiration trop exclusive pour tous les objets qui s'offrent à sa vue. Mais tel qu'il est, et dans son ensemble, ce livre n'en est pas moins intéressant au fonds et agréable dans la forme. La jeunesse à laquelle il est dédié, y trouvera instruction et profit : car tandis que son esprit y puisera diverses connaissances historiques, son cœur pourra s'élever et s'agrandir, à l'aide des pensées toutes chrétiennes répandues dans ces lettres familières, échappées sans effort de l'âme du jeune voyageur chrétien. M. de Montrond est un élève distingué de l'école des chartes, chargé en ce moment, avec plusieurs de ses amis, de compléter le dépouillement des chartes du cabinet des manuscrits, et d'achever le catalogue de M. de Bréquigny. Nous espérons bien que ce ne sera pas la dernière fois que nous aurons à parler de ses travaux; car nous le connaissons assez pour pouvoir le dire un de ces jeunes ouvriers, qui défrichent le champ de la science au profit de nos doctrines. Que Dieu et nos amis lui soient en aide !

A.



Revue des Journaux.

LE CHRONIQUEUR DE LA JEUNESSE[1].

Nous avons déjà parlé plusieurs fois de ce Recueil, et prouvé qu'il fallait le distinguer de la foule de ces petits Journaux à l'usage de l'enfance, dont nous ne voulons attaquer ici ni l'utilité ni le mérite, mais qui sont loin d'offrir à la jeunesse des études aussi fortes, aussi choisies, aussi appropriées à ses besoins. Nous sommes bien aises d'aprendre que ce Recueil prospère, et que son dévoué Rédacteur, M. Daniélo, recueille de toutes parts les fruits de ses persévérantes études, de la prudente sévérité avec laquelle il choisit ses matériaux, et des soins qu'il apporte à relever, par une diction chaleureuse et vivifiante, l'aridité de quelques-unes des études qu'il fait faire à ses jeunes élèves, telles que la physique, la botanique, la géographie, etc. Nous avons la preuve de cette approbation dans les confidences qu'il veut bien faire de quelques-uns des suffrages qui lui ont été donnés par ses abonnés; et c'est avec plaisir que, parmi ces approbations, nous avons reconnu celles de quelques-uns des abonnés des *Annales*. Cela nous prouve que notre recommandation a été non-seulement remarquée, mais encore approuvée et confirmée par ceux qui nous lisent. Nous en sommes à bon droit satisfaits. Nous ne pouvons analyser ici la plupart des articles qui entrent dans le *Chroniqueur*; mais nous trouvons dans un des derniers numéros une *histoire des plantes consacrées aux Saints de l'Eglise*, dont on nous saura gré de reproduire le fragment suivant :

DES PLANTES CONSACRÉES AUX SAINTS.

M. Daniélo examine d'abord quelle est la raison qui a pu donner aux plantes le nom de quelques saints, et il la trouve dans le désir qu'ont eu prin-

[1] Prix : 12 francs par an. Rue des Grands-Augustins, n° 23.

cipalement les peuples d'enlever à ces plantes le nom des divinités payennes, auxquelles elles étaient consacrées, ou plutôt dans le désir de remercier quelque saint par l'intercession duquel ils avaient obtenu leur guérison. Et à ce sujet, il fait observer que cette méthode est aussi raisonnable, aussi sensée que celle qui consiste en ce moment à donner aux plantes le nom de quelques hommes qui en ont découvert les propriétés. Avec un tel système, les noms des plantes ne seront plus qu'un dictionnaire de noms propres, de termes inintelligibles. « Ce qui pourrait être une excuse pour nos pères, ajoute-t-il, c'est que chaque jour on impose tant de noms nouveaux aux plantes, dont l'origine ou l'étymologie n'est pas bien connue, ou qui ne l'est que des adeptes, ou des initiés dans ce langage mystique, qu'on peut bien en faveur du public, plus familiarisé avec les noms des saints, les laisser jouir, sans préjudice de la science, de cette faible connaissance des plantes, par des noms déjà très-connus, comme sont ceux des saints. »

Il passe ensuite à la nomenclature des plantes portant le nom des saints, que nous reproduisons ici.

» C'est d'abord le *sanctum fœnum*, sainfoin, aujourd'hui esparcet.

» *S. Georgii rosa*, ou la fleur de la pivoine, qui cependant n'est pas encore épanouie à la fête de Saint-Georges qui tombe le 23 avril; *S. Georgii flos*, c'est le nom du *lilium convallium*, le lys des vallées; *S. Georgii radix*, selon Clusius, est la grande dentaire. Ce sont les femmes herboristes ou les rhizotomes qui la nomment racine de St.-Georges, à ce que, dit J. Bauhin. *S. Georgii herba*, est la valériane des jardins, dite aussi herbe bénite. J. Bauhin prévient que l'on nomme à Montbéliard violette de saint Georges le *leucoium luteum*, espèce de narcisse; et fruit de St.-Georges, le concombre sauvage que les Portugais nomment *pipinos di Santo-Georgio*.

» *S. Jacobi herba vel flos*, c'est tout simplement la jacobée, sorte de grand senneçon, ou l'herbe et la fleur de St.-Jacques, ou l'*yerva de San-Iago* des Espagnols.

S. Innocentii herba; on rapporte cette plante à un espèce de *polygonum* qui est la centinode, que Charles-Etienne recommandait contre le crachement de sang. Elle est en effet astringente.

» *S. Joannis flores*; c'est la *bellis major* dont J. Bauhin a donné la figure; et, selon Lonicer, c'est un buphtame ou œil-de-bœuf. Gesner a nommé aussi fleur de S.-Jean la grande pacquerette ou *bellis*. Selon Dodonée, c'est un *chrysanthemum*. D'autres ont appliqué ce nom à une artémise. Tantôt elle est prise pour la grande ou la petite armoise, tantôt pour la menthe sarracénique qui est le costus des jardins, etc. Selon d'autres, c'est l'aurone mâle dont on faisait une ceinture aux épileptiques, car on prétendait que St.-Jean, qui avait les reins entourés d'une ceinture, avait aussi le don de guérir de cette cruelle maladie. Selon Anguillaria, la verveine commune est aussi une herbe de saint Jean. *Berbena*, dit cet auteur, *est herba S. Giovani*. Selon Fuchs, le même nom de S.-Jean est donné à l'*hypericum* ou au millepertuis; ce qui est confirmé par Anguillaria. Selon Agricola, cette herbe avait l'admirable propriété de chasser le démon. On appelle aussi herbe de la S.-Jean le lierre terrestre.

» J'en viens aux noix de la S.-Jean qui, manifestement, proviennent du *juglans serotina*. J. Bauhin disait que cet arbre singulier se trouvait en Bourgogne. Aujourd'hui il est à peu près partout nommé le noyer tardif de la S.-Jean; c'est le faire connaître de tous les pépiniéristes et des amateurs de plantations. Quelques-uns ont nommé *pain de S.-Jean* une silique sèche qui est celle de l'arbre de Judée; d'autres ont voulu que l'abricot précoce fût la pêche de S.-Jean. On connaît aussi des pommes et des poires de S.-Jean; les groseilles ont été nommées grappes ou raisins de S.-Jean. C'est principalement la groseille noire (le cassis) qui porte ce nom, quoique la moins bonne de toutes.

» Le thymbra, ou herbe de S.-Julien, est une espèce de sarriette fort agréable et assez commune dans l'Etrurie. L'herbe dite Cunégonde, c'est tout simplement l'eupatoire.

» L'herbe de S.-Stanislas, ainsi appelée par les Hongrois, du nom de l'un de leurs rois, est une petite gentiane qu'on nomme aussi croisette.

» Quant à l'herbe de S.-Laurent, c'est, selon les uns, la sanièle ou la *diapensia*, selon d'autres, c'est un *asclepias* ou *dompte-venin*. Clusius assure que les Portugais nomment *herva de Santo-Lorenzo* une espèce d'astragal plus blanchâtre que celui de Montpellier. Selon Anguillaria, on nomme encore herbe de S.-Laurent ou *Lorenza*, la consoude moyenne.

Le bois *lignum sanctum*, ou le bois de Judée, est le même que le fameux Gayac, dit aussi bois d'Inde, approprié à une maladie qui n'est pas celle des saints.

» La fleur de Ste.-Magdelaine de C. Bauhin, ou fleur de Ste.-Marie, est le nard celtique ou romain, ou l'épis celtique.

» L'herbe de Ste.-Marie est le romarin. Le sabot de Ste.-Marie, *sanctæ Mariæ calceolus*, c'est le cyprypedium actuel. Ce nouveau nom signifie *soulier de Vénus* : je ne vois donc pas ce que la science a gagné à ce changement de nom. C'est mettre Vénus à la place de Marie, c'est-à-dire le vice à la place de la sainteté. Triste réforme que celle-là! Le chardon de Ste.-Marie est vulgairement connu. Les gants ou les bas de Ste.-Marie (chiroteca) sont une espèce de campanule; c'est la digitale. La fumée de Ste.-Marie est une sorte d'absinthe à fleurs blanches ou la *mille feuille* des Alpes. C'est le nom que lui donnent les chasseurs montagnards. L'herbe de Ste.-Marie est la *mentha specula*, menthe des Alpes, ou la *mentha sarracenica*, qui est aussi le *costus* des jardins. Il est une autre herbe de Ste.-Marie connue en Languedoc, c'est l'*ageratum*, et des Italiens l'*herba giula*. Autre herbe de Ste.-Marie, qui est la *chamamolum aureum*; pour quelques auteurs c'est la matricaire, c'est le *caltitrichum sativum*, la tanaisie, la persicaire, mais plus généralement dans nos cantons c'est la pariétaire. D'après Rondelet, dans sa pharmacie, le lait de Ste.-Marie ou de Notre-Dame est la pulmonaire, et c'est à cause de ses taches blanches. Le lys de Ste.-Marie est une espèce de Narcisse à fleurs pourpres dans le milieu. Le lin de Ste.-Marie c'est la linaire. Les pommes de Ste.-Marie-Magdelaine sont les grenades. Les mains de Ste.-Marie sont l'agripaume ou *cardiaca*. Le manteau de Ste.-Marie est une plante printannière qu'on croit être l'alchimiste. On nomme petites poires de Notre-Dame les

cormes ou les sorbes des Alpes. La rose de Ste.-Marie est la rose de Jéricho. Le sceau de Ste-Marie ou de Notre-Dame est le *polygonatum*, autrement le sceau de Salomon ; c'est une belle plante de la famille des liliacées. Le sceau de la Vierge est encore pris pour une espèce de vigne noire dans Matthiole, dite aussi signet de Notre-Dame : ce n'est probablement autre chose que la bruyère noire ou sauvage. *S. Mariæ stramen* est le *galium ;* selon d'autres, c'est le serpolet. Le nom de *stramen lecti* (la paille) fut donné aussi à l'*hypericum* et au senneçon.

» Les pommes de Ste.-Marie, qui passaient pour être vénéneuses, étaient une sorte de fruit sur lequel les auteurs ne se sont pas assez expliqués.

» Les poires de S.-Martin sont une espèce de poires d'automne qu'on voit encore très-tard sur les arbres. La sainte palme, ou palme sainte, est le gayac.

» L'herbe de S.-Paul est la même que l'herbe de la paralysie, c'est-à-dire la primevère ; d'autres la prennent pour la menthe sarracénique ou le *costus* des jardins.

» L'herbe de S.-Philippe est le *Glastum* ou pastel, plante intéressante qui supplée avantageusement à l'indigo.

» La clef de S.-Pierre, c'est aussi la primevère. L'herbe de S.-Pierre est la pariétaire : c'est encore la petite gentiane ou croisette, de même que la *bellis* ou petite marguerite, la pâquerette des prés. On a rapporté aussi le nom de S.-Pierre au *crithmum*, ou fenouil marin. La racine de S.-Pierre est celle de quelque ombellifère.

» L'herbe de S.-Roch est, selon C. Bonnet, la *circea lutitiana* de Lobel, parce que l'on a cru qu'elle était douée de quelque propriété contre la peste, dont notre S.-Roch est le patron. »

» L'herbe de Sainte-Rose, ou *Rose-Sainte*, est la belle pivoine.

» L'herbe de S.-Rupert est un *geranium* qui sans doute est le *robertianum*, nommé autrefois rubert.

» *S. Sana, vel sana sancta et herba sancta croce*, est le tabac ou petun ; l'herbe à la reine, c'est le *tabacum minor*, et le *minimum*, la priapée.

» La spina, c'est le *berberis* ou épine-vinette.

» La racine du S.-Esprit, c'est l'angélique.

» L'herbe de S.-Thomas est le *macer*. Le cœur de S.-Thomas est une espèce de fève ou haricot d'Amérique, qui est purgative.

» L'herbe de la Ste.-Trinité ou de la Trinité est l'hépatique : elle a plusieurs variétés fort agréables et de diverses couleurs.

» L'herbe de S. Valentin n'est autre chose que la pivoine mâle dont il a été déjà fait mention sous le nom de Sainte-Rose.

» S. Virginis-chlamys est la colocase. Ce nom est encore appliqué à un grand tussilage ou la petusite.

» La bétoine était nommée *gratia Dei* parce qu'elle entrait dans l'emplâtre auquel on a donné ce nom, conjointement avec la pimprenelle, la verveine, et d'autres ingrédiens.

» Le ricin se nommait *palma Christi.*

Nouvelles et Mélanges.

EUROPE.

FRANCE. — PARIS. — M. Bruté, évêque de Vincennes (Etats-Unis), qui s'était arrêté à Rouen pour y prendre part aux exercices de la retraite ecclésiastique, vient d'arriver à Paris. Ce prélat a été, comme on sait, désigné par les évêques d'Amérique pour le siége de Vincennes, et habite les Etats-Unis depuis vingt-cinq ans. Il est né à Rennes, et a été élevé au séminaire Saint-Sulpice. Le diocèse dont il est chargé est d'une étendue immense, et la population catholique, qui va toujours croissant, y est extrêmement disséminée ; cependant le clergé de M. Bruté ne se compose que de quatre prêtres. Le séjour en France du vénérable pontife a pour but d'engager quelques ecclésiastiques à le seconder dans cette mission, où il y a tant de bien à faire.

Nous espérons qu'il trouvera des âmes généreuses, attirées par le désir de fonder définitivement cette Eglise naissante, soit en entretenant ou en réveillant la foi parmi ses enfans épars, soit en faisant sur l'hérésie de précieuses conquêtes. Nous espérons encore que beaucoup de fidèles voudront bien concourir à cette œuvre par leurs aumônes et par leurs prières.

FRANCE. — BRETAGNE. *Découverte de médailles inconnues portant une croix.* Deux paysans ont découvert à *Plonéour* (Finistère), en piochant un champ inculte, deux cents médailles en cuivre ; elles sont peu exodiées et de deux modules sans formes déterminées, concaves d'un côté, et convexes de l'autre. Sur la partie concave on distingue un cheval à tête humaine, courant de droite à gauche, et entre ses jambes on voit un taureau marchant en sens contraire. Un oiseau est placé, ailes déployées, au-dessus des reins du cheval. Le chapelet ou cordon de perles de la partie convexe contient une *croix* vis-à-vis la tête du cheval. Aucune date, aucun caractère ne désignent l'époque à laquelle ces pièces, presque toutes semblables, ont été frappées. La croix et le cordon de perles semblent indiquer qu'elles sont postérieures à la conversion de la Gaule.

Trois de ces pièces seulement diffèrent des autres par la position des figures, qui est inverse. Une roue tient la place de l'oiseau sur les reins

de cheval à tête humaine ; la croix est soutenue par une lumière qui part de la bouche d'une espèce de dragon. Ces pièces sont plus oblongues que les autres.

ITALIE. — ROME. — Parmi les œuvres d'art qui se publient à Rome, ont doit remarquer celle que viennent d'entreprendre deux jeunes élèves de l'école romaine, et qui consiste dans un choix des tombeaux, ciboires et autels exécutés à Rome par les sculpteurs des 15e et 16e siècles. L'architecte François-Marie Tosi les a tous mesurés et dessinés avec le plus grand soin ; Alexandre Beuhio, romain comme lui, n'en a pas mis moins à les graver. Quatorze planches sont déjà publiées ; elles ne laissent rien à désirer sous le rapport du choix des monumens ou de l'exécution. Il y en aura en tout une centaine.

Un décret de la congrégation de l'Index, approuvé par le Souverain-Pontife, a condamné les ouvrages suivans :

Histoire du royaume de Naples de 1734 *à* 1825, par le général Colletta. —*Sur les immunités ecclésiastiques*, réponse du capitaine Filippo de Sacco aux pensées du curé Sylva. — *Traité sur l'histoire sainte*, compilé par un membre de l'église catholique.—*Cosmorama : Series studiorum pro cognitione naturæ, historiæ, regiminis, philosophiæ et religionis assequenda ;* en allemand, par F. G. Garové. — *Sansimonismus et recentior philosophia gallica*, auctore eodem Garové, en allemand. — *Commentationes de ecclesiastici cælibatûs lege et solemni castitatis voto sine studio partium propositæ*, à prof. C., A. P. ; ex italico in germanicum sermonem translatæ cum introductione, animadversionibus, etc., editæ ab eodem Garové. — *Completa collectio legum de cælibatû*, etc.. cum animadversionibus F. G. Garové, en allemand. — *Paroles d'un Voyant en réponse aux paroles d'un Croyant de M. l'abbé de Lamennais*, par J. A. Chaho.—*Rome souterraine*, par Charles Didier. — *Elémens de l'histoire générale*, par l'abbé Millot. — Manifeste et prospectus d'association à l'ouvrage : *Méditations religieuses en forme de discours*, etc., pour toutes les circonstances et les situations de la vie civile et domestique, avec trois méditations ajoutées.

SAXE.—*Cloches en fonte de fer* —On a fait des essais aux forges de Rubeland, pour fondre des cloches en fer : on a reconnu qu'elles sont plus légères, plus économiques, plus sonores que les cloches ordinaires, et qu'elles résistent sans altérations au froid le plus vif. On a cherché dans une autre usine à remplacer les cloches par de grandes lames d'acier, comme on le fait aujourd'hui pour quelques pendules. Enfin la fonte a été appliquée au stéréotypage; une bible imprimée au moyen de caractères en fonte ne coûte que 30 sous. Un fondeur français, M. Da-

venne, a également soumis à la société d'encouragement des timbres en fonte qui ne laissent rien à désirer sous le rapport de la pureté du son.

ASIE.

ÉTABLISSEMENS PORTUGAIS, MACAO. — *Destruction de l'ancienne et belle église des Jésuites.* — Un violent incendie a consumé, dans la soirée du 26 janvier dernier, la belle église et la maison de S.-Paul, à Macao. On sait que cet ancien monument était autrefois un séminaire pour les missions du Japon, et que la maison avait été transformée en caserne. C'est la négligence des soldats qui a causé ce malheur. On n'aperçut le feu que lorsqu'il eut déjà fait des progrès. Il était aisé cependant de sauver l'église en l'isolant et en abattant la sacristie ; le conseil en fut donné ; on ne put le suivre dans la confusion générale que vinrent augmenter encore les pompiers chinois et européens. Cette église bâtie en 1602 par les jésuites, était abandonnée depuis leur expulsion : seulement un chapelain y venait le dimanche dire la messe aux soldats. Il n'en reste maintenant que les murailles et le portail, avec les quatre statues de bronze qui l'ornaient et qui paraissent intactes. On n'a plus maintenant que Saint-Joseph, qu'occupent les lazaristes. On est parvenu à sauver la relique de S. François-Xavier, quoique le grand bras d'argent où elle était placée ait été fondu ; le gros os en tombant se cassa, et on put en recueillir une partie ; c'était celui de la partie supérieure du bras droit, dont la partie inférieure, ainsi que les os de la main droite se conservent à Rome. On a tenté, mais vainement, de sauver les corps des rois martyrs japonais, Paul Miki, Jean de Goto et Jacques Kisai.

AFRIQUE.

ÉGYPTE.—JÉRUSALEM.—Mgr. l'archevêque d'Icone a adressé, de Jérusalem à M. Fache, curé de Meynes (Gard), une lettre où l'on lit ce qui suit :

« Nous venons de faire un immense voyage; après avoir visité les églises de la Basse et Haute-Egypte, nous avons traversé la mer Rouge; puis nous sommes allés visiter le Mont-Sinaï ; et, après avoir traversé trois à quatre déserts, nous sommes retournés à Jérusalem pour nous rendre au Mont-Liban. Dieu a exaucé vos prières ; car c'est comme par miracle que nous avons échappé aux périls de la peste, à ceux de la mer, à tous les dangers des déserts. »

Voyages de découvertes dans l'intérieur de l'Afrique. — De nombreuses expéditions scientifiques parcourent en tous sens le littoral et le centre de l'Afrique. A la tête de l'une de ces expéditions est le docteur Smith, qui s'est avancé dans l'Afrique centrale et a gravi la montagne à la Boussole, le pic le plus élevé de ce pays. Le docteur évalue sa hauteur à 7,400 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. Les chasseurs accompagnant le docteur Smith avaient tué quelques animaux rares et un grand nombre d'oiseaux d'un magnifique plumage.

Une expédition venue de Boston, et composée principalement de chasseurs, a pour but de prendre des animaux sauvages vivans, lesquels sont destinés à peupler les ménageries des Etats-Unis. Les dernières nouvelles reçues de ces chasseurs les avaient laissés à 2,000 milles dans l'intérieur, où ils étaient à la recherche d'un caméléopard. Quelques jours auparavant ils avaient donné la chasse à un rhinocéros, et ils avaient eu beaucoup à souffrir, tant à cause de l'extrême sécheresse de la contrée, que par l'impossibilité de se procurer de la nourriture pour les hommes et pour les chevaux.

AMÉRIQUE.

Nouvelles observations sur les Patagons. Le gigantesque fantôme de ces fameux Patagons de 7 à 8 pieds de haut, décrit par les anciens voyageurs, s'est évanoui pour M. d'Orbigny; il a vu là des hommes, encore très-grands, sans doute, comparativement aux autres races américaines, mais qui pourtant n'ont rien d'extraordinaire, même pour nous; car sur plus de six cents individus observés, le plus grand nombre n'avait que cinq pieds onze pouces de France, et il croit pouvoir évaluer leur taille moyenne à cinq pieds quatre pouces. Peut-être la manière dont ils se drapent avec de grandes pièces de fourrure expliquerait-elle l'ancienne erreur. Dans tous les cas, nul doute que ces Patagons ne soient la nation qu'ont vue les premiers navigateurs; car eux-mêmes lui ont assuré qu'ils faisaient, tous les ans, des voyages aux côtes du Sud, et qu'ils ne connaissaient, à la pointe de l'Amérique, d'autre nation que celle qui habite la Terre-de-Feu. « Qui le croirait? dit l'auteur, témoin de leurs cérémonies religieuses, j'ai retrouvé, chez plusieurs de ces hordes les plus sauvages, des images grossières, il est vrai, mais pourtant fidèles, des rits si poétiques des anciens Grecs. J'ai vu leur Pythie, au milieu des plaines, entourée d'un vaste cercle d'Indiens silencieux, leur interpréter, l'œil en feu, les oracles du *Cualichu* (génie du mal et du bien) et leur prophétiser des victoires. J'ai vu des purifications superstitieuses célébrer, dans chaque famille, l'instant marqué par la nature pour la puberté des jeunes indiennes; j'ai, comme chez quelques

autres peuples, vu massacrer, sur la tombe d'un Patagon, tous les animaux qui lui avaient appartenu pendant sa vie ; brûler les vêtemens de toute sa famille, et sa veuve, barbouillée de noir, attendre, avec ses enfans dénués de tout, que quelques parens daignassent lui jeter les lambeaux qui doivent la couvrir ; faits qui tous, avec beaucoup d'autres, ne paraîtront sans doute pas indifférens aux moralistes et aux philosophes jaloux de recueillir, sur toute la surface du globe, les traits distinctifs de l'humanité, sous quelque forme qu'ils se présentent. » (*Bull. Soc. géog.*)

OCÉANIE.

Origine des nations polynésiennes et américaines. — Dans un ouvrage intitulé : *Observations sur l'origine et les migrations des nations polynésiennes,* le docteur J. D. Lang vient d'émettre l'opinion que tous les insulaires des mers du sud sont d'origine asiatique, et que les habitans de l'Amérique descendent de ces insulaires. Le docteur Lang commence d'abord par faire observer que les Indiens des îles des mers du Sud montrent encore des traces manifestes de leur origine asiatique. Il cite, entre autres preuves, la distinction des castes, le plus ancien comme le plus remarquable des traits de la société asiatique, qui règne dans toute son étendue, dans ces îles ; puis la singulière institution du *Tabou*, dont il n'est pas difficile de trouver la source en Asie ; la circoncision, en usage dans plusieurs des groupes polynésiens, pratique qui est tout asiatique et que les habitans observent comme une très-ancienne coutume. A ces preuves, qu'il développe, l'auteur ajoute que les idoles des insulaires, dans leur ensemble et dans leur configuration, ont une ressemblance frappante avec celles de l'Asie orientale ; que les habitans de ces îles, dans leur conformation physique et dans leurs caractères généraux, ressemblent beaucoup aux Malais. De nombreux usages asiatiques, dit-il, sont faciles à reconnaître dans les mœurs de plusieurs nations australasiennes. Enfin, l'analogie des langues fournit des preuves encore plus concluantes. Au reste, M. Lang n'est pas le premier à faire remarquer les rapprochemens qu'on peut faire entre les langues polynésiennes, sous le rapport du caractère, de la forme grammaticale et du génie particulier ; mais il signale de plus une coïncidence bien remarquable, c'est cette habitude des nations indo-chinoises, et qu'on retrouve chez les Malais et dans la plupart des nations de la Polynésie, d'avoir un langage de cérémonie ou de déférence distinct de la langue ordinaire. De tout tems les Malais ont fréquenté l'Archipel indien, visité les Moluques, et même établi des pêcheries sur la côte septentrionale de la Nouvelle-Hollande ; il

n'est donc pas improbable que ce peuple hardi et navigateur ait découvert successivement toutes les îles de l'Archipel. C'est d'après cette manière de voir et cette opinion, que M. Lang croit que les Malais, après avoir reconnu et habité les îles de Pâques, ont bien pu aborder sur la côte occidentale de l'Amérique qu'ils auront peuplée, opinion qui exclurait la supposition que c'est par les îles Aleuciennes ou par le détroit de Behring que l'homme a pénétré en Amérique. Après plusieurs considérations ingénieuses à ce sujet, M. Lang cherche à prouver que toute la civilisation de Mexico et du Pérou, lors de la découverte du continent américain, avait un aspect essentiellement polynésien. Il rapporte une foule d'usages identiques chez les peuples insulaires de l'Australasie et les peuplades sauvages de l'Amérique, et surtout celles de la Guyane, qui offrent à cet égard les rapprochemens les plus précis ; il prouve qu'une foule de noms de lieux de l'Amérique équatoriale sont décidément polynésiens sous le rapport phonétique et orthographique. Enfin, il prouve jusqu'à l'évidence que les îles australasiennes n'ont pu être peuplées par les Américains. Au reste, l'auteur, dans cet ouvrage savant, a traité plusieurs questions historiques intéressantes. Par exemple, il examine avec soin le reproche qu'on a fait aux nations indo-américaines d'être inférieures, sous le rapport intellectuel, aux peuples européens, et démontre l'injustice de cette accusation ; il explique le cannibalisme des peuples de l'Amérique par sa théorie de l'émigration des races polynésiennes en Amérique, phénomène de l'ordre moral qui n'aurait pas subsisté si ce dernier pays eût été colonisé et peuplé par les peuplades asiatiques du Nord-Est de l'ancien continent ; il discute la date de la découverte de l'Amérique et sa colonisation par les nations australasiennes, sans pouvoir assigner une date précise à ce grand événement ; enfin, il montre que l'état de la religion chez les Polynésiens et les indo-Américains dénote une origine dont l'antiquité se perd dans la nuit des tems. (*The Montly review.*)

Bibliographie.

M. Gachard, archiviste-général du royaume de Belgique, vient de faire imprimer un mémoire sur les Bollandistes et leurs travaux, spécialement depuis la suppression de l'ordre des jésuites, en 1783 jusqu'à leur réunion aux religieux de Tongerloo, en 1789. Ce travail est divisé en trois parties. La première contient un historique succinct de l'entreprise des *Acta Sanctorum* et de celle des *Anelecta Belgica* jusqu'au moment de la suppression des jésuites. L'auteur fait connaître, dans la deuxième, les délibérations du gouvernement et les dispositions qu'il prit à l'égard des agiographes et des historiographes, à partir de l'année 1773 jusqu'à leur établissement dans l'abbaye de Caudenberg. La troisième enfin est consacrée à leurs travaux pendant la période qui commence à cette dernière époque et finit à la cession des deux établissemens à l'abbaye de Caudenberg.

—*L'art de vérifier les dates*, les deux premières parties publiées par les religieux bénédictins de la congrégation de S.-Maur, la troisième partie ou la continuation, rédigée par une société de savans et hommes de lettres.

L'importance et la beauté de cet ouvrage, nous engagent à en donner une notice détaillée, qui fera connaître à nos abonnés où en est la publication de ce grand travail, grâce aux soins et aux sacrifices de son directeur actuel, M. le marquis de Fortia d'Urban.

L'*Art de vérifier les dates*, ou la *suite chronologique des faits remarquables dans toutes les parties du monde connu*, forme à lui seul la bibliothèque historique la plus complète et la mieux ordonnée, et il est distingué par l'exactitude la plus scrupuleuse. Les cinq premiers volumes in-8°, ou le premier volume in-4°, vont jusqu'à l'ère chrétienne. Les dix-huit suivans, formant cinq volumes in-4°, commencent à cette époque, et s'étendent jusqu'à l'an 1770. Les huit derniers, composant deux volumes in-4°, continuent l'histoire jusqu'au tems actuel. Comme l'ancienne édition de la seconde partie a été publiée en trois volumes in-folio, on a imprimé quelques exemplaires, aussi in-folio, de la première et de la troisième partie, pour ceux qui voudront se compléter dans le même format.

Les deux premières parties de l'ouvrage sont complètes depuis long-tems, et la troisième est terminée par la publication du huitième volume de la continuation. Une table alphabétique des matières a été composée pour les dix-huit volumes in-8°, ainsi que pour les cinq volumes in-4°; elle est plus complète que celle des Bénédictins; une autre table a été faite pour les huit volumes de la continuation; elle est très-étendue, contenant tous les noms propres qui s'y trouvent, et non pas seulement ceux des souverains, comme la table précédente.

Les deux volumes in-4° ou in-folio de la continuation sont complets, et les souscripteurs pourront les faire relier, avec la table. Les volumes neuvième, dixième, onzième et douzième, qui complètent le troisième volume in 4°, ont paru, ainsi qne le treizième et le quatorzième ; ils continueront l'Amérique, et les six suivans achèveront cette histoire importante, composée par M. Warden, correspondant de l'Académie royale des Sciences, le premier qui ait osé faire cette grande entreprise, et peut-être le seul qui pût la terminer. Ce travail, d'un genre particulier, est indépendant des trois premières parties, dont il est le supplément presque nécessaire. M. A. H. Brué a publié aussi de nouvelles cartes qui complètent son atlas, destiné à satisfaire ceux qui voudront faire marcher l'étude de la géographie avec celle de l'histoire. Cet important travail, dont notre Académie des Sciences a accepté la dédicace, est à présent composé de 65 cartes.

L'ouvrage pour lequel on souscrit chez l'éditeur, rue de la Rochefoucauld, n° 12, chez M. A. J. Dénain, rue Viviennne, n° 16, ainsi que chez M. Arthus Bertrand, rue Hautefeuille, n° 23, chargés de la vente des volumes qui ont déjà paru, se compose ainsi qu'il suit :

Première partie. Tems antérieurs à l'ère chrétienne, cinq volumes in-8°, formant un volume in-4°, ou un volume in-folio, pour ceux qui ont l'ancienne édition des Bénédictins.

Seconde partie. Depuis l'ère chrétienne jusqu'à l'année 1770, dix-huit volumes in-8°, ou cinq volumes in-4°, avec la table.

Troisième partie. De 1770 à 1827, huit volumes in-8°, formant deux volumes in-4°, ou deux volumes in-folio, avec la table.

Quatrième partie. Tableau chronologique de l'histoire d'Amérique ; douze volumes in-8°, ou trois volumes in-8° et in-folio. Il en a paru six volumes et l'impression de la table des quatre premiers volumes, est terminée dans les trois formats. Le septième volume décrira la Guiane ; le huitième, les Antilles ; les trois suivans, les États-Unis, et le dernier, le Canada.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le prix de chaque volume in-8°. est de 7 fr.
in-4°. . . . 45
in-folio. . . 75

On a tiré dans le seul format in-4° des exemplaires sur papier vélin, dont le prix est double ; c'est-à-dire 90 fr. le volume. On ajoute 1 fr. 60 c. par volume in-8°, 5 fr. par volume in-4°, et 6 fr. par volume in-folio, pour les recevoir francs de port dans les départemens.

La Description historique du Brésil forme les tomes 5 et 6. On en a tiré quelques exemplaires à part pour ceux qui ne voudront que cet ouvrage.



ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 65. — 30 Novembre 1835.

Histoire religieuse.

HISTOIRE DU SAINT-SIMONISME.

Deuxième Article.

Considérations générales. — Le dogme Saint-Simonien. — Variations sur la nature de Dieu. — Morale Saint-Simonienne. — Scission entre Bazard et Enfantin. — Enfantin accusé de promiscuité et de duplicité. — Rodrigues chef du culte. — Morale fixée au divorce. — Protestation de Jules Lechevalier. — Eglise de Bazard. — Industriels St.-Simoniens. — Embarras financiers. — Emission de rentes. — La police fait cesser les prédications. — Ils sont accusés d'escroquerie. — Scission entre Rodrigues et Enfantin. — Morale étrange d'Enfantin.—La femme-Messie cherchée parmi les filles publiques. — Promiscuité.— Protestation de Rodrigues et de Bazard. — Trois églises St.-Simoniennes. — Le choléra. — Conduite du Christianisme et du St.-Simonisme pendant ce fléau. — Détresse financiere. — Retraite forcée à Ménilmontant. — Prise d'habit. — La police fait cesser les réunions. — Procès en cour d'assises. — Refus de prêter serment. — Discours des apôtres. — Nullité d'Enfantin. — Condamnation.

Le St.-Simonisme, comme nous l'avons dit dans notre premier article [1], était dans ses jours de prospérité. Il se donnait

[1] Voir le N° 64, ci-dessus, p. 241. — Quelques réclamations nous sont parvenues sur la participation que nous avons attribuée à quelques hommes daus les travaux des *Producteurs*. La note suivante, qui peut passer pour officielle, rectifie cet arricle. Quelques autres erreurs, qui ne touchent pas au fonds seront aussi rectifiées dans le 3e article, où nous dirons ce que sont devenus la plupart des St.-Simoniens. C'est là aussi que nous finirons l'histoire de M. Dory, apôtre de Marseille.

Le *Producteur* fut fondé par Enfantin et Rodrigues. Le premier numéro parut le 1er octobre 1825; il en parut 5 volumes jusqu'au 20 octobre 1826.

Les collaborateurs furent, dans l'ordre de l'insertion de leurs articles, MM.

avec asssurance comme allant faire le bonheur du monde, en fixant les règles nouvelles qui devaient régir et satisfaire l'esprit et le corps de l'homme. Sous ce double rapport, on peut diviser toute l'œuvre Simonienne en deux parties: la partie spirituelle ou religieuse, et la partie matérielle ou industrielle. Qu'il y ait eu dans cette doctrine quelques points de vue nouveaux et louables, sous le rapport de l'industirie et de l'amélioration matérielle des peuples, nous le lui accorderons sans peine; et, en lisant son histoire avec quelque attention, on verra aussi que c'est ce qui a fait sa réputation. Mais les améliorations matérielles de l'industrie ne constituent pas une doctrine religieuse. La partie vraiment religieuse du St.-Simonisme est celle qui regarde les nouvelles notions qu'il essaya de donner de *Dieu*, et les nouvelles règles qu'il voulait imposer à *la morale*. Or, dans cette voie, ou ils ont copié ou parodié le Christianisme [1], et alors ils ont reçu quelques éloges ou quelques

Cerclet, qualifié de *rédacteur en chef*, mais qui n'a insère que quatre articles très-courts, et qui s'est démis de la direction à la fin du 2e volume: MM. J. Rouen, 8 articles; — J. Allier, 12; — Decaen, 8; — Rodrigues, 10; — L. Halevy, 4; — A. Blanqui, 23, y compris les *Mélanges*. — Enfantin, 24, sans compter les *Mélanges*; son premier article fut inséré dans le 4e N° du t. 1. Il paraît avoir été, avec Buchez, le principal rédacteur à partir du 3e volume; — A. Carrel, 3; — Senty, 4; — Auguste Comte, 6; — St.-Amand Bazard, 9. Son premier article est du 27 novembre 1825; — Huot, 2; — Garnier, 7; — Artaud, 1; — Dubochet, 4; — Gondinet, 3; — Peisse, 3; — Rafnel, 1; Laurent, 10; — Buchez, 10, sans compter un grand nombre de *Mélanges*; — Péreire, 1; — Bazard rédigea la circulaire qui annonça, le 12 décembre 1826, la suspension du *Producteur*. Elle fut signée des six principaux rédacteurs, dans l'ordre suivant: Bazard, Buchez, Enfantin, Laurent, Rodrigues, Rouen.

Le silence le plus complet fut gardé par les St.-Simoniens pendant deux ans. Ce ne fut que le 17 décembre 1828, qu'une exposition de la doctrine eut lieu dans la chambre d'Enfantin, devant un petit nombre d'auditeurs. Le 31 décembre, ils louèrent la salle de la rue Tarane, où ils continuèrent leurs prédications, qui étaient élaborées et fixées chez Enfantin, de concert avec Bazard, Buchez, O. Rodrigues, Laurent, E. Rodrigues et Margerin.

Nous rectifions donc ici ce que nous avions dit, que MM. Lerminier et Margerin avaient écrit dans le *Producteur*, et s'étaient rétirés lors de la formation de l'*Organisateur*. — Voir la *Bibliographie St.-Simonienne*, par Henri Fournel.

[1] Un des leurs, Jean Reynaud, appelait un peu plus tard les doctrines Saint-Simoniennes d'Enfantin des lambeaux confusément pillés aux sacristies et aux autels. *Revue encycl.*, janv. 1832, p. 28.

mépris, selon que ceux avec qui ils étaient en rapport, croyaient ou ne croyaient pas au Christianisme ; ou bien ils ont essayé de sortir du Christianisme, et alors leurs amis même se sont éloignés d'eux avec indignation et dégoût, et leurs ennemis les ont regardés comme des misérables, qui venaient pervertir la nature humaine. Ceci nous fournit une réflexion consolante pour notre foi, c'est que si les anciennes sectes ont fait des prosélytes par leur immoralité ; ici c'est l'immoralité même des principes qui a éloigné les esprits de cette secte nouvelle. Nous pouvons donc conclure que ce n'est point comme *religion* que le St.-Simonisme a eu quelque succès, mais seulement comme enseignement ou *progrès industriel*. Si tous ces jeunes hommes, dont nous ne voulons pas ici blâmer les intentions, s'étaient contentés de tenter d'améliorer le sort des peuples, en prêchant le Dieu et la morale des Chrétiens, il est probable que leur enseignement subsisterait encore, qu'on leur serait redevable d'importantes améliorations, tandis que nous allons les voir tomber de chute en chute, d'excès en excès, de scission en scission, précisément à cause des idées et des règles nouvelles qu'ils ont voulu ajouter à la révélation chrétienne.

Dogmes St.-Simoniens. — Panthéisme. — Leurs variations.

Il n'est pas un seul des *dogmes* des St.-Simoniens qui ait, ce que l'on peut dire, fait des prosélytes et entraîné l'esprit des populations. Cependant notre siècle est si indifférent pour ses dogmes, que ce n'est point par là que les St.-Simoniens ont été repoussés ; c'est leur *morale* qui a révolté les esprits et éveillé le sommeil de la justice du siècle. Aussi, ne dirons-nous que quelques mots du principal de leurs dogmes, celui du *panthéisme*. Et encore pour constater combien leurs opinions ont été obscures ; et leurs variations nombreuses.

En effet, le 8 janvier 1831, ils disaient :

« Cet Océan qui se brise en grondant sur ses rivages, se retire et gronde encore ; ces globes qui gravitent dans l'espace, cette lumière dont les flots nous inondent, l'homme destiné à aimer, à connaître, à pratiquer tant de merveilles, l'UNIVERS enfin, voilà le DIEU que nous adorons [1]. »

Mais, au contraire, le 5 février suivant, ils paraissaient rentrer dans le dogme chrétien, lorsqu'ils s'écriaient :

[1] *Organisateur*, N° 21, t. II, p. 162.

« Tu aimeras Dieu, et tu aimeras l'humanité, et le monde; car Dieu est dans le monde et dans l'humanité, et l'humanité et le monde sont en Dieu [1]. »

Ceci, comme on voit, se rapproche beaucoup des passages suivans, dans lesquels le chrétien Paul, tout en montrant combien nous sommes près de Dieu, évite l'écueil de nous confondre avec lui :

« C'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons et » que nous sommes.....[2] Tout est de lui, tout est par lui, tout » est en lui. [3] »

Mais le 28 mai suivant l'idée de Dieu est modifiée de nouveau.

« Dieu est tout, tout est en lui, tout est par lui, *tout est lui*. Telle est la conception définitive et complète de Dieu [4]. »

Enfin, le 9 juillet, le Père-Suprême Enfantin formulait le symbole suivant, qui paraît avoir été celui de l'église St.-Simonienne, jusqu'au moment de sa dissolution.

DIEU est TOUT CE QUI EST ;
Tout est en lui, tout est par lui ;
Nul de NOUS n'est hors de lui ;
Mais aucun de NOUS n'est LUI.
Chacun de nous vit de sa vie,
Et TOUS nous COMMUNIONS en lui,
CAR il est TOUT CE QUI EST [5].

C'est aussi le symbole qu'ils soutinrent devant la cour d'assises, où un d'eux, Léon Simon, s'efforça de prouver que cette proposition : *mais aucun de nous n'est lui*, éloigne toute idée de panthéisme : elle exclut, il est vrai, toute idolâtrie ou déification humaine; et, dans ce sens, ceux qui *adoraient* Enfantin, et le reconnaissaient pour la *loi vivante*, étaient en désaccord for-

[1] *Organisateur*, N° 25, t. II, p. 200.

[2] Ἐν αὐτῷ γὰρ ζῶμεν, καὶ κινούμεθα, καὶ ἐσμεν. *Actes des Ap.*, ch. XVII, v. 28.

[3] Ὅτι ἐξ αὐτοῦ, καὶ δι' αὐτοῦ, καὶ εἰς αὐτὸν τὰ πάντα. *Aux Romains*, ch. XI, v. 36.

[4] *Organisateur*, N° 41, Réponse à quelques questions, t. II, p. 321.

[5] L'*Organisateur*, Nos 47 et 48, t. II, p. 374; Discours pour la communion des enfans. L'*Organisateur* avait été fondé par P.-M. Laurent. La collection forme 2 vol. in-4°, depuis le 15 août 1829, jusqu'au 13 août 1831, où il cessa de paraître. Ses rédacteurs sont les mêmes que ceux que nous citerons pour les volumes de l'*Exposition*. — Voir, ci-après, p. 144.

mel avec elle; mais elle n'empêche pas que ceux qui croient que *Dieu est tout ce qui est*, ne soient panthéistes, sinon par *identification*, au moins par *absorption*.

Une question naturelle se présente ici, celle de savoir par quelle raison d'utilité ou de nécessité les St.-Simoniens ont voulu changer la nature de Dieu. Il n'est pas facile de répondre à cette demande; car rien de plus obscur, et surtout de plus embrouillé, que les fondemens de leurs dogmes. Cependant on peut dire que, refusant de croire aux destinées de l'homme, telles que les a posées le Dieu de l'évangile, il fallut bien d'abord qu'ils rejetassent ce Dieu; en second lieu, comme ils voulaient faire arriver l'homme de progrès en progrès, jusqu'au parfait bonheur d'une espèce de déification obtenue dans ce monde, il fallut encore, à mesure qu'ils faisaient remonter l'homme jusqu'à Dieu, qu'ils fissent descendre Dieu jusqu'à l'homme, non point à la manière des chrétiens, mais par une espèce d'identité ou de confusion de nature. Enfin, ils furent encore entraînés au panthéisme par une admiration outrée et une fausse appréciation des croyances orientales; ils crurent y voir un Dieu plus grand que celui de la *Genèse*; confondant ainsi les opinions spéculatives et philosophiques des Hindous [1], opinions qui n'ont pas plus de force ou de fondement que celles d'Enfantin, avec leurs croyances traditionnelles, lesquelles, à peine étudiées, et encore imparfaitement connues, annoncent cependant le Dieu même de la *Genèse* [2].

Au reste, quelque fausses que fussent les croyances d'Enfantin sur Dieu, quelque dangereuses qu'en fussent les conséquences, il ne paraît pas qu'elles aient été la cause des divisions qui ont éclaté dans le sein de la famille, ou le sujet qui ait éloigné de lui quelques-uns de ses partisans. En effet, qu'importe le dogme à notre siècle, à ce siècle qui ne sait plus d'où lui viennent les plus grandes vérités? Que Dieu soit un, ou

[1] C'était la croyance de Jean Reynaud, même après sa séparation. — Voir l'article inséré dans la *Revue encyclopédique* de janvier 1832, et intitulé *De la Société St.-Simonienne*, p. 17.

[2] Voir les traditions retrouvées dans les livres indiens, par Williams Jones, dans le N° 7, t. II, p. 50, et surtout les considérations sur le système religieux indien, dans le N° 29, t. V, p. 321 des *Annales*.

deux, ou trine, ou tout, ou rien. Quand on fait profession de croire que tout cela nous vient de nous-mêmes ou de quelques autres hommes, quand on ne voit pas Dieu se révélant lui-même et formant le fondement de notre foi, qu'importent ces croyances? Tout cela, on n'aura à en rendre compte que dans l'autre monde. Mais il est une autre partie de la Religion qui commence à porter ses fruits dans celui-ci; c'est la *Morale*, d'après laquelle sont réglés nos rapports avec les autres hommes. Aussi les nouveautés qu'Enfantin voulut y introduire produisirent-elles de nombreuses discussions qui aboutirent à une éclatante scission entre les deux chefs, et les principaux disciples. Nous allons faire connaître cette partie essentielle des erreurs St.-Simoniennes, en analysant avec impartialité les séances publiques, où furent portés les débats qui divisaient, sans qu'on le sût, le sanctuaire même de la famille [1].

Séance du 19 novembre 1831. — Morale St.-Simonienne. — Scission entre les deux Pères-Suprêmes Bazard et Enfantin. — Protestations diverses. — Enfantin accusé de promiscuité et de duplicité. — Rodrigues chef de culte. — Morale fixée au divorce. — Protestation de Jules Lechevalier. — Eglise de Bazard.

L'autorité était bien partagée entre Bazard et Enfantin, mais l'union qui existait entre leurs noms était loin d'être dans leurs esprits. Dans le discours qui ouvrit cette séance, Enfantin apprit à la famille, que dès l'époque de la fondation de la hiérarchie, Bazard avait été constamment en désaccord avec lui sur la question *politique*, où il voulait introduire l'*élément de guerre*, et sur la question *morale*, où il refusait de ratifier les idées d'Enfantin, qui voulait y faire entrer l'*affranchissement de la femme* [2].

Enfantin, partant ici du principe philosophique que l'homme a le droit de se faire à lui-même sa morale, exposa que c'était une chose absurde que d'imposer à la femme cette loi qui venait, selon eux, uniquement de l'homme; qu'il fallait que la femme aussi se fît à elle-même sa loi; conséquemment qu'en fait de morale il ne fallait rien lui imposer, rien lui conseiller, mais seulement *l'appeler*, et attendre la FEMME-MESSIE, qui devait révéler elle-même la loi qui lui était convenable.

[1] Voir la *Lettre aux St.-Simoniens*, de Jules Lechevalier, p. 12.

[2] Voir *Morale St.-Simonienne*, N° 5.

On voit du premier coup d'œil que le Christianisme n'est point en cause ici ; car il n'admet pas, lui, que l'homme se soit fait, ou ait eu le droit de se faire la loi morale ; quant à ceux qui admettent ce principe, et qui ainsi se font en quelque sorte Dieu, ils ont en effet mauvaise grâce, lorsqu'ils refusent ce droit à la femme. Enfantin prétendit en outre que la femme devait être aussi mise en participation de la prêtrise ; qu'ainsi il fallait former une prêtrise nouvelle, laquelle serait composée d'hommes et de femmes, et que c'étaient ces prêtres et prêtresses nouveaux qui devaient diriger et harmoniser dans l'avenir les *appétits des sens* et les *appétits intellectuels*, préparer et faciliter l'union des êtres à *affections profondes*, c'est-à-dire, *ceux qui aiment toujours la même personne*, avec les êtres à *affections vives*, *lesquels ne peuvent se contenter d'un seul amour, et ont besoin d'en changer souvent l'objet.*

Mais ici Enfantin fut interrompu par un des membres du collége, Pierre Leroux, qui lui reprocha de développer une doctrine qui avait été réprouvée par l'unanimité du collége. — Jules Lechevalier prit aussi la parole, et s'accusa d'abord d'avoir cru à la possibilité de *constituer une famille*, et d'avoir travaillé à la *réalisation d'une société* avant que *sa loi fût trouvée ;* puis il avoua qu'il n'avait pas tardé à s'apercevoir que les deux Pères étaient en désunion et sur la *politique* et sur la *morale ;* qu'aussi il était très-repentant d'avoir contribué à faire entrer dans cette société un certain nombre de personnes, vieillards, femmes et enfans, dont ils avaient accepté la conduite morale ; qu'on ne pouvait sans loi les diriger ; qu'il eût beaucoup mieux valu laisser ces personnes dans l'état où elles étaient auparavant ; aussi qu'il concluait formellement à ce que les esprits et les choses fussent mis en l'ancien état, et que la religion Saint-Simonienne fût déclarée en état de *liquidation ;* que, pour lui, il revenait à *douter de tout*, et qu'il se déclarait de nouveau *philosophe.*

Abel Transon apostropha à son tour le Père-Suprême et lui reprocha d'avoir excité quelques-uns d'entre eux à lui faire leur confession, puis d'avoir abusé de cette confidence en la divulgant ; il lui cita à cette occasion l'exemple des premiers prêtres chrétiens, qui, à la vérité, permettaient les confessions publi-

ques volontaires, mais n'abusaient jamais des secrets qui leur étaient confiés.

Jean Reynaud annonça qu'il resterait bien encore auprès d'Enfantin, mais pour prémunir ceux qu'il avait amenés à sa doctrine et leur faire connaître Enfantin tel *qu'il était en effet*. « Une » association, ajoutait-il, qui *attend* sa morale peut bien se sou» tenir quelque tems avec la tradition de la morale ancienne, » mais tôt ou tard, elle tombera dans l'*immoralité.* »

Cécile Fournel protesta aussi au nom de toutes les femmes.

Enfantin, dans sa réplique, usa de détour, et assura que sa morale n'était encore qu'une *théorie*, qu'il n'obligeait personne à y croire, que s'il avait commis des fautes, c'est qu'il était *incomplet*, qu'il lui manquait la femme révélatrice, que quant à la *pratique* présente, il déclarait formellement qu'il regarderait comme *immoral*, et comme le blessant lui personnellement, tout acte qui serait fait contre la *morale chrétienne.*

Carnot et Dugied ne se contentèrent pas de cette restriction, et déclarèrent hautement qu'ils se séparaient de l'homme, et de la doctrine qui n'était autre chose au fond qu'une hideuse *promiscuité.* A ce mot, Talabot prit la parole, et nous allons citer textuellement cette partie de la séance qui fera connaître ce qu'était alors le St.-Simonisme, qui séduisait encore à Paris et en province tant d'âmes de jeunes hommes honnêtes et candides.

Talabot. — Il est étonnant qu'après avoir entendu pendant six mois le père Enfantin exposer sa doctrine dans le Collége, on puisse le taxer de *promiscuité.*

Dugied. — C'est une erreur de dire que depuis six mois on nous enseigne cette doctrine secrète. C'est nous qui l'avons obtenue, à force d'inductions et de demandes d'explications.

Père Enfantin. — Depuis dix-huit mois Bazard et Rodrigues la connaissaient, et Bazard s'est long-tems opposé à ce qu'elle fût livrée au Collége. Carnot vient de dire que ma doctrine est la *promiscuité*; je m'étonne de voir ainsi travestir mes idées.

Carnot. — Votre doctrine est la *réglementation* de l'adultère.

Père Enfantin.—Jamais cette doctrine n'ira à l'adultère; l'adultère n'a lieu que parce qu'une nature est écrasée par l'autre; les idées que j'avance viennent donc, au contraire, *prévenir* l'adultère.

Dugied. — C'est vrai, il n'y a plus d'adultère, car le *vice* est *réhabilité*, *réglémenté.* Ce n'est que de cette manière qu'on peut dire qu'il n'y a plus d'a-

dultère. Vous en jugeriez facilement si l'on vous enseignait d'abord les principes généraux sur lesquels reposent toutes ces idées [1].

Plusieurs autres membres prirent encore la parole, mais rien ne put être terminé dans cette séance, et l'on convint de renvoyer la discussion à la séance suivante, qui eut lieu le 21 novembre; mais la plupart des amis de Bazard n'y vinrent pas; quant à ceux qui s'y trouvèrent, au moment où ils voulurent donner les raisons de leur dissentiment, Enfantin leur déclara qu'il n'était pas là pour batailler, qu'il était le chef, et qu'il devait en faire acte, et qu'en conséquence il allait passer outre à la réorganisation de la nouvelle hiérarchie, telle qu'elle devrait être sous l'ère de l'*appel à la femme*. Les protestans furent obligés de sortir.

Voici quelle fut cette nouvelle organisation, qui elle-même ne devait durer que trois mois. A la tête, Enfantin, *Père-Suprême*; à côté de son fauteuil, un *fauteuil vide*, représentant la *femme absente et appelée*; à côté d'Enfantin, mais un peu au-dessous, *Olinde Rodrigues*, nommé *chef du culte et de l'industrie*, et chargé en particulier de l'organisation religieuse des travailleurs, et des intérêts financiers et matériels. Le nouveau chef du culte commença d'abord par ces paroles :

Au nom du DIEU VIVANT qui m'a été révélé par SAINT-SIMON, notre maître à tous, le mien en particulier, mon premier acte de foi ici doit être de vous proclamer, vous Enfantin, *l'homme le plus moral de mon tems*, le vrai *successeur de St.-Simon*, le CHEF SUPRÊME de la RELIGION SAINT-SIMONIENNE.

Puis il annonça qu'il était établi pour *installer la puissance morale de l'argent*, et qu'il faisait un appel à la bourse de tous, pour l'aider à nourrir la famille St.-Simonienne. Mais, dès cette époque, Rodrigues crut devoir faire ses réserves contre le Père par une note lue au Collége, et dans laquelle il stipulait que les seuls changemens qu'il entendait faire à la *morale ancienne* étaient d'y faire admettre le *divorce*, et de décider qu'aucun individu ne pouvait être *à la fois* que l'époux d'une *seule* femme, et qu'il ne pouvait l'être de *plusieurs* que *successivement*.

Enfantin accepta pour le moment ces conditions. Nous pouvons donc les regarder comme le point d'arrêt actuel de la mo-

[1] Religion St.-Simonienne. — *Morale*, p. 42.

rale St.-Simonienne; mais l'adhésion d'Enfantin fut loin d'être sincère [1]; c'est ce que nous prouvera et la scission future et surtout les protestations de Bazard et de quelques autres St.-Simoniens, qui vont encore mieux nous faire connaître ce qui s'était passé au sein même de cette société, qui se vantait de régénérer le monde en lui apportant la concorde, le bonheur et la vertu.

Dès le 28 novembre, Bazard avait protesté contre la puissance morale de l'argent et l'appel que Rodrigues avait fait aux bourses des fidèles. Voici le nom des dissidens qui signèrent la protestation, et formèrent le noyau de son église. J. Baret, Bazard, Claire Bazard, Palmyre Bazard, J. Buchey, H. Carnot, P. Cazaoux, Charton, Dugied, Adèle-Eudes, Cécile Fournel, H. Fournel, A. Leroux, J. Leroux, P. Leroux, Maurize, J. Reynaud, A. St.-Chéron, Claire St.-Chéron [2].

Jules Lechevalier, qui ne signa pas cette pièce, protesta dans une brochure qui parut à la fin de décembre 1831; c'est là qu'il met à découvert les prétentions orgueilleuses d'Enfantin à la suprématie, et sa duplicité, et la nécessité qu'il y avait de suspendre les adoptions, de renoncer à toute hiérarchie, et de se mettre de nouveau à méditer et à prêcher. S'adressant aux deux chefs et à tous ses anciens collègues, il leur dit :

Vous pûtes faire accepter *l'autorité* à des esprits indisciplinés, fatigués et malades de scepticisme; vous avez fait des *dévots* et des *fanatiques*, mais des hommes *religieux*, jamais. En ce moment, l'orientalisme et ses doctrines *d'adoration* stupide et de lâcheté *sensuelle*, aveuglent tous les *enfantinistes*. Ceux qui se sont séparés avec Bazard, sont retournés à des travaux *individuels* [3].

Pour lui, il se pose comme voulant continuer l'œuvre de progrès et de régénération, et termine en faisant un appel à tous les hommes et à toutes les femmes *saines* de cœur, d'esprit et de corps, pour faire un *nouveau christianisme*; quant à la partie *industrielle*, il recommande la théorie de Charles Fourrier, comme préférable à celle d'Enfantin.

[1] Jules Lechevalier appelle cette adhésion un vain subterfuge, un moyen transitoire, un accommodement, une *escobarderie*. Lettre aux *S.-Simoniens*, p. 22.

[2] *Globe* du 29 novembre 1831.

[3] *Lettre aux St.-Simoniens sur les divisions survenues dans l'association St.-Simonienne*, brochure de 56 pages, p. 15.

Bazard avait promis de faire connaître les raisons qui l'avaient séparé d'Enfantin, et de formuler les croyances de la nouvelle église, qu'il voulait continuer. C'est ce qu'il fit, dans une brochure qui parut en janvier [1], et dans laquelle il va nous apprendre plus clairement encore qu'elles étaient les idées morales d'Enfantin.

Enfantin, dit Bazard, prétendit que l'intimité entre les sexes, considérée aujourd'hui comme n'ayant de légitimité, de sainteté, d'élévation que dans le mariage, ne devait plus être exclusive entre les époux: que le supérieur, par exemple (le prêtre ou la prêtresse), pouvait et devait provoquer et établir cette intimité entre lui et ses inférieurs, soit comme moyen de satisfaction pour lui-même, soit dans le but, en déterminant de la part des inférieurs un plus grand attrait pour sa personne, d'exercer une influence plus directe et plus vive sur leurs sentimens, leurs pensées, leurs actes, et par conséquent sur leur progrès [2].

Chose plus inconcevable encore, c'était particulièrement dans les épanchemens de la confession qu'Enfantin voulait que le prêtre usât de sa grande influence; et c'est à ce propos qu'il reprochait au Catholicisme, « l'aspect ténébreux du confes»sionnal, et l'obstacle qu'il apporte au contact *matériel* du »confesseur et du pénitent [3]. »

Après avoir combattu Enfantin, Bazard expose ses idées particulières sur l'avenir de la société et sur la femme; et d'abord il rend un solennel hommage au Christianisme dans tout ce qu'il a fait pour la loi morale.

Le Christianisme, dit-il, n'a pas été seulement pour le monde un changement d'état, mais un *progrès*. Il s'est emparé successivement de tous les germes d'avenir que renfermait la civilisation antérieure; ces élémens ont grandi sous sa loi; et ce qui le prouve assez, c'est que les sociétés modernes, toutes sorties du sein du Christianisme, ne sont pas moins supérieures aux sociétés

[1] *Discussions morales*, *politiques et religieuses* qui ont amené la séparation qui s'est effectuée au mois de novembre dans le sein de la société Saint-Simonienne, 1re partie. — Relations des hommes et des femmes. — Mariage. — Divorce. Brochure de 46 pages.

[2] *Discussions morales*, p. 2.

[3] *Idem*, p. 5. — Je prie mes lecteurs de me pardonner ces détails et quelques autres encore; mais ils sont nécessaires, car enfin, il est bien tems que l'on sache ce que cette secte, qui avait acquis de si généreuses sympathies, reprochait au Catholicisme. Je ne fais que citer les paroles d'un des chefs, lequel assure qu'il ne dit que la vérité, et que même il a supprimé des *détails plus repoussans encore*.

antiques sous le rapport de la puissance matérielle, que sous celui de la puissance intellectuelle. — *Il n'y a rien à reprendre de ce que le Christianisme a délaissé, rien à justifier de ce qu'il a condamné* [1].

Le Christianisme, ajoute-t-il un peu plus loin, en faisant du consentemen de la femme la condition nécessaire de son union avec l'homme, en détruisant la polygamie, en condamnant également l'adultère dans les deux parties du couple, en prononçant l'indissolubilité de leur union, a tiré la femme de la servitude, l'a associée à l'homme, en un mot, a fondé le mariage [2].

Que reprochait donc Bazard au Christianisme, et quel changement voulait-il faire subir au mariage?

Le Christianisme, dit-il, en continuant progressivement le passé, a déposé dans le monde de nouveaux germes d'avenir qu'il n'a pu nommer, qui ne peuvent fructifier sous sa loi, que St.-Simon a saisis dans une conception plus générale, et qu'il s'agit aujourd'hui de développer. Tel est en particulier l'élément INDUSTRIEL, méconnu, dédaigné, avili dans le passé, principalement dans les tems antérieurs au Christianisme, et qui, sous la loi nouvelle, doit être glorifié et sanctifié en recevant d'elle le caractère *religieux* et social qui lui a été refusé jusqu'à ce jour. C'est dans ce sens surtout qu'il faut entendre ces mots, *Réhabilitation de la matière*, dont nous nous sommes si fréquemment servis dans nos écrits et dans nos discours, et qui reçoivent aujourd'hui une interprétation si étrange (de la part d'Enfantin) [3].

Nous ne savons que répondre à ce reproche de Bazard, que le Christianisme n'a *pu nommer des germes qu'il a produits* et qui ne peuvent fructifier sous sa loi; il faudrait pour cela qu'il nous dît quel est le genre d'*industrie* véritablement utile à l'humanité, que le Christianisme défend d'exploiter ou dont il gêne le développement. Quant à ce qu'il avoue, que l'*industrie* doit avoir un caractère *religieux*, il nous semble qu'aucune religion ne peut mieux le lui imprimer que celle qui a fait du travail ou de la pénitence une loi de *réhabilitation*, et qui dit par la bouche de ses maîtres de la vie spirituelle : *celui qui travaille prie.* Mais ici, comme en plusieurs autres choses, les St.-Simoniens ont prouvé qu'ils n'avaient que des notions superficielles de notre foi. Bazard attaque ensuite le *célibat*, qu'il appelle un *état inférieur*, par la singulière raison qu'il concerne des individus qui, dans l'*opinion générale, se trouvent le plus rapprochés de Dieu.* Puis il reproche au *mariage chrétien* de consacrer la subalternité de la femme, et de ne pou-

[1] *Discussions morales*, p. 10, note.

[2] *Idem*, p. 20.

[3] *Idem*, p. 10. note.

voir rendre les époux heureux, par la raison qu'il n'a point *la révélation des différens aspects de la vie, ni des nuances innombrables qui distinguent les individus ;* or, voici comment le nouveau mariage devait être ordonné.

Dans l'avenir, le mariage est la loi de tous ; car, ainsi que l'enseigne la révelation nouvelle, la plénitude, l'unité du sens individuel de la vie humaine, ne peuvent se trouver isolément ni dans l'homme ni dans la femme, mais seulement dans l'union sympathique et harmonique de l'un et de l'autre... Tout mariage doit avoir une double sanction : l'élection réciproque des époux, et l'approbation du supérieur.

Mais qu'y avait-il là de plus que dans le Christianisme? c'est que « les individus, *cultivés et développés* par l'éducation dans le » sens de leur propre nature, de leur vocation particulière, se» raient ainsi *inspirés et guidés dans le choix qu'ils doivent faire.....* » et en ce que le supérieur connaît à la fois et la *loi des harmonies* » *de la vie et la tradition des individus dont il consacre l'union.* »

Or, en attendant que les individus fussent ainsi cultivés, développés et *inspirés,* et que les prêtres connussent ces harmonies et cette tradition, ce que Bazard convenait ne pouvoir se réaliser de long-tems encore, il croyait qu'il fallait nécessairement admettre le Divorce.

Ainsi, Bazard arrivait à la même solution que Rodrigues, et se voyait contraint de se contredire, en *reprenant ce que le Christianisme avait délaissé, et en justifiant ce qu'il avait condamné.*

Telle est la solution donnée par Bazard à la morale. Dans deux autres parties il se proposait de traiter du *bien* et du *mal*, de l'*autorité* et de la *liberté*, mais il n'acheva jamais ce travail, ou plutôt nous verrons comment, près de la mort, il le condamna au feu. Quant à la femme, Bazard ne croyait pas qu'elle fût appelée à rien *révéler*, mais seulement à propager et à faire *acclamer* ce que l'homme aurait révélé.

Quoique ces idées fussent un peu plus raisonnables que celles d'Enfantin, cependant l'église fondée par Bazard prospéra peu, et comme le dit Jules Lechevalier, la plupart des protestans s'occupèrent de travaux individuels; quelques-uns, entre autres Henri Fournel, retournèrent à Enfantin, et firent cause commune avec ceux qui lui étaient restés fidèles. Lechevalier nous en donne les noms, avec les raisons qui les déterminèrent

à rester. « Ce sont, dit-il, d'Eichthal qui partage ses idées, Du»veyrier qui se dévoue à lui, sans trop dire à quelles condi»tions; Olinde Rodrigues, Bouffard, Talabot, Laurent, »Michel Chevalier, Lambert, Aglaé St.-Hilaire et Hoart, qui, »avec des nuances différentes, repoussent la conception mo»rale proposée [1]. » Comme on le voit, l'union et l'accord étaient loin de se trouver entre ces différens chefs, et cependant le Globe épuisait ses formules d'admiration et d'adulation, pour peindre l'effet produit par les paroles d'Enfantin.

Notre Père-Suprême, disait-il, a apparu à tous, dans cette séance, cent fois plus moral et meilleur, cent fois fois plus grand et plus profond, cent fois plus puissant et plus beau, cent fois plus prêtre qu'il ne s'était encore révélé à eux. La famille, pendant un long moment, a vécu de la vie du Père-Suprême.... Il révélait à tous le pontife de l'avenir, répandant à flots, autour de sa personne sacrée, la confiance et la vénération.... Tous les yeux étaient fixés sur sa face, qui rayonnait d'un calme majestueux [2].

Il nous reste à voir en ce moment combien de tems cette famille, qui vivait toute de la même vie, devait rester unie sous la paternité d'Enfantin et de Rodrigues. Et d'abord voici les deux Pères se créant un nouvel embarras, à mesure qu'ils veulent réaliser une autre de leurs idées civilisatrices, la *moralité de l'argent*.

Industriels St.-Simoniens. — Embarras financiers. — Emission de rentes. — La police fait suspendre les prédications. — Ils sont accusés d'escroquerie.

Comme nous l'avons dit, au dehors la doctrine St.-Simonienne paraissait prospérer. Non-seulement il y avait des apôtres qui la prêchaient et des écrivains qui la défendaient, mais encore une certaine quantité d'ouvriers, hommes, femmes et enfans, avaient répondu à l'appel, foule de *travailleurs* ou plutôt d'*oisifs*, demandant à être organisés. Olinde Rodrigues d'abord, puis Stéphane Flachat, avaient été chargés de cette nouvelle famille qui composait les *industriels St.-Simoniens*; ils s'élevaient

[1] *Lettre de J. Lechevalier*, p. 18.

[2] *Globe* du 28 novembre. — Jules Lechevalier, parlant de la circulaire par laquelle M. Chevalier annonça cette scission, l'appelle une véritable *mystification*. Il nous fait savoir, en outre, qu'on ne voulut pas admettre dans le *Globe* sa protestation, non plus que celle de *l'église de Toulouse*, qui protesta aussi.—C'est ainsi qu'on n'instruisait les fidèles de la province, que selon *leur capacité*.

à peu près au nombre de 3,000, divisés en *visiteurs*, *aspirans* et *fonctionnaires* [1].

La plupart des fonctionnaires étaient secourus et soignés dans leurs maladies aux frais de la famille. On conçoit qu'il fallait beaucoup d'argent pour subvenir à ces dépenses ; or il ne paraît pas que ces *industriels* ou ces *travailleurs* aient jamais produit grand'-chose. Ces hommes, qui s'appelaient *producteurs*, et qui surtout avaient pour principe que chacun devait vivre de son travail, ne paraissent pas avoir jamais mis ce principe en action ; au moins ne voyons-nous porté sur aucun de leurs comptes le produit de leurs travaux. Cependant les dépenses s'élevaient à plus de 100 mille francs par mois. Jusqu'alors elles avaient été couvertes par les dons volontaires des fidèles; mais ces dons étaient épuisés. Alors ils imaginèrent de faire ce que font tous les gouvernemens ruinés, c'est-à-dire de créer des rentes pour subvenir à leurs besoins. Olinde Rodrigues, connu à la Bourse, fut chargé de cette opération, qu'il appelait faire *acte de culte*, en fondant la *puissance morale de l'argent*.

Pour régulariser autant que possible cet emprunt, le Globe publia, le 28 novembre 1831, un acte de société, par lequel tous les St.-Simoniens obligeaient tous leurs biens envers la société, et donnaient à Olinde Rodrigues une procuration générale et absolue pour les gérer et les administrer. C'était le fonds qui devait répondre des rentes de l'emprunt St.-Simonien.

La première émission eut lieu le 1er janvier 1832, elle fut de 100 inscriptions de 50 fr. de rentes, au taux de 250 fr., c'est-à-dire qu'elle devait produire 25,000 fr., et les gréver de 5,000 fr. de rentes. — La deuxième émission se fit le 16 janvier 1832; elle fut de 300 inscriptions de 50 fr., au taux de 350 fr.; elle devait produire 105,000 fr., et les obliger à 15,000 fr. de rentes [2]. — Enfin, la troisième émission eut lieu le 11 février; elle fut de 600 inscriptions de 50 fr., au taux de 300 fr.; elle devait produire 300,000 fr., et les obliger à 30,000 fr. de rentes, c'est-à-dire qu'ils devaient retirer 430,000 fr., pour lesquels ils se grévaient d'une rente de 50,000 fr.

[1] Interrogatoire de Stéphane Flachat. Pièce du procès N° 18.

[2] Il n'y eut de placées que les 100 premières actions, et 164 de cette deuxième série, ce qui produisit la somme de 82,400 fr. *Procès*, *p.* 14.

Une pareille opération parut un leurre offert à l'avidité des rentiers dont on voulait capter l'argent. Aussi la justice du siècle, qui jusqu'alors était restée tranquille spectatrice des doctrines et des actions St.-Simoniennes, s'éveilla en sursaut. Le 22 janvier, six jours après la deuxième émission, le procureur du roi et un juge d'instruction, suivis et protégés par la force armée, se transportèrent à la salle Taitbout, ordonnèrent à l'assemblée se dissoudre, et mirent le scellé sur les portes de la salle; de là ils se présentèrent à la rue Monsigny, chef-lieu de la famille, saisirent les registres, la correspondance, tous les papiers, et signifièrent un mandat d'arrêt contre le Père Suprême et Olinde Rodrigues. L'autorité les accusait d'embrigader les ouvriers, de chercher à capter les héritages, et aussi d'avoir émis des rentes sans posséder les garanties nécessaires pour payer les intérêts et pouvoir rembourser le capital.

Les St.-Simoniens cédèrent pacifiquement aux injonctions de la justice, et se mirent en devoir de répondre à ses accusations. Pour cela, dès le 8 février, ils publièrent le tableau des dons apportés à la société jusqu'au 31 janvier 1832. Ils s'élevaient à la somme de 344,816 fr. 72 c. [1], et s'offraient de prouver qu'ils

[1] Voici le nom de ceux qui avaient fourni cettte somme d'après le *Globe* du 8 février 1832.

Avant le mois de décembre 1830, toutes les dépenses avaient été supportées par Enfantin. .	14,000 f.	» c
Depuis le mois de décemb.:		
Fournel.	68,417	80
D'Eichthal	53,010	»
Alex. Petit	42,000	»
Bouffard	25,223	»
Robinet	21,500	»
Ollivier	20,900	»
Carnot	20,456	95
Bruneau.	14,122	70
Lemonnier.	9,636	35
J. R.	6,000	»
Huguet	4,390	»
Drouot	4,100	»
Olinde Rodrigues.	2,500	»
Péreire frères.	2,147	50
Machereau	2,090	»
Véturie d'Espagne (Mlle.).	1,945	50
Ribes et Renouvier	2,206	»
Hennoque	1,550	»
	316,195	80
	316,195	80
Bourdon et Carlier. . . .	1,468	35
Gallé	1,202	40
Holstein	1,500	»
Talon (Mlle.).	1,135	»
Granal	1,000	»
Simon	815	»
Rigaud	800	»
Reynaud	796	60
Fritz Herrenschneider . .	740	»
Michel Chevalier.	600	»
Génevois	600	»
P	500	»
Arlès	500	»
Abel Transon.	490	»
Blanc.	300	»
E. Cazeaux	275	»
Belvèze.	250	»
Janger	250	»
Anonymes	5,527	60
Divers	9,870	97
TOTAL. . .	344,816	72

possédaient plus de 600,000 fr. de biens assurés, quoique non encore réalisables. De plus, dans un article fort bien fait, J. Péreire examina à son tour l'état financier de certains gouvernemens, et n'eut pas de peine à prouver que leur opération était aussi morale, aussi légale, aussi assurée que celle de plusieurs gouvernemens, dont les rentes se cotaient publiquement à la Bourse [1].

Cependant ni Enfantin, ni Rodrigues ne furent arrêtés, et la plupart de leurs papiers leur furent rendus. Mais un autre mal les travaillait, et c'est celui qui vint précipiter leur ruine.

Scission entre Rodrigues et Enfantin. — Morale étrange d'Enfantin. — La femme-Messie cherchée parmi les filles publiques. — Promiscuité. — Protestations de Rodrigues et de Bazard. — Trois églises St.-Simoniennes.

Il n'y avait pas encore trois mois que les changemens à introduire dans la morale avaient été fixés par Rodrigues au *divorce* ou à l'*union successive* de l'*homme et de la femme*, et déjà cette barrière était franchie par Enfantin, et par quelques-uns de ses plus chauds disciples. Il faut lire leurs propres paroles pour se faire une idée de l'épouvantable ruine qui s'était faite en leur esprit de tous les principes les plus naturels de la morale.

Ecoutons d'abord Duveyrier, annonçant que l'on pourrait bien trouver la *femme* qui devait révéler et établir la *morale* au milieu même de celles qui se livrent à la prostitution publique.

Qui sait, disait-il, si dans la multitude de celles qui sont l'effroi des ménages, la FEMME-MESSIE ne doit pas faire éclater une énergie et une puissance sociales aussi grandes que celles que St.-Simon révéla dans la multitude qui était l'effroi des bourgeois? Nous ne savons comment elle pourra instituer en *morale* un genre de dévouement aussi complet que celui que nous avons

[1] A l'occasion de cette opération, Bazard disait : Je dois faire connaître que je ne donne aucune approbation aux singulières émissions de rentes faites par O. Rodrigues (rentes *perpétuelles!*); que je n'approuve pas davantage, soit les apostrophes financières qu'il adresse régulièrement au public tous les dimanches, dans ses *fantastiques représentations* de la salle Taitbout, soit enfin les *adorations* d'argent ou d'hommes à argent dont le *Globe* remplit journellement ses colonnes. *Discussions morales, politiques, etc.*, p. XIII.

montré en politique ; nous ne savons par quel pouvoir d'*amour* et de *séduction* elle attirera l'adultère hors du mariage, comme nous attirons l'émeute hors des places publiques; en un mot, nous ignorons quelle portée peut avoir ce fait sans exemple dans les fastes du monde, l'alliance *libre et volontaire* de l'homme et de la femme supérieurs dans l'humanité ; nous ignorons quelle révélation nouvelle doit sortir d'une pareille union : mais nous avons foi qu'elle aura lieu.... Alors on verrait sur la terre ce qu'on n'a jamais vu. On verrait des hommes et des femmes unis par un amour sans exemple et sans nom, puisqu'il ne connaîtrait ni le *refroidissement* ni la *jalousie*; *des hommes et des femmes qui se donneraient à plusieurs*, sans jamais cesser d'être l'un à l'autre, et dont l'amour serait au contraire, comme un divin *Banquet* augmentant de magnificence en raison du nombre et du choix des convives.

Ainsi parlait Duveyrier. Le Père-Suprême était encore plus impudemment explicite.

Nous ne venons pas comme S. Paul, dire à la femme de se voiler et de se taire dans le temple. Son *verbe* et sa *chair* sont agréables à Dieu ; et si nous attendons d'elle comme l'Eglise, la modestie, la réserve, la pudeur, la délicatesse, la convenance, la constance, la durée, la méditation, la réflexion, la contemplation jusqu'à l'extase, nous savons aussi que Dieu a mis en elle l'amour du luxe, de l'éclat, du brillant, de la parure, le désir d'ambition et de gloire, la joie du bal, du concert, des fêtes et de leur pompeux spectacle, et les rêves d'une exaltation et d'un enthousiasme qui vont jusqu'au *délire*.

Or, Enfantin suivant rigoureusement les grands principes de négation du péché originel et de *Dieu est tout ce qui est*, prétendait que tout cela était bon, et qu'il fallait diviniser toutes ces choses. Pour en venir à bout, il voulait que le prêtre fût un composé de L'HOMME et de LA FEMME, et que l'un et l'autre usassent de tous leurs moyens pour pacifier l'humanité et la rendre heureuse.

Le prêtre et la prêtresse, disait-il, exercent leur ministère avec toute la puissance de leur *intelligence*, mais aussi de leur *beauté* ; car le sacerdoce de l'avenir ne mortifie point la chair comme le prêtre chrétien ; il ne voile point sa *face*, ne se couvre pas de cendres, et ne se déchire pas le *corps* à coups de discipline; il est BEAU autant que SAGE; il est BON. Il est aimé parce qu'il aime, et aussi parce qu'il est éclairé, raisonnable, sage, sensible, doux, patient, réfléchi; mais on l'aime encore, parce qu'en lui est la *grâce*, l'*élégance*, le goût, l'activité, l'ardeur, la gaîté; on l'aime, parce qu'il sait le prix d'une larme, mais aussi parce qu'il sent la puissance d'un *sourire*; car le sacerdoce de l'avenir n'est pas l'homme, c'est la FEMME ET L'HOMME... Tantôt le couple sacerdotal CALMERA l'ardeur immodérée de l'*intelligence*, ou MODÉRERA les appétits déréglés des *sens*; tantôt, au contraire, il RÉVEILLERA l'*intelligence* apathique, ou RÉCHAUFFERA les *sens* engourdis; car il connaît tout le charme de la *décence* et de la *pudeur*, mais aussi toute la grâce de l'*abandon* et de la

volupté.... — Et maintenant si l'on me demande quelle est la limite que je pose à l'influence que le prêtre et la prêtresse exercent sur les fidèles, je réponds : Moi, HOMME, moi SEUL, je n'en pose aucune. La femme parlera. La liberté pleine et entière que je lui offre avec toute la franchise de mon cœur d'homme, je veux qu'elle soit *libre* encore de me la refuser ou de ne l'accepter qu'en partie [1].

Ainsi les principes St.-Simoniens arrivaient à leurs dernières conséquences, et au lieu du progrès qu'ils avaient promis à l'humanité, ils la faisaient reculer jusqu'à cet état de nature animale qu'ils lui donnaient pour berceau. Aussi Rodrigues et Bazard encore, que leur qualité d'hommes mariés et pères de familles retenaient naturellement dans de certaines bornes, élevèrent la voix pour protester, et les journaux et les magistrats accoururent, pour sévir contre la nouvelle morale; mais aucun d'eux ne s'éleva à l'origine du mal. Nous qui avons mission non pas seulement de raconter froidement tant d'égaremens, mais encore d'en indiquer la cause et d'en prémunir les esprits droits, mais abusés par de fausses sciences, avant de citer les protestations des uns et les condamnations prononcées par les autres, nous allons prouver en peu de mots que la morale d'Enfantin découlait de ses principes; en sorte que si ceux qui s'éloignaient de lui étaient *plus moraux*, ils étaient en réalité moins *conséquens*.

Les St.-Simoniens soutenaient que Dieu est tout ce qui existe, la nature inanimée, aussi-bien que nous nature animée. Mais si Dieu est tout ce qui existe, tout est donc divin; dès lors où trouver dans un tout qui est divin, quelque chose qui soit *mal*, et par conséquent *défendue*, quelque chose qui ne soit pas *bonne*, et conséquemment permise? si Dieu est nous, comment pouvons-nous pécher? Dieu peut-il pécher? Il est la règle. Ne sommes-nous pas la règle aussi? La notion de *défense* et de *per-*

[1] *Extrait d'un des enseignemens de notre Père-Suprême Enfantin sur les relations de l'homme et de la femme. Globe* du 19 février 1832. — Dans le *Globe* du 3 avril, Joncière approuva l'*inceste* en déclarant que bientôt l'amour du frère pour la sœur serait *saint*. Il est vrai qu'une note qui parut le lendemain désapprouva ce principe et annonça qu'il n'avait été publié dans le journal, que parce que Barrault, chargé de la révision de la partie morale, n'avait pu s'en occuper. — Devant la cour d'assises, Duveyrier désavoua aussi le mot de *Banquet* appliqué au *mariage*; mais tout cela ne changeait rien aux *principes*.

mission renferme celle d'une loi faite par un être supérieur. Or, pour ceux qui nient toute communication entre Dieu et l'homme, toute révélation faite par le créateur à la créature, où trouvent-ils un être supérieur? De qui, par conséquent, peut venir une loi? D'ailleurs, une action faite contre la loi est un *péché*, une *chute*, une *erreur* de l'esprit, une *faiblesse* de la volonté, mais quand on nie la chute originaire, quand on dit que l'esprit de l'homme est droit par lui-même, et que sa volonté est forte et entière, comment reconnaître des péchés, des chutes, des erreurs?

On le voit donc, tout en voulant sortir des croyances de la religion chrétienne, Rodrigues et Bazard étaient forcés de lui emprunter toutes ses idées; tous leurs actes de protestation étaient des actes de foi chrétienne. On comprend maintenant pourquoi l'église catholique veille avec une sévérité si grande à la conservation du dogme : car on a beau soutenir que la morale en est indépendante; le dogme et la morale sont au contraire inséparablement unis; l'un s'appuie sur l'autre; aussi l'expérience prouve que dès que l'un est renversé, l'autre ne tarde pas à s'écrouler plus ou moins profondément. Ainsi plusieurs hérétiques avaient fait comme ces malheureux jeunes gens, ils avaient nié la faute originelle; ils avaient déclaré l'homme bon, et impeccable, et, comme eux, ils étaient arrivés à la communauté des femmes et à tous les désordres qui s'en suivent.

Ecoutons maintenant Rodrigues et Bazard protestant *chrétiennement* contre Enfantin. Ces deux hommes, mieux que personne, ont le droit de qualifier la morale et la croyance des St.-Simoniens.

Paris, 13 février 1832.

L'APPEL AUX FEMMES tel que l'a conçu *Enfantin*, et les théories morales qui s'y rattachent, ont fait naître entre *lui* et MOI un dissentiment formel qui a été plus ou moins connu de vous tous. Ce dissentiment vient de produire le résultat qui ne pouvait être évité que par la conversion d'Enfantin aux bases de la loi morale que j'ai proposées au sein du Collége de la religion Saint-Simonienne [1].

J'ai affirmé que dans la famille Saint-Simonienne *tout enfant devait pouvoir*

[1] Voir ma note sur le mariage et le divorce, du 17 octobre 1831, dans la *réunion générale*. (*Note d'Olinde Rodrigues.*) C'est celle dont nous avons parlé ci-dessus, page 329.

connaître son père. Enfantin a exprimé le vœu que la femme *seule fût appelée à s'expliquer sur cette grave question.*

Il a donc admis des cas de *promiscuité religieuse*, tandis que j'ai seulement admis *la sanction du divorce et la sanctification des secondes noces* comme l'unique combinaison qui pût à la fois satisfaire *tous* les légitimes penchans de l'homme et de la femme sous le rapport de leur association, aussi-bien que sous le rapport de la sanction réservée aux sentimens de famille. J'ai appelé la femme à nous révéler, d'après ces bases, la *loi des convenances.*

Enfantin a donc admis des *faits moraux* dans la *communauté des femmes.* Je les ai classés au nombre des *cas immoraux.*

Ce dissentiment sur les termes de l'appel aux femmes s'est même fait remarquer dans les rapprochemens qui ont été faits dans le *Globe* entre l'Orient et l'Occident, Satan et Dieu. Il aurait probablement éclaté en face du public le jour où les prédications ont été forcément suspendues.

Loin de s'apercevoir de l'effet funeste de cette aberration, au moment même où nous fondons le crédit Saint-Simonien, aberration qui s'explique assez d'ailleurs par la situation personnelle d'Enfantin, quant aux relations de famille, relativement aux sentimens d'époux et de père, Enfantin dont j'avais proclamé la haute *moralité* alors qu'il accomplissait l'œuvre la plus importante, le changement de la hiérarchie Enfantin-Bazard, a cru pouvoir déclarer *immoral* le premier disciple de Saint-Simon, en brisant ce jour même les liens hiérarchiques qui me rattachaient directement plusieurs fonctionnaires importans [1].

Cet acte *inexplicable* est pour moi le signal d'un progrès nouveau, l'*industrie* est appelée dans ma personne à *constituer* définitivement *la religion nouvelle.*

Saint-Simoniens !

Votre hiérarchie éprouve dans sa sommité un changement capital. L'héritier direct de Saint-Simon assume enfin sur lui *toute* la tâche que lui a confiée son Maître, il vous appelle tous, hommes et femmes, à fonder avec lui l'union des travailleurs pacifiques, au nom du NOUVEAU CHRISTIANISME, dernière parole, testament de SAINT-SIMON.

Olinde Rodrigues,

Chef de la religion Saint-Simonienne.

Bazard est encore plus dur et plus explicite dans le jugement qu'il porte sur l'œuvre d'Enfantin. Nous insérons encore sa lettre, quoiqu'un peu longue, parce qu'elle est la dernière pièce officielle de cet homme long-tems ardent Carbonaro, pape St.-Simonien, et que nous avons lieu de croire, comme nous le dirons, être mort dans des sentimens plus chrétiens.

[1] M. Rodrigues veut ici parler de la Procuration générale des Saint-Simoniens, qui lui fut enlevée par l'ordre d'Enfantin. (*N. du D.*)

A M. Michel Chevalier, *gérant du Globe.*

Paris, 19 février 1832.

Dans votre journal d'hier, il vous a plu de prononcer sur mon avenir et de me qualifier dans le présent. Je ne puis accepter vos jugemens.

Ma *mission* n'est point *accomplie*, c'est ce que vous reconnaîtrez bientôt, en déplorant, je l'espère, les vertiges et les égaremens qui ont si promptement compromis la vôtre, celle que je vous avais donnée et dans laquelle je vous ai guidé si long-tems.

Je sais que dans votre pensée le titre de *chrétien* est le plus outrageant que vous puissiez donner à ceux qui ne marchent point avec vous. Je ne m'en offense point assurément; cependant je dois le refuser, car il ne m'appartient pas : je suis il est vrai dans les voies préparées par le christianisme, mais en avant de cette grande religion, comme les chrétiens eux-mêmes se sont élevés autrefois au-dessus des religions antérieures, tout en se tenant dans la ligne qu'elles avaient projetée sur l'avenir.

Quant au titre de Saint-Simonien que vous vous attribuez, vous et votre chef, je vous le conteste : vous n'êtes pas Saint-Simonien. Mais ici je m'attends, d'après votre langage habituel, que vous allez me demander de vous dire non point ce que vous n'êtes pas, mais ce que vous êtes : j'y consens.

Ouvrez l'histoire, dont les enseignemens vous sont si nécessaires, comme le prouvent assez les emphatiques ignorances que chaque jour depuis trois mois vous débitez sur l'Orient, et vous verrez qu'à la fin des grandes époques de dissolution sociale, et lorsque le désordre est arrivé à son comble, il est rendu sensible à tous par deux grandes tentatives, dont l'une se produit dans la voie du MAL, l'autre dans la voie du BIEN ; la première ayant pour but de systématiser, d'organiser, de sanctifier tous les vices existans ; la seconde, de dégager du milieu de ces vices les germes d'avenir, les tendances progressives, pour les montrer à tous, les faire aimer de tous et constituer ainsi l'ordre nouveau que le monde réclame ; eh bien ! vous, vous êtes (involontairement, je veux le croire encore) la constatation du désordre dans la voie du MAL. *Voilà ce que vous êtes.*

En vous enlevant ainsi le titre de Saint-Simonien que vous vous attribuez, je commence l'accomplissement d'une tâche devenue aujourd'hui difficile, celle de tirer le nom de Saint-Simon, et les travaux que durant près de sept années nous avons accomplis sous son invocation, du discrédit où les ont jetés vos folies des trois derniers mois.

Je vous prie d'insérer ma lettre dans votre prochain numéro.

BAZARD.

Dans une brochure [1] qui parut le 1er mars suivant, Rodrigues revint encore à formuler ses prétentions à continuer la religion

[1] Le *disciple de St.-Simon aux St.-Simoniens* et au public, brochure de 28 p. Rodrigues avait commencé en outre à publier les œuvres de St.-Simon, mais il n'a fait paraître que les *deux premières livraisons*, formant deux vol.

nouvelle et ses vues sur le mariage. Il soutenait encore qu'il fallait se borner à admettre le *divorce*. Cependant il voulait que le mariage fût une union *religieuse*, défendait aux époux de le contracter *en voyant devant soi le divorce*, qu'il ne permettait que lorsque les deux époux ne se *sentaient plus le complément l'un de l'autre*. D'ailleurs Rodrigues admettait encore le prêtre et la prêtresse, et attendait, comme Enfantin, que la femme-Révélatrice vînt promulguer ce qui pouvait être permis entre le prêtre, la prêtresse et les fidèles, en un mot, comme il le dit lui-même, *révéler le code de la pudeur*.

Malgré les rudes attaques de Bazard et de Rodrigues, Enfantin, qui était logé au chef-lieu, et qui, en outre, disposait du *Globe*, de la correspondance et de la caisse, tint bon avec ceux qui lui étaient restés fidèles. Ceux-ci *acclamèrent* encore plus magnifiquement à leur *père*, se félicitèrent de ce que le *chrétien* représenté par Bazard, et le *juif* par Rodrigues, s'étaient séparés d'eux [1], et se glorifièrent de ce qu'ils possédaient enfin *un Dieu, une foi, un père*.

Comme on doit bien le penser la presse entière se souleva contre de semblables doctrines publiées de sang froid par des hommes de talent; ils furent accablés et de raisonnemens graves et de plaisanteries piquantes. Cependant, il faut le dire, les nouveaux apôtres ne restèrent pas sans parole devant cette société qui, toute dissolue qu'elle est, sans foi, sans religion, et presque sans morale pratique, faisait cependant la prude et jetait les hauts cris d'une pudeur alarmée; ils lui rappelèren

[1] Un des opposans, Abel Transon, leur prouvait cependant en ces termes, qu'ils ne vivaient encore que de la substance des doctrines chrétiennes et juives :

« Comme le père Enfantin *attend* la femme pour trouver avec l'homme la loi définitive, sous laquelle l'homme et la femme s'uniront et vivront dans une sainte égalité, et comme en attendant il impose à la famille St.-Simonienne la morale du monde extérieur, il en résulte en principe, comme cela est vérifié par le fait, que, par rapport à l'avenir, vous n'êtes pas plus dans l'*ère de la réalisation* qu'avant l'éloignement du P. Bazard ; vous avez seulement donné un peu plus d'extension à *vos œuvres Chrétiennes et Juives.* » *Simple écrit d'Abel Transon aux St.-Simoniens*, p. 10. — Abel Transon proposait ensuite à Enfantin de faire l'essai de la théorie de Charles Fourier sur l'association.

qu'elle lisait avec fureur les amours adultères dans ses romans, qu'elle allait applaudir l'adultère dans ses théâtres, qu'elle tolérait dans ses salons les femmes connues par leurs intrigues ou leur légèreté, qu'elle tolérait, approuvait, payait et patentait la prostitution, et que si elle éloignait d'elle les femmes avilies, elle admettait souvent dans ses alliances les hommes publiquement connus pour entretenir ces sortes de femmes.

On voit qu'ici le débat était encore entre le St.-Simonisme et le siècle, et que le christianisme était hors de cause; celui-ci était seulement accusé de n'avoir pas guéri ou prévenu tous ces désordres; mais le christianisme répondait par ses croyances, et leur disait qu'il n'avait jamais soutenu que l'homme fût *bon* et *saint* par lui-même, que d'ailleurs l'homme étant libre, tout cet état de la société s'expliquait très-facilement aux yeux du chrétien.

Cependant les discussions entre les trois principaux Pères du St.-Simonisme s'envenimaient de plus en plus. Par acte d'huissier, Rodrigues réclama la propriété exclusive de tous les ouvrages de St.-Simon, qu'il avait eus en *héritage* de son maître, et Bazard les deux volumes de l'*exposition* de la doctrine, qu'il assurait lui appartenir [1]. En vain le *Globe* leur reprocha de contrevenir à leurs principes sur l'*héritage* et la *propriété*, ils soutinrent leurs demandes.

Enfin, les 2 et 3 mars, Enfantin et Michel Chevalier furent de nouveau cités devant le juge d'instruction, et accusés d'*outrages à la morale publique*, d'attaques à la *propriété*, et de provocation au *renversement du gouvernement*.

Le choléra. — Conduite du Christianisme et du S.-Simonisme au milieu de ce fléau. — Détresse financière. — Retraite forcée à Ménilmontant. — Prise d'habit. — La police fait cesser les réunions.

A cette époque, vers la fin de mars 1832, une grande calamité vint fondre sur la France. Partie du fond de l'Asie, après avoir frappé du pied la Russie, touché de son aile Londres, la

[1] D'après Henri Fournel, *Bibliographie S.-Simonienne*, p. 69, le *fonds* de ces volumes aurait appartenu à tous les membres de la famille, l'*Exposition* du premier volume appartiendrait à Bazard, sauf les 5e et 15e séances d'O. Rodrigues et les 8e, 12e et 16e du Père; et la rédaction était due prin-

ville du matérialisme, le choléra vint s'abattre sur Paris, la ville de la propagande de la pensée, et la mit bientôt dans un état voisin du désespoir. La Religion déplore plus que personne les fléaux qui frappent les hommes; mais, plus que personne aussi elle est à l'aise, pour ainsi dire, au milieu des plus grands malheurs. Ils viennent de Dieu, parce que nous sommes coupables. Ils sont une punition pour les méchans ; pour les bons une épreuve, devant produire des récompenses au centuple; pour tous un avertissement que ce n'est point ici qu'est la patrie, et que nous devons en attendre, en chercher, en préparer une autre. D'une main elle s'approche du malade, lui offrant tous les remèdes de cette terre, de l'autre elle lui montre le Ciel, et en même tems cherche à faire entrer dans son âme la paix de la conscience, ce premier remède des maladies de l'homme, remède que la médecine commence à reconnaître, en avouant que la Religion seule sait le préparer et l'administrer par la main de ses prêtres et de ses sœurs. Tel se montra le Christianisme au milieu de ce choléra, qui mit bientôt en défaut l'art et la science, jusqu'au point que l'un des maîtres (M. Broussais), alla jusqu'à assurer que pas un de ceux qui avaient été frappés du véritable choléra ne put être guéri.

Le St.-Simonisme était appelé aussi à se montrer, et à faire ses preuves. Le moment était critique ; le Ciel semblait faire un défi. Tandis que les nouveaux apôtres niaient que le mal existât sur la terre, et disaient aux hommes qu'il ne dépendait que de leur volonté d'être heureux et prospères, voilà que l'humanité elle-même, saisie aux entrailles, poussait un immense cri de désespoir sous la main qui la torturait.

Que firent les St.-Simoniens? ils payèrent d'audace : sans rétracter aucun de leurs principes, ils rejettent sur la société actuelle la misère du peuple, et conseillent au gouvernement de *décréter la guérison et le bonheur du peuple*, par un acte extra-légal; à cet effet, ils demandent qu'on fasse exécuter de grands travaux, qui puissent à la fois fortement agir sur l'*imagination*, satisfaire l'*amour du grand*, le *désir du beau*, et calmer en même

cipalement à Carnot, Fournel et Duveyrier. — Pour le 2e vol., l'*Exposition* est encore de Bazard et la *Rédaction* de Carnot, sauf les 12e et 13e séances toutes de Bazard.

tems la misère [1]; pour cela, ils proposent d'embrigader tout le peuple en travailleurs; puis que la vieille cité de Paris soit détruite et reconstruite à neuf; qu'on perce une grande rue du Louvre à la Bastille, et qu'on réalise la distribution générale des eaux de Paris; que l'on fasse commencer aux barrières les chemins de fer qui doivent réunir le Hâvre à Marseille, Nantes à Strasbourg; qu'on dessèche les marais, et qu'on plante les Landes. Tels étaient les travaux à exécuter. Quant aux fêtes, l'ouverture des travaux et leur inauguration devaient se faire avec le plus de pompe et au milieu des fêtes publiques.

Tous les corps de l'état viendraient avec leurs insignes prêcher d'exemple Le roi et sa famille, les ministres, le conseil d'état, la cour de cassation, la cour royale, ce qui reste des deux chambres, y apparaîtraient fréquemment, et manieraient la pelle et la pioche. Le vieux Lafayette y assisterait certainement plusieurs heures par jour. Les régimens viendraient y faire leur service en grande tenue avec leur musique. Les escouades de travailleurs seraient commandées par des ingénieurs des ponts et chaussées et les mines, par les éléves de l'école polytechnique, tous en grand uniforme. Le canon marquerait le commencement et la fin de la journée, et sonnerait les heures; des spectacles seraient échelonnés de distance en distance, et les meilleurs acteurs tiendraient à honneur d'y paraître Les femmes les plus brillantes se mêleraient aux travailleurs pour les encourager. *La population devenue ainsi exaltée et fière serait certainement invulnérable au choléra ! ! !* [2]

A cette même époque le Père-Suprême, pour joindre l'exemple au précepte, recevait dans ses salons de la rue Monsigny, et donnait des bals et des soirées, où se réunissaient les amis et les curieux de l'un et de l'autre sexe. Les apôtres allaient en outre en ville visiter les lecteurs du *Globe*, écrivaient en province pour s'assurer des croyances de ceux à qui il était adressé, se montraient sur les places publiques, aux lieux de réunion et au théâtre; partout ils affectaient confiance et espérance, et semblables au cadavre galvanisé, ils se remuaient quoiqu'ils fussent morts.

Cependant leurs ressources touchaient à leur terme. Déjà, dès le mois de mars, ils avaient exposé que leurs dépenses s'étaient élevées à 138,111 fr. 68 c., sur lesquels il fallait compter 62,046 fr., provenant des remboursemens qu'ils avaient été obligés de faire aux fidèles, en qui la foi avait manqué et s'étaient

[1] *Globe* du 2 avril. — [2] *Globe* du 11 avril.

retirés de la société. Les recettes avaient été nulles. Le 16 mars, Rodrigues fit mettre le scellé sur la caisse, l'argenterie, les meubles et la bibliothèque d'Enfantin, ce qui dut nécessairement couper court à la distribution de leurs brochures, dont ils inondaient Paris et les provinces [1].

Dans le même rapport, Michel Chevalier sonnait la cloche d'alarme, en annonçant que depuis long-tems ils vivaient au jour le jour, comme de vrais prolétaires, ne sachant s'ils pourraient le lendemain payer les frais de poste de leur journal, le

[1] D'après un tableau placé à la fin du *Procès*, leurs publications de 1830 à 1832 avaient été de 226,500 brochures, qui comprenaient 1,114,240 feuilles, ou 17,827,840 pages; sans compter l'*Organisateur*, ni le *Globe*, long-tems distribués à 4,000 exemplaires!!

Voici le titre de ces écrits : Exposition de la doctrine de S.-Simon, 1re année, vol. in-8°, 3e édition, 1830 — 1831. — Lettre au président de la chambre des députés, 1830. — Nouveau Christianisme. Lettres d'Eugène Rodrigues. —Education du genre humain de Lessing, 1831. — Exposition de la doctrine de S.-Simon, 2e année. — Aux artistes, par Barrault. — Aux élèves de l'école polytechnique, par Abel Transon. — Economie politique du Père. — Aux industriels; Lettres sur la législation dans ses rapports avec l'industrie et la propriété, par Decourdemanche. — Résumé de l'exposition par H. Carnot. — Enseignement central, par Jules Lechevalier. — Tableau synoptique de la religion St.-Simonienne. — Enseignement central par H. Carnot. — La presse, par M. Chevalier. — Prédication sur l'art par Barrault. — Communion générale. — Un ouvrier aux ouvriers, par Haspott. — Pétition d'un prolétaire, par Bérenger. —Projet de discours de la couronne; moyen de supprimer les impôts du sel, etc., par M. Chevalier et E. Péreire. — Appel, par Olinde Rodrigues. — Est-ce légalement que la police a fait fermer la salle Taitbout, par Decourdemanche. — Cérémonie du 27 novembre (installation d'Enfantin et de Rodrigues). — Question sur l'hérédité, par H. Fournel. — Parti politique des travailleurs, par le Père.—Rapport aux Pères-Suprêmes, par d'Eichthal et Flachat. — Lettre du P. sur le calme à Peiffer. — Evènemens de Lyon. — Enseignement des ouvriers. — Système méditerranéen, par M. Chevalier. — Recueil de prédications, 2 vol. in-8°. — Politique européenne, par M. Chevalier. — Industrie et finances, par J. Péreire. — Affranchissement des femmes, par Abel Transon.— Allocution de Laurent. — Poursuites dirigées contre le Père. — Prophétie. — Politique industrielle et système de la Méditerranée. — A tous. — Morale du Père. — Réunion de la famille.— Retraite de Ménilmontant. — Ouverture des travaux du temple. — Mort de Talabot. — Le Père à Fournel, apôtre. — Feuilles populaires. — Procès, 2 vol. — Tous ces ouvrages n'étaient le plus souvent que des articles de quelques pages extraits du *Globe* ou de l'*Organisateur*. Voir au surplus la *Bibliographie St.-Simonienne* d'Henri Fournel, vol. in-8.

pain de leur nourriture, et cependant il fallait 150 mille francs pour les frais du mois.

En vain appel fut fait aux grands propriétaires, aux banquiers, aux philantropes, aux femmes libres et émancipées par eux. En vain ils se montraient remplis d'espérances, assurant qu'il *était impossible* qu'une personne *magnifiquement privilégiée de l'héritage*, ne vînt se vouer à leur œuvre; cette personne ne vint pas, et force fut de laisser parler leur silence et d'effectuer une retraite subite.

Cependant Enfantin chercha à couvrir cette retraite forcée, des apparences d'une détermination libre et calculée. Bien plus, il essaya de parodier un des actes de la vie de Jésus. Ainsi ce fut le vendredi-saint 20 avril qu'il annonça en ces termes sa retraite dans une proclamation adressée AU MONDE :

Moi, père de la famille nouvelle, avant de commander le silence à la voix [1] qui chaque jour annonce au monde qui NOUS SOMMES, je veux qu'elle dise qui JE SUIS.

Dieu m'a donné mission d'appeler le *prolétaire* et la *femme* à une destinée nouvelle; — De faire entrer dans la *sainte famille humaine*, tous ceux qui jusqu'ici en ont été *exclus*, ou seulement y ont été traités comme *mineurs*; — De *réaliser* l'association universelle que les cris de *liberté*, poussés par tous les esclaves, femmes ou prolétaires, appellent depuis la naissance du monde.... — Une phase de ma vie est aujourd'hui accomplie. J'ai *parlé*, je veux *agir*. Mais j'ai besoin pendant quelques tems de repos et de silence. — Une nombreuse famille m'entoure; l'*apostolat* est fondé; — Je prends *quarante* de mes fils avec moi, je confie à mes autres enfans le soin de continuer notre œuvre dans le monde, et je me retire... Ce jour où je parle est grand depuis 18 siècles dans le monde; en ce jour est mort le *divin libérateur* DES ESCLAVES. — Pour en consacrer l'anniversaire, que notre sainte retraite commence, et que du milieu de nous la dernière trace du *servage*, la DOMESTICITÉ disparaisse.

Tels furent les adieux d'Enfantin; Barrault fit aussi les siens dans un discours emphatique, où l'on remarque les passages suivans :

Enfantin est le *messie de Dieu*, le *roi des nations*, dans lequel ses fils l'exaltent aujourd'hui, et la terre doit l'exalter un jour. — Le monde *voit son Christ et ne le connaît pas*; c'est pourquoi il se retire avec ses apôtres du milieu de vous. — Notre *Verbe* est au milieu de vous; vous l'*incarnerez* en vous. — Le monde est à nous. — Un homme se lèvera qui a un front de *roi* et des en-

[1] Le *Globe* qui cessa ses publications le jour même.

trailles de *peuple*, parce qu'il a le cœur d'un *prêtre*, et cet homme est *notre Père*.

Mais avant de se retirer, Enfantin fonda un collége de 10 apôtres, lequel était composé de Michel Chevalier, Duveyrier, Fournel, Bouffard, Lambert, Barrault, d'Eichthal, Hoart, Talabot et Stéphane Flachat; ceux-ci, au nom du père, convoquèrent toute la famille St.-Simonienne, pour une grande solennité, celle de la sortie de la retraite, laquelle devait s'effectuer 40 jours après le 1er juin.

Le lieu de leur retraite fut à Ménilmontant, au-dessous de Montmartre, dans une maison de campagne appartenant à Enfantin. Les nouveaux apôtres y firent un essai de l'organisation de la société, selon la *capacité* et selon le *mérite*. Il est inutile de rappeler ici les différentes fonctions confiées à chacun d'eux, il suffit de dire qu'ils y vécurent sans domestiques, et par conséquent, qu'ils les remplirent toutes avec une fidélité tournée par les journaux en ridicule. Ils y vivaient d'ailleurs par la volonté d'Enfantin, dans la continence, occupés de travail, de méditations St.-Simoniennes, et même de la lecture de la *vie des Saints* du christianisme.

Cette retraite dura jusqu'au 6 juin, jour célèbre, pendant lequel les républicains et le gouvernement se battirent dans Paris. Ce fut le jour qu'Enfantin choisit pour la prise du nouvel habit, sous lequel les St.-Simoniens devaient se révéler au monde et lui donner l'exemple du travail.

Trente personnes prirent cet habit que nous avons décrit en tête du premier article, et qui avait été inventé en grande partie par Talabot. La cérémonie exécutée, sous une pluie battante et au bruit du tonnerre et du canon, eut quelque chose d'imposant; nous n'en citerons que le passage suivant, qui nous apprend deux des côtés symboliques de cette secte.

Nous avons dit que le gilet se boutonnait seulement par derrière, comme le corset des femmes, le Père en attachant à l'un d'eux le premier bouton, dit :

Ce gilet est le symbole de la *fraternité*; on ne peut le revêtir à moins d'être assisté d'un de ses frères.... Il a l'avantage de rappeler chaque fois au sentiment de l'*association*... Mes enfans, je ne vous embrasse plus désormais; nous avons à nous donner entre nous le signe caractéristique de la *paternité*, du *patronage*, de la *fraternité*. — Viens, Holstein. — (Il reçoit dans la *main*

droite la *main droite* d'Holstein, et il lui pose la *main gauche* sur l'*épaule droite.*) Voilà le signe de la *paternité.* — (Il présente *croisées* la *gauche* au-dessus de la *droite*, les mains à Holstein. Celui-ci les saisit de ses *mains croisées* dans le même ordre.) Voilà le signe du *patronage.* — (Il unit sa *main droite* à la *main droite* d'Holstein : Il pose sa *main gauche* sur l'*épaule droite* d'Holstein, dont il reçoit la *main gauche* sur son *épaule droite.*) Voilà le signe de la *fraternité* [1].

A dater de ce jour, et deux fois la semaine, le mercredi et le dimanche, leur porte fut ouverte aux fidèles et aux curieux. La foule qui circulait partout, les considérait occupés de travaux domestiques, prenant leurs repas, se promenant deux à deux, ou réunis en groupes, sereins, rayonnans, les yeux exaltés, ou bien chantant des cantiques sur un ton grave et quelque peu monotone. Il n'en fallait pas tant pour piquer la curiosité des désœuvrés de Paris. Aussi la foule devint bientôt si grande que la police se crut encore obligée d'intervenir. Le 1er juillet, après une grande cérémonie, où au milieu de la foule assemblée, les St.-Simoniens avaient commencé les *travaux du temple*, en faisant quelques ouvrages de terrassement dans *leur jardin*, une brigade de gendarmerie fut placée devant leur porte avec défense de laisser entrer d'autres personnes que celles qui habitaient la maison [2].

Procès en cour d'assises. — Refus de prêter serment. — Discours des apôtres. — Nullité d'Enfantin. — Condamnation.

Enfin arriva le 27 août, jour assigné pour la comparution d'Enfantin, de M. Chevalier, de Duveyrier, de Barrault et de Rodrigues, devant la cour d'assises, sous la prévention pour le Père, Duveyrier et M. Chevalier, d'avoir prononcé ou publié des discours *outrageans à la morale publique et aux bonnes mœurs*, et de plus pour le Père, Rodrigues, Barrault et Chevalier, d'avoir fait partie d'une *réunion de plus de* 20 *personnes* [3].

Enfantin essaya de faire de ce jour une solennité, mais ce ne fut guère qu'une parade sifflée par les personnes qui le virent passer. A cet effet, il se rendit au palais au milieu de ses dis-

1 *Retraite à Ménilmontant*, p. 12.

2 Voir *ouverture des travaux du Temple*, brochure de 27 p.

3 Le délit relatif à l'*Emprunt* fut porté devant la police correctionnelle, le 19 octobre suivant, et se termina par un acquittement.

ciples, tous en costume, et rangés sur deux colonnes [1]. Quoique les femmes ne fussent pas encore *classées*, il avait à sa droite Cécile Fournel et à sa gauche Aglaé St.-Hilaire, qu'il avait choisies pour conseil, et que le président refusa d'admettre comme telles. Comme on peut le croire, la salle d'audience fut encombrée; mais Enfantin gâta son affaire par la tournure qu'il fit prendre aux débats; il fut cause qu'aucun des membres de la famille ne fut entendu comme témoin.

[1] La famille St.-Simonienne se composait alors de 36 membres. Nous allons en donner ici la liste exacte, laquelle rectifiera quelques erreurs commises dans la première, et nous apprendra quels sont ceux qui sont restés fidèles à Enfantin jusqu'à la fin, ou qui revinrent à lui après l'avoir abandonné, lors de a scission de Bazard.

Enfantin (Barthélemy-Prosper), ex-élève de l'Ecole Polytechnique, ex-employé de la caisse hypothécaire, âgé de 36 ans. — Barrault (Emile), ex-avocat, 33 ans.—Bertrand (Victor), de Metz, 20 ans.—Broet (Auguste), 20 ans. — Bruneau (Michel), ancien élève de l'Ecole Polytechnique, ex-capitaine d'état-major, 38 ans.—Cayol (Casimir), ex-commis négociant de Marseille, 32 ans.—Chevalier (Auguste), ex-élève de l'école normale, licencié ès-sciences, 23 ans. — Chevalier (Michel), ex-élève de l'Ecole Pylytechnique, ex-ingénieur des mines. — David (Félicien), ancien compositeur, élève du Conservatoire, 22 ans.— Eichthal (Gustave de), ex-rédacteur du *Globe*, 28 ans. — Desessarts (Louis), ex-voyageur du commerce, 23 ans. — Desloges (Michel), ex-garçon boucher, 33 ans. —Duguet (Charl.-Antoine), ex-avocat, 33 ans. — Duveyrier (Charles), ex-professeur à Sorrèze, 29 ans.—Hoart (Denis-Pierre) ex-élève de l'Ecole Polytechnique, ex-capitaine d'artillerie, 37 ans. — Holstein (René), ex-négociant, 34 ans. — Justus (Paul), peintre, 26 ans. — Lambert (Charles), ex-élève de l'Ecole Polytechnique, ex-ingénieur des mines, 28 ans. — Machereau (Joseph), fils de portier, peintre, 30 ans. — Massol (Alexandre), 26 ans.— Mercier (Victor) ex-rédacteur du *Globe*, 24 ans. — Ollivier (Antoine) ex-cultivateur, 27 ans. — Pennekere (Charles), ex-courtier en librairie, 36 ans.—Petit (Alexis), ex-avocat. 27 ans.—Pouyat (Edouard), ex-rédacteur du *Globe*, 20 ans.—Raymond (Bonheure), peintre, 36 ans.— Retouret (Moïse) 22 ans. — Ribes (Antoine), ex-avocat, 29 ans. — Rigaud (Adolphe), docteur médecin, 28 ans.—Rochette (Paul), ex-rédacteur du *Globe*, 27 ans.—Rogé (Dominique-Tajan), musicien, 29 ans.—Rousseau (René), ex-agriculteur, 28 ans. —Simon (Léon), docteur médecin, 34 ans. — Terson (Jean) ex-prêtre, 30 ans. — Tochè (Jules), ex-agriculteur, 24 ans. — Tourneux (Félix), ex-élève de l'Ecole Polytechnique, ex-officier d'artillerie, 20 ans.—Urbain (Thomas), homme de couleur, 20 ans.

Fournel (Henri), ex-élève de l'école polytechnique, ex-ingénieur des mines, etc., âgé de 34 ans; Flachat (Stéphane), ex-ingénieur civil, âgé de 32 ans, et Lemonnier (Charles), ex professeur à Sorrèze, étaient alors chargés des affaires extérieures de la famille.

Interrogé par M. le président, il répondit qu'il était LE PÈRE, LE PÈRE SUPRÊME, LE PÈRE DE L'HUMANITÉ, LA LOI VIVANTE [1]. La première difficulté s'éleva sur le serment; la formule du Code est *de parler sans haine, de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.* — Les St.-Simoniens voulaient qu'il fût ajouté à cette formule qu'ils prêtaient serment *devant Dieu* et *devant les hommes.* — D'autre part, ils ne consentaient à prêter serment qu'avec la *permission du Père.* Mais le président ne voulut pas changer la formule; et l'avocat-général s'opposa à un serment qui n'était prêté qu'avec l'autorisation d'un homme qui se disait la *loi vivante.* Aucun des témoins ne fut donc entendu ; mais l'oubli ou plutôt l'indifférence que le Code affecte pour le saint nom de Dieu, ressortit avec évidence, et fut reproché avec justice aux magistrats.

Après le réquisitoire de M. Delapalme, avocat-général, Olinde Rodrigues, Léon Simon, Chevalier, Lambert, Duveyrier, Barrault et Enfantin prirent successivement la parole. Nous l'avouons, il y eut de beaux mouvemens d'éloquence dans la parole de plusieurs d'entre eux; mais ce fut toujours lorsque, se plaçant sur le terrain du Christianisme, ils reprochèrent à la société ses vices, son incrédulité, son indifférence, ses mœurs corrompues. C'est ainsi que tout l'auditoire fut remué, lorsque Michel Chevalier, montrant de la main la toile verte qui, depuis 1830, cachait la figure du Christ, fit aux jurés et aux juges l'apostrophe suivante :

Le Catholicisme, Messieurs, il y a ici un symbole de sa puissance actuelle. Le Catholicisme moderne, c'est ce tableau que vous avez sous les yeux : il est voilé ; et, chose étrange, ce sont ceux qui en le voilant ont répudié leur religion sans la remplacer par une autre, ce sont eux qui s'érigent aujourd'hui en arbitres des consciences, et viennent affirmer que nous ne sommes pas une religion ; mais il s'est passé quinze siècles pendant lesquels le Christianisme, pour le bonheur du monde, n'était pas voilé ni chassé de la politique. Quand des hordes barbares se pressant les unes les autres en longue et frémissante traînée, depuis les steppes d'Asie, l'Oural et l'Altaï jusqu'au Rhin, inondèrent l'Europe occidentale et méridionale, qui est allé à eux, et les a civilisés? — Le Christianisme. — Qui s'est porté médiateur entre les

[1] Dans la plaidoirie, Lambert l'appela *la manifestation la plus élevée de Dieu dans l'humanité.*

brutaux conquérans, Goths, Vandales, Suèves, Alains, Bourguignons, Saxons, Francs, Hérules, Huns, et les peuples conquis? — Le clergé et surtout l'épiscopat catholique. — Quel est l'homme devant lequel s'est arrêté, saisi de respect, Attila, le fléau de Dieu? — Ce fut un pape chrétien, ce fut S. Léon. — Si le Christianisme n'eût pas fait de politique, si les évêques ne se fussent pas mêlés du temporel, c'en était fait de la civilisation, le genre humain eût rétrogradé jusqu'à Nembrod. L'histoire de l'origine de la monarchie francaise en particulier est tout entière dans ce mot d'un savant historien anglais : *Le royaume de France est un royaume fait par des évêques* [1].

Au reproche d'immoralité, Duveyrier répondit :

MM. les députés, personnages graves, dont l'autorité ne peut être récusée par les jurés, ont voté cette même année, en une séance, *moins de* 800 *mille francs* aux évêques, et près d'*un million* à l'Opéra. Ceci mérite réflexion, car l'Opéra est un spectacle éminemment sensuel, de nature à *réveiller et réchauffer les sens*, quand par fois, sous l'influence d'une œuvre triste et monotone, ils se sont endormis; et l'Opéra, sans doute, est du goût de bien des gens, puisque les députés, dans la grande gamelle du budget, font une plus large part à ses danseuses et à ses chanteresses qu'aux évêques du royaume entier [1].

Enfin, en réponse aux attaques de l'avocat-général contre la morale qu'ils voulaient introduire dans les relations de l'homme et de la femme, Barrault traçait le tableau suivant d'*un mariage du siècle* :

Là l'époux et l'épouse le plus ordinairement s'achètent ; là l'homme et la femme, recommandés par leurs avantages personnels, leur position, leur fortune, leurs *espérances*, sont à l'enchère : aux plus offrans l'adjudication ! Il y a pour ce trafic, sur la place, dans les études, dans les salons, des bureaux de commission et de courtage. Titres sonores, naissance obscure, biens sans hypothèque, propriétés grévées, réputation intacte, renom effleuré, vertus, vices, grâces du corps, imperfections secrètes ou notoires, âge des parens détenteurs d'une succession impatiemment attendue, nombre des co-partageans, santé robuste ou valétudinaire des uns et des autres, tout se compte, s'estime, se pèse. Tour à tour on surfait, on rabat, on marchande, on affecte le dédain de l'objet en vente, on sait où trouver mieux, on laisse partir, on rappelle, on s'accorde, on s'embrasse, chacun souriant tout bas de sa bonne affaire? La vieillesse et la jeunesse, la laideur et la beauté, l'esprit et la sottise, les penchans les plus antipathiques ou les plus indifférens; pourvu que l'or répare ces défauts d'harmonie, osent s'allier entre eux sans rougir de leur mutuelle tromperie et de leur sordide vénalité. Là, le notaire est le grand pontife du

[1] *Procès des St.-Simoniens*, p. 138.

[2] *Idem* p. 183. — Duveyrier, dans ce discours, assura qu'il était, *lui, plus grand que St. Jean le précurseur !!*

mariage; la signature du contrat en est la cérémonie la plus imposante ; le reste n'est rien que pure formalité. Le mariage est publiquement entré dans le domaine des spéculations, et tout cela passe pour raisonnable, décent, honnête; en agir autrement, c'est heurter la sagesse commune par un cynisme de passion et de folie [1].

Nous le répétons, il y eut de la verve, du feu et de l'éloquence dans ces apôtres, qui aussi retinrent 30 heures la parole, comme le leur reprocha le président.

Mais il n'en fut pas de même d'Enfantin. Jamais chef de secte ne se montra plus faible et plus nul au jour de ses solennités. Il annonça d'abord qu'il ne venait pas se défendre ni se justifier, mais *enseigner ;* puis il s'attacha à démontrer aux jurés qu'ils ne comprenaient pas ce que c'est que d'être *religieux*, conséquemment qu'ils ne pouvaient le *juger*; d'ailleurs, il soutint et expliqua sa *morale.* Mais ses paroles furent diffuses, incohérentes, froides, prononcées sans action, sans conviction, sans inspiration. Après chaque phrase il s'arrêtait, puis promenait fièrement ses regards sur les juges, sur les jurés, sur l'auditoire ; et comme le président s'en étonnait, il répondit : « Je désire apprendre à M. l'avocat-général l'influence puis» sante de la *forme*, de la *chair*, des *sens*, et pour cela lui faire » sentir celle du regard, car je crois révéler toute une pensée » sur ma *figure.* » Puis il allégua qu'il avait besoin de s'inspirer de la vue des assistans ; mais jamais inspiration ne fut plus infructueuse. Enfantin oublia, en cette occasion, que lorsque les chefs de secte ont joué les inspirés, c'est que leur inspiration était préparée de longue main, en sorte qu'ils étaient assurés qu'elle ne leur manquerait pas. Malheureusement, il n'avait pas pris les mêmes précautions; et rien, dans ses paroles, dans ses actions et dans ses gestes, ne répondit à ce que les curieux attendaient de lui.

Celui aussi qui se montra bien au-dessous de son rôle, ce fut l'avocat-général, M. Delapalme. Rien de grand, de profond ou d'éloquent dans ses paroles. On le croira sans peine, quand on saura que la plus grande partie de sa réplique fut consacrée à prouver aux St.-Simoniens qu'ils n'étaient que des *Jésuites.*

[1] *Idem*, p. 207.

Les débats durèrent deux jours : le jugement prononcé le 28 condamna Enfantin, Duveyrier et Michel Chevalier à un an de prison et à 100 fr. d'amende, comme coupables d'*outrages aux bonnes mœurs, et d'avoir formé des réunions de plus de* 20 *personnes ;* Rodrigues et Barrault, coupables seulement sur le dernier chef, ne furent condamnés qu'à 50 fr. d'amende.

Appel fut fait de ce jugement ; mais la Cour de cassation le confirma purement et simplement, le 15 décembre, et Enfantin, Michel Chevalier et Duveyrier durent se constituer prisonniers.

Nous terminons ici ce second article ; dans le suivant, nous ferons connaître le sort des apôtres pendant l'emprisonnement d'Enfantin ; leurs missions en France, à Constantinople et en Egypte. Puis nous essaierons de faire une revue de la plupart des hommes qui ont fait partie plus ou moins long-tems de cette secte, et de dire ce qu'ils sont maintenant, et surtout quels sont ceux qui sont revenus au Catholicisme.

A. B.



Revue de quelques ouvrages scientifiques.

תורת משה,

LE PENTATEUQUE,

AVEC UNE TRADUCTION FRANÇAISE ET DES NOTES PHILOLOGIQUES[1];

PAR J.-B. GLAIRE,
Professeur d'hébreu à la faculté de théologie de Paris,
ET M. FRANCK,
Membres de la Société Asiatique de Paris.

Etablissement de cours de langue hébraïque dans les séminaires. — Efforts de M. l'abbé Glaire pour cette étude de l'hébreu. — Avantages de cette étude. — Beauté du *Pentateuque* de M. Glaire. — Discussion d'un passage. — Mérite de la traduction.

Nous avons déjà parlé plusieurs fois de M. l'abbé Glaire, et des services qu'il a rendus aux lettres saintes, par la publication de sa *Grammaire hébraïque et chaldaïque* et de son *Lexicon hebraïco-chaldaicon*[2]. Dès-lors nous avions annoncé que nous aurions encore à parler de lui, et à signaler ses efforts pour répandre en France, surtout dans le Clergé, le goût de la langue sainte, et en faciliter l'étude. Nous ne nous sommes pas trompés dans nos espérances. Depuis lors M. l'abbé Glaire entretient

[1] 5 vol. in-8°, papier grand-raisin satiné, chez Dondey-Dupré, rue Vivienne, n° 8, et chez J.-J. Blaise, rue Férou-St.-Sulpice, N° 24: prix; 7 fr. 50 c. le volume. La *Genèse* est en vente, et l'*Exode* ne tardera pas à paraître.

[2] Voir ce que nous avons dit de ces deux ouvrages, et de la méthode que nous avons conseillée pour apprendre l'hébreu, dans notre n° 26, tom. v, p. 139, et l'article intitulé *Utilité des Langues orientales par rapport à la Religion*, dans le N° 27, même vol., p. 219 de la 1re et 223 de la 2e édition des *Annales*.

dans la maison même de Saint-Sulpice de Paris, une sorte d'*école normale d'hébreu*, où étudient non-seulement MM. les Ecclésiastiques du diocèse de Paris, mais encore plusieurs jeunes prêtres destinés à aller professer cette langue dans les séminaires de province. Nos lecteurs n'apprendront pas sans plaisir que *vingt* diocèses sont déjà dotés de *chaires hébraïques*, chaires dues seulement, comme on le voit, au zèle éclairé des évêques ou des supérieurs de ces maisons, et soutenues par l'ardeur et le dévoûment de quelques jeunes prêtres. Nous aimons à signaler ce service rendu à l'enseignement ecclésiastique; car tout ce qui tend à répandre la science, tend aussi puissamment, selon nous, à relever la religion aux yeux des peuples, et par conséquent, à la faire aimer davantage d'une génération qui ne la connaît pas, et qui la calomnie encore trop souvent en calomniant la science de ses prêtres. La langue sainte n'est pas seulement utile pour l'interprétation de plusieurs points critiques de la Bible, pour la connaissance de presque toutes les langues orientales; elle l'est encore pour le prêtre de paroisse, consacré à la prière et à l'instruction de son petit troupeau, car on ne saurait croire combien l'analyse la traduction, l'usage de la langue sainte, font découvrir de beautés dans la révélation de Dieu. On dirait qu'à mesure que l'on travaille sur la langue sainte, la parole de Dieu, qu'elle exprime, s'échauffe et s'embrase, de manière que l'on est constamment ébloui des nombreuses étincelles qui s'en échappent, brillantes et brûlantes d'un feu vraiment divin. Nous le disons sans hésitation, nous n'avons pas rencontré une seule personne qui se soit livrée pendant quelque tems à cette étude, qui n'ait fait l'épreuve de ce que nous disons ici, et qui ne s'y soit attachée avec un charme inexprimable.

Quant au parti que l'on peut en tirer pour la preuve de nos croyances, nous renvoyons au travail si curieux et si neuf de M. Rossignol, que nous avons inséré sous le titre de : *Chute de l'homme et principaux dogmes bibliques, prouvés par des monumens plus anciens que la Bible* [1].

Pour revenir à M. l'abbé Glaire et à ses travaux sur la langue sainte, nous ajouterons que, depuis notre dernier arti-

[1] Voir cet article dans le N° 56, tom. x, p. 110 des *Annales*.

cle, il a publié d'abord une *Chrestomatie hébraïque* [1], contenant des exemples propres à ceux qui commencent l'étude de cette langue ; maintenant il vient d'entreprendre la publication du texte et de la version française du *Pentateuque ;* et c'est l'ouvrage que nous annonçons en ce moment.

Nous louerons d'abord la beauté des caractères hébraïques, le soin et la minutieuse exactitude avec lesquels ont été corrigées les épreuves, œuvre difficile pour les *points voyelles* qui accompagnent cette édition. Nous louerons encore la beauté du texte français et la blancheur du papier, toutes choses qui sont à noter dans un ouvrage comme celui que nous annonçons.

Des notes philologiques et historiques, nombreuses et bien choisies, sont ajoutées à la fin de chaque chapitre, toutes les fois que le sens est obscur, ou que la traduction s'éloigne des versions ordinaires.

Il nous est impossible, dans le rapide examen que nous avons fait de cet ouvrage, de discuter le mérite de chaque note et de chaque explication. D'ailleurs, nous n'avons pas assez de confiance en nous-mêmes pour émettre quelques doutes et quelques dissentimens qui nous sont survenus à notre première lecture, en opposition avec le jugement de deux hommes qui font de l'hébreu l'étude spéciale de leur vie, et qui sont passés maîtres en présence de l'Europe. Cependant nous ne pouvons résister au désir, et nous pouvons dire au devoir de mettre ici sous les yeux de nos lecteurs la traduction nouvelle qui est donnée du premier verset de la Genèse ; nous la ferons suivre de la *note* qui y est jointe pour la justifier. Nous laisserons ensuite aux commentateurs de la Bible le soin de juger de la valeur de la traduction et des preuves.

La Genèse commence par ces mots :

בראשית ברא אלהים את השמים ואת הארץ.

La Vulgate les a traduits par *in principio creavit Deus cœlum et terram*, et la plupart des traductions portent : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre ;* cependant MM. Glaire et Frank ont traduit :

[1] 1 vol. in 8°, prix : 4 fr., chez les mêmes libraires que le *Pentateuque*.

« *Lorsque Dieu commença à créer le ciel et la terre*, » et voici comment ils prouvent la nécessité de cette traduction :

« L'expression בראשית ne se trouve jamais dans la Bible sans » être suivie d'un complément, et c'est pourquoi nous en avons » fait dépendre le deuxième verset. La traduction ordinaire de » cette expression *au commencement* est inexacte ; les Septante » n'ont pas commis cette faute ; ils ont rendu l'hébreu qui n'est » pas déterminé par l'article ἐν ἀρχῇ *dans un commencement.* » Onkelos a traduit בקדמין, *dans les tems anciens* : enfin le tra- » ducteur arabe, en rendant par une phrase qui signifie le *com-* » *mencement de ce que Dieu créa*, a compris aussi que בראשית était » en construction.

» Au reste, cette manière de réduire en une seule phrase ces » deux premiers versets se trouve dans Jarchi, Grotius et la » Bible de Vatable. Mais il n'est nullement nécessaire de changer » le prétérit ברא en infinitif, comme on l'a prétendu. On trouve » souvent des verbes à un tems défini après un nom de forme » construite. Voyez, entre autres, *Psaumes* LXV, 5 ; LXXXI, 6 ; » CXXIX, 6 ; *Jes.*, XXIX, 1 ; II, 8 ; XLVIII, 36 ; et Thren., 1, 14. Ce » genre de construction est assez conforme au génie des langues » sémitiques ; on en trouve des exemples presque à chaque ver- » set du Coran. »

» Dans l'hypothèse que בראשית, fût une expression *adverbiale*, » et que, comme telle, elle dût se détacher de ce qui suit, on » pourrait la traduire par *anciennement*, et regarder tout ce » verset comme un véritable *sommaire* : ce qui est assez dans le » style de la Bible. »

Nous le répétons, ce n'est pas à nous à décider sur ces différentes versions, que nous croyons même toutes fondées sur plusieurs passages de la Bible.

Nous ajouterons que M. Glaire conserve aux noms français leur prononciation hébraïque. Quelques personnes, nous le savons, se sont formalisées de ce changement, et ont eu de la peine à reconnaître Ève dans *Havvâ*, Cain dans *Qayin*, Abel dans *Hebel*, Seth dans *Schêth*, Isaac dans *Yitshâq* ; cependant nous ne pouvons que le louer d'avoir conservé à ces noms hébraïques leur forme primitive. Nous savons bien qu'il est probable que cette prononciation n'est pas plus la véritable que

celle donnée par la Vulgate. Les voyelles surtout peuvent et doivent varier d'après tous leurs sons; mais on apprend ainsi à pénétrer dans les anciennes langues sémitiques; on peut mieux connaître les noms des patriarches, tels qu'ils ont été corrompus, ou plutôt conservés et prononcés chez les anciens peuples de l'Asie, et l'on se trouve initié sans peine à un des principes les plus communs et les plus avérés de l'étude de la philologie.

Nous n'ajouterons rien de plus aujourd'hui à ce que nous venons de dire de la publication de M. l'abbé Glaire. Il est de ces travaux qui n'ont besoin que d'être annoncés et exposés pour être estimés.

ΩΡΑΠΟΛΛΩΝΟΣ ΝΕΙΛΩΟΥ ΙΕΡΟΓΛΥΦΙΚΑ.

LES HIÉROGLYPHES D'HORAPOLLON NILÉEN [1].

Importance de ce livre. — Ce qu'il faut penser d'Horapollon, — et de Philippe son traducteur. — Jugémens sur son ouvrage. — Plan de l'édition de M. Leemans. — Sa supériorité sur toutes les autres.

Nous avons déjà annoncé cet ouvrage dans notre numéro 63; mais, après l'avoir examiné, nous avons cru devoir le signaler à nos lecteurs, comme étant celui qui résume mieux qu'aucun autre tout ce que l'on connaît en ce moment de la langue égyptienne. C'est là un vrai livre de science, d'érudition et de critique, un livre de conscience et de bonne foi, comme on recommence à en publier. Il convient, ou plutôt il est nécessaire à tous ceux qui s'occupent de l'étude des hiérogyphes, ou qui seulement veulent se tenir au courant des progrès que fait cette étude, et où en sont les hommes qui se sont aventurés dans cette recherche; car tout ce que les savans russes, allemans, italiens, anglais, français ont écrit sur cette matière, se trouve analysé, discuté, rapproché des textes des différens auteurs, comparé aux figures hiéroglyphiques retrouvées sur

[1] Horapollinis niloi hieroglyphica, *edidit, diversorum codicum recenter collatorum priorumque editionum varias lectiones et versionem latinam, subjunxit, adnotationes item hieroglyphicorum imagines et indices, adjecit* Conradus Leemans. Amstelodami, apud Muller et socios, 1835. Gros vol. in-8° de près de 500 pages

les monumens, mis en relief avec beaucoup d'ordre et de clarté. Mais d'abord faisons connaître en peu de mots ce qu'est Horapollon, et puis nous parlerons de son éditeur et traducteur.

La grande difficulté pour lire les hiéroglyphes vient de ce que nous n'avons aucun ouvrage égyptien ou grec qui nous explique les signes que nous voyons peints ou gravés sur les monumens qui sont parvenus jusqu'à nous. Horapollon, s'il faut en croire quelques érudits, serait précisément l'homme qui nous aurait transmis la signification d'un certain nombre de ces signes. Mais qu'est-ce que cet Horapollon, et quelle foi faut-il ajouter aux explications qu'il nous donne ?

D'abord, s'il faut en croire un certain Philippe, qui se donne pour son traducteur grec, Horapollon aurait écrit son ouvrage en égyptien. Mais quel est cet Horapollon ? est-ce celui dont parle Suidas, et qui avait composé un ouvrage ayant pour titre : Τεμενικά, ou des *lieux consacrés aux Dieux*, de telle manière que le *Traité des Hiéroglyphes* fût renfermé dans le premier Traité ? Des hommes de talent ont soutenu de part et d'autre l'affirmative ou la négative, et sur ce point, il faut conclure, avec M. Leemans, qu'on ne peut rien dire de certain.

Mais connaît-on mieux ce Philippe, son traducteur ? pas davantage, et les savans se partagent encore en des avis opposés jusqu'à l'opinion de M. l'abbé Rives, lequel se faisait fort de prouver que le Traité des Hiéroglyphes n'est en aucune manière d'Horapollon, mais de Philippe lui-même, lequel n'aurait vécu qu'au 15e siècle. C'est encore là une question qu'il faut laisser en suspens et dans l'obscurité où le tems l'a enveloppée.

Mais, quel qu'en soit l'auteur ou le traducteur, l'ouvrage du moins est-il réellement utile ? et faut-il admettre toutes les explications qui y sont consignées ? Ici encore les savans ont été d'opinions et de sentimens divers. Wolff et Wyttembach ont traité le livre et son auteur avec beaucoup de mépris, et l'ont déclaré de nul secours pour la langue égyptienne ; Meiners et Harles ont pensé que l'auteur n'avait point eu en vue d'expliquer l'écriture hiéroglyphique abolie de son tems, mais qu'il s'était efforcé d'expliquer les *symboles* connus alors, et les *attributs symboliques* des dieux et des cérémonies sacrées, ou les

figures inscrites sur les *amulettes*. Mais, depuis les travaux de ces savans, la langue égyptienne ayant été créée, pour ainsi dire, de nouveau, de nombreux monumens sont venus nous en révéler toutes les parties. De profondes études ayant été faites, on a pu mieux apprécier le mérite d'Horapollon.

Cependant Champollion lui-même pensa d'abord que les signes décrits par Horapollon ne faisaient pas partie de l'*écriture hiéroglyphique*, mais avaient seulement rapport à l'explication des signes *allégoriques* ou *symboliques* que l'on voit sur les monumens, et que l'on désignait sous le nom d'*anaglyphes*. Mais Champollion écrivait ces lignes avant son voyage en Egypte, et depuis il eut occasion de retrouver sur les monumens un très-grand nombre de figures qui confirment l'explication donnée par Horapollon ; aussi avait-il, avant sa mort, modifié son opinion. Au reste, depuis cette dernière époque, de nouvelles découvertes sont encore venues donner plus de prix à l'ouvrage de l'auteur égyptien ou grec. M. Leemans résume en ces termes tout le mérite du livre d'Horapollon.

« Nous ne pouvons nous empêcher d'avouer qu'il y a plusieurs passages de cet auteur, dont on peut se demander à bon droit s'ils ont quelque rapport avec les anciens hiéroglyphes égyptiens, et plusieurs autres aussi qui semblent appartenir aux anciens dogmes des écoles gnostiques; il y a aussi des explications qui paraissent devoir leur origine aux superstitions romaines des tems postérieurs ; quelques signes mêmes qui ne paraissent pas avoir été assez bien compris par Horapollon. Une autre chose, qui ressort encore de la lecture de son livre, c'est que les explications s'appliquent seulement aux *significations symboliques* des hiéroglyphes, puisqu'il ne fait aucune mention des signes phonétiques. Enfin, on comprend facilement par cette lecture qu'il faut attacher beaucoup plus de foi au livre premier, dont les explications seules presque sont confirmées par les monumens ; ce qui faisait dire au savant Salt qu'il croyait être fondé à avancer que le premier livre et la première partie du deuxième avaient été écrits par un homme qui savait assez bien les hiéroglyphes égyptiens; mais que la dernière partie, sauf les 4 derniers chapitres, était évidemment l'œuvre d'un inepte faussaire. Quoi qu'il en soit, ce que la lecture de

cet ouvrage prouve à ceux qui ont étudié les monumens de la langue égyptienne, c'est que, quand même il n'aurait pas été composé par un Egyptien, un grand nombre des explications qu'il donne, sont confirmées par les monumens. »

Or, c'est la preuve de ces explications, c'est la discussion de tous les passages, c'est le rapprochement de tous les textes, c'est la comparaison de l'explication et de plus de 100 signes hiéroglyphiques, que M. Leemans met sous les yeux de ses lecteurs. Voici en effet les parties qui composent son ouvrage.

En tête, M. Leemans a placé une *Introduction* où il parle d'Horapollon et de ses livres, d'après ce qu'en ont dit tous les auteurs qui ont fait mention de lui.

En second lieu vient une *Notice bibliographique* de tous les manuscrits connus de cet auteur.

Puis commence le *texte d'Horapollon* dans l'ordre et l'arrangement suivant : au haut de la page, le *texte grec*, d'un beau caractère ; au milieu, les *variantes* des différens manuscrits; au bas de la page, la *traduction latine*. Les deux livres d'Horapollon contiennent ainsi 114 pages.

Après, commencent les *notes ;* c'est là que chaque mot, chaque emblème, est discuté, analysé, comparé. Tous les textes des auteurs anciens ou modernes sont cités, ou réfutés, et les figures hiéroglyphiques comparées aux paroles de l'auteur grec. On est étonné de la patience et de la sagacité qu'il a fallu employer pour un semblable travail; 300 pages y sont consacrées.

Enfin viennent deux *Tables des matières*, ou plutôt deux *Dictionnaires* des mots expliqués par l'auteur, et enfin trois belles planches contenant une centaine d'*hiéroglyphes* mentionnés par Horus, et qui, comme l'avoue M. Leemans lui-même, lui ont été désignés par M. Salvolini. Tel est le plan de ce précieux ouvrage, destiné à faciliter l'étude de la langue égyptienne, et qui aussi en ce moment doit nécessairement se trouver entre les mains de tous ceux qui s'occupent de cette étude.

Nous espérons que M. Leemans continuera ses recherches sur la langue égyptienne, et qu'il nous mettra bientôt à même de parler de nouveau de lui, avec la même faveur et d'aussi bon cœur que nous le faisons aujourd'hui. J'ai pourtant encore un éloge à lui donner, un reproche à lui faire, et une demande à

lui adresser. L'éloge, c'est que M. Leemans est un jeune homme qui n'a fait cet ouvrage que comme une préparation à acquérir le grade de docteur; le reproche, c'est que je ne puis lui pardonner d'avoir écrit son livre en latin; l'étude égyptienne est presque devenue une étude française par les travaux de M. Champollion; il ne devrait être permis d'en traiter qu'en français. La demande, c'est qu'il établisse en France un dépôt de son livre. On ne le trouve chez aucun libraire; aucun journal n'en avait encore parlé, et nous n'en devons la connaissance qu'à l'obligeante amitié de M. Salvolini, qui a bien voulu nous le céder pour quelques jours.

A. Bonnetty,
De la Société asiatique de Paris.

Archéologie.

DESCRIPTION DES RUINES DE BABYLONE,

PAR M. RAOUL-ROCHETTE.

Quatrième Article[1].

Des deux dernières classes des productions de la sculpture babylonienne, Pierres gravées en relief et cylindres gravés en creux. — Procédés d'art des Babyloniens. — Figures en bronze. — Tombeau de Daniel. — Bétyle du cabinet du roi. — Explications auxquelles il a donné lieu. — MM. Millin; Sylvestre de Sacy; Münter. — Sa description ; comparaison de ses diverses parties avec d'autres monumens. — Cylindres, leur usage. — Le dieu Oannès.

7e Leçon.

Dans la revue que M. Raoul-Rochette a entreprise des principaux monumens de la sculpture babylonienne, il a rencontré successivement plusieurs colosses en métaux précieux et des figures sculptées en relief sur les rochers. Pour terminer cette revue, il lui reste à examiner encore des sujets tout entiers, composés souvent de plusieurs personnages que l'on trouve gravés en relief sur la pierre ou en creux sur des cylindres. L'étude de ces monumens est d'une haute importance pour l'histoire générale comme pour l'histoire de l'art ; on y trouve des documens nombreux et souvent inconnus, sur les religions, les mœurs, les habitudes et les croyances de ce peuple antique et mystérieux, dont les annales sont muettes, les édifices en ruines et dont nous ne saurions prendre quelque connaissance que par la comparaison de tous les renseignemens qui nous restent. En même tems cette classe de monumens pourrait devenir une mine féconde d'intéressans rapprochemens.

Avant d'aborder le sujet de cette leçon, il importe de résumer sous un même point de vues les différens procédés d'art employés par les anciens

[1] Voir le 3e article dans le N° 63 ci-dessus, p. 203 de ce volume.

Babyloniens. Ce tableau sera à la fois le complément des leçons précédentes et l'introduction de celle-ci.

La plupart des statues babyloniennes étaient, comme nous l'avons vu, faites de bois, recouvert de plaques d'or. Jérémie nous représente l'artiste sculptant un tronc d'arbre qu'il revêtira d'un métal précieux, après lui avoir donné une forme humaine. Les Babyloniens connaissaient pourtant la fonte en bronze : la preuve en est dans la statue de Sémiramis mentionnée par Diodore d'après Ctésias. Ils sculptaient enfin la pierre et le marbre comme nous l'avons vu pour le colosse de Sardanapale, placé sur son tombeau, aux portes de Ninive. Nous savons qu'un voyageur a trouvé dans les ruines de Babylone une statue en granit ensevelie sous le sable, et qui reste encore maintenant à demi-découverte et exposée aux intempéries des saisons et aux outrages des hommes. L'argile était le seul élément des constructions babyloniennes et la plupart de ces briques avaient des inscriptions *cunéiformes* (Voir la Note A); quelques-unes même des bas-reliefs. Enfin les monumens les plus intéressans peut-être de la plastique babylonienne sont de petites tablettes d'argile avec des bas-reliefs estampés sur une des faces, et que les Babyloniens des classes inférieures portaient suspendues à leur cou comme des amulettes. Ces tablettes nous sont parvenues en assez grand nombre ; le cabinet des antiques en possède plusieurs ; on y remarque ordinairement des animaux sacrés, des lions, des vaches ou quelques-uns des animaux fabuleux décrits par Bérose. M. de Beauchamp rapporte en outre qu'il a vu dans les ruines de Babylone de petites idoles en terre revêtues d'une couche d'émail peint.

De ces différens ordres de monumens, un assez petit nombre seulement sont parvenus jusqu'à nous ; les uns ont été détruits par tant d'invasions successives, par tant de vicissitudes de religions et de peuples, les autres gisent sous des monceaux de ruines dans des profondeurs où la main de l'homme aura de la peine pénétrer. Ainsi, nous ne connaissons les statues colossales de bois revêtu de lames d'or ou d'argent que par les descriptions des écrivains anciens. Les figures en bronze sont en petit nombre dessinées dans le recueil des voyageurs. M. Rich a rapporté de ses recherches une figurine en bronze, mutilée en partie, d'un style grossier, remarquable cependant par sa rareté ; cette figurine représente un homme nu, la tête couverte d'une sorte de turban (circonstance qui témoigne de la haute antiquité de cette coiffure dans l'Orient), assis ou plutôt accroupi sur ses talons, et tenant entre ses jambes un cône tronqué. Les figures d'animaux sont plus communes, et représentent principalement des lions, des taureaux, des béliers, des coqs, etc.

Les pierres chargées des sculptures en relief sont au nombre des débris les plus curieux de l'art et de la religion des Chaldéens. Près de Suze, on voit un bloc de granit qui, suivant les traditions locales conservées jusqu'à nos jours, n'est autre que le *tombeau de Daniel*. En effet, si nous ne pouvons lui assigner avec certitude une origine aussi ancienne et aussi illustre, tout nous autorise, malgré la différence des lieux, à le considérer comme un produit

de l'art babylonien. C'est un carré couvert sur deux de ses faces d'inscriptions en *caractères cunéiformes*, semblables à ceux des monumens de Babylone. Au-dessus de ces caractères sont deux rangées de représentations symboliques d'hommes et d'animaux. On y remarque une figure qui a les traits caractéristiques des deux natures, et un monstre qui réunit un corps de sanglier, une tête d'homme avec des cornes et des jambes de bouc. Du reste, ce monument ne nous est pas assez connu pour que nous en puissions tenter une restitution et une explication certaine. Les trois dessins que l'on a publiés ont entre eux des différences telles que nous sommes forcés de suspendre notre examen jusqu'à ce que nous ayons des renseignemens plus exacts. C'est pour les indigènes une sorte de talisman auquel s'attache une vénération superstitieuse. Ni les prières ni les offres des ambassadeurs ou des riches voyageurs n'ont pu les déterminer à laisser enlever ce bloc qui appartient à un peuple anéanti depuis tant de siècles. Espérons que nous pourrons un jour connaître, sinon par le monument lui-même, du moins par une empreinte fidèle, tous les détails de ces reliefs (Voir la Note B).

Du reste, nous possédons au cabinet des antiques un monument original, dont l'examen repose sur des bases certaines, et qui a donné lieu aux plus importantes et aux plus fécondes discussions, c'est le célèbre *Bétyle*, trouvé par un voyageur français, M. Michaud, à Taekht-Kesra, dans cette localité si féconde en cylindres et en pierres gravées. M. Millin l'a publié pour la première fois, et un illustre savant français, M. le baron Silvestre de Sacy, l'a pris pour sujet d'une savante dissertation. Depuis cette époque l'évêque de Seelend, M. le docteur Münter, l'a examiné de nouveau dans son ouvrage sur la religion des Babyloniens. Ce bétyle est une pierre noire, de forme ovoïde, longue de plus d'un pied, chargée en partie de caractères cunéiformes, et en partie de bas-reliefs d'animaux monstrueux. M. Millin a pensé d'abord qu'il était Persépolitain, mais les caractères cunéiformes, les bas-reliefs, le style du monument tout entier, doivent le faire attribuer avec certitude à l'art et à la religion des Chaldéens.

Les bétyles (βαίτυλες) étaient, comme on le sait, des aérolithes, des pierres tombées du ciel [1], phénomène singulier dont les anciens ignoraient la cause, connue seulement depuis vingt ans par la science moderne (Voir la note C.), auxquelles ils attachaient une puissance singulière, et qui trouvent leur place dans toutes les mythologies. Celui dont il s'agit avait aussi reçu de son origine une destination religieuse, et les dessins qu'on y remarque le démontrent avec certitude. Dans l'examen de ce bétyle, la forme d'abord doit attirer notre attention. Cette forme ovoïde a été expliquée par des circonstances de peu d'importance. Les uns ont cru que le bétyle roulé dans les eaux du Tigre l'avait prise naturellement; les autres ont pensé que c'était une pyramide tronquée et imparfaite. Cette forme même semble à M. Raoul-Rochette mo-

[1] Dans la mythologie grecque, *Bétyle* était le nom de la pierre que Rhé donna à dévorer à Saturne à la place de Jupiter. — C'était aussi le nom du frère de Saturne. (*Note du D.*)

tivée par une croyance religieuse, conforme au but du monument tout entier. L'on a trouvé dans les ruines de Babylone un assez grand nombre de petits *barils* d'argile qui vont se rétrécissant vers les deux extrémités ; leur forme présente avec le bétyle des analogies frappantes au premier coup d'œil. Du reste, ces petits barils sont inédits, on en ignore encore l'usage, et la ressemblance que nous venons d'indiquer peut mettre sur la voie d'une explication véritable (Voir la note D). Quoi qu'il en soit, la forme ovoïde avait chez les anciens Chaldéens une signification hiératique ; dans leur cosmogonie, d'après les documens que Sanchoniaton nous a conservés, le monde est représenté sous la forme d'un *œuf;* c'est d'un œuf que la création est sortie. Il y a au musée de Glasgow une médaille grecque classée parmi les médailles inconnues, et dont l'explication a présenté jusqu'à présent des difficultés insolubles. On y voit un personnage à double tête, barbue et imberbe, placées en sens inverse, avec quatre ailes déployées, deux en bas, deux en haut ; il porte à la main un corps sphérique, de figure ovoïde. Ce personnage ne semble être autre que le Démiurge assyrien, tenant à la main le symbole de la création. D'autres médailles reproduisent le même type, avec quelques différences de dispositions. Tantôt la figure est entière, vêtue ou non vêtue, dans l'attitude de la marche ou dans celle du repos, avec un nombre plus ou moins grand d'ailes, mais toujours avec l'œuf, signe distinctif du demiurge. Ainsi, la forme ovoïde du bétyle, symbole de la création du monde, nous donne déjà la base d'une interprétation que d'autres observations vont confirmer.

La partie inférieure du monument est, comme nous l'avons déjà dit, occupée par des inscriptions en caractères cunéiformes ; la partie supérieure, consacrée aux figures, est enveloppée entièrement par un *immense serpent.* Tous les savans qui ont étudié ce monument lui accordent une signification cosmogonique, M. Sylvestre de Sacy y voit *Aschmogh* le serpent infernal, la grande couleuvre, dont il est si souvent parlé dans le Zend-Avesta [1], M. Münter le ῥύνος (Rhynos), cette puissance malfaisante qui domine une partie du système mythologique des Babyloniens. Sur la partie supérieure du bétyle, on rencontre trois astérismes qui semblent à M. Münter l'indication des trois cieux étoilés, mais qu'on peut regarder avec plus de probabilité comme l'astre de Bel, entre les planètes de Jupiter et de Vénus (Voir la note E). Au-dessus est une figure symbolique dans laquelle M. Münter reconnaît Sirius. A côté est un monstre tel que ceux que Bérose nous représente, ornant le temple de Bélus, qui est un composé informe du poisson, de la chèvre et de l'oiseau ; l'on n'a pu déterminer encore à quel ordre d'idées il se rapporte.

1 C'est Ahriman qui, sous la forme d'une couleuvre, sauta du ciel en terre, et qui produit les animaux venimeux, détruit la végétation et enfante l'hiver ; ailleurs c'est la première production d'Ahriman, opposée au premier ouvrage d'Osmusd sur la terre. *Monumens antiques inédits ou nouvellement expliqués par Millin.* Tom. Ier pag. 62.

Plus loin est un scorpion, animal employé fréquemment pour indiquer une influence malfaisante [1].

L'on voit encore perché sur un meuble que l'on avait d'abord pris pour un autel ou une base, mais qui paraît à M. Raoul-Rochette être un *coffre* (Voir la note F), un oiseau de proie, probablement un épervier; à côté est un autre oiseau de l'espèce des gallinacées, une poule dans l'attitude de la marche, et au-dessus un petit bateau qui a la forme des bateaux qui maintenant encore naviguent sur l'Euphrate. Ces trois figures placées les unes à côté des autres ne semblent pas sans relation avec le reste du monument et sa signification générale. Dans le récit du déluge de Noé [2], deux oiseaux, le corbeau et la colombe, jouent un rôle important, le corbeau ne revint pas et la colombe retourna dans l'arche, tenant dans son bec le rameau d'olivier, signe de la clémence de Dieu et de la fin du déluge. Toutes les traditions diluviennes, celle de Deucalion chez les Grecs et de Xisuthrus chez les Chaldéens, ont un oiseau qui vient annoncer que le fléau est épuisé et que les eaux se retirent. La présence de ces oiseaux rapprochés de la barque, qui est vraisemblablement l'arche de Xisuthrus, pourrait faire penser que le bétyle porte les symboles d'une inondation générale. Une circonstance particulière vient appuyer cette conjecture. Nous avons remarqué que l'épervier était placé sur un coffre; or, c'était sous la forme d'un coffre que les traditions orientales représentaient le monde, tel est aussi quelquefois le signe de l'arche qui a survécu au cataclysme de toute la création. Sur les médailles d'Apamée en Phrygie, surnommée Κιβωτός, coffre, ville dont les origines se trouvent liées au déluge de Deucalion, on voit d'un côté la tête de Septime-Sévère, empereur, sous le règne duquel elle a été frappée, et de l'autre un coffre ou une arche qui contient deux personnages, l'un mâle, l'autre femelle, le couple qui après le déluge a repeuplé le monde, et au-dessus la colombe qui vole apportant dans son bec la branche d'olivier. Mais ce qui a le plus préoccupé les numismates, c'est l'inscription qui est écrite sur ce coffre; on a cru pouvoir la lire ΝΩΕ, et en effet, il eût été très-curieux de retrouver dans une ville grecque le nom du patriarche qui dans la Bible a échappé au désastre général. Par malheur ces caractères ne sont que l'indication du titre de ΝΕΩΚΟΡΩΝ que prenait cette ville, avec une légère transposition dont on a de nombreux exemples [3]. Le bétyle contient en outre plusieurs figures de ces ani-

[1] Voyez dans la *Symbolique de Creuzer*, tom. 1er, page 7:0, différens détails sur l'influence malfaisante attribuée au Scorpion dans les cosmogonies de l'Orient.

[2] Genèse, ch. VII et VIII.

[3] Les *Annales* ont traité fort au long la question des *médailles d'Apamée*, et en ont donné la *figure* dans le n° 44, tom. VIII, p. 144. On y verra prouvé qu'il ne peut y être question que du déluge de Noé. Ce n'est point ΝΩΕ que l'on lit sur les médailles, mais seulement ΝΩ. Quant à vouloir faire de ΝΩ, ΝΕΩΚΟΡΩΝ, le docteur Milles seul a avancé cette opinion, qui n'est pas soutenable, dit le savant numismate Eckhel. (*Note du D.*)

maux monstrueux dont parle Bérose, assemblages informes de parties de diverses espèces. Quelques-uns sortent d'un fleuve et semblent être indiqués comme les premiers produits du principe humide que Bérose donne pour base à la création. Ce sont des serpens avec des têtes d'oiseaux de proie et des crêtes de coqs, des chiens couverts d'écailles, des lions avec des cornes de vache, etc.

On y remarque aussi une figure humaine (Voir la note G) qui se termine en queue de poisson qui est vraisemblablement le dieu *Oannès*, qui, suivant les traditions chaldéennes, sortait chaque matin des ondes pour y rentrer chaque soir, et durant le jour donnait aux hommes les premiers enseignemens des arts, des sciences et du culte des dieux. Son image se voyait sur les murs du temple de Bélus au rapport de Bérose. *Oannès* semble avoir avec *Jonas*, outre une similitude frappante de noms, des rapports multipliés de situation et de rôle. Comme le dieu babylonien, le prophète hébreu plonge au fond de la mer, devient l'hôte d'un énorme cétacée, et sort des ondes pour venir annoncer à Ninive les desseins du Seigneur et lui indiquer la marche que ses habitans doivent suivre pour conjurer le malheur qui les menace. Ce mythe d'un dieu-poisson se retrouve dans toutes les théogonies : les Phéniciens avaient Dagon que l'on voit sur leurs médailles, et les Grecs Nerée et Glaucus que l'on aperçoit surtout à Cume en Crète, dans ces contrées maritimes et commerçantes où les Phéniciens ont pu apporter leurs idées et leurs symboles.

Au résumé, le monument qui avait paru à M. Millin et à M. Sylvestre de Sacy consacré au dieu du mal et destiné à conjurer son influence, peut, d'après sa forme et les figures qui en couvrent une partie, être considéré comme le symbole du monde entier, de sa création, des premiers accidens qui ont signalé sa durée. Du reste, l'interprétation seule des inscriptions cunéiformes qui en remplissent la plus grande partie pourrait donner la solution complète et définitive de ce problême. Peut-être la philologie de notre siècle, qui s'est annoncée par de si notables travaux et des progrès si importans, doit-elle ajouter cette découverte aux connaissances dont nous sommes déjà en possession. (Voir la note H.)

Il nous reste à parler des *cylindres*, pierres gravées, monumens de la gravure et de la plastique des Babyloniens, répandus dans les différens musées de l'Europe au nombre de cinq à six cents, et qui fournissent, par leurs sujets en général hiératiques, les plus précieux détails sur la religion et les mœurs des Chaldéens. Ces cylindres servaient aux anciens Perses et Babyloniens de cachets ou d'amulettes. On en portait attachés au cou et par un ruban qui les traversait, pendans sur la poitrine. Il y en a de toutes matières, métaux et pierres précieuses, en cornaline, en jaspe, en opale, en agathe, en cristal, en ivoire, en hémathite, en or et en argent. Ils sont plus abondans à Boursa, bâtie, comme nous l'avons dit, sur l'emplacement de l'antique Borsippa ; mais on en trouve également à Ninive, dans les ruines de Babylone, et même sur le champ de bataille de Marathon, où sont morts tant de guerriers perses, et qui est encore plein de leurs dépouilles ; on en a même recueilli en Egypte quelques-uns qui sont modifiés par le caractère de l'art égyptien. Les Baby-

loniens lorsqu'ils s'emparèrent de l'Egypte y transportèrent cet usage. L'examen et l'explication détaillée de tous ces monumens seraient l'objet d'un ouvrage important, fécond en résultats et peut-être en lumières inattendues (Voir la note K) ; mais le tems ne nous permet pas de l'aborder. Nous nous contenterons d'indiquer un seul monument qui pourra ajouter de nouvelles probabilités à nos observations sur le bétyle. C'est un cylindre trouvé à Borsippa dont l'original se conserve dans le musée britannique et dont une empreinte a été envoyée à Paris par les soins de M. Landseer ; on y voit deux personnages debout en sens contraire; l'un est vêtu d'une robe étroite avec un appendice qui part de la ceinture et descend plus bas que la robe; il tient à deux mains un corps de forme ovoïde; l'autre a une tête de poisson et un corps humain, et deux ailes d'oiseau, il est également couvert d'une tunique courte et tient d'une main un cylindre et de l'autre fait un geste de commandement, d'autorité, d'enseignement et de révélation. Ne doit-on pas voir là *Alorus* le pontife-roi dans Bérose, en présence du premier révélateur, du premier maître du genre humain, du *dieu homme et poisson*, *Oannès* lui-même ? Du reste, le même sujet se retrouve dans un bas-relief persan qui a été gravé pour servir de frontispice aux *Sabæan researches* de M. Landseer. On y voit un personnage barbu, la tête couverte d'une tiare et le corps vêtu, qui se termine en queue de poisson. Il est placé entre deux personnages d'une taille moins élevée et qui semble, en sa présence, dans un état d'infériorité; c'est le dieu *Oannès* enseignant deux de ses disciples. Ici nous trouvons une nouvelle preuve de ces rapports intimes entre l'Orient et l'Occident, que nous avons signalés tant de fois. Il y a dans la riche collection de M. le comte de Pourtalès, publiée et expliquée par M. Panofka, un vase remarquable de cette fabrique que nous appelons Tyrrhéno-Phénicienne, à défaut d'une dénomination plus précise, et dont les produits sont des vases d'un fond blanc sale tirant sur le jaune, avec des figures en partie peintes et partie dessinées à la pointe et marquées par des traits en blanc. Sur celui dont il s'agit il y a une figure de génie humain avec deux ailes deployées qui partent de son dos et paraissent des deux côtés de sa tête, son corps se termine en poisson couvert d'écailles, et ses mains sont étendues en signe d'autorité et de commandement. M. Panofka, en publiant ce vase, en a proposé l'explication suivante : il croit y reconnaître Nérée dont la figure sur les monumens ne ressemble en rien à celle-ci, ou Cadmus, qui fut métamorphosé en anguille. Cette dernière hypothèse tout ingénieuse qu'elle est ne nous paraît pas suffisamment justifiée, elle n'explique ni les ailes du génie, ni son attitude d'enseignement. M. Raoul-Rochette y reconnaît à tous ces signes le dieu babylonien *Oannès*, ou du moins la divinité qui dans d'autres mythologies remplit le même rôle et se rattache à la même tradition. On peut juger par cet exemple combien l'étude détaillée de cette classe de monumens babyloniens serait intéressante pour l'histoire de l'art et des idées religieuses, et fertile en rapprochemens féconds.

Cette leçon termine l'histoire de l'art chez les Babyloniens; la leçon suivante nous transportera dans un autre pays, dans les ruines d'une grande cité. de Persépolis.

OBSERVATIONS SUR LE COURS DE M. RAOUL-ROCHETTE,
Par M. de Paravey.

Note A. Ces Briques imprimées, et formant des façades de monumens, servaient à transmettre à la postérité, soit les observations astronomiques, comme *Pline* nous l'apprend, soit les préceptes de morale, comme le prouve le livre composé par *Démocrite*, et qui n'était que la traduction de l'un des piliers de Babylone, soit enfin les traditions historiques.

Or, il est très-remarquable que dans l'antique écriture que les Chinois ont reçue de Babylone, on indique l'idée *de brique cuite au feu* par un caractère 甎 *Tchouen*, qui a le même son et le même *augment Tchouen*, que le caractère qui indique les idées de *promulguer*, *communiquer*, *transmettre*, *propager*, *enseigner*, caractère qui est écrit 傳 *Tchouen* [1].

La seule différence est que le premier offre la *clef* des POTERIES, le second la *clef*, HOMME; et si au lieu de ces clefs, on emploie celle du Poisson, avec le même *augment* 專 *Tchouen*, on a alors le nom d'un *Poisson*, poisson *Tchouen*, qui ne peut être que celui qui a donné lieu à la fable dont il sera question ci-après, du poisson OANNÈS ou OEN, qui sortait de la mer pour venir enseigner les Chaldéens.

Note B. Cette pierre curieuse, seul débris important qui ait survécu à la splendide Suze, capitale d'Assuérus, offre sur la face sculptée cinq rangées de figures qui se suivent par lignes horizontales, et qui offrent évidemment des constellations chaldéennes, analogues à celles du Bétyle, dont il va être question ci-après.

On peut voir sa figure, soit dans sir *Robert Ker-Porter*, soit dans le recueil de *Walpole* sur la Perse, soit dans le *Journal des savans*, de novembre 1820, où le dessin de ce monument important est donné.

On y remarquera dans le haut le croissant de la lune, entre une étoile à cinq pointes et une autre à quatre pointes; on y

[1] Le nom *Tchouen*, entre dans celui des livres antiques. *Tso-tchouen* ou traditions de l'historien de la gauche; *Tchun-tsieou-tchouen*, ou traditions des années, livre fait par *Confucius*.

reconnaîtra facilement le *Chakal* ou *Syrius*, qui ouvre la marche des figures, et plus loin le Scorpion, le Trident; et enfin une Croix, aux quatre côtés égaux, analogue à la belle constellation de la Croix du Sud, déjà citée dans le célèbre poëme du *Dante*. Cette croix termine dans le bas, à droite, la série des figures que présente la face principale de cette pierre.

Note C. On ignore encore à quelle cause sont dues ces pierres enflammées qui tombent parfois du ciel; on a supposé qu'elles pouvaient être lancées par les volcans de la lune, d'autres ont cru qu'elles se formaient dans l'air; mais rien n'est certain à leur égard, si ce n'est qu'elles sont toutes formées de substances métalliques, où l'on remarque du *nickel*, métal fort rare sur la terre.

La pierre dont il est ici question est un calcaire noir et fort dur, et qui n'a jamais été une de ces pierres tombées du ciel, dont les académies niaient encore l'existence il y a peu d'années, tandis que Pline et toute l'antiquité nous l'attestaient, et que les livres conservés en Chine en offrent un catalogue qui remonte aux tems qui ont précédé notre ère.

Note D. Nous reconnaissons aussi dans cette forme ovoïde un symbole du monde entier, créé par *Dieu*; mais les petits *Barils* dont parle M. *Raoul-Rochette*, et qui existent à Londres et à Paris, étant percés dans leur axe longitudinal, et pouvant ainsi tourner sur eux-mêmes, comme le font les meules, nous rappellent ces *tambours* ou cylindres couverts de prières, que les Tartares du Thibet *font tourner* afin d'honorer leurs divinités, croyant produire le même effet que s'ils disaient ces prières eux-mêmes.

Note E. Le *Dragon* qui domine cette calotte sculptée de la pierre, est celui que les Grecs, aussi-bien que nous encore, mettaient vers le pôle nord. Et quant aux trois cercles, sous ce dragon, ils offrent la *Terre* avec *ses quatre fleuves*, parfaitement reconnaissable, entre le Soleil ou l'étoile à huit pointes et la Lune figurée *en croissant*.

Note F. Il est tout-à-fait impossible de reconnaître un Coffre dans cette base, sorte de joug ou de *Timon*, sur lequel est perché un Corbeau, comme en est convenu devant nous M. le baron Cuvier; mais si la figure voisine n'est pas la Coupe, voi-

sine du Corbeau de notre Sphère, elle peut représenter une Barque grossière en effet, et rappeler le navire ARGO de la sphère grecque, navire qui touche la Vierge aîlée du Zodiaque, et qui peut avoir été mis dans le ciel, en souvenir du salut de *Noé*, qui a pu, en Arménie, recevoir aussi le nom de *Jason*.

Note G. La partie de la pierre qu'explique ici M. Raoul-Rochette est mutilée, mais nous y reconnaissons très-distinctement une tête de Licorne, la Corne se voyant encore sur la pierre; il ne peut donc ici être question du dieu POISSON-OANNÈS, non plus que dans le frontispice des *Sabœan Researches*, de M. *Landseer*, frontispice où le Dieu auquel M. R. R. donne une tête de poisson, a réellement une tête d'aigle ou d'oiseau analogue au coq. Il me semble essentiel de ne voir dans les monumens que ce qui s'y trouve en effet.

Note H. Celui qui a le plus approché de la véritable explication de cette curieuse pierre ovoïde babylonienne, analogue à celle qui se voit adorée et traînée sur un char dans les médailles d'ELIOGABALE, est le docte et célèbre HAGER, qui y a reconnu un Zodiaque.

Sous le titre de *Zodiaque oriental*, il a publié en italien un bel ouvrage in-f° sur ce monument important dans lequel il a découvert avec évidence plusieurs constellations du Zodiaque, telles que le Scorpion et Syrius, et d'autres encore.

Nous avons complété son explication, et nous reconnaisons ici toute une SPHÈRE CÉLESTE CHALDÉENNE, où souvent, comme pour le *Lion* par exemple, trois constellations, pour tenir moins de place, sont concentrées en une seule.

Nous avons prié M. le baron Cuvier de nous nommer les animaux, et il a approuvé nos conjectures sur la plupart d'entr'eux.

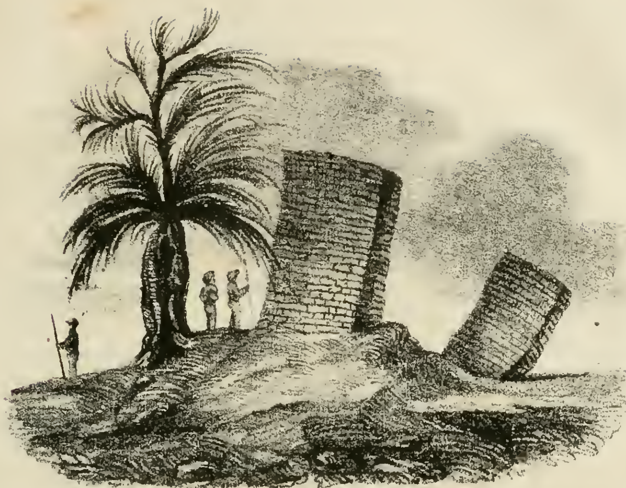
Cet important débris de l'astronomie babylonienne relie parfaitement entr'elles les Sphères de l'Egypte, de la Grèce et de la Chine; et quand il n'offrirait que cette image de la terre, entre quatre fleuves, placée entre celle du Soleil à droite et de la Lune à gauche, il serait encore du plus haut intérêt pour les traditions *bibliques*.

Note K. L'examen auquel nous nous livrons depuis plus de

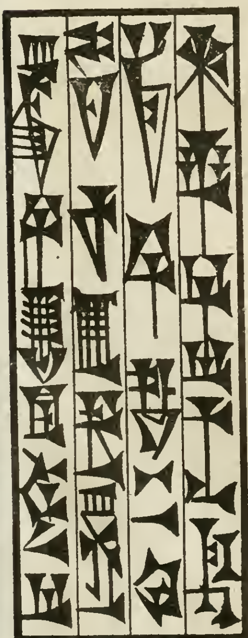


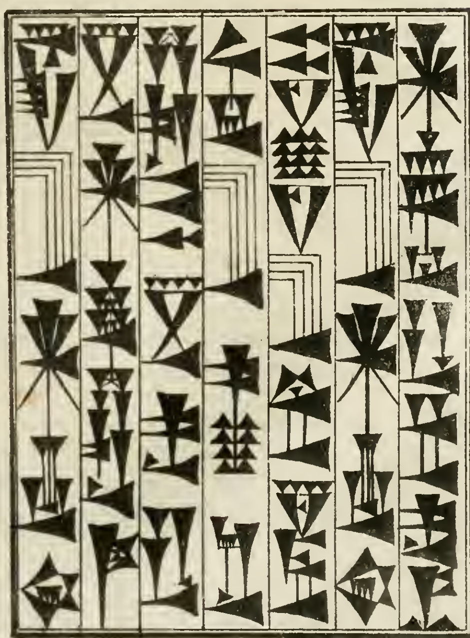
Annales de Philosophie Chrétienne, Tom. XI, N° 65

Le Birs Nembrod ou ruines de la Tour de Babel.



Colonnes en brique du Kasr, ou jardin de Semiramis.





Ecriture des Briques de Babylonne.

vingt ans, de ces cylindres, cachets et briques babyloniennes, nous a convaincu qu'ils étaient la plupart couverts d'inscriptions hiéroglyphiques, qui ne sont que de l'ancien chinois.

Déjà *Kæmpfer*, *Lacroze*, *Raspe*, et d'autres savans encore l'avaient soupçonné, aussi-bien que le docteur *Munter* ; et cependant ils ignoraient que dans les trente-deux sortes d'écritures chinoises, dans lesquelles l'Eloge de Moukden a été imprimé par ordre de son auguste auteur l'empereur *Kien-Long*, il en est une où tous les caractères sont cunéiformes ou en fourches.

Cet ouvrage existe à la bibliothèque du roi, et peut être consulté. Il a été traduit aussi par le P. *Amyot*, savant jésuite, qui y a joint une dissertation sur ces trente-deux sortes d'écritures.

Nous-mêmes, dès 1826, p. 131 de notre Essai sur l'origine des lettres et des chiffres, nous avons indiqué les caractères *oiseau*, *étendard*, *champ cultivé* et d'autres, comme reconnus par nous identiques au chinois sur les briques de Babylone ; sur les cylindres, nous en avons reconnu d'autres encore, tels que celui de *pauvreté*, *misère*, etc., etc. Nous attendons la publication des cylindres et cachets de M. le marquis Fortia d'Urban, pour publier nos travaux à cet égard.

En nous résumant sur cette partie importante du cours de M. Raoul-Rochette, cours que nous avons suivi, avec un constant intérêt, nous exprimons encore une fois le regret qu'il ait omis, en traitant de l'Asie, de nous parler du *céleste empire*, et de consulter les livres conservés au cabinet des manuscrits, et envoyés de Chine par les missionnaires : livres qui lui auraient donné sur la Chaldée des détails, que n'ont jamais connus les Grecs.

Cher de P.

LITHOGRAPHIES.

LE BIRS-NEMBROD, OU RUINES DE LA TOUR DE BABEL. — JARDINS DE SÉMIRAMIS. — ÉCRITURE DES BRIQUES DE BABYLONE.

En publiant dans notre N° 61 la description des ruines de Babylone, nous avions le désir d'offrir à nos abonnés la vue des principaux restes de cette grande cité. Mais nous ne pûmes à cette époque nous procurer l'ouvrage du capitaine anglais Mi-

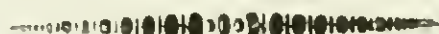
gnan qui les a visitées en 1827, et qui en a donné les gravures les plus belles, les plus récentes et les plus exactes [1]. Cet ouvrage nous est parvenu, et nous en avons extrait les planches suivantes qui représentent : 1° Les débris du *Birs Nembrod* ou du *palais de Nembrod*, que l'on croit être les *ruines de la tour de Babel*, et pour lesquelles il faut consulter le N° 61, p. 75 de ce volume.

2° Deux *fragmens en brique* des colonnes qui soutenaient les *fameux jardins suspendus* de la reine Sémiramis, et même un arbre qui a appartenu probablement à ces célèbres jardins, et que le capitaine Mignan nomme *atlah ;* voir même N°, p. 76 et 77.

3° Enfin le *fac simile* de l'*écriture de deux briques babyloniennes* qui servira à comprendre ce que dit M. de Paravey dans cet article, sur les rapports de cette écriture avec l'écriture chinoise. Il faudra d'abord comparer ces briques avec l'*écriture persépolitaine* ou purement *cunéiforme* dont nous avons parlé dans notre N° 60, tom. x, p. 460.

A. B.

[1] *Travels in Chaldæa, including a Journey from Bussorah to Bagdad, Hillah and Babylon performed on foot in* 1827, *etc.*, by cap. Robert Mignan, etc. Vol. in-8.



Religions anciennes.

DE LA RELIGION ROMAINE
ET EN PARTICULIER DES MINISTRES DU CULTE,
AU SIÈCLE D'AUGUSTE.

LES VESTALES.

Deuxième Article.

Les Vestales. — Leur élection. — Leurs fonctions. — Leurs prérogatives. — Leur supplice.

En offrant, dans notre précédent article [1], une revue-sommaire et très-abrégée des différens ministres du culte, nous nous sommes réservé de traiter un peu plus en détail dans cet article, ce qui a rapport aux *Vestales*, ou prêtresses, chargées de conserver le *feu sacré*. Le feu sacré et les vestales nous paraissent être en effet le seul culte et les seules prêtresses destinés à conserver au milieu des idolâtres, un obscur et confus souvenir de l'éclat et de la gloire du premier culte, ainsi que de la pureté, de la virginité d'âme et de corps qui étaient nécessaires à ceux qui voulaient s'approcher de Dieu. C'était en quelque sorte une protestation contre les infamies des autres prêtresses et l'absurdité trop palpable des autres dieux ; car ici nous considérons ce feu sacré, non pas comme un dieu auquel on adressait des adorations, mais comme un *hommage* au Dieu véritable, ou un symbole de son éclat et de sa vie. Nous pourrons un autre jour développer ces idées, et rechercher l'origine de ce culte ; aujourd'hui nous allons faire connaître, d'après le même ouvrage de M. Dezobry [2], quels étaient les fonctions et les priviléges des Vestales.

[1] Voir le premier article dans le N° 63 ci-dessus, p. 220.

[2] *Rome au siècle d'Auguste*, ou Voyage d'un gaulois à Rome, à l'époque du règne d'Auguste, par M. Charles Dezobry, 4 vol. in-8°, avec cartes : prix, 20 fr., à la librairie classique de Hachette, r. Pierre Sarrazin, n° 12.

« Le culte de Vesta, déesse du feu, est l'un des plus respectés de tous ceux connus à Rome. Il se rattache, par ses souvenirs, à l'origine du peuple Romain, et à la fondation de Rome. Apporté en Italie par l'illustre fugitif de Troie, il fut d'abord connu des Albins, et Romulus et Rémus durent le jour à une vestale albaine [1]. Quelques-uns ont voulu conclure de là que Romulus, héritier, par succession de famille, du culte de Vesta, avait dû l'établir dans sa nouvelle ville; il paraît cependant constant que cette institution appartient encore à Numa, qui, tout-à-la-fois, fonda le temple de la déesse, et créa les prêtresses qui desservent ses autels [2].

Vesta passe pour la divinité tutélaire des autels et des foyers en général, et la gardienne des choses intérieures; on termine, en l'invoquant, toutes les prières et tous les sacrifices [3]. On entretient dans son temple un feu perpétuel, dont la garde est confiée à des vierges, afin, m'a-t-on dit, que les femmes apprennent à supporter toute la chasteté dont leur nature est capable [4]; ou parce qu'il existe une similitude entre la virginité et le feu, dont la nature stérile ne produit rien [5]. Cette flamme sacrée brille au centre d'un temple rond, image de la forme de l'univers [6]. Du reste, nul simulacre de la déesse : le feu seul la représente [7].

Beaucoup de personnes prétendent que l'on ne garde rien autre chose dans la demeure de Vesta, que ce feu que tout le monde y peut voir; d'autres affirment que l'on y garde encore plusieurs choses sacrées, cachées au vulgaire, et connues seulement des pontifes et des vierges [8]. Au nombre de ces choses saintes, une opinion assez généralement répandue, met le *palladium* [9], statue de Pallas, regardée comme le gage du salut

[1] Tit.-Liv. I. 3. 20. — Plut. Romul. 34.

[2] Tit.-Liv. *Id.* 20. — Florus. — 2. — Cic. fragm. de repub. II. 24. — D. d'Hal. II. 17. Plut. Numa. 17.

[3] Cic. de nat. deor. II. 27.

[4] *Id.* de legib. II. 12.

[5] Plut. *Id. Ibid.*

[6] Plut. Numa. 17. — Ov. Fast. VI. v. 261 — Festus. v. *rotundam.*

[7] Ov. *Id. Ibid.* v. 295.

[8] Plut. Numa. 17.

[9] Ov. Fast. VI. 437. — V. Max. I. 4. 4. — Plin. VII. 43. — Lucan. IX. v. 993.

de l'empire [1], et aussi les dieux particuliers du peuple Romain [2]. Mais on en est réduit à des conjectures, attendu que ces objets sont déposés dans l'endroit le plus secret du temple [3], où aucun homme, pas même le grand pontife, qui est le supérieur des vestales, ne peut pénétrer sans commettre un sacrilége. On a porté si loin le respect pour Vesta, que sa demeure n'a point été consacrée par les augures, afin que le sénat ne pût pas s'y réunir. Ce n'est même point un temple, *templum*, mais simplement une maison, *ædes*, et on ne lui donne jamais d'autre nom [4]. Le peuple n'est admis, et seulement jusqu'à la nuit, que dans la partie où les prêtresses entretiennent le feu éternel [5].

Ce feu, que les Romains regardent comme un flambeau tutélaire, toujours allumé pour le salut de l'État [6], est renouvelé une fois par an, aux kalendes de mars [7]. Si, par la coupable négligence d'une vestale, il vient à s'éteindre, on le rallume aux rayons du soleil, au moyen d'un vase métallique concave, de forme conique rectangle [8]. On se servait autrefois pour cela d'une planche de bois que l'on frappait à coups redoublés, ou que l'on perçait jusqu'à ce que, par un frottement violent et continu, la matière prît feu [9].

Le collége des vestales se compose de six vierges[10]. Elles n'étaient originairement que quatre; mais le roi Servius[11], ou Tarquin-l'Ancien, on ne sait pas bien lequel, en porta le nombre à six[12]. Les lois sacrées ordonnent de les prendre dès l'âge le plus tendre, de six ans à dix ans, ni au-dessous, ni au-dessus. Il faut qu'elles aient leurs père et mère; qu'elles-mêmes, ou leurs pères, n'aient point été émancipés, quand même, du vivant de leur père, elles auraient été au pouvoir de leur aïeul; que les auteurs de leurs jours, ou seulement l'un des deux, ne soient ni esclaves, ni affranchis, ou n'aient exercé aucune pro-

[1] Tit.-Liv. XXVI. 27.
[2] Tac. ann. XV. 41. — Lucan. *Id. Ibid.*
[3] Lamprid. Héliog. 6.
[4] A. Gell. XIV. 7. — Serv. in Æneid. VII. v. 153. — IX. v. 4.
[5] D. d'Hal. II. 17.
[6] Florus. I. 2.
[7] Le 1er mars. — Plut. Numa. 18.
[8] *Id. Ibid.* — Dion. XLVII. p. 385.
[9] Festus. v. *ignis*.
[10] Festus v. *sex*. — D. d'Hal. II. 17. III. 20.
[11] Plut. Numa. 17.
[12] D. d'Hal. *Id. Ibid.*

fession ayant le gain pour but; qu'elles aient la parole et l'ouïe parfaitement saines, et ne soient affligées d'aucune difformité physique. On prétend que celle qui a une sœur vestale, que la fille d'un pontife, d'un augure, d'un quindécemvir, d'un septemvir-épulon, ou d'un salien, ne peuvent point être vestales, non plus que celle dont le père n'est point domicilié en Italie, ou bien se trouve chef d'une famille de trois enfans.

Une loi, nommée la loi *Papia*, confie au grand pontife le choix des vestales [1], autrefois fait par les rois [2]. Il prend arbitrairement vingt filles parmi la jeunesse romaine ; on assemble ensuite les comices, et, en leur présence, le sort désigne l'une d'entre elles, dont il s'empare, et qu'il consacre à Vesta. Il s'en empare d'autorité, en mettant la main sur elle, et l'arrachant à ses parens. Il se sert de la formule suivante pour effectuer cet enlèvement : *Amata, je te prends pour être Vestale, pour avoir soin des choses sacrées, et, en ta qualité et ton droit de vestale, veiller pour le peuple Romain et les Quirites : que cela s'accomplisse suivant les lois divines, et que tout soit dans la prospérité.*

Le pontife, en saisissant la jeune fille, l'appelle *Amata*, parce que l'on assure que celle qui fut ainsi enlevée la première à sa famille, portait ce nom [3].

Aucun père ne peut refuser sa fille, quand on la lui prend pour être vestale. Cependant les conditions rigoureuses imposées à ce sacerdoce inspirent de l'éloignement à beaucoup de familles. En effet, toute vestale est consacrée à Vesta pour trente ans : elle commence par faire dix années de noviciat ; puis elle exerce pendant dix ans; et ses dix dernières années sont employées à l'instruction des novices [4]. Elle habite un bâtiment auprès de la demeure de Vesta, et n'en peut sortir qu'en cas de maladie, et avec l'autorisation des pontifes, qui la confient à quelque femme respectable [5]. Au bout de trente ans, elle redevient libre, peut abandonner ses fonctions sacrées, et se marier [6].

[1] A. Gell. I. 12.

[2] Plut. Numa. 17. — D. d'Hal. II. 17. III. 20.

[3] A. Gell. *Id. Ibid.*

[4] D. d'Hal. II. 17. — Plut. Numa 18. — Si l'administ. convient au vieillard. 51

[5] Plin. VII. ep. 19.

[6] Plut. *Id. Ibid.* — Prudent. in Symmach. II. v. 1081.

Mais fort peu usent de cette permission : arrivées à trente-six ou quarante ans, l'âge est passé de former de nouveaux liens, et elles restent au service de Vesta jusqu'à la fin de leurs jours [1].

J'ai vu l'empereur Auguste, souverain pontife, ayant en cette qualité une vestale à remplacer, trouver tant de citoyens qui cherchaient à soustraire leurs filles à son choix, qu'il essaya de combattre leur aversion, en jurant que si quelqu'une de ses petites-filles avait l'âge légal, il serait le premier à l'offrir [2].

Cet éloignement des patriciens à placer leurs filles dans le collége des vestales, fut cause que l'an 758, on proposa une loi qui permit d'admettre les filles d'affranchis au nombre des prêtresses de Vesta. Le sénat en choisit quelques-unes par la voie du sort, dans celles qui se présentèrent; néanmoins on n'en reçut aucune [3], et la pureté de ce sacerdoce ne fut point souillée par une alliance aussi indigne.

Il y a quelquefois des présentations volontaires [4], et pour preuve nouvelle de la réserve que l'on met dans le choix des vestales, je te dirai que dernièrement deux nobles patriciens présentant chacun leur fille, la préférence fut donnée à celle dont la mère n'avait été mariée qu'une fois. Sa concurrente n'avait contre elle que d'être la fille d'un homme divorcé, ce qui parut une tache pour sa mère [5].

En dédommagement de leur dure servitude, les vestales jouissent de quelques priviléges : elles sont entretenues aux frais de l'Etat [6]; elles peuvent tester du vivant de leur père; ne sont point soumises à l'autorité d'un curateur, prérogatives accordées seulement aux femmes mères de trois enfans [7]; leur personne est vénérable et sacrée [8]; elles ne sortent jamais que sur un char curule [9], ou en litière, et quiconque passe sous cette litière est puni de mort [10]; des licteurs les précèdent [11]; les magis-

[1] Plut. *Id. Ibid.* — D. d'Hal. II. 17.
[2] Suet. Aug. 31.
[3] Dion. LV. p. 645.
[4] A. Gell. I. 12. — Tac. ann. II. 86.
[5] Tac. ann. II. 86.
[6] Tit.-Liv. I. 20. — Suet. Aug. 31.
[7] Plut. Numa. 18.
[8] Tit.-Liv. I. 20. — Cic. pro Cœlio. 14. — V. Max. V. 4. 6. — Suet. Tib. 2.
[9] Prudent. in Symmach. II. v. 1092.
[10] Plut. *Id. Ibid.*
[11] *Id. Ibid.* — Dion. XLVII. 385.

trats font abaisser leurs faisceaux devant elles, et se dérangent pour leur céder le milieu du chemin [1]; si un criminel que l'on mène à la mort se rencontre sur leur passage, il est grâcié, pourvu que la vestale jure que la rencontre est fortuite [2]; des places particulières leur sont réservées dans les jeux publics [3]; appelées en témoignage devant les tribunaux, elles déposent sans prêter serment [4]. Quoique sans autorité, la vénération pour leur personne va si loin, que leur intercession est toujours efficace, soit pour des affaires publiques, soit pour des affaires particulières [5], et l'on dit que ce sont les vestales qui ont empêché Sylla de porter Jules-César sur ses tables de proscription [6]. Bien des personnes croient qu'une simple prière de ces prêtresses suffit pour faire rentrer chez leurs maîtres les esclaves fugitifs, qui ne sont pas encore sortis de Rome [7].

Les vestales ont parmi elles une supérieure appelée *la grande vestale*, qui seule a le droit de voir le *palladium* [8], et préside à tous les sacrifices [9]; car le collége des vestales, outre l'entretien du feu éternel, est encore chargé et du culte de *Fascinus*, dieu préservateur des maléfices et gardien de l'empereur[10], et aussi de la célébration des *mystères de la bonne déesse*[11], fête nocture qui se célèbre dans la maison d'un consul ou d'un prêteur[12], en présence des femmes seulement[13], et dont les hommes sont si sévèrement bannis, que le magistrat chez qui on accomplit les cérémonies mystérieuses, est obligé de s'absenter tant qu'elles durent[14].

Les vestales sont sous la surveillance du grand pontife [15]: en cas de manquement à leurs devoirs, il les juge, assisté du collége pontifical, et prononce les peines qu'elles peuvent encou-

1 Senec. controv. VI. 7.
2 Plut. *Id. Ibid.*
3 Cic. pro Murena. 35.—Prudent. *Id.* v. 113 et 1195.
4 Tac. ann. II. 34.—A. Gell. X. 15.
5 Tac. *Id.* XI. 32. — Hist. III. 81. — Suet. Vitell. 16.
6 Suet. Cæs. 1.
7 Prudent. *Id. Ibid.* v. 1086.
8 Lucan. I. v. 597.
9 Tac. ann. II. 86.
10 Plin. XXVIII. 4.
11 Plut. quest. rom. 20.
12 *Id. Ibid.* — Cæs. 11. 12.
13 *Id. Ibid.*—Cic. de Arusp. resp. 5. — Tibul. I. 7. v. 21.
14 Plut. quest. rom. 20.
15 Plut. Numa. 17.

rir [1], dont les pricipales sent la flagellation pour l'extinction du feu [2], et l'inhumation toutes vives pour violation de leur vœu de chasteté [3], quoique ce ne soit pas là le supplice des femmes adultères; mais Tarquin-l'Ancien, inventeur de cet horrible supplice, qu'il établit d'après des révélations qui lui furent faites en songe [4], estima, à bon droit, que l'on devait plus de respect aux autels des dieux qu'au lit des hommes [5].

Fidèle à mon rôle de simple rapporteur, je vais te transcrire ici quelques fragmens des annales du peuple Romain, relatifs aux deux supplices dont je viens de te parler. Je les tiens de trois sénateurs chargés par l'empereur de recopier et de compléter, autant que possible, les anciens commentaires publics [6].

« — AN DXLVI. — De tous ces prodiges, celui qui causa le plus d'épouvante fut l'extinction du feu dans le temple de Vesta. La vestale de garde cette nuit-là [7], fut dépouillée de ses vêtemens, enfermée dans un lieu obscur [8], et là, battue de verges par le grand pontife P. Licinius. Ensuite on fit des expiations dans le temple de Vesta, quoique ce malheur pût être regardé comme plutôt l'effet de la négligence humaine, que comme un signe de la colère céleste [9]. »

« — Le feu de l'autel de Vesta s'étant éteint par la négligence de la vestale Æmilia, qui en avait commis le soin à une jeune novice, le trouble se répandit dans toute la ville. Les pontifes firent leurs perquisitions et examinèrent si la prêtresse n'avait pas souillé ce feu par quelqu'impureté. Æmilia, forte de son innocence, et ne sachant comment la prouver, étendit les mains sur l'autel en présence des pontifes et des vierges, et s'adressant à Vesta : « Déesse, protectrice de Rome, dit-elle, si pendant » près de trente ans j'ai fait les fonctions sacrées avec la sainteté » requise ; si j'ai toujours observé les lois de votre culte avec un » corps chaste, et un cœur pur, apparaissez-moi aujourd'hui ;

[1] Tit.-Liv. IV. 44.—Cic. de arus. respons. 7. — D. d'Hal. II. 17. — Ascon. in Milo. p. 198.

[2] Tit.-Liv. XXVIII. 11.

[3] D. d'Hal. I. 17. — Plut. Fab. Max. 37. — Tib. et C. Gracc., 22. — Juv. S. 4. v. 9.

[4] D. d'Hal III. 20.

[5] S. Aug. de civ. Dei. III. 5.

[6] Dion. LVII. p. 703.

[7] Tit.-Liv. XXVIII. 11.

[8] Plut. Numa. 18.

[9] Tit.-Liv. *Id. Ibid.*

»venez à mon secours, et ne permettez pas que votre prêtresse »soit condamnée à une mort ignominieuse; mais si je suis cou»pable de quelqu'impureté, faites que ma punition serve à »expier le crime de la ville.» En prononçant ces paroles, elle déchira un pan de sa robe de lin, et le jetta sur l'autel. Au même instant ce lambeau de lin s'enflamma, quoique les cendres fussent refroidies depuis long-tems, et qu'il n'y restât aucune étincelle. Ce miracle sauva Æmilia, et la ville n'eut plus besoin d'expiation [1]..... »

Le dernier récit que je t'offrirai a trait à l'enterrement d'une Vestale vive : il date de plus de trois siècles. La vétusté du manuscrit y a produit quelques lacunes, mais qui ne nuisent en rien à la clarté de la narration.

« — AN CDXIII. — .... Le sort tomba sur la fille de Minucius. Encore deux jours, elle entrait dans sa onzième année, et se serait trouvée trop âgée pour être choisie. Toute sa famille demeura comme frappée d'un coup de foudre. Minucia était fiancée au jeune Florus ; elle l'aimait; on devait les marier dans deux ans; quel désespoir! les voilà séparés pour la vie. Le grand pontife s'approche de la pauvre jeune fille, l'appelle *Amata*, hélas! c'était le nom que lui donnait son amant! et l'emmène tout éplorée, dans l'*Atrium* de Vesta......... La belle chevelure blonde de la jeune Minucia tombe sous les ciseaux sacrés, et est appendue au lotos qui ombrage l'entrée de la maison de Vesta [2]. Triste marque d'affranchissement du pouvoir paternel...... »

« — AN CDXVIII. Divers prodiges, signes infaillibles de la colère céleste, se manifestèrent à Rome. Pendant que l'on faisait d'exactes perquisitions pour en découvrir la cause [3], un esclave vint dénoncer aux pontifes la vestale Minucia, comme ayant violé son vœu de chasteté, et offrant les sacrifices pour la ville avec des mains impures [4]. Il ajouta que Florus était son séduc-

[1] D. d'Hal. II. 17. — V. Max. I. 1. 7. — Propert. IV. 11. v. 53.

[2] Plin. XVI. 44. — Festus. v. *capillatam.*

[4] D. d'Hal. VIII. 14.

[5] *Id.* IX. 10. — Tit.-Liv. VIII. 15.

leur. Une parure un peu trop recherchée, quelques plaisanteries un peu libres peut-être pour une vierge, mais que l'on aurait dû plutôt regarder comme le signe d'une âme innocente et pure, avaient d'abord attiré des soupçons sur Minucia [1], et donnèrent du poids à la déposition.

» Aussitôt un décret des pontifes défend à l'inculpée de s'approcher des autels [2], et de donner la liberté à aucun de ses esclaves [3]. Presque en même tems, le collége pontifical, convoqué par le grand pontife [4], se forme en tribunal [5], et s'assemble dans *Regia* [6]. La vestale comparait devant ses juges. Ni leur nombre, ni leur austérité ne l'épouvantèrent. Elle ne crut pas même devoir rien changer à sa parure, cause première de l'accusation; une longue stole, du lin le plus fin, tombait jusque sur ses pieds [7]; des bandelettes renouaient ses cheveux [8], partagés en six tresses élégantes [9]; une espèce de demi-tunique blanche, passée par-dessus sa stole, et descendant un peu plus bas que la ceinture , couvrait sa taille, sans la masquer; et sous un ample manteau de pourpre, rattaché sur une épaule, brillait un bras dont l'éclatante blancheur le cédait à peine à celle de la neige. Un long *suffibulum*, voile blanc, retenu sur la tête par un diadème [11], complétait cette parure, dans laquelle la jeune imprudente, tout en conservant la forme et la disposition du costume de vestale, avait mis une recherche et une élégance qui ne pouvaient que lui nuire.

» Quoique touchant à peine à son quatrième lustre, et sous le poids d'une accusation terrible, elle ne montra aucune faiblesse et conserva une rare présence d'esprit. Ses réponses déconcertèrent plus d'une fois les accusateurs, au point que le collége ordonna un plus ample informé [12]. On mit à la question tous les esclaves de l'accusée [13], et les aveux de ces misérables, aveux

[1] Tit.-Liv. IV. 44.
[2] Den. d'Hal. IX. 10.
[3] Tit.-Liv. VIII. 15.
[4] Plin. IV. 11.
[5] Tit.-Liv. *id. Ibid.* — Cic. de Arusp. respons. 7.
[6] Plin. *Id. Ibid.*
[7] Tibul. I. 7. v. 73. — D. d'Hal. II. 17.
[8] Tibul. *Id. Ibid.* — Lucan. II. v. 97.
[9] Festus. v. *senis.*
[10] Médaille antiq. Græv. antiq. rom. t. 5. p. p. 643.
[11] Grævius. *Id. Ibid.* — Festus v. *suffibulum.*
[12] Tit.-Liv. IV. 44.
[13] Cic. pro Milo. 22.

arrachés par la torture, servirent de preuves à l'accusation ! Vainement Minucia, levant les mains tantôt vers Vesta, tantôt vers les autres dieux, proteste de son innocence; elle est condamnée, ainsi que son ancien amant.......

Le grand pontife dépouille l'infortunée jeune fille de ses bandelettes sacrées, et de son costume de prêtresse [1]. On la bat de verges [2], et au milieu des vives douleurs de ce supplice, on ne l'entend proférer que ces mots : *moi incestueuse! moi incestueuse* [3] ! Cependant les bourreaux sont las de frapper; ils quittent la victime, et on la pare pour subir le dernier acte de sa condamnation. Des ornemens mortuaires remplacent les emblêmes de la pureté virginale [4], et courbent sous leurs effroyables enveloppes, le corps délicat et gracieux de cette jeune vierge qui n'a pas encore accompli la vie. Il faut partir. On la conduit, ou plutôt on la porte dans une lectique, réservée pour ces horribles cérémonies, et que l'on enveloppe extérieurement de coussins serrés avec des courroies, pour donner à cette bière des vivans toute la surdité d'un tombeau. Les cris du désespoir expirent contre ses parois, et les juges et les bourreaux n'ont à redouter ni de se sentir émus malgré eux, ni de voir exciter parmi les assistans une émotion qui pourrait leur ravir leur victime.

» Cet affreux convoi s'avance par la ville, où règne la plus profonde consternation [5]. Il passe sur ce Forum [6], ordinairement si bruyant, si animé, et qui ne présente plus, dans sa vaste étendue, que le tableau du deuil et de la désolation. Le *Comitium* est presque désert, les tavernes fermées, les basiliques vides. Le reste du forum, ce rendez-vous de l'univers, est rempli de monde, et cependant on se croirait dans une solitude, tant est profond le silence de terreur qui glace tous les assistans.

» Je me trompe, tout n'est pas muet : une voix retentit dans le *Comitium*, c'est le dernier soupir de Florus qui, la fourche au

[1] D. d'Hal. VIII. 14.
[2] *Id.* IX. 10.
[3] Plin. V. ep, 11.
[4] D. d'Hal. II. 17.
[5] Plut. Numa. 18.
[6] *Id. Ibid.*. — D. d'Hal. VIII. 14. — IX. 10.

cou [1], comme séducteur d'une vestale, expire sous les verges vengeresses des pontifes [2].

» D'aussi loin qu'on voit venir la fatale lectique, dont l'impénétrable fermeture cesse un instant d'être cruelle, puisqu'elle dérobe à l'innocente Minucia la vue de Florus, périssant pour un crime dont il n'est point coupable, la foule s'ouvre, et morne, consternée, se range à la suite de la lugubre procession [3]. On se dirige lentement par la voie *Salaria :* et au milieu d'un silence interrompu seulement par les pleurs des amis, les sanglots des parens de la condamnée [4], et le monotone et sombre retentissement des pas de cette foule immense, on arrive à la porte Colline, sur une éminence située dans l'intérieur des murs [5], à droite de la voie publique [6] : c'est le lieu ordinaire du supplice; sa destination lui a valu le nom de *Champ-Scélérat* [7].

» Là, se trouve creusé un caveau souterrain, dans lequel on descend à l'aide d'une échelle. Un petit lit est dressé sous sa voûte, et auprès de cette couche de la mort, sont déposés une lampe ardente, un peu d'huile, un peu de pain et d'eau, un peu de lait [8], provisions d'un jour, pour une malheureuse, condamnée éternellement à cette prison tumulaire; provisions que la plus horrible pitié laissse auprès de la victime, pour ne pas avoir l'air de faire mourir de faim un corps qui a été consacré par les plus saintes cérémonies du monde [9] !

» Cependant les licteurs dénouent les fermetures de la lectique déposée devant le caveau; le grand pontife adresse aux dieux certaines prières secrètes, lève les mains au ciel, et s'avance vers la condamnée. Il la conduit sur l'échelle, puis se retire aussitôt avec tout le collége pontifical [10], laissant la victime entre les mains du bourreau [11].

[1] Zonar.

[2] Tit.-Liv. XXII. 57. — Plin. IV. ep. 11. — D. d'Hal. VIII. 14. — IX. 10. — Suet. Domit 8. — Festus. v. *probrum*.

[3] Plut. Numa. 18.

[4] D. d'Hal. II. 17.

[5] Plut. *Id. Ibid.*

[6] Tit.-Liv. VIII. 15.

[7] *Id. Ibid.* XXII. 57. — Serv. in Æneid. — XI. v. 206. — Oros. III. 9. — Festus. v. *sceleratus.*

[8] Plut. Num. 18. — Quest. rom. 96.

[9] *Id.* Quest. rom. *Id.*

[10] Plut. Numa. 18,

[11] Plin. IV. 11.

» L'infortunée Minucia montra une admirable fermeté, et s'avança hardiment sur ces dégrés, dont chacun était un pas vers la mort. Un instant sa stole s'embarrassa sur le bord de l'abîme, et comme elle se retournait pour en réparer le désordre, son voile, dérangé par le zéphir, laissa voir sa figure, à laquelle les lys de la mort et le calme de l'innocence donnaient une expression sublime et céleste : elle semblait déjà n'appartenir plus à ce monde. Des sanglots universels éclatèrent quand, avant de disparaître aux regards de tous, elle protesta une dernière fois de son innocence, en s'écriant d'une voix calme et résignée : *moi, incestueuse!*

» Le bourreau lui présenta la main pour l'aider à descendre : elle le repoussa avec horreur, comme si elle eût craint de ternir la pureté dont elle faisait profession. Son front disparut avec une sorte de majesté sous la voûte exécrable, et elle se souvint jusqu'à la fin de ce qu'exigeait d'elle la plus sévère bienséance [1].

» Elle était à peine arrivée au fond de sa tombe, que le bourreau se hâta de tirer l'échelle [2], des esclaves, aussi impassibles que la mort, remplirent l'entrée du caveau jusqu'au niveau du sol, égalisant bien le terrain [3], parce qu'il ne faut pas que la vestale incestueuse laisse de trace de sa présence, ni parmi les vivans, ni parmi les morts : et la foule s'écoula lentement, au bruit déchirant de cette terre, engloutissant une jeune vierge, aussi pure que belle, aussi pieuse et aussi innocente que ses juges furent impitoyables et cruels! »

Ch. Dezobry.

[1] Plut. *Id. Ibid.*
[2] Plin. IV. 11.
[5] Plut. *Id. Ibid.*—Quest. rom. 96.
[4] Plut. Numa. *Id.*

Education.

DE LA DIRECTION

QU'IL CONVIENT DE DONNER A L'ÉDUCATION DES FEMMES.

A M. le DIRECTEUR des Annales de Philosophie chrétienne.

Vous m'envoyez, Monsieur, les différentes *publications* que Mlle. Sophie Mazure vous a adressées, sur l'*éducation des femmes*, et vous voulez que je vous en dise mon sentiment. C'est me faire beaucoup d'honneur; malheureusement je devine fort bien que c'est de votre part un moyen adroit de décliner la responsabilité d'une question difficile, et qu'il est impossible de traiter à la satisfaction de tout le monde. J'aurais, vous le savez bien, de fort bonnes raisons pour vous renvoyer et brochures et honneur; mais comme vous m'avez assez bien tenu les conditions d'anonyme que j'avais mises à la publication de mon article *sur le salon de* 1835, je vais me risquer, caché de nouveau sous vos auspices, à répondre à ce que Mlle. Mazure demande de vous.

Quels sont les projets de Mlle. Mazure? Former une *Ecole normale* pour les femmes; c'est pour cela qu'elle a présenté pétition à la chambre, mémoires et suppliques aux ministres. Repoussée ou négligée par la chambre et les ministres, elle s'adresse aux catholiques, et leur demande de lui être en aide pour cet établissement qu'elle appellerait *Ecole normale catholique*.

Mais quel est le but de cette Ecole? former, nous dit-elle, d'abord des institutrices pour les jeunes personnes, en leur ouvrant une maison où elles pourraient pendant plusieurs années, à l'abri de toute gêne extérieure, se livrer à l'étude et aux travaux intellectuels. Ceci est louable; mais, si je ne me trompe pas, — et je ne crois pas me tromper — un autre but est dans la pensée de Mlle. Mazure, celui d'aider *ce mouvement moral et littéraire qui se manifeste chez les femmes*, et de les appeler à donner,

elles aussi, l'*explication des énigmes tant cherchées des destinées sociales et intellectuelles*, et en particulier à préciser quelle doit être la *part de la femme* dans la recomposition qui se fait de la société. Ainsi, c'est à *manier la plume* qu'elle appelle les plus choisies de ses compagnes, celles qui dans ce moment ne peuvent atteindre le plus souvent qu'au rôle peu progressif d'*institutrices*, et c'est dans le champ clos de la presse qu'elle veut les voir combattre pour le *progrès de l'humanité.* — Et comme elle a entendu autour d'elle quelques malins médire méchamment des *femmes-auteurs*, et leur annoncer qu'elles ne seront ni *aimables* ni *aimées*, elle a relevé hardiment ce gant jeté par quelques discourtois chevaliers, et leur a répondu fièrement : « *Eh bien*, oui, nous y renonçons : ni *aimables* ni *aimées*, c'est entendu. Notre dévoûment » va jusque là, puisque c'est à ce prix que doit être le bonheur » futur des femmes ![1] »

Or, ici, sans vouloir dire pourtant si c'est *aimable* ou *aimée* que je regrette dans cette solennelle renonciation que fait Mlle. Mazure au nom des femmes, j'avoue que je ne saurais être sur aucun de ces points de son avis. En effet, je crois fermement que l'instruction des femmes, fût-elle poussée jusqu'à celle d'une *femme-auteur*, — et il n'est pas besoin qu'elle soit poussée bien loin pour arriver jusque là — ne saurait, si elle est réelle et véritable, leur rien ôter de leur *amabilité*, ou les empêcher d'être *aimées* ; et en second lieu, je désapprouve la voie dans laquelle Mlle. Mazure voudrait faire entrer les femmes dont l'esprit a été plus cultivé, et l'instruction plus soignée. Et lorsque je leur déconseille la profession de *litterateur* et d'*auteur*, que Mlle. Mazure n'aille pas m'accuser de méconnaître leurs talens ou leur capacité. Eh! mon Dieu, je leur accorderai volontiers tous les talens et toute la capacité qu'elle voudra, autant et même plus qu'aux hommes. Mais, de bonne foi, qu'elle jette un coup d'œil sur les travaux actuels des hommes et des femmes, et qu'elle me dise quelle est la vérité nouvelle ou la morale meilleure qui sont sorties de tout ce chaos de publications littéraires et philosophiques dont nous sommes inondés ?

[1] *Lettre* de Mademoiselle Mazure, insérée dans le N° de septembre dernier de la *Revue européenne.*

C'est qu'aussi il n'est pas vrai que les *destinées de l'humanité soient une énigme* à la recherche de laquelle les femmes ou les hommes doivent être appelés. C'est là l'erreur capitale de Mlle. Mazure et de notre époque. Les *destinées de l'humanité* sont très-nettement et très-précisément fixées et prédites par le Christianisme. Il n'y a plus rien à chercher ou à inventer. Les nouvelles théories n'amèneraient que de nouvelles ténèbres et ne fairaient qu'aumenter le chaos.

Sans doute, de grands travaux sont entrepris, de nombreuses découvertes ont été faites et restent à faire, et les femmes doivent y participer; mais, ces études, ces découvertes, sont toutes positives, ayant d'un côté pour objet les recherches historiques et les traditions de l'humanité, de l'autre, les sciences naturelles et les observations exactes: à Dieu ne plaise que je veuille repousser aucune femme de ces travaux, qu'elles en prennent selon leur goût ou leur puissance; seulement, je ferai observer à Mademoiselle Mazure, que rechercher les antiques croyances de l'humanité à travers les obscurités de ses vieilles langues, refaire la science surannée et mensongère du 18e siècle, cela est un peu plus difficile que d'être l'*écho d'une de ces voix qui ne font que mourir et renaître au cœur isolé;* mais aussi, il faudra qu'elle convienne que cela est un peu plus utile que de nous *apprendre ce qui leur fait mal dans l'état actuel de la société.*

Or, propager les découvertes obtenues, et populariser l'amélioration des sciences, faire pénétrer dans la famille et dans l'éducation première des enfans les idées plus chrétiennes qui commencent à dominer dans les esprits élevés, voilà ce qui me paraît être la mission des femmes, mission glorieuse, utile, et que je ne crois, ni au-dessus de leur portée, ni au-dessous de leur mérite. Tout ce qui tendra à ce but devra être bien reçu et encouragé. Une *école normale* dirigée dans ce sens, serait un véritable service rendu, non-seulement aux institutrices, mais encore à l'éducation de toutes les jeunes personnes. J'ai entendu dire que ce projet avait été préparé l'année dernière par un prêtre, homme d'un zèle ardent et d'une foi profonde. Je suis fâché qu'il n'ait pu le mettre à exécution. Cependant, le progrès dont je parle ici est tellement naturel et nécessaire à notre époque, que je n'hésite pas à dire que sans *école normale* il

aura lieu; bien plus, il s'opère même tous les jours, par l'effet de l'amélioration générale des études.

Il est impossible que la femme elle-même ne participe pas à ce progrès. La femme, se modèle essentiellement sur l'homme. L'épouse apprend de son mari, la fille du père, la sœur du frère; car, s'il est un *enseignement* que l'on puisse appeler *mutuel*, c'est essentiellement celui de la femme, admise comme elle est à toutes nos conversations et à toutes nos lectures. Or, c'est là le véritable enseignement, celui qui tôt ou tard ne peut manquer son effet. C'est là le progrès infaillible, auquel la femme participe, sans peine, sans prétention, sans presque qu'elle s'en doute, et quelquefois sans qu'il y paraisse aux yeux du vulgaire observateur. Or, cet enseignement fait chaque jour de nouveaux progrès, et, n'en déplaise à Mlle. Mazure, je puis lui assurer que celles qui y participent ne cessent pas pour cela d'être *aimables* et ne courent aucun risque de ne pas être *aimées*. En preuve de ce que j'avance ici, je ne connais pas assez Mlle. Mazure pour qu'il me soit permis de lui adresser le mot de Crillon à Henri IV, mais je puis insinuer d'abord que lorsqu'elle fait cette abdication au nom de toutes, ses pouvoirs sont loin d'être réguliers, ou du moins qu'elle fait comme certains mandataires, qu'elle les dépasse de beaucoup. Grâces à Dieu, il existe bon nombre de femmes, et de jeunes personnes, qui ont de l'instruction et de la science plus qu'il n'en faut pour être *femmes-auteurs*, et qui n'ont perdu pour cela aucune des grâces du visage ou aucun des agréments de l'esprit.

En effet, dans le cercle étroit du monde que je fréquente, je puis dire que je connais un bon nombre de mères de famille faisant elles-mêmes l'éducation de leurs filles, leur communiquant ce qu'elles savent, s'instruisant de ce qu'elles ne savent pas, appelant à leur secours des auxiliaires étrangers pour ce qu'elles ne peuvent savoir ; mais dirigeant, surveillant, préparant toute l'éducation de leurs filles, les encourageant ou les modérant, comme jadis lorsqu'il s'agissait de soutenir leurs pas chancelans, et de former à la vie leurs membres frêles et délicats : véritables mères à qui leurs filles doivent une seconde vie, la vie de l'esprit !

Ce n'est pas assez : j'ai connu et je connais encore des mères

qui s'occupent avec autant de soin et de succès de l'éducation de leurs fils : ayant appris ce qu'il fallait des langues vivantes et mortes pour en formuler les premiers élémens à leur jeune intelligence, ce qu'il fallait de leurs études pour leur être des répétiteurs fidèles, plus fidèles qu'aucun de ceux qu'on place près d'eux dans les colléges. Oh! heureuse mère, je vous ai vue, orgueilleuse et fière, déposer au sein de la première école scientifique du monde, l'école polytechnique un fils qui n'était pas sorti de vos mains. Soyez en sûre, un tel jeune homme ne faillira ni à la science ni à la foi, ni à Dieu ni aux hommes. Oui, voilà ce que j'appelle un véritable progrès dans l'éducation et les habitudes des femmes. Voilà ce qui doit être le véritable but de leurs études intellectuelles. C'est ainsi qu'elles feront une véritable révolution, une révolution vraiment glorieuse dans la famille, et, par elle, dans les états et dans les mœurs. Je ne crois pas que Mlle. Mazure ou aucune autre aient à se plaindre de cette destinée nouvelle qui leur est acquise, et qu'elles rempliront tôt ou tard. Or, cela vaut un peu mieux que les ingrates spéculations de l'esprit ou du cœur, spéculations où se perdent tous les jours les jeunes gens aux intentions les plus droites et aux talens les plus distingués.

Et cependant loin de moi de vouloir blâmer toutes les femmes qui écrivent ; loin de décourager celles qui veulent ou peuvent écrire. J'en conviens, c'est là une belle et royale occupation, et je ne suis pas étonné de voir s'y consacrer celles surtout à qui leur fortune a fait de longs loisirs, et celles qui aiment le travail, la solitude et la réflexion. Oh! je serai le premier à applaudir à leurs travaux, soit que s'attachant à montrer combien la vertu vaut mieux que la prospérité, ou combien le repentir peut racheter de fautes, comme dans *Thomas Morus*, ou *Henri Percy*, elles signent magnifiquement PRINCESSE DE CRAON, soit quelles préfèrent cacher un nom très-connu dans la magistrature, tout en semant de bonnes pensées et de bons exemples, dans *Eudolie* ou la jeune malade, *Zoé* ou la femme coquette, *Roseline* ou la nécessité de la religion pour le bonheur de la femme.

Ainsi, que Mlle. Mazure comprenne bien ma pensée : écrire pour le public, devenir femme-auteur, cela peut être bon ou

blâmable, convenable ou inconsidéré, selon la position, le goût, ou le devoir des femmes ; mais cela ne doit jamais être le but direct et principal de leurs études ou de leur éducation. Mais étudier pour se rendre dignes de surveiller l'éducation de leurs enfans, étudier pour remplir les vides de l'esprit ou du cœur, qui se trouvent toujours dans la vie d'une femme, travailler pour remporter une espèce de victoire sur l'ennui de la vie, et faire une conquête sur les futilités qui occupent les femmes ordinaires; étudier pour participer aux nouvelles connaissances que Dieu laisse tous les jours resplendir dans le domaine de la vérité, étudier pour mieux connaître la religion, étudier, en un mot, pour se préparer une espèce de printems dans l'automne ou l'hiver de ses jours, c'est-à-dire une autre jeunesse à l'abri des rides du tems et des ravages de la maladie — la fraîche jeunesse d'un esprit qui renaît et fleurit tous les jours dans l'inépuisable fécondité de la science, et la virginale nouveauté de l'étude; voilà ce que j'approuve et ce que je loue, et heureuse celle qui s'est préparée, en son foyer, comme un banquet splendide où elle pourra s'asseoir, à son plaisir, tous les jours de sa vie !

Mais je me hâte de finir, car je crains déjà qu'on ne m'accuse de faire comme la femme St.-Simoniene, c'est-à-dire, de vouloir révéler les futures destinées de la femme, honneur que je décline, tout en persistant dans mon dire actuel, que je signe courageusement :

(****)



Travaux scientifiques.

DE QUELQUES TRAVAUX HISTORIQUES

QUI SE FONT DANS L'INTÉRÊT DE LA RELIGION.

En parlant dans le *compte rendu*, inséré dans le dernier N° du tome X de tous les travaux qui se font, et qui tous sont plus ou moins à l'avantage de nos doctrines, nous avons dit qu'il y en avait plusieurs que nous ignorions complètement. En effet, depuis la publication de cet article, nous avons eu connaissance de plusieurs autres travaux; nous signalerons ici ceux qui sont sur le point de paraître.

Travaux des Bénédictins de Solesmes. — Ainsi nous savons qu'il se fait un *Cours d'antiquités Ecclésiastiques* fort savant et fort étendu parmi les doctes prêtres qui, à Solesmes, ont commencé à renouer la chaîne des tems, en reprenant les travaux de ces écrivains qui ont rendu de si grands services à la religion et aux arts, et qui font la gloire de notre France. Nous croyons pouvoir assurer que ces modestes savans, qui faisaient de l'art et de la science pour eux-mêmes et pour leur instruction, pressés par les conseils des personnes auxquelles ils doivent déférence et respect, sont sur le point de publier leur *Cours*, non point en cahiers, mais sous la forme d'un ouvrage qui aura pour titre *Origines Ecclésiastiques*. Le premier volume, qui pourra être publié dans le courant de l'hiver prochain, traitera de l'*Eglise Romaine*. L'ouvrage si intéressant que nous avons fait connaître à nos lecteurs (N° 61 ci-dessus, p. 35), le *Liber pontificalis*, y sera commenté tout entier et augmenté même pour les documens qui concernent les papes. Dans cette œuvre, faite sur un plan

nouveau, on essaierait de faire entrer également et l'érudition bénédictine, et l'appréciation des mœurs, le progrès social, et tous les développemens des principes catholiques.

Nous ne croyons pas être trop indiscrets en ajoutant encore que ces prêtres studieux se sont rencontrés avec M. le marquis de Fortia dans la pensée de réhabiliter l'authenticité des écrits de *St.-Denys l'aréopagite*. On donnera une *traduction* des livres aréopagites, à laquelle seraient jointes de nombreuses notes, ayant pour but d'éclaircir tous les textes et de faire concorder, ou de comparer, la science avec la théologie des églises orientale et occidentale, et aussi avec la théologie mystique, et avec les écoles et les idées philosophiques de ces premiers siècles. Nous n'avons pas besoin d'insister pour prouver combien ces travaux sont importans.

Puisque nous avons commencé à commettre des indiscrétions, nous nous laissons aller à en commettre encore quelques-unes, en parlant des travaux de M. le comte de Montalembert. Ce religieux écrivain se propose de faire une *Histoire de la Poésie*, dans la double forme de *littérature* et d'*art*, pendant les siècles catholiques du moyen-âge, alors que le cœur et l'imagination des peuples étaient exclusivement dominés par la foi chrétienne. Il y examinera surtout la *légende*, comme source et dépôt de la plus pure poésie, les grandes épopées religieuses, l'architecture du moyen-âge dans son symbolisme, et essaiera d'arriver par cette voie à l'examen et à la reconstruction de la poésie sociale, de la vie intérieure et domestique des peuples chrétiens, pendant qu'ils étaient entièrement soumis à l'autorité de l'Eglise.

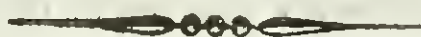
Nous ajouterons encore que M. de Montalembert prépare en outre plusieurs *Monographies*, ou *Histoire spéciale* de plusieurs personnages éminens par leurs talens et leur influence religieuse. Il en fera l'histoire de telle manière qu'autour d'eux viendront se grouper les principaux événemens de leur siècle, dont ils seront en quelque sorte le résumé et le symbole. — Ainsi il mettra prochainement sous presse une *Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie*, pour laquelle il a fait de longues recherches en Allemagne, et dont le sujet offre un des épisodes les plus touchans et les plus expressifs de la magnifique époque du

13e siècle. — Puis il publiera successivement l'*Histoire de saint Bernard*, comme principal personnage du 12e siècle, et celle *sainte Catherine de Sienne*, pour le 14e siècle.

Nous rendrons un compte détaillé de toutes ces productions.

M. *de Lamartine* est aussi sur le point de publier un *Poëme* qui est en ce moment l'attente de ses amis et de ses ennemis. Pour nous qui, quoique nous ayons dit de son *Voyage en Orient*, sommes toujours de ses amis, nous l'attendons avec un vif intérêt. Le titre même de l'ouvrage est encore un mystère, nous pouvons dire cependant qu'un *Curé catholique* y remplit le principal rôle. Quelques personnes, qui ont été admises à en entendre quelques fragmens, en parlent comme de l'ouvrage le plus parfait de cet écrivain. Nous voudrions pouvoir ajouter que le poète s'y montre sans restriction et sans détour *chrétien catholique ;* et cependant quelques confidences qui nous ont été faites, nous empêchent de donner cette assurance à nos lecteurs. Mais nous avons l'espérance qu'il se sera rendu aux sages conseils qui lui ont été donnés tout récemment. — Nous examinerons encore cette œuvre dès qu'elle aura paru.

A.



Nouvelles et Mélanges.

FRANCE, PARIS. — *Objets d'art et antiquités rapportés d'Islande.* — Une réunion nombreuse de savans a examiné, en présence de MM. Gaymard et Robert, naturaliste de l'expédition envoyée à la recherche de la *Lilloise* et de M. de Blosseville son commandant, les objets de science et de curiosité que *la Recherche* vient de rapporter de l'Islande. Deux salles particulières du Jardin des Plantes en sont remplies; il y a jusqu'à des débris d'arbres que la mer a roulés de l'Amérique. La collection des roches est plus variée que riche; il en est de même des coquilles : l'entomologie et l'ornithologie ont une bonne part. L'herbier est également curieux, et les graines indiquent bien l'influence d'un âpre climat qui ne laisse à la végétation que quelques mois pour croître et pour mûrir ses fruits.

Des renards blancs, des chiens, des aigles, des chevaux vont augmenter encore le nombre des animaux de la ménagerie; enfin, toutes les parties de l'histoire naturelle recueillent des produits ou nouveaux ou remarquables dus à ce voyage, qui a dejà profité aux musées de Boulogne, Caen et Cherbourg.

Comme curiosités industrielles, l'exhibition islandaise offre principalement des étoffes, un tapis, des vêtemens de femme d'un fort bon tissu. Les chaussures ne sont rien moins qu'élégantes; mais des broderies en argent et des agraffes prouvent que ni le luxe ni les arts, partant la coquetterie, ne sont ignorés sous le 66e degré de latitude nord. Quant aux instrumens de musique, ils sont assez informes, quoique les *sagas* communes à l'Islande et à la Norwège, et que Snorre Starleton a arrangées en histoire, soient des chants les plus anciens.

Parmi les manuscrits et les livres, il y a, dit-on. une *Gazette. Une bible in-folio* atteste surtout que l'imprimerie ne tarda point à être importée dans l'île. Les dessins des principales localités représentent de grandes barraques, bien closes et solides, au toit pointu, fort peu ayant un étage. On pouvait espérer que des ruines fourniraient quelques indices pour la grande question qui divise les archéologues sur l'origine du style ogival et de l'architecture anglo-normande; mais nous n'avons rien vu qui y ait rapport.

— *Découverte des poésies de Quin-Clan.* — M. Delaville-Marqué, atta-

ché à l'école des chartes et fils du député du même nom, vient de retrouver dans une église des montagnes noires près de Morlaix, les *poésies de l'ancien barde Quin-Clan*, inutilement cherchées par les amateurs de nos vieux monumens littéraires, et dont quelques fragmens à peine avaient échappé au tems. Ces poésies, écrites en bas breton, sont du cinquième ou sixième siècles. *Quin-Clan* était le Merlin des Bretons, si ce n'est même le véritable Merlin des *Chroniques chevaleresques*.

Ces poésies ont été réclamées par M. le ministre de l'intérieur, et se trouvent en ce moment à Paris, où l'on s'occupe à les traduire.

PORTUGAL, OPPORTO. — *Découverte de l'histoire phénicienne de Philon*. — On écrit d'Opporto :

« On vient de faire dans notre pays une découverte de la plus haute importance pour l'histoire de l'antiquité. On a trouvé dans le couvent Santa-Maria de Merinhao, dans la province de Entre-Duero-y-Minho, les neuf livres de l'*Histoire phénicienne*, par Philon de Byblos. Cet ouvrage, dont on ne connaissait que quelques passages extraits par Eusèbe du IVe livre, et conservés dans sa *Préparation évangélique*, viendrait donner de curieux documens sur l'histoire primitive de l'Orient. Car l'on sait que Philon n'était que le traducteur de l'auteur phénicien *Sanchoniaton*, que quelques personnes ont fait contemporain de Sémiramis, mais qui remonte au moins au siége de Troie. On croit même qu'il a eu des communications avec Gédéon, un des chefs des Juifs. Nous formons des vœux pour que cette découverte se confirme, et que le monde savant jouisse des nouvelles lumières qu'elle doit nous fournir.

ALLEMAGNE, MUNICH. — *Progrès des études*. — Il vient d'être nommé, par le ministre de l'intérieur à Munich, une commission spéciale pour examiner les livres sous le rapport de l'orthoxodie catholique, et pour exercer une surveillence active sur les professeurs. Les lycées prennent de plus en plus d'importance ; ces établissemens, presque exclusivement dirigés par les jésuites, leur servent d'universités avec deux facultés, savoir : une pour les études philosophiques, et l'autre pour la théologie. Les évêques ont manifesté le désir de voir les candidats de théologie sortir de ces lycées pour les diriger dans le sens ultramontain. On attache même beaucoup d'importance à ne nommer que des professeurs catholiques pour les sciences profanes dans le lycée de Freysing. Schexern, l'ancien château des Wittelsbach, qui avait servi d'abord de couvent, mais qui, depuis la sécularisation des couvens sous Maximilien, avait été transformé en château et récemment racheté par l'état, sera, dit-on, rendu à sa première destination. (*Gazette de Hanovre.*)

Bibliographie.

M Francisque MICHEL, envoyé en Angleterre par le ministère de l'instruction publique, pour faire dans les bibliothèques des recherches relatives à l'histoire de France, est de retour de ce voyage. Il en rapporte une foule de transcriptions, de traductions, etc., de divers manuscrits précieux qu'il se propose de livrer à l'impression. Nous aurons soin de les mentionner dans notre Bibliographie au fur et à mesure que ces ouvrages paraîtront. Les ouvrages déjà publiés depuis quelque tems, sont : le *Roman de la violette*, un *Travail sur Hugues de Lincoln*, le *Roman d'Eustache le Moine*, et une partie du *Corpus Christi college*, qui renferme la relation du voyage en Orient du moine Guillaume de RUBRIQUIS, envoyé par Louis IX en ambassade au khan des Tartares en 1253.

Etudes numismatiques sur quelques types relatifs au culte d'Hécate; par H. D. de Luynes. In-4° de 15 feuilles. Paris, *F. Didot*.

Numismatique du moyen-âge, considérée sous le rapport du type, accompagnée d'un atlas de 24 pl., par Joachim Lelewel, ouvrage publié par J. *Straszewicz*. 2 vol. in-8° de 46 feuilles. Prix : 40 fr. Paris, rue du Colombier, n° 3.

Traité des instrumens astronomiques des Arabes, composé au XIIIe siècle par Aboul Hhassan All. de Maroc, intitulé : *Collection des commencemens et des fins*. (Trad. de l'Arabe sur le manuscrit 1147 de la Bibliot. roy., par J.-J. *Sédillot*.) In-4°. Tom. II, 33 feuilles et 38 pl. Paris, Imprimerie royale.

Benares illustrated (Benarès pittoresque, ou Représentation de cette ville dans une série de dessins lithographiés en Angleterre), par J. Prinsep. In-folio grand format. Calcutta, 1231-1833, 3 cahiers.

Les 50 planches représentent des vues, des monumens, des intérieurs, des costumes, des cérémonies de la religion indoue. Leur principal mérite est de reproduire des objets jusqu'ici peu ou point connus.

Recherches sur la topographie de Carthage, par M. Dureau de Lamalle, avec des notes par M. *Dusgate*. In-8° de 19 feuilles. Prix : 5 fr. 50. Paris, chez *F. Didot*.

Monumens de l'Egypte et de la Nubie, d'après les dessins exécutés sur les lieux sous la direction de Champollion le jeune, et les descriptions autographes qu'il en a rédigées ; publiées sous les auspices de MM. Guizot et Thiers, par une commission spéciale. Tome 1er, 1re livraison, in-fol. d'une feuille, plus 10 pl. Paris, *F. Didot*.

L'ouvrage formera 4 vol. grand in-folio, renfermant 400 pl., la plupart coloriées, et 2 vol. in-4° de texte. Il y aura 40 liv. de 10 pl. Prix de chaque 12 fr. 50. Le texte sera livré en 6 ou 8 portions. L'ouvrage entier, texte compris, coûtera 500 fr.

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 66. — 31 Décembre 1835.

Histoire.

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

EN ALLEMAGNE.

On commence maintenant à comprendre que la Religion tout entière repose sur la tradition, c'est-à-dire sur l'histoire, et non sur le raisonnement. Aussi faut-il reconnaître que si depuis quelque tems on a mieux apprécié le Christianisme et l'influence bienfaisante de l'Eglise sur les destinées des peuples, c'est aux découvertes historiques qu'on en est redevable, et surtout aux progrès de cette partie de la science historique que l'on appelle *Philosophie de l'Histoire*. Et cependant cette science est encore peu avancée, peu connue en France. Nous avons souvent, dans les *Annales*, rendu justice au mérite de quelques-uns de nos historiens actuels, nous avons signalé la justesse de leurs jugemens, l'élévation ou la profondeur de leurs vues, et surtout leurs recherches infatigables; mais nous avons fait observer aussi que leur esprit était souvent anti-chrétien, ou sceptique, par conséquent étroit, obscur, faux. C'est en Allemagne qu'il faut aller rechercher les écrivains qui ont annoncé, préparé, effectué en partie, cette réhabilitation de la science historique, en y examinant avec plus d'attention et de respect l'action de Dieu sur ce monde, les rapports qu'il a eus avec ses créatures. Connaître ces travaux et les populariser en France, c'est ce que doivent désirer tous ceux qui s'occupent d'histoire et qui s'intéressent à la Religion. C'est aussi ce qui nous a décidés à donner une suite d'articles sur cette importante question. Nos lecteurs y trouveront, ce que plusieurs nous ont

déjà demandé, la connaissance des progrès qui ont eu lieu en Allemagne, dans cette partie de la philosophie qui s'occupe de l'histoire. — Entre tous ceux qui ont contribué à donner une impression meilleure aux études historiques, il faut citer Frédéric Schlegel et son bel ouvrage sur la *Philosophie de l'Histoire*. Malheureusement cet ouvrage n'est pas encore traduit en français. Aussi nous croyons que nos abonnés liront avec plaisir la partie qui traite de la *Philosophie de l'Histoire*, du *Paganisme*, et du caractère historique de quelques peuples anciens, laquelle a été traduite sur l'original par un de nos amis, M. E. B. Nous recommandons ces articles à l'attention et aux réflexions de nos lecteurs [1].

Dans la Bible, ce n'est pas la chronologie qu'il faut rechercher, — Mais la vraie connaissance de l'homme. — Le système *libéral* de l'histoire regarde l'homme comme un *animal ennobli*. — Le système *religieux* le regarde comme *fait à l'image de Dieu*. — C'est là la base historique de l'histoire. — Changemens qu'il y introduit. — Théorie légitime de l'histoire. — Comment l'homme est véritablement progressif. — Triade psychologique dans l'homme. — Application de ces principes à l'histoire.

« Notre but n'est pas ici de commenter la table Mosaïque des peuples, déjà commentée de cent manières contraires, et toujours interprétée différemment selon les vues systématiques et prédominantes de chaque historien. Cette table, regardée communément comme la base nécessaire de toute exposition historique, ne peut néanmoins, d'après la méthode fausse et arbitraire qui domine, subordonner à ses récits les dates historiques admises, sans les forcer plus ou moins; et c'est ce qui prouve que tel n'est point son véritable but, ni la profondeur du sens historique qu'elle contient. Nous rencontrons, dans ces archives sacrées de la vérité divine, un autre principe qui les pénètre plus profondément, et qui, très-applicable à l'histoire universelle et à la philosophie, est en même tems d'une haute simplicité, et embrasse toutes choses. Ce principe remonte à l'origine du premier homme; il est placé en tête de la révélation, comme le principe originaire et fondamental; et il n'est que l'idée de

[1] Voir la notice insérée sur cet auteur dans le N° 51, t. IX, p. 241.

l'image divine empreinte dans l'homme, idée d'où dérivent sa nature propre, les conditions de sa vie, et sa fin dernière. Maintenant, comme ce même principe se retrouve au fond de tout développement humain, il est nécessaire, avant de terminer l'époque antique, et de passer à notre seconde partie, de le considérer de plus près, et d'en rendre compte d'une manière suffisamment détaillée.

De l'une ou l'autre idée qu'on adopte sur l'homme, naissent deux points de vues historiques principaux, ou plutôt deux grands partis qui se partagent le domaine scientifique de l'histoire et de la critique. Que dans ces deux partis de tout tems opposés, il ne faille point comprendre l'écrivain exclusivement retranché dans le détail des faits, sans porter plus loin ses vues sur tout l'ensemble, ou encore tels autres esprits qui, toujours chancelant dans leurs pensées, ne saisissent rien avec clarté, et n'ont aucune idée fixe; c'est ce qui ressort de la nature même des choses, et ce qui ne demande aucune explication ultérieure.

Ainsi, ou l'homme est un *animal* seulement *ennobli*, puis insensiblement *dressé à la raison*, et s'élevant enfin jusqu'au génie; et alors toute l'histoire de la civilisation ne fait que retracer les progrès qui l'élèvent de degré en degré sur l'échelle de la perfection infinie. On pourrait, en un certain sens, et sous le rapport scientifique, appeler ceci le *système libéral de l'histoire du monde*, système qui peut-être n'a jamais été déduit avec une aussi grande rigueur mathématique, et aussi clairement que par un fameux penseur français [1], tout épris de cette idée, et qui dans son tems fut le martyr de ce même principe.

Dans cette double considération de la vie humaine, et dans ce conflit d'opinions sur la manière de saisir et de pénétrer les conditions générales de l'humanité, il s'agit bien moins de ces dogmes où chacun, suivant l'attrait de sa conscience, et pour ses besoins spirituels, comme pour ses espérances dernières, puise la lumière, la grâce, la force et le calme néces-

[1] Nos lecteurs reconnaîtront facilement ici le fameux J.-J. Rousseau. Son système a été jugé presque dans le même sens dans le N° 6, tome 1, p. 351 des *Annales*.

saires, que de cet article unique de foi sur l'homme et sur le principe qui constitue son existence propre, sa nature intime, et sa haute vocation, ce qu'admettent l'une et l'autre opinion, et d'où résultent le système religieux, ou, si j'ose l'appeler de la sorte, la *religion de l'histoire*, comme aussi son *irréligion*.

Cette idée de la perfectibilité indéfinie de l'humanité a quelque chose de fort spécieux pour la raison ; et tant qu'on la regarde seulement comme un penchant et une faculté possible, elle renferme évidemment un grand fond de vérité ; si ce n'est cependant qu'elle traîne d'ordinaire à sa suite une corruptibilité équivalente. Mais, appliquée à la généralité et à l'ensemble de l'histoire, cette opinion ne porte véritablement sur aucun *principe* juste ; puisque l'idée si fausse d'un animal capable d'un perfectionnement et d'un développement sans bornes, n'en est point un ; et ainsi dans la science en général, comme dans la vie et dans l'histoire, il n'y a de véritable *principe* que celui qui *remonte à Dieu*. De plus, l'histoire manque alors d'une *fin* ; car une pure progression dans l'infini, ne peut être appelée de ce nom ; elle ne donne ni but déterminé, ni terme positif. Quant à l'application de l'idée de perfectibilité à la masse des faits historiques, on y rencontre d'énormes difficultés, vu qu'elle ne suit pas constamment la loi abstraite d'un développement indéfiniment progressif ; en effet elle s'offre et se manifeste souvent, et cela, non pas chez quelques nations détachées, mais dans toute une grande période historique, comme une loi qui s'accomplit d'après des voies naturelles. Ce fait qui lui est contraire, demeure, à proprement parler, toujours inexplicable pour ce système de rationalisme historique, ou, s'il vient à être éclairci, il ne peut encore se concilier avec cette exposition *libérale*. Mais ainsi que l'homme et l'humanité se jettent souvent, par un écart excentrique, hors de la voie de la perfectibilité infinie qu'*elle* lui trace mathématiquement, ou viennent encore à rétrograder d'une manière sensible, comme il arrive, dans des tems marqués, aux planètes de notre horizon céleste ; de même l'historien penseur et philosophe, qui procède par ce principe, se place en dehors de notre sphère ; et la marche qu'il fait prendre aux événemens et aux siècles, au mépris des premières règles fondamentales, n'aboutit qu'à lui causer un dépit historique ex-

trême, qui du présent s'étend bien avant dans l'avenir, et se répand à la fois sur tout le passé, qu'il juge ensuite, aux fausses lueurs de l'esprit du tems, si passionné, et avec cette amertume libérale, perverse et si partiale que n'éclaire point la douce et pleine lumière de la vérité [1].

Mais l'homme n'est pas seulement *un animal ennobli*, capable d'intelligence, et même de s'élever à la hauteur du génie; la prérogative qui le distingue proprement, comme ce qui constitue son essence, sa nature et sa fin, c'est d'être *fait à l'image de Dieu.* Ceci nous donne une base historique tout autre que la précédente; car, dès-lors, l'histoire générale de l'humanité n'a plus d'autre objet, ni d'autre *but* que de montrer la *réparation de l'image divine en l'homme*, et ce qui conduit à cette même réparation.

Que néanmoins, tout en supposant et en admettant cette origine sublime de l'homme, l'image de Dieu ait été altérée, rompue et violemment troublée dans le fond intime de sa conscience, ainsi que dans tout le reste de l'humanité; c'est une vérité que nous n'emprunterons point aux dogmes de la religion positive, parce que le sentiment intérieur de chacun, les expériences particulières de la vie, et un coup-d'œil général sur l'univers, peuvent déterminer et confirmer suffisamment notre conviction. De même il n'est personne qui, après s'être assuré, positivement de la vérité de ce principe, que l'homme est une *copie de la divinité*, vérité dont les fragmens demi-détruits des annales du monde antique déposent à chaque page, et dont le signe non encore totalement effacé se révèle au sentiment qui scrute le cœur humain, et qui en saisit les replis profonds et mystérieux, il n'est personne, dis-je, qui se trouble dans son espérance, ou qui puisse désespérer entièrement de la possibilité de la réparation, bien que cette image divine paraisse être ou soit en effet profondément ruinée dans l'homme. Sachant d'après notre nature et par notre expérience propre combien l'œuvre de la réparation est pénible, quelles difficultés il faut vaincre, et avec quelle facilité ce qu'un heureux effort avait fait

[1] Voyez un passage fort remarquable sur le même sujet de Niebuhr, t. I, p. 92.

obtenir est promptement perdu, si l'histoire de l'humanité ou du monde nous offre un état apparent ou réel de stagnation ou d'un mouvement rétrograde sensible, nous serons beaucoup plus à portée d'en juger la cause avec précision et justesse sous toutes ses faces ; mais en tout cas, nous espérerons encore en un développement et en une progression ultérieure dont la marche devient visible dans l'histoire universelle ainsi rétablie. Voudrait-on donner à une semblable *théorie philosophique de l'histoire*, basée sur le principe de la *ressemblance à Dieu*, ce qui n'est qu'une considération religieuse de l'histoire universelle, le nom de *légitime*, par opposition à cette autre théorie, qui part du principe *rationaliste* de la perfectibilité indéfinie, cela aurait un sens d'autant plus juste et plus raisonnable, qu'effectivement toutes les lois et tous les droits, soit de l'homme soit de Dieu, et en tant que l'histoire nous les fournit ou qu'ils rentrent dans son domaine, reposent sur ce premier fondement et sur la supposition de la haute dignité et de la vocation divine de l'homme.

Cette conception de l'histoire est la seule qui permette de restituer à l'homme la plénitude de ses droits, suivant les prérogatives propres à son essence même. Il faut observer qu'elle laisse en même tems toutes les autres vérités en possession de leurs droits, ce qu'elle ne peut faire toutefois qu'autant que son propre principe reste intact, et cela, parce que la vérité est une et qu'elle forme un tout complet et entier. Elle peut et doit aussi reconnaître que l'homme, avec sa vocation divine et sa haute dignité, est et demeure cependant, sous le rapport physique et pour son existence extérieure, un *être de la nature*, non pas directement et immédiatement, ni d'une manière exclusive, mais en un certain sens subordonné à son principe supérieur ; et qu'ainsi sous ce rapport, il peut, dans ses développemens extérieurs, être soumis aussi historiquement à l'une ou à l'autre loi de la simple nature. Elle doit reconnaître encore, sans pouvoir le nier, que l'homme est *libre*; que par là même, ne procédât-il pas d'ailleurs d'un principe divin, il reste toujours raisonnable ; qu'en conséquence, en s'éloignant d'un premier point de départ, il est susceptible de *perfectionnement* et de *développement*. D'où il résulte également qu'il peut réellement s'é-

tendre d'une manière illimitée dans le bien comme dans le mal, étant, comme je pourrais presque l'appeler, un *être épouvantablement progressif.*

En partant du point sublime et divin où elle se place, cette conception légitime de l'univers doit être exclusivement, du moins suivant la capacité humaine, une connaissance du vrai et une juste intelligence des réalités, et conséquemment une *science de l'histoire*, c'est-à-dire de tout ce que Dieu a accompli dans l'humanité. Enfin, pour ajouter un dernier trait à cette comparaison, elle ne doit point être une conception de la vie et du monde, outrepassant le droit véritable et la stricte vérité, au point d'être *ultrà*, bien que du reste, dans cette qualification contemporaine, il se soit déjà mêlé à une idée juste un abus dans son application.

Au contraire, cette conception religieuse de l'histoire et de la vie, à raison même de son caractère, ne doit jamais, dans ses jugemens historiques, condamner avec dureté ni être précipitée ou inconsidérée dans le blâme qu'elle dispense. Car si ce dogme mosaïque de la *ressemblance à Dieu*, base de toute histoire, renferme pleinement en soi la notion distincte et proprement chrétienne de l'homme, et par suite celle de son histoire; nous y voyons aussi que parm toutes les lois qui dérivent de cette idée fondamentalement chrétienne, et du christianisme même, la loi d'amour, est la première et la principale dans le commerce social et dans tous les rapports extérieurs, loi qui d'ailleurs n'a pas seulement son aplication et son plein accomplissement dans la vie, mais encore dans la science. L'amour, toutefois, n'empêche point de se prononcer, et un simple relâchement dans la critique ne provient que de l'indifférence ou de l'absence de tout sentiment, ce qui est à la fois la ruine de tout amour et de la vérité même.

L'image de Dieu existante dans l'homme, ne consiste point en une seule et unique pensée, semblable au rayon de lumière plus rapide que l'éclair, ou à l'étincelle brûlante de Prométhée; ce n'est point une platonique conformité à Dieu, ni une conception élevée bien au-dessus de la sphère des pensées habituelles, ou telle autre tendance idéale des facultés humaines; mais en tant qu'elle constitue la base et le principe supérieur de la

vie et de l'essence humaine, elle réside dans la nature, dans le fonds et dans la structure interne du moi humain, d'où résulte la *triade psychologique*, qui embrasse toute sa vie spirituelle et intérieure. Par rapport au monde extérieur, le *moi* humain, où règne la discorde, offre une combinaison *quaternaire*, suivant que la *Raison* et l'*Imagination*, l'*Entendement* et la *Volonté* ne sont point en harmonie. Mais au-dedans de l'homme réside un principe de vie *Triple*, suivant que l'*Esprit*, l'*Ame* et le *Sentiment* concourent au rétablissement harmonique du *moi*; la preuve et la démonstration de ce fait ont été l'objet, la matière et le but de ma *Philosophie de la vie*, exposée dans un ouvrage précédent.

La triple harmonie spirituelle de ce principe de vie interne et supérieure, exclusivement propre à l'homme, entre toutes les autres créatures, et une correspondance intime avec les trois forces et les trois propriétés de l'essence *une* de Dieu, forment ainsi, toutefois avec l'immense disproportion qui sépare la créature du créateur, l'analogie merveilleuse établie entre l'homme chétif et changeant, et l'esprit infini de l'éternel amour. Le rétablissement de l'harmonie originaire du *moi* et du triple principe de vie, s'opère dans chaque homme suivant cette loi. Que si l'âme, d'abord traversée par une lumière d'en haut, s'ouvre à elle avec amour, comme au premier rayon de l'espérance, et la retient en soi, alors l'unité intérieure se rétablit, et elle redevient *une*. En se reposant sur les premières lueurs qui l'éclairent, l'esprit que la vie féconde, et qui n'est point comme l'intellect froid, inanimé et tout d'abstraction, peut, par une foi vive, saisir fortement la parole pure de vérité qui est une avec l'amour, et se reconnaître dans cette parole et en dehors d'elle, dans le monde extérieur, ainsi qu'au dedans de lui-même; tandis que l'intellect séparé de lui, et placé dans un état d'isolement et d'abstraction, est d'abord, intérieurement comme extérieurement, poussé de côté et d'autre, et partagé entre les pures fantaisies de la nature et les sophismes d'une raison qui combat contre elle-même avec son éternelle dialectique. Si le nœud gordien du *moi* humain ainsi mêlé, enlacé et entortillé dans ses propres plis inextricables, vient à être délié par la main puissante de l'amour qui régit toutes choses, et

qu'aucune résistance interne n'empêche son action; alors la troisième faculté fondamentale de l'homme, le *sentiment intérieur* de ce qui est divin, est excité et apparaît en lui.

Maintenant, ce n'est plus un simple sentiment passif de chaque impression surnaturelle, ni une volonté indécise et impuissante pour le bien, mais une force vivifiante, qui est elle-même vie et action. Il y a quelque chose de plus que le développement interne de la vie supérieure individualisée en chaque homme, dans la marche progressive de l'homme pris en général, et formant le sujet de l'histoire du monde, ou de ce que nous entendons par l'*humanité* et ses *développemens* et sa *civilisation*. Ici, le principe qui sert à distinguer les divers degrés de développement, ne peut être tiré des trois facultés fondamentales de la vie intérieure et du *moi* de chaque homme individuel; on ne peut le trouver que dans l'impulsion divine qui nous a été fournie par l'histoire, et qui forme, à chaque degré, le point sublime où commence une vie nouvelle pour l'humanité, bien que, suivant la nature des choses, il y ait pareillement trois degrés dans l'ensemble et dans la conduite générale de la grande réparation.

En prenant ce principe de l'image divine, empreinte dans l'homme et de sa réparation, pour la base et l'objet de l'histoire universelle, nous avons pour son premier degré, dans l'Europe antique, la *parole* d'éternelle vérité octroyée originairement à l'homme, source des traditions sacrées et de la révélation divine de tous les peuples, et qui, malgré ses divergences et la contrariété de ses vestiges et de ses fragmens, forme l'idée principale et régulatrice des recherches et des éclaircissemens historiques concernant chaque peuple en particulier.

Quant au second degré, représenté par toute cette période intermédiaire, où l'humanité prit un très-grand développement, et où la *force* guerrière éclata avec tant de violence et dans toutes les directions par l'ascendant qu'obtiennent les nations conquérantes, l'idée de cette même force, et la question de savoir jusqu'à quel point elle était surnaturelle et divine, ou destructive et peut-être dans une opposition ouverte avec Dieu, ou si du moins elle était mêlée de ces deux élémens contraires; voilà quelle doit être ici la juste mesure de la critique historique, et le criterium de ses jugemens.

Pour le dernier degré, que figure la troisième période des tems modernes, on ne peut trouver que dans la céleste *lumière* de la pure vérité, en tant qu'elle se manifeste dans la science ou dans la vie, le point historique ou le principe d'où tout découle et d'après lequel tout doit être jugé, comme aussi on ne peut puiser et découvrir que là, la suite des développemens et des accroissemens ultérieurs appartenant encore à *l'avenir de l'histoire.*

Ainsi le triple principe divin, base de la division d'une semblable *philosophie de l'histoire*, serait la *parole*, la *force* et la *lumière*, division fort simple, qui porte et repose sur l'expérience historique et sur la réalité [1]. En effet, l'existence d'une révélation originaire, dans les tems primitifs, le christianisme pénétrant le monde moral de la force d'une vie naissante et nouvelle, la supériorité de l'état actuel de l'Europe, qui surpasse présentement, à certains égards, celui des trois autres parties du monde, et même de la plupart des différentes époques du passé; tels sont les trois faits historiques du monde, ou les trois élémens de la civilisation, qui, dans leur généralité, peuvent être considérés comme les bases incontestables de l'histoire, en ce qui regarde le développement graduel de l'humanité; et, il ne s'agit pas seulement de les apprécier séparément dans leur pleine extension, mais aussi de les bien saisir dans leur connexion intime, et de les exposer avec justesse dans l'ensemble résultant de cette même connexion.

C'est ce que nous aurons occasion de faire voir dans un second article qui traitera des trois principales périodes historiques, et en particulier du paganisme.

Fr. Schlegel.



Littérature religieuse.

SAINT FRANÇOIS DE SALES [1].

Deuxième Article [2].

Le style, c'est l'homme, ne peut se dire que de l'écrivain religieux.— Style de saint François de Sales. — Sa naïveté. — Il ne se croyait pas écrivain. — Sa doctrine sur l'amour de Dieu. — Son influence sur la formation de la langue française. — Auteurs contemporains. — Ses ouvrages. — Opuscules inédits.

Le style, c'est l'homme : ce principe, tant de fois cité à faux, ne s'applique qu'à certains génies privilégiés qui ont su dans leurs ouvrages confondre l'homme et l'écrivain. Cette fusion n'est pas aussi facile et aussi commune qu'on pourrait le croire. Pour livrer ainsi son âme à nu devant le public, il faut une sorte de candeur dans le sentiment, et de naïveté dans la pensée, qui ne se rencontre guères au sein de nos civilisations compliquées. Depuis que la littérature est une profession, depuis qu'elle s'est faite l'esclave et non la reine de l'opinion, depuis que la langue en vieillissant a appris à travestir et à farder la pensée au lieu de la dévoiler et de la traduire, depuis qu'une préoccupation trop curieuse et trop savante de la forme a fait oublier le fond même des idées, le style, ce n'est plus l'homme, ce n'en est plus qu'une *contrefaçon*.

[1] *Œuvres complètes de saint François de Sales*, nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée d'un grand nombre de pièces inédites, ornée de son portrait et d'un *fac-simile* de son écriture. 16 vol, in-8°, à 2 fr. 50 c. le volume. 1835, à Paris, chez J.-J. Blaise, libraire-éditeur, rue Férou-Saint-Sulpice, n° 24.

[2] Voir le 1er article dans le N° 62 ci-dessus, p. 92.

Il en était autrement dans ces tems de foi et d'imagination naïves, où le style était toujours d'accord avec l'homme, parce que l'homme était toujours d'accord avec lui-même; c'est ce qui donne aux premiers poèmes chantés sur le berceau des peuples, un charme pareil à celui qui s'attache à ces airs simples et joyeux qui ont bercé notre enfance. Il est des écrivains qui, dans des tems plus avancés, ont su conserver cette primeur et cette virginité d'expression qui semblent n'appartenir qu'à la jeunesse du monde. Aussi, nous avons pour eux un amour de prédilection. Les autres sont nos maîtres, ceux-là seuls sont nos amis, et nous les admettons au foyer domestique, au partage de nos joies et de nos douleurs; nous les appelons des *livres intimes.* Cependant, il faut le reconnaître, même dans les ouvrages qui ont le plus de laisser-aller et d'abandon, il y a de l'art, et comme en général ils sont plutôt destinés à nos plaisirs qu'à notre instruction, la forme l'emporte encore trop souvent sur le fond: le style, c'est l'homme, mais ce n'est pas tout l'homme.

Il n'y a qu'une conviction forte et désintéressée, il n'y a que la foi religieuse qui puisse élever l'écrivain au-dessus de toute préoccupation mondaine, et donner à son style comme à sa pensée cette simplicité sublime, et cette bonne foi qui ne sont que la conscience appliquée à la littérature. Comme il n'écrit que pour s'édifier lui-même, ou pour édifier les autres, et nullement pour les charmer par de vaines paroles, il ne craint pas de blesser par une expression trop énergique ou trop vulgaire les oreilles délicates. Il répand son âme en confession devant ses frères comme il le ferait devant Dieu; pour lui, ce n'est pas une œuvre d'art, c'est une œuvre de salut. Voyez les premiers Pères de l'Église, quoiqu'ils aient écrit dans des langues travaillées par une longue civilisation, énervées par la corruption et le mauvais goût, ils ont su en triompher à force de naturel et de génie, ils ont soufflé en elles, si je puis m'exprimer ainsi, l'esprit divin dont ils étaient animés, et leur ont ainsi rendu la vie et la fraîcheur qu'elles avaient perdues au milieu des saturnales de la pensée humaine, et en lisant les Chrysostome, les Bazile, les Jérôme, les Augustin, on ne peut s'empêcher de s'écrier : *oui, le style c'est l'homme.*

Les Pères de l'Église ont eu pour héritiers de leur foi, de leur génie, de leur style, ces apôtres du moyen-âge, qui, par leur science et leur sainteté, ont continué la mission des premiers disciples du Christ. Je ne parle pas de ces théologiens opiniâtres, de ces champions de la dialectique, qui ont fait retentir les écoles de leurs vaines disputes, mais de ces hommes doux et humbles de cœur, qui ont prêché avec amour une religion d'amour, et ont répandu sur les peuples agenouillés à leurs pieds, avec les semences de la divine parole, les parfums de leur vertu et de leur douce éloquence; je parle de ces auteurs ascétiques qui ont exhalé dans des pages brûlantes ou onctueuses leur âme, ivre de saintes délices, je parle des saint Thomas, des saint Bernard, des Bonaventure, des Gerson, des Tauler, des sainte Thérèse, des A-Kempis, des François de Sales.

Avoir parlé de la personne de François de Sales, c'est avoir parlé de son style, car nul n'a su mieux fondre sa pensée et sa parole, nul n'a écrit avec plus de désintéressement et de bonne foi, nul ne s'est moins préoccupé de ce qu'on appelle la forme littéraire; qu'on en juge par ce qu'il en dit lui-même avec tant d'humilité dans une de ses préfaces. « Je ne fay pas profession » d'estre escrivain, car la pesanteur de mon esprit et la condi» tion de ma vie exposée au service et à l'abord de plusieurs ne » le me sçauroient permettre [1]. » Un des premiers génies de l'époque, un des pères de la langue française, le continuateur de saint-Augustin, le précurseur de Fénélon, ne se croyait pas un écrivain !

« Son style naïf, dit l'évêque de Cambrai, montre une sim» plicité aimable, qui est au-dessus de toutes les grâces de l'es» prit profane. Vous voyez un homme qui, avec une grande pé» nétration, et une parfaite délicatesse pour juger du fond des » choses, et pour connaître le cœur humain, ne songeait qu'à » parler en bon homme, pour consoler, pour soulager, pour » éclairer, pour perfectionner son prochain. Personne ne con» naissait mieux que lui la haute perfection, mais il se rapetis» sait pour les petits, et ne dédaignait jamais rien. »

Celui qui parlait de la *pesanteur de son esprit*, qui aurait eu

[1] Préface du *Traité de l'Amour de Dieu*, p. 12.

presque honte de passer pour un *écrivain*, est cependant un des plus délicieux auteurs que je connaisse. *Le style* chez lui *c'était l'homme*, mais l'homme devenu ange, s'il est permis de parler ainsi, l'homme avec tout ce que la nature peut donner de séduction, avec tout ce que l'étude et la religion peuvent ajouter de perfection et de grâce au plus heureux génie. Comme l'imagination de François de Sales est riche et brillante, son style coule à pleins bords avec une intarissable abondance, et quoiqu'il dédaigne souverainement, ainsi qu'il le dit lui-même, *les conceptions d'une éloquence altière et bien empanachée*, il sème sur son passage, et d'une main distraite, les plus riantes images, les plus belles fleurs de la poésie. Comme son cœur est doué d'une vive et exquise sensibilité, il se fait jour violemment, ou avec douceur, à travers l'expression; il l'anime, il la colore, il la transforme, il secoue les langes dans lesquels la langue française est encore emprisonnée, et lui communique je ne sais quelle ardeur virile, je ne sais quelle sève de jeunesse qu'elle n'avait pas encore, et que depuis elle a perdue. Enfin, comme la sensibilité est tempérée dans le saint évêque par une soumission d'enfant aux vérités et aux pratiques de la foi, par une piété aussi austère pour lui-même qu'indulgente pour les autres, il conserve au milieu du plus grand luxe de sa pensée et des plus impétueuses saillies de son imagination, ce calme et cette chasteté du chrétien, qui prêtent, sans qu'il y songe, un nouvel attrait à son style. Je ne puis mieux comparer l'éloquence de François de Sales qu'à un beau fleuve qui prend sa source dans les hautes et pures régions, et qui, descendu dans la plaine, élargit ses rives, afin de réfléchir une plus grande étendue du ciel, se pare, en passant, des fleurs de la prairie qu'il entraîne dans son cours, et ne porte en tribut à la mer que des ondes limpides et parfumées.

Quant à la doctrine de François de Sales, elle avait pour principe et pour fin l'*amour de Dieu*. Pouvait-elle en avoir une autre, cette âme tendre, expansive, qui, à l'aurore de la vie, dans tout l'éclat de la jeunesse et du talent, avait renoncé aux amours terrestres qui lui souriaient avec tant de charme, pour s'attacher à la *beauté toujours ancienne et toujours nouvelle*, qui avait échangé la coupe de la fortune et des plaisirs que sa lè-

vre n'avait pas même effleurée contre le calice du Jardin des Olives. La Religion devait à François de Sales des dédommagemens, et il les a trouvés dans l'amour de Dieu. Afin de remplacer la jeune vierge que son père lui destinait, une autre Vierge lui tendit la main du haut des cieux, pour l'aider à y monter; au lieu de cette famille dont il eût été le chef et l'idole, il se fit le père de toutes les âmes souffrantes et délaissées. Dans sa pieuse exaltation, il choisit pour texte de ses méditations et de ses écrits *le Cantique des Cantiques*, comme le seul langage qui puisse répondre aux chastes élans de son âme. Il sonde avec une pudique audace la mystérieuse obscurité de ce chant d'hyménée; il explique, il commente, il développe ces symboles passionnés de l'amour divin avec un luxe d'images, une vivacité de sentiment, une variété et une complaisance dans les détails, qui scandaliseraient, si, en lisant François de Sales, il était encore possible de se croire sur la terre. Pourquoi, en parlant de Dieu et du bonheur de l'aimer, est-il sans cesse ramené vers les affections et les joies de la famille? Pourquoi se plaît-il tant à parler de l'épouse qui soupire après son bien-aimé, de la mère qui sourit à son enfant suspendu à sa mamelle? N'est-ce que cette aimable simplicité de la foi qui, pareille à la candeur de l'enfance, parle de tout sans mystère et sans embarras? Ne serait-ce pas plutôt un dernier soupir d'une âme ardente qui s'était purifiée sans s'éteindre dans la prière et dans les larmes?.... Ecoutons-le raconter lui-même avec son style inimitable, les ravissemens de l'amour divin.

« L'avette va voletant çà et là au printemps sur les fleurs; » non à l'aventure, mais à dessein; non pour se recréer seu» lement à voir la gaye diapreure du païsage, mais pour cher» cher le miel, lequel ayant trouvé elle le succe et s'en charge; » puis le portant dans sa ruche, elle l'accommode artistement » en separant la cire, et d'icelle faisant le bornal, dans lequel » elle reserve le miel pour l'hyver suivant. Or, telle est l'ame » devote en la meditation. Elle va de mystere en mystere, non » point à la volée ny pour se consoler seulement à voir l'admi» rable beauté de ces divins objets; mais destinement et à des» sein pour trouver des motifs d'amour ou de quelque celeste » affection; et les ayant trouvez elle les tire à soy, elle les sa-

»voure, elle s'en charge, et les ayant reduits et colloquez de-»dans son cœur, elle met à part ce qu'elle voit de plus propre »pour son avancement, faisant enfin des resolutions convena-»bles pour le temps de la tentation. Ainsi la celeste Amante, »comme une abeille mystique, va voletant autour du Cantique »des Cantiques, tantost sur les yeux, tantost sur les lèvres, sur »les joues, sur la chevelure de son bien-aimé pour en tirer la »suavité de mille affections amoureuses, remarquant par le »menu tout ce qu'elle trouve de rare pour cela : de sorte que »toute ardente de la sacrée dilection, elle parle avec luy, et »l'interroge, elle l'escoute, elle souspire, elle aspire, elle »l'admire; comme luy de son costé la comble de contentement, »l'inspirant, luy touchant et ouvrant le cœur, puis respandant »en iceluy des clartez, des lumieres, des douceurs sans fin, »mais d'une façon si secrette que l'on peut bien parler de cette »saincte conversation de l'ame avec Dieu, comme le sacré texte »dit de celle de Dieu avec Moyse : «[1] Que Moyse estant seul sur »le coupeau de la montagne, il parloit à Dieu, et Dieu luy res-»pondoit.[2] »

L'amour divin a-t-il jamais parlé un plus suave et plus sublime langage? C'est ici qu'il faut admirer cette union intime de l'homme et de l'écrivain, du sentiment et de la pensée, de la piété et du génie. On a dit : *Les grandes pensées viennent du cœur*; on aurait pu ajouter : *et les grands styles aussi.* Les ouvrages de François de Sales sont remplis de passages aussi parfaits que celui que nous venons de citer. Il n'a pas seulement de l'onction et de la douceur, il a souvent encore de la précision et de l'énergie; il ne décrit pas, il peint d'un seul trait ou avec de larges et brillantes couleurs; il ne raisonne ni ne disserte, il s'insinue doucement dans l'âme par la voie la plus longue ou la plus cachée, mais toujours la plus sûre. Il appelle à son secours, pour toucher et convaincre, la nature avec toutes ses pompes, le ciel avec toutes ses magnificences. Pour montrer comment on passe d'une vie dissipée à la vie chrétienne : « Les »arbres, dit-il, que le vent arrache ne sont pas propres pour

[1] Ex. xix, 3.

[2] *Traité de l'Amour de Dieu*, t. 1er, 319.

»être transplantés, parce qu'ils laissent leurs racines en terre, »mais qui les veut porter dans une autre terre, il faut que dextrement il désengage petit à petit toutes les racines l'une après »l'autre; et puisque de cette terre misérable nous devons être »transplantés en celle des vivans, il faut en retirer et désengager nos affections l'une après l'autre en ce monde; je ne dis »pas qu'il faille rudement rompre toutes les alliances que nous »y avons contractées (il faudroit à l'adventure des efforts pour »cela), mais il les faut découdre et dénouer.»

La confiance en Dieu a-t-elle jamais mieux été recommandée que par cette ravissante comparaison : « Faites comme les »petits enfans, qui de l'une des mains se tiennent à leur père »et de l'autre cueillent des fraises ou des cerises le long des »haies. Car de même amassant et maniant les biens de ce »monde de l'une de vos mains, tenez toujours de l'autre la »main du Père céleste, vous retournant de temps en temps à »lui, pour voir s'il a agréable votre mesange ou vos occupations, »et gardez bien sur toutes choses de quitter sa main et sa protec»tion, pensant d'amasser ou recueillir davantage; car s'il vous »abandonne, vous ne ferez point de pas sans donner du nez en »terre.»

Voici, par contraste, un tableau qu'on croirait emprunté à nos auteurs les plus fantastiques; il s'agit de détourner les fidèles de la danse : « Hélas! tandis que vous étiez là, le temps s'est passé, »la mort s'est approchée; voyez qu'elle se moque de vous, et »qu'elle vous appelle à sa danse, en laquelle les gémissemens »de vos proches serviront de violon, et où vous ne ferez qu'un »seul passage de la vie à la mort. Cette danse est le vrai passe-»temps des mortels, puisqu'on y passe en un moment du temps »à l'éternité ou des biens ou des peines.»

Quand on songe que François de Sales vivait au tems où Ronsard et son école menaçaient de noyer notre vieil idiome, sous prétexte de le rajeunir, dans un océan de grec et de latin, lorsqu'aucune règle n'était encore établie, qu'aucun chef-d'œuvre n'avait tracé la route à suivre, on s'étonne qu'un simple évêque de Genève, du sein de ses montagnes, environné d'une population inculte et illétrée, au milieu des pénibles travaux de son ministère, ait écrit avec tant de noblesse et de simplicité, tant

de grâce et de pureté en même tems, et qu'il ait pressenti ce qu'aurait pu être notre langue gauloise avec ses allures si vives et sa gracieuse désinvolture, si elle ne fût pas tombée des mains des barbares érudits du 15ᵉ siècle, dans celles des génies trop dédaigneux et trop timides du 17ᵉ.

Montaigne sans doute avait paru, mais ce n'était, comme on sait, qu'un spirituel sceptique, qui doutait de tout, des autres et de lui-même; un de ces esprits *primsautiers*, comme il disait lui-même, qui sautent en effet plutôt qu'ils ne marchent, et qui constituent en littérature une individualité curieuse, mais inféconde. Ce n'est que dans Amyot et dans les auteurs de la *satire Ménippée* qu'on peut trouver un style frère et contemporain de celui de François de Sales, et il faut féliciter l'académie d'avoir compris l'évêque de Genève, dans la première liste qu'elle dressa des écrivains de la France, au nombre de ceux qui devaient servir de modèles et concourir à l'enfantement de ce dictionnaire, monument qui a duré trois siècles à élever, et qui vient enfin de paraître au jour.

Parmi les ouvrages nombreux de François de Sales, l'*Introduction à la Vie Dévote* et le *Traité de l'Amour de Dieu* ont toujours passé pour ses chefs-d'œuvres. C'est là en effet qu'il a déposé les plus riches trésors de cette douce sensibilité et de cette riante imagination, qui lui ont permis de prêter aux sujets les plus arides et aux plus sévères préceptes de la loi évangélique un charme qui les fait aimer même des profanes.

L'*Introductian à la Vie Dévote*, malgré son titre un peu ascétique, est destinée aux gens du monde. « Ceux qui ont traicté » de la devotion, dit l'auteur dans la préface, ont presque tous » regardé l'instruction des personnes fort retirées du commerce » du monde, ou au moins ont enseigné une sorte de devotion » qui conduit à cette entiere retraicte. Mon intention est d'ins- » truire ceux qui vivent ès villes, ès mesnages, à la cour, et qui, » par leur condition, sont obligez de mener une vie commune. »

Pour se faire tout à tous, François de Sales descend de ces hauteurs inaccessibles aux âmes vulgaires et où il aimait à planer. Tantôt il se place avec sa *Philotée* au milieu de la mer orageuse du monde, et y jette l'ancre de la foi; tantôt il suit la grande route, afin de montrer à la foule, qui passe indifférente

et distraite, le chemin plus étroit qui conduit au ciel. On dirait qu'il en applanit les aspérités, tant il les cache avec soin sous les fleurs. Ce ne sont point ces fleurs trompeuses qui défigurent la vertu, en voulant la rendre plus attrayante, ce sont ces fleurs de l'âme, qui la parfument sans la corrompre, ces joies secrètes, ces consolations intérieures, ces délices ineffables, héritage anticipé des élus de Dieu sur la terre. Le portrait qu'il trace de la dévotion, ne peut être comparé qu'à celui de la charité dans saint Paul.

« Le sucre adoucit les fruicts mal meurs, et corrige la cru- » dité et nuisance de ceux qui sont bien meurs. Or la devotion » est le vray sucre spirituel, qui oste l'amertume aux mortifica- » tions, et la nuisance aux consolations : elle oste le chagrin aux » pauvres, et l'empressement aux riches, la désolation à l'op- » pressé, et l'insolence au favorisé, la tristesse aux solitaires et la » dissolution à celuy qui est en compagnie; elle sert de feu en » hyver et de rosée en esté; elle sçait abonder et souffrir pau- » vreté; elle rend egalement utile l'honneur et le mespris : elle » reçoit le plaisir et la douleur avec un cœur presque tousjours » semblable, rempli d'une suavité merveilleuse [1]. »

Quelle étude profonde du cœur humain dans le plan et la suite de cet ouvrage! l'auteur surprend dans l'âme de son disciple les premiers mouvemens, et en quelque sorte les premiers vagissemens de la piété, lorsqu'elle n'est encore qu'un désir d'aller à Dieu; il l'allaite comme un tendre enfant de doux enseignemens, de pieuses exhortations. Bientôt il la nourrit du pain des forts, de cette manne des sacremens qui tombe du ciel pour nous soutenir pendant notre pélerinage à travers le désert, *et de la sainte oraison par laquelle Dieu nous attire à soi*; enfin, lorsque cette âme est affermie dans les voies du salut, qu'elle a triomphé de tous ses ennemis, et échappé à tous les piéges tendus pour la perdre, « Il la fait un peu retirer à part » soy, pour se rafraîchir, reprendre haleine et réparer ses forces, » afin qu'elle puisse par après plus heureusement gaigner pays, » et s'advancer en la vie devote. »

Le Traité de l'Amour de Dieu est le complément, et comme le couronnement de l'Introduction à la vie dévote; c'est le can-

[1] *Introduction à la vie dévote*, ch. I., p. 5.

tique d'une âme aimante, c'est l'hymne de joie et de triomphe, c'est le terrestre écho de l'*Hosanna* des anges. Ici François de Sales ne marche plus comme tout-à-l'heure, à pas comptés, avec ordre et mesure, il prend son vol, comme l'aigle qui ne craint pas d'aller affronter d'un seul coup d'aile l'éclat du soleil; il ne cherche plus au milieu des tempêtes un abri pour y poser sa tête; mais il se plonge, il se noie dans cet océan sans fond et sans rive de l'amour infini. Aussi, son style, miroir toujours fidèle de son âme, est moins simple, moins clair, moins logique; il est abondant jusqu'à la diffusion, pompeux jusqu'à l'enflure, étincelant d'images qui s'accumulent, se pressent et se heurtent comme pour triompher de l'impuissanee du langage humain à rendre des idées toutes divines. Mais François de Sales ne se contente pas de sentir et d'enseigner l'amour divin en poète, il veut aussi l'analyser en théologien, et c'est ici la partie faible de l'ouvrage. Au lieu de ces brûlantes aspirations qui vous ravissent comme saint Paul au troisième ciel, on ne trouve plus que de froides et subtiles définitions de ce qu'il y a au monde de plus indéfinissable, des chapitres tels que ceux-ci : *Que la sacrée complaisance donne notre cœur à Dieu, et nous fait sentir un perpetuel desir en la jouissance de Dieu. — De l'amoureuse condoléance par laquelle la complaisance de l'amour est encore mieux déclarée*, etc.... C'est en s'enfonçant au hasard dans ces sentiers tortueux de la mysticité, que plus tard Fénelon a vu s'altérer en même tems la pureté de sa doctrine et celle de son style, tant l'alliance est étroite entre l'une et l'autre dans les grands écrivains du Christianisme.

Voulez-vous maintenant connaître plus à fond encore François de Sales? voulez-vous être initié aux plus secrets mystères de cette vaste intelligence, et de ce cœur parfait? voulez-vous avoir un modèle de ce style simple, naturel, facile, qui marche toujours d'accord avec la pensée, et qui se plie sans effort à ses plus capricieux détours? lisez et relisez ses *Lettres* qui sont à la fois l'histoire de l'écrivain et de son siècle, où tous les sujets, depuis les plus humbles jusqu'aux plus sublimes, depuis un simple salut jusqu'à la peinture des extases et des béatitudes éternelles, sont traités avec le genre de charme qui leur convient. Lisez surtout les *Lettres à madame de Chantal*, et toutes celles qui traitent de *la direction des âmes*. C'est en songeant à

ces lettres que Bossuet a dit : « François est véritablement su-»blime; on ne connaît point parmi les modernes, avec sa dou-»ceur, une main plus ferme et plus habile que la sienne pour »élever les âmes à la perfection, et les détacher d'elles-mêmes.» La lettre écrite après la mort de sa mère est d'une simplicité antique, et un modèle de résignation chrétienne; on croirait entendre saint Augustin pleurant sainte Monique, et les larmes qu'elle fait répandre n'ont rien d'amer, tant la mort du juste, ainsi racontée, a de douceur!

«Mais, ô mon Dieu! ma très-chère fille, ne faut-il pas en »tout et partout adorer cette suprême Providence, de laquelle »les conseils sont saints, bons et très-aimables? Et voilà qu'il »lui a plu retirer de ce misérable monde notre très-bonne et »très-chère mère, pour l'avoir, comme j'espère, fort aisément »auprès de soi, et en sa main droite. Confessons, ma fille bien-»aimée, confessons *que Dieu est bon et que sa miséricorde est à l'é-»ternité* [1] : toutes ses volontés sont *justes*, et tous ses *décrets* »*équitables* [2] : son *bon plaisir* est toujours *saint* [3], et ses ordon-»nances très-aimables.

»Et pour moi, je confesse, ma fille, que j'ai un grand ressen-»timent de cette séparation; car c'est la confession que je dois »faire de ma foiblesse, après que j'ai fait celle de la bonté di-»vine. Mais néanmoins, ma fille, ça été un ressentiment tran-»quille, quoique vif; car j'ai dit comme David : *Je me tais,* »*Seigneur, et n'ouvre point la bouche, parce que c'est vous qui l'a-*»*vez fait* [4]. Sans doute, si ce n'eût été cela, j'eusse crié holà! »sous ce coup; mais il ne m'est pas avis que j'osasse crier, ni »témoigner du mécontentement sous les coups de cette main »paternelle, qu'en vérité, grâce à sa bonté, j'ai appris d'aimer »tendrement dès ma jeunesse.

»Mais vous voudriez peut-être savoir comme cette bonne »femme a fini ses jours. En voici une petite histoire; car c'est

[1] Confitemini Domino, quoniam bonus, quoniam in æternum misericordia ejus. Ps. CXXXV, v. 1.

[2] Justus es, Domine, et rectum judicium tuum. Ps. CXVIII, v. 137.

[3] Voluntas Dei bona (est), beneplacens et perfecta. Rom., c. XII, v. 2.

[4] Obmutui, et non aperui os meum; quoniam tu fecisti. Ps. XXXVIII, v. 11.

» à vous à qui je parle, à vous, dis-je, à qui j'ai donné la place
» de cette mère en mon mémorial de la messe, sans vous ôter
» celle que vous aviez : car je n'ai su le faire, tant vous tenez
» ferme ce que vous tenez en mon cœur; et par ainsi vous y te-
» nez la première et la dernière.

» Cette mère donc vint ici cet hiver; et, en un mois qu'elle
» y demeura, elle fit la revue générale de son âme, et renouvela
» ses désirs de bien faire avec, certes, beaucoup d'affection, et
» s'en alla la plus contente du monde d'avec moi, duquel, comme
» elle disoit, elle avoit tiré plus de consolation que jamais elle
» n'avoit fait. Elle continua en cette bonne joie jusqu'au jour
» des cendres, qu'elle alla à la paroisse de Torens, où elle se
» confessa et communia avec très-grande dévotion, ouït trois
» messes et vêpres; et le jour, étant au lit, et ne pouvant dor-
» mir, se fit lire par sa fille de chambre trois chapitres de l'*In-
» troduction*, pour s'entretenir en des bonnes pensées, et fit mar-
» quer la protestation, pour la faire au matin suivant : mais
» Dieu se contenta de sa bonne volonté, et en disposa d'autre
» sorte; car le matin étant venu, cette bonne dame se leva,
» et en se peignant elle tomba soudainement d'une catarrhe,
» comme toute morte.

» Mon pauvre frère, votre fils, qui dormait encore, étant
» averti, accourt en chemise, et la fait relever et promener, et
» aider par des essences, eaux impériales et autres choses qu'on
» juge propres en ces accidens, en sorte qu'elle se réveille, et
» commence à parler, mais presque inintelligiblement, d'autant
» que le gosier et la langue étoient saisis.

» On me vint appeler ici; et j'y vais soudainement avec le mé-
» decin et l'apothicaire, qui la trouvent léthargique, et paraly-
» tique de la moitié du corps; mais léthargique en telle sorte que
» néanmoins elle étoit fort aisée à réveiller; et en ces momens
» de réveil, elle témoignoit le jugement entier, soit par les pa-
» roles qu'elle s'efforçoit de dire, soit par le mouvement de sa
» main saine, c'est-à-dire de laquelle l'usage lui étoit demeuré :
» car elle parloit fort à propos de Dieu et de son âme, et prenoit
» la croix elle-même à tâtons (d'autant que soudain elle devint
» aveugle), et la baisoit. Jamais elle ne prenoit rien qu'elle n'eût
» fait le signe dessus, et reçut ainsi le saint-huile.

» A mon arrivée, tout aveugle et tout endormie qu'elle étoit, » elle me caressa fort, et dit : *C'est mon fils et mon père cettui-ci ;* » et me baisa en m'accolant de son bras, et me baisa la main » avant toute chose. Elle continua en même état presque deux » jours et demi, après lesquels on ne la put bonnement réveil- » ler; et le premier de mars elle rendit l'âme à notre Seigneur » doucement et paisiblement, et avec une contenance et beau- » té plus grande que peut-être elle n'avoit jamais eue, demeurant » une des belles mortes que j'aie jamais vues.

» Au demeurant, encore vous faut-il dire que j'eus le courage » de lui donner la dernière bénédiction, lui fermer les yeux et » la bouche, et lui donner le dernier baiser de paix à l'instant » de son trépas; après quoi le cœur m'enfla fort, et pleurai sur » cette mère plus que je n'avois fait depuis que je suis d'Eglise; » mais ce fut sans amertume spirituelle, grâce à Dieu. Voilà » tout ce qui se passa [1] ».

Outre les *lettres* et les ouvrages connus de François de Sales, la nouvelle édition contient encore un grand *nombre de lettres* et même *plusieurs opuscules inédits* [2], rassemblés à grande peine de tous les points du globe. Il est impossible de nier leur authenticité, car tous reproduisent la physionomie de l'homme et de l'écrivain, tel que nous avons essayé de le faire connaître. Honneur donc et remercîment sincère à l'éditeur, M. Blaise, qui n'a point désespéré des lecteurs français, et qui, au milieu du dévergondage de la littérature et de la librairie, à travers toutes ces éditions pittoresques à images et à primes, véritables jeux d'enfans, a osé hasarder *les œuvres complètes de saint François de Sales*. Ces œuvres ont aujourd'hui plus d'opportunité

[1] Tome IX, *Lettres* 10. 11, p. 146.

[2] Les opuscules *inédits*, et qui ne se trouvent que dans cette édition, sont : *Complément à l'Introduction à la Vie dévote.* — *Lettres inédites.* —*Primauté de Saint-Pierre.*—*Règles et Constitutions des Dames de la Visitation.* — Tous ces opuscules inédits, ainsi que : *Monument élevé à la gloire du Saint*, 1 vol. orné de 5 gravures ; *Panégyriques du Saint* ; se vendent séparément pour compléter la 1re édition, et coûtent 15 fr.

En dehors de tous ces Traités inédits, qui sont compris dans l'édition nouvelle, M. Blaise a publié 2 vol. de *Lettres inédites*, tirées du cabinet du roi de Sardaigne, et qui se vendent 12 fr.

qu'on ne pense ; moi j'y trouve le remède à toutes les maladies morales et intellectuelles qui nous tourmentent, à ce vide, à cet affadissement des âmes, à ce dégoût de la terre et de la vie qui précipite les lâches dans le suicide et les forts dans le dédain. A François de Sales de rappeler parmi nous *la foi*, *l'espérance* et *la charité*, ces trois anges nés le même jour dans le berceau du Christ, et qui semblent aujourd'hui ensevelis dans la tombe qu'il a laissée vide; à François de Sales de guérir avec son baume divin les blessures toutes saignantes faites par le siècle à tant de cœurs trop sensibles. Mais hélas! à qui le remède ira-t-il? aux bien portans, non aux malades, peut-être à quelques âmes saintes qui veulent se sanctifier encore, à quelques femmes qui y chercheront l'expression de leurs sentimens, à quelques jeunes gens élevés dans le sanctuaire ou sur le seuil du temple, à tous ceux enfin qui en ont le moins besoin. Mais ces grands esprits coryphées de la parole et de la pensée, ces philosophes, ces écrivains, pauvres orgueilleux, qui ont faim du pain céleste, et qui rougissent de demander l'aumône à Dieu, toute cette foule d'incrédules de nouvelle date qui proclament que la Religion est morte, parce qu'elle ne fait plus battre leur cœur, ils souriront de pitié si on leur parle de l'*Introduction à la vie dévote*, si on leur conseille de lire les œuvres d'un saint du Catholicisme; et pourtant ils n'y verraient écrit à chaque page que ces mots : *amour de Dieu.* Sans doute ils n'en sont pas venus à ce point de nier qu'il faille aimer Dieu? mais *aimer Dieu*, c'est toute la loi. Aimez et faites ce que vous voudrez, *ama et fac quod vis*; aimez, et votre esprit et votre cœur deviendront humbles, parce qu'on s'humilie sans effort devant le Dieu qu'on aime; aimez, et vous ne désespérerez plus, comme vous le faites, de vous et de l'humanité, parce que l'amour est confiant; aimez Dieu, et vous aimerez vos frères en lui, et à cause de lui; aimez, et vous croirez et vous serez chrétiens, et il n'y aura plus enfin qu'un troupeau et qu'un pasteur. Permettez, ô mon Dieu! que saint François de Sales fasse encore parmi nous ce miracle : *qu'il ressuscite nos morts.* X.

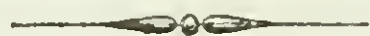


Philologie sacrée.

COURS COMPLET D'ÉTUDES HÉBRAÏQUES,

D'APRÈS UNE MÉTHODE TOUTE NOUVELLE,

Par M. l'abbé Aug. Latouche, du Clergé de Paris [1].



Exposé de la méthode.—Progrès faits par un ouvrier couvreur.—Lettre et analyse de cet ouvrier.—Jugement porté sur la méthode.

C'est bien en effet une méthode nouvelle : les mots divisés en *classes* et *familles*; la langue hébraïque simplifiée jusqu'au point qu'on peut l'apprendre seul et sans maître, dans *un mois* ; une grande voie ouverte pour l'intelligence de toutes les autres langues qui se retrouvent la plupart dans l'hébreu.... Telle est la méthode nouvelle de M. l'abbé Latouche.

Les *Annales* n'ont pas coutume d'approuver un système sur parole, et de s'engouer de tout ce qui s'annonce comme un *progrès*, comme une *méthode nouvelle*; mais aussi, elles sont bien éloignées de faire comme certains esprits, auxquels il suffit d'offrir quelque chose de nouveau, pour qu'aussitôt ils le rejettent sans l'examiner, ou au moins ne l'examinent qu'avec prévention, par conséquent imparfaitement. Les *Annales* se font un devoir de tout examiner, parce qu'elles savent par expérience qu'il y a souvent à profiter dans tous les travaux faits avec conscience et patience. Or, tel est le caractère des études de M. l'abbé Latouche. Ecoutons-le d'abord lui-même nous offrant le plan de son *Cours de Langue hébraïque* :

[1] 4 vol. grand in-8° devant paraître à la fin de janvier 1836. Prix, 14 fr., 16 fr. par la poste, et 18 fr. pour l'étranger. Paris, à la librairie orientale de Dondey-Dupré, rue Vivienne, n° 2 ; au bureau du Musée Catholique, rue du Vieux-Colombier, n° 5.

« La Langue hébraïque, presque vulgaire dans le clergé et les universités d'Allemagne, cultivée plus que jamais en France, manquait, pour être étudiée, même sans maîtres, d'ouvrages élémentaires clairs, rationnels, accessibles à tous.

» Au Clergé catholique, qui veut partout une science forte, vraiment ecclésiastique, en harmonie avec notre grande époque; à une Jeunesse studieuse qui aime le style biblique, la belle poésie, les discussions religieuses, les contrées orientales, où, dans la belle langue arabe, palpite encore celle des prophètes; aux Philologues qui appelaient de tous leurs vœux une amélioration dans l'enseignement des langues, l'auteur offre un ouvrage qui lui a coûté, pour sa composition et une exécution au-dessus de tout ce que nous a donné l'art paléotypographique, quarante années d'études, d'enseignement, et d'énormes sacrifices. Mais il avait appliqué sa méthode, toute nouvelle, à des élèves dont les progrès ont été constamment si prodigieux, qu'aucun obstacle n'a pu l'arrêter. Le résultat général, même sans les études imprimées, a été celui-ci : un élève adulte entend parfaitement *en un mois* l'histoire de la création. Seul, désormais, un lecteur intelligent et lettré, pourra donc, *en un mois* lire sa Bible, et *bientôt* connaître tous les mots de cette langue sacrée. De Tsion, il descendra plus tard aux autres langues mortes ou vivantes, puisque l'unité primitive d'origine et d'élémens est aussi victorieusement démontrée, que pittoresquement établie, à l'instar des *ordres*, *classes*, *genres*, *familles*, *variétés* des Linné, Jussieu, Cuvier, Brogniart dans les sciences naturelles. L'ouvrage entier se compose de 4 volumes de même format, de même nombre de pages à peu près, en tout cinq cents, savoir :

» 1° Clef étymologique. L'auteur y réunit les quarante racines onomatopiques qui dominent les langues, et avec une méthode rigoureuse, par des milliers de mots hébreux, chaldéens, arabes, persans, turcs, sanscrits, arméniens, celtiques, grecs, allemands, latins, etc., démontre qu'il y a une langue primitive, vivante encore, même dans celles que nous parlons; que la langue hébraïque est cette langue mère, ou celle qui l'a mieux conservée, ou du moins, ce qui suffit pour nos études pratiques, que c'est l'hébreu qui doit être pour le phi-

lologue le point de départ, le berceau, le centre, le flambeau des études linguistiques.

» 2° Grammaire hébraïque. Simple, lucide, complète, pour le lecteur même le plus minutieux, dégagée des dénominations rabbiniques, française, avec transcription, et montrant le mécanisme si simple de la plus belle langue, cent fois plus poétique et plus facile que celle de Rome ou d'Athènes.

» 3° Dictionnaire hébreu idio-étymologique. Caractère hébraïque avec points-voyelles ; à côté, entre parenthèses, transcription en caractères vulgaires ; sens en français, de manière qu'on peut lire dès le premier jour. Racines-mères avec de plus grands types. Autour du mot se groupent les familles, les analogues et les dérivés dans l'hébreu et les autres langues.

» 4° Dictionnaire grec-hébreu. Tous les mots grecs rapportés à l'hébreu. L'helléniste comprendra qu'il ne connaissait cette langue qu'imparfaitement, ne la rapportant point à la langue universelle primitive. L'allemand, plus tard, et les autres langues seront éclairées de la même manière.

» 5° Enfin un tableau où se groupe pittoresquement et dramatiquement toute la langue hébraïque autour de l'homme et des grands objets de la création représentés, et un deuxième tableau où les racines hébraïques spécialement sont rangées par ordre en *familles*, *genres* et *variétés* sous quarante bannières ; tableau vraiment magique où tout a sa part, le génie et la mémoire, l'imagination et les yeux, la philosophie de l'homme et celle des langues : c'est le résumé de la *clef étymologique.* »

Tel est le plan de M. l'abbé Latouche. Les promesses, comme on le voit, sont positives, mais l'expérience vient-elle à l'appui de ses promesses ? — Oui, nous dit-il, dans un mois, dans deux mois, j'ai mis tous mes élèves en état de lire et de comprendre la Bible. En ce moment même, M. Barot, professeur au collége Louis-le-Grand, M. Guillemin, avocat à la cour royale de Paris et auteur de la *traduction des Psaumes en vers français*, en font l'épreuve : et si vous croyez que mes succès sont dus plus aux dispositions particulières de ces deux élèves qu'à ma méthode, je puis vous offrir un exemple plus concluant. Un simple ouvrier, un couvreur, élève de l'école des Frères, vient me voir

quelques heures par jour depuis deux mois, et il lit la Bible en hébreu. Je vous l'enverrai, vous le verrez.

—Et ici nous allons parler en notre nom :

En effet, nous avons vu arriver un grand jeune homme bien modeste, bien timide, encore vêtu de l'honorable habit des hommes de travail. —Monsieur, nous dit-il, M. Latouche m'a appris que vous désiriez savoir ce que c'est que sa méthode pour apprendre l'hebreu ; je ne suis guère en état de vous le dire, il n'y a que deux mois que je prends ses leçons; voici pourtant une courte analyse que j'en ai faite hier au soir; je ne sais si vous pourrez me comprendre. — Et nous recevons de sa main la lettre suivante, que nous transcrivons en entier, sans y faire la moindre correction ou le moindre changement, nos lecteurs peuvent nous en croire. Nous n'avons jamais vu qu'une seule fois M. l'abbé Latouche, et deux fois ce jeune homme. D'ailleurs, nous pouvons dire, en présence de nos abonnés, que les *Annales* ne savent pas ce que c'est que d'user de charlatanisme. Ce sont des faits que nous citons, les remarques viendront ensuite.

COMPTE-RENDU DE LA MÉTHODE DE M. LATOUCHE POUR L'ÉTUDE DES LANGUES, PAR UN DE SES ÉLÈVES, ABSTRACTION FAITE DES PERSONNES.

« Cette admirable méthode, qui me paraît destinée à changer complètement la face du monde linguistique, est fondée « *sur* » *l'analogie des idées et sur celle des sons.* »

» En effet, en quoi consiste la première étude qu'elle exige? à porter un examen attentif et judicieux sur nos propres idées, à remonter à leur source et à les classer dans un ordre connexe et méthodique, après avoir perçu les rapports qui se trouvent entr'elles et les objets qui les ont occasionées. Ce premier travail achevé, le second ne peut offrir de difficultés réelles. Tous les sons verbaux résultent des six ou sept inflexions principales de la voix, et ces sons, eux-mêmes, doux, rudes ou emphatiques, ont, avec les divers genres d'idées, des rapports que l'intelligence et la raison ne peuvent méconnaître. C'est ce que démontre l'examen attentif des langues. Il n'y a donc qu'à suivre la connexion des idées, pour avoir à l'avance celle des

sons; et réciproquement, la connexion des sons et des caractères qui en sont les dépositaires, pour se reporter aux genres d'idées que chaque inflexion représente. En suivant cette voie, la simplification n'a presque plus connu de bornes, et, chose admirable, on en vient à nous offrir moins de *trente racines* pour types primitifs de toutes les langues. Ce ne sont pas là des hypothèses; il faudrait, certes, fermer les yeux à la lumière, pour ne pas se rendre aux preuves innombrables qui les confirment.

» Ces simplifications eussent rencontré peut-être des difficultés inextricables dans le dédale de nos langues modernes; mais il n'en est pas ainsi de la langue d'un peuple enfant, qui, borné à un petit nombre d'idées sensibles, emploie pour les communiquer des expressions aussi simples que ses mœurs. C'est là que l'on trouve les idées et leurs expressions dans toute leur pureté et leur simplicité. Les idées métaphysiques et morales, à mesure qu'elles se produisaient, étaient toujours rapportées aux idées sensibles par un peuple qui ne connaissait que son Dieu, sa famille, ses instrumens de labourage et ses troupeaux.

» La langue hébraïque est donc choisie comme mère et modèle. Son étude est considérée comme devant précéder celle de toutes les autres, qui alors semblent n'en être que des nuances; car le fond est toujours le même, et les formes elles-mêmes, exigées par le génie différent des peuples, ont entr'elles des rapports que l'on ne peut méconnaître. Il y a en effet une langue universelle, revêtue d'habits dont les nuances ne sont que dans les couleurs, les tissus étant encore homogènes. On ne peut se figurer quelle est l'influence d'une telle méthode sur l'esprit humain. Comme elle exige tout du raisonnement et presque rien de la mémoire, il suffit de comprendre pour connaître, acquérir, posséder, et l'esprit marche de surprise en surprise à des développemens rapides et inattendus. C'est un puissant levier qui, par un léger mouvement met en vibration toutes les cordes de l'entendement.

» Je parle avec une conviction pleine et entière, parce que je sens chaque jour de plus en plus l'empire de cette méthode. Il y a deux mois seulement, que j'ai quitté le travail manuel pour me livrer à l'étude des sciences. Mon caractère et mes vues parti-

culières me portaient fortement vers les mathématiques et les sciences naturelles, aussi en fais-je l'objet principal de mes études. Néanmoins, comme je trouvais dans la connaissance de M. Latouche une occasion favorable pour m'initier à sa méthode, je résolus d'accorder, chaque jour, aux langues quelques heures d'étude. C'est ainsi que j'ai abordé les langues sans en posséder autre chose que quelques faibles notions de latin acquises pendant mes veilles après le travail manuel du jour, et d'après la marche routinière des livres scholastiques. Néanmoins, avec de faibles moyens, sans prédilection pour les langues, et à l'aide d'une application de trois ou quatre heures chaque jour, je suis tout surpris, je l'avoue, de comprendre la langue hébraïque d'une manière qui ne laisse presque rien à désirer. La langue grecque, que je viens d'aborder, ne paraît pas, en la rapprochant de l'hébreu, devoir m'offrir plus de difficultés, et par les rapprochemens que je vois dans les ouvrages de M. Latouche, je suis intimement persuadé que les autres langues n'en offrent pas davantage. Je dirai plus, je suis convaincu que la première est la moins facile à apprendre, parce que les autres n'en sont nécessairement que des variétés. Je ne crains donc pas d'affirmer, car je suis à moi-même la meilleure preuve que l'on puisse me fournir, je ne crains pas d'affirmer, dis-je, qu'un adulte, un enfant même, doué d'un peu de conception et de raisonnement, pourrait, en deux mois d'application exclusive, entendre très-bien la langue hébraïque; car, me dis-je, il pourrait y donner quatre ou cinq fois plus de tems que moi, et les résultats devraient être alors quadruples ou quintuples. Mais s'il apprend l'hébreu en deux mois, les autres langues?

» Voyez au bout d'une année quelle somme de connaissances linguistiques acquises!

» Je désire sincèrement que l'on sache apprécier cette belle découverte, et que l'on se mette à même de profiter de ses avantages. Je sais qu'elle finira par se faire jour même dans les masses. Les vérités qu'elle offre ont trop d'attraits pour ne pas flatter les esprits qu'elles vivifient si délicieusement lorsqu'elles sont goûtées. Non-seulement les érudits, mais les cœurs champêtres même ne seront pas insensibles aux charmes de la

langue d'un peuple pasteur. Je ne doute nullement qu'un jour le laboureur, après avoir sillonné ses champs et donné ses soins à ses animaux dociles, tour-à-tour sa nourriture et son appui, n'explique, en hébreu ou en grec, à ses enfans les Saintes Ecritures, dans ces aimables soirées, où le chaume invite au plaisir.

» Les générations futures béniront à juste titre les tems qui leur auront légué ces avantages. » MOURICE.

Nous croyons devoir répéter encore que nous n'avons fait aucun changement à la rédaction de ce Couvreur, élève des Frères et de M. Latouche, et nous continuons notre conversation avec lui : — Pourriez-vous expliquer à livre ouvert un passage de la Bible? — Peut-être, monsieur. — Et en effet, nous ouvrons une Bible hébraïque, et il lit correctement en suivant les points-voyelles, et il nous donne de plusieurs versets une explication, que l'on appréciera par la traduction suivante qui est de lui :

מצליח	איש	יוסף	ויהי	יוסף	־ את	יהוה	ויהי
...MATSLIA	ISH	IOSEPH	OUAIEI	IOSEPH	ETH	JEOOUA	OUAIEI
...faisant-prospérer	homme	Joseph	et fut	Joseph	vers	(l') Être	et fut

הוא	־ אשר	וכל	אתו	יהוה	כי	אדניו	וירא
EOUA	ASHER	OUECOL	ITTO	JEOOUA	CI	ADONAV	OUAIARE
lui	ce que	et tout	vers lui	(l') Être	que	(le) maître de lui	et vit

בידו	מצליח	יהוה	עשה
BEIADO	MATSLIA	JEOOUA	OSE
.[1] dans (la) main de lui	faisant-prospérer	(l·) Être	faisant

ו Caractère qui s'emploie très-souvent au commencement des mots, tantôt pour indiquer une relation, tantôt pour modifier les tems des verbes.

יהי Jeu de voyelles excellentes, pour exprimer la vie.

יהוה Le nom de l'Être par excellence, du principe de toute vie, de l'Eternel enfin, ne pouvait être mieux formé que par une plus grande affluence de ces expressions de l'existence.

את Mot qui indique un rapport de tendance, les *ad*, vers, *itum*, aller, des latins.

[1] *Gen.*, ch. XXXIX, v. 2 et 3.

יוסף Augmentation; de *tsaba*, se gonfler; des *sab*, *sam*, réunion.

איש Homme; de *iesh*, *esse*, et de *esh*, feu. ש est en général le signe du déchirement.

מצליח, מ et י ne servent qu'à modifier le verbe, et indiquent ici le participe et la troisième forme active. *Tsala*, aller bien, réussir; de *alac* aller (ה = ב), et *outs*, saillie, *tsel*, saillie sur, ombre, faveur.

ירא Voir; de *or* lumière, brillance, source, rutilation, bonheur. C'est peut-être la plus belle et la plus féconde de toutes les racines; sous ses nombreuses ramifications, on voit pulluler un sixième peut-être des mots de la langue hébraïque.

אדניו, *adon*: de *iad*, main, par laquelle se manifeste la force. י est euphonique et ו de הוא lui de *aia*, être.

כי Gutturale bien propre à indiquer le creusement, la pénétration, la recherche, l'éclaircissement.

כל Tout, *gol*, *col*, rond; *cala*, entourer; c'est envelopper une espèce, la renfermer dans un cercle.

אשר Pronom relatif; *iesh* être; *ar*, haut, droit, ferme.

עשה Faire; des *as*, *az*, *haz*, *iad*, main instrument du travail.

ב Dans; de *bin*, *min*, marque de séparation; c'est la force appliquée à la disjonction.

יד Main; racine féconde, etc.

Nous terminons l'histoire du jeune homme offert ici comme modèle d'amour de l'étude et de progrès dans la langue hébraïque, en disant que, natif de la ville d'Avranche, il est à Paris depuis cinq ans, travaillant pendant le jour de son état, et le soir, consacrant son tems à suivre les cours de l'école des Frères de la rue Saint-Martin. Sa prédilection particulière est pour l'étude des mathématiques et des sciences naturelles. Il n'y a que deux mois qu'il a cessé ses travaux manuels; il vit en ce moment du fruit de ses modestes économies, et donne des leçons de mathématiques aux classes des Frères, *gratuitement, puisque je les ai reçues moi-même gratuitement*, nous a-t-il dit; il suit pendant le jour les cours d'histoire naturelle et de physique de la Sorbonne, et le soir, il étudie les langues chez M. Latouche.

Maintenant, si l'on veut avoir notre avis sur toute cette mé-

thode hébraïque, nous n'oserons pas dire qu'elle mettra toute personne en état de comprendre l'hébreu dans un mois, mais nous croyons qu'elle aidera beaucoup ceux qui étudient cette langue, ou qui en savent déjà quelque chose. Par tout ce que nous avons dit, on peut comprendre que ce qu'il y a de neuf dans cette méthode, c'est que, au lieu d'arriver à la compréhension des mots par l'étude des déclinaisons, des conjugaisons, de la syntaxe, elle les aborde tout de suite, *à priori* pour ainsi dire, par l'étude de leur racine et de leur composition intrinsèque; et même cette étude de la racine, elle est facilitée, non pas tant par la vue des lettres ou de l'élément matériel de l'idée, que par la considération ou l'appréciation de l'idée elle-même : ainsi M. Latouche dira que les lettres B, M, P, PH, F, V, W, sont des lettres homophones, c'est à-dire qu'elles se changent les unes par les autres, qu'elles ont la même valeur, et qu'elles forment les élémens, c'est-à-dire qu'elles entrent dans la composition de tous les mots qui expriment *élévation*, *puissance*, *force*, *plénitude*, *multitude*, *amas*, etc. C'est là ce qu'il appelle une *classe*, une *famille*; et il en fait l'application dans ses *Dictionnaires hébreu-français* et *grec-hébreu*. Nous n'hésitons pas à dire que cette méthode est bonne, et présente de grands avantages, en ouvrant une bien large voie à l'étude des langues. M. Latouche, sans que peut-être il s'en doute, se trouve s'accorder avec plusieurs savans, M. de Paravey entr'autres et le docteur Lemb, qui pensent que les lettres hébraïques étaient primitivement des hiéroglyphes figurant l'idée qu'elles exprimaient, et que ces lettres se sont transformées mais non perdues, et peuvent par conséquent se reconnaître dans toutes les langues qui en sont dérivées. Il est même d'accord avec tous les philologues qui tous dans ces derniers tems, ont assigné une si grande importance à l'étude des lettres radicales, et des changemens qu'elles subissent. Mais tout en annonçant les avantages réels et incontestables de cette méthode, nous devons dire aussi ce qui nous y paraît être encore imparfait ou même impossible à réaliser.

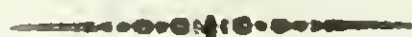
Ainsi, il doit arriver que son élève aura bien la connaissance de l'idée générale du mot, il reconnaîtra la *famille*, ou la *classe*; mais il sera encore embarrassé pour déterminer la signification précise et particulière du mot, c'est-à-dire l'*espèce* ou l'*individu*.

C'est ce que nous avons remarqué dans l'examen que nous avons fait subir à son élève. Il lui manque encore la connaissance exacte et précise des modifications apportées aux mots par les cas, les tems, les personnes, et par tout ce qui forme la syntaxe. Cependant, avouons que ceci est bien moins difficile, bien moins long à apprendre que les mots eux-mêmes. Nous pouvons ajouter encore que pour être complet, le travail de M. Latouche aurait dû comprendre l'étude de l'origine sanskrite des mots grecs.

Autre observation. Dans sa grammaire et dans son dictionnaire, M. Latouche n'écrit en lettres hébraïques que les mots principaux, il se contente de traduire les autres en lettres *majuscules*. Nous aurions préféré les lire tous en caractères hébraïques. Il faut bien que ceux qui font des dictionnaires se souviennent qu'il existe deux classes de lecteurs pour l'hébreu, ceux qui lisent avec les *points-voyelles*, et ceux qui les lisent sans points. Comme M. Latouche donne la prononciation d'après les points-voyelles, ceux qui ne les ont pas étudiés auront quelque peine à connaître à quelle racine ces mots appartiennent. Il est vrai que la lecture avec les points-voyelles est bien facilitée dans sa grammaire.

Malgré toutes ces observations, nous devons en finissant reconnaître les services que M. Latouche s'efforce de rendre et rend, en effet, à l'étude de la langue sainte. C'est bien honorable à un prêtre d'employer ainsi ses loisirs. Honneur aussi à ces respectables *frères* des Ecoles Chrétiennes, qui forment des élèves comme le jeune Mourice.... Et vous, jeune homme, dont nous nous sommes fait un plaisir de signaler les nobles efforts et de louer les bonnes dispositions, courage et persévérance : quand on est arrivé par soi-même là où vous en êtes, on est destiné à aller plus loin ; le plus difficile est passé pour vous, et quelqu'un viendra, sans aucun doute, au secours de votre persévérance et de votre courage.

A. BONNETTY,
De la Société Asiatique de Paris.



Archéologie américaine.

DESCRIPTION

DE TOUTES LES ANTIQUITÉS MEXICAINES.

DEUXIÈME EXPÉDITION DU CAPITAINE DUPAIX.

Deuxième Article.

Nous continuons d'offrir à nos lecteurs, d'après le bel ouvrage publié par MM. Lenoir, Warden, Farcy, Baradère et St-Priest [1], l'analyse entière de tous les monumens qui nous sont restés de cette antique civilisation, qui a passé sur la terre d'Amérique, et qui nous prouve sans replique que la civilisation a précédé partout la barbarie. Nous savons bien que la forme que nous avons adoptée est un peu sèche, mais elle nous offre l'avantage de pouvoir faire entrer dans notre cadre la *notice de tous ces monumens*, en sorte que les *Annales* seront comme un *musée descriptif* de ces antiquités, qui y seront toutes indiquées.

Dans notre premier article nous avons fait connaître les découvertes qui furent le résultat du premier voyage du capitaine Dupaix, aujourd'hui nous allons offrir l'analyse d'une partie de la 2e expédition.

Les préparatifs du voyage furent les mêmes que pour le premier, c'est-à-dire, que le capitaine Dupaix se fit accompagner d'un dessinateur, Castañéda, d'un écrivain et de 30 dra-

[1] 40 fr. la livraison : 10 livraisons sont en vente : voir le titre détaillé de cet ouvrage dans le premier article du N° 64 ci-dessus, p. 276.

gons, destinés à protéger sa marche, et à le seconder dans les fatigues et les difficultés de l'expédition.

Les voyageurs partirent de Mexico le 24 février 1806, et se dirigèrent à travers les deux *Misteca*, sur la ville d'*Oaxaca*, anciennement *Antequera* (État d'Oaxaca), en commençant par la ville très-ancienne de *Xochimilco* (ville des fleurs).

N°s 1-3, pl. I. — M. Dupaix trouva dans la maison des *Guabaras* une pierre unie, bien travaillée, et d'une belle conservation, au centre de laquelle on voit deux cercles concentriques, et aux quatre angles d'autres cercles plus petits.

Dans la ville même il découvrit les objets que nous allons mentionner successivement : deux pierres dures et rougeâtres, représentant des animaux monstrueux, et ayant dû servir de conduits aux eaux qu'ils devaient verser par la bouche, comme les mufles de nos fontaines ; deux sortes de piédestaux ou autels cannelés et ornés alternativement de glands et de figures ovales.

N° 4, pl. II. — Un lézard de 30 pouces de long et de 9 à 10 pouces d'épaisseur, sculpté sur une pierre rougeâtre, dure et volcanique, encastrée horizontalement, et comme accidentellement, sur la muraille d'une vieille maison.

N° 5, pl. III.—Au nord de *Xochimilco*, dans l'enceinte de l'habitation de la *Noria*, une roche rougeâtre de 6 pieds de haut et de 18 pieds de tour, porte un bouclier ou écu rond, sur le champ duquel est une croix de Malte. Il est posé sur quatre flèches ; la partie inférieure présente un rang circulaire de plumes, en manière d'éventail. Le côté opposé représente une cuirasse, ou cotte de mailles ou telle autre arme défensive.

N° 6, pl. IV.—Dans la maison dite de *Acocalco*, un poisson informe et la bouche ouverte, de 3 pieds 8 pouces de longueur et de 30 pouces d'épaisseur, est sculpté sur une pierre grise et compacte.

N° 7.—La même ville conserve aussi différentes autres pierres gravées, représentant diverses figures géométriques, qui prouvent l'usage du compas et même une certaine fécondité d'imagination.

N°s 8-11, pl. V. — Ce sont des têtes fantastiques, différentes espèces de fleurs et rameaux, un crapaud en repos, un lapin

également en repos, sculptés sur des pierres dures et d'un travail fin et poli.

N° 12.—Un écu d'un pied et demi de diamètre, portant dans le champ différentes figures hiéroglyphiques.

Nos 13-15, pl. VI. — Deux têtes de mort avec leurs mâchoires garnies de dents, et en outre un serpent en porphyre, roulé sur lui-même, et dont la tête fantastique offre une bouche armée de dents canines, et laisse sortir une langue fourchue.

N° 16, pl. VII.—On y voit sculptée, sur la pierre d'une porte, une figure d'un animal amphibie et fantastique, semblable à celles que nous trouvons dans les fables des Grecs; il est moitié poisson et moitié lézard. La tête et la queue sont d'un poisson, les quatre pattes et le corps sont d'un lézard.

N° 17.—Une statue en pierre, représentant une Indienne assise sur ses talons. Le sexe se reconnaît à la poitrine et à la coiffure, composée de plusieurs rangs de tresses; elle n'a pour vêtement qu'une ceinture terminée en franges, ce qui prouve la simplicité de ces tems antiques.

N° 18, pl. VIII.—Une autre figure, vue à mi-corps, portant sur la tête les ornemens d'un homme, ayant la poitrine d'une femme, et représentant, suivant Dupaix, un hermaphrodite Il paraîtrait plutôt que l'ornement de la tête, composé d'une espèce de couronne, terminée sur les deux bords par des petites boules, est aussi d'une femme; cependant l'on n'y distingue pas la chevelure, ce qui n'est pas ordinaire.

Nos 19-20. — Une tête de mort. — Un écu portant dans son champ une croix ornée, et offrant au milieu une tête humaine exactement semblable à celle que l'on donne à la lune dans son plein.

N° 21. — Au village antique de *Cuitlahuac* (résidu de l'eau), se trouvent deux pierres circulaires, ressemblant à des pierres de moulin, percées à leur centre, offrant un pied ou base pour être fixées, et portant sculptée la figure linéaire d'un homme ou plutôt d'un animal, à peine esquissée.

Nos 22 et 23, pl. IX.—Une pierre circulaire de 3 pieds de diamètre, et d'un pied et demi d'épaisseur, devant avoir servi de base ou d'autel. Une autre pierre, formant une espèce de cuve

de 8 pieds 4 pouces de circonférence, et dont l'intérieur a 1 pied 9 pouces de diamètre. Toute la superficie, soit intérieure soit extérieure, est couverte d'entre-lacs, de dentelures, d'arabesques ou d'hiéroglyphes, travaillés en relief avec une netteté et une symétrie admirables; et cependant sa matière est très-dure; elle résonne quand on la frappe, et fait du feu sous le briquet.

N° 24 et 25, pl. x.—Au village de *Misquique*, on trouva deux têtes monstrueuses, propres à être fixées dans la muraille. — Une cuve antique de 13 pieds et demi de circonférence et de 3 pieds et demi de hauteur, servant en ce moment de cuve baptismale dans l'Eglise. Différens arabesques sont sculptés sur ses bords; cette cuve était peinte à l'intérieur, brillante et polie à l'extérieur.

N° 26-29, pl. xi.—Pierre de dix pieds et demi de circonférence et 9 pouces d'épaisseur, portant sur sa surface une figure d'homme, une de lapin, et quelques autres figures hiéroglyphiques avec un trou au milieu. — Un *Coyote*, ou chien sauvage, sculpté sur pierre.—Une sorte d'autel de sacrifice, de forme cylindrique, offrant sculpté sur la moitié de sa circonférence un serpent à sonnettes, portant une sorte de couronne ou de panache sur la tête. — Une pierre offrant différens cercles concentriques et quelques autres ornemens.

N°s 30-32, pl. xii.—Tête humaine de grandeur naturelle avec des ornemens qui pendent sur les côtés, destinée à être fixée dans la muraille. — Une autre pierre offrant 3 volutes ou spirales en relief. — Une figure en jaspe, d'un grain fin et doux au toucher, pouvant avoir servi d'amulette ou d'idole domestique. Le trou dont elle est percée prouve qu'elle était destinée à être portée.

N° 33.—Figure humaine, ou idole, dont les yeux fermés et la bouche ouverte représentent une personne qui chante ou qui souffre, sculptée en pierre volcanique, dure et pesante. Les bras et le buste sont brisés par le milieu, mais ils présentent cette particularité que les bras sont creux jusqu'aux épaules, et le buste jusqu'au cou.

N°s 34-38, pl. xiii.—Voici les objets trouvés au village de *Tlalmanaico*; figure de femme, un peu plus grande que nature,

bien sculptée, les ornemens de la tête disposés en relief, tombant sur les côtés des oreilles, à la façon des figures égyptiennes. — Statue à mi-corps, avec les mains et les poings fermés sur la poitrine. — Pierre représentant une sorte de table ou piédestal presque cubique, avec des moulures et des figures bien coordonnées. — Tête de grandeur naturelle, offrant des traits conformes à l'art du dessin; elle était primitivement couverte d'un enduit blanc et poli. — Fleur à six pétales, sculptée au milieu d'un carré long sur une pierre de même forme.

N° 39.—Pierre antique très-dure, figurant un animal inconnu d'un pied et demi de long, et dans l'attitude du repos, sculpté avec beaucoup de soin et de goût, dans la tête, le corps et les membres.

N°s 40-43, pl. XIV. — Une statue en pierre de couleur noirâtre est encastrée dans le mur d'un moulin. Elle représente un homme accroupi, et dans l'action de manger. — A côté se trouve une autre statue de femme, coiffée selon l'ancien style égyptien, et d'un travail qui n'est pas à dédaigner. — Un peu au-dessous se trouve une autre figure représentée assise, dont les mains tiennent les genoux par les côtés, et les genoux touchent presque le menton. Elle est à la manière égyptienne par l'exécution, et porte sur la tête une espèce de bonnet phrygien, composé, comme les calottes, de bandes qui se joignent au sommet [1]. — Une pierre cubique au milieu de laquelle sont sculptés en sautoir deux tibias, comme ceux que nous mettons sur nos ornemens funéraires.

N° 44, pl. XV.—Près le village de *Mecamecan*, et dans les limites de l'habitation de *San José Tepatolco*, se trouve une roche isolée, ayant 60 pieds de tour et 13 environ de haut. Du côté de l'orient, il y a six échelons ou degrés pour aider à parvenir au sommet. Sur les côtés sud et ouest se trouvent divers signes symboliques et astronomiques; de plus la figure en pied et de profil d'un homme qui a, entre ses deux mains levées et tournées vers l'orient, un instrument long et évasé par le bord, que Dupaix croit être un instrument d'optique. Au-dessous de

[1] Nous ne répétons pas ces figures de style égyptien, car nous en avons déjà donné une dans le N° 39, t. VII, p. 248.

ses pieds, dans une sorte de bordure, divisée en petites cases avec divers ornemens, se voient répartis en six quartiers, des signes qui ont quelque rapport avec l'ordre de l'ancien calendrier mexicain [1]. Au devant du personnage est un lapin et quelques autres ornemens, etc.

Auprès du même village, dans un endroit nommé le *Mont Sacré*, est une caverne, de 33 pieds de long, 16 et demi de large et autant de haut, qui a été taillée de main d'homme dans le roc, comme celle dont nous avons donné le dessin dans notre n° 64 ci-dessus, p. 286.

N°s 45-49, pl. xvi. — On voit dans le village d'*Ozumba*, une pierre circulaire, très-dure, de 11 pieds de circonférence, au centre de laquelle se trouve un cercle merveilleusement divisé et travaillé. — Au village de *Chimalhuacan Tlachialco*, il y a une pierre ronde, où se trouvent sculptées deux espèces de rosaces. — Une figure de femme couronnée de créneaux comme la Cybèle grecque et égyptienne. — Une pierre, sur laquelle est sculptée une figure circulaire, composée d'angles saillans et rentrans, ou de pointes, et ayant à son milieu une fleur ou rosace. — Une idole, ou figure entière de 27 pouces de haut, ayant un bandeau sur la tête, des pendans d'oreille, un anneau passé dans la cloison du nez, une ceinture et un petit tablier.

N°s 50-52, pl. xvii. — Dans le village de *Saint-Jean-Ahuehuepa*, on trouve une statue de grandeur naturelle, à laquelle on a brisé la tête et les pieds; elle porte une espèce d'ornement ou ruban sur la poitrine, et une corde en ceinture autour du corps. — Une tête de femme avec de nombreux ornemens, fleurs, etc. — A *Xonacatepec*, un masque, ou moitié de tête, sculpté en pierre blanche transparente, et offrant les traits caractéristiques de la nation.

N°s 53 et 54, pl. xviii. — Tout près du village de *Chila*, sur une éminence nommée la *Tortue*, se voient encore les restes d'une pyramide quadrangulaire, fort détériorée par la végétation, et dont la base a, sur chaque face, 96 pieds sur 60 de hauteur; on y arrivait par un escalier qui regarde l'Orient. « Au pied de

[1] Voir ce *Calendrier mexicain*, chef-d'œuvre de sculpture, dans le N° 41, t. vii, p. 396.

la pyramide et vers l'angle nord-est, se trouve l'entrée d'une sépulture souterraine en *forme de croix*, revêtue intérieurement de pierres taillées, jointes par un ciment de chaux, recouvertes d'un enduit blanc et brillant. L'on y descend par six marches, de 4 pieds et demi de longueur, qui mènent à une petite salle de 6 pieds de long sur 4 et demi de large. Cette salle, dont la hauteur est aussi de 6 pieds, a sur ses trois autres faces, des souterrains de 3 pieds en carré et de 4 et demi de profondeur. On y voit encore des ossemens humains. La voûte est formée d'une couche solide de chaux, de 9 pouces d'épaisseur. La profondeur, au-dessous du niveau du sol, est d'environ 11 pieds. Nous donnons ici le plan de ce souterrain. Voir fig. 1.

Nos 55-58, pl. XIX. — Près du village de *Huahuapa*, et sur une colline nommée *Tallesto*, on trouve une grande pierre, de 4 pieds et demi de long et de 1 pied et demi de large, laquelle offre, sur une de ses faces, un écu gravé en relief avec son orbe et une espèce de vase dans le champ. Du bouclier sort une main qui tient une espèce de lance, à côté de laquelle semble pendre un ornement, terminé par cinq ronds ou cercles. — Une tête humaine fantastique, ou grossièrement ébauchée, en pierre très-dure, et offrant un style de sculpture différent des autres sculptures mexicaines. — Une pointe de dard, de forme triangulaire, avec un manche pour être fixé au javelot; la matière est du *silex pyromachus*. Nous en donnons ici la figure, qui prouve que sa forme était tout-à-fait semblable, surtout par le bas, aux dards des Grecs et des Romains. Voir fig. 2.

Une jolie pierre, lisse, polie, travaillée avec goût, offrant la forme d'un de nos *encensoirs*, composée aussi de deux pièces, l'une supérieure, vidée, travaillée à jour, l'autre servant de base, s'adaptant parfaitement, et percée de trous, donnant passage à plusieurs cordons. Nous en donnons la figure, parce que c'est un des morceaux les plus achevés et les plus délicats de l'art mexicain. Voir fig. 3.

Nos 59-60, pl. XX. — On y voit plusieurs idoles et figurines, trouvées dans les sépultures *Zapotèques*, semblables aux grossières figures des Isis et Osiris, que l'on trouve à côté des momies égyptiennes.

Nos 61-63. — Ce sont trois des outils dont se servaient les

Mexicains pour fabriquer leurs ouvrages de sculpture et autres; ces outils sont d'une pierre de touche, très-noire, ou verte, ou en jaspe, compacte, polie, et sans pores sensibles à l'œil, ressemblant à une matière métallique.

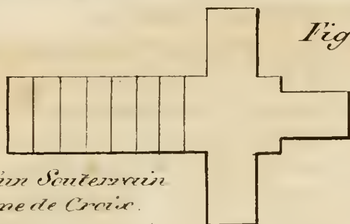
Le capitaine Dupaix insère ici une courte dissertation pour prouver l'origine égyptienne des monumens mexicains.

Nos 64-65, pl. XXI. — A l'ouest d'*Antequera* et sur la colline des *Monte Alvan*, se trouve une pierre de granit, ayant 6 pieds de long, 4 et demi de large, et 1 pied et demi d'épaisseur: cette pierre est toute taillée et chargée de dessins et hiéroglyphes, offrant des figures d'hommes alternant avec des ornemens, système d'écriture ou symbolisme, différent de celui qui est usité chez les Mexicains. — Une pierre ronde de 11 pieds de circonférence, ayant servi d'autel aux sacrifices.

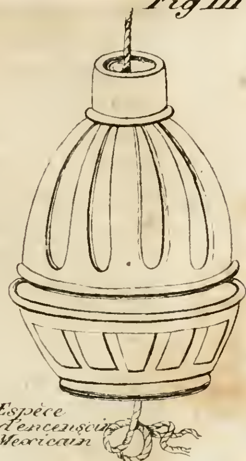
Nos 66-71, pl. XXII-XXIV. — Sur le plateau que forme le groupe de collines qui sépare la grande vallée d'*Oaxaca* de la petite, se trouve un *tumulus* fait de main d'homme, à base circulaire et de figure conique, de 60 pieds de haut; il est traversé du sud au nord par un souterrain long de 78 pieds, de 7 pieds de haut, et de 6 de large. Des dalles de pierre de trois pieds de haut revêtent le côté gauche du souterrain, et offrent une suite de figures d'hommes, sculptées, et dans différentes positions. Ces bas-reliefs qui auraient pu être d'un grand secours pour l'explication de l'histoire de ces peuples sont en parties détruits; les dalles brisées jonchent l'entrée du souterrain. Les cinq personnages que l'on a pu dessiner sont nus, ayant seulement des ornemens de têtes différens, et dont l'un présente la singularité d'une grande queue tressée, et sortant de sous une espèce de casque. (Voir fig. IV.) Quelques signes hiéroglyphiques accompagnent plusieurs de ces figures. Ceux que l'on voit derrière la tête de la figure IV, sont probablement le *nom* de cette figure. Des ossemens trouvés dans la caverne font présumer qu'elle servait de sépulture.

N° 72, pl. XXV.—Autre tumulus de 40 pieds de haut, traversé dans toute sa longueur par un souterrain construit avec beaucoup d'art et de solidité, et pavé d'un enduit de chaux et de sable.

Nos 73-75, pl. XXVI. — Pierre demi-sphérique en lave ou py-



Plan d'un Souterrain en forme de Croix.



Espèce d'encensoir Mexicain



Figure d'un dard Mexicain en pierre.

Fig. IV.

Figure Mexicaine trouvée dans un tumulus.

rite, lisse et brunie, servant de miroir. Elle est connue vulgairement sous le nom de *miroir de Montezuma*; on pouvait la porter suspendue au moyen d'un trou qui la traverse par derrière. — Un Indien, en labourant son champ près de la ville d'*Antequera*, trouva un pot de terre qui contenait vingt-trois douzaines d'un instrument de cuivre rouge, de métal fondu et non travaillé au marteau. Cet instrument ressemble au fer d'une hache de sapeur; il est très-affilé et très-échancré sur les bords, qui offrent l'apparence d'un croissant; le manche sortait du milieu de la partie concave. — Autre instrument offrant l'apparence d'un coin, et servant à donner une forme régulière au bois ou à la pierre.

N° 76, pl. XXVII.—Autre tumulus, traversé aussi par un souterrain avec une voûte solide et à plein cintre. Il a cette particularité que la ligne droite du souterrain arrivée à 60 pieds, s'interrompt et forme une salle de 12 pieds de haut et autant de large; la voûte ne reprend qu'à l'angle opposé et en changeant de côté de la salle, et se prolonge jusqu'au bout, parcourant un espace de 84 pieds.

N° 77, pl. XXVIII.—Autre *tumulus* plus remarquable encore; il est formé en entier de pierres, de sable et de chaux mêlés ensemble. L'intérieur est percé de souterrains aussi solides que les précédens, mais traversant le tumulus par ses quatre points cardinaux, et aboutissant au milieu à une grande salle carrée, se terminant en cône et de 30 pieds de haut sur 18 de large.

Dans le prochain article nous donnerons la description des palais de *Mitla*; puis nous ferons connaître le curieux monument de sculpture de *Palenque*, connu sous le nom d'*Adoration de la Croix*.

A.

Archéologie.

MONUMENT ASSYRIEN DE BEYROUTH.

Les journaux ont parlé, il y a quelque tems, d'un bas-relief en plâtre, qui avait éte déposé à la salle du zodiaque de la bibliothèque royale, et ont assuré que c'était la figure du roi David, trouvée sculptée sur un rocher près de Jérusalem; il n'en est rien. Nous avons examiné cette figure, et nous allons en donner la description suivante, que nous empruntons à un journal scientifique; mais nous la compléterons, et relèverons quelques erreurs dans les notes que nous y ajouterons.

« L'objet exposé est une empreinte en plâtre, d'un bas-relief sculpté sur un rocher, près de la ville de *Beiruth*, en Phénicie, l'ancienne *Bérytus*, au pied du mont Liban, et dans un défilé qui est le chemin de la Phénicie à la Syrie.

Ce bas-relief, peu épais, représente un homme à peu près de grandeur naturelle, portant une longue barbe carrée, divisée en plusieurs tresses, coiffé d'une tiare à la manière des Syriens et des Arméniens, et vêtu d'une longue robe, par-dessus laquelle il a une espèce de petit manteau, ou plutôt de larges bandelettes, dont l'une se croise sur la poitrine et l'autre tombe derrière son dos; de la main gauche, il tient une sorte de sceptre ou canne. Sur tout le bas-relief, sur le bonnet, et même sur le corps de la figure sont des caractères babyloniens cunéiformes.

Ces caractères sont absolument semblables à ceux que l'on voit sur la pierrre babylonienne, rapportée de Perse en 1786, par M. Michaux, et cédée au cabinet des médailles en vendémiaire (en 1800).

Les mêmes caractères se voient encore sur les briques que l'on trouve dans les ruines de Babylone [1].

La pierre étant rare dans ce pays, la brique y suppléait; le temple de Bélus, les murs des jardins de Sémiramis étaient de briques au rapport d'Hérodote.

Quant aux caractères que l'on y remarque, ainsi que dans les inscriptiptions de Persépolis, on y distingue trois systèmes différens d'écriture en forme de clous.

Le personnage représenté sur notre bas-relief, est sans doute un roi ou un prêtre phénicien. Il tient de la main droite quelques objets qui ont l'air d'épis [2]. Il paraît faire une offrande à un astre qui est au-dessus de lui, et qui est semblable à celui que l'on voit sur la pierre de M. Michaux [3].

On sait que les Phéniciens rendaient un culte au soleil. Du reste, ils furent assujettis par les Assyriens et les Chaldéens,

[1] Ceci nous paraît renfermer plusieurs erreurs. — L'écriture cunéiforme, comme la plupart des écritures antiques, se composait de deux sortes d'écritures, l'*hiéroglyphique* et l'*alphabétique*. L'écriture des briques babyloniennes paraît avoir été en hiéroglyphes, comme on peut s'en convaincre dans le *fac simile* que nous en avons donné dans la planche de notre dernier N°, ci-dessus, pag. 374. — L'écriture alphabétique est celle que l'on voit sur les monumens de Persépolis, dont nous avons donné un *fac simile* accompagné d'un alphabet, au moyen duquel on a commencé à la lire, dans notre N° 64, t. x, p. 460. — L'écriture de la pierre Michaux paraît être intermédiaire entre l'écriture hiéroglyphique et l'écriture alphabétique; elle se rapproche de l'écriture médique et assyrienne, dont nous avons donné un *fac simile* dans le N° 64, t. x, p. 457. (*N. du D.*).

[2] S'il est vrai que ce soit *un Epi* que ce personnage tient dans sa main, cela donnerait lieu à une remarque importante. Le nom de *Ta-Tsin* donné par l'inscription de *Si-Gan-Fou* (Voir le N° 20, t. IV, p. 126), à l'ancienne Assyrie, pays où elle fait naître Jésus-Christ, est formé du caractère Ta, *Grand*, et Tsin, offrant l'idée de *deux mains tenant des épis.* — On sait d'ailleurs que les médailles de Judée portent, soit une grappe de raisin, soit des *épis de blé.*—On peut encore lire à ce sujet le mémoire que M. Dureau de Lamalle a inséré dans les Annales des Sciences naturelles, et dans lequel il établit que la Syrie et la Judée sont le pays primitif des céréales.

[3] Voir la description de cette pierre et de cet astre dans le N° 65 ci-dessus, p. 367.

puis soumis aux Perses; il n'est donc pas étonnant de voir ici le costume, la religion et les caractères de la Chaldée et de la Syrie.

Nous devons la connaissance de ce curieux monument à un voyageur anglais, qui en a pris un moule dont le cabinet des médailles s'est procuré l'empreinte, maintenant exposée dans la salle du zodiaque de *Denderah*.

On ne peut préciser l'époque à laquelle appartient ce monument; cependant il est constant qu'il est d'une antiquité très-reculée.

Nous apprenons des historiens anciens, que l'on écrivit d'abord sur les pierres, les piliers, les murailles, qui furent les premiers livres du monde : alors la plume était probablement un clou, ou un autre instrument analogue. De là, peut-être la forme du clou, donnée à ces caractères, les plus *anciens de la Chaldée*, et qui furent les premières esquisses de tous les caractères alphabétiques.

Les Babyloniens écrivirent des ouvrages sur des colonnes de briques. Clément d'Alexandrie rapporte, que Démocrite avait tiré des traités de morale d'une pareille colonne babylonienne [1].

Il est malheureux, que, malgré toutes les recherches des savans, la clef de cette écriture soit entièrement perdue [2]. On aurait quelques idées de ces sciences, qui ont été cultivées dès la plus haute antiquité par les Chaldéens, dont les Perses tirent

[1] Nous croyons devoir donner ici ce texte de Clément d'Alexandrie, dont nous avons déjà parlé dans les *Annales* :

Δημόκριτος γὰρ τοὺς βαβυλωνίους λόγους ἠθικοὺς πηποίηται· λέγεται γὰρ τὴν Ακικάρου στήλην ἑρμηνευθεῖσαν, τοῖς ἰδίοις συντάξαι συγγράμμασι.— Car on assure que Démocrite composa un livre des préceptes moraux babyloniens, et qu'il fit entrer dans ce traité la traduction de la stèle d'Akikarus. *Stromates*, liv. 1, p. 356. *Oxonii*, 1715. On n'est pas d'accord pour savoir quel est cet Akikarus.

[2] On voit par ce que nous avons dit, que l'auteur de cette notice ne connaît pas les travaux faits sur l'écriture cunéiforme persépolitaine, travaux continués en ce moment par M. Eugène Burnouf. Quant à l'écriture babylonienne, M. de Paravey pense que ce ne sera que par l'étude de l'ancien chinois que l'on pourra parvenir à la déchiffrer. L'ancien chinois présente en effet plusieurs signes *cunéiformes*.

leurs connaissances; car les Babyloniens étaient parvenus, long-tems avant ceux-ci, à un haut degré de culture, et ils ont enseigné l'astronomie aux autres nations.

Sémiramis, qui vivait plus de deux mille ans avant notre ère, avait fait graver une inscription en caractères syriaques sur une montagne de Médie, appelée le *Bagistan*. Diodore de Sicile le dit expressément : selon Hérodote, cette reine avait aussi ordonné de placer sur sa tombe, une inscription qui existait du tems de Darius [1].

L'inscription de notre monument est de ce genre, puisqu'elle est placée sur un rocher. Il est à remarquer que non loin de là se trouve une autre inscription, monument des conquêtes de Sésostris, qui vivait 1500 ans avant notre ère, et qui, selon les récits d'Hérodote, faisait élever une colonne, et placer sa statue aux endroits où il avait remporté une victoire, sur des peuples dont la défense lui avait donné quelque peine à les conquérir. Or, Sésostris soumit la Syrie et la Phénicie, qui en était une province.

Pour revenir au monument qui excite aujourd'hui la curiosité publique, nous devons nous borner à restituer les faits du lieu de la découverte, et à constater matériellement ce qu'il offre aux regards, en avouant notre ignorance sur tout le reste [2].

[1] Voir sur cette inscription le N° 63 des *Annales*, ci-desssus, p. 211.

[2] Nous pouvons ajouter que M. le comte Joseph d'Estourmel, qui vient de faire le voyage de Syrie et d'Egypte, rapporte qu'outre ce monument et celui de Sésostris, il existe encore dans ces montagnes de la Phénicie quelques autres bas-reliefs royaux, dont il a pris des esquisses qu'il conserve dans son cabinet, et qu'il publiera sans doute un jour.



Compte-rendu.

A NOS ABONNÉS.

Encouragemens et témoignages accordés par les membres du Clergé et quelques autres lecteurs des *Annales*.

Dans les derniers comptes-rendus que nous avons offerts à nos abonnés, nous avons négligé de parler des honorables encouragemens et des preuves de sympathie que nous trouvons dans le haut clergé, et parmi un grand nombre de jeunes gens. Ce n'est pas que nous n'estimions ces preuves de faveur comme elles le méritent, mais nous craignions de paraître trop céder à une satisfaction toute personnelle. Cependant, comme ces manifestations montrent surtout le progrès de nos doctrines, et sont en même tems une approbation des efforts que nous faisons, on nous permettra de faire connaître quelques-uns des plus honorables témoignages que nous avons reçus.

En première ligne nous devons placer la bienveillance avec laquelle Mgr. l'archevêque d'Aix nous a parlé de vive voix de nos efforts et de nos travaux, et une lettre que nous avons reçue de Mgr. l'évêque du Mans, sous la date du 1er novembre dernier, dans laquelle, entre autres choses obligeantes, on nous dit:

« Je recommande toujours les *Annales*, et je voudrais qu'elles »fussent lues par tout mon clergé... Vos efforts sont véritable»ment dignes d'encouragement, et je vous prie bien de les con»tinuer..... » Ces deux pasteurs suprêmes lisent nos *Annales* depuis leur commencement; ils ont pu par conséquent bien juger de l'esprit qui nous a toujours dirigés. Nous devons en même tems des remercîmens à Mgr. Donnet, évêque coadjuteur de Nancy, qui, dans une Conférence de la retraite pastorale, donnée dans sa ville épiscopale en octobre dernier, a bien voulu recommander à son clergé nos *Annales*, d'une manière toute

spéciale, comme un recueil pouvant être utile à tous ceux qui sont chargés de l'enseignement et de la défense de la Religion. Nous en devons aussi à Mgr. l'évêque de Troyes, qui tout récemment nous a fait annoncer par son secrétaire qu'il désirait se mettre au nombre de nos abonnés. Nous ajouterons que nous n'avons perdu aucun de NN. SS. les archevêques ou évêques qui étaient nos abonnés, et dont nous avons donné la liste au compte-rendu du tome IXe.

Après les premiers pasteurs on nous permettra de citer le témoignage de quelques-uns de leurs collaborateurs les plus immédiats.

« Permettez moi, nous écrit M. Montalant, vicaire-général du diocèse d'Angers, de réunir mon faible suffrage à tant d'honorables suffrages que vous avez reçus et que vous recevez tous les jours sur le glorieux succès de votre religieuse entreprise. La persévérance de mon abonnement depuis l'origine vous fait connaître tout l'intérêt que j'y porte et la satisfaction que j'en éprouve.

» Continuez, Monsieur, à soutenir, avec les victorieuses armes de la science, la noble cause de notre sainte Religion, trop long-temps livrée aux absurdes déclamations de nos soi-disant philosophes. Ce sera pour vous un titre assuré et bien mérité d'estime et de vénération auprès de tous les sincères amis du bien et de la vérité, au nombre desquels j'ose me placer. M. MONTALANT, *Vicaire-général.* »

A Angers, le 28 juillet 1835.

De semblables encouragemens nous ont été donnés encore par M. l'abbé de Pons, vicaire-général de l'archevêché de Bourges, et par M. l'abbé Marguet, vicaire-général de l'évêché de Nancy; plusieurs professeurs de théologie et de philosophie nous ont aussi témoigné la plus vive sympathie ; et nous le disons ici, ce sont eux en grande partie qui nous soutiennent; sans eux les *Annales* seraient déjà tombées depuis long-tems. Nous faisons avec plaisir ainsi connaître qui nous soutient; car c'est dire en même tems qui nous sommes.

Nous ne pouvons dans cette revue passer sous silence l'honorable témoignage de M. le Supérieur et de MM. les directeurs des Missions étrangères, MM. Langlois, Dubois, Tesson, Voisin ; tous ces modestes savans et philologues distingués, nous ont bien souvent parlé avec éloge des *Annales* qu'ils lisent dans leur maison, et qu'ils envoient dans leurs nombreuses et

utiles missions. Qu'il nous soit encore permis de citer le suffrage d'un homme que tout Paris regrette, et à qui tous les organes de la publicité ont rendu un hommage unanime, M. Landrieux, curé de Ste Valère, que Dieu vient de retirer de ce monde d'une manière si inattendue, et le seul de MM. les curés de Paris qui suivît nos travaux.

Au reste, ce n'est pas seulement parmi les membres du clergé que nous avons des souscripteurs et des lecteurs, nous en comptons aussi parmi la jeunesse la plus instruite et la plus généreuse, au sein de l'Ecole Polytechnique, dans les écoles de droit et de médecine, et même parmi les officiers de marine; et à ce sujet, nous ne pouvons résister au plaisir de citer la lettre suivante que nous avons reçue il y a peu de jours.

A bord du vaisseau le *Suffren*, en rade devant *Athènes*, le 5 octobre 1835.

Je suis, Monsieur, au nombre de vos abonnés depuis plus d'un an, et je lis toujours avec le même intérêt vos *Annales de Philosophie*. Aussi je me joins aux personnes qui vous adressent leurs félicitations, pour vous dire la vive part que je prends à la réussite de cet excellent ouvrage. — Éloigné de France, en station dans les mers du Levant, je ne puis renouveler exactement mon abonnement, mais je vous prie de me le continuer toujours. — M. Giraud-Daniel, secrétaire particulier de M. l'amiral Massieu de Clerval, qui a son pavillon à bord du vaissau *le Suffren*, lit aussi votre Recueil avec intérêt, et vous prie de le compter au nombre de vos abonnés.

J'ai lu dans un de vos derniers Numéros que quelques personnes demandaient un plus grand nombre d'articles littéraires. Je suis loin de vouloir me ranger de leur côté. Ces sortes de sujets abondent dans nos feuilletons de Journaux; et il me semble que vous avez fait un meilleur choix. Bien des hommes se figurent que les découvertes scientifiques renversent le Catholicisme; il faut leur montrer le contraire. La vérité ne craint point les recherches, et il me semble que les rédacteurs des *Annales* ont parfaitement atteint le but qu'on devait se proposer. Recevez, etc.

Raoul du Couëdic, lieutenant de vaisseau.

Nous le disons, voilà de ces paroles qui font battre notre cœur d'émotion, et qui nous confirment dans notre foi que des tems meilleurs sont sur le point de se lever sur notre Eglise.

Témoignages des Journaux.

Nous ne pouvons mentionner ici tous les journaux qui, à Paris ou en province, ont parlé des *Annales*, et cependant il

nous est impossible de ne pas faire mention de deux ; d'abord, de la *Gazette de France*, qui, dans son N° du 21 novembre dernier, a publié un article de trois colonnes, dans lequel les travaux des dix premiers volumes des *Annales* étaient analysés avec une bienveillance et un éloge tout particuliers. L'auteur de l'article citait les *Annales* comme le *seul journal qui prouvât ce que les autres journaux affirmaient seulement, à savoir que les sciences reviennent à la Religion*. Que son estimable et laborieux directeur, M. l'abbé de Genoude, veuille en recevoir ici nos actions de grâces. Nous le remercîrions davantage si nous ne savions qu'il se croit comme obligé par devoir et par état de soutenir, encourager et protéger tout ce qui se fait pour la défense des croyances catholiques. Mais il est un autre journal qui a aussi parlé de nos travaux, et qui l'a fait en des termes qui montrent, non-seulement une grande bienveillance pour nous, mais encore une telle compréhension de l'état des esprits, des besoins de l'enseignement, du changement qui s'est fait dans les convictions, que nous ne pouvons nous empêcher de publier son article. Le recueil où il a paru, l'*Album catholique* de Toulouse, est sous la protection, et peut-être la direction spéciale de monseigneur l'archevêque de Toulouse, ce qui nous rend doublement précieux le témoignage que l'on veut bien porter en notre faveur.

DES ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Il est dans la sagesse et l'ordre de la Providence, lors des leçons sévères qu'elle donne aux rois et aux peuples, de placer au milieu des faits les plus destructeurs de l'ordre social un germe réparateur. C'est ainsi que, dans les événemens en apparence les plus contraires à la civilisation, il y a telle circonstance, d'abord inaperçue, qui prend plus ou moins rapidement une consistance telle, que dominant bientôt la position générale, elle en tire les fruits les plus importans et les moins espérés. C'est ainsi qu'il y a cinq ans, un bouleversement qui paraissait devoir ramener le monde aux convulsions de la démagogie et de l'impiété, a ravivé dans tous les cœurs les sentimens religieux, et a imprimé a l'esprit humain une direction aussi heureuse que féconde en résultats prochains. Et ici, c'est moins le sentiment que la raison, moins l'instinct que l'intelligence, qui est le mobile choisi par l'Eternel. La science s'est appliquée à s'allier avec les croyances : alors, rentrant dans le vrai, elle-même a pu s'étonner de la rapidité de sa marche. L'accord de l'antiquité profane avec les livres sacrés s'est manifesté avec tant d'éclat, que l'on a peine à concevoir comment cette sympathie a été si long-tems méconnue ; et on a

vu se réaliser pour l'histoire, pour l'archéologie, pour la linguistique, pour les sciences naturelles, ce mot célèbre et si profond : *Un peu de philosophie éloigne de la Religion ; beaucoup de philosophie y ramène.* Encore infecté de l'esprit sophistique et léger du 18e siècle, le siècle actuel se débarrasse de ses langes : sérieux, il rejette les assertions tranchantes et hasardées, et les fades plaisanteries de son devancier; laborieux, il recherche les origines avec franchise, et, de corollaire en corollaire, il arrive à cette conséquence, que la religion chrétienne est la seule vraie, et que ses livres, dans leurs moindres parties, sont encore ce qu'il y a de mieux pour la science. La science ramène donc à la foi, et cet immense résultat a été hâté par des faits qui semblaient devoir détruire l'influence des saints livres qui en renferment le dépôt sacré.

Mais Dieu n'agit pas sans instrumens, et l'époque dont nous parlons est aussi celle du commencement d'une entreprise littéraire spécialement destinée à unir d'une manière intime l'esprit de science et l'esprit religieux : nous voulons parler des *Annales de Philosophie chrétienne*, actuellement dans la sixième année de leur existence. C'est le 31 juillet 1830 (remarquez cette date), au milieu des rugissemens d'un peuple courroucé, au bruit des armes, au son aigre et discordant des pavés bouleversés, qu'a paru le Ier Numéro de ce recueil, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs. Malgré les dispositions actuelles des esprits, le succès de cette publication étonne; elle est sévère, sérieuse, profonde et quelquefois même outre mesure ; ses dissertations séparées ne sont unies que par le seul lien de la pensée religieuse ; il n'y a point d'ordre, point de système suivi ; et avec ces défauts graves, mais inévitables, parce que ce n'est pas un livre, mais un journal, elle croît dans le silence, et, comme le ver des digues de la Hollande, elle mine peu à peu, mais d'une manière sensible, la bannière d'impiété qui éloignait la science des choses de la science du vrai Dieu.

Il faudrait cent pages, il faudrait un volume, il faudrait un talent aussi flexible qu'universel pour donner une idée de tout ce que contiennent d'utile, de curieux et d'édifiant les dix volumes et demi qui composent actuellement cette collection. Nous n'entreprendrons pas un travail auquel nous ne pourrions suffire. Nous pouvons seulement certifier que rien ne peut mieux tenir les hommes jaloux de s'instruire, au courant des grandes questions qui occupent le monde intellectuel. La littérature, la poésie, la musique même ne sont pas oubliées : les grandes vérités dogmatiques et leur reflet dans les anciennes religions y paraissent avec éclat : l'histoire surtout, appuyée des monumens, de la lecture des *hiéroglyphes* idéaux ou phonétiques des Egyptiens, de l'écriture cunéiforme des Babyloniens, des rapports des langues, des monumens, des signes astronomiques et zodiacaux des Chinois, des Hindous, des Muyscas et des autres peuples cyclopéens de l'Amérique; l'histoire trouve dans les *Annales* de précieuses notions qui remontent, le croirait-on? jusqu'au-delà du déluge. M. de Paravey, comme un autre Thoth, retrouve les colonnes sacrées où ces tems ont imprimé leur doigt mystérieux. Peut-être cet illustre savant se fait-il illusion à lui-même en croyant retrouver la trace des conquêtes du fameux Sésostris ; mais les faits se constatent, les noms seront vérifiés plus tard.

Nous ne sommes donc point étonnés que nombre d'évêques et de séminaires soient au nombre des souscripteurs de cet ouvrage; notre surprise serait plutôt qu'un seul manque à cette liste, et nous présumons trop bien de notre clergé pour douter que dans très-peu de tems ces lacunes ne disparaissent. On a pu concevoir quelque étonnement d'une polémique qui a eu pour objet la rénovation à opérer dans l'enseignement clérical; mais la vérité triomphe aisément des préventions chez les hommes qui sont essentiellement les ennemis de l'erreur et les ministres du progrès, et l'esprit étroit, routinier et exclusif de telle ou telle association cédera enfin, sinon à sa propre conviction, du moins à la conviction universelle. Pour les études classiques, on finira aussi par éloigner ces chefs-d'œuvre qu'il ne faut pas donner aux élèves, mais qu'il faut seulement les mettre en état de comprendre, et on cessera tôt ou tard d'alimenter les jeunes enfans dont on veut faire des Chrétiens et des Français, avec le scepticisme ou la niaise crédulité des Idolâtres, avec les idées fausses et exagérées des anciens républicains. On comprendra qu'apprendre une langue, c'est se saisir d'un instrument, et même que, sous le point de vue littéraire, faire disséquer et balbutier des ouvrages immortels, c'est leur ôter plus tard l'attrait de la nouveauté, et amortir l'effet d'une lecture mieux sentie et plus profitable.

Tous nos vœux appellent la continuité des efforts généreux de M. Bonnetty, directeur des *Annales*, et le concours des savans distingués qui élèvent avec lui ce monument à la religion. Le christianisme, déjà et depuis son origine l'ami du cœur, l'appui de la raison, le précepteur de la morale, se place par leurs soins sur le piédestal de la science. Cette gloire seule lui manquait, et désormais cette mine où l'Éternel avait placé les élémens de toutes les connaissances humaines, convenablement explorée, démontrera avec plus d'évidence encore les bontés paternelles du Tout-Puissant, et fortifiera dans les hommes la divine espérance du triomphe complet et prochain de la vérité, dans toutes les affaires humaines.

Nous ne connaissons en aucune manière l'auteur de cet article; et cependant, nous sentons qu'il a les mêmes convictions, les mêmes désirs, les mêmes espérances que nous, et aussi nous le saluons ici comme ami et comme frère.

De l'influence exercée par les *Annales*.

Des preuves de sympathie si explicites, continuées constamment depuis six ans, ne peuvent avoir été données sans quelque fondement. C'est ce qui nous encourage à conclure que nos travaux ont eu quelque mérite, et en même tems à rechercher quelle influence ils ont pu avoir sur les esprits ou sur les ouvrages. Nous le répétons, les *Annales* sont en ce moment le plus vieux des journaux purement scientifiques ou littéraires

qui défendent les croyances religieuses. Elles peuvent se glorifier d'avoir conservé fidèlement la plupart de leurs abonnés, depuis le jour où elles ont paru. Bien plus, il a été nécessaire de faire une seconde édition des CINQ premiers volumes. Ce succès et ce constant attachement nous permettent de dire que la pensée qui a présidé à leur fondation et à leur direction, était appropriée aux besoins des tems, et que cette pensée a été jusqu'à un certain point assez bien remplie. Or, quelle était cette pensée ? c'était que les sciences commençaient à revenir à la religion, et qu'il fallait que les catholiques se rapprochassent des sciences et les étudiassent avec plus de soin.

Que les sciences et les esprits élevés reviennent à la religion, grâce à Dieu, c'est une vérité reconnue, en ce moment, à peu près par tous les organes de la publicité, qu'ils soient chrétiens ou qu'ils ne le soient pas. Mais à l'apparition des *Annales* en 1830, la position était bien différente ; alors la plupart des catholiques, bien loin d'espérer un changement dans les esprits ou dans l'expression des pensées publiques, semblaient désespérer de l'avenir de la religion, et surtout du sort du clergé en France. C'est alors même que les *Annales* annoncèrent hardiment que les hautes sciences, malgré tout le bruit que faisait le libéralisme pendant les dernières années de la Restauration, revenaient ou étaient revenues à la religion, et que par conséquent les esprits y reviendraient aussi, et le langage des journalistes changerait. Ces faits sont à peu près accomplis de nos jours. Cela est prouvé par la forme et par les principes des ouvrages les plus importans ou les plus célèbres qui paraissent en ce moment. Cela est prouvé encore par le ton et les paroles de la plupart des articles de journaux. Ces vérités sont déjà si communes, si patentes, que nous avons renoncé à en parler. Nous laissons ce soin aux feuilles quotidiennes, cette tâche leur convient, et elles s'en acquittent avec zèle et talent. Mais les *Annales* ne doivent pas consacrer leurs pages à conserver ces témoignages. Nous le disons sans difficulté, ce sont des témoignages de trop peu d'importance et de trop peu de valeur. Nous consignons les faits, les recherches, les travaux positifs qui déposent en faveur de nos croyances ; ces documens, on peut les consulter, ils sont utiles, non-seule-

ment pour le présent, mais encore pour l'avenir. Mais de quelle utilité, en réalité et pour le fonds, peut être pour la défense ou les preuves de nos croyances, que le *Constitutionnel* raisonne plus ou moins chrétiennement, et que le *Temps* ouvre ses grandes colonnes à des paroles catholiques? Nous le répétons, ces paroles sont la preuve du changement qui s'est fait dans les esprits, aussi nous nous en réjouissons; mais ce ne sont pas des documens assez importans pour que nous leur donnions place dans nos colonnes. Nous espérons faire mieux que cela, c'est-à-dire, soulever jusqu'à un certain point le secret de cette conversion de quelques feuilles publiques, lorsque nous ferons connaître, dans le prochain N°, quels sont les ex-Saint-Simoniens qui écrivent dans ce moment dans les journaux. Car il ne faudrait pas croire que les vieux podagres du libéralisme, ces *insulteurs* de Jésus et de l'Eglise, se soient convertis; non, mais ils ont fait place à des plumes plus jeunes, plus instruites, plus impartiales. C'est sur quoi nous donnerons des détails curieux, dans notre dernier article sur le Saint-Simonisme. La difficulté que nous avons à recueillir et à vérifier ces détails, est cause que cet article n'a pu paraître dans ce N°.

Quant aux différens ouvrages qui ont paru pour la défense de la religion, et qui tous sont plus ou moins entrés dans les principes et les voies des *Annales*, nous ne voulons point dire que ce sont les *Annales* qui les ont inspirés; cependant, il nous sera permis de dire que les principes sont les mêmes, que souvent ces ouvrages n'ont fait que développer nos preuves, les coordonner, les colorer quelquefois. Il nous sera permis de citer l'un des principaux, le CHRIST DEVANT LE SIÈCLE, dont l'auteur, M. Roselly de Lorgues, a eu la politesse de nous assurer que c'était d'après nos recherches et nos principes qu'il avait composé son ouvrage, et qu'il l'avait reconnu solennellement dans l'un de ses chapitres; mais que son éditeur l'avait obligé à le supprimer, de peur de faire trop connaître les *Annales*; car c'est là qu'en sont encore quelques-uns des éditeurs dits catholiques de Paris.

Ce que nous disons de ces ouvrages qui ont paru, nous pouvons le dire encore de quelques ouvrages qui sont sur le point de paraître, et qui préoccupent vivement l'attention des catholiques; nous voulons parler de l'*Encyclopédie du 19e siècle*, de

l'*Encyclopédie catholique*, et de l'*Université catholique*. Nous pouvons assurer que tout ce que ces ouvrages contiendront de plus avancé et de plus nouveau, sera conforme aux principes et aux documens publiés dans les *Annales*.

A l'occasion de ces publications, un de nos abonnés nous a écrit une lettre fort bien faite, dans laquelle il nous demande pourquoi les *Annales* ne choisiraient pas un certain nombre de questions, soit de science, soit d'histoirepour les traiter à fond et dans tous leurs détailset toute leur longueur. Nous allons répondre avec franchise à cette objection, ou plutôt à cette demande. D'abord nous rendons de bon cœur et sans restriction, pleine et entière justice aux travaux que font nos amis ou nos maîtres dans l'intérêt de la foi. Nous regardons la publication des ouvrages dont nous venons de parler comme utile et louable ; et l'on verra comment nous nous hâterons de reconnaître ce qu'il y aura de plus remarquable. Cependant nous devons le dire aussi, parce que cela est vrai, parce que c'est sur cela que reposent toutes nos espérances d'avenir, les sciences ne sont pas encore arrivées à un tel état de perfectionnement, à un changement assez entier, qui permettent d'asseoir un cours catholique de science. Nous ne l'avons jamais dissimulé avec nos lecteurs, les sciences reviennent à la Religion, mais elles n'y sont pas encore revenues entièrement ; elles sont en mouvement, toutes les études s'y portent ; mais elles sont à peine en chemin. Le moment n'est donc pas encore arrivé d'appliquer les sciences à la Religion, ou au moins de dresser l'inventaire de nos conquêtes. Dans dix ans, dans vingt ans d'ici cet inventaire sera bien plus nombreux et bien plus riche. Ce que nous disons là est vrai, plus ou moins pour toutes les sciences, mais surtout pour la science historique. On sait que c'est dans cette science principalement que se sont faites les découvertes les plus favorables à la Religion. Or, c'est dans cette partie même que les découvertes sont à peine commencées. Ainsi, pour l'histoire de l'Egypte, on sait que deux fois déjà les MM. Champollion ont refait la chronologie et la liste des rois de ce pays. Eh bien, toutes ces dates et ces listes sont sur le point de subir de nouveaux et importans changemens par la publication *des dessins et des monumens* que M. Champollion avait rapportés de l'Egypte. Comment donc commencer une histoire de l'Egypte dans ces circonstances ?

Il en est de même de l'Inde; les mémoires de la Société Asiatique de Calcutta et les travaux de quelques Allemands nous ont bien déjà révélé d'étonnantes analogies entre les récits de nos livres et les traditions de ce peuple de l'Orient; mais cette histoire est encore très-imparfaitement connue; on peut même dire qu'*aucun* de leurs livres historiques n'est encore traduit. La plupart des travaux des savans n'ont encore eu pour objet que les livres de philosophie, de rites ou de mythologie. Il n'y a que quelques jours que la Société Asiatique de Paris a voté l'impression du texte et de la traduction des six premiers livres du *Raja taranghini*, ou *Histoire du Cachemire* du pandit *Calhana*. Anquetil en avait bien déjà donné une analyse insérée dans le recueil de Jean Bernouilli de Berlin; mais l'histoire elle-même, c'est-à-dire traduite textuellement, n'existait pas; elle vient d'être traduite par M. le capitaine A. Troyer, secrétaire pendant dix-huit ans du conseil supérieur de la présidence de Calcutta; la Société Asiatique, en faisant les frais de son impression, rendra un vrai service à la science historique. — Un autre ouvrage très-important vient encore de paraître, il y a à peine quelques jours, c'est le *Harivansa*, traduit du sanscrit par M Langlois, professeur au collége Charlemagne, et récemment reçu membre de l'Institut. Le *Harivansa* qui forme un appendice du *Mahabharata*, est l'histoire de la famille de *Hari*, et *Hari* n'est autre que *Vichnou*, incarné sous le nom de *Chrichn*; cette publication, faite à Paris aux frais de la *Société pour les traductions orientales* de Londres, nous mettra au courant de l'histoire fabuleuse de l'Inde. — MM. Poley et d'Eckstein s'occupent encore de traduire le *Kâthaka Oupanichat*, partie de la *Théologie des Vedas*.

Ces ouvrages, joints aux *loix de Manou* publiées par M. Loiseleur-Deslongchamps, sont presque les premiers ouvrages originaux et textuels publiés sur l'histoire indienne.

Nous pouvons encore dire la même chose pour l'histoire chinoise. A peine commence-t-on à traduire les livres historiques. Une immense révolution va s'opérer peut-être dans cette histoire. On lui conteste tout le commencement de ses *Annales*, que l'on assure appartenir au centre de l'Asie; et cette révolution sera la suite de l'étude et de l'appréciation des livres historiques mieux connus, mieux traduits.

Les savans pères jésuites en mission à Pé-king, beaucoup trop peu appréciés en France, avaient envoyé à Paris la *traduction littérale* des commencemens de l'Histoire chinoise. Une partie de cette traduction fut insérée dans le t. XIII, des *Mémoires in-4° concernant les Chinois*, admirable collection due au zèle de M. Bertin, ministre d'état, et aussi trop peu connue en France. L'autre partie s'égara, en sorte que ceux qui cherchent dans les livres conservés en Chine, l'explication des plus anciens événemens de l'Histoire du monde, n'ont aucun des documens qui sont nécessaires pour cette étude.

M. le marquis de Fortia d'Urban, dans son zèle inépuisable pour les sciences historiques, va faire combler cette lacune si fâcheuse.

Sous ses auspices, le savant professeur M. Stanislas Julien, va traduire *littéralement*, et avec toute l'exactitude désirable, le *Tsien-pien*, ou la 1re partie de la grande histoire du *Tong-kien-kang-mou.*

Déjà le P. de Mailla nous en a donné une idée dans son histoire de la Chine, en 12 volumes in-4°; mais comme il n'a pas suivi le sens littéral de son auteur, et qu'il a cherché plutôt à donner une analyse des différens historiens, et, comme d'ailleurs, le P. de Mailla supposait, avec les auteurs chinois, que toute cette histoire s'était passée dans le pays occupé aujourd'hui par les Chinois, son travail ne peut-être d'aucun secours pour ceux qui veulent connaître textuellement ces anciens auteurs. Le P. de Mailla se trouve, en réalité, avoir paraphrasé et par conséquent défiguré cette tête d'histoire du *Tsien-pien*, que M. de Paravey croit n'avoir été ajoutée qu'après coup en tête de l'histoire chinoise.

Le travail du savant sinologue, M. *Stanislas Julien*, consistera donc à nous rendre exactement le sens et la forme de cette antique histoire *Tsien-pien*, que M. de Paravey considère comme étant non pas celle du céleste empire, mais celle du monde entier, emportée à la Chine, après l'époque de Cyrus et par suite de la destruction du célèbre empire d'Assyrie.

M. de Paravey désire et espère que M. Julien ne traduira pas les noms d'*empire du milieu*, de *dessous du ciel*, qui s'appliquent à tous les pays, par le nom de la *Chine*: ce qu'il croit devoir

reprocher àM. Pauthier. Le vague qui règne dans l'histoire de ces tems reculés, subsistera également dans la traduction : on y verra les discussions sans fin, qui tendent à fixer le lieu des capitales des diverses dynasties des *Hia*, des *Changs* et des *Tcheou* : et l'on jugera alors que les faits qui y sont cités, peuvent s'appliquer à l'Assyrie, à la Bactriane, à l'Egypte, aussi-bien qu'à la Chine propre.

Déjà dans les derniers volumes des *Mémoires concernant les Chinois*, on peut voir les dissertations curieuses, où l'ingénieux et savant P. *Cibot* démontre jusqu'à l'évidence, en analysant le livre si important d'Esther, que le cérémonial du palais d'*Assuérus* subsiste encore dans ses moindres détails à la cour du FILS DU CIEL, à *Pé-king*. De toutes ces circonstances, M. de Paravey a la ferme assurance que de la traduction historique des livres sacrés ressortira la preuve que, long-tems soumise au même sceptre suprême, soit à celui du roi des rois, soit à celui des Pharaons, au tems d'*Osymandias* et de Ramessès, l'Asie, du Nil au Hoang-ho, n'offrait partout que les mêmes mœurs, les mêmes traits principaux, et n'a eu qu'une seule histoire, qui fut celle du monde.

Or, dans cet état de la science, qui est le véritable, on conçoit qu'il ne nous est guère possible de donner une histoire complète et détaillée d'aucun peuple. Ce qu'il y a à faire, c'est de choisir les points isolés de l'histoire, que la science éclaircit ou débrouille, et de présenter ces points à la connaissance de nos lecteurs ; or, c'est ce que nous avons fait jusqu'ici, et ce que continuerons à faire. C'est en paticulier ce que nous exécuterons à l'égard de deux époques historiques, qui ne sont pas encore tout-à-fait éclaircies, il s'en faut bien, mais sur lesquelles on a prouvé que toutes les notions que l'on nous a données dans nos livres classiques sont fausses. Nous voulons parler de l'origine et des premiers tems historiques de la *Grèce* et de *Rome*. Nous nous proposons de faire connaître sur ces deux importantes questions, et sur la formation des langues grecques et romaines, les travaux des auteurs allemands qui s'en sont le plus occupés. C'est là surtout que nous aurons occasion de développer les plus curieuses questions de linguistique, et de rechercher si l'existence de Romulus et Rémus est un fait his-

torique, ou si ce n'est là qu'un souvenir demi-effacé de cette lutte des deux frères, dont parlent nos livres et dont on retrouve la trace jusque dans les îles de l'Océanie.

C'est ainsi que dans toutes les questions, nous ne ferons jamais connaître à nos lecteurs que ce qu'il y a de neuf, c'est-à-dire de nouvellement découvert, ou de changé dans les connaissances qu'ils ont déjà reçues. C'est ainsi que nous croyons pouvoir assurer qu'ils seront toujours au courant de tous les progrès qui se font dans la science.

C'est à eux que nous laissons le soin de mettre ces matériaux en œuvre, et de les appliquer aux différentes questions, soit scientifiques, soit religieuses. Nous savons que c'est ainsi que le font la plupart des professeurs de philosophie et de théologie qui reçoivent nos *Annales*. Nous en avons reçu des lettres et des mémoires qui prouvent que nos documens sont parfaitement compris et magnifiquement mis en œuvre, pour la défense de nos croyances. Nous savons aussi qu'il est de nobles et chrétiennes familles chez lesquelles on en fait des lectures suivies, et où la plupart de nos documens sont analysés, rapprochés, appliqués à toutes les questions d'un *cathéchisme* avancé et scientifique. Un honorable et savant prêtre a bien voulu, pendant les dernières vacances, nous communiquer une suite de mémoires, où sont examinées avec ordre et méthode toutes les questions du cathéchisme, et qui forment un véritable cours de doctrine chrétienne. Ce cours a été rédigé tout exprès pour une famille, dont le chef et les membres, les parens et les amis se réunissent pour former ces instructives conférences. On y lit les morceaux les plus remarquables des écrivains les plus récens; on les examine; on les discute, et puis l'on en fait une analyse par écrit. C'est ainsi que les personnes âgées apprennent les questions sous les nouveaux rapports qui apparaissent en ce moment, et que les jeunes gens, les jeunes personnes sont initiés sans peine et sans effort à tout ce que la science offre de plus relevé et de plus récent. Nous avons vu quelques-unes de ces analyses, faites ainsi par des mains, de différens âges et de différens sexes, et nous pouvons assurer que plusieurs, celles en particulier qui traitent de l'état primitif de l'homme, de l'origine du langage, du mystère de la Trinité, sont faites

avec science, clarté et précision. Nous en demandons pardon à cette famille et à ce prêtre, mais nous ne pouvons résister au plaisir de citer les noms qui donnent un si bel exemple. La famille, c'est celle de M. le marquis de La Bretesche, de Nantes; et le prêtre, c'est M. l'abbé Fouré, qui ne fait rien en cela qu'avec l'approbation et les conseils d'un des vicaires-généraux de cette ville.

Au reste, il est encore une solennelle et magnifique manifestation, qui va être donnée aux doctrines et aux faits que nous cherchons à mettre en lumière. Nous l'annonçons avec une vive satisfaction, M. l'abbé Lacordaire, dans les conférences qu'il doit donner le carême prochain à Notre-Dame, se propose, en traitant de la foi de l'Eglise, de passer en revue toutes les croyances et toutes les traditions des peuples de l'antiquité, telles que la science nous les fait connaître en ce moment. C'est là un champ vaste, fertile, odoriférant, mais inculte, et sur lequel les prédicateurs de la divine parole n'ont pas encore essayé leurs travaux. Nous pouvons assurer d'avance que d'étonnantes surprises seront faites à ces hommes du siècle actuel, qui ne connaissent notre religion ni dans son présent ni dans son passé. Toutes ces découvertes historiques, qui, pour les plus savans même, ne sont que comme des espèces de fantômes, sortant de leur tombeau pour leur être un objet de stérile curiosité, coordonnées sous la main habile du jeune prédicateur, colorées de son magique pinceau, et surtout animées, échauffées du feu tout chrétien qui l'anime et l'échauffe lui-même alors qu'il évangélise son immense auditoire; toutes ces découvertes, dis-je, se présenteront comme les plus anciens et les plus curieux témoins de nos croyances, et redisant encore les mêmes faits que la Bible, dans l'obscurité et même l'absurdité de leur langage actuel.

Des travaux futurs des *Annales*.

Le développement que nous avons donné aux renseignemens qui précèdent nous oblige à être très-court sur les futurs travaux des *Annales*. Quelques-uns sont déjà connus par ce que nous venons de dire.

Nous ajouterons que nous achèverons ceux dont nous avons

parlé dans le compte-rendu de juillet dernier, et qui n'ont pu encore être tous terminés, tels que l'examen de l'histoire des *sybilles* et des livres *sybillins*, des poésies chinoises du *Chi-king*, des lois de *Manou*, du *Yaçna* de Zoroastre, etc. Nous reprendrons aussi l'*histoire des différentes erreurs*, que nous avons laissée à la fin du 15e siècle. Nous y ferons entrer, comme on le sait, la chronologie des papes, l'indication des conciles, et la *bibliographie* complète des *auteurs* de ce siècle. Nos lecteurs nouveaux auront une idée de ce dernier travail par la *bibliographie* des auteurs du 14e siècle, dont nous n'avons donné que les *principaux noms*, dans la 1re édition du ve volume, mais que nous avons complétée dans la 2e édition, qui vient d'être achevée. Cette bibliographie curieuse, qui fait connaître d'un seul coup d'œil le mouvement des esprits pendant ce siècle, remplit 15 pages en petit-texte, et sera envoyée à tous nos abonnés avec le N° de janvier prochain. Cet envoi est *en sus des feuilles ordinaires*; nous faisons cette remarque pour répondre à quelques personnes qui, ayant cessé leur abonnement au mois de juin dernier, prétendaient avec assez de hauteur que le supplément que nous envoyâmes en juillet leur était dû.

Nous annonçons encore, ce qui ne peut manquer de faire plaisir à nos abonnés que, à la fin de juillet prochain, nous ferons une *table générale des matières contenues dans les* XII *volumes* qui auront paru. Cette table, qui sera faite par un de nos collaborateurs, M. Guénebault, l'auteur de la table générale de la Bible *de Vence* de M. Méquignon, et de l'*histoire des croisades* de M. Michaud, est indispensable pour la recherche des documens si nombreux et si divers contenus dans la collection des *Annales*.—On applaudira, nous espérons, à la manière nouvelle dont nous avons disposé les *deux tables* de ce volume; la seconde a pour but de faire connaître les auteurs et les documens qui sont cités dans chaque article, et qui, après quelque tems étaient si difficiles à trouver; il suffit à présent de se souvenir du nom de l'auteur.

Le XIIe volume recevra une autre amélioration matérielle dans le papier, qui sera plus beau que celui employé jusqu'à ce jour, et qui en outre sera *satiné*, comme on le fait pour les ouvrages de luxe. Les *gravures* aussi seront soignées, comme

celle que nous venons de donner pour les monumens babyloniens.

Statistique des Abonnés des *Annales.*

Tels seront nos travaux, et telles les améliorations que nous nous proposons de faire aux *Annales.* Voici maintenant la *statistique de nos abonnés :*

ABONNÉS DES *ANNALES* DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.
AU 31 DÉCEMBRE 1835.

		Report.	162	*Report.*	372
Ain.	3	Hérault.	38	Pyrénées-Orientales.	1
Aisne.	4	Ille-et Villaine.	8	Rhin (B.-)	6
Allier.	3	Indre.	0	Rhin (H.-).	3
Alpes (B.).	17	Indre-et-Loire.	7	Rhône.	10
Alpes (H.).	5	Isère.	5	Saône (H.-).	8
Ardèche.	1	Jura.	7	Saône-et-Loire.	14
Ardennes.	2	Landes.	3	Sarthe.	17
Arriège.	2	Loir-et-Cher.	3	Seine.	51
Aube.	2	Loire.	3	Seine-Inférieure.	6
Aude.	9	Loire (H.-).	4	Seine-et-Marne.	3
Aveyron.	6	Loire-Inférieure.	10	Seine-et-Oise.	10
B.-du-Rhône.	18	Loiret.	4	Sèvres (Deux).	6
Calvados.	12	Lot.	2	Somme.	6
Cantal.	3	Lot-et-Garonne.	1	Tarn.	5
Charente.	2	Lozère.	0	Tarn-et-Garonne.	3
Charente-Inférieure.	6	Maine-et-Loire.	9	Var.	16
Cher.	2	Manche.	6	Vaucluse.	3
Corrèze.	2	Marne.	5	Vendée.	8
Corse.	0	Marne (H.-)	3	Vienne.	10
Côte-d'Or.	3	Mayenne.	12	Vienne (H.-).	6
Côtes-du-Nord.	4	Meurthe.	26	Vosges.	0
Creuse.	3	Meuse.	5	Yonne.	1
Dordogne.	3	Morbihan.	10	Autriche.	3
Doubs.	2	Moselle.	6	Belgique.	6
Drôme.	8	Nièvre.	2	Etats-de-l'Eglise.	5
Eure.	10	Nord.	13	Russie.	2
Eure-et-Loir.	2	Oise.	5	Savoie.	4
Finistère.	0	Orne.	0	Suisse.	8
Gard.	8	Pas-de-Calais.	3	Canada.	4
Garonne (H.-).	8	Puy-de-Dôme.	6	Cayenne.	1
Gers.	7	Pyrénées (B.-)	3	Etats-Unis.	4
Gironde.	5	Pyrénées (H.-)	1	Chine.	2
Total.	162	*Total.*	372	*Total général.*	603

On voit que l'augmentation qui avait eu lieu jusqu'ici, s'est un peu arrêtée ; bien plus, cette liste est diminuée de 2 sur la dernière que nous avons publiée. Il ne faudrait pas croire que nous n'ayons eu aucun nouvel abonné. Ces nouveaux abonnés sont au nombre de 50 environ ; ils en ont donc remplacé un égal nombre, ce qui forme ce que nous appelons la *partie flottante* de nos lecteurs. La plupart nous ont annoncé la suspension ou la cessation de leur abonnement en des termes dont nous ne pouvons que les remercier. Les raisons qui les font se retirer, sont le changement de position, des besoins impérieux,

quelques-uns nous ont dit avec franchise, que c'était la *curiosité* de connaître quelques autres recueils, mais qu'ils ne renoncent pas pour cela à compléter leur collection. Cette franchise nous a été sensible; il ne faudrait pas pourtant qu'elle fût imitée d'un grand nombre, car nous serions forcés de nous arrêter nous-mêmes. Quoi qu'il en soit, les *Annales* ont encore à se féliciter de leur prospérité, et sont dans un état qui leur permet de croire à une longue existence. Nous continuerons donc nos travaux, tant que nous recevrons les honorables suffrages qui nous ont encouragés et soutenus jusqu'à ce jour. Nous ne regrettons qu'une chose, c'est de ne pas mieux remplir la tâche que nous nous sommes imposée; et cependant nous avons la conscience d'avoir travaillé selon nos forces, et d'en avoir agi avec nos abonnés d'une manière simple, droite, sans charlatanisme et sans détour; nous en agirons toujours ainsi.

En finissant, nous devons ajouter que nous sommes désolés du retard apporté quelquefois à l'apparition de nos numéros, mais il est toujours la suite de nécessités impérieuses. Ainsi la dernière fois, le principal retard a été causé par l'incendie de la rue du Pot-de-Fer. M. Perrotet était notre brocheur; toutes les gravures y avaient été portées la veille, et elles y ont été toutes consumées. Il nous a fallu quelques jours pour faire réparer cette perte, que nous ne rappelons ici que pour nous excuser du retard [1].

Telles sont les communications, nous pouvons dire encore, les confidences que nous avions à faire à nos abonnés; car c'est à eux seuls qu'elles sont adressées; qu'il veuillent bien les recevoir avec indulgence et fraternité, et propager et soutenir notre œuvre et nos travaux, selon qu'ils les jugeront utiles à la cause de l'Eglise de Dieu.

Le Directeur-Propriétaire,
A. Bonnetty,
De la Société asiatique de Paris.

[1] Ce malheur n'a pas été le seul pour ce N° : 1° le graveur, en dessinant les caractères *cunéiformes* babyloniens, avait mis la *tête des clous* en bas; il a fallu qu'il refît la moitié de sa planche; 2° la couverture a été *mise en pâte*, c'est-à-dire brisée en entier à l'imprimerie; 3°, le 12, les gravures ont été brûlées, etc.; voilà un échantillon des tribulations qui désolent un pauvre directeur de journal!!

Nécrologie.

Nous avons cru qu'il serait agréable et commode à nos lecteurs de trouver à la fin de chaque volume une liste des principaux auteurs français et étrangers, morts pendant l'année. Nous la commençons aujourd'hui et la continuerons pour les autres volumes.

Amanton (Claud.-Nic.), (28 septembre.)

Littérateur et antiquaire. On a de lui : *Lettres bourguignones.* — *Recherches sur les monnaies de Bourgogne.* — Edition du *Virgile Bourguignon de Dumay et Petit*, etc., etc.

Boussot (Pierre-Laur.)

Avocat et apologiste chrétien, mort à Cadenet (Vaucluse) le 7 septembre; il a laissé : *De l'Unité catholique*, 2 vol. in-8°. — *Réflexions d'un Français catholique romain* sur deux articles de la charte et sur les ordonnances concernant les petits séminaires, 1828. — *Droits constitutionnels des évêques, et véritables libertés de l'Eglise gallicane.*

Caussin Perceval (J.-A.), (29 juillet.)

Natif de Mondidier (Somme), professeur d'arabe au collége de France, membre de l'Institut, orientaliste distingué. Il a laissé : *Traduction des argonautes d'Appollonius de Rhodes*, et du *Poëme de Valerius Flaccus* sur le même sujet. — *Tables astronomiques d'Ebh-Ionuis.* — *Traité des Constellations d'Abd. Alrah-man-Soufi.* — *Mémoire sur le traité d'optique de Ptolomée.* — *Traduction de deux volumes des Mille et une Nuits.* — *Séances d'Hariri.* — *Récit des Expéditions des Arabes en Sicile.*

Cobbett (William), (17 juin.)

Célèbre publiciste et radical anglais, de laboureur devenu soldat, écrivain, enfin membre du parlement. Il fut le fondateur du journal périodique anglais, *The Register*, qui subsiste encore. Cobbett, dans ses écrits ou au parlement, fut le défenseur véhément, et quelquefois fougueux de la cause du peuple et de sa liberté. Il est un des premiers écrivains anglais qui ait défendu la cause du *papisme* contre l'Eglise établie. Ses *Lettres sur l'Histoire de la réforme en Angleterre et en Irlande, 2 vol. in-8°*, firent jeter les hauts cris aux Anglicans. Elles ont servi à dissiper bien des préjugés; elles ont été traduites et publiées plusieurs fois en français. Il est de plus auteur de l'*Histoire parlementaire d'Angleterre depuis les Normands jusqu'en* 1806.

Costa (Ludovic), (septembre.)

Historiographe et paléographe italien. Il a publié *Castarium Destonense*, en 1804. — *Cronica della citta di Tortona*; in-4°. — *Almanach papa Ciccio*, Turin, 1816. — *Rime del Bandello*, in-8°.

Delarue (l'abbé), (28 avril.)

Doyen de la faculté des lettres de l'Académie de Caen, historiographe, antiquaire, et philologue. Il a laissé : *Antiquités de la ville de Caen.* — *Histoire des Trouvères*, etc.

Deleuze (Jos.-Phi.-Fran.), (22 oct.)

De Sisteron (Basses-Alpes) ; naturaliste distingué, célèbre surtout par ses études sur les expériences magnétiques. On a de lui : Traduction des *Amours des plantes de Darvin*, et des *Saisons de Thompson* ; — *Eudoxe*, ou *Entretiens sur l'étude des sciences, des lettres et de la philosophie*, 1810 ; — *Histoire critique du magnétisme animal* ; — *Instruction pratique sur le magnétisme.*

Dulaure, (20 août)

Un des derniers restes de l'école philosophique et impie du 18e siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire du culte des divinités génératrices.* — *Histoire de Paris*, recueil de tout ce que les annalistes nous ont laissé d'œuvres orduričres et d'insultes contre le clergé ; enfin, *Esquisses de la révolution*, œuvre remplie de l'esprit de cette révolution de 93, dans laquelle l'auteur avait joué un grand rôle.

Duvicquet, (29 août)

Ancien professeur de l'Université, critique distingué, l'un des rédacteurs du feuilleton des spectacles du *Journal des Débats.*

Gros (le baron), (1er juillet.)

Peintre célèbre, auteur des *Pestiférés de Jaffa* ; — *La Bataille d'Aboukir* ; — *Le Combat de Nazareth* ; — *Napoléon visitant le champ de bataille d'Eylau* ; — *Charles V et François Ier visitant l'église de St-Denys* ; — *Départ de Louis XVIII dans la nuit du 20 mars 1815.* — *Embarquement de la duchesse d'Angoulême à Bordeaux* ; — *La Coupole de Ste.-Geneviève.* De fâcheux soupçons ou plutôt une triste certitude prouvent qu'il mit fin à ses jours.

Losara, (en août).

Entomologiste italien ; auteur d'une *Monographie des fourmis du Piémont*, insérée dans le tome 37 des mémoires de l'Académie des Sciences de Turin.

Lumsden (Mathias), (31 mars)

Professeur de persan et d'arabe au collège de Fort-William à Calcutta ; auteur d'une *Grammaire persane.* Calcutta, 1805 ; — *Grammaire arabe*, 2 vol. in-fol., Calcutta, 1813.

Mathias (T. P.), (août)

Anglais ; antiquaire et littérateur distingué. On a de lui : *Odes runiques* ; — *Epîtres de Kien-Cong à Geo* ; — *Odes anglaises et latines* ; — *Commentaire à l'histoire de la poésie italienne*, par Crescembeni, en italien, 3 vol. in-12° ; — *Tiraboschi Storia*, 3 vol.

Merault, ou plutôt Bizi, (17 décemb. 1744, — 13 juin)

Ancien oratorien, vicaire-général de l'évêché d'Orléans, théologien et controversiste. Les ouvrages qu'il a laissés sont : *Enseignement de la Religion*, 5 vol. in-12 ; — *Instruction pour la première communion*, avec un supplément intitulé : *Les mères chrétiennes*, 3 vol ; — *Les preuves abrégées de la Religion*, offertes à la jeunesse avant son entrée dans le monde ; — *Instruction pour les*

fêtes de l'année ; — Recueil de mandemens pour l'instruction des peuples ; — Cours d'histoire et de morale ; — Les Apologistes involontaires ; — Voltaire réfuté par lui-même ; — Les apologistes, ou la Religion chrétienne prouvée par ses ennemis comme par ses amis ; — Conjuration de l'impiété contre l'humanité ; — Rapport sur l'histoire des Hébreux, par M. Rabello ; — *Appel aux Français*, et quelques autres opuscules.

Nicolle (Char. dom),

Né le 4 août 1750 à Fresquienne (Seine-Inf.), mort à Paris, le 2 sept., recteur de l'Académie de Paris, un des hommes qui se sont le plus occupés du progrès des études, soit en Russie, soit à Paris. Il est l'auteur d'un *Plan d'éducation*, fait pour l'établissement qu'il voulait fonder à Odessa.

Petroff (Basile), (22 juillet)

Russe, mathématicien et physicien. Les ouvrages qu'il a laissés sont : *Recueil de nouvelles expériences et observations physico-chimiques*, 1801 ; — *Notice sur les expériences galvaniques*, 1803 ; — *Recueil de nouvelles expériences relatives à l'électricité*, 1804 ; — Cinq mémoires sur la *Combustion* ; — Deux sur l'*Evaporation de la neige et de la glace* ; — Un mémoire sur les *Causes qui font éclater les roches* ; — *Observations et expériences sur le potassium.*

Pughe (Owen), (4 juin)

Célèbre lexicographe du pays de Galles. Ses principaux ouvrages sont : *Grammaire galloise* ; — *Anciennes romances de la Grande-Bretagne* ; — *Archéologie du pays de Galles*, 3 vol. in-4°.

Quatresoulx de Parctelaine, (19 mai).

Militaire et littérateur. On a de lui : *Histoire de la guerre des Albigeois*, in-8°, 1833 ; il laisse en manuscrit parmi quelques ouvrages de poésie, une *Histoire de France, jusqu'à Charles* VII.

Reuvens, (22 juin)

Egyptologue hollandais; fondateur du muséum d'antiquités égyptiennes de Leyde. Il a laissé : *Lettres à M. Letronne sur les papyrus bilingues et grecs, et sur quelques autres monumens greco-égyptiens du musée d'antiquités de Leyde* ; — *Histoire des momies égyptiennes.*

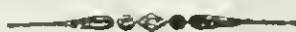
Saulnier (Louis Séb.), (23 oct.).

Littérateur et admintstrateur ; fondateur et directeur de la *Revue britannique*, créée en 1825.

Toullier, (19 sept.)

Légiste distingué, auteur du *Droit civil français*, grand et important ouvrage continué en ce moment par M. Duvergier de Paris. Dupin aîné a appelé Toullier, le *Nouveau Potier.*

Nous aurions encore à signaler la mort de M. Jules Klaproth ; mais comme on n'a pas encore fait le catalogue de tous ses écrits imprimés ou manuscrits, nous renvoyons son article au volume suivant.



Travaux sur l'Histoire de France.

Nous croyons devoir signaler à nos lecteurs quelques-uns des travaux historiques qui se font en ce moment en France, et qui sont dus au zèle de M. le ministre de l'instruction publique.

La commission instituée à Besançon sous la présidence de M. Weiss, bibliothécaire de cette ville, dirige le dépouillement de 85 volumes in-folio des *papiers du cardinal Perrenot de Granville,* principal ministre de Charles-Quint et de Philippe II. Ce travail est déjà fort avancé. Cette même commission va publier le manuscrit d'une *Histoire en seize livres*, *des guerres de la Franche-Comté,* de 1632 à 1642, par un conseiller au parlement de Dôle, le sieur Girardot de Beauchemin.

M. le docteur Leglan a été chargé d'explorer les riches dépôts du département du Nord, et particulièrement ceux de Cambrai et ceux de Lille. Il a continué les inventaires qui furent dressés avec tant de soin par les Godefroy avant 1789; il a signalé, dans le catalogue des manuscrits de Cambrai, *deux chapitres de la chronique de Molinet* qui ne se trouvent point dans l'édition imprimée; il a fait connaître enfin deux ouvrages qui paraissent dignes d'attention : les *Mémoires de Robert d'Esclaibes*, gentilhomme de Hainaut, qui servait dans l'armée de la Ligue du tems de Henri III et de Henri IV, et ceux du *baron de Vaverden*, contenant une foule de notions curieuses et inédites sur les affaires publiques du dix-septième siècle.

M. Cousin s'est chargé de publier le manuscrit du fameux ouvrage d'Abeilard, intitulé *Oui et Non* (*Sic et Non*), retrouvé tout récemment dans la bibliothèque d'Avranches. Ce livre, dont M. Mabillon avait eu connaissance, est celui qui donna lieu à la condamnation d'Abeilard au concile de Sens en 1140. Cet écrit, auquel M. Cousin a joint les fragmens inédits d'Abeilard, est presque entièrement imprimé et paraîtra avant trois mois.

M. Francisque Michel, envoyé en Angleterre, a transcrit sur le manuscrit original de la Tour de Londres la *Chronique rimée des Ducs de Normandie* par Benoît de Sainte-More, *Histoire des Rois Anglo-Saxons*, de Geoffroi Gaimar, le poëme désigné par le père de La Rue sous le titre de *Voyage de Charlemagne à Constantinople*, et plusieurs autres ouvrages dont les originaux manquent à la France.

Tous les monumens qui ont existé, ou existent encore sur notre sol, sont partout l'objet d'une étude particulière. M. Ramez décrit ceux de trois cantons du département de l'Oise, et M. Grille de Beuzelin ceux de deux arrondissemens du département de la Meurthe. M. Albert Lenoir s'est occupé de tout ce qui concerne les monumens publics gaulois, grecs, romains et chrétiens jusqu'au onzième siècle; M. Auguste Le Prévost, des monumens

religieux depuis le onzième siècle jusqu'à nos jours; M. Mérimée, de l'architecture militaire de toutes les époques; M. Lenormand, de tous les monumens, meubles des divers âges. La première partie de ces travaux est complétement achevée et sera bientôt livrée à l'impression.

Les bibliothèques et les archives de Paris, livrées pour la première fois à une exploration générale et régulière, ont donné des résultats non moins importans. M. Ravenel publiera dans quelques mois les *Carnets du cardinal Mazarin*, sa correspondance avec Colbert, et plusieurs autres pièces relatives aux troubles de la Fronde.

M. Bellaguet, sous la direction de M. de Barante, doit bientôt faire paraître le texte et la traduction de *deux chroniques* utiles à l'intelligence des règnes de Charles VI, Charles VII, Louis XI, *La chronique du religieux de saint Denis*, et celle d'*Amelgard* qui manquent aux diverses collections de ces derniers tems.

M. Fauriel publie avec la traduction une vaste *chronique en vers de la guerre des Albigeois*, écrite en langue provençale par un auteur témoin de ce grand événement du treizième siècle.

M. Augustin Thierry dirige la *publication des chartes* concédées aux villes et aux communes par les rois et les seigneurs du onzième au quinzième siècle, avec les chartes et constitutions primitives des différentes corporations, maîtrises et sociétés particulières établies en France, pièces importantes qui sont comme les titres de la bourgeoisie et de l'émancipation de la nation française.

M. Champollion-Figeac, avec douze personnes sous ses ordres, poursuit sans relâche le dépouillement des grandes collections de nos manuscrits. Il s'est en outre chargé de recueillir et de publier les *lettres des rois, reines, princes et princesses de France aux rois, reines, princes et princesses d'Angleterre*, depuis le milieu du douzième siècle jusqu'à la fin du seizième. L'impression, déjà commencée, sera terminée dans quelques mois.

M. Adhelm Bernier a fait paraître cette année, avec la traduction française en regard du texte latin, le *Journal des Etats-Généraux tenus à Tours en* 1484, par Jehan Masselin, official de l'archevêque de Rouen et député à ces états.

M. Mignet vient de publier les deux premiers volumes d'un recueil intitulé : *Négociations relatives à la succession d'Espagne sous Louis XIV*, ou correspondances, mémoires et actes diplomatiques concernant les prétentions et l'avènement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne. Cet ouvrage, qui formera six ou sept volumes in-4°, fera connaître une collection de pièces diplomatiques inconnues jusqu'à ce jour.

M. le général baron Pelet, vient de livrer au public le premier volume des *Documens relatifs à l'histoire de la guerre de la succession d'Espagne* de 1701 à 1713. Ce recueil, préparé depuis long-tems par le lieutenant-général de Vault, est le complément nécessaire du travail de M. Mignet.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES, DES AUTEURS ET DES OUVRAGES.

A

B

FIN DE LA TABLE DU ONZIÈME VOLUME.

Errata du onzième volume.

N° 41, p. 41, note, construit au 14e *siècle*,	lisez : au 15e.
p. 56, l. 18, donne à *St.-Remy*.	lisez : à l'église de St.-Remy.
p. 58, l. 5, note 3, *monologe*,	lisez : ménologe.
p. 82, l. 36, *Lencocephala*,	lisez : *Leucocephala*.
N° 62, p. 121, l. 4, *cité volé ou plus*,	lisez : cité ou volé, etc.
p. 126, l. 26, *sont discutées*,	lisez : où sont discutées.
N° 63, p. 167, l. 4 de la note 1, *page* 103,	lisez : page 286.
p. 169, l. 2 de la note, N° 57,	lisez : N° 56.
p. 180, l. 1 de la note, d'après *Licidas*,	lisez ; Suidas.
p. 184, l. 2 de la note 1, *ἵενακα*,	lisez : *ἵερακα*.
p. 186, l. 21, אביד,	lisez : אביר
Id. l. 2 note 2, *μοσκος ο επλεκτος*,	lisez : *μοσχος ο εκλεκτος*.
p. 187, l. 26, *Amsterdami*,	lisez : Amstelodami.
p. 213, l. 33, *race arménienne*,	lisez : araméenne.
N° 64, p. 247, l. 11, *septembre* 1836,	lisez : 1830.
p. 271, l. 28, chargé par le pape,	lisez : par Jules II.
N° 66, p. 445, l. 9 et 12 de la note, 64,	lisez : 60.
p. 457, l. 24, *Chrichn*,	lisez : Chrichna
p, 462, l. 3, *sybilles*,	lisez : sibylles.

